ANNALES

DU SERVICE DES ANTIQUITÉS

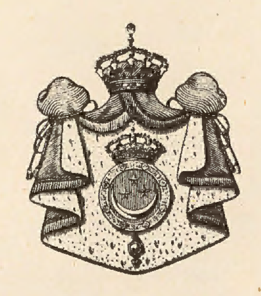
DE L'ÉGYPTE



SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME XXXIX



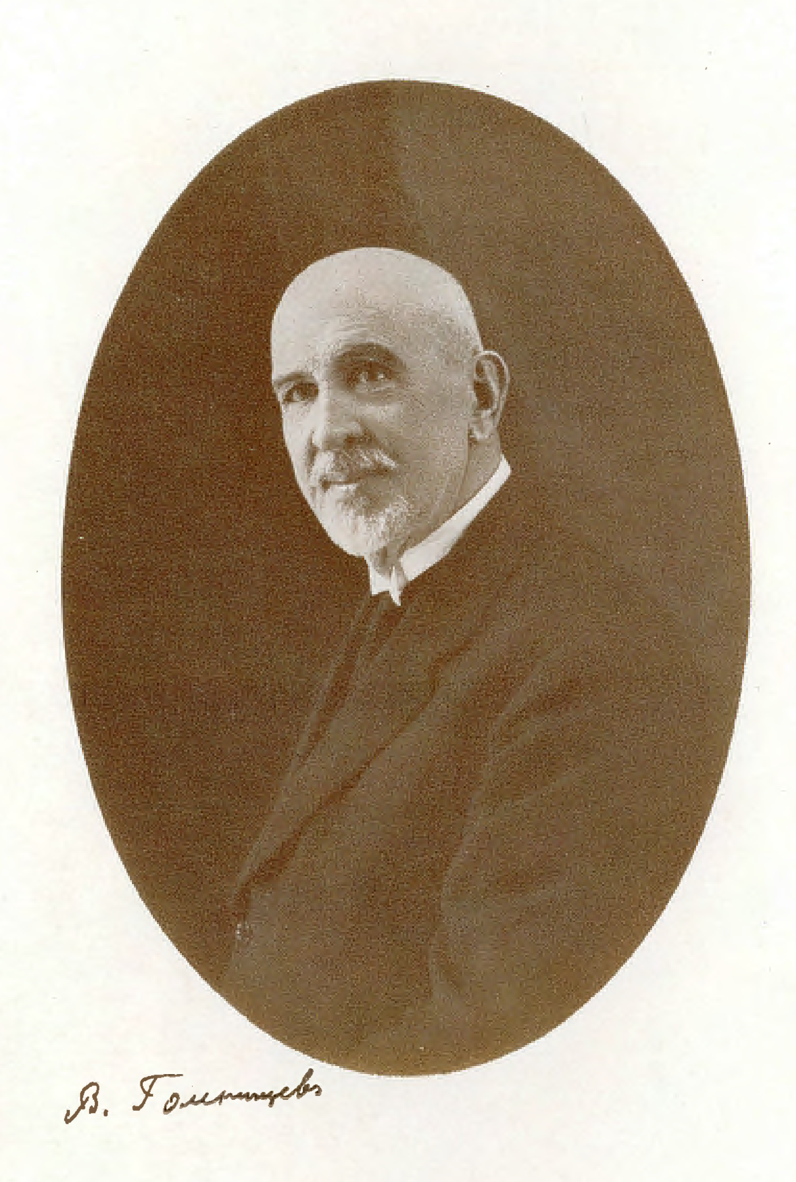


LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXXXIX

N. D. L. D. L'abondance des matières nous oblige à supprimer la rubrique des Études; ces Études seront insérées dans le tome XL.

FRONTISPICE



A Wladimir Golénischeff

pionnier de l'Égyptologie,
fondateur de l'enseignement égyptologique
à l'Université du Caire,

Le Service des Antiquités,

à l'occasion
de son soixantième voyage en Égypte

Ad multos annos!

NOTICES NÉCROLOGIQUES

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE.

CAMPBELL COWAN EDGAR.

(1870-1938)

PAR

O. GUÉRAUD.

C. C. Edgar était né le 26 décembre 1870 et appartenait à une famille écossaise. Il fit ses études supérieures à Oriel College, Oxford, de 1890 à 1895, où il obtint le diplôme de Bachelor of Arts, ayant passé la première série d'examens (*Moderations*) en 1892 et la seconde (*Literae Humaniores*) en 1895. Déjà on distinguait en lui un étudiant exceptionnel, et il bénéficia, en 1895, d'une *Craven University Fellowship*. A la fin de la même année il devint membre de la *British Archaeological School* d'Athènes, et il le resta jusqu'en 1899. Il prit une part importante aux fouilles exécutées par cette école sur le site préhistorique de Phylakopi et, dans le rapport sur les résultats de ces travaux, il publia une description très précise des poteries mises au jour par les fouilleurs.

A ce moment, les circonstances donnèrent à la carrière d'Edgar une orientation qui devait être définitive. C'était l'époque où l'on commençait à travailler au *Catalogue général* du Musée du Caire. Des spécialistes, engagés pour des périodes limitées, avaient, de 1897 à 1899, préparé déjà la matière de plusieurs volumes, dont l'impression était d'ailleurs réservée pour plus tard, lorsque la besogne serait plus avancée. A côté des égyptologues proprement dits, quelques hellénistes avaient, bénévolement, dressé l'inventaire des monuments portant des textes grecs ou latins : papyrus (Grenfell et Hunt), ostraca (U. Wilcken), inscriptions (J. G. Milne). Mais rien n'était encore fait pour ceux des objets d'époque

gréco-romaine dont l'intérêt était purement artistique ou archéologique.

C'est alors, en 1899, qu'Edgar offrit de se consacrer à préparer cette partie du *Catalogue général*. Sa proposition plut à Maspero, directeur du Service des Antiquités, et le 18 janvier 1900 Sir W. E. Garstin, Ministre des Travaux publics, annonçait à Edgar que le Gouvernement égyptien était disposé à l'engager à son service; il devrait toutefois promettre d'apprendre, pendant l'année en cours, les rudiments de la langue égyptienne et de l'écriture hiéroglyphique. Edgar accepta cette condition accessoire, posée à la demande de Maspero, et commença son travail au Musée du Caire le 6 mars 1900, avec le titre d'«égyptologue provisoire» — c'est-à-dire engagé provisoirement, pour une période indéterminée.

Il trouvait devant lui une masse intéressante, mais un peu décourageante, d'objets à cataloguer. L'archéologie gréco-romaine d'Égypte, branche de l'archéologie classique, présente malgré tout des caractères particuliers, dus à la forte réaction exercée par la religion, la civilisation et même les conditions du sol et du climat de l'Égypte sur les éléments importés par les conquérants grecs et romains. L'archéologue classique, arrivant dans ce pays, se trouve dérouté par quantité d'objets dont il n'a pas rencontré les équivalents ailleurs, soit parce qu'ils n'y ont jamais existé, soit parce qu'ils ne s'y sont pas conservés. Il faut avouer, en outre, qu'il s'agit là d'un matériel humble, terne, dont l'aspect rebute, en général, plus qu'il n'attire; les «choses de beauté» n'abondent pas dans l'archéologie gréco-romaine d'Égypte. Bref, pour bien des raisons, c'est un domaine dont l'étude reste peu avancée, et l'était encore bien moins au début de ce siècle.

Edgar s'y attaqua avec ardeur, et son travail progressa avec autant de rapidité que de sûreté. Il produisit coup sur coup une série de volumes couvrant à peu près tout le champ de l'archéologie gréco-romaine telle qu'elle est représentée au Musée du Caire : *Greek Moulds* (1903), *Greek Sculpture* (1903), *Greek Bronzes* (1904), *Graeco-Egyptian Glass* (1905), *Graeco-Egyptian Coffins, Masks and Portraits* (1905), *Sculptors' Studies and unfinished Works* (1911). Il avait en outre préparé le catalogue des lampes et celui des figurines en terre cuite; mais ses manuscrits sont restés inédits, l'afflux incessant des nouvelles acquisitions, dans ces deux catégories d'objets, ayant rendu presque aussitôt ses catalogues trop incomplets pour qu'il jugeât leur publication opportune.

On a plus d'une fois reproché aux volumes qui constituent le *Catalogue général* du Musée du Caire, et surtout aux plus anciens d'entre eux, leur extrême sécheresse : ils laissent le lecteur devant des faits bruts, devant des descriptions objectives des monuments, sans l'aider en rien à les interpréter. Il faut noter que ce reproche ne saurait s'adresser aux auteurs de ces volumes, car cette méthode leur fut imposée, après avoir été adoptée une fois pour toute lorsque fut arrêté le plan d'ensemble du *Catalogue général*. Il avait été, à ce moment, jugé nécessaire, pour assurer au *Catalogue* une valeur permanente, d'en écarter toute interprétation, tout commentaire, tout ce qui n'était pas du domaine des faits positivement établis[1]. Quelques auteurs cependant ne purent s'astreindre à suivre strictement cette règle. Il leur parut que leur devoir envers le lecteur n'était pas rempli si, après avoir pendant des mois étudié une catégorie de monuments, ils se contentaient de les décrire un par un, sans introduction, sans commentaire, sans exprimer aucune des idées générales, des conclusions, qui n'avaient pas pu ne pas se présenter à leur esprit au cours de leur travail.

De ces auteurs, Edgar, si je ne me trompe, fut le premier. Chacun de ses catalogues est précédé d'une introduction, brève, sobre, comme tout ce qu'il a écrit, mais claire, substantielle, pleine d'érudition et de perspicacité; car l'érudition seule ne mènerait pas loin dans certains domaines encore à peine étudiés. Ces introductions des *Catalogues* d'Edgar constituent comme les chapitres d'un manuel d'archéologie gréco-romaine d'Égypte. Il y a abordé franchement, et parfois débrouillé dans leurs grandes lignes d'une manière définitive, des sujets qui jusque-là étaient restés inexplorés ou avaient été simplement effleurés. Après trente ans, ces courtes et lucides dissertations gardent encore tout leur intérêt.

---

[1] Cf. L. Borchardt, *Die Entstehung des Generalkatalogs und seine Entwicklung in den Jahren 1897-1899* (1937, p. 9, *d*): «wissenschaftliche Erörterungen und Auseinandersetzungen, die, so gut si sein mögen, doch nie Dauerwert haben können, sind zu vermeiden. Sie werden sich bei der Arbeit zwar ergeben, sind aber an andere Stellen (Zeitschriften, Sonderarbeiten) zu verweisen. Die Wiedergabe des Befundes ist das einzig Verlangte, nur das kann dem Katalog bleibenden Wert geben.»

En 1905, un poste d'Inspecteur en chef du Service des Antiquités se trouvait vacant par la démission de H. Carter. Maspero l'offrit à Edgar qui se déclara prêt à l'accepter. Le jour même (22 novembre 1905), Maspero demanda au Ministère d'approuver cette nomination. Et, après avoir établi par les certificats de rigueur qu'il possédait une instruction, une honorabilité et une santé suffisantes, Edgar devint Inspecteur en chef de Basse-Égypte, à partir du 1er décembre 1905. Les résultats de son activité dans ses nouvelles fonctions sont consignés dans de nombreux articles du *Musée égyptien* et des *Annales du Service des Antiquités* : notes sur des tournées d'inspection, rapports de fouilles, publication de monuments découverts par lui ou acquis par ses soins. Certains de ces articles montrent, incidemment, qu'il avait tenu la promesse faite à Maspero et que, sans avoir jamais prétendu être un «égyptologue», il n'était pas entièrement désarmé devant un monument portant des textes hiéroglyphiques.

Demeuré pendant de longues années essentiellement archéologue et épigraphiste, Edgar, au milieu de sa carrière, se trouve soudain conduit vers la papyrologie par la grâce d'un heureux hasard. Dans l'hiver 1914-1915, des fouilleurs clandestins firent main basse sur l'énorme ensemble de papyrus devenus célèbres sous le nom d'archives de Zénon, et peu à peu, par petits lots, ils les mirent sur le marché. Une partie importante de ces documents fut acquise par la *Società italiana per la ricerca dei papiri*, et édités, sans retard et de façon magistrale, par G. Vitelli et M. Norsa. D'autres s'en allèrent, à travers le monde, dans les destinations les plus variées. Mais le nombre le plus considérable parvint au Musée du Caire, et Edgar en entreprit la publication. Voulant faire profiter le plus vite possible la science de cette acquisition capitale, sans attendre de donner une édition complète et définitive, dont la préparation devait demander de longues années, il publia les textes les plus importants dans les *Annales du Service*, en une série d'articles intitulés «*Selected Papyri from the Archives of Zenon*». Chaque papyrus était accompagné d'un commentaire, conçu dans cette manière propre à Edgar : sobre, ne cherchant pas à tout dire, mais allant droit à l'essentiel, n'esquivant jamais les difficultés, mettant en lumière ce que le document apportait de nouveau.

Qui ne se rappelle encore avec quelle impatience était attendu, et avec

quel enthousiasme accueilli, chacun de ces articles? D'emblée Edgar se classait parmi les tout premiers des papyrologues; et ce n'était pas surprenant. Sa forte culture historique et archéologique, sa connaissance du pays égyptien, des réalités égyptiennes, le rendaient plus apte que d'autres à interpréter les papyrus; et surtout, il savait le grec admirablement, il en avait cette connaissance intime, sûre, qui a caractérisé à travers les siècles les grands *scholars* anglais, et qui est l'instrument de beaucoup le plus efficace pour déchiffrer et comprendre le grec, souvent lamentable, des papyrus.

Les *Selected Papyri* parurent dans les *Annales* de 1918 à 1924. Entretemps, la situation d'Edgar au Service des Antiquités s'était encore une fois modifiée : depuis le 1er avril 1920, il avait quitté les fonctions d'Inspecteur en chef pour celles de Conservateur au Musée du Caire. A cette époque, sur l'impulsion de M. Lacau, prenait corps de façon définitive le projet, déjà plusieurs fois abordé, de constituer un inventaire complet, sur fiches, de toutes les antiquités du Musée; ces fiches, classées d'après la position des objets, devaient permettre facilement un contrôle périodique de leur présence. Pendant des années les conservateurs passèrent de longues heures à rédiger des fiches; Edgar en écrivit de sa main de nombreux milliers. Même à la besogne la plus ingrate et la plus impersonnelle, - celle-là l'était, - chacun imprime la marque de son caractère propre : les fiches faites par Edgar se distinguent par leur précision, leur exactitude, l'absence à peu près complète de ces erreurs matérielles qui se glissent fatalement dans un travail aussi fastidieux, où les nombres et les numéros tiennent une si grande place.

Tout en confectionnant des fiches et en publiant les *Selected Papyri*, Edgar préparait l'édition complète de la collection zénonienne du Caire, dans la série du *Catalogue général*. Un premier volume parut en 1925, un second en 1926, un troisième sortit des presses en 1928. A cette date, Edgar avait cessé d'être fonctionnaire égyptien. Depuis le 15 avril 1925, à la suite du départ de J. E. Quibell, il avait échangé les fonctions de Conservateur en chef du Musée pour celles de Secrétaire général du Service des Antiquités, qu'il exerça pendant deux ans. Le 31 mai 1927, il quittait sur son propre désir le service du Gouvernement égyptien et se retirait en Angleterre.

Jeune encore, il sut admirablement occuper sa retraite, heureux de pouvoir désormais employer son temps à sa guise, c'est-à-dire le consacrer tout entier au travail scientifique, sans être tenu d'en distraire la meilleure part pour des besognes administratives. Outre les articles qu'il publia dans diverses revues, il prépara, en collaboration avec A. S. Hunt, l'édition d'un choix de documents papyrologiques, qui parut en deux volumes de la collection Loeb. Après la mort de Hunt, il se chargea d'achever l'édition de la seconde partie du tome III des *Tebtunis Papyri*, un beau volume qui vient de paraître. Mais, quels que fussent ses autres travaux, jamais il ne cessa de s'occuper des papyrus de Zénon. La connaissance inégalée qu'il avait de tout ce qui touchait à ces fameuses «archives» était mise à contribution partout où des pièces s'y rattachant attendaient leur publication. Il fut rappelé en Égypte au début de 1930 pour préparer un quatrième volume de *P. Cairo Zenon.* C'est à cette occasion que j'eus pour la dernière fois la chance de le voir souvent et longuement, de causer papyrus avec lui, de recourir, pour mon bénéfice personnel, à son érudition et à son habileté de déchiffreur. Je fus frappé de l'acuité et de la sûreté extraordinaires de son coup d'œil : Edgar lisait tout ce qui pouvait être lu, et il lisait juste. J'ai eu bien des fois l'occasion de le constater depuis, en revoyant, pour lui ou pour d'autres, des passages qu'il avait déchiffrés. Sans revendiquer pour lui un ridicule privilège d'infaillibilité, je puis dire en connaissance de cause que la copie d'un texte établie par Edgar a toutes chances d'être un *κτῆμα εἰς ἀεί*, et qu'à vouloir y mordre on risque de se casser les dents.

A la même époque, Edgar préparait la publication du lot considérable de papyrus de Zénon appartenant à l'Université de Michigan. Le volume, paru en 1931, est précédé d'une longue introduction dans laquelle Edgar, s'aidant de tous les documents publiés, retrace en détail, souvent année par année et mois par mois, la carrière de Zénon. Vrai fil conducteur pour qui veut aborder l'étude des papyrus de Zénon, cette étude présente en fait un intérêt beaucoup plus large, par la façon dont Edgar situe les faits et gestes de son personnage dans le milieu contemporain et, tout en comptant le nombre de ses moutons et de ses chèvres, sait retrouver dans sa correspondance l'écho des événements politiques et économiques du temps.

Peu après, Edgar publia encore, dans le *Bulletin* de la John Rylands Library, un petit groupe de papyrus de Zénon conservés à Manchester. En plus de ses publications personnelles, il ne cessait de prodiguer son aide et les ressources de ses notes à ceux qui éditaient pour leur propre compte des pièces des archives de Zénon. Enfin, lorsqu'en 1937 la Société Fouad Ier de Papyrologie eut la bonne fortune d'acquérir un lot assez important de papyrus de Zénon, que leur possesseur avait jusque-là gardés jalousement, Edgar fut prié, et accepta avec un enthousiasme juvénile, de les publier. Je lui en procurai des photographies, et il se mit à l'ouvrage. Au mois d'avril 1938, il m'écrivait que le travail était très avancé et qu'il entrevoyait le moment où l'on pourrait commencer l'impression. Il me priait en même temps d'examiner sur les originaux certains passages, particulièrement difficile à déchiffrer. J'avais commencé cette révision, et j'étais saisi d'admiration pour la sûreté des lectures qu'il avait arrachées à de simples photographies, lorsque le 10 mai une dépêche Reuter, reproduite dans les journaux du Caire, annonça laconiquement «le décès de C. C. Edgar, ancien fonctionnaire du Service des Antiquités». Jamais savant dans la force de l'âge n'aura été plus pleinement maître de tous ses moyens qu'Edgar ne l'était à la veille de sa mort. La preuve en sera donnée par ce cinquième volume des *P. Cairo Zenon,* dont il a laissé un manuscrit déjà tellement avancé qu'il pourra être publié tel quel, avec une discrète et pieuse mise au point pour les passages laissés inachevés. Dans ce recueil posthume, digne couronnement d'une œuvre monumentale, chacun reconnaîtra cette sobriété lucide, cette finesse pénétrante, et aussi cette sûreté, cette *reliability,* qui ont marqué les travaux d'Edgar d'un bout à l'autre de sa carrière.

Appelé à évoquer son souvenir dans ces *Annales* qui doivent tant à sa collaboration, je n'ai pu obtenir sur son existence que des données très sommaires; mais j'imagine le demi-sourire qui aurait erré sur ses lèvres et la lueur d'ironie qui aurait passé dans ses yeux à l'idée que l'on pût s'intéresser aux détails de sa vie. C'était un caractère discret, réservé, modeste jusqu'à l'excès, heureux de passer inaperçu et de travailler tranquille, en silence. Et pourtant, combien cette attitude était loin de manifester une personnalité banale ou insignifiante! Il se livrait peu, parlait peu, mais c'était un de ces hommes auprès de qui le silence n'est

pas oppressant, comme si leur esprit continuait à se communiquer, sans avoir besoin des paroles. Celui d'Edgar était d'une finesse, d'une vivacité, d'une lucidité merveilleuses. Apte à tout comprendre et doué d'une immense érudition, il avait en outre un sens très vif de l'humour et de la plaisanterie, il savait rire, et de bon cœur; généreux, bienveillant, n'aimant pas blesser ni médire, il n'était pourtant jamais dupe de l'importance et de la valeur relative des gens ou des choses. Sans doute même y avait-il, à la base de son attitude effacée, non point un manque de sociabilité, mais un sens critique suraigu, l'horreur instinctive de s'afficher, de s'affirmer, de tomber dans le ridicule qui s'attache à l'exagération, à la démesure, à la réclame. Mais il n'était pas de l'espèce des savants «ours» qui, une fois tirés de leur cabinet de travail et arrachés à leurs livres, se révèlent dépourvus de vie et d'attrait. Edgar, lorsqu'on avait pu lui inspirer confiance et sympathie, était un compagnon charmant, plein de délicatesse, et tout l'opposé d'un cuistre. Sa renommée comme savant n'est pas près de s'éteindre. Mais ceux qui ont eu la chance de le connaître, comme homme, un peu intimement, n'oublieront pas non plus sa rare et attachante personnalité. Cette fidélité du souvenir, de la part de quelques amis, aurait été, sans doute, l'hommage le plus précieux aux yeux de ce sage, de ce modeste, qui aurait, je crois, accepté pour son compte ces mots de l'abbé de Rancé : «ce serait une chose bien douce d'être tellement dans l'oubli que l'on ne vécût plus que dans la mémoire de ses amis.»

O. Guéraud.

DARESSY (Georges-Émile-Jules)

1864-1938

PAR

J. LEIBOVITCH.

C'est avec un sentiment de profonde émotion que le personnel du Service des Antiquités apprit la nouvelle du décès de Georges-Émile-Jules Daressy, survenu le 28 février 1938, dans sa 74e année à Sourdon (Canton d'Ailly-sur-Noye) sa ville natale, où il fut inhumé. Il naquit le 19 mars 1864, d'une famille originaire d'Agen qui a fourni plusieurs générations de maîtres d'armes célèbres. Son père, Henri Daressy, auteur d'un ouvrage intitulé *Archives des Maîtres d'Armes de Paris* (1888), n'essaya pas de mettre une entrave à la vocation du jeune Georges qui, à l'âge de dix ans, ayant aperçu une gravure représentant la salle du sphinx du Musée du Louvre, se sentit immédiatement frappé par le mystère des choses égyptiennes. C'était en effet, le point de départ de sa vocation. De 1881 à 1885 il suivit des cours d'égyptologie à l'École des Hautes Études, et après avoir accompli son année de service militaire, il fut envoyé en Égypte comme membre de la Mission Archéologique Française. Mais le 29 décembre 1886, le Ministre des Travaux Publics du Gouvernement Égyptien adressait une note au Conseil des Ministres pour l'informer que M. Bouriant, alors conservateur-adjoint au Musée du Caire, avait été nommé par décret présidentiel, Directeur de la Mission Achéologique Française. «Le poste, disait-il dans sa note, confié à M. Bouriant, exigeant des connaissances spéciales qu'il est rare de trouver réunies, parce que son titulaire doit être en état de juger de la valeur des textes hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques, coptes, grecs, latins, soit pour apprécier l'opportunité de l'enlèvement ou de l'achat, soit pour s'occuper des classements au Musée et de la rédaction de l'inventaire, M. Grébaut propose pour ces motifs au choix du Gouvernement un de ses anciens élèves M. Daressy, dont il fait le meilleur éloge, en remplacement de

M. Bouriant. Le Ministère s'associe à la demande de M. Grébaut et propose au Conseil de vouloir bien approuver la nomination de M. Daressy à partir du 1er janvier 1887 au poste de Conservateur-Adjoint du Musée et aux appointements alloués à ce poste. »

Le 31 janvier 1887, Daressy commença à exercer sa nouvelle fonction au Musée fondé par Mariette Pacha à Boulaq, près du Caire, secondant M. Grébaut dans ses travaux. Il assista au transport des Antiquités à Guizeh en 1890 et au Caire dans le local qu'elles occupent actuellement, en 1902.

Dans ses rapports officiels, M. Grébaut mentionne souvent le nom de Daressy, et voici un intéressant compte rendu extrait du *Journal Officiel* du Caire, reproduit par le *Dictionnaire Biographique Illustré* de la Somme en 1908 :

« A l'est du temple de la reine Hatasou, à Deir el-Bahari, dans un petit espace resté intact au milieu des terrains retournés par Mariette Pacha, et tout à côté de l'endroit où avait été découvert le sarcophage d'une reine, M. Grébaut, le 31 janvier 1891 a ouvert une fouille qui bientôt a fait découvrir un puits d'une profondeur de 15 mètres environ, au fond duquel est apparue une porte fermée par des grosses pierres entassées.

« La porte déblayée, on est entré dans un premier souterrain. Après une longueur de 73 mètres, on rencontre un escalier de 5 m. 23 et l'on descend à un second étage qui fait suite pendant 12 mètres.

« Ces deux étages conservent la direction du nord au sud. Au fond, sont creusées deux chambres funéraires mesurant : l'une 4 mètres, l'autre 2 mètres de côté. A la hauteur de l'escalier est située la porte d'un second corridor de 54 mètres, se dirigeant de l'est à l'ouest; le développement total des souterrains est de 55 mètres.

« Ils étaient remplis de caisses de momies, souvent entassées les unes sur les autres. A côté des sarcophages étaient déposés des objets divers, papyrus, boîtes, paniers, statuettes, offrandes funéraires, fleurs, etc.

« Le désordre dénotait une cachette du genre de celle des momies royales découvertes il y a dix ans. Les deux cachettes sont de la même époque; elles ont dû être faites dans les mêmes circonstances. Dans les deux cas, les momies les plus récentes appartiennent à la XXIe dynastie.

« Les sarcophages de la nouvelle découverte sont ceux de prêtres et de prêtresses d'Ammon au nombre de 163. On compte aussi quelques prêtres d'autres divinités, par exemple de Set, d'Anubis, de Mentou et de la reine Aaḥ-ḥetep, dont le culte s'est maintenu pendant de longs siècles.

« La plupart de ces momies sont renfermées dans des triples cercueils. Les cuves extérieures, seules visibles pour l'instant, sont magnifiques, d'une richesse de décoration tout à fait inusitée. Sur ces sarcophages de prêtres, les représentations religieuses sont composées et exécutées avec un soin particulier. Les égyptologues y retrouveront une foule de documents nouveaux des plus intéressants.

« Il est à peine besoin d'indiquer quel parti l'historien des temps pharaoniques va tirer des généalogies et des titres d'une série de prêtres embrassant plusieurs dynasties. Quelles surprises réserve l'ouverture des sarcophages? Sur beaucoup de grandes caisses, les places réservées au nom du défunt sont restées en blanc.

« Il est évident qu'au moment où la cachette a été faite à la hâte, on a placé dans des grandes cuves neuves, prises dans les magasins, des sarcophages plus petits ou dont la cuve extérieure aurait été brisée, et qu'on n'a pas toujours eu le temps d'écrire le nom qui ne sera connu qu'à l'ouverture.

« Chacune de ces momies de prêtres doit être pourvue d'un manuscrit au moins. Mais, à côté des sarcophages, il a été ramassé déjà des boîtes, en forme de statuettes osiriennes, contenant 75 manuscrits sur papyrus.

« Devant l'importance de ces documents, on prête une moindre importance aux antiquités de toute nature qui étaient déposées près des sarcophages. Il y en a beaucoup pourtant qui occuperont une place honorable dans les vitrines du Musée.

« Ce qu'il faut considérer avant tout, c'est l'intérêt que présente la découverte au point de vue historique. Depuis que l'on fouille en Égypte, on n'avait pas encore trouvé un pareil ensemble, dont l'étude ne peut manquer de fournir à la science des renseignements précis et complets sur une durée de plusieurs siècles.

« La porte des souterrains, fermée depuis trois mille ans, a été ouverte en présence de MM. Grébaut, directeur général, et Daressy, conservateur-adjoint. Un inventaire sommaire a été dressé immédiatement; les sarcophages

et tous les objets trouvés ont été transportés avec soin et enfermés dans les magasins de deux grands chalands.

«Il faut attendre leur arrivée à Guizeh pour publier de plus amples renseignements sur cette découverte inespérée, qui va enrichir le Musée Égyptien d'une collection incomparable.»

Le peintre Philippoteaux a immortalisé cette trouvaille en reproduisant sous des traits saisissants le dépouillement de la momie d'une grande prêtresse d'Amon (pl. I) par le Dr Fouquet (qui est connu par ses célèbres collections de terres-cuites et de bronzes grecs), en présence de M. le Marquis de Reverseaux, Ministre de France au Caire, M. E. Grébaut, Directeur Général du Service des Antiquités, Émile Brugsch Pacha, M. H. Bazil, Secrétaire-Comptable du Musée, M. J. Barois, Secrétaire Général du Ministère des Travaux Publics, M. U. Bouriant, Directeur de la Mission Archéologique Française du Caire, et de M. Georges Daressy, Conservateur-adjoint du Musée, qu'on voit penché sur la table tout près de la momie, rédigeant un rapport ou relevant une inscription. Des dames assistaient aussi à cette opération très délicate. La légende placée au bas du tableau dit : «La momie dont le dépouillement est l'objet du tableau, fait partie de la trouvaille de la sépulture des prêtres d'Ammon, découverte par M. Grébaut le 4 février 1891 à Deir el-Bahari (Haute Égypte). Cette momie est celle d'une prêtresse d'Ammon (Ta-Uza-Râ) qui vivait sous la XXIe dynastie et mourut vers 970 avant J.-C. époque du grand prêtre Pinozem II. Dépouillée par le Dr Fouquet au Musée de Ghizeh le 31 mars 1891. Peint par Philippoteaux.» Ce superbe tableau est la propriété du Dr Maurer d'Alexandrie qui a eu l'extrême obligeance, sur la demande de M. H. Munier, Secrétaire Général de la Société Royale de Géographie, de nous communiquer l'excellente photographie qui est reproduite ci-contre. (Que ces Messieurs veuillent trouver ici l'expression de ma plus vive reconnaissance.)

M. Georges Daressy contribua aussi au déblaiement et à la restauration du palais d'Amenhotep II, à Medinet-Habou (1889), des temples de Karnak et de Louxor (1892-1893), de Medinet-Habou (de 1895 à 1899), et des deux temples d'Abydos (1898). Il travailla longtemps aux côtés de M. Grébaut qui dirigea le Service des Antiquités de 1886 à 1892, puis il connut aussi Jacques de Morgan (1892 à 1897), Victor



Loret (1897 à 1899), puis G. Maspero et enfin P. Lacau. Le 13 avril 1894, l'éminent égyptologue, qui s'était déjà distingué par une quantité de travaux considérables, fut nommé Membre de l'Institut d'Égypte, et il en devint le Secrétaire Général en 1917. M. Daressy fut aussi nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier de l'Instruction Publique, Officier d'Académie, Commandeur de l'Ordre du Nil, de l'Osmanieh et du Medjidieh. Après qu'il se fût retiré en France le 12 novembre 1923, l'Institut d'Égypte le nomma Membre Honoraire le 7 janvier 1924. En 1923, l'année précédant sa retraite, il avait été choisi pour représenter cet Institut au cours des solennités qui eurent lieu à Paris, à l'occasion du Cinquantenaire de la Société Française de Physique. Dans son adresse il fit brillamment l'éloge de la contribution de la France à la science moderne en Égypte. L'Égypte Antique demeura pendant toute sa vie l'objet de ses recherches et de toute son activité scientifique qu'il serait difficile de vouloir décrire sans donner une bibliographie détaillée de toutes ses publications qui se chiffrent par centaines. Les *Notes et Remarques* parues dans le *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie Égyptiennes et Assyriennes* contiennent aussi un grand nombre de renseignements très utiles à plus d'un point de vue; ces matériaux sont malheureusement groupés sous une seule rubrique intitulée *Notes et Remarques*.

En 1933, Daressy publiait encore dans le *Bulletin* de la Société Royale de Géographie d'Égypte, un très intéressant travail sur *Les Branches du Nil, sous la XVIIIe dynastie*.

Le souvenir de cette activité prodigieuse se joint à celui d'un homme aimable et surtout modeste qu'il était, doué d'une grande douceur de caractère qui restera inoubliable dans la mémoire de ceux qui l'ont connu.

BIBLIOGRAPHIE.

Annales du Service des Antiquités de l'Égypte :

1900. I, p. 17- 43 : Fouilles de Deir el-Bircheh (nov.-déc. 1897).
44- 47 : Rapport sur El-Yaouta (Fayoum).
79- 90 : Une ancienne liste des décans égyptiens.
91- 96 : Le nilomètre de Kom el-Gizeh.
97-108 : La chapelle d'Uazmès.
141-148 : Les sépultures des prêtres d'Amon à Deir el-Bahari.
1901. II, p. 1- 13 : Rapport sur la trouvaille de : [hieroglyphs].
133-136 : Trois points inexplorés de la nécropole thébaine.
154-156 : Le temple de Hibeh.
230-239 : Rapport sur les Fouilles à Sa el-Hagar.
240-243 : Rapport sur la découverte d'une grande cuve à Mit-Rahineh.
1902. III, p. 22- 31 : Le temple de Mit-Rahineh.
139-150 : Une trouvaille de bronzes à Mit-Rahineh.
151-154 : Procès-verbal d'ouverture de la momie n° 29707.
155-157 : Inscriptions sur les objets accompagnant la momie de Ta-du-Maut.
158-159 : Inscriptions d'un cercueil ptolémaïque trouvé près des grandes pyramides.
160-180 : Tombeau ptolémaïque à Atfieh.
236-239 : Grand vase en pierre avec graduations.
1903. IV, p. 74- 75 : Observations prises sur la momie de Maherpra.
76- 82 : Tombe de Ḥer-Kheb à Saqqarah.
101-109 : Inscriptions hiéroglyphiques trouvées dans le Caire.
110-112 : Notes sur la momie de Thoutmôsis IV. § 1. Procès-verbal d'ouverture.
116-119 : Un recueil de Hibeh.
120-121 : Un sarcophage de Gaou.
122-123 : Un modèle du signe [hieroglyph].
124-125 : Statuette grotesque égyptienne.
150-155 : Ouverture des momies provenant de la seconde trouvaille de Deir el-Bahari. § Procès-verbaux d'ouverture.
165-170 : Le palais d'Aménophis III et le Birket Habou.
281-285 : Rapport sur Kom el-Hisn.

1904. V, p. 93. : Note sur un fragment de stèle d'Abydos.
94- 96 : Une statue d'Aba.
113-128 : Inscriptions hiéroglyphiques du Musée d'Alexandrie.
129-130 : Rapport sur Kom el-Abq'aïn.
1905. VI, p. 97- 98 : Une représentation de cavalier égyptien.
99-106 : Un édifice archaïque à Nezlet Batran.
234-238 : Une barrière mobile : [hieroglyph].
1906. VII, p. 61- 63 : Deux figurations de girafe.
115-120 : Un poignard du temps des rois Pasteurs.
1907. VIII, p. 3- 38 : Les cercueils des prêtres d'Ammon (deuxième trouvaille de Deir el-Bahari).
237-241 : Un tracé égyptien d'une voûte elliptique.
242-247 : Fragments de stèles de la XIe dynastie.
280-281 : Une princesse inconnue d'époque saïte.
284-285 : Une hache avec inscription dédicatoire.
1908. IX, p. 31 : Sur un pseudo-Séthos de la XXIe dynastie.
61- 63 : Le cercueil du roi Kamès.
64- 69 : Une nouvelle forme d'Amon.
70 : Sur un nouveau roi du Moyen-Empire.
95- 96 : Sur la reine Aahmès-Henttamahou.
137-138 : Les parents de la reine Teta-Chera.
139-140 : Note sur des pierres antiques du Caire. § 1.
150-151 : Stèle d'un prince Antef.
152-153 : Canopes à formules nouvelles.
154-157 : Construction d'un temple d'Apis par Nectanébo Ier.
1910. X, p. 21- 23 / 180-182 : La semaine des Égyptiens.
36- 40 : Socle de statue de Coptos.
41- 49 : La tombe de la mère de Chefren.
177-179 : Neith protectrice du sommeil.
183-184 : Cartouche d'un roi éthiopien sur un objet trouvé à Mit-Rahineh.
254-257 : Une trousse de médecin copte.
1911. XI, p. 44- 46 : Inscriptions hiéroglyphiques des masques de momie d'époque gréco-romaine.
47- 48 : Un vase du roi Khati.
49- 63 : Plaquettes émaillées de Médinet-Habou.
142-144 : Une statue de Saft el-Henneh.
186-192 : Quelques inscriptions provenant de Bubastis.
257-268 : Inscriptions des carrières de Tourah et Mâsarah.
269-272 : Qaret el-Gindi.

1911. XI, p. 273-274 : Le protocole de Toutânkhamon.

1912. XII, p. 64- 68 : Les cercueils royaux de Gournah.

143-144 : Pierre-talisman d'Edfou.

169-213 : 1913. XIII, p. 1-4; 179-186 : A travers les Koms du Delta.

214 : Petit obélisque d'Akhmim.

281-283 : Statue de Kom Ebchan.

284-286 : Note sur des pierres antiques du Caire. (§ 2.)

1913. XIII, p. 43- 47 : Graffiti de la Montagne Rouge.

86 : Le nom d'Horus du roi Chéchanq III.

109-114 : Fragments de décrets de l'Ancien-Empire.

257-265 : Fragment d'un rituel de l'Ouverture de la Bouche.

266-271 : Renseignements sur la provenance des stèles coptes du Musée du Caire.

1915. XV, p. 94- 96 : Cylindre en bronze de l'Ancien Empire.

140-147 : Trois stèles de la période bubastite.

207-208 : Une stèle de l'Ancien-Empire maintenant détruite.

259-268 : Un monument du temps des Hyksos.

1916. XVI, p. 1- 5 : La statue d'un astronome.

54- 56 : Fragment de socle de statue provenant d'Athribis.

57- 60 : Stèle de la XIXe dynastie avec textes du Livre des Pyramides.

60 : Fragment mendésien.

61- 62 : Le fils aîné de Chéchanq III.

63- 64 : La chaussée de Mentouhotep V.

115-120 : Un sarcophage de Tounah.

121-128 : Un naos de Domitien.

129-140 : Gaston Maspero, directeur général du Service des Antiquités (1881-1886, 1899-1914).

175-177 : Une stèle du dieu Ched.

177 : Les parents de Chéchanq Ier.

178 : Un scarabée d'Amenhotep IV.

193-212 : La nécropole des grands prêtres d'Héliopolis sous l'Ancien-Empire. § 1. Inscriptions.

221-246 : Une inscription d'Achmoun et la géographie du nome libyque.

255-256 : Fragment de statue du prince Khâ-m-uas.

257-267 : Le Mastaba de Kha-f-khoufou à Gizeh.

268-270 : Statue de Georges, prince de Tentyris.

1917. XVII, p. 1- 20 : Fragments de deux cercueils de Saqqarah.

21- 24 : Statues de Mendès.

1917. XVII, p. 25- 28 : Le lieu d'origine de l'arbre *âch*.

29- 30 : Les titres du grand prêtre Piankh.

31- 32 : Deux canopes provenant de la Moyenne-Égypte.

33- 38 : Deux grandes statues de Ramsès II d'Héracléopolis.

39- 42 : Poids égyptiens.

42 : Le roi Téôs à Athribis.

43- 45 : Stèle du roi Pefnifdubast.

45 : Le dieu de Toukh el-Malaq.

46- 48 : Une stèle de Xoïs.

76- 80 : Légende d'Ar-hems-nefer à Philæ.

81- 85 : La statue n° 35562 du Musée du Caire.

85 : Débris de stèle d'Hor-m-heb.

89- 94 : Inscriptions tentyrites.

95- 96 : Sarcophage ptolémaïque d'Assiout.

97-122 : Rituel des offrandes à Amenhotep Ier.

123-129 : La *Demeure Royale* en Basse-Égypte.

130-140 : Inscriptions du mastaba de Pepi-Nefer à Edfou.

164-176 : L'art tanite.

183-184 : L'origine du sceptre *uas*.

185-193 : Bas-reliefs d'Athribis.

194-196 : Stèle de Karnak avec textes magiques.

197-208 : Les formes du soleil aux différentes heures de la journée.

224-225 : Deux Naos de Qouss.

226-236 : Chapelle de Mentouhetep III à Dendérah.

237-244 : Monuments d'Edfou datant du Moyen-Empire.

245-260 : Alexandre Barsanti.

274-276 : Le Couvent de Nahieh.

276-278 : La porte de Beltim.

1918. XVIII, p. 26- 28 : Position de la ville de Takinach.

29- 33 : Samtauï-Tafnekht.

34- 36 : La localité de *Khent-nefer*.

37- 48 : La chapelle de Psimaut et Hakoris à Karnak.

49- 52 : Monuments d'Edfou datant du Moyen-Empire.

53- 57 : Deux statues de Balansourah.

75- 76 : Une statue du taureau Mnévis.

77 : La gazelle d'Anoukit.

113-158 : 1919. XIX, p. 66-68 : Statue de Zedher le Sauveur.

183-189 : Inscriptions tentyrites.

191-192 : Une mesure égyptienne de 20 *hin*.

196-210 : La tombe d'un Mnévis de Ramsès II.

211-217 : La tombe du Mnévis de Ramsès VII.

1918. XVIII, p. 218-224 : Un décret d'Amon en faveur d'Osiris.
270-274 : Rapport sur le déblaiement des tombes 6 et 9 de Biban el-Molouk.
275-278 : Antiquités trouvées à Fostat.
279-281 : L'emplacement de la ville de Benna.
282-283 : Une statue de Deir el-Chelouit.
1919. XIX, p. 127-130 : Une stèle fragmentée d'Abousir.
131-135 : L'obélisque de Qaha.
136-140 : Un débris de statue de Nectanébo II.
141-144 : Planches de momies.
149-152 : Les statuettes funéraires trouvées à Zawiet Abou Mesallam.
153-158 : Abousir d'Achmounein.
159-175 : Notes sur Louxor à la période romaine et copte.
176 : Le signe *mes* aux trois chacals.
242-246 : Le camp de Thèbes.
1920. XX, p. 3- 7 : Bas-relief d'un écuyer de Ramsès III.
8- 16 : Les statues ramessides à grosse perruque.
17- 18 : Le scarabée du cœur de la grande prêtresse Ast-m-kheb.
122 : Deux stèles de Bubastis.
123-128 : Un groupe de Saft el-Henneh.
129-142 : Un «Fils royal en Nubie».
143-144 : La princesse Amen-mérit.
161-165 : Un groupe de statues de Tell el-Yahoudieh.
165-166 : L'animal séthien à tête d'âne.
167-171 : Fragments memphites.
172-174 : L'évêché de Saïs et Naucratis.
175-180 : Un sarcophage de Médamoud.
1921. XXI, p. 1- 6 : Sur une série de personnages mythologiques.
7- 16 : Le dieu Héron sur les monnaies du nome Diospolite.
129-137 : La barque d'or du rois Kamès.
137 : Sur une empreinte de sceau.
138-144 : Fragments héracléopolitains.
1922. XXII, p. 17- 32 : Un casse-tête préhistorique en bois de Gébelein.
75- 76 : Un ostracon de Biban el-Molouk.
77 : Une stèle de Mit Yaich.
157-166 : Sur trois haches en minerai de fer.
167-168 : Statue de Ment-m-hat.
169-184 : Bérénice et el-Abraq.
185-192 : Les emplacements de la ville de Taoua.
193-198 : Fragments d'un *Livre de l'Ouverture de la Bouche.*

1922. XXII, p. 261-268 : Description des monuments épigraphiques trouvés à Karnak, en 1921-1922.
1923. XXIII, p. 47- 48 : La crue du Nil de l'an XXIX d'Amasis.
49- 52 : La pierre bilingue de Menouf.
1926. XXVI, p. 1- 22 : Le voyage d'inspection de M. Grébaut en 1889.
246-272 : Recherches géographiques.
1927. XXVII, p. 157-160 : Tracé d'une voûte datant de la IIIe dynastie.
161-182 : Quelques ostraca de Biban el-Molouk.
1928. XXVIII, p. 7- 11 : La trouvaille de Sen-Nezem. (Objets séparés de l'ensemble.)
12 : Un poids de Tell Oumm Harb.
1930. XXX, p. 69- 95 : Recherches géographiques.

Bulletin de l'Institut d'Égypte.

1894. p. 107-113 : Inscription hiératique d'un Mastaba d'Abousir.
193-205 : Les fouilles dans la nécropole de Dahchour.
253-256 : Sur un signe hiéroglyphique.
1895. p. 27- 31 : Les tombes de Moalla.
73- 78 : Une représentation de vaisseaux phéniciens dans uue tombe de la XVIIIe dynastie.
275-281 : Une inondation de l'Égypte sous la XXIIe dynastie.
1897. p. 149-152 : Deux vases gradués du Musée de Ghizeh.
223-226 : Vase gradué du Musée du Louvre.
1898. p. 279-288 : Exploration archéologique de la montagne d'Abydos.
1899. p. 147-153 : Les inscriptions antiques trouvées au Caire.
1900. p. 129-132 : Nouvelles inscriptions antiques trouvées au Caire.
1906. p. 93- 97 : Quel est l'âge du Sphinx?
1909. p. 35- 38 : L'âge du Sphinx. Les fosses à mortier de la Grande Pyramide.
1911. p. 1- 9 : La route de l'Exode.
1912. p. 153-162 : Prédictions anciennes et modernes.
1915. IX, p. 5- 16 : Deux clepsydres antiques.
1916. X, p. 359-368 : Les noms de l'Égypte.
1918. XI, p. 39- 47 : La momie du pharaon Ménephtah.
1918. XII, p. 13- 32 : L'ingénieur Girard et l'Institut d'Égypte.
1919. I, p. 27- 33 : 135-149 : La prétendue maison de Saint Louis à Mansourah.
1922. IV, p. 35- 37 : Le riz dans l'Égypte antique.
1923. V, p. 69- 82 : Les maladies fréquentes au Caire au XVIIe siècle.
1925. VII, p. 63- 69 : La légende du canal sous la Grande Pyramide.

Mémoires présentés à l'Institut d'Égypte.

1898. III, p. 521-574 : Le Mastaba de Méra.
1915. VIII, p. 201-214 : L'eau dans l'Égypte antique.

Catalogue Général des Antiquités Égyptiennes du Musée du Caire.

1901. Ostraca.
1901-1902. Fouilles de la vallée des Rois.
1903. Textes et dessins magiques.
1906. Statues de divinités.
1909. Cercueils des cachettes royales.

Revue Archéologique.

1894. Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte.
1895. Une flottille phénicienne d'après une peinture égyptienne.
1896. Mastabas de Merru-ka et de Kabi-n.
1896. Contribution à l'étude de la XXIe dynastie égyptienne.
1898. XXXII. 3e sér. p. 235-240. Un plan égyptien d'une tombe royale.
1898. XXXIII. 3e sér. p. 263-266. Yanoem et Israël.

Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale.

1908. VI, p. 71- 74 : Note sur des bas-reliefs du temple de Deir el-Médineh.
1914. XI, p. 25- 28 : Les costumes d'Amenothès III.
29- 38 : Sarcophages d'El-Qantarah.
233-240 : Sièges de prêtres.
1916. XII, p. 1- 34 : L'Égypte céleste.
145-149 : Le cercueil de Khu-n-aten.
161-214 : La pierre de Palerme et la chronologie de l'Ancien-Empire.
1917. XIII, p. 77- 92 : Seth et son animal.
175-230 : 1918. XIV, p. 1-32 : Indicateur topographique du «Livre des Perles enfouies et du Mystère précieux».

Mémoires de la Mission Archéologique Française au Caire.

1894. VIII, 2e fasc. : Recueil de cônes funéraires.
3e — : La grande colonnade du temple de Louxor.

Revue Sphinx.

1897. I, p. 81- 86 : Les dernières fouilles en Égypte.
1910. XIII, p. 282-295 : C. R. : Ahmed bey Kamal, «Tables d'offrandes, Catalogue Général du Musée du Caire» (Pseudonyme : E. J.).
1910. XIV, p. 155-161 : La liste géographique du papyrus n° 31169 du Caire.
1911. XV, p. 93- 97 : L'origine des Mâchauachas.
1912. XVI, p. 177-185 : C. R. : H. Gauthier, «Nouvelles notes géographiques sur le nome Panopolite».
1912. XVI, p. 1- 10 : Inscriptions du quai d'Éléphantine (Pseudonyme E. J.).
1913. XVII, p. 97-109 : Les rois Mentouhotep.
1914. VIII, p. 104-120 : C. R. : H. Gauthier, «Le Xe nome de la Haute-Égypte ou nome aphroditopolite».

Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie Égyptiennes et Assyriennes.

Notes et Remarques.

I. 1888, t. X, p. 139-141 : Identification de quelques-uns des noms douteux de la liste géographique d'Abydos.
II. — — 141 : Méchaïkh et Lepidotum.
III. — — 141-142 : Inscriptions entre Gebel Silsileh et Edfou.
IV. — — 142 : La ville de [hieroglyphs], sur une stèle ptolémaïque.
V. — — 142 : Inscription de la princesse [hieroglyphs].
VI. — — 142 : La régente Hatšepsou à Aboutig (Apothéké).
VII. — — 142-143 : Inscription sur un fragment du tombeau de Nectanébo II.
VIII. — — 143 : Quelques noms de pierres à construction employées par les Égyptiens.
IX. — — 143 : Le nom d'Amenmès sur un fragment de stèle.
X. — — 143-144 : Les noms de Philippe et d'Alexandre II à Achmouneïn.
XI. — — 144-149 : Reconstitution de la face mutilée de la stèle de Mentouhotep du Musée de Boulaq.
XII. — — 149-150 : Le sens du mot [hieroglyphs] de la première phrase du papyrus Prisse.
XIII. — — 150 : Un nouveau nom de grand-prêtre de Memphis : [hieroglyphs] et sa généalogie sur un monument du Musée de Boulaq.
XIV. — — 150 : Une curieuse ligne d'inscription d'un monument de Thotmès III provenant de Gournah.

XV. 1889, t. XI, p. 79 : Le sanctuaire [hieroglyphs] et la ville de [hieroglyphs] de la liste géographique du temple d'Abydos.

XVI. — — 79 : La lecture du nom royal : [hieroglyphs] lu en grec : Μεθουσοῦφις ou Μενθεσοῦφις.

XVII. — — 79 : Noms de rois ayant contribué à la construction du temple d'Héliopolis.

XVIII. — — 79-80 : Les cinq noms des chiens de la stèle d'Antef.

XIX. — — 80 : Inscription sur une statue d'Osiris mentionnant [hieroglyphs].

XX. — — 80 : Une variante du nom d'Héracléopolis : [hieroglyphs].

XXI. — — 80 : La nouvelle ville [hieroglyphs].

XXII. — — 80-81 : [hieroglyphs] résidence du 8ᵉ juge, sur un naos de granit noir.

XXIII. — — 81 : Un naos et un socle trouvés à Esneh, débris du temple primitif de Latopolis.

XXIV. — — 81 : Inscription du grand-prêtre [hieroglyphs] sur une colonne provenant de Mit-Rahineh.

XXV. — — 81 : Inscription de la princesse [hieroglyphs] sur une perle en cornaline provenant de Coptos.

XXVI. — — 81 : Statuette de [hieroglyphs].

XXVII. — — 82 : Stèle de [hieroglyphs] provenant de Saqqarah.

XXVIII. — — 82-83 : Stèle de [hieroglyphs].

XXIX. — — 83-84 : Stèle de [hieroglyphs] et sa femme [hieroglyphs] achetée à Louxor.

XXX. — — 84 : Dalle rectangulaire provenant d'Abydos (XIIᵉ dynastie).

XXXI. — — 84-86 : Stèle de [hieroglyphs] provenant d'Akhmim (XIIᵉ dynastie).

XXXII. — — 86 : Chap. XVIII-XX du *Livre des Morts* sur un fragment de Stèle d'Abydos (nº 27963.)

XXXIII. — — 87 : Stèle d'Abydos nº 28104 (XIIᵉ dynastie).

XXXIV. — — 87-88 : Statue en calcaire de [hieroglyphs] trouvée près d'Aboutig, nº 27692.

XXXV. — — 88-89 : Partie inférieure d'une statue assise au nom de : [hieroglyphs] (nº 27585). Gournah XVIIIᵉ dynastie.

XXXVI. 1889, t. XI, p. 89-90 : Fragment de stèle d'Abydos nº 26090. XIXᵉ dynastie, nº 26090.

XXXVII. — — 90 : Stèle d'Abydos au nom de [hieroglyphs], nº 28091. XVIIIᵉ ou XIXᵉ dynastie.

XXXVIII. — — 90-91 : Fragment d'inscription provenant d'un des temples d'Abydos, nº 28049.

XXXIX. — — 91 : Inscription sur un fragment de conduite d'eau (?).

XL. — — 91-92 : Fragment de stèle portant une inscription de Ramsès I, provenant de Coptos.

XLI. — — 92 : Socle de statue du chef des archers [hieroglyphs] provenant d'Abydos.

XLII. — — 92 : Stèle de [hieroglyphs] provenant d'Abydos, nº 28107, XXᵉ dynastie.

XLIII. — — 93 : Fragment de statue de [hieroglyphs] (peut-être : [hieroglyphs]) provenant de Mit-Rahineh (époque saïte).

XLIV. — — 93-94 : Stèle de [hieroglyphs] provenant de la nécropole de Hassaïa.

XLV. — — 94-95 : Inscription sur un fragment de cercueil d'époque saïte ou ptolémaïque.

XLVI. (XV). 1893, t. XIV, p. 20 : Stèle de [hieroglyphs] provenant d'Abydos, nº 29255, Gizeh, VIᵉ dynastie.

XLVII. (XVI). 1893, t. XIV, p. 20-21 : Stèle de [hieroglyphs], XIᵉ dynastie, nº 29256.

XLVIII. (XVII). 1893, t. XIV, p. 21 : Stèle de [hieroglyphs], XIᵉ dynastie, nº 29247.

XLIX. (XVIII). 1893, t. XIV, p. 21-22 : Stèle de la dame : [hieroglyphs], nº 29240.

L. (XIX). 1893, t. XIV, p. 22 : Stèle de [hieroglyphs], Edfou, nº 29236, XIIᵉ dynastie.

LI. (XX). 1893, t. XIV, p. 22-23 : Stèle de [hieroglyphs], Kom el-Ahmar (Hiéraconpolis), nº 29233, XIIᵉ dynastie.

LII. (XXI). 1893, t. XIV, p. 23 : Stèle à double proscynème appartenant aux nommés [hieroglyphs] et [hieroglyphs] du Gâdra (Sud d'Abydos), nº 29260, XIIᵉ dynastie.

LIII. (XXII). 1893, t. XIV, p. 23 : Petite stèle de Gournah portant un proscynème en faveur de [hieroglyphs].

LIV. (XXIII). 1893, t. XIV, p. 23 : Stèle de [hieroglyphs], XIᵉ dynastie.

LV. (XXIV). 1893, t. XIV, p. 23-24 : Stèle rectangulaire de [hieroglyphs], XIIᵉ dynastie, provenant d'Edfou, nº 29254.

LVI. (XXV). 1893, t. XIV, p. 24 : Stèle rectangulaire de [hieroglyphs], provenant de Gournah. XIIᵉ dynastie, nº 29243.

LVII. (XXVI). 1893, t. XIV, p. 24-25 : Stèle de [hieroglyphs], provenant de Gournah, nº 29244.

LVIII. (XXVII). 1893, t. XIV, p. 25 : Stèle cintrée de , XIIIe dynastie, n° 29246.

LIX. (XXVIII). 1893, t. XIV, p. 25 : Stèle cintrée de , de la XIIIe dynastie, n° 29329.

LX. (XXIX). 1893, t. XIV, p. 25-26 : Statuette en granit noir de , du Moyen-Empire, n° 29337.

LXI. (XXX). 1893, t. XIV, p. 26 : Dessus de porte mentionnant : en dyptique. Gebelein, n° 29238.

LXII. (XXXI). 1893, t. XIV, p. 26 : Stèle cintrée en calcaire portant inscription au nom de , n° 29239.

LXIII. (XXXII). 1893, t. XIV, p. 26 : Fragments d'un temple mentionnant : employés plus tard comme matériaux de construction d'une chapelle de Ptolémée VII Philométor, à Cheikh Moussa.

LXIV. (XXXIII). 1893, t. XIV, p. 26-27 : Groupe de trois statues assises représentant , son père et sa mère, n° 29256.

LXV. (XXXIV). 1893, t. XIV, p. 27 : Bas d'une stèle de , provenant de Gournah, XVIIIe dynastie, n° 29330.

LXVI. (XXXV). 1893, t. XIV, p. 27 : Stèle en marbre de , provenant d'Assouan, n° 29261.

LXVII. (XXXVI). 1893, t. XIV, p. 28 : Stèle cintrée de , provenant de Gâdra (sud d'Abydos), XIXe dynastie, n° 29332.

LXVIII. (XXXVII). 1893, t. XIV, p. 28 : Dessus de porte du tombeau de , n° 29334, provenant du Fayoum. Inscription.

LXIX. (XXXVIII). 1893, t. XIV, p. 28 : Montant de porte provenant du même tombeau que le bas-relief précédent, n° 29335. Inscription.

LXX. (XXXIX). 1893, t. XIV, p. 28 : Montant de porte à deux lignes verticales d'inscriptions, dont il manque le bas.

LXXI. (XL). 1893, t. XIV, p. 28 : Petite stèle cintrée de , n° 29258, provenant d'Abydos.

LXXII. (XLI). 1893, t. XIV, p. 29 : Grande dalle en grès de la XXVIe dynastie de Gournah avec inscription établissant la généalogie de , n° 29248.

LXXIII. (XLII). 1893, t. XIV, p. 29 : Stèle d'époque ptolémaïque au nom de : , provenant d'Akhmim, n° 29328.

LXXIV. (XLIII). 1893, t. XIV, p. 29 : Naos de Nectanébo Ier trouvé au Caire.

LXXV. (XLIV). 1893, t. XIV, p. 29 : Pierre trouvée dans le Tell d'Abydos portant le nom d'une reine portant le titre : .

LXXVI. (XLV). 1893, t. XIV, p. 30 : Pierre provenant du temple de Ptolémée IX Évergète II à Toud, portant la fin du cartouche : .

LXXVII. (XLVI). 1893, t. XIV, p. 30 : Inscription d'époque romaine provenant du voisinage du temple d'Asfoun (Asphynis) entre Esneh et Gebelein.

LXXVIII. (XLVII). 1893, t. XIV, p. 30 : Cercueil de la reine du Moyen Empire. Deir el-Bahari.

LXXIX. (XLVIII). 1893, t. XIV, p. 30 : Inscription commémorative de sur la base d'un des sphinx criocéphales de Karnak.

LXXX. (XLIX). 1893, t. XIV, p. 30 : Stèle en granit rose portant une inscription dédicatoire de Seti II qui l'a érigée entre deux de ces criosphinx.

LXXXI. (L). 1893, t. XIV, p. 31 : Inscription de Ramsès II, et liste des fils de ce roi contenant 17 noms. Louxor.

LXXXII. (LI). 1893, t. XIV, p. 31 : Une autre représentation de la famille de Ramsès II (reine, princes et princesses). Louxor.

LXXXIII. (LII). 1893, t. XIV, p. 32 : Texte généalogique du grand prêtre Pinet'em Ier (XXIe dynastie).

LXXXIV. (LIII). 1893, t. XIV, p. 32 : Texte généalogique mentionnant 4 membres de la famille de Pinet'em Ier adorant Amon.

LXXXV. (LIV). 1893, t. XIV, p. 33 : Graffitti commémoratifs tracés sur le mur extérieur du temple de Louxor par le prince sous le règne de Philippe.

LXXXVI. (LV). 1893, t. XIV, p. 34 : Trois inscriptions de la même provenance que la précédente mentionnant des travaux de restauration au temple d'Amon exécutés par le prêtre de son beau nom .

LXXXVII. (LVI). 1893, t. XIV, p. 34-38 : Textes sur deux sarcophages du Moyen-Empire provenant de Gournah. L'un au nom de la dame et l'autre de .

LXXXVIII. (LVII). 1893, t. XIV, p. 38 : Stèle de Matarieh. XIXe dynastie. Adoration de par .

LXXXIX. (LVIII). 1893, t. XIV, p. 38 : Stèle-limite élevée en l'an 2 du règne de Seti Ier. Fayoum.

XC. (LIX). 1893, t. XIV, p. 38 : Vase de Karnak portant inscription de l'époque de .

XCI. (LIII) *sic*. 1893, t. XIV, p. 165 : Stèle de et de . IVe dynastie.

XCII. (LIV). 1893, t. XIV, p. 165 : Cercueil en calcaire d'un nommé . Fin de la IVe dynastie. Gizeh.

XCIII. (LV). 1893, t. XIV, p. 165 : Masque de momie, XIIe dynastie. Provenance : Meir (Cusæ). Inscription portant le nom de .

XCIV. (LVI). 1893, t. XIV, p. 166-168 : Inscription sous un couvercle du cercueil de la momie d'une prêtresse d'Hathor .

XCV. (LVII). 1893, t. XIV, p. 168 : Restes d'inscription d'Amenemhat II sur un bloc de grès siliceux trouvé à Tell el-Yahoudieh (Onion).

CXVI. (LVIII). 1893, t. XIV, p. 169 : Statue accroupie de portant au pectoral le cartouche prénom de Ramsès II et la représentation de Ptah, Mât et Horus.

XCVII. (LIX). 1893, t. XIV, p. 169 : Statue, granit noir de . Au dos du personnage accroupi, cinq lignes d'inscription.

XCVIIII. (LX). 1893, t. XIV, p. 169 : Fragment de stèle de Gebelein de la XIX[e] dynastie (calcaire) mentionnant les limites de l'Égypte, d'Éléphantine aux marais de Buto : ( ).

XCIX. (LXI). 1893, t. XIV, p. 170 : Bas de stèle en calcaire au nom de . Gournah.

C. (LXII). 1893, t. XIV, p. 170 : Stèle, syénite rose à proscynèmes, en forme de porte au nom de .

CI. (LXIII). 1893, t. XIV, p. 170 : Statue accroupie, granit noir du portant sur les épaules les cartouches et . Gournah.

CII. (LXIV). 1893, t. XIV, p. 171 : Statue de accroupi, tenant un pilier à tête Hathorique, dédiée par son fils .

CIII. (LXV). 1893, t. XIV, p. 171 : Stèle d'Erment de . XVIII[e] dynastie.

CIV. (LXVI). 1893, t. XIV, p. 172 : Groupe en granit noir de et sa mère . Gournah.

CV. (LXVII). 1893, t. XIV, p. 172 : Statue de en schiste. Memphis.

CVI. (LXVIII). 1893, t. XIV, p. 174 : Barque en granit (3 m. 50) anépigraphe, et une en calcaire portant inscription du temps de Ramsès II. Memphis.

CVII. (LXIX). 1893, t. XIV, p. 174 : Inscription de sur un couvercle de boîtes à canopes dédiée par le grand prêtre de Memphis . XVIII[e] dynastie.

CVIII. (LXX). 1893, t. XIV, p. 175 : Stèle de en adoration devant et d'époque saïte; le texte contient des hymnes adressés à ces deux divinités.

CIX. (LXXI). 1893, t. XIV, p. 176 : Socle de statue en granit noir, trouvé près de Saïs, couvert d'une inscription.

CX. (LXXII). 1893, t. XIV, p. 177 : Statue de agenouillé tenant un naos de Toum. Calcaire. Provenance : Mit-Rahineh.

CXI. (LXXIII). 1893, t. XIV, p. 178 : Partie supérieure d'une grande table d'offrande circulaire provenant d'Athribis et ayant appartenu à un prophète de nommé .

CXII. (LXXIV). 1893, t. XIV, p. 180 : Mortier en granit noir de portant inscription.

CXIII. (LXXV). 1893, t. XIV, p. 180 : Stèle de provenant de Hassaïa.

CXIV. (LXXVI). 1893, t. XIV, p. 181 : Statuettes funéraires au Musée de Gizeh au nom de . Fin de la XXII[e] dynastie.

CXV. (LXXVII). 1893, t. XIV, p. 181 : Statue provenant de Saïs et représentant agenouillé portant un naos d'Osiris, dédicace de son fils : .

CXVI. (LXXVIII). 1893, t. XIV, p. 181 : Statuette d'Isis aillaitant Horus; Schiste, provenant de Saïs. Inscription dédicatoire au nom de var. .

CXVII. (LXXIX). 1893, t. XIV, p. 182 : Statue de Neith assise, en calcaire, provenant de Saïs et portant des inscriptions.

CXVIII. (LXXX). 1893, t. XIV, p. 182-183 : Statue en schiste d'un personnage naophore agenouillé nommé , dédicace de son fils . Provenant de Saïs.

CXIX. (LXXXI). 1893, t. XIV, p. 183 : Statue en granit noir d'un homme nommé agenouillé tenant une image d'Osiris provenant de Saïs.

CXX. (LXXXII). 1893, t. XIV, p. 184 : Stèle en calcaire de provenant de Saqqara. Dans la partie cintrée : disque ailé et une femme adorant Osiris, Isis et Nephtys.

CXXI. (LXXXIII). 1893, t. XIV, p. 184 : Partie inférieure d'une statue de Mit-Rahineh mentionnant un personnage appelé .

CXXII. (LXXXIV). 1893, t. XIV, p. 184 : Stèle d'époque ptolémaïque provenant de Hassaïa d'un nommé . Scènes et inscription funéraire.

CXXIII. (LXXXV). 1893, t. XIV, p. 185 : Fragment de tombeau (?) en granit noir, portant inscription mentionnant : [ ] , fille d'un prince royal nommé de la XXX[e] dynastie.

CXXIV. (LXXXVI). 1893, t. XIV, p. 185 ; Au sujet de l'emplacement des deux villes de la Basse-Égypte : Thmuis et Mendès.

CXXV. (LXXXVII). 1894, t. XVI, p. 42 : nom de *ka* du roi , fondateur du temple de Cheikh Moussa à Gebelein.

CXXVI. (LXXXVIII). 1894, t. XVI, p. 42 : Bloc de granit noir semi-cylindrique au nom du roi pasteur χian. (Provenance : Cheik-Moussa-Gebelein.)

CXXVII. (LXXXIX). 1894, t. XVI, p. 42 : Stèle en calcaire de la XI[e] dynastie de la même provenance.

CXXVIII. (XC). 1894, t. XVI, p. 42-43 : Stèle de : du Moyen-Empire. Gebelein.

CXXIX. (XCI). 1894, t. XVI, p. 43 : Stèle d'Edfou du nommé . XVIII[e] dynastie.

CXXX. (XCII). 1894, t. XVI, p. 43 : Siège de statue en granit noir provenant de Gournah (XVIIIᵉ dynastie) portant une inscription funéraire en faveur de . C'est un .

CXXXI. (XCIII). 1894, t. XVI, p. 43-44 : Socle rectangulaire en granit provenant de Qouft (Coptos) avec inscription d'époque ptolémaïque.

CXXXII. (XCIV). 1894, t. XVI, p. 44 : Inscription grecque sur une petite colonne en granit rose de Qouft.

CXXXIII. (XCV). 1894, t. XVI, p. 44 : Inscription grecque sur un grand mortier de schiste gris de Qouft.

CXXXIV. (XCVI). 1894, t. XVI, p. 44 : Signalement des ruines du village connu sous le nom de Kom Belal. Les briques crues des maisons sont estampées aux noms de et . (Entre Qouft et Negadeh.)

CXXXV. (XCVII). 1894, t. XVI, p. 44 : Linteau en calcaire de Deir el-Ballas aux cartouches : et .

CXXXVI. (XCVIII). 1894, t. XVI, p. 44-45 : Inscription trouvée sur une porte dans les ruines d'une nécropole et cartouche de Ptolémée Iᵉʳ sur une corniche ayant appartenu à un temple à Kom el-Ahmar, au sud de Charouah (territoire de l'ancien nome cynopolite).

CXXXVII. (XCIX). 1894, t. XVI, p. 45-46 : Scènes et inscriptions sur le mur ouest de la dernière salle du temple de Khonsou à Karnak. L'empereur Auguste présente à Amon assis et à Ptah, derrière lesquels sont les huit dieux élémentaires; il suit le texte du discours du roi et des répliques des divinités.

CXXXVIII. (C). 1894, t. XVI, p. 46 : Statue en granit noir d'un homme agenouillé, tenant un naos posé sur un socle cubique. Cet homme était le : . Dans la chapelle il y avait une statue de déesse, et sur les côtés, sculptés en relief, les enfants de Psammétik II. Inscriptions.

CXXXIX. (CI). 1894, t. XVI, p. 47-48 : Statue en granit noir d'un qui s'appelait : provenant de Coptos (XIXᵉ dynastie).

CXL. (CII). 1894, t. XVI, p. 48 : Tablette en calcaire, analogue aux stèles d'Horus sur les crocodiles trouvée à Saïs. Inscriptions.

CXLI. (CIII). 1894, t. XVI, p. 49 : Stèle d'époque grecque provenant de Saqqara, au nom de avec scène et inscription.

CXLII. (CIV). 1894, t. XVI, p. 49 : Stèle trouvée dans le même tombeau que la précédente. (Le nom est écrit : .)

CXLIII. (CV). 1894, t. XVI, p. 49-52 : Listes de peuples vaincus, datant de Ramsès II, trouvée au cours du déblaiement du temple de Louxor.

CXLIV. (CVI). 1894, t. XVI, p. 52-55 : Inscriptions trouvées dans un petit temple de Ramsès II composé de 3 pièces dédiées aux 3 grandes divinités de Thèbes.

CXLV. (CVII). 1894, t. XVI, p. 55-56 : Inscription trouvée sur des blocs de pierre servant de supports à l'une des statues de la cour de Ramsès II à Louxor, qui menaçait de tomber.

CXLVI. (CVIII). 1894, t. XVI, p. 56-60 : Statue en granit noir renversée dans la salle aux grandes colonnes du temple de Louxor, représentant un homme accroupi nommé , 4ᵉ prophète d'Amon-Ra. Longue inscription relevée sur sa robe (variante :).

CXLVII. (CVII) *sic*. 1894, t. XVI, p. 123 : Stèle en calcaire provenant de Memphis et dont le texte se rapporte à une donation de terrain, accordée par Tout ʿAnkh-Amon à .

CXLVIII. (CVIII). 1894, t. XVI, p. 123 : Stèle du roi   où le nom de sa femme : est mentionné. Cette stèle fut trouvée près de la grande pyramide.

CXLIX. (CIX). 1894, t. XVI, p. 123-124 : Stèle d'Akhnaton usurpée par Horemheb, contenant des hymnes.

CL. (CX). 1894, t. XVI, p. 124-125 : L'emplacement de la ville de Thinis.

CLI. (CXI). 1894, t. XVI, p. 125-126 : Pierres ayant servi à boucher un passage entre les colonnes de la salle hypostyle du temple de Louxor, et provenant d'une grande stèle en grès. Les textes reproduits se trouvent sur des fragments conservés au Musée du Caire.

CLII. (CXII). 1894, t. XVI, p. 126 : Statue d'Osiris dédiée par un prêtre d'Anhour nommé : , provenant de Samanoud puis transférée au Musée de Gizeh. Époque saïte.

CLIII. (CXIII). 1894, t. XVI, p. 126 : Statue d'Osiris en granit gris dédiée par à sa mère . Musée de Gizeh.

CLIV. (CXIV). 1894, t. XVI, p. 126-127 : Texte d'un décret du temps de   gravé dans une carrière antique dans la montagne au sud d'Abydos, en face du village de Ghabat.

CLV. (CXV). 1894, t. XVI, p. 127 : Cartouches du roi Téos sur une pierre acquise par le Musée de Gizeh.

CLVI. (CXVI). 1894, t. XVI, p. 127-128 : Stèle en calcaire de   provenant de la Basse-Égypte.

CLVII. (CXVII). 1894, t. XVI, p. 128 : Renseignements sur le temple de Qousieh (Aphroditopolis) sur un fragment de schiste.

CLVIII. (CXVIII). 1894, t. XVI, p. 128-129 : Un passage des instructions de Douaouf sur un tesson de poterie trouvé à Gournah (El-Magsin).

CLIX. (CXIX). 1894, t. XVI, p. 129 : Papyrus opistographe du Musée de Gizeh. D'un côté : notes de comptabilité du temps de Ramsès III. De l'autre côté : texte relatif au jeu de dames.

CLX. (CXX). 1894, t. XVI, p. 129-133 : Textes trouvés sur des cercueils d'Aphroditopolis, du Moyen-Empire.

CLXI. (CXXI). 1894, t. XVI, p. 133 : Pierre provenant d'un grand monument, trouvée en face de Siout et portant le nom : . Moyen-Empire.

CLXII. (CXXIII) *sic*. 1895, t. XVII, p. 113 : Au sujet de la lecture du groupe .

CLXIII. (CXXIV). 1895, t. XVII, p. 113 : Lecture du signe .

CLXIV. (CXXV). 1895, t. XVII, p. 113-114 : Quelques noms de temples solaires construits par quelques rois de la V[e] dynastie.

CLXV. (CXXVI). 1895, t. XVII, p. 114 : Fragment de cuve en calcaire. Sur le rebord, une prière à Amon-Râ, interpellé par un équivalent de (XVIII[e] dynastie).

CLXVI. (CXXVII). 1895, t. XVII, p. 114 : Statue stélophore de . XVIII[e] dynastie. Hymne au dieu Râ.

CLXVII. (CXXVIII). 1895, t. XVII, p. 114 : Paraphrase du chapitre VI du *Livre des Morts* sur un des coffrets à statuettes funéraires provenant de la cachette des prêtres d'Amon.

CLXVIII. (CXXIX). 1895, t. XVII, p. 114-116 : Statue agenouillée en grès siliceux de trouvée à Saïs. Texte biographique et appel aux vivants.

CLXIX. (CXXX). 1895, t. XVII, p. 116 : Stèle de d'époque ptolémaïque, provenant de Hassaïa, près d'Edfou (prière funéraire).

CLXX. (CXXXI). 1895, t. XVII, p. 116-117 : Stèle de trouvée dans la même tombe que la précédente.

CLXXI. (CXXXII). 1895, t. XVII, p. 117 : Partie inférieure d'une statuette de femme nommée : tenant une image d'Isis.

CLXXII. (CXXXIII). 1895, t. XVII, p. 117 : Variantes de textes qu'on trouve sur le dos des statuettes d'Osiris (époque ptolémaïque).

CLXXIII. (CXXXIV). 1895, t. XVII, p. 118 : Statue d'Osiris en basalte noir (1 m. 55) provenant de Médinet-Habou. Sur le socle, inscription au nom de : variante : .

CLXXIV. (CXXXV). 1895, t. XVII, p. 118 : prénom royal de Chap-n-ap, femme de Psammetik I[er].

CLXXV. (CXXXVI). 1895, t. XVII, p. 118-120 : Liste mythologique et géographique autour de la terrasse du grand temple de Médinet-Habou. (Ramsès III.)

CLXXVI. (CXXXVII). 1895, t. XVII, p. 120 : Inscription bilingue (hiéroglyphique égyptienne et carienne) autour du socle d'une statuette représentant un ichneumon (Musée de Gizeh).

CLXXVII. (CXXXVIII). 1897, t. XIX, p. 13-14 : Statue en granit (4 mètres de haut) du Musée de Gizeh, mais provenant de Karnak et représentant fils de . Inscriptions sur socle, pilier, etc.

CLXXVIII. (CXXXIX). 1897, t. XIX, p. 14-15 : Monuments trouvés à Erment : (Hermonthis) :

1° Une pierre ayant servi de pilier de porte. Inscription au nom de : .

2° Partie inférieure d'une statue représentant un homme assis. Inscription au nom de : .

3° Fragment d'une statue en granit noir. Inscription au nom de .

4° Statue agenouillée de tenant un naos surmonté d'une tête de bélier. (Règne de Ramsès II.)

5° Fragment d'un texte mythologique sur une pierre provenant des temples ptolémaïques ou romains de la ville.

CLXXIX. (CXL). 1897, t. XIX, p. 15-19 : Longue inscription de à l'extérieur du temple de Médinet-Habou vers l'angle ouest de la paroi sud. Description des tableaux sur le mur occidental (Expédition contre les Nègres et contre les Libyens).

Légende gravée sur les murs des petites salles du fond du temple.

Description d'une procession du dieu Min avec le roi et 29 prêtres.

CLXXX. (CXLI). 1897, t. XIX, p. 20 : Inscription de sur une dalle trouvée dans les décombres hors du temple de Médinet-Habou; un second bloc inscrit au nom du même personnage.

CLXXXI. (CXLII). 1897, t. XIX, p. 20 : La reine recevant l'hommage de , sur un fragment de dessus de porte à Médinet Habou.

CLXXXII. (CXLIII). 1897, t. XIX, p. 20-21 : Inscription sur une dalle employée comme seuil de porte sous les Ptolémées au-dessus de 2 grands Osiris, entre lesquels se trouve une femme en adoration.

L'inscription sert à établir la généalogie entre Osorkon et Pef-nif-du-Bast qui régnèrent à la même époque (voir stèle de Piankhi).

CLXXXIII. (CXLIV). 1897, t. XIX, p. 21 : Généalogie de la princesse : , et du grand prêtre d'Héliopolis : .

CLXXXIV. (CXLV). 1897, t. XIX, p. 21 : Le nom de parmi les inscriptions d'un temple construit sous Ptolémée Soter II et exhumé à Cheikh-Hamed à l'ouest de Sohag.

CLXXXV. (CXLVI). 1897, t. XIX, p. 21 : Au sujet de l'emplacement de la ville : .

CLXXXVI. (CXLVII). 1897, t. XIX, p. 21-22 : Statue de fils de , 3 m. 20 de hauteur, en granit gris, trouvée à Kom-Gaïef (Naucratis, dont le nom sacré était peut-être :).

CLXXXVII. (CXLVIII). 1898, t. XX, p. 72 : Cartouche d'un roi inconnu du Moyen-Empire à Gebelein : .

CLXXXVIII. (CXLIX). 1898, t. XX, p. 72 : Le nom du roi gravé dans la montagne de Hagi-Qandil et discussion de la date de son règne.

CLXXXIX. (CL). 1898, t. XX, p. 72-74 : Découverte de la sépulture de : à Gournah en 1896. Description des objets trouvés et inscriptions XVIIIe dynastie.

CXC. (CLI). 1898, t. XX, p. 74-75 : Les appels aux vivants d'Ameniritis, Chap-n-apt et Nitocris dont les textes surmontent trois portes percées dans les pylônes à Médinet-Habou.

CXCI. (CLII). 1898, t. XX, p. 75 : Table d'offrandes portant inscription au nom de : .

CXCII. (CLIII). 1998, t. XX, p. 75-76 : Inscriptions sur des montants de porte en grès au nom de , qui furent employés dans une maison copte à Médinet-Habou. XVIIIe dynastie.

CXCIII. (CLIV). 1898, t. XX, p. 76 : Inscriptions sur une statue de : , en calcaire compact d'époque saïte et provenant de Médinet-Habou.

CXCIV. (CLV). 1898, t. XX, p. 76-78 : Inscriptions sur plusieurs statues trouvées à Saft el-Henneh (près de Zagazig) :

1° Statue en calcaire de , grand prêtre de Sopdou.

2° Statue en schiste gris au nom du général .

3° Statue accroupie de : .

4° Statue en granit noir d'un personnage accroupi nommé .

5° Inscription de sur un socle de statue en schiste sur lequel devait se trouver cet homme debout tenant un naos. Détails sur la région de Saft el-Henneh.

CXCV. (CLVI). 1898, t. XX, p. 78 : Inscription sur une coudée en schiste trouvée à Saïs.

CXCVI. (CLVII). 1898, t. XX, p. 78-80 : Inscriptions du sarcophage en schiste gris de chef des trouvé à Kom-Yassin.

CXCVII. (CLVIII). 1898, t. XX, p. 80 : Cartouche = Aurelius Mœcianus ou Magnus, sur les pierres trouvées à Tahtah.

CXCVIII. (CLIX). 1898, t. XX, p. 80 : Rectification du texte du graffito relatif à l'inondation qui eut lieu à Thèbes sous Osorkon II.

CXCIX. (CLX). 1898, t. XX, p. 80-81 : Renseignements géographiques contenus dans l'un des «Two hieroglyphical Papyri from Tanis» publiés par Griffith et Petrie.

CC. (CLXI). 1898, t. XX, p. 81-83 : Au sujet du «le pavillon de Ramsès III et son : grand balcon d'apparition» à Médinet-Habou d'après le grand papyrus Harris.

CCI. (CLXII). 1898, t. XX, p. 83-85 : Au sujet de épouse de Psammetik Ier. Généalogie de la XXVIe dynastie.

CCII. (CLXIII). 1898, t. XX, p. 85 : Au sujet de l'emplacement du village de Qaha, et rapports avec .

CCIII. (CLXIV). 1898, t. XX, p. 85 : Stèle en calcaire, 1 m. 18 de haut, provenant de Toukh el-Qaramous. Texte relatif à une donation de terrains sous le règne de Chechonq III.

CCIV. (CLXV). 1898, t. XX, p. 85-86 : Fragment de cuve en granit noir avec inscription, trouvé à Tounah.

CCV. (CLXVI). 1898, t. XX, p. 86 : Autel en calcaire, 1 m. 20 de haut, trouvé à Achmounein. Inscription au nom de : .

CCVI. (CLXVII). 1900, t. XXII, p. 137-138 : La lecture du signe et l'emplacement de la localité : .

CCVII. (CLXVIII). 1900, t. XXII, p. 138-140 : Les inscriptions dédicatoires du cénotaphe d'Osiris (Musée de Gizeh) et discussion de la date du cénotaphe.

CCVIII. (CLXIX). 1900, t. XXII, p. 140 : Modèles d'oiseaux sculptés sur une stèle en granit et une plaque en calcaire du Musée : , , , .

CCIX. (CLXX). 1900, t. XXII, p. 140 : Stèle, sur laquelle est figuré un sphinx couché, trouvée près du sphinx de Gizeh en 1887. Inscription.

CCX. (CLXXI). 1900, t. XXII, p. 140-141 : Inscription de fils de sur un socle d'autel en granit tacheté au Musée de Gizeh et provenant de Naucratis.

CCXI. (CLXXII). 1900, t. XXII, p. 140 : Inscription sur une stèle portée par une statue de gouverneur de Thèbes au temps des Éthiopiens, trouvée pendant le déblaiement de la terrasse supérieure du temple de Deir el-Bahari.

CCXII. (CLXXIII). 1900, t. XXII, p. 142 : Haut d'une petite stèle en calcaire de (peut-être ?) en adoration devant : et la reine (qui rappelle le nom de la princesse), trouvée au cours du déblaiement de la salle hypostyle du Ramesseum.

CCXIII. (CLXXIV). 1900, t. XXII, p. 142 : Inscriptions d'époque éthiopienne trouvées par Amélineau à Abydos et mentionnant la princesse , sa mère et les reines et .

CCXIV. (CLXXV). 1900, t. XXII, p. 142-143 : Pierre de Mehallet el-Kébir portant inscription au nom de mère d'Amasis.

CCXV. (CLXXVI). 1900, t. XXII, p. 143 : Torse de statue en calcaire compact de un des architectes du Ramesseum, au Musée de Gizeh.

CCXVI. (CLXXVII). 1900, t. XXII, p. 143 : Base de colonne en granit noir provenant de Mit-Rahineh, avec le cartouche de Chechonq I[er].

CCXVII. (CLXXVIII). 1901, t. XXIII, p. 125-126 : nom antique de la ville d'après un texte de la pyramide de Téti.

CCXVIII. (CLXXIX). 1901, t. XXIII, p. 126 : Un curieux protocole de Psammétik II rédigé selon l'usage antique sur une pierre trouvée à Mehallet el-Kébir. (Calcaire siliceux, 1 m. 80 de long.)

CCXIX. (CLXXX). 1901, t. XXIII, p. 126 : Au sujet de l'emplacement de la ville : d'après une statue du roi Râ-Nehesi trouvée à Tell-Moqdem.

CCXX. (CLXXXI). 1901, t. XXIII, p. 126-127 : Description d'une plaquette en marbre portant un double zodiaque Romain.

CCXXI. (CLXXXII). 1901, t. XXIII, p. 127-132 : Inscriptions donnant les noms et titres de grands personnages ayant leur sépulture dans la nécropole de Hassaïa :

1° Inscription du plus grand tombeau de la colline. Nom : ou fils de .
2° Stèle du Musée de Gizeh au nom de (peut-être le même personnage que le précédent).
3° Stèle de Gizeh au nom de fils de , inv. 22048.
4° Stèle appartenant probablement à la même famille.
5° Stèle de , n° 22008.
6° Cercueil de fils de .
7° Fragment de cercueil de la dame fille de .
8° Stèle de donnant la généalogie de ce personnage, n° 22002.
9° Cercueil intact au nom de premier grand prêtre de .
10° Inscription au nom de , fils de .
11° Cercueil du fils de ce personnage.
12° Stèle de , n° 22026.
13° Cercueil de (var.).
14° Cercueil de la dame .
15° Cercueil de la dame .
16° Stèle de , n° 22029.
17° Stèle de , n° 22024.

Monuments d'époque ptolémaïque :

18° Stèle de n° 22013.

19° Stèle de fils de la dame , n° 22050.
20° Stèle de fils de , n° 22021.
21° Stèle de , n° 274 du catalogue.

CCXXII. (CLXXXIII). 1901, t. XXIII, p. 132 : Naos du temple de Bubastis avec inscription dédicatoire du roi Osorkon II à la déesse Bastet.

CCXXIII. (CLXXXIV). 1901, t. XXIII, p. 132 : Nom hiéroglyphique de Néron Cæsar Germanicus sur un panneau de coffret décrit par M. Bouriant.

CCXXIV. (CLXXXV). 1901, t. XXIII, p. 133 : Au sujet du nom dont la tombe a été découverte à Biban el-Molouk par M. Loret.

CCXXV. (CLXXXVI). 1901, t. XXIII, p. 133 : Cercueil au Musée de Gizeh, provenant de Gournah au nom de : et sa généalogie.

CCXXVI. (CLXXXVII). 1902, t. XXIV, p. 160 : Noms géographiques mentionnés sur 3 blocs de basalte au Musée de Gizeh, provenant de Sakha.

CCXXVII. (CLXXXVIII). 1902, t. XXIV, p. 160 : Sur un petit poids du Musée de Gizeh.

CCXXVIII. (CLXXXIX). 1902, t. XXIV, p. 160 ; Inscription sur le socle d'une statue creuse d'Osiris ayant contenu un papyrus. L'inscription est au nom de : .

CCXXIX. (CXC). 1902, t. XXIV, p. 160-161 : Inscription de autour d'un socle en calcaire trouvé à Saïs et qui devait porter une statuette en bronze d'Isis.

CCXXX. (CXCI). 1902, t. XXIV, p. 161 : Inscription funéraire sur un fragment de statuette d'Osiris en schiste au nom de . Époque Saïte.

CCXXXI. (CXCII). 1902, t. XXIV, p. 161 : Divinités protectrices des canopes sous le Moyen-Empire à Bircheh.

CCXXXII. (CXCIII). 1902, t. XXIV, p. 161 : Statuette en calcaire siliceux du prince royal enfant, au Musée de Gizeh.

CCXXXIII. (CXCIV). 1902, t. XXIV, p. 161 : Inscription sur la partie inférieure d'une statuette de femme dont le nom a disparu. Dédicace à l'occasion d'un jour anniversaire de naissance.

CCXXXIV. (CXCV). 1902, t. XXIV, p. 162 : Statue de Thouéris érigée par un anniversaire de naissance. Inscription au nom de fils de : . Provenance : Karnak.

CCXXXV. (CXCVI). 1902, t. XXIV, p. 162-163 : Description des objets funéraires trouvés dans le tombeau de à Rebaï, au nord-est d'Horbeit. Ancien-Empire.

CCXXXVI. (CXCVII). 1902, t. XXIV, p. 163 : Deux tables d'offrandes au nom de , provenant d'un mastaba de Dahchour. Ancien-Empire.

CCXXXVII. (CXCVIII). 1902, t. XXIV, p. 163 : Liste d'objets mobiliers et de matières diverses sur une dalle de la grande enceinte du temple d'Osiris à Abydos.

CCXXXVIII. (CXCIX). 1902, t. XXIV, p. 164 : Inscription sur deux vases trouvés par Amélineau à Oumm el-Gaab, à Abydos et dédiés à par son parent .

CCXXXIX. (CC). 1902, t. XXIV, p. 164-165 : Inscription sur une pierre de Tell-Basta se rapportant à un débit de boissons.

CCXL. (CCI). 1902, t. XXIV, p. 165 : Grande stèle d'Abydos (1 m. 05 de haut) de , dont le surnom était : . Texte d'une longue prière funéraire.

CCXLI. (CCII). 1902, t. XXIV, p. 165-166 : Au sujet du groupe colossal (découvert à Médinet-Habou) du roi Amenhotep III et de la reine Taïa, et les noms de leurs enfants.

CCXLII. (CCIII). 1902, t. XXIV, p. 166 : Inscription d'une stèle en calcaire (0 m. 90 de haut.) de Ptolémée Philométor trouvée à Tell el Qalʿa à Mit Rahineh.

CCXLIII. (CCIV). 1902, t. XXIV, p. 167 : Stèle en calcaire de Toukh el-Qaramous. (Les inscriptions ne donnent aucun sens.)

CCXLIV. (CCV). 1904, t. XXVI, p. 129-130 : Le signe .

CCXLV. (CCVI). 1904, t. XXVI, p. 130-131 : Le signe .

CCXLVI. (CCVII). 1904, t. XXVI, p. 131-132 : Le sceptre .

CCXLVII (CCVIII). 1904, t. XXVI, p. 132 : Le signe = .

CCXLVIII. (CCIX). 1904, t. XXVI, p. 132 : Le signe = .

CCXLIX. (CCX). 1904, t. XXVI, p. 133 : = ; = .

CCL. (CCXI). 1904, t. XXVI, p. 133 : Le titre de Hathor : .

CCLI. (CCXII). 1904, t. XXVI, p. 133 : Rapprochement de (peut-être) avec .

CCLII. (CCXIII). 1904 t. XXVI, p. 133-134 : L'anguille consacrée à .

Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie Égyptiennes et Assyriennes.

Articles Divers.

1888. X, p. 133-139 : Les carrières de Gebelein et le roi Smendès.

1889. XI, p. 160-171 : Révision des textes de la stèle de Chalouf.

1890. XIII, p. 145-148 : Lettre à M. Maspero à propos de quelques points de son mémoire sur les momies de Deir el-Bahari.

1893. XV, p. 36- 62 : Tombeau et stèles-limites de Hagi-Qandil (1 planche). Il s'agit des stèles-limites de la ville , y compris la grande stèle d'Amenophis IV à Tell-Amarna (2 m. 50 × 1 m. 50) relatant comment ce roi sortit sur son grand char d'électrum pour tracer les limites de la ville et les plans des monuments.

1893, XV, p. 150-162 : Statues de Basse Époque du Musée de Gizeh. (Postérieures à l'époque saïte.)

— — 174-175 : Note additionnelle au sujet de l'article de A. Barsanti : Sur deux stèles d'Abydos au nom du pharaon Takellothis Ier.

1895. XVII, p. 17- 25 : Inscriptions du tombeau de Psammetik à Saqqarah.

1896. XVIII, p. 46- 53 : Inscriptions inédites de la XXIIe dynastie.

— — 181-186 : Une inondation à Thèbes sous le règne d'Osorkon II.

1898. XX, p. 113-120 : Listes géographiques de Médinet-Habou.

1899. XXI (nouv. sér. t. V), p. 1- 8 : Les temples d'Abydos. (Supplément à la publication de Mariette.)

— — — 9- 12 : Les Rois Psusennès.

— — — 30- 39 : Listes géographiques de Médinet-Habou.

1900. XXII, — — 1- 9 : Stèle de l'an III d'Amasis.

— — — 144-146 : Comment fut introduit le naos du petit temple de Médinet-Habou.

1901. XXIII, p. 4- 18 : Inscriptions de la chapelle d'Ameniritis à Médinet-Habou.

J. Leibovitch.

LUDWIG BORCHARDT

(1863-1938)

PAR

J. LEIBOVITCH.

La science égyptologique a été durement éprouvée au courant de l'année 1938. Au mois d'août, pendant que tous les savants étaient en congé, la nouvelle se répandit subitement annonçant le décès du Prof. Dr Ludwig Borchardt, qu'une mort prématurée venait de frapper en pleine activité scientifique, mettant ainsi un terme à l'une des plus brillantes carrières que la science ait jamais connues. Parti du Caire plein de projets et d'espoir pour la saison prochaine, il ne lui fut pas donné de les mettre en exécution, mais sa contribution à la science restera, tout de même, dans la postérité.

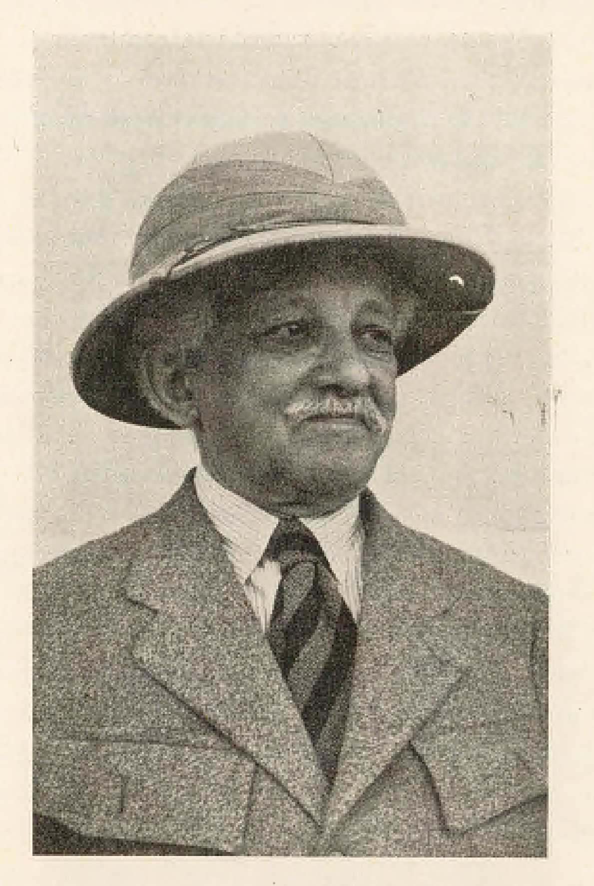
Né à Berlin en 1863 d'une famille juive qui y était établie depuis plusieurs siècles, Borchardt suivit les premières études supérieures à la *Technische Hochschule* (École technique supérieure) pour réaliser sa vocation qui le destinait à l'architecture. Après son séjour à cette école, il subit brillamment les examens et devint *Regierungsbaumeister* (ingénieur appointé par l'État). Mais, doué d'excellentes qualités intellectuelles, Borchardt ne se contenta pas de suivre le cours normalement comme tous les autres. Le Prof. A. Erman, qui avait récemment, avant son décès, fait sa biographie, s'est exprimé en ces termes : «Es mögen bald 50 Jahre vergangen sein, da sass unter der kleinen Schar, derer, die sich in Berlin mit Ägyptologie befassten, ein fröhlicher Student, der in manchem anders war als seine Gefährten.» En effet, pendant qu'il était étudiant à l'école technique, il suivit en même temps, chose extraordinaire et inadmissible pour l'époque, un cours d'égyptologie à l'Université de Berlin, où il fut admis, seulement en qualité d'auditeur libre, car ces doubles études avaient choqué les hautes sphères des milieux académiques. Ainsi, n'ayant pas

pu obtenir des diplômes réguliers, et s'étant distingué par des travaux remarquables, il devint *docteur honoris causa* en 1897.

Entre les années 1890 et 1897, l'illustre savant avait déployé une activité de la plus haute importance. Il était tantôt *Bauführer* (conducteur de travaux) à Königsberg, tantôt assistant à la section égyptienne du Musée de Berlin. En 1895, il fut délégué ensemble avec le Cap. Lyons pour explorer et examiner l'île de Philæ, au moment où il était question du Barrage d'Assouan. Il fit à ce sujet un rapport en commun avec le Cap. Lyons et soumit aussi un compte rendu à l'Académie des Sciences de Berlin le 12 novembre 1896, dans lequel il fit une description détaillée de tous les monuments historiques qui étaient alors visibles à Philæ. Ce rapport fut suivi d'un autre, le 28 avril 1898 sur le désagrègement du grès, qui menaçait les temples de Philæ. Au cours des travaux exécutés dans cette île, il découvrit une inscription de Cornelius Gallus.

Sur les recommandations du Prof. Erman (qui était un grand ami du défunt), Borchardt resta en Égypte où un nouvel horizon s'ouvrit immédiatement à lui. Le Musée de Giza l'intéressait énormément et c'est au moment où M. de Morgan avait conçu la grandiose idée de fonder un Catalogue de tous les monuments et de toutes les inscriptions de l'Égypte, que Borchardt établit les bases rationnelles du Catalogue Général du Musée du Caire. Il soumit son plan d'action à son Consul qui était en ce moment Paul Graf Wolf Metternich zur Gracht qui à son tour obtint l'intervention de Lord Cromer auprès de Sir William Garstin qui était alors Ministre des Travaux Publics. Le Service des Antiquités dépendait en effet de ce Ministère, car ce n'est que depuis 1928 qu'il relève du Ministère de l'Instruction Publique. Borchardt obtint donc les crédits nécessaires pour l'engagement de quatre savants qui devaient former sous sa direction une commission permanente pour la rédaction du Catalogue Général. Ce n'est que plus tard, quand Maspero arriva de nouveau à la tête du Service des Antiquités, que ces statuts furent modifiés, et la commission cessa d'être permanente. Entre-temps, le 1er juillet 1899, Borchardt fut obligé de démissionner, car le Gouvernement Allemand venait de le nommer Attaché Scientifique au Consulat Général du Caire. Ces quelques années qu'il a pu consacrer au Service du Musée du Caire, lui ont permis de poser les fondations d'une œuvre qui est aussi importante que le Dictionnaire

Égyptien de Berlin. (Il contribua même énormément à la préparation du Dictionnaire en faisant parvenir à Berlin un grand nombre de textes et autres informations utiles.) Borchardt demeura au poste du Consulat jusqu'au moment où la grande guerre éclata. En 1909, on fonda l'Institut



Le professeur Borchardt en tenue de travail.

Allemand d'Archéologie qui fut placé sous sa savante direction. Il ne quitta cet institut qu'en 1929.

L'activité de Borchardt dans le domaine de l'Égyptologie a été pleine de succès. Erman a dit de lui à ce sujet : «Nur ein Baumeister konnte einem alten Volke, das so Grosses in seinen Bauten geleistet hat, wirklich gerecht werden». Il débuta par un examen des papyrus de toutes

les époques se trouvant à Berlin. Ceux du Moyen Empire l'intéressaient tout particulièrement, et il acquit ainsi des connaissances qui lui permirent d'étudier un papyrus qui offrait au déchiffrement de grandes difficultés (le n° 18 du Musée de Boulaq) et qui contenait des comptes de la XIII[e] dynastie. Ayant réussi dans ces débuts philologiques, il se tourna enfin vers sa spécialité préférée, l'art de la construction. Il parvint à établir les données qui devaient fixer l'histoire de la construction des pyramides, leur origine et leur développement. Mais bientôt un nouveau chemin s'ouvrit à Borchardt au cours de ses recherches. En examinant les papyrus de Kahun qui arrivèrent à Berlin en 1899, il trouva une annonce du lever de l'étoile Sothis. Il éprouva aussitôt une forte passion pour les études chronologiques et astronomiques. Ses travaux sur les clepsydres et autres instruments ou méthodes qu'employaient les anciens égyptiens pour la division et la mesure du temps, sont remarquables, et ses contributions à la chronologie égyptienne, des plus importantes. La saison d'hiver de la même année (1899-1900) marqua son début dans une série de fouilles qui devaient être très fructueuses. Il mit à jour le sanctuaire consacré au dieu-soleil Rēʿ par le roi Né-Ouser-Rēʿ de la V[e] dynastie à Abousir. Sa reconstitution du champ des pyramides d'Abousir est restée célèbre dans la littérature égyptologique. Cette découverte apporta de nouvelles lumières pour servir à l'étude de l'histoire de la religion et l'histoire du peuple égyptien ainsi que des matériaux aussi inattendus que surprenants pour une contribution à l'histoire de l'architecture égyptienne. Pendant qu'on posait les rails d'une petite ligne de chemin de fer de campagne qui devait servir pour les déblais, on mit la main sur un document de la plus haute importance appartenant aux basses époques : c'était un papyrus portant la chanson de Timothée sur la bataille de Salamis. Ce papyrus, qui revint au Musée de Berlin, fut plus tard publié par l'helléniste Willamowitz-Möllendorff. Borchardt contribua aussi à plusieurs autres fouilles, à Abousir el-Melek (nécropole préhistorique), ainsi qu'à Éléphantine où des papyrus de la colonie militaire juive furent mis à jour. Mais c'est à Tell el-ʿAmarna qu'il se distingua particulièrement par la reconstitution des temples et des maisons. Ses trouvailles, consistant essentiellement en une série de têtes remarquables de l'épouse et des princesses d'Akhnaton, contribuèrent à enrichir les collections des Musées

de Berlin et du Caire. Il avait découvert l'atelier du sculpteur Thoutmès qui était l'auteur de tous ces portraits.

Le Musée de Berlin est aussi redevable à Borchardt d'une quantité d'objets qu'il acquit en Égypte pour leur compte. Dans ces acquisitions, il se révéla un connaisseur et expert de premier ordre, et pendant sa fonction comme Attaché Scientifique au Consulat d'Allemagne, il guida toutes les missions grâce à ses connaissances très étendues en matière d'égyptologie. C'est à cette époque et grâce à ses efforts que fut inaugurée à Louxor la «Maison Allemande» qui devait donner l'hospitalité à toutes ces missions et même à des missions étrangères. N'oublions pas enfin de mentionner ses travaux au sujet de l'histoire de la construction du sanctuaire de Karnak, de la XVIII[e] dynastie.

Tous ceux qui ont connu le Prof. Borchardt ont gardé de lui le souvenir ineffaçable d'un grand savant, d'un esprit plein de logique et de bon sens. A ces qualités s'ajoutent encore une bonté de cœur et surtout un sentiment de patriotisme sans égals. Toujours prêt à aider, il était souvent finement spirituel. Son œuvre n'est pas destinée à périr, d'autant plus qu'il a trouvé en son épouse, M[me] V[ve] Borchardt (appartenant à l'une des familles les plus connues de Francfort), une femme vaillante qui désire ardemment que les travaux de son regretté époux soient continués et qui mérite toute notre admiration.

J. Leibovitch.

HOWARD CARTER.

Howard Carter was the youngest son of Samuel John Carter, an animal painter of note. He was born in 1873, and his early years were spent at Swaffham in Norfolk which, however, he said was not his actual birthplace. His father's circumstances, like those of many artists, varied from time to time; and Howard, one of nine children and not physically robust, got no education except at a dame's school. As a boy he was



From left to right : A. R. Callender, A. C. Mace, H. Burton, Howard Carter, A. H. Gardiner, A. Lucas.

largely occupied in tending the animals which his father kept in connection with his work; this encouraged a bent for natural history in which he was always particularly interested, as his friends well know. He inherited his father's artistic gift, and it was this that brought him to the notice of Lord Amherst of Hackney, whose game-keeper his grandfather had been, and who had provided the means for his father's artistic training.

In January 1891, when Howard was a lad of seventeen, he was sent by

Lord Amherst to Egypt to represent him at Professor Petrie's excavations at Tell el Amarna in the capacity of draughtsman. It was there that he received his first knowledge of the thrills and trials of an excavator. It was this adventure which started him on his career as a digger.

His next practical experience of archæology was in connection with the expeditions of the Egypt Exploration Fund; he worked with Professor Naville at Deir el Bahri from 1893 to 1899, again as draughtsman. His coloured work embellishes the publications of those excavations and also of several volumes of the Archæological Survey. During these years he painted many delightful water-colours of Egyptian scenery, emphasising its romantic aspects in the hazy lights of dawn or dusk.

Carter's next position was for him a big step forward. In 1900 he was appointed Inspector-General of the Antiquities of Upper Egypt by Sir William Garstin, and he proved himself a most efficient and energetic official. During his administration much was done for the repair and upkeep of the monuments; electric light was installed at the Tombs of the Kings and at Abu Simbel. Important discoveries were made in the course of his excavations, such as the great subterranean tomb, or cenotaph, of Mentu-hotep I at Deir el Bahri, and the tomb of Sennefer at Qurna. Several articles in the *Annales du Service* record his various activities. When Mr. Theodore M. Davis, a wealthy American, was given a concession to excavate in the Valley of the Tombs of the Kings, Carter directed the work on behalf of the Department of Antiquities and was thus largely responsible for the discovery of the tombs of Queen Hatshepsut and Thothmes IV. His name appears on the title-page of the publications recording these discoveries, and he was responsible, aided by Professor Newberry, for the volume of the Cairo Catalogue devoted to the objects from the tomb of Thothmes.

Transferred to the Inspectorate at Saqqara, Carter became involved in an incident with some French tourists who were scandalously misbehaving themselves at the Serapeum and who complained of the treatment that they had received. For political reasons Lord Cromer demanded an apology. Knowing that he had merely done his obvious duty, Carter refused to comply and was promptly dismissed. He was succeeded in April 1905 by Arthur Weigall.

A year or so later Carter commenced his association with Lord Carnarvon which was to last for the remainder of his archæological life and which was to prove so extraordinarily fruitful. Carnarvon was no archæologist but rather a collector with ample resources to indulge his passion for owning beautiful objects. In Carter he found a kindred spirit, one who not only had a flair for « objets d'art », but also a clear appreciation of their commercial value. A concession was obtained for work in the Theban necropolis and this was carried on for several years with important consequences including the uncovering of the valley approach to Hatshepsut's temple, the discovery of the burial-place of Amenhotep I, and the finding of numerous private tombs of great interest. A volume was issued giving the main results for the five years 1907-1911 in the preparation of which Carter was aided by Professor Newberry and other experts.

Lord Carnarvon next obtained a concession to explore the Valley of the Tombs of the Kings. Carter was certain that the previous excavations of the Department and of Theodore Davis had not exhausted the site. It was, in some ways, one of the most important in Egypt; though its ancient use was confined to a very restricted period compared with the thousands of years of Egyptian history, it yet gave great promise of yielding objects of artistic excellence and value. As the tombs of all the kings of the XVIIIth and XIXth Dynasties had been accounted for with the exception of that of Tut-ankh-amen, and as funerary objects of that king had never come on the market, Carter felt sure that the tomb remained to be discovered and had great hopes that it might, when found, be intact.

It was to take many years, however, before his belief could be justified; the work also was interrupted for a time by the Great War of 1914 during which Carter acted as King's Messenger to the Near East. Owing to a rather trivial, but distinct, breach of the regulations, he was deprived of his office; in the autumn of 1916 he resumed his work in the Royal Valley. Much money was spent to little purpose though the discovery of the extraordinary cliff-tomb of Queen Hatshepsut was a matter of great archæological interest. Carter, however, with his characteristic belief in his own infallibility, was able to induce Lord Carnarvon to continue to

finance the excavations though he was thinking that enough money had been thrown away. The valley continued to be the scene of systematic digging; the vast mounds of chips in all directions were trenched down to bed rock; until finally, in November 1922, the steps that led down to the world-famous tomb of Tut-ankh-amen were brought to light after lying securely hidden for over three thousand years.

Carter, however, was not to enjoy his triumph in peace and quiet. The very magnitude of the thing made this out of the question. It was impossible to prevent the news attracting a swarm of sight-seers in addition to the few who had a scientific interest. The evil was largely aggravated by the sale of the news rights and the bitter competition of innumerable journalists to obtain copy. The work of recording, photographing, preservation, moving, and packing of thousands of fragile objects was incredibly arduous and nerve-racking. The safeguarding of the antiquities, which were all the property of the Egyptian Government, was another anxiety, and Carter and his patron did not always see eye to eye as to the methods to be employed to secure this. Carter, at the happiest time, was inclined to be obstinate without reason, and even quarrelsome. It was no wonder that all the conflicting interests of the excavator, who was primarily responsible, of the Government, full of pride in a national discovery, of the journalists and of the tourists who flocked to Egypt from every corner of the world, led to many regrettable incidents culminating in the temporary closing of the tomb and the stoppage of the work.

It was ten long years before the final batch of packing-cases containing the contents of the tomb arrived at the Museum in Cairo. Everything, in spite of all difficulties, had been methodically treated and most elaborately packed so that there was no damage during transit. To Carter for this the main credit is due. He was a magnificent organiser and wonderfully clever with his hands. His foresight was admirable, and all necessary materials, which had to be of the very best quality, were always ready in advance where they were wanted. He showed extraordinary skill in the mechanical feat of dismantling the huge sections of the great gilt shrine in an incredibly confined space, and in this he was most ably seconded by his right-hand man A. R. Callender. Without any

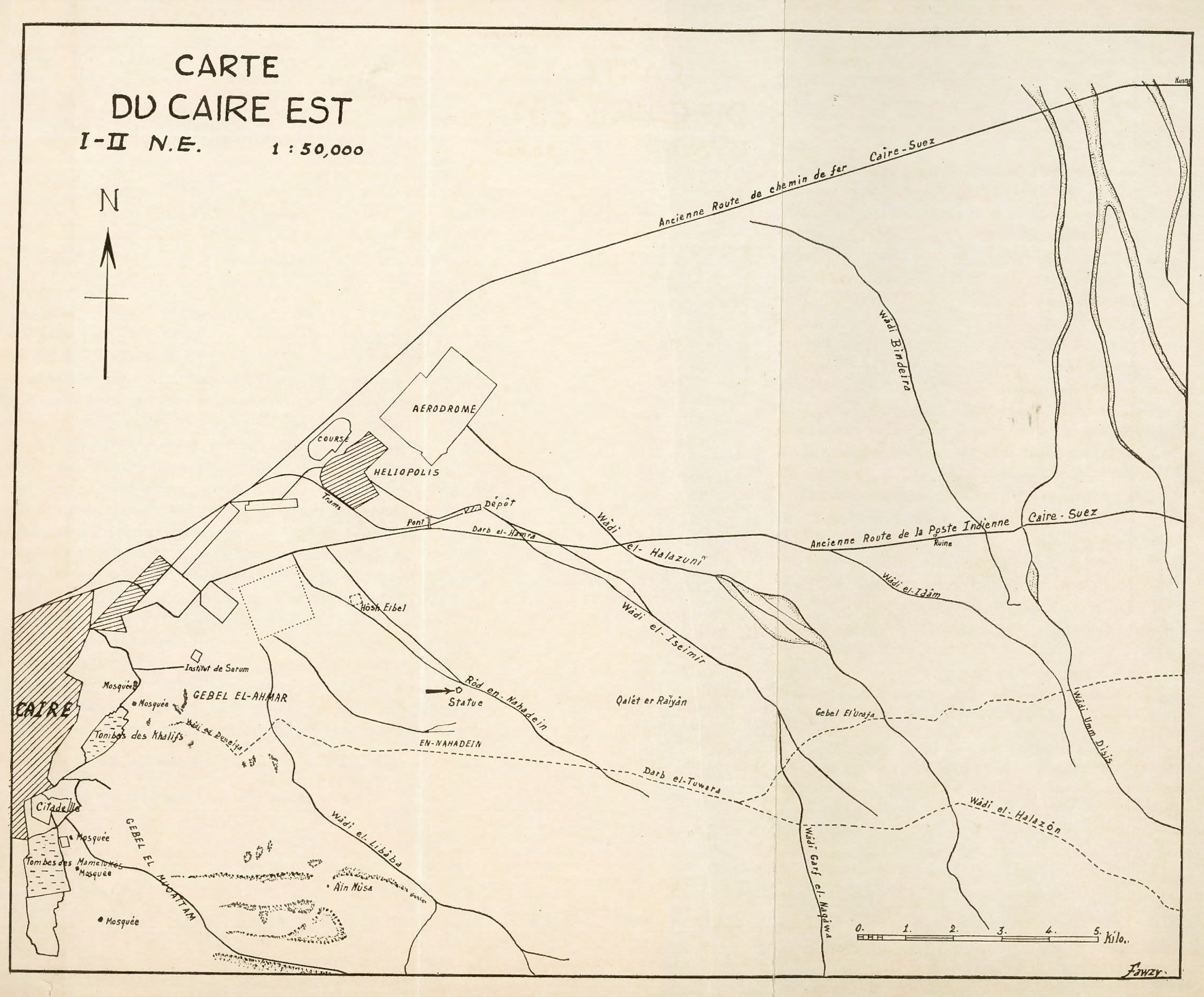
scientific knowledge of his own, Carter was fortunate in being lent the services of A. Lucas who was largely responsible for the chemical treatment and preservation of the antiquities. Carter was relieved also of the onerous work of photography by the generosity of the Metropolitan Museum of New York who placed the services of their expert Harry Burton at his disposal. But Carter was the moving spirit of the whole affair, and it may be said without exaggeration that he was one of the very few with sufficient organising ability to cope with such a stupendous task. One shudders to think what might have happened had the tomb fallen into the hands of an excavator without his personal efficiency, and also, it must be added, without the abundant financial resources which were unreservedly placed at his disposal.

A popular and well-illustrated account of the discovery was published in three volumes in the preparation of which Carter was largely assisted by A. C. Mace and Percy White. A scientific record and catalogue of the antiquities still has to be undertaken. A profitable series of lectures in England and more especially in America (where he was given the honorary degree of Doctor of Science by Yale University) enabled Carter to spend the last years of his life in comparatively affluent leisure. Suffering from an incurable glandular disease he died in London on 3rd March 1939. He had never married.

Carter's character was one of curious anomalies. Naturally generous and good-natured, he was so afraid of being taken advantage of that he deliberately stifled many of his good qualities. He was extremely capable and clear-headed and an excellent organiser, but was inclined to lay down the law for not only the work but also the lives of others. He could not bear to be contradicted, and expected not only obedience from his assistants but also servitude. Much of this was no doubt due to his unusual upbringing, and to some extent to his state of health; the discipline and rough and tumble of a big school might have made him a really great man.

Guy Brunton.

MONUMENTS INÉDITS


CARTE
DU CAIRE EST
I-II N.E. 1 : 50,000
N
Ancienne Route de chemin de fer Caire-Suez
Wâdi Bindeira
AERODROME
COURSE
HELIOPOLIS
Trams
Dépôt
Pont
Darb el-Hamra
Wâdi el-Halazuni
Ancienne Route de la Poste Indienne Caire-Suez
Ruine
Wâdi el-Idâm
Hôsh Eibel
Wâdi el-Iseimir
Institut de Serum
Mosquée
GEBEL EL-AHMAR
Rôd en-Nahadein
Statue
Qalét er Raiyân
Gebel El'Urafa
Wâdi Umm Disis
CAIRE
Tombes des Khalifs
EN-NAHADEIN
Darb el-Tuwara
Wâdi el-Halazôn
Citadelle
Mosquée
GEBEL EL MUQATTAM
Wâdi el-Libâba
Wâdi Garf el-Naqâwa
Tombes des Mamelukes
Ain Mûsa
0. 1. 2. 3. 4. 5. Kilo.
Fawzy

UNE STATUE PROPHYLACTIQUE

DE RAMSÈS III

PAR

ÉTIENNE DRIOTON.

Le groupe en quartzite rose (pl. II-V), inscrit au Musée du Caire sous le n° 69771 du *Journal d'entrée*[1], provient d'un sondage dans le désert oriental du Caire, à 4 kilomètres environ au sud d'Almaza, effectué par un particulier sous la surveillance du Service des Antiquités.

Le point de la trouvaille, indiqué sur la carte ci-jointe (pl. VI), a été noté soigneusement dans les archives du Service des Antiquités, pour le cas où l'on voudrait pratiquer des fouilles régulières à cet endroit. Jusqu'à présent rien ne laissait supposer qu'il y avait des vestiges antiques dans cette région. Les débris minuscules de granit de diverses couleurs, de grès cristallin, de frite émaillée, de poterie décorée, que l'on ramasse maintenant à la surface du sol dans une aire de 30 mètres, n'avaient jamais attiré l'attention, et je crois que jamais archéologue ne s'était aventuré à prospecter ces monticules sans prestige, derniers contreforts du Gebel el-Khashab. Il a fallu qu'un chercheur inavoué de trésors — sur la foi de quelles données ou de quelles traditions, on l'ignorera toujours — obtienne l'autorisation de faire un trou à cet endroit pour tomber immédiatement et directement sur ce groupe. Sous 2 mètres de déblai, il se tenait d'aplomb comme s'il était posé en place, mais le terrain était si bouleversé dans son voisinage immédiat qu'on n'a pu recueillir la moindre indication sur l'édifice qui l'abritait. Seuls, de nombreux fragments de

---

[1] Hauteur : 1 m. 55; largeur : 0 m. 84; épaisseur : 0 m. 84.

grès cristallin mêlés au sable attestent l'existence d'un monument ruiné à cet endroit [1].

Le groupe, dans l'état où il se trouve, n'a pas été brisé par accident, mais volontairement mutilé à une époque ancienne. C'est avec intention que des vandales ont ravagé, jusqu'à les anéantir, le visage, les avant-bras et les jambes du personnage masculin : ils ont voulu tuer ainsi l'esprit de la statue, ou du moins l'empêcher à tout jamais de voir, d'agir et de se mouvoir [2]. Un coup bien placé a fait sauter toute la partie supérieure de la femme assise sur le même siège. C'est la principale mutilation que celle-ci ait subie.

D'elle, nous ne saurons jamais si elle était reine ou déesse [3]. Mais le compagnon sur l'épaule duquel elle passe affectueusement le bras, qui est vêtu de la chentô et porte dans une main le signe de vie, est un roi, par le crochet qu'il tient de la main droite ramenée sur la poitrine et par le *nemes* à queue [4] dont il est coiffé. C'est Ramsès III. Son cartouche (vertic. ←• [5]) [hiéroglyphes] est inscrit sur le devant du siège [6], entre les jambes des deux personnages. Sur le socle du groupe — dont la forme irrégulière est due à l'abattement de l'angle antérieur gauche par

---

(1) Parmi ces fragments, il se trouvait trois gros morceaux de quartzite rouge sombre, qui ont été rapportés au Musée, et enregistrés provisoirement sous le n° $\frac{6}{38}|\frac{10}{1}$, A, B, C. Ils semblent provenir du siège d'une statue colossale de Ramsès III. Deux d'entre eux portent des fragments de son protocole, et le troisième la mention : . . . [hiéroglyphes] . . .

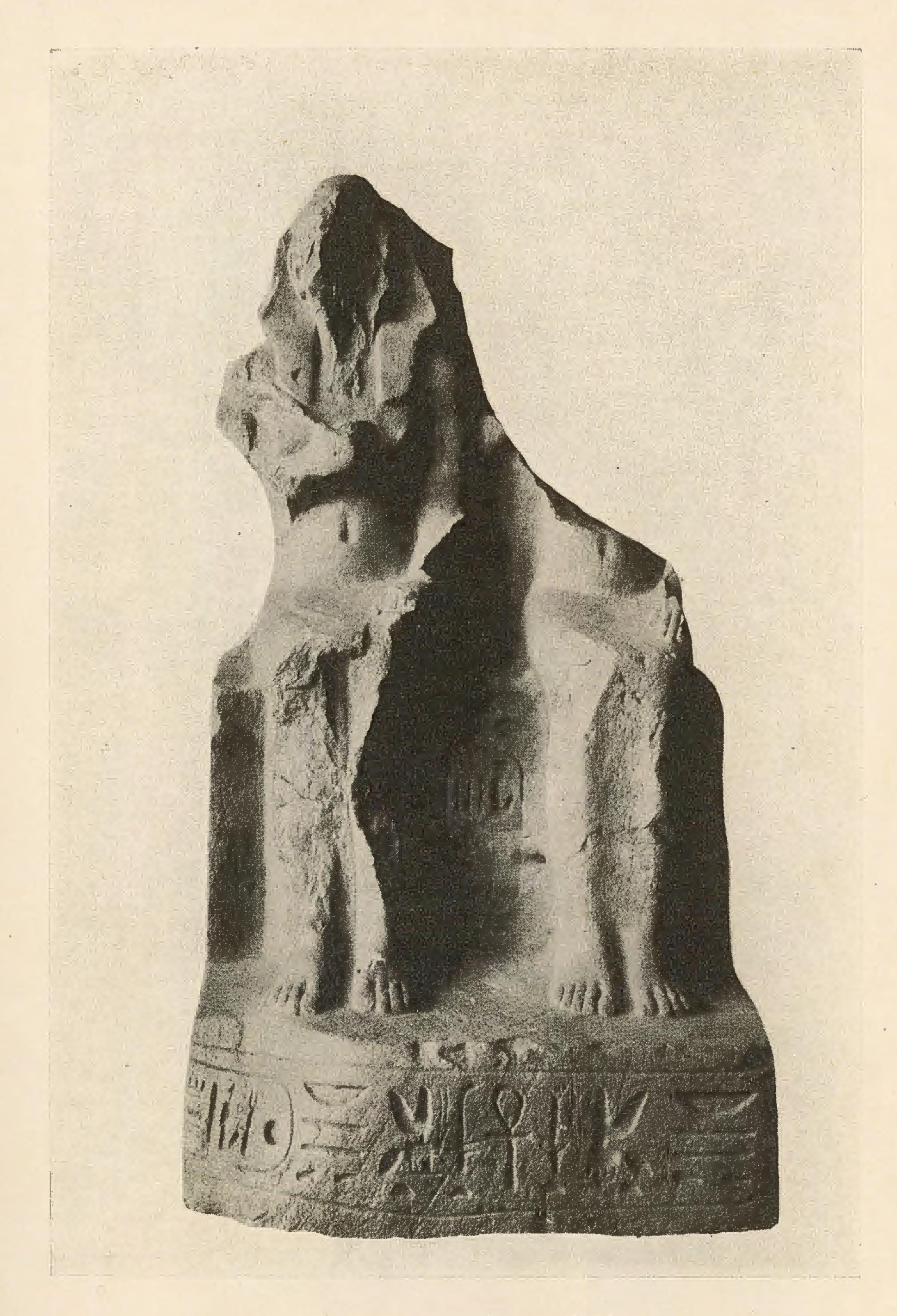
(2) Sur ces mutilations antiques, voir le cas des statues cultuelles de Médamoud, dans la *Chronique d'Égypte*, VI (1931), p. 269.

(3) L'absence de croix ansée dans la main de la femme est un sérieux argument en faveur de la première hypothèse.

(4) La queue du *nemes*, afin qu'elle soit visible en dépit du dossier, a été ramenée très fortement vers l'épaule droite. Elle est en conséquence traitée en bas-relief sur le côté de la masse de remplissage qui occupe l'interstice entre le dos du roi et le dossier du siège.

(5) La flèche indique le sens dans lequel le scribe qui a tracé l'inscription a fait courir sa main : ←• = de droite à gauche; •→ = de gauche à droite.

(6) Un autre cartouche, dont il ne reste qu'un fragment de la partie inférieure, était gravé sur le dossier du siège, entre la tête du roi et celle de la reine. L'extrémité, encore visible, d'un [hiéroglyphe] prouve que c'était le prénom du roi.



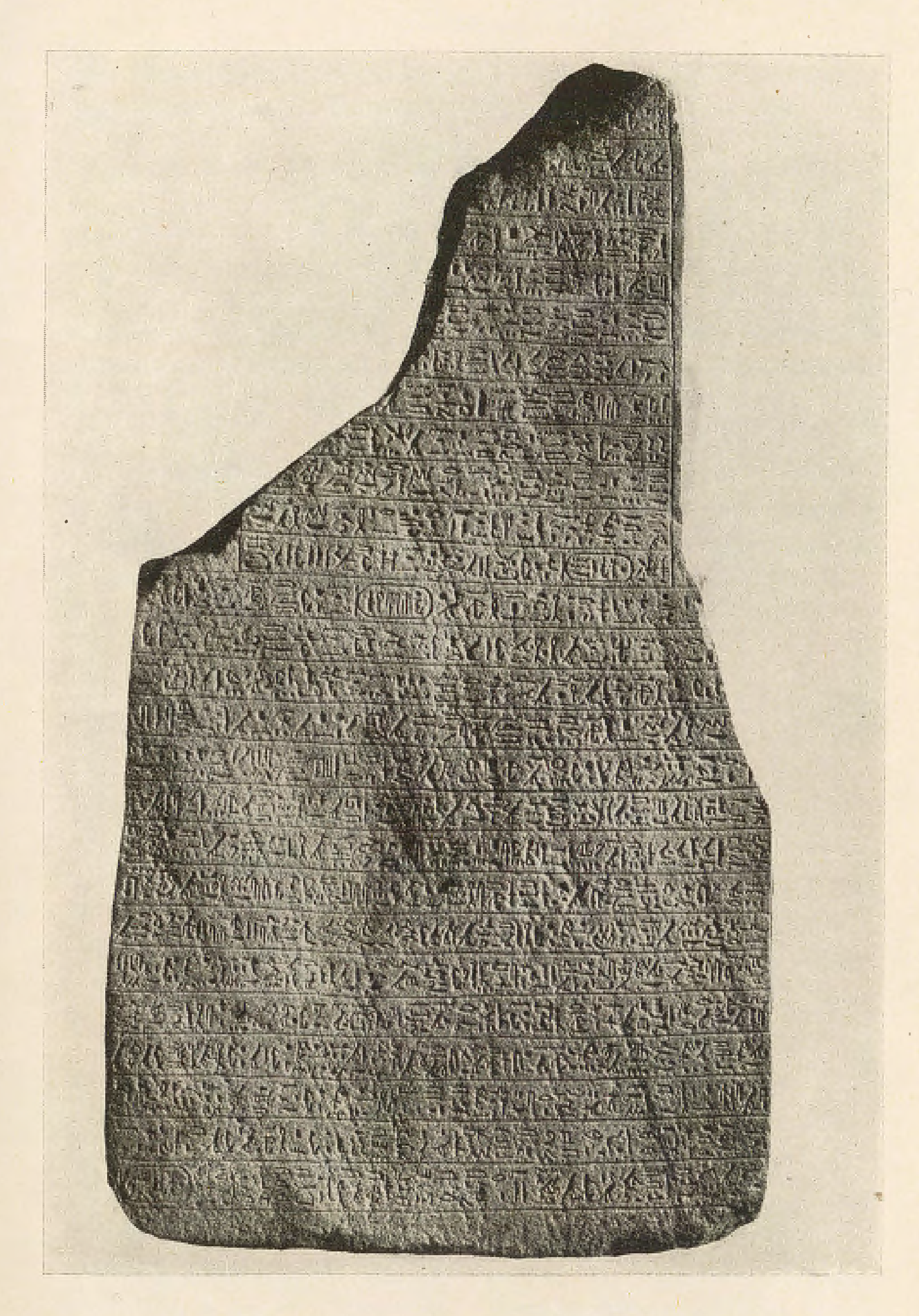
Statue prophylactique de Ramsès III (face).



Statue prophylactique de Ramsès III (côté gauche).



Statue prophylactique de Ramsès III (côté droit).



Statue prophylactique de Ramsès III (arrière).

suite d'un accident de taille — son protocole s'inscrit en double, de chaque côté d'un signe ☥ qui marque le milieu :

à droite (⟶) :

à gauche (⟵) : [1]

Un gros scarabée est sculpté à plat sur le sommet de la coiffure. C'est le symbole du dieu Khopri, auquel le roi se trouve ainsi assimilé, en relation avec les inscriptions magiques du siège dont un passage proclame : « Il est Khopri » (face postérieure, l. 14).

Ces inscriptions, qui font le principal intérêt du groupe, sont réparties, en lignes horizontales, sur les deux côtés du siège des personnages et sur sa face postérieure. La dégradation de l'image de la reine a emporté la partie du dossier auquel elle s'appuyait et diminué d'autant le texte. Mais partout ailleurs il est à peu près intact.

PREMIÈRE FORMULE

(côté gauche du siège, l. 1-7).

(⟵)

1

2

3

4

5

6

7

(a) Abîmé par érosion, lecture incertaine.

---

[1] On ne saurait expliquer pourquoi ce protocole, au lieu du prénom et du nom, comporte deux fois le prénom du roi. Une erreur est difficilement admissible dans une inscription de cette taille.

1 Formules pour conjurer le scorpion.

Ô princesse... 2 *... Inemit*[a], *sortie d'Héliopolis, fille des Nemsit*[b], 3 *et je n'omets*[c] *pas Spertounas-Spernasto*[d], *prononcez*[e] *une conjuration pour cet* 4 *Horus le jeune, en sorte qu'il aille guéri vers sa mère, par le sang de* 5 *Tabithet*[f], *quand*[g] *Horus la déflora un soir*[h]. 6 *Scellez la gueule de tout reptile, ô Tabithet, Tihenho* 7 *et Menet*[i], *femme d'Horus :*

Horus vit et il est guéri.

a. Peut-être un nisbé, «celle qui porte une peau», comme la peau ( ) de léopard de la déesse Sechat.

b. Peut-être un nisbé : «celles qui sont vêtues d'étoffe *nemes* ( )».

c. Littéralement : *je ne donne pas.* Donner a ici le sens «d'abandonner, laisser», comme dans le passage de Sinouhé (B 291-292) : *une charge fut abandonnée au désert.*

d. Nom d'une femme d'Horus, que le Papyrus Chester Beatty n° VII, recto 4, l. 2, appelle . Sur cette déesse, cf. Gardiner, *Hieratic papyri in the British Museum, Third series, Chester Beatty gift*, Londres 1935, I, p. 56, note 3 et p. 58, note 7.

e. M. Gardiner (*op. laud.*, p. 56) incline à penser que les différents noms de femmes d'Horus cités dans les textes magiques de cet ordre ne sont que des dénominations d'une seule et même épouse du dieu, qui serait Selkis. C'est probable car, on le verra dans la note suivante, le nom véritable de cette déesse avait exigé trois ans pour être énoncé au complet : les noms divers attribués à la femme d'Horus pourraient bien n'être que des fragments de cette titulature gigantesque. Toutefois, pour une meilleure efficacité de ses formules, le magicien les évoquait comme autant d'entités distinctes, ainsi que le prouve l'impératif pluriel employé ici.

f. «La Reine du Nord», nom d'une femme d'Horus mentionnée par le Papyrus Chester Beatty n° VII (Gardiner, *op. laud.*, I, p. 56, note 6 et p. 65, note 1). Ce papyrus (recto 4, 2-3; *Ibid.*, p. 58) attribue à Spertoueros l'épisode du sang de la défloration auquel il est fait allusion

ici. Dans la première génération de Rê ( ) — c'est-à-dire aussitôt après l'origine même du monde — la déesse, lorsqu'elle fut déflorée par Horus, lui avait révélé son vrai nom ( ). Le seul énoncé en avait duré trois ans ( ), délai à la mesure du fameux couteau de Mensonge, ou du taureau du fils de Vérité, dans le conte du Papyrus Chester Beatty n° II. Pendant ce temps le sang de la défloration était encore entre les cuisses de la déesse ( ). D'avoir été la seule créature mortelle qui ait jamais entendu la redoutable et colossale confidence, ce sang avait acquis une efficience magique hors de pair. Il suffisait de le mentionner pour mettre en branle contre les êtres malfaisants la puissance du nom sacro-saint que la déesse avait dévoilé au seul Horus dans les circonstances les plus secrètes de son existence.

Tabithet est nommée dans le même papyrus (recto 3, l. 4) comme la magicienne qui a assuré l'invisibilité de Rê.

g. Même expression au Papyrus Chester Beatty n° VII, recto 4, 3 (cf. l. 6). L'emploi de dans le sens de «lorsque», correspondant au sens local de la préposition, est certainement archaïque : Sethe, *Dramatische Texte zu altägyptischen Mysterienspielen*, I, Leipzig 1928, p. 4, 7 et 24.

h. Circonstance qui ajoute encore au secret de la révélation, et par conséquent à sa valeur.

i. Nom de femme d'Horus mentionné par le Papyrus Chester Beatty n° VII, recto 8, 5, sous la forme (Gardiner, *op. laud.*, p. 61).

DEUXIÈME FORMULE

(côté gauche du siège, l. 7-10).

(←)

7

8

9

10

Autre formule.

7 *Deux femelles*[a] *ont enfanté Horus sur l'eau de l'Ouaret*[b]. *J'ai amené* 8 *un lotus de 7 coudées et un bouton de 8 coudées*[c] *pour refroidir le* 9 *venin virulent, sorti du corps du dieu, qui est dans* 10 *le corps de celui qui est mordu.*

Horus est guéri comme hier!

a. Les Textes des Pyramides affirment à plusieurs endroits qu'une déesse a conçu le roi, tandis que c'en est une autre qui l'a enfanté (Speleers, *Comment faut-il lire les textes des Pyramides égyptiennes?* Bruxelles 1934, p. 130). Le § 1118 *b* parle explicitement de «ses deux mères les deux vautours femelles ( ), aux longues chevelures, aux seins pendants, qui sont sur le mont Sehseh». Même locution à la formule LXVI des Textes des Sarcophages (de Buck, *The Egyptian Coffin Texts*, I, Chicago 1935, p. 281) : «Les deux Dames de Bouto renversent pour toi leur chevelure; vers toi viennent tes deux mères qui sont à El-Kab ( )». D'après ce contexte il est évident que ce dualisme étrange relève du symbolisme royal, au même titre que les deux couronnes ou les deux sépultures.

b. Il s'agit sans doute de l' des Textes des Pyramides (§ 751 *b*, 1168 *b*, 1201 *d*), qui est une région céleste au voisinage des étoiles circumpolaires (Sethe, *Uebersetzung und Kommentar zu den altägyptischen Pyramidentexten*, III, p. 393). Cf. Speleers, *Traduction, index et vocabulaire des textes des Pyramides égyptiennes*, Bruxelles s. d., p. 147, note 3.

c. Ce passage défie tout commentaire précis dans l'état actuel de nos connaissances. On peut seulement remarquer que la formule du Livre des Pyramides qui assimile le roi au lotus de Nefertoum (§ 264 *b* et 266 *a*) suit immédiatement une autre formule (262 *b*) qui le déclare conçu par Sekhmet et enfanté par Sechat. Il s'agit vraisemblablement d'une seule et même théologie.

TROISIÈME FORMULE

(côté droit du siège, l. 1-6).

(→)

1

(sic)

2

3

4

5

6

a. Indistinct. Peut passer pour n'importe quel signe arrondi.

1 Formules pour conjurer la vipère à cornes[a].

Thot, sorti d'Hermopolis, rassemblait les dieux. Je rinçai 2 *ma bouche, j'avalai*[b] *le natron*[c], *je me mêlai à l'Ennéade des dieux.* 3 *Je me couchai dans le sein d'Horus le soir*[d] *et j'entendis* 4 *tout ce qu'il disait en serrant dans sa main une vipère à cornes d'une coudée, de la méchanceté*[e] *d'une vipère de douze coudées.* 5 *Ainsi je fus instruit de paroles* (en usage) *depuis toujours*[f], *du temps où* 6 *Osiris était encore en vie*[g].

Voici que j'abats une vipère à cornes d'une coudée, en qualité d'Horus instruit des paroles.

a. Cf. plus loin, lignes 4 et 6, et *face postérieure*, ligne 27. C'est la première fois que ce mot se rencontre dans un texte. Son existence était jusqu'à présent supposée par induction (*Wörterbuch*, I, p. 571. Gardiner, *Egyptian grammar*, Oxford 1927, p. 466, I 9), et comme prototype nécessaire du démotique *fy* «céraste» (Papyrus magique de Londres et Leide, XXIV, 27).

b. Sur ce mot, Dévaud, *Études d'étymologies coptes*, Fribourg 1922, p. 14-16.

c. La variété de natron désignée sous le nom de *ḥsmn* servait, dissoute dans de l'eau, aux purifications (Livre des Morts, XX, 8), et en particulier à celles de la bouche (Pyramides, 1368 *a*, 2015 *c*). La pureté absolue de la bouche (Pyramides, 27 *d* : «Ta bouche est la bouche d'un veau de lait le jour de sa naissance») était une prérogative des dieux, et c'est pourquoi le magicien, afin de pouvoir passer pour l'un d'entre eux, commence par se laver la bouche. Mais il fait plus : pour étendre à son intérieur le bénéfice de la purification, et être mieux divinisé, il a avalé,

dit-il, le natron. C'est un propos de magicien. En réalité le natron, mélange naturel de carbonate et de bicarbonate de soude, aurait constitué un moyen par trop péremptoire de purification.

d. Cf. Papyrus Chester Beatty n° I, XI, 2-3. La légende populaire faisait donc du lit d'Horus un endroit particulièrement hospitalier. Il faut comprendre que le magicien, en couchant avec Horus, a usé d'un subterfuge pour surprendre les secrets que le dieu laisserait échapper en parlant pendant son sommeil. C'est ainsi qu'il a appris d'Horus lui-même, mais à son insu, la conjuration redoutable dont la seule menace doit abattre le céraste.

e. Lire «hostilité».

f. L'expression *ḏr rśy* n'est connue que par trois autres passages : *Medinet Habu, Earlier historical Records of Ramses III*, pl. XIV, l. 7 («Des chemins lui sont ouverts, que l'on n'avait pas foulés *depuis toujours*»); Kuentz, *La «Stèle du mariage» de Ramsès II*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, XXV (1925), p. 214-215 («Cet événement excellent qui n'était pas connu en Égypte *depuis toujours*»); Admonitions, VI, 4-5, dans un passage très obscur. M. Kuentz (*loc. cit.*, p. 232, note 3) en a proposé la bonne traduction, mais la justification qu'il en donne va chercher trop loin. En réalité ne signifie pas «entièrement, tout à fait», comme on a pris l'habitude de le traduire, mais simplement «toujours»; *Urkunden* IV, p. 945, «Que mon âme vive, que mon esprit soit divinisé, que mon nom soit *toujours* parfait dans la bouche des hommes (); Sallier II, VIII, I, «Le cordonnier est *toujours* malheureux (), aussi ses plaintes sont éternelles». Ce dernier parallélisme est particulièrement convaincant. D'ailleurs seul un sens temporel peut expliquer la variante de l'époque ptolémaïque (Chassinat, *Le temple d'Edfou*, VI, Le Caire 1931, p. 121, l. 9).

Une haute antiquité est une recommandation appréciée pour les formules magiques de tous les temps. C'est pourquoi le magicien souligne l'ancienneté hors de pair de celle dont il a surpris le secret.

g. Cette phrase présente plusieurs archaïsmes. D'abord l'emploi de dans le sens de «lorsque», déjà noté plus haut; ensuite la désinence du verbe devant un sujet nominal (Erman, *Aegyptische Grammatik*, Berlin 1928, p. 119, § 287 *a*, A. Sethe, *Das aegyptische Verbum*, Leipzig 1899, II, p. 76-77, § 175).

Mais ce sont surtout les règles reconnues par Gunn, *Studies in Egyptian syntax*, Paris 1924, p. 72-73, sur l'expression du passé au stade le plus ancien de la langue égyptienne qui sont observées dans ce texte : temps *śdm-f* au sens perfectif (, , etc.) pour les verbes à complément direct; temps *śdm-n-f* () pour les verbes sans complément direct. Plus loin le temps *śdm-n-f* avec complément direct (. . .) a, suivant l'observation de M. Gunn, le sens d'un *présent synchronique*, employé quand l'acte est joint à la parole. C'était donc le point culminant de l'incantation, le mot même qui abattait le céraste.

QUATRIÈME FORMULE

(côté droit du siège, l. 7-11).

(←)

7

8

9

10

11

a. Trou dans la pierre.

7 Autre formule.

Venez, venez, ô Ennéade des dieux, venez à ma voix! 8 *Abattez ce malfaiteur*[a], *ennemi d'Horus, qui force* 9 *le soldat*[b] *à s'asseoir affaibli, ses yeux mouillés*[c], *son cœur en* 10 *défaillance! Viens à moi, Ochikharos,* 11 *femme d'Horus!*

Je suis le médecin qui calme le dieu[d].

a. Mot nouveau, qui semble être un nisbé de «souffrance, dommage».

b. C'est-à-dire l'homme endurci à la souffrance physique, par excellence.

c. Littéralement : ses yeux en eau.

d. Sur cette expression, qu'on trouve appliquée à Horus dans une conjuration du Papyrus Chester Beatty n° VII, cf. Gardiner, *Hieratic Papyri in the British Museum, Third series, Chester Beatty gift*, Londres 1935, I, p. 56, note 7.

CINQUIÈME FORMULE

(face postérieure, l. 1-6).

(←)

1 [a] ...

2

3 [b]

4 [c]

5 [d]

6

a. Très douteux. — b. Restituer [ ]. — c. Restituer [ ] 6 d'après le Papyrus Chester Beatty n° VII, recto 4, l. 4 et 5. — d. Restituer [ ] d'après *côté gauche du siège*, ligne 7.

1 ..... 2 *princesse* .... 3 *je fus* ..... *en qualité de šnʿty*[a] .... 4 *Passe, passe, ô Horus, passe, passe, comme* .... [*les humeurs*] 5 *malignes*[b] *qui sont dans le corps de celui qui est mordu* ....

[*Horus vit,*] 6 *guéri pour sa mère Isis !*

a. Mot encore inconnu dont il est impossible, en l'absence de contexte, de présumer le sens. Le qui précède semble la terminaison, à la 1re personne du singulier, d'un verbe au passif.

b. Cf. Papyrus Chester Beatty n° VII, recto 4, l. 4 et 5. Gardiner, *Hieratic papyri in the British Museum, Third series, Chester Beatty gift*, Londres 1935, I, p. 58.

SIXIÈME FORMULE

(face postérieure, l. 6-12).

(←)

6 [a]

7

8

9 [b]

10

11 (sic) [c]

12

a. Restituer [ ]. — b. Compléter [ ]? — c. Compléter [ ].

6 FORMULE POUR PROTÉGER LE CORPS CONTRE TOUT SERPENT QUI MORD.

..... 7 *La protection du ciel est sa protection, la protection de la terre est sa protection*[a] .... 8 *la cuisse. Il avait pourchassé l'héritier, il avait renouvelé les cérémonies*[b] *de* .... 9 *les dieux. Il ne se produisait plus d'enfants dans le pays, parce que les Esprits d'Héliopolis ne créaient plus*[c]. *Il accourut en* [*hâte*] (?)[d] ..... 10 *ses pieds étaient ceux d'Ophoïs. Il entra comme lui*[e], *il sortit comme lui.*

Il est Horus, roi du Nord[f]. [*Sa*] *protection* 11 *est la protection du ciel, sa protection est la protection de la terre, contre tout serpent mâle, contre tout serpent femelle, contre tout reptile mâle, contre* [*tout*] *reptile femelle,* 12 *contre tout mort et toute morte*[g], *au sud, au nord, à l'est, à l'ouest*[h].

a. Cf. Formules pour la mère et l'enfant (Papyrus 3027 de Berlin), verso XIII, l. 6.

b. Ce passage semble s'appliquer à Seth, qui a évincé Horus, l'héritier légitime. Dans ce cas faut-il comprendre que Seth a recommencé à son profit les cérémonies de l'intronisation royale?

c. Ce rôle des Esprits d'Héliopolis dans la procréation des humains, inconnu jusqu'à présent, semble une particularité de la théologie d'Héliopolis. Il est sans doute en relation avec celui d'enregistreurs de la destinée auquel certains passages des Textes des Pyramides font allusion. D'après le § 1289 *b* les Esprits d'Héliopolis dotent de vie et de bonheur ( ), et d'après le § 467 *b* ils inscrivent sur la tablette individuelle de chaque créature les ordres d'Osiris à son sujet.

d. Reconstitution qui reste douteuse du fait que la locution *m* *ỉś*, «en se hâtant», théoriquement possible, n'a pas encore été trouvée dans les textes. Il s'agit d'Horus, bien entendu.

e. Littéralement : «en qualité de celui-là», c'est-à-dire d'Ophoïs, désigné par le pronom démonstratif éloigné avec la nuance de vénération (Gardiner, *Egyptian grammar*, Oxford 1927, p. 87, § 112). La phrase veut dire qu'Horus accomplit promptement ce pour quoi il était accouru, sans doute l'expulsion de Seth.

f. Horus enfant, régnant dans le marais de Bouto pendant que Seth occupait le trône d'Égypte. Un texte d'Edfou (Rochemonteix-Chassinat, *Le temple d'Edfou*, I, Paris 1897, p. 36, Tableau Ao. 3d. II) le définit «Horus, roi du Nord, prince-enfant, héritier des Deux-Terres régnant sur sa ville». C'est de cet Horus que Tabithet (= «La reine du Nord») était l'épouse.

g. Cf. Lexa, *La magie dans l'Égypte antique*, Paris 1925, I, p. 39 et 195.

h. Cette préoccupation de donner à une formule une efficacité universelle dans l'espace se traduit ordinairement dans les textes magiques par la prescription de les répéter quatre fois.

SEPTIÈME FORMULE

(face postérieure, l. 12-17).

(←)

12

13

14

15

16

17

a. Passage gravé maladroitement sur une veine cristalline de la pierre. — *b.* Restituer .

12 ..... Autre formule pour clore la gueule de tout serpent mâle et de tout serpent femelle.

13 *Le Roi du Midi et du Nord* Ousimarès Miamoun, *lion déchirant*[a], *que sa force est étonnante*[b]*! Il est Chesmou, le lionceau*(?)[c] *: il a jonché* 14 *. . . sa face tombe sur sa face.*

Ô toi qui es dans ton repaire, ne mords pas le Fils de Rê Ramsès Hiqôn *: il est Rê! Ne le pique pas : il est Khopri! N'apporte pas* 15 *. . . ta gueule contre lui : il est Heh*[d], *il est l'Éternel, le Grand dont les formes sont chacun des dieux. Il est le lion qui se protège lui-même. Il est le dieu* 16 *. . . son égal.*

Celui qui le mordra ne vivra pas. Celui qui se fâchera contre lui, sa tête ne se lèvera pas. Car il est le lion qui met en fuite les dieux et les esprits. Il a

frappé ¹⁷ *tout [serpent mâle] et tout serpent femelle, qui mordent de leur gueule et piquent de leur queue, en ce jour, en ce mois, en cette année et sa durée.*

a. *wpš* est pris ici dans son sens étymologique de «disperser», qui ne s'est guère conservé que dans l'expression «semer le plâtre(?)» (cf. Sethe, *Dramatische Texte zu altägyptischen Mysterienspielen*, Leipzig 1928, p. 139-140). Généralement il est employé dans l'acception de «disperser (la lumière), irradier», avec un déterminatif approprié. Il semble donc ici être un archaïsme.

b. Interpréter *bšš·wy*, en orthographe néo-égyptienne?

c. Peut-être le masculin de , la déesse-lionne de Deir el-Gebrawi. Les deux mots seraient des nisbés de «lionne», et désigneraient les lionceaux, mâle ou femelle.

d. Dieu mentionné par Pyram. 1390 *a*.

HUITIÈME FORMULE

(face postérieure, l. 18-26).

(←)

a. La dureté de la pierre n'a permis au graveur de tracer que quelques signes indistincts, et sans signification, au-dessus de . Il faut peut-être restituer [ ]. Pap. Bremner-Rhind : .

18 Autre formule[a].

Évanouis-toi, ô Apophis, ennemi de Rê (4 fois)!

Oui, tremble et reste éloigné de Celui qui est dans le naos! Soit anéanti, ô rebelle! Tombe[b] sur ta face et que ton visage soit aveuglé!

19 *Si tu fuis de ta place, tes chemins seront bouchés, tes voies seront obstruées. Tu es immobilisé à ta place de la veille, sans force, le cœur triste, le corps défaillant. Tu es blessé* 20 *sans pouvoir t'échapper. Tu es livré[c] aux bourreaux, les bouchers aux couteaux pointus. Ils coupent[d] ta tête, ils tranchent ton cou, ils te maltraitent[e] encore, encore.* 21 *Ils te jettent au feu, ils te livrent à la flamme[f]. En un instant elle saisit et elle mange ton corps, elle dévore[g] tes os : tu es consumé[h]!*

Chnoum a enlevé tes petits[i], dès que ton corps a péri par le feu. 22 *Il ne t'adviendra plus d'héritiers sur cette terre, ô Apophis, ennemi de Rê!*

Horus l'Aîné[j] t'a anéanti. Ni tu n'as été conçu, ni l'on n'a conçu pour toi; ni tu n'as été enfanté, ni l'on n'a enfanté pour toi[k]. Ta mention 23 *a été détruite par le feu.*

Ton âme est damnée : elle ne se promène pas sur terre. Tu ne circules pas sur les hauteurs de Chou. On ne te voit plus, on ne t'aperçoit plus. Tu es anéanti et tu n'as plus d'ombre[l], ô Apophis, ennemi de Rê!

Sur ta face, ô rebelle ! [24][m] *Tu n'es pas commémoré, et celui qui t'a percé crache à ton nom*[n]. *Rê a jeté la malédiction contre toi. Isis t'a lié, Nephthys t'a enchaîné. Les incantations de Thot t'anéantissent.* [25] *Ton âme n'existe plus parmi les âmes, ton corps n'est plus parmi les corps. Le feu t'a mangé*[o], *la flamme t'a dévoré, l'incendie a fait son bon plaisir de toi, ô Apophis, ennemi de Rê !*

Rê exulte, Atoum est en joie, Horus [26] *l'Aîné est satisfait. Le monstre a péri et ne sera plus jamais*[p]. *Il n'a plus d'ombre, au ciel ni sur terre.*

Ô Apophis, ennemi de Rê, évanouis-toi !

Sois anéanti, ô Apophis !

a. Cette formule est le chapitre initial du « Livre de repousser Apophis le grand Ennemi ([hiéroglyphes]) », conservé par le Papyrus Bremner-Rhind de l'époque d'Alexandre II, et correspond au passage XXVI, 12-20 de ce papyrus. Faulkner, *The Papyrus Bremner-Rhind (British Museum n° 10188) (Bibliotheca Aegyptiaca,* III), Bruxelles 1933, p. 58-59. Traduction partielle dans Roeder, *Urkunden zur Religion des alten Aegypten,* Iéna 1915, p. 107.

b. [hiéroglyphes]. [hiéroglyphes] est ici une graphie néo-égyptienne de l' [hiéroglyphes] prosthétique prononcé *ĕ*. Erman, *Neuägyptische Grammatik,* Leipzig 1933, p. 118, § 255 et p. 144, § 303.

c. [hiéroglyphes] = Bremner-Rhind [hiéroglyphes], pseudoparticipe. Le signe [hiéroglyphes] équivaut pratiquement à [hiéroglyphes] en néo-égyptien, à cause de la disparition de l'articulation médiane ꜣ. Sethe, *Das aegyptische Verbum,* Leipzig 1899, I, p. 42, § 71, 2.

d. [hiéroglyphes] = Bremner-Rhind [hiéroglyphes], termes qui semblent parfaitement synonymes et également anciens.

e. [hiéroglyphes], avec complément direct de personne, est pris ici dans un sens péjoratif, qui n'a pas encore été relevé jusqu'à présent.

f. Bremner-Rhind, XXVI, 14, rattache à cette phrase l'élément *m ꜣ·t* qui suit et modifie le texte en conséquence : « Ils te jettent ([hiéroglyphes]) au feu ardent ([hiéroglyphes]); ils te livrent à la flamme vive ([hiéroglyphes]). »

g. Le parallélisme entre [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes] prouve qu'ils étaient alors considérés comme deux mots de lecture différente. Cette méprise n'a pu se produire qu'après que la vieille graphie fût complètement devenue hors d'usage, vraisemblablement à l'époque du Nouvel Empire, lorsque les scribes forgèrent le soi-disant mot ancien [hiéroglyphes] (*Wörterbuch,* V, 71), attesté sous la XIXe dynastie. C'est donc à cette date qu'il faut rapporter la composition de ce texte magique.

h. Bremner-Rhind : « Elle châtie ([hiéroglyphes]) tes chairs. »

i. Bremner-Rhind ajoute : « pour son billot. » C'est une glose destinée à éclairer ce passage obscur, mais elle n'est pas heureuse, car Chnoum n'était pas un dieu massacreur. Il était au contraire un dieu créateur. En réalité l'auteur a voulu dire que Chnoum enlevait de son tour à potier les petits qui pouvaient être en préparation; d'où la suite : « Il ne t'adviendra plus d'héritiers sur cette terre. » A partir de cet endroit le texte du papyrus Bremner-Rhind bouleverse à plusieurs reprises l'ordre original des phrases.

j. Bremner-Rhind ajoute « fils d'Isis », confusion qui relève de la mythologie de basse époque.

k. Phrases qui expriment, pour l'Ennemi et pour sa postérité, un anéantissement total, un sort identique à celui de n'avoir jamais existé.

l. Il s'agit de l'ombre, fantôme du mort, sur laquelle aucune étude approfondie n'a été faite depuis Birch, *On the shade or shadow of the dead,* dans les *Transactions of Biblical Archæology,* VIII (1885), p. 386-397. La plus ancienne mention des « ombres » se trouve à Pyram. 413 *c*.

m. Bremner-Rhind intercale ici : « Ton nom est aboli. »

n. Le texte signifie qu'on ne veut même pas paraître se souvenir de l'avoir tué : celui qui l'a fait ne s'en glorifie pas comme d'une action d'éclat; il se contente de cracher par mépris si l'on vient à mentionner sa victime. [hiéroglyphes] doit représenter, sous une orthographe néo-égyptienne (sur l'introduction de [hiéroglyphes], cf. Sethe dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde,* LIX (1924), p. 86, § 25) le mot [hiéroglyphes] des textes de basse époque qui signifie « percer (une victime) » de la

lance (*Wörterbuch*, V, p. 595). Le rédacteur du Papyrus Bremner-Rhind, ne le comprenant pas, l'a amélioré à son point de vue en «capturer», ce qui l'a amené à paraphraser ainsi le texte : «Tu n'es pas commémoré à l'honneur de celui qui t'a capturé; on crache à ton intention chaque fois qu'on se souvient de toi ().

La tournure périphrastique , avec sens du participe parfait, est spécifiquement néo-égyptienne. Erman, *Neuägyptische Grammatik*, Leipzig 1933, p. 179, § 378. Ce détail confirme l'attribution au Nouvel Empire de la composition de cette formule.

o. Ici le Papyrus Bremner-Rhind remplace par «mordre».

p. Ellipse du pronom sujet. Bremner-Rhind porte plus explicitement : . Sur *rśy*, voir plus haut, III[e] formule, note *f*.

NEUVIÈME FORMULE

(face postérieure, l. 26-28).

(←•)

26

27

28

26 ..... Formules de conjuration de 27 la vipère à cornes.

Évanouis-toi, ô noir de visage, aveugle[a], blanc[b] d'œil, qui avance en te tortillant[c]!

Ô ce misérable[d], sorti des cuisses d'Isis[e], qui a mordu mon[f] fils Horus, viens par terre, 28 *et ton venin avec toi!*

Que mon fils Horus aille[g] vers sa mère!

a. Littéralement «aveugle des deux yeux». L'expression n'est pas une redondance, mais elle précise qu'il ne s'agit pas d'un «aveugle d'un œil»,

c'est-à-dire d'un borgne. Cf. Papyrus Ebers, 57, 21 : «enlever la cécité des deux yeux».

b. Allusion à la couleur blanchâtre de la cornée des yeux chez les aveugles.

c. *pnnʿnʿ*. Le signe fournit la preuve que le mot est un dérivé du verbe «retourner». Sa forme est systématiquement construite : redoublement de la seconde radicale, — sorte de Piʿel intensif à vocalisation spéciale (cf. Sethe, *Das aegyptische Verbum*, Leipzig 1899, I, p. 212, § 348) —, et redoublement des deux dernières radicales, de la forme פעלעל, itérative, le tout pris au sens réfléchi. La signification en serait «se retourner rapidement en divers sens, se tortiller». L'usage d'une pareille forme ne peut appartenir qu'à une époque fort ancienne de la langue.

d. Le vocatif suivi du démonstratif *pw* est un archaïsme. Erman, *Aegyptische Grammatik*, Berlin 1928, p. 258, § 488. Gardiner, *Egyptian grammar*, Oxford 1927, p. 86-87, § 112.

e. Il s'agit évidemment de Seth, considéré comme frère d'Horus.

f. Le discours est mis probablement dans la bouche de Rê-Harakhtès. Cf. Stèle de Metternich, l. 248 *a* : «Que ton cœur se réjouisse, ô Harakhtès : *ton fils* Horus est remis en vie.» Il serait bien hasardeux de l'attribuer à Osiris, qui ne joue pas un rôle actif dans les grimoires de sorcellerie.

g. est, en orthographe néo-égyptienne, la forme *ỉwt*, racine secondaire du verbe . Sethe, *Das aegyptische Verbum*, Leipzig 1899, I, p. 287, § 472. L'expression de l'optatif par *ỉmỉ* suivi d'une forme *active* ou *intransitive* au subjonctif est un développement morphologique néo-égyptien. Sethe, *op. cit.*, II, p. 226, § 539. Cf. Erman, *Neuägyptische Grammatik*, Leipzig 1933, p. 137, § 291. Ce membre de phrase, dont la langue contraste avec celle du reste de la formule, est donc une addition, ou le rajeunissement d'une expression plus ancienne.

DIXIÈME FORMULE

(face postérieure, l. 28).

(←)

(28)

(28 . . . . .) Autre formule.

N'entre pas par les épaules! Ne dévore pas dans le cou! Ne t'empare pas des yeux![a]

Le poste de surveillance du Roi du Midi et du Nord Ousimarès Miamoun.

a. Le manque de place sur le monument a fait certainement écourter la formule. Il semble que nous n'en ayons ici que l'*incipit* et le *desinit.* Il est impossible, d'après la première phrase, de déterminer à quel animal malfaisant elle s'appliquait. Ce n'était en tout cas ni au serpent, ni au scorpion, puisqu'il ne s'agit ni de mordre, ni de piquer, mais de «dévorer» ( ). Quant à la dernière phrase, on peut présumer d'après ce qu'il en reste qu'elle avertissait les animaux nuisibles que, du temple où elle a été retrouvée, la statue de Ramsès III, identifié à Khopri, surveillait leurs agissements.

Il se pourrait du reste que la conjuration d'où ces phrases sont extraites n'ait pas été dirigée contre un animal malfaisant, mais ait été un charme de protection contre les maladies des différentes parties du corps, comme le passage des Formules pour la mère et l'enfant, recto III, 7-V, 2.

Les six premières formules sont tirées d'un recueil d'incantations magiques dont la rédaction semble, d'après leur langue, remonter au Moyen Empire, mais en utilisant des éléments plus anciens. Ce recueil, d'origine héliopolitaine[1], exploitait des légendes relatives à la femme, ou aux

(1) Héliopolis est mentionnée deux fois : Ire formule, l. 2; VIe formule, l. 9. La seule autre ville citée est Hermopolis, à propos du dieu Thot (IIIe formule, l. 1).

femmes, d'Horus, ignorées de la théologie officielle, et dont la publication récente des papyrus Chester Beatty a déjà fait connaître certains éléments[1].

La septième formule est tirée d'un livre pour la protection du roi lui-même[2]. Il est difficile de la dater. Pourtant l'absence de tout néologisme et la sobre tenue de sa rédaction la placent sûrement à une haute époque. Elle est de plus la formule même de la statue, celle qui s'applique à Ramsès III et dont la représentation du roi en Khopri illustre directement le texte.

Au-dessous de cette incantation majeure, le scribe qui a composé l'équipement épigraphique du monument (en puisant peut-être dans la bibliothèque du temple d'Héliopolis) a choisi le premier chapitre du *Livre de repousser Apophis, le grand Ennemi,* qu'on ne connaissait jusqu'à présent que par une recension du début de l'époque grecque. Ce livre remontait donc au moins à la XXe dynastie. Mais, à en juger par le vocabulaire et le style, il ne devait pas dater de beaucoup plus haut. C'était alors une œuvre récente, à la manière prolixe de l'époque, qui devait de ce chef représenter la littérature magique à la mode.

Enfin, pour occuper les deux lignes qui lui restaient à remplir, le compositeur est revenu au premier recueil qui lui avait déjà servi, et il en a tiré la IXe formule. En fait il la choisit trop courte, et il dut meubler la fin de la dernière ligne par une simple phrase magique empruntée au même livre. C'est la Xe et dernière formule de sa compilation.

Le fait qu'une statue royale porte des textes de cet ordre, et non des inscriptions protocolaires, mérite de retenir l'attention.

Des textes analogues se retrouvent à une époque beaucoup plus tardive sur toute une catégorie de statues, que M. Lacau a étudiées et auxquelles il a donné le nom, qui a fait fortune, de «statues guérisseuses»[3]. A la

(1) Gardiner, *Hieratic Papyri in the British Museum, Third series, Chester Beatty gift,* Londres 1935, I, p. 56.

(2) Analogue au livre mentionné dans le Catalogue de la bibliothèque du temple d'Edfou (Chassinat, *Le temple d'Edfou,* III, Le Caire 1928, p. 351.

(3) Lacau, *Les statues «guérisseuses» dans l'ancienne Égypte,* dans *Fondation Eugène Piot, Monuments et mémoires,* XXV, Paris 1921-1922, p. 189-209.

différence du groupe de Ramsès III, ces statues sont dédiées par des particuliers; les textes magiques couvrent tout leur corps, qu'ils habillent en quelque sorte; enfin elles datent toutes du début de l'époque grecque. Consacrées dans des temples, elles étaient érigées sur un socle creusé d'un bassin destiné à recueillir l'eau qu'on faisait couler sur elles. Ceux qui avaient été piqués ou mordus par des bêtes malfaisantes buvaient de cette eau imprégnée de la vertu des formules magiques qu'elle avait lavées, pour obtenir la guérison de leurs souffrances.

Il est impossible que le groupe de Ramsès III ait servi au même usage. En raison de sa taille d'abord, mais aussi de la disposition des textes sur le dossier et sur les côtés du siège, qui en eussent rendu le lavage par trop impratique. Du reste ses textes magiques ne comportent pas la mention de «cet homme torturé ([hieroglyphs])», caractéristique des formules guérisseuses; et encore bien moins celle, si explicite, de la statue Tyskiewicz du Louvre : «cet homme qui boit cette eau» ([hieroglyphs])[1].

Il ne s'ensuit pas pourtant qu'il n'y ait aucune relation entre le groupe de Ramsès III et les statues guérisseuses de basse époque. La présence de textes magique contre les bêtes venimeuses, dans les deux cas, établit au contraire entre elles un lien indiscutable.

Le petit temple dans les ruines duquel le groupe de Ramsès III a été découvert ne pouvait être — sa position le prouve — qu'un oratoire de caravaniers, comme les temples conservés à El-Kab à l'orée des pistes désertiques s'enfonçant vers la Mer Rouge. Il était comme eux situé à quelque distance de la vallée du Nil, au point où, celle-ci venant de disparaître à l'horizon, le voyageur n'avait plus qu'à confier son sort aux dieux du désert. Il dominait la route d'accès vers l'isthme de Suez qui se détachait, passé le Gebel el-Ahmar[2] de la grande route reliant Memphis à Héliopolis, *via* Babylone d'Égypte[3]. Or, le désert de l'isthme de Suez

(1) Sur la poitrine, le long du bras gauche (d'après une photographie).

(2) C'est précisément par le Gebel el-Ahmar que Sinouhé, fuyant vers l'Asie, aborde le désert aux environs de Memphis (Papyrus du Ramesséum, l. 39-41).

(3) Sur cette route, cf. Hamza, *The statue of Meneptah I found at Athar en-Nabi and the route of Pi'ankhi from Memphis to Heliopolis*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, XXXVII (1937), p. 233-242.

avait dans l'antiquité une réputation sinistre on le disait infesté de serpents qui se dissimulaient dans le sable[1]. De ce fait et de la connexion avec les statues guérisseuses de basse époque on peut inférer le caractère véritable du groupe de Ramsès III et l'usage auquel il était destiné.

Ses inscriptions, on l'a vu, visent moins à guérir[2] qu'à empêcher la morsure ou la piqûre des serpents et des scorpions en prévenant les attaques de ces bêtes malfaisantes. Il s'agissait de les conjurer (formules I, III, IX), de clore leur gueule (formule VII), de les immobiliser (formule VIII), de les abattre (formule IV) et de préserver le corps de leurs entreprises (formule VI). Elles avaient donc un but prophylactique. Des titres mentionnant le céraste par deux fois (formules III et IX)[3] donnent à penser que cette prophylaxie visait spécialement la traversée du désert voisin, celui de l'isthme. Le rôle du groupe de Ramsès III était donc de fournir aux voyageurs, dans cet oratoire de départ, la sauvegarde contre les reptiles dont la morsure allait mettre leur vie en péril à tout instant.

Ce ne pouvait être toutefois en leur offrant dans cet oratoire la faculté de lire, ou de copier, les textes ainsi réunis. Les caravaniers étaient en majorité des illettrés, et la disposition de ces textes, surtout sur le dossier du siège, n'était pas précisément faite pour en favoriser la lecture. Les formules devaient agir d'une façon plus simple et plus rapide. Gravées sur la statue, elles lui communiquaient leur vertu, et la statue chargée d'un tel potentiel pouvait à son tour le communiquer par contact. C'était en somme le même mécanisme que celui des statues guérisseuses. Seulement pour celles-ci le but visé était différent : il s'agissait de combattre un ennemi déjà introduit dans la place — le venin dans le corps — et pour le faire efficacement, d'absorber une boisson magique à la façon d'un remède. Dans le cas d'un ennemi extérieur au corps à repousser, la méthode devait être différente : il fallait, par un contact extérieur,

(1) Strabon, *Géographie*, XVII, 21 : ϖρὸς δὲ τῷ ἄνυδρος εἶναι καὶ ἀμμώδης ἑρπετῶν ϖλῆθος ἔχει τῶν ἀμμοδυτῶν «outre qu'il est privé d'eau et sablonneux, il renferme une multitude de serpents, de l'espèce des serpents des sables.»

(2) Le venin agissant dans les chairs n'est mentionné que deux fois, dans le cours des formules II et V.

(3) Cette mention n'avait été trouvée jusqu'à présent dans aucun recueil magique. Elle est donc rare, et d'autant plus significative.

établir autour de l'homme un rayonnement magique. Il y aurait dix manières d'imaginer comment. Il vaut mieux, pour se faire une idée précise des rites dont cette statue était l'objet, attendre qu'un texte ou une circonstance archéologique le révèle.

Il est à remarquer que, parmi les centaines de statues royales antérieures à Ramsès III que l'on a découvertes jusqu'à présent, aucune n'offre à aucun degré le caractère de statue prophylactique qui appartient à ce groupe de Ramsès III. Réserve faite de ce que le hasard des fouilles peut apporter, on est tenté de croire que l'idée d'une statue de ce genre est une trouvaille de la XXe dynastie, dans le dessin de réaliser par tous les moyens et jusqu'aux extrêmes limites la protection des habitants de l'Égypte qui était un des principaux devoirs du pharaon théocratique[1].

D'ailleurs la logique rigoureuse — sur le plan magique bien entendu — de la constitution de l'ensemble porte la marque d'une œuvre réalisée dans sa conception primitive sans que le temps y ait encore introduit ni usure ni adultération. Les trois éléments qui la composent — textes, effigie du roi, scarabée de Khopri — ont leur pleine valeur, également essentielle à la réalisation de la statue miraculeuse : les textes pour déterminer sa vertu particulière et pour fonder l'assimilation du roi avec Khopri; l'effigie royale pour vivifier ces textes, en leur prêtant la puissance actuelle et vivante du fils des dieux; le scarabée de Khopri pour leur conférer la dignité suprême d'être prononcés par le dieu lui-même auxquels ils identifient le roi. Dans cette combinaison, c'est la personnalité du roi qui crée l'efficacité : de ce qui ne serait plus ou moins que des caractères de grimoire, elle fait une force toujours vivante et souverainement divine.

(1) La devise «Protégeant l'Égypte», adoptée comme nom d'Horus par Ramsès II, est fréquente après lui dans les protocoles royaux des XIXe et XXe dynasties. Elle fut reprise par Alexandre le Grand, soucieux d'entrer dans la personnalité d'un véritable pharaon théocratique. Cette protection s'exerçait par les armes contre les ennemis de l'Égypte; par les chasses royales contre les grands fauves du désert. Pour l'étendre contre les reptiles, il n'y avait d'autre moyen que de mettre en œuvre les ressources de la magie officielle, dont le service était assuré au Palais.

Il en va tout autrement pour les statues guérisseuses de l'époque grecque. Ici toute la vertu divine dérive du cippe d'Horus qu'elles portent devant elles et des formules qui les couvrent, au point qu'un cippe d'Horus isolé a exactement la même valeur thaumaturgique[1]. C'est l'image d'Horus, debout au milieu du cippe, qui apporte directement l'efficacité divine, comme le ferait, sans plus, une amulette. La personnalité du dédicant n'a aucune part dans la «construction magique» de l'ensemble. Elle n'est représentée que pour exciter la reconnaissance de ceux qui sont guéris par l'eau sainte, et bénéficier d'une prière de remerciement. Le personnage des statues guérisseuses est donc adventice. De fait la pratique des stèles d'Horus, destinées au rite du lavage, est notablement plus ancienne que leur combinaison avec l'image d'un particulier qui les présente et les consacre à son nom[2].

D'où est venue l'idée de cette adjonction qui n'est requise en rien par le rite magique? La découverte de la statue prophylactique de Ramsès III à Almaza suggère la réponse : de l'imitation des statues «bienfaisantes» de rois, érigée dans certains oratoires dès la XXe dynastie. Et certes le fait n'a rien de surprenant dans une civilisation au cours de laquelle tant d'autres rites et d'autres formes plastiques, créés à l'origine pour les rois, sont entrés dans l'usage des particuliers en vertu de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler la «démocratisation».

Ét. Drioton.

(1) Lacau, *Les statues «guérisseuses» dans l'ancienne Égypte*, dans *Fondation Eugène Piot, Monuments et mémoires*, XXV, Paris 1921-1922, p. 195-196.

(2) *Ibid.*, p. 200, note 1. Elle remonte peut-être à la XIXe dynastie.

UNE STATUETTE DU NOUVEL EMPIRE

PAR

AHMED FAKHRY.

Cette statuette se trouvait parmi les objets du magasin de l'inspectorat de la Moyenne Égypte à Minieh. Il n'y a aucune indication précise sur sa provenance; il serait toujours admissible qu'elle ait été trouvée dans une localité située entre le Caire et Nagᶜ Ḥammadi, qui sont les limites de cet inspectorat.

Cette statuette est en albâtre, et représente un homme agenouillé, portant entre les mains une triade de divinités posées sur un piédestal. La partie supérieure manque, et les visages de ces divinités sont abîmés. Elle mesure o m. 27 de hauteur, et la base, o m. 185 × o m. 112. Le dos, le front, les côtés du piédestal de la triade et le tour de la base sont couverts d'inscriptions.

LES INSCRIPTIONS.

I. Sur le front du piédestal de la triade, le nom d'un roi est inscrit dans deux cartouches, chacun surmonté de et au-dessous desquels se trouve la représentation de l'union du sud et nord. Les noms du roi sont martelés et les seuls signes sûrs et bien visibles sont : dans le cartouche de droite et ⊙ dans le deuxième [1]. De part et d'autre, il y a une ligne d'inscription :

Côté droit : . *Paroles dites par Khnoum : Je te donne toute vie, stabilité et prospérité et toute santé comme le dieu Raᶜ éternellement.*

---

[1] Voir plus bas, p. 93.

Côté gauche : . . . « *aimé de . . . . . Satis et Anukis maîtres d'Éléphantine.* »

II. Les inscriptions du dos sont :

1) . . . *pour le* Ka *du chef des Deux Maisons du trésor, du maître des Deux Terres Sethy, le vénéré.*

2) [(1)] . . . *parfum et chaque chose pour le* Ka *du chef des Deux Maisons du trésor, du maître des Deux Terres Sethy le vénéré.*

III. Sur le socle, deux textes, chacun commence au milieu et continue sur un côté :

Côté droit :

. . . *qu'ils donnent d'entrer et de sortir au Palais sous la faveur du Dieu bon.* [*Pour*] *le* Ka *du scribe royal, ... directeur* [*des Deux Maisons du trésor*], *du maître des Deux Terres Sethy, vénéré* [(2)].

Côté gauche :

------ . . . *v. p. s. un bon enterrement après une vieillesse . . . . . Sethy.*

COMMENTAIRE.

1. Date de la statuette.

Ce type de statues, un homme agenouillé avec une divinité, triade ou un autel entre ses bras, fut introduit dans la statuaire égyptienne au Nouvel Empire [(3)]. Cette longue robe plissée est employée depuis la fin de la XVIIIe dynastie et elle était en vogue sous la XIXe dynastie. Le nom du propriétaire de la statue suggère qu'il était probablement nommé d'après

(1) Le est la partie inférieure du signe .

(2) Pour la bibliographie du nom, voir Ranke, *Die ägyptischen Personennamen,* p. 322.

(3) Cf. Maspero, *Art in Egypt*, p. 167 et fig. 297 qui est presque une copie de cette statuette.

le roi Seti I. Ces indications nous aident à limiter nos recherches au sujet du nom du roi. Le reste des signes dans les deux cartouches concorde avec le nom de Ramesses II . Dans le premier cartouche le disque solaire et la tête du faucon du signe sont visibles; et dans le deuxième cartouche, on peut encore voir la partie supérieure de et la fin de au coin gauche.

2. Provenance.

La triade de Khnoum, Satis et Anukis est celle d'Éléphantine. La statuette fut trouvée, sans doute, dans une localité de la Moyenne Égypte et l'on peut émettre deux hypothèses : 1° la statuette était originaire d'Éléphantine et elle fut transportée en Moyenne Égypte à une époque postérieure ou, 2° le culte de cette triade s'était étendu à une ville de la Moyenne Égypte. Nous savons que le dieu Khnoum était honoré dans les villes suivantes : 1° à (Hypselis, la Shotb moderne dans la province d'Assiout); 2° à (Antinoe, Sheikh ʿAbadah, province d'Assiout); 3° à Hermopolis (Ashmunein, province d'Assiout); 4° à (dans le voisinage de Beni-Hassan, province de Minieh et 5° à (une localité dans le nome Héracléopolitain), province de Beni-Souef. Nous savons que le culte de ce dieu n'était pas originaire de toutes ces localités, mais dans quelques cas, nous sommes sûrs qu'il avait été introduit d'Éléphantine [(1)]. Nos connaissances du culte de ce dieu ne permettent pas de dire si le dieu Khnoum d'Éléphantine était honoré en Moyenne Égypte avec la triade de sa ville d'origine ou s'il était seul. Dans quelques villes, il était associé à d'autres déesses comme Isis et Hathor mais, dans la plupart des cas, les monuments trouvés jusqu'à ce jour ne sont pas suffisants en nombre pour permettre d'en déduire un résultat définitif.

3. La carrière du Sethy.

Ce personnage nous est connu par d'autres monuments. Daressy a publié dans les *Annales du Service*, XVIII, p. 282, une statue trouvée à Thèbes. Le nom est écrit , , et porte les titres suivants :

1° , 2° (var. ,), 3°

(1) Ahmed Badawi, *Der Gott Chnum*, p. 40, 43 et 48.

[hieroglyphes] (var. [hieroglyphes]), 4° [hieroglyphes], 5° [hieroglyphes]. Daressy attribua cette statue à la XIXe dynastie et pensait qu'elle provenait probablement de son tombeau qui devait être dans la nécropole de Thèbes.

Le tombeau de ce personnage se trouve en effet, dans la Moyenne Égypte et il fut trouvé par Petrie en 1920 à Sedment[1]. Les textes sur les six piliers, dans ce tombeau, donnent les titres suivants :

1) [hieroglyphes] *scribe royal.*

2) [hieroglyphes], [hieroglyphes], [hieroglyphes] *grand chef d'armée du maître des Deux Terres.*

3) [hieroglyphes] *préposé à la suite du maître des Deux Terres.*

4) [hieroglyphes] *le premier charioteur de sa majesté.*

5) [hieroglyphes] *ambassadeur royal dans tous les pays.*

Ces trois monuments, ainsi que notre statuette, celle de Thèbes et son tombeau nous donnent trois documents qui nous exposent l'activité de ce personnage au service de son roi.

La statuette est le plus ancien document et son titre principal était le préposé aux Deux Maisons du Trésor. Sur la deuxième statue, nous voyons qu'il acquit une haute fonction dans l'armée, en plus de son poste fiscal. Au cours de ses dernières années, il semble avoir abandonné la finance et toute son activité était désormais concentrée dans le service de son maître dans l'armée et dans les missions aux pays étrangers.

Ahmed Fakhry.

[1] Petrie-Brunton, *Sedment,* II, p. 27 et pl. LXIX, LXX. Les piliers de cette tombe sont maintenant à Bruxelles et sont publiés par L. Speleers, *Recueil des Inscriptions égyptiennes des Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles,* 252, p. 60. Le tombeau est actuellement inaccessible.



La statuette (vue de face).



La statuette (arrière).



La statuette (vue de côté).

TWO FAIENCE STATUETTES

BY

GUY BRUNTON.

The Cairo Museum has recently acquired two statuettes which seem to be unique and therefore worthy of publication. Both, however, are mutilated and of unknown provenance. The drawings are the work of my wife.

Figure 1. Reg. No. 64919. In 1935 a small tin box, which had been stored in a magazine, was examined and found to contain a

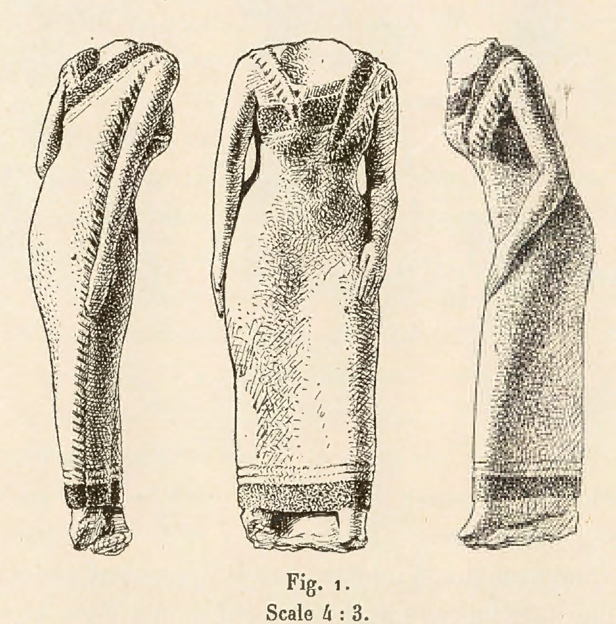


Fig. 1.
Scale 4 : 3.

collection of fragments of all sorts mostly of no value whatever. There was no written indication of their origin; they seemed to be odds and ends found in some exploratory work and possibly came from Saqqara. Among them the only piece of interest was this female statuette. Its height is 5,2 cms. and it is made of faience of fine quality. The main colour is a pale blue now mostly faded; the border at the top and bottom

of the dress is of dark blue. The material and the carefully detailed workmanship suggest a Saite or rather later date. There are two very unusual features, the graceful bending attitude, and the style of the garment. This consists of a single piece of cloth, rectangular in shape; the vertical edges end in a fringe, and the horizontal in a band of deep

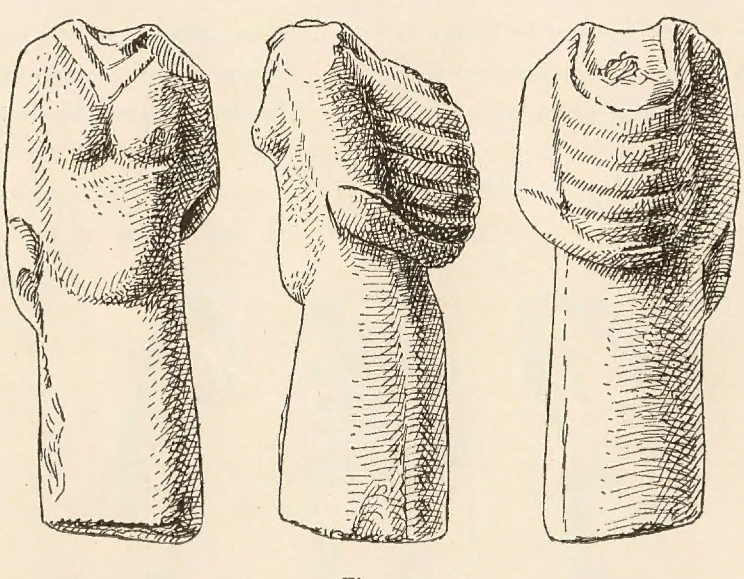


Fig. 2.
Scale 1 : 1.

blue colour. To put on this garment, it was held in front over the chest and the surplus passed under the armpits round to the back where the two parts are crossed over. The two upper corners are finally brought back to the front over the shoulders, one being tucked under the upper border and the other fastened over it, probably with a pin of some kind. This shawl is worn exactly in the same way as many native African women wear their blankets. It seems likely that the figure formed part of a group; the woman must have been doing obeisance to some divinity or official. But I know of no parallel, and can make no suggestion as to the significance of the composition.

Figure 2. Reg. No. 71774. Early in 1939 this little figure was very kindly presented to the Museum by M. N. Tano in whose shop I had

noticed it. It was said to have come from Mataria. Its height is 7 cms. The faience of which it is composed, now much discoloured, is of a dull greyish green. Its date seems to be Saite or Ptolemaic. It represents a woman clad in a garment which is wrapped over the upper arms and part of which hangs right down the back over the skirt in a wide tail. In front the left side of the skirt is rounded off. The right side, however, is different; something long and narrow in addition to the right hand has been broken off the angle of the skirt. On the back is a receptacle (basketwork?) represented by five horizontal bars. This seems to be hung round the neck by a strap which forms a V in front. The woman leans forward slightly to bear the weight, and her left hand is passed behind her back to help support the basket. This contains a child; the head, emerging at the top, has been broken off; but the arms reaching up to the mother's shoulders are still visible though not very detailed.

This method of carrying children is common among the natives of East Africa and no doubt in many other parts of the Continent. Beduin women may be seen with children on their backs in the same way. But it was not the custom among the Ancient Egyptians, and it is to be presumed that the figure represents a foreigner. Sudanese women are shown thus in the XVIIIth Dynasty in the Tomb of Ḥuy (Davies, pl. XXX), at Beit el Wali (Wreszinski, *Altas*, pl. CLXVIII), and in the tomb of Ineni (*loc. cit.*, pl. CCLXV). In this last tomb there are also Syrian women carrying their children in the same way. I have to thank Mr. J. Leibovitch for two of these references.

Guy Brunton.

UN SCARABÉE COMMÉMORATIF
DE MINEPTAH

PAR

L. KEIMER.

J'ai eu tout dernièrement la chance d'acquérir les deux superbes scarabées que l'on voit représentés aux planches X et XI et dont l'un au moins me paraît être d'une particulière importance. Je ne connais pas le ou les auteurs de la découverte, car j'ai acheté ces pièces à un vendeur qui les tenait lui-même de deuxième ou de troisième main. Je ne puis donc garantir l'authenticité de la narration que l'on m'a faite touchant la provenance des objets et les circonstances de leur découverte. Comme nous le verrons au cours de cette petite étude, les curieux détails que contient ce récit militent plutôt en faveur de sa vraisemblance.

Ces scarabées auraient été trouvés renfermés dans un vase contenant également une grande quantité de petits scarabées. Ces derniers auraient été vendus à des marchands ambulants et, dans cette hypothèse, il serait intéressant de retrouver ces objets. Le vendeur n'a pu m'indiquer le lieu exact de la trouvaille, mais il a acquis la certitude qu'il est situé au nord de *Fâqous* sans pouvoir préciser davantage.

Voici la description des deux scarabées :

1° Pl. X. — Scarabée en stéatite recouvert d'un émail de couleur verte, dont la plus grande partie est encore conservée. Long. max. 9 cm., larg. max. 6,5 cm., haut. max. 3,5 cm. Le scarabée est relativement plat, ce qui n'apparaît pas sur la planche. Sur le revers est incisé le texte, bien connu, se rapportant au mariage d'Aménophis III avec Tiy. Quoique les spécimens de cette émission de scarabées soient assez nombreux [1],

---

[1] On trouvera une bibliographie assez complète dans Étienne Drioton et Jacques Vandier, *L'Égypte* (« *Clio* », *Introduction aux études historiques. — Les peuples de l'Orient méditerranéen*), 1938, p. 360, n°s 1 et 6, mais on se référera également à la note 5, p. 118 de cet article.

je n'hésite pas à considérer le présent exemplaire comme un des meilleurs, sinon le meilleur, qui soit parvenu à ma connaissance. La pièce est presqu'intacte, à part une légère cassure au bord droit.

2° Pl. XI. — Scarabée en stéatite recouvert d'un émail de couleur verdâtre encore intact en grande partie. Long. max. 8,1 cm., larg. 6 cm., haut. max. à peu près 3,5 cm. Le thorax est sensiblement plus bombé que chez l'insecte vivant et la plupart des scarabées artificiels. La pièce présente deux légères cassures, l'une devant la tête, l'autre sur le bord gauche. Le revers porte incisée l'inscription suivante :

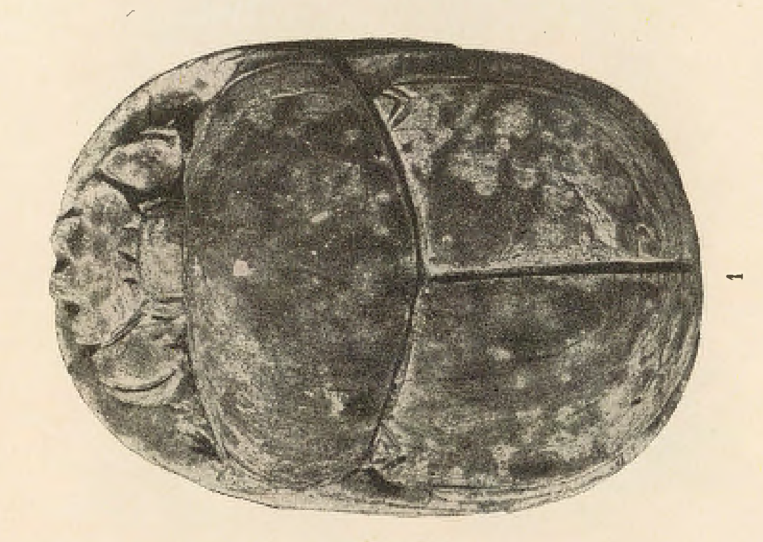
«Le prince, le remplaçant de *Gbb* (pris dans le sens de 'roi'), essence divine (pris dans le sens de 'fils divin'), issu du taureau vaillant, dans la main de qui sont réunis les pays plats et les pays montagneux (c'est-à-dire les pays étrangers), celui qui est circonspect en rendant justice à ses pères (c'est-à-dire à ses prédécesseurs) et à tous les dieux, le seul sans son pareil, qui tient sous sa domination les rois de tous les pays étrangers, le scribe royal, le grand chef de l'armée (le généralissime), le fils royal, *Mr-n-ptḥ*, qui vivra éternellement.»

Cette remarquable inscription nous apprend donc que «le fils royal *Mr-n-ptḥ*» occupait le poste de «scribe royal» et, ce qui est beaucoup plus important, de «grand chef de l'armée». Il s'agit probablement des

(1) Cf. Gardiner, *Egyptian Grammar*, 1927, *Sign-list*, p. 499, T n° 21, note 1.

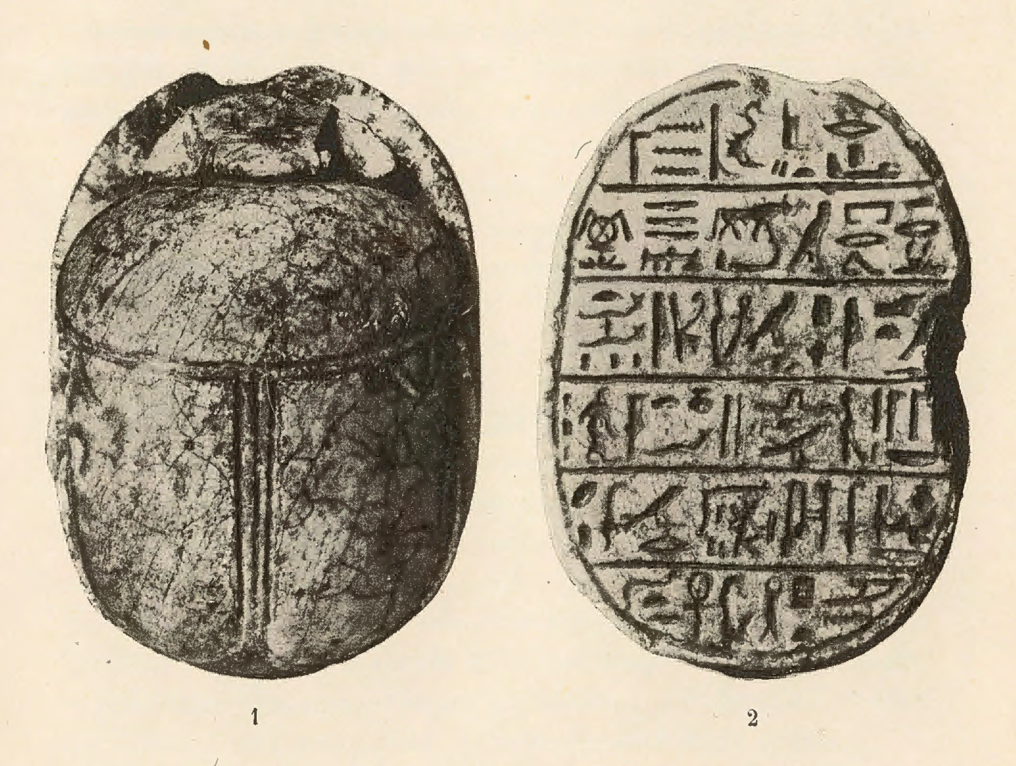


2

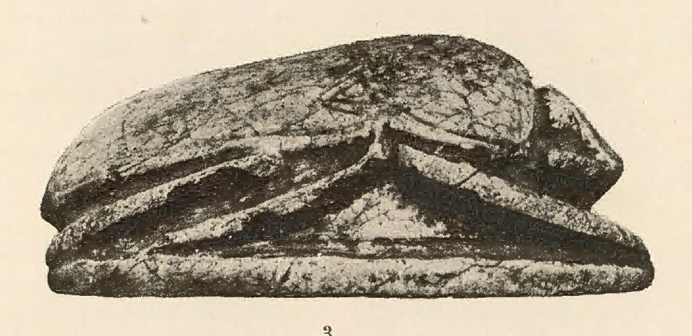


1

Scarabée commémoratif du roi Aménophis III («Mariage avec Tiy» ou «les limites de l'Empire»). Grand. nat.



1 2



3

Scarabée commémoratif du «fils royal *Mr-n-ptḥ*». Grand. nat.

dernières années de Ramsès II, alors très avancé en âge, époque où son treizième fils Mineptah — ses douze frères étant déjà morts — remplaça son père à la tête de l'armée. Le pharaon, comme on le sait, après les campagnes de la première partie de son règne, gouverna paisiblement pendant une quarantaine d'années et, dans son extrême vieillesse, semble s'être tenu à l'écart de toute politique active; la protection des frontières de l'empire revenait tout naturellement à son fils. Notre scarabée est donc antérieur à la célèbre stèle d'«Israël» qui porte au recto une inscription d'Aménophis III et au verso un récit des campagnes de Mineptah, alors souverain.

Nous avons vu plus haut que les deux scarabées auraient été découverts dans l'est du Delta («au nord de *Fâqous*»); il me paraît donc possible ou même probable qu'ils proviennent de l'une des résidences royales du Delta, Ramsès ou Pithom, villes construites par Ramsès II[1]. Si cette supposition est exacte, on peut admettre que l'on ait fait collection, à la cour royale, de ces scarabées commémoratifs, fait qui devient encore plus probable si les scarabées ont été réellement trouvés réunis dans un seul et même vase. Comme nous savons maintenant que Pi-Ramsès n'est autre que Tanis, il me paraît possible qu'ils proviennent de cet endroit.

On a souvent fait remarquer que les scarabées commémoratifs étaient émis à la manière de nos médailles commémoratives[2]. Cette comparaison

---

[1] Dans son dernier livre, intitulé *The Route of the Exodus of the Israelites from Egypt*, 1938, M. A. Lucas a discuté encore une fois la question de l'emplacement de Pithom et de Ramsès, tout en donnant une bibliographie abondante. — Les fouilles exécutées depuis dix ans à Tanis par M. P. Montet ont prouvé l'exactitude de l'équation suivante : Avaris (résidence des Hyksos) = Pi-Ramsès de la XIXe dynastie = Tanis de la XXIe dynastie. Voir par exemple P. MONTET, *Tanis, Avaris et Pi-Ramsès*, dans *Revue Biblique*, t. 39, janvier 1930, p. 1-28; IDEM, *Les nouvelles fouilles de Tanis* (1925-1932), 1933; A. H. GARDINER, *Tanis and Pi-Ramesses : A Retractation*, dans *Journal of Egyptian Archæology*, t. XIX, 1933, p. 122-128; Raymond WEILL, *The Problem of the Site of Avaris*, dans *Journal of Egyptian Archæology*, t. XXI, 1935, p. 10-25. Cf. également SETHE, *Urgeschichte*, 1930, § 226, p. 187.

[2] Voir par exemple A. H. GARDINER, *The Delta Residence of the Ramessides*, dans *Journal of Egyptian Archæology*, t. V, 1918, p. 131; H. JUNKER, *Die Aegypter*, dans H. JUNKER und L. DELAPORTE, *Die Völker des antiken Orients*,

aurait encore plus de force s'il était prouvé que les anciens Égyptiens collectionnaient ces scarabées commémoratifs comme on le fait aujourd'hui encore pour les médailles. Un argument assez convaincant en faveur de cette hypothèse est que, de même que des médailles commémoratives d'époques différentes sont quelquefois découvertes ensemble, les deux scarabées dont nous nous occupons ont été émis à des époques assez éloignées l'une de l'autre (Aménophis III régnait de 1405 à 1370, Ramsès II de 1298 à 1232 avant J.-C.)[1] et plus tard renfermés dans un même récipient.

Quel événement le prince Mineptah a-t-il voulu commémorer par l'émission du scarabée dont l'unique exemplaire qui nous soit connu jusqu'à présent fait l'objet de cette note? Il me paraît évident que c'est l'investiture que lui donna son père du haut commandement de l'armée égyptienne.

A quelle époque remontent les scarabées commémoratifs et quels sont leurs différentes catégories? Bien que je ne me sois pas occupé en détail de cette question, je me hasarde (après un examen que je juge moi-même beaucoup trop rapide pour être suffisant) à exprimer l'opinion suivante[2] :

I. — Les premiers spécimens de scarabées commémoratifs apparaissent sous le règne de la reine Hatchepsout. Étant donné qu'il s'agit de scarabées de taille ordinaire (entre 1,5 cm. et 2,5 cm. environ) relatant très brièvement des événements historiques, on les appelle «scarabées historiques mineurs»[3], les opposant ainsi aux grands scarabées dits «historiques majeurs» d'Aménophis III, dont ils peuvent être considérés en quelque sorte comme les prototypes. Voici quelques exemples :

1933, p. 131 («Gedenkmünzen»); A. Erman, *Die Welt am Nil. Bilder aus dem alten Aegypten*, 1936, p. 147 : «Auf Skarabäen ..., die er wohl wie Denkmünzen verteilt hat...»

[1] L'intervalle exact entre l'émission des deux scarabées me paraît être de cent soixante dix ans : Aménophis III épousa Tiy au début de son règne (1405 av. J.-C.) et nous pouvons admettre que Mineptah fut généralissime de l'armée vers la fin du règne de son père, disons par exemple vers 1235 (Ramsès II mourra en 1232). Nous obtiendrions ainsi un intervalle de cent soixante dix ans (de 1405 à 1235 av. J.-C.).

[2] Je me base surtout sur Petrie, *Scarabs and Cylinders with names illustrated by the Egyptian Collection in University College*, Londres, 1917, p. 26 (mais je n'ai pas consulté Petrie, *Buttons and Design Scarabs*, 1925) et Drioton, *Le roi défunt, Thot et la crue du Nil*, dans *Egyptian Religion (éd. Samuel A. B. Mercer)*, t. I, 1933, p. 39 et seq.

[3] Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 40-41, note 6.

a) *N* (Hatchepsout) *attribuant la nourriture*[1];

b) *N* (Hatchepsout) *durant par les monuments*[2];

c) *N* (Hatchepsout) *se levant dans l'horizon*[3];

d) *N* (Hatchepsout) *agréable d'odeur au nez des divinités de Thèbes*[4].

Les légendes *a* et *b* ont probablement rapport «à des événements que les circonstances dans lesquelles le scarabée était employé évoquaient avec précision dans l'esprit des contemporains, mais qui nous échappent aujourd'hui»[5]. L'inscription *d* fait sûrement allusion à la fameuse expédition de la reine au pays de Pount, grande entreprise commerciale qui fournissait les produits du sud dont avaient besoin la cour royale et les temples thébains. Elle rappelle probablement en outre, comme *c*, l'apothéose de la grande reine[6].

II. — Nous possédons également bon nombre de scarabées commémoratifs portant le cartouche du roi Thoutmès III et faisant chacun très succinctement allusion à un épisode ou à un événement de la vie de ce grand pharaon. Ces scarabées ont, comme ceux d'Hatchepsout, la taille d'un scarabée ordinaire. Je me borne à citer les exemples suivants :

a) *N* (Thoutmès III) *né à Thèbes*[7];

---

[1] P. E. Newberry, *Egyptian Antiquities. Scarabs (University of Liverpool, Institute of Archæology)*, 1906, pl. XXVII, 27; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 42.

[2] Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXV, 7; cf. texte, p. 26, § 53; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 43.

[3] Newberry, *Scarabs*, pl. XXVII, 28; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 44.

[4] Newberry, *Scarabs*, pl. XXVII, 29; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 42 et 43.

[5] Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 43.

[6] Cf. Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 43 et 44.

[7] Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 13.

b) *N* (Thoutmès III) *se levant à Thèbes*[1]. Le scarabée *b* commémore-t-il, comme le scarabée *a*, la naissance du roi à Thèbes ou fait-il plutôt allusion à son apothéose?

c) Le jeune roi tirant de l'arc[2]. Si le sujet de ce scarabée n'entre pas tout à fait dans l'ordre des actions à commémorer, il rappelle cependant les deux éditions des grands scarabées, dits «historiques majeurs», relatant les chasses d'Aménophis III (cf. *infra*, p. 118, note 5).

d) *N* (Thoutmès III) *affermi sur le dos de* [*ses*] *ennemis*[3-4].

e) Sur le dos d'un scarabée est sculptée une jeune fille syrienne se tenant accroupie. Sur le plat est incisé : *N* (Thoutmès III) *anéantissant Qadesh*[5];

f) *Le dieu bon N* (Thoutmès III) *écrasant Qadesh*[6];

Les scarabées *d*, *e*, *f* ont évidemment rapport aux guerres du roi[7].

g) Le roi prosterné en adoration devant un obélisque : [8];

(1) Hall, *Catalogue of Egyptian Scarabs*, etc., in *the British Museum*, t. I, 1913, p. 70, n[os] 691 et 692; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 41.

(2) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 4. Cf. B. van de Walle, *Les rois sportifs de l'Ancienne Égypte*, dans *Chronique d'Égypte*, XIII[e] année, n° 26, juillet 1938, p. 234-257 (avec bibliographie détaillée); voir les travaux de Schäfer cités dans la note 1 de la page 240; voir également les pages 242 et suiv. (Thoutmès III).

(3) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 16 (la transcription que donne Petrie de cette légende est sans aucun doute fantaisiste, fait sur lequel M. Drioton a bien voulu attirer mon attention); Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 43.

(4) Le cheval est ici une illustration, pas un hiéroglyphe. Cette illustration est pourtant d'une importance toute particulière, car nous savons que c'est au début du Nouvel Empire que le cheval fut introduit en Égypte.

(5) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 15.

(6) Newberry, *Scarabs*, pl. XXVIII, 11; Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 14; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 42.

(7) On pourrait mentionner ici également le scarabée Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 10.

(8) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 12.

h) *N* (Thoutmès III) *de qui les deux obélisques sont établis dans le temple d'Amon-Rē*[1].

Les scarabées *h* et *i* commémorent évidemment l'érection des obélisques par le roi;

i) *N* (Thoutmès III) *plaçant des monuments dans le temple d'Amon-Rē*[2] ou *N* (Thoutmès III) *durant par les monuments*[3];

j) *N* (Thoutmès III) *ornant le temple de Rē à jamais*[4]. Bien que nous ne sachions pas exactement quel événement visent les scarabées *j* et *k*, il est évident qu'ils font allusion à Thoutmès III comme grand constructeur;

k) Scarabée du Musée du Louvre n° 3408[5] : 1 (→) 2 (→) 3 4 5 *Mn-ḫpr-rʿ est au ciel, comme la lune : le Nil est à son service; il ouvre sa châsse pour donner la vie à l'Égypte*. Ce scarabée, également de petite dimension (long. 2 cm.), porte un texte

(1) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 18; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 42. — Cf. également Berlin n° 3530, *Ausführliches Verzeichnis der aegyptischen Altertümer*, 1899, p. 417; J. H. Breasted, *The Obelisks of Thutmose III. and his Building Season in Egypt*, dans *Zeitschrift für ägypt. Sprache*, t. 39, 1901, p. 59; Idem, *Ancient Records of Egypt*, t. II, 1906, p. 250, n° 625; H. Schäfer, dans *Amtliche Berichte aus den Königlichen Kunstsammlungen*, janvier 1910, p. 95; C. L. R(ansom), *A Commemorative Scarab of Thutmose III.*, dans *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, t. X, 1915, n° 3, p. 46-47, voir également *Journal of Egyptian Archæology*, t. II, 1915, p. 188 et Griffith, *Bibliogr.*, 1914-1915, dans *Journal of Egyptian Archæology*, t. II, 1915, p. 250; A. Rowe, *A Catalogue of Egyptian Scarabs, Scaraboids, Seals and Amulets in the Palestine Archæological Museum*, 1936, p. 113, n° 479 (343091).

(2) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 17.

(3) Hall, *Scarabs*, p. 69, n[os] 675, 676 et 677; Newberry, *Scarab-Shaped Seals* (*Catalogue général*), 1907, pl. II, n° 36104; Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 19 et 20; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 43.

(4) Newberry, *Scarabs*, pl. XXVIII, 14; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 42.

(5) Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 39 et seq.

beaucoup plus détaillé que tous les autres «scarabées historiques mineurs». M. Drioton me paraît avoir prouvé qu'il fait allusion à la mort du roi;

l) M. Drioton[1] rappelle également un scarabée du British Museum[2] «qui représente la divinisation, dans le ciel, de Thoutmôsis III : un roi casqué (donc le roi vivant), [hiéroglyphes], soulève à deux bras le ciel, [hiéroglyphe], qui supporte un sphinx couché désigné comme [hiéroglyphes]. C'est la traduction exacte, par l'image, de l'expression du scarabée du Louvre : *Menkheperré est au ciel.* C'en est, en même temps, le commentaire, car cette élévation au ciel est faite par un roi, de toute évidence le successeur, celui qui, en qualité de fils aîné, accomplissait les rites funéraires divinisateurs.»

On pourrait encore ajouter à cette liste quelques «scarabées historiques mineurs» qui font, en termes généraux, l'éloge du roi, comme par exemple [hiéroglyphes] *N* (Thoutmès III) *maître des princes*[3]. On trouve exactement les mêmes légendes sur quelques «scarabées historiques mineurs», d'autres rois de la XVIII[e] dynastie[4].

III. — Il existe également des «scarabées historiques mineurs» au nom du roi Aménophis II :

a) [hiéroglyphes] *N* (Aménophis II) *né à Memphis*[5];

b) [hiéroglyphes] *N* (Aménophis II) *de qui les deux obélisques sont établis dans le temple d'Amon*[6].

(1) Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 44.

(2) Hall, *Scarabs*, p. 103, n° 1057; scarabée à peu près semblable du Musée du Caire : Newberry, *Scarab-Shaped Seals* (*Catalogue général*), 1907, pl. III, n° 36119, p. 31 : «...a man standing holding up a *pet*-sign.»

(3) Newberry, *Scarabs*, pl. XXVIII, 8; Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVII, n° 23 (cf. n° 22, même légende avec un jeu d'écriture, d'après Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 41, note 2); cf. également Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXVI, 10.

(4) Aménophis II et III, cf. Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 41, notes 3 et 4.

(5) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXX, 1.

(6) Petrie, *Historical Scarabs*, 1889, pl. 36; Hall, *Scarabs*, p. 161, n° 1634; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 42.

IV. — Du roi Thoutmès IV[1] nous ne connaissons que de rares exemplaires de «scarabées historiques mineurs» portant uniquement une louange du roi : [hiéroglyphes] *N* (Thoutmès IV) *maître du doux souffle*[2].

V. — Les scarabées commémoratifs du roi Aménophis III peuvent être divisés en trois groupes :

1° «Scarabées historiques mineurs» qui expriment tout simplement une louange du roi[3];

2° Scarabées d'une taille sensiblement plus considérable (long. entre 4 et 5,5 cm.) que les petits scarabées, précédemment cités, de Hatchepsout, de Thoutmès III, d'Aménophis II et III, mais dont le texte, également très succinct, fait allusion à un fait précis[4]. Je mentionnerai comme exemples : [hiéroglyphes] *N* (Aménophis III) *né à Thèbes*[5]; [hiéroglyphes] *N* (Aménophis III) *fondant Héliopolis*[6]; [hiéroglyphes] *N* (Aménophis III) *razziant le Sangar*[7];

(1) Je laisse ici de côté le prétendu scarabée historique majeur au nom du roi Thoutmès IV publié par Alan W. Shorter dans un article intitulé *Historical Scarabs of Tuthmosis IV and Amenophis III* (*Journal of Egyptian Archæology*, t. XVII, 1931, pl. IV, fig. 3 et 5 et texte p. 23, fig. 1). Bien que F. A. Bannister and H. J. Plenderleith, *Physico-chemical Examination of a Scarab of Tuthmosis IV bearing the name of God Aten* (*Journal of Egyptian Archæology*, t. XXII, 1936, p. 3-6), se basant sur une étude physico-chimique, considèrent ce scarabée comme authentique, on devra certainement, et pour plusieurs raisons, se rallier à l'opinion émise par MM. Schäfer et Pieper qui déclarent que ce scarabée est une falsification; voir H. Schäfer, *Ein angeblicher Skarabäus Tuthmosis' des IV. mit Nennung des Gottes Aton*, dans *Orientalistische Literaturzeitung*, 1931, n° 9-11, col. 788-790.

(2) Newberry, *Scarabs*, pl. XXX, 21; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 41.

(3) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXXIII, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64 et 66; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 41.

(4) Drioton, *op. cit.*, p. 40/41, note 6.

(5) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXXII, 16.

(6) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXXII, 18; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 43.

(7) Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XXXII, 17; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 42.

3° Très grands scarabées (entre 8 et 10 cm.) qui relatent explicitement certains événements du règne du roi. De ces scarabées (ce sont ceux que l'on appelle généralement «scarabées historiques» ou «commémoratifs») nous connaissons jusqu'à présent cinq séries [1]. Un exemplaire de l'édition mentionnant le mariage du roi avec Tiy est représenté à la planche X de cet article.

VI. — D'Aménophis IV nous connaissons plusieurs «scarabées historiques mineurs» exprimant une louange du roi :

a) *N* (Aménophis IV) *élu d'Amon-Rē parmi des myriades* [2];

---

[1] Voir par exemple Vandier dans Étienne Drioton et Jacques Vandier, *L'Égypte* («*Clio*», *Introduction aux études historiques. — Les peuples de l'Orient méditerranéen*), 1938, p. 360, où on trouvera la bibliographie la plus importante. On remarquera pourtant que les numéros 1 et 6 de Vandier («mariage du roi avec Tiy» et les «limites de l'empire du roi Aménophis III») sont les mêmes; On se référera par exemple à Petrie, *Scarabs*, pl. XXXI, 5, 6, 7 et à Newberry, *Scarab-shaped Seals*, 1907 (*Cat. gén.*), n° 37393 à 37395, ouvrages cités par M. Vandier pour prouver qu'il s'agit de deux séries différentes, alors que nous avons affaire en réalité dans ces deux cas à un seul et même texte. — On consultera encore les ouvrages suivants non mentionnés par M. Vandier : Alan W. Shorter, *Historical Scarabs of Tuthmosis IV and Amenophis III*, dans *Journal of Egyptian Archæology*, t. XVII, 1931, pl. IV, 2-5 (le scarabée au nom d'Aménophis III est authentique, celui de Thoutmès IV est faux, cf. *supra*, p. 117, note 3); Howard Carter, *The Tomb of Tut-ankh-Amen*, t. III, 1933, p. 3 et 4; Ambrose Lansing, *A commemorative Scarab of Amen-ḥotpe III*, dans *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, t. XXXI, n° 1, janvier 1936, p. 12 à 14 (bibliographie); A. Erman, *Die Welt am Nil. Bilder aus dem alten Aegypten*, 1936, p. 147-148; A. Rowe, *A Catalogue of Egyptian Scarabs, Scaraboids, Seals and Amulets in the Palestine Archæological Museum*, 1936, p. 127-130, n° 537 (347687), 538 (331839), 539 (*J.* 238). — Un scarabée de chasse (cent deux lions) d'Aménophis III a été trouvé, en 1934, à Tell el ʿAmarna «with an erasure where Akhenaten had deleted the name of the god Amen contained in his own father's name», voir *The Illustrated London News* du 15 septembre 1934, p. 387, fig. 4. *Journal d'entrée* du Musée du Caire, n° 62821. J'ignore si ce scarabée a été entre-temps publié dans un ouvrage ou une revue scientifique.

[2] Hall, *Scarabs*, p. 195, n° 1946; Newberry, *Scarabs*, pl. XXXI, n° 23; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 41.

b) *N* (Aménophis IV) *maître du doux souffle* [1].

VII. — Plusieurs scarabées commémoratifs de Ramsès II [2] ont à peu près les mêmes dimensions que les grands scarabées dits «historiques» d'Aménophis III (cf. *supra*, V n° 3), mais ne donnent que des renseignements très succincts (noms de temples et de localités).

VIII. — Le scarabée commémoratif du *prince* Mineptah, représenté ici à la planche XI, qui date encore du règne de Ramsès II, a à peu près les mêmes dimensions et porte incisée sur son plat une inscription aussi détaillée que celle du grand scarabée commémoratif d'Aménophis III, avec lequel il fut probablement trouvé (cf. *supra*, p. 105). Ce scarabée de Mineptah, qui appartient absolument au type des grands scarabées dits «historiques» (cf. *supra*, V, n° 3), constitue, autant que je sache, un cas unique : en effet, il fut émis par un *prince*, c'est-à-dire par un personnage qui n'était pas le roi, et c'est dans cette particularité, entre autres, que réside, à mon avis, la valeur du grand scarabée «du scribe royal, généralissime, fils royal *Mr-n-ptḥ*».

Résumons les faits :

Nous connaissons maintenant, en dehors des cinq émissions de très grands scarabées commémoratifs, dits «historiques», d'Aménophis III, qui sont munis d'un texte détaillé (cf. *supra*, V, n° 3) [3], un seul scarabée analogue émis par un autre personnage, le *prince* Mineptah (cf. *supra*, VIII; pl. XI).

---

[1] Newberry, *Scarabs*, pl. XXXI, n° 19; Drioton, *Le roi défunt*, etc., p. 41.

[2] Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XL, 2; A. H. Gardiner, *The Delta Residence of the Ramessides*, dans *Journal of Egyptian Archæology*, t. V, 1918, p. 131, fig. 1 et p. 197-198, fig. 3 (ce dernier se trouve actuellement dans l'*Aberdeen Museum*). Un autre exemplaire de la même série se trouve peut-être dans Newberry, *Scarab-shaped Seals* (*Catalogue général*), pl. XVII, n° 37396.

[3] J. Vandier dans Étienne Drioton et Jacques Vandier, *L'Égypte* («*Clio*», *Introduction aux études historiques. — Les peuples de l'Orient méditerranéen*), 1938, p. 360, s'exprime, au sujet des grands scarabées commémoratifs d'Aménophis III, de la façon suivante : «Il semble que le roi Aménophis III ait été le seul souverain qui ait émis des séries de scarabées pour commémorer certains événements de son règne.» On pourrait peut-être corriger cette assertion d'après ce qui précède.

D'autres scarabées (cf. *supra,* I *a-d;* II *a-l,* sauf *k;* III *a* et *b;* IV; V 1 et 2; VI *a* et *b* et VII), donnant également différents renseignements sur la reine Hatchepsout, les rois Thoutmès III, Aménophis II, Thoutmès IV, Aménophis III et IV et Ramsès II, portent des inscriptions très succinctes et appartiennent donc au type des «scarabées historiques mineurs». Le scarabée du Louvre n° 3408, qui est de petite taille mais porte une inscription de cinq lignes, fait toutefois exception (cf. *supra,* II *k*).

Quant aux dimensions des scarabées dits «historiques mineurs», ceux de Hatchepsout, Thoutmès III, Aménophis II, Thoutmès IV, Aménophis III et IV (cf. *supra,* I *a-d;* II *a-l;* III *a* et *b;* IV; V 1 et VI) sont de petite taille, à l'exception toutefois de certains scarabées d'Aménophis III, qui portent des inscriptions succinctes (cf. *supra,* V, 2). Ces derniers, tout en étant d'une taille sensiblement supérieure à celle des autres «scarabées historiques mineurs», sont cependant moins volumineux que les grands scarabées dits «historiques» des cinq[1] séries d'Aménophis III (cf. *supra,* V, 3) et que le scarabée (appartenant au même type) du *prince* Mineptah (cf. *supra,* VIII; pl. XI) qui fait l'objet de cette étude. Enfin les scarabées commémoratifs de Ramsès II (cf. *supra,* VII) ont à peu près la même taille que les grands scarabées dits «historiques» d'Aménophis III et que le scarabée du *prince* Mineptah.

L. Keimer.

Le Caire, 17 mai 1939.

(1) Cf. *supra*, p. 118, note 5.

UNE STÈLE DE DONATION
DE L'AN XIII D'APRIÈS

PAR

ÉT. DRIOTON.

La stèle n° 72038 du *Journal d'entrée*[1] (fig. 3), récemment acquise par le Musée du Caire, proviendrait d'Achmoun, d'après les renseignements fournis par l'antiquaire qui l'a vendue.

Elle commémore une donation de terrain faite au taureau Apis en l'an XIII d'Apriès. Le sommet cintré est occupé par un disque solaire ailé. Au-dessous le roi, coiffé de la couronne du Sud, offre l'hiéroglyphe 𓇅 au taureau sacré. Ce thème usuel est traité, comme de coutume, en bas-relief dans le creux, mais d'une façon inhabile, et d'ailleurs inégale. A gauche, la figure d'Apis, sans les attributs de son sexe, est de proportion élégante et d'exécution légère[2]; à droite au



Fig. 3.

(1) Calcaire. Hauteur : 0 m. 46; largeur, en haut : 0 m. 19; en bas : 0 m. 20; épaisseur moyenne : 0 m. 09. L'arrière de la stèle est simplement dégrossi, car elle était destinée à être encastrée dans une muraille. Sur la face, l'angle vif de gauche a été brisé sur toute la hauteur de l'inscription, mais reconstitué en partie grâce à des morceaux recollés.

(2) Les poils de l'extrémité de la queue sont rendus avec une finesse remarquable.



contraire, celle du roi, d'un dessin maladroit, est lourdement enfoncée dans le creux. Une couche d'ocre jaune, conservée en maints endroits, teintait uniformément les personnages du tableau et les signes de l'inscription.

Celle-ci se compose de 8 lignes de texte, de droite à gauche :

1 ...

2 ...

3 ... a ... b ... c ...

4 ... d ... d ... e

5 ... f

6 ... g

7 ... h

8 ...

a. Transcription probable d'un signe d'aspect insolite (voir fig. 3). — *b.* Le signe ayant été gravé en taille trop grande, le lapicide a été contraint d'inscrire l' , en petit format, sur les pattes et de réduire au minimum, au-dessous, les dimensions du signe . — *c.* Lisible avec certitude d'après les traces autour de la cassure. — *d.* Voir fig. 3. Mauvaise interprétation de l'hiératique. — *e.* Restituer [ ]. — *f.* Au bord de la cassure, traces de la partie supérieure de . Restituer [ ]. — *g.* Restituer [ ]. — *h.* Au bord de la cassure, traces de . Restituer [ ].

1 *An XIII, sous la Majesté*[a] *du Roi du Midi et du Nord*[b] *Hââ-ib-(rê)*[c], *Fils de Rê* 2 *Apriès, — qu'il vive éternellement à jamais!*

Il offre le champ « . . . . . 3 *d'Apis »*[d], *au nord*[e] *de l'entrée (?)*[f] *du gardien*[g] *de chevaux* 4 *Pétéêsi, fils de Ouahmou*[h].

La protection de ce 5 *territoire*[i] *appartient à Apis. Qu'il fasse durer et prospérer*[j] 6 *celui qui le*[k] *fera durer et prospérer,* 7 *pour*[l] *l'éternité à jamais!*

Retranche[m] *celui qui* 8 *le retranchera!*

a. est une transcription maladroite de la forme archaïsante , , mise en usage dans les textes hiéroglyphiques à l'époque saïte.

La suppression, dans l'écriture, du qui devrait suivre est de pratique courante dans les textes néo-égyptiens [(1)].

b. , sans , dans le groupe , se rencontre isolément à l'époque saïte [(2)] et à l'époque perse [(3)].

c. On trouve parfois sur les scarabées du Nouvel Empire certains prénoms royaux orthographiés de la même façon, avec suppression du ⊙ initial. Par exemple, Séti II : (Petrie, *Scarabs and cylinders*, Londres 1917, pl. XLIV, 19.8.1) ou (*Ibid.*, 15); Pimaï : (*Ibid.*, pl. L, 22.8.6).

d. C'est le nom donné au champ consacré. Cf. Musée Guimet, stèle C 48, l. 2-3 : «Donation à Osiris . . . . . du champ *La chambre des Deux-Dames*» [(4)]. Musée du Louvre, stèle du Sérapéum n° CLXXV, l. 2-4 : «Donation d'un champ de 12 aroures, à la limite de la Ville (?) d'Horus, *La campagne du temple d'Outo*» [(5)].

e. Si l'on admet la lecture , qui semble la plus probable. Toutefois la forme anormale du signe autoriserait à la rigueur une lecture . Il s'agirait alors de la préposition qui, dans certains textes démotiques [(6)], est employée en place de devant un substantif qui n'est pas un nom de personne, et il faudrait traduire «devant l'entrée». Quoi qu'il en soit, il s'agit ici de la localisation générale du terrain qui, dans les actes *in-extenso* de donation, précède toujours l'indication de ses limites.

f. Sans doute pour . Cette solution de la difficulté orthographique, si elle est la plus simple, n'est pas entièrement satisfaisante.

(1) Erman, *Neuägyptische Grammatik*, Leipzig 1933, p. 599, § 598.

(2) Amulette d'Amasis, dans Petrie, *Historical scarabs*, Londres 1889, n° 1997.

(3) Stèle d'Apis, Berlin 3423, dans Burchardt, *Datierte Denkmäler der Berliner Sammlung aus Achämenidenzeit* (*Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, XLIX, 1911), p. 72.

(4) Moret, *Catalogue du Musée Guimet, Galerie Égyptienne*, Paris 1909, p. 100 et pl. XLIII.

(5) Chassinat, *Textes provenant du Sérapéum de Memphis* (*Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, XXV, 1893), p. 58.

(6) Sur ce sujet, cf. Griffith, *Catalogue of the demotic papyri in the John Rylands Library*, Manchester 1909, III, p. 222, note 19.

On ne possède aucun exemple, à ma connaissance, d'un emploi de l'infinitif de ce verbe comme substantif désignant le lieu par où l'on entre.

g. Orthographe qui correspond au démotique * [hiéroglyphes] «gardien, veilleur» (1). L'expression copte ΟΥΡϢΕ ΑΝΤΕΒΝΟΟΥΕ «gardien de troupeaux» (2) garantit que le mot s'appliquait, dans la langue populaire de basse époque, à la surveillance des animaux.

h. Ce nom propre, fréquent sous l'Ancien et le Moyen Empires, n'est plus attesté après la XVIIIe dynastie que, sous la XXVe, dans le nom composé [hiéroglyphes] (3). Sa remise en usage à l'époque saïte relève peut-être de l'engouement d'archaïsme.

i. = [hiéroglyphes], en démotique * [hiéroglyphes] «district» (4). Le mot désigne ici évidemment, la portion de terrain consacrée à Apis.

j. [hiéroglyphe] est une mauvaise interprétation graphique de [hiéroglyphes]. L'expression d'un sujet commun valant pour plusieurs verbes qui le précèdent est une tournure de la langue classique (5).

k. La reconstitution [hiéroglyphes] [—] s'impose d'après la ligne 8 de la même inscription. Du reste la formule, avec ses variantes, est courante sur les stèles de donation de la XXVIe dynastie (6), par exemple sur la stèle de Berlin n° 2111 : [hiéroglyphes] (7). Sur la stèle du Caire, le [hiéroglyphe] ne peut se rapporter grammaticalement ni à *iḥ·t*, ni à *šdy·t* : il a forcément le sens du neutre, qu'il prend fréquemment en néo-égyptien.

l. [hiéroglyphes].

m. [hiéroglyphe] *šʿd*, «couper» vise ici le délit d'enlever la parcelle au domaine sacré, pour se l'approprier ou l'affecter à un autre usage. Il y a ici changement de personne dans l'emploi du verbe : c'est un mélange maladroit

(1) Griffith, *op. cit.*, p. 342.

(2) Spiegelberg, *Koptisches Handwörterbuch*, Heidelberg 1921, p. 6.

(3) Ranke, *Die ägyptischen Personennamen*, Glückstadt 1935, p. 83.

(4) Griffith, *Catalogue of the demotic papyri in the John Rylands Library*, Manchester 1909, III, p. 395.

(5) Erman, *Aegyptische Grammatik*, 4e édit., Berlin 1928, p. 117-118, § 284, remarque. Gardiner, *Egyptian grammar*, Oxford 1927, p. 398, § 488.

(6) Sottas, *La préservation de la propriété funéraire dans l'ancienne Égypte*, Paris 1913, p. 157-158.

(7) *Id.*, p. 157.

des deux formes, l'une directe et l'autre indirecte, que cette formule imprécatoire revêt selon les différents monuments où elle apparaît (1).

Le texte de cette stèle fait connaître un élément nouveau, jusqu'à présent inconnu dans le formulaire des stèles de donation : l'avertissement de la protection ([hiéroglyphes]) du dieu s'étendant sur le terrain. De plus, pour un certain nombre de mots, il est rédigé avec une orthographe qui mérite de retenir l'attention, celle de l'écriture démotique.

En recueillant soigneusement les témoignages de ce genre, on arriverait à préciser quelle était, pour les scribes qui élaborèrent le système démotique, la valeur qu'ils attribuaient eux-mêmes à leurs sigles par rapport à l'ancienne écriture hiéroglyphique. Il se peut que cette relation ait été plus consciente et plus systématique qu'on n'est généralement porté à l'admettre aujourd'hui. La formule de Griffith, que l'écriture démotique «est le développement naturel de la cursive hiératique..... devenant de plus en plus indépendante des originaux hiéroglyphiques et se stéréotypant définitivement en une nouvelle série de symboles» (2), appelle une révision. Elle laisse entendre que les scribes du démotique avaient plus ou moins abandonné la notion, ou le souci, de prototypes hiéroglyphiques. Des textes comme celui de la stèle n° 72038 du Musée du Caire apportent la preuve du contraire.

Ét. Drioton.

(1) Sottas, *op. cit.*, p. 157-158.

(2) Griffith, *Catalogue of the demotic papyri in the John Rylands Library*, Manchester 1909, III, p. 11.

UNE STÈLE DE RAMSÈS II

PAR

NAGUIB FARAG.

C'est au cours d'une inspection faite à Tell el-Hagar, en décembre 1936, que je vis cette stèle (pl. XII) près du Rest-House du domaine d'El-Atrache. Elle provenait de Tell el-Hagar qui se trouve à 3 kilomètres de Tell el-Balamoun (Moudirieh Gharbieh, Markaz Cherbine). Ce tell est à environ 15 kilomètres au nord de Cherbine. La stèle a été transportée au Musée du Caire où elle fut enregistrée au *Journal d'entrée* sous le n° 71302. Elle est en grès et mesure 1 m. 68 sur 0 m. 85; son épaisseur est de 0 m. 41.

Description de la partie cintrée de la stèle :

Dans le registre qu'on voit à la partie supérieure de la stèle, le roi Ramsès II est debout à gauche portant un pagne court. Son bras gauche retombe en avant tout en tenant le brûle-encens, tandis que son bras droit est étendu droit devant lui, comme s'il était en train d'adresser un discours à la triade divine qui se trouve devant lui. A cause d'une cassure de la pierre, on ne distingue pas très bien de quelle couronne il est coiffé. Au-dessus du roi on voit les deux cartouches royaux et le signe qui indique en cet endroit le début d'une formule semblable à ou autre. Derrière le roi on voit les signes qui sont probablement la fin d'une de ces formules de protection placées derrière les rois, telles que , etc. Devant le roi, en bas, se trouvent les signes qui indiquent que la cérémonie exécutée par le roi devait se répéter quatre fois.

Au milieu du cintre, en haut, il devait y avoir un disque solaire flanqué de deux uræus. Au-dessous de ce groupe on distingue assez difficilement un dieu Amon assis sur le signe . Au-dessous on voit encore les signes qui devaient probablement être suivis de , ville de

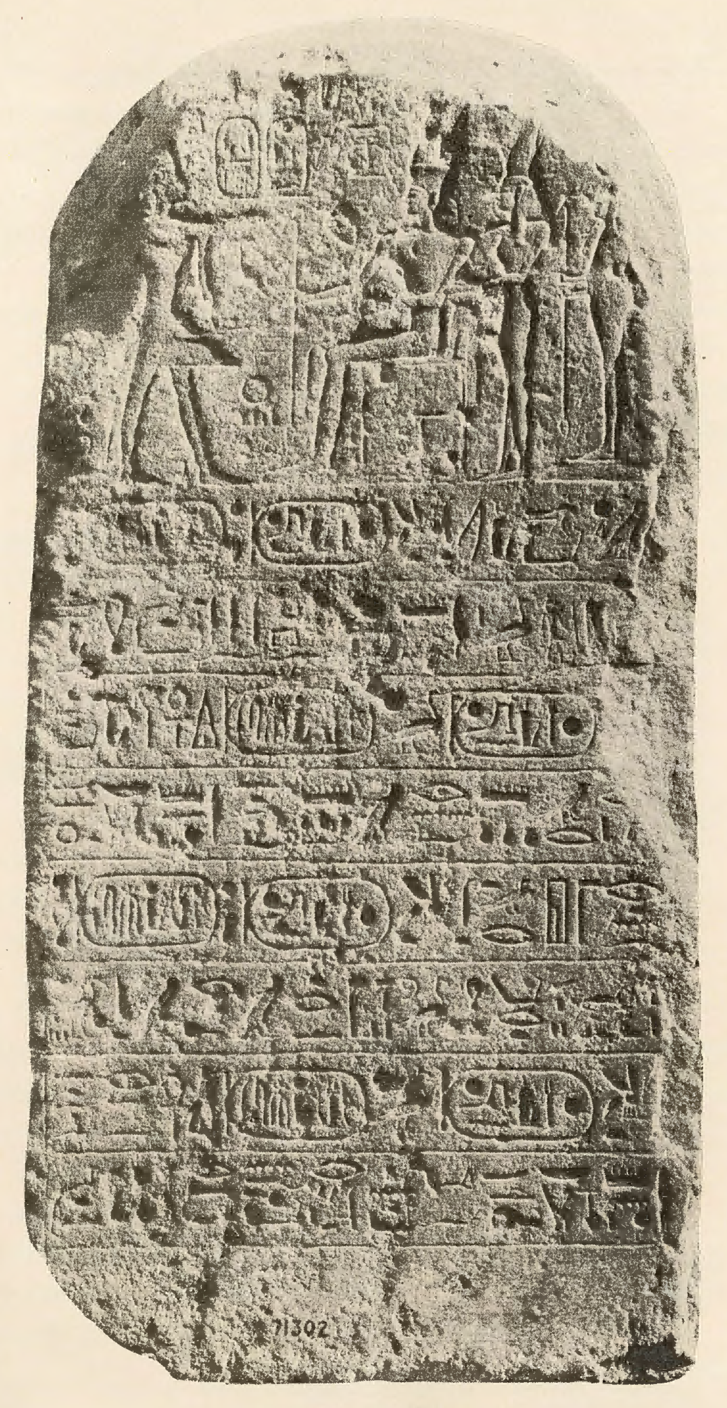
laquelle le dieu Amon était le seigneur. Dans la partie droite du cintre on voit la triade divine composée d'Amon assis, derrière lequel se trouvent la déesse Mout et le dieu Khonsou debout. Le dieu Amon est coiffé de sa couronne munie des deux plumes. Il est assis sur un siège, de la main droite il tient un sceptre 𓌀 et de la main gauche un signe ☥. La déesse Mout vêtue d'une robe étroite et coiffée de la double couronne de la Haute et de la Basse-Égypte, pose une main sur l'épaule d'Amon et porte l'autre vers son coude. Elle a l'uræus au front, et un pan de sa perruque retombe sur sa poitrine. Derrière elle, on voit le dieu Khonsou, momiforme comme Ptaḥ sur un piédestal et tenant entre ses mains le sceptre 𓌀. Sur sa tête il porte le disque solaire, et sa boucle tressée retombe sur l'épaule gauche de manière à être visible sur la stèle.

Texte et traduction :

Le registre inférieur porte l'inscription suivante :

1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.

1. *Vive Horus, le taureau puissant, aimé de Maʿat, le roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Ouser Maʿat Raʿ Setep en Raʿ, le fils de Raʿ Ramsès* (II), *pareil à Raʿ,*
2. *le souverain, fils d'Amon, qui se lève sur son trône, sa royauté étant éternelle comme* (*celle de*) *Toum,*
3. *le roi de la Haute et de la Basse-Égypte Ouser Maʿat Raʿ Setep en Raʿ, fils de Raʿ Ramses* (II), *gratifié de vie, prince puissant,*



La stèle de Ramsès II
(Tell el-Balamoun).

4. *vigilant, riche en monuments. Il a fait (ceci) comme son monument à son père Amon-Raᶜ seigneur de Diospolis inférieure,*
5. *en lui faisant un grand temple, (lui) le roi de la Haute et de la Basse-Égypte Ouser Maᶜat Raᶜ Setep en Raᶜ Ramsès* (II), *semblable à Raᶜ,*
6. *sur un sol sacré, sur un territoire divin, par bienfaisance, comme place d'utilité.*
7. *Le roi de la Haute et de la Basse-Égypte Ouser Maᶜat Raᶜ Setep en Raᶜ, fils de Raᶜ Ramsès* (II), *gratifié de vie, il (l')a fait pour son père*
8. *Amon-Raᶜ, seigneur de Diospolis inférieure. Il (lui) donne la force contre le(s ennemis du) Sud et la victoire contre le(s ennemis du) Nord, comme Raᶜ éternellement.*

Cette traduction n'exige aucun commentaire. On pourrait cependant admettre que la trouvaille de cette stèle dans le proche voisinage de Tell el-Balamoun, semble mettre un terme à l'ancienne discussion à laquelle Gauthier fait allusion [1], et confirme l'identification de [hiéroglyphes] avec le Tell el-Balamoun actuel, c'est-à-dire Διόσπολις κάτω = ϯΒΑΚΙ ΠΟΥΝΕΜΟΥ = البلمون. Selon Gauthier cette identification est aussi confirmée par la liste gréco-copto-arabe des évêchés.

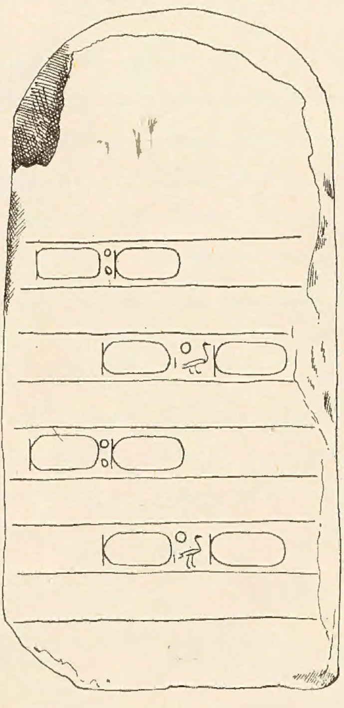


Fig. 4.

M. le Dr Ét. Drioton, Directeur général du Service des Antiquités, a eu l'obligeance de me signaler un fait digne d'attention. La stèle est composée de 8 lignes, et les cartouches sont gravés dans chaque deuxième ligne une fois à gauche et une fois à droite. Ceci a été fait avec intention, car en examinant les cartouches on observera que ceux qui sont à droite,

(1) H. Gauthier, *Les nomes d'Égypte depuis Hérodote jusqu'à la conquête arabe. Mémoires de l'Inst. d'Ég.*, t. XXV, p. 165 et seq.

sont tous séparés par le groupe tandis que ceux de gauche sont séparés par le groupe . Cette disposition des cartouches occasionne une certaine symétrie et met en relief le nom du roi, dès qu'on regarde la stèle même de loin (fig. 4). Le même phénomène se reproduit sur une stèle de Ramsès II provenant de Coptos et découverte par Fl. Petrie[1]; il est probable qu'on le retrouverait sur d'autres stèles du même roi.

NAGUIB FARAG.

[1] Fl. PETRIE, *Koptos*, p. 15, n° 26 et pl. XVIII. *Journal d'entrée* n° 30770 et n° 34511 du *Catalogue général*.

CRYPTOGRAMMES
DE LA REINE NEFERTARI

PAR

ÉT. DRIOTON.

Le 27 janvier dernier, M. Bernard Bruyère, en explorant le sous-sol de la cour du temple de Deir el-Médineh, découvrit deux bas-reliefs dont sa vieille amitié a bien voulu me permettre la publication immédiate. Ces deux pièces ont été retenues par le Musée Égyptien, où elles ont été inscrites sous les cotes n°s 72015 et 72016 du *Journal d'entrée*.

Ce sont deux plaques en calcaire mesurant respectivement, la première 0 m. 23 de hauteur sur 0 m. 795 de largeur et 0 m. 05 d'épaisseur, la seconde 0 m. 23 sur 0 m. 52 et 0 m. 05. Elles proviennent évidemment d'un même ensemble.

Leur sculpture, en relief dans le creux, est négligée et d'une exécution sèche, comme il arrive souvent aux œuvres secondaires de la XIXe dynastie. Des traces disséminées montrent que les motifs de ces bas-reliefs avaient été peints uniformément en ocre jaune.

On y trouve les étonnantes séquences suivantes :

— N° 72015 (pl. XIII).

— une déesse Mout assise, tenant un signe .
— une déesse Thouéris assise, avec sceptre .
— le pain .
— une génisse.
— les deux buissons et , le premier comportant quatre tiges fleuries.
— deux .
— une reine assise, tenant un chasse-mouches.
— le signe .

— un jeune prince nu, assis par terre de façon à faire face à une déesse Mout qui vient ensuite. Il appuie nonchalamment un de ses bras sur ses genoux et élève une main à hauteur de son visage.
— une déesse Mout assise et, devant son visage, un signe .
— un bouquet.
— une boucle d'Isis.

— N° 72016 (pl. XIV).
— une déesse assise, tenant le sceptre . Sur sa tête : .
— une déesse Hathor assise, tenant le sceptre .
— les deux stipes et .
— une déesse Hathor assise, tenant un sceptre .
— les deux buissons et , superposés.

Il est à peine besoin de démontrer le caractère cryptographique de ces compositions. Les cinq critères déterminés ailleurs [1] à cet effet s'appliquent parfaitement jusque dans les moindres détails.

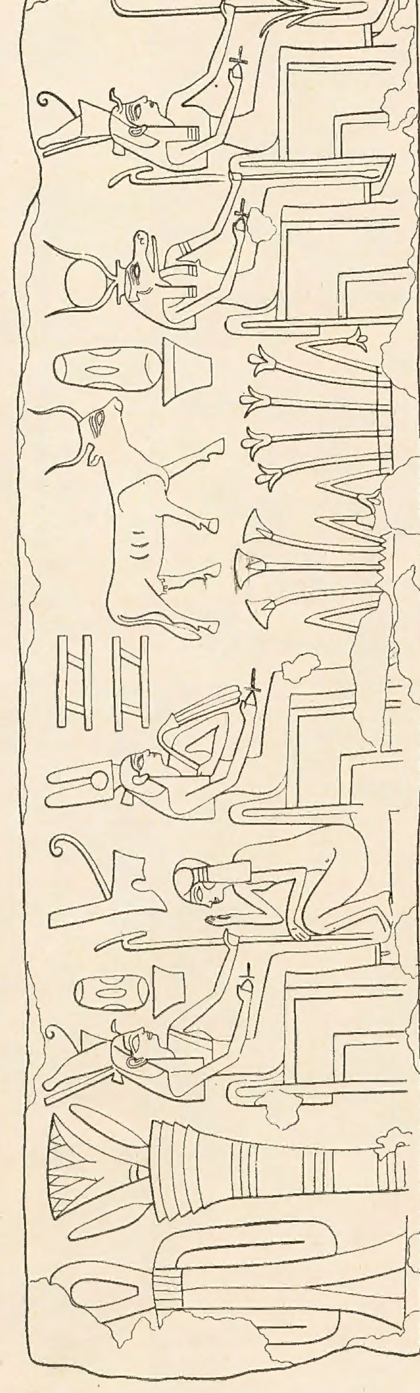
C'est par la plus courte (pl. XIV) qu'il est indiqué de commencer le déchiffrement.

Elle débute par une déesse Isis qui porte sur la tête, comme de coutume, l'hiéroglyphe de son nom, mais accompagné, en position rétrograde, des compléments de la graphie complète de ce nom. Ce détail insolite attire l'attention sur le fait que le mot «Isis» est ici une notation à l'usage du lecteur, absolument comme dans nos rébus modernes nous écrivons à côté de lui le nom d'un personnage sur l'identification de qui repose un calembour. Or, on le sait déjà, dans les cryptogrammes de l'ancienne Égypte, les images divines valaient par antonomase, exprimant une qualité ou un état qui étaient par excellence ceux de la divinité représentée [2]. Pour Isis, le titre le plus fréquent, — et par conséquent la valeur d'écriture la plus obvie, — serait *Mère de dieu*. Mais ici,

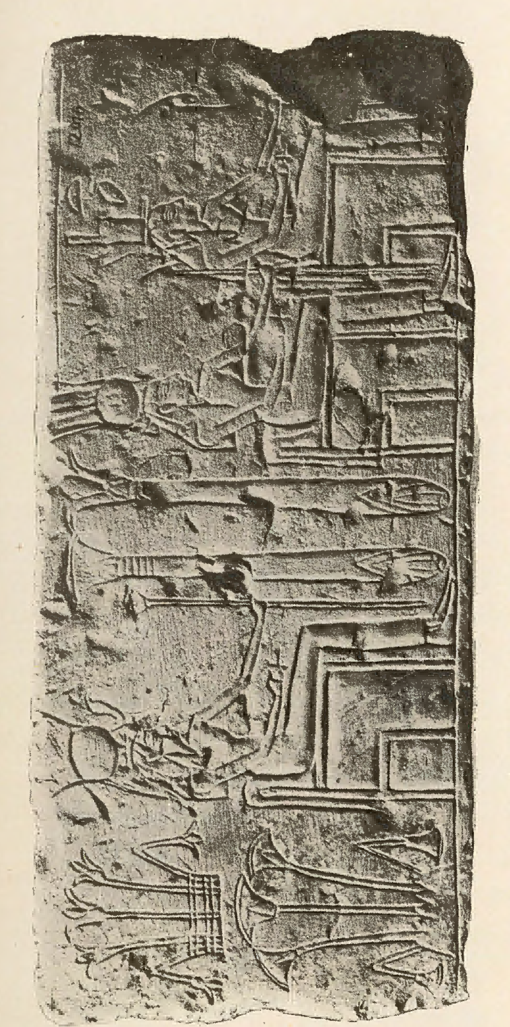
[1] *Revue d'Égyptologie*, I, p. 208-209. Ces cinq critères sont les suivants : 1° Le caractère insolite de certaines représentations; 2° Les bizarreries de coordination; 3° La présence de signes d'écriture dans la main de personnages; 4° La présence de signes d'écriture cryptographique ou normale, au milieu des figurations; 5° L'absence des légendes habituelles indiquant le nom ou la qualité des personnages représentés.

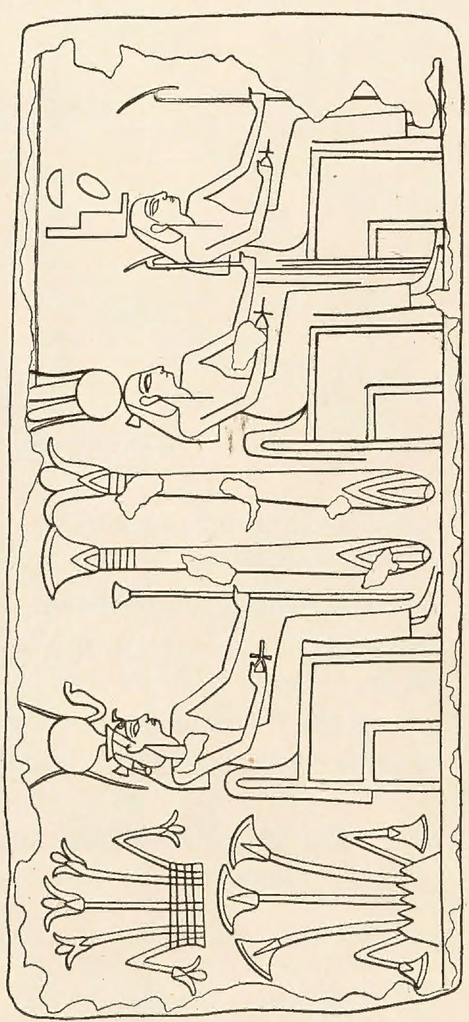
[2] *Revue d'Égyptologie*, II, p. 17-18.





Cryptogramme de Nefertari (Caire, 72015).





Cryptogramme de Nefertari (Caire, 72016).

dans une titulature de reine, comme on le verra par la suite, cette valeur est inutilisable[1]. Le contexte appelle soit [hiéroglyphes], comme dans l'autre cryptogramme, soit plus normalement encore [hiéroglyphes].

Cette dernière valeur me semble la vraie. Isis, à la considérer prosaïquement, peut être définie :

[hiéroglyphes]

ḥm·t n(·t) s wrd

«L'épouse d'un Engourdi»[2],

rébus acceptable de :

[hiéroglyphes]

ḥm·t nś(w) wr·t

«La Grande Épouse du Roi».

La familiarité d'une telle expression, qui faisait allusion aux relations posthumes d'Isis avec le cadavre de son mari, n'avait rien qui pût choquer les Égyptiens, on s'en rend compte depuis la publication des contes mythologiques des Papyrus Chester Beatty. Les cryptographes de la XVIIIe dynastie étaient d'ailleurs dans le même esprit quand ils fondaient une valeur *nb* du signe [hiéroglyphe] sur l'appellation de «Flotteur», cavalièrement appliquée à Osiris, dont le cercueil avait dérivé par mer jusqu'à Byblos[3].

L'image d'Hathor, qui vient après celle d'Isis, a la valeur *nb·t* «maîtresse», reconnue depuis longtemps dans l'écriture d'époque

---

(1) Le titre de [hiéroglyphes], précédant un nom de reine dans un cartouche, ne se trouve guère que dans un tombeau de la XXe dynastie dont l'inscription nomme une reine de la XVIIIe (Gauthier, *Le Livre des Rois d'Égypte,* II, Le Caire 1912, p. 187). Sa signification est obscure et, d'autre part, son absence sur les monuments prouve qu'il n'appartenait pas au protocole normal des reines.

(2) [hiéroglyphes], *être engourdi,* appartient en propre au vocabulaire osirien pour exprimer, sous le voile d'un euphémisme, la mort du dieu.

(3) *Revue d'Égyptologie,* II, p. 18.

ptolémaïque[1]. Cette valeur est probablement fondée sur l'appellation de *la Dorée,* attestée dans les chants d'amour de la XIX[e] dynastie[2], et que les Égyptiens du temps de Diodore de Sicile continuaient à employer pour désigner Hathor d'après une antique tradition[3]. L'image de la vache, symbole d'Hathor, avait la même valeur[4].

Le reste de l'inscription ne présente aucune difficulté d'interprétation. est une graphie symbolique pour , dont l'usage, même dans les textes en clair apparaît à l'époque de Séti I[er][5]. La seconde image d'Hathor, différenciée de la première par le sceptre papyroïde, l'uréus entourant le Disque de sa coiffure et l'absence des deux plumes le surmontant, ne peut signifier que *ḥnw·t,* «reine», — par rébus de *ḥwn·t,* «la Jouvencelle», qui, dans les textes religieux de la dernière époque, est devenu un des surnoms favoris de la déesse. Enfin les deux fourrés, et , sont simplement une variation matérielle des signes et .

Le tout se transcrit en clair :

La grande Épouse royale, dame des Deux-Terres, reine du Saïd et du Delta. . .

Ce n'est qu'un début de protocole de reine, mais par bonheur l'autre bas-relief découvert par M. Bruyère fournit la titulature complète.

Il commence (pl. XIII) par une figure de la déesse Mout assise qui, en guise de sceptre, porte un grand signe . Le thème iconographique est connu, ainsi que son mécanisme ordinaire de signification : «tel personnage *avec* () telle chose[1]». Ce schéma s'applique parfaitement ici, car

Mw·t m św

«Mout avec un SW»,

lu en néo-égyptien où la préposition *n* avait remplacé dans tous les cas l'*m* antique[2], équivalait exactement à *mw·t nśw,* «Mère du roi»[3].

(1) Cf. par exemple Duemichen, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde,* 1872, p. 35, note 1.

(2) Papyrus Chester Beatty n° 1, recto, 17, 1; verso C, 2, 3; id., 3, 5; verso G, 2, 5.

(3) Diodore, I, 97 : τήν τε Ἀφροδίτην ὀνομάζεσθαι παρὰ τοῖς ἐγχωρίοις χρυσῆν ἐκ παλαιᾶς παραδόσεως.

(4) Duemichen, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde,* 1871, p. 31.

(5) Cf. sur ce sujet, *Revue d'Égyptologie,* II, p. 3.

La déesse Thouéris, qui vient ensuite, vaut pour *wr·t,* «la Grande», simple transcription en langue classique de son nom populaire, qui comporte l'article.

On a vu plus haut que la vache, consacrée à Hathor, avait par elle-même la valeur de . Si le scribe a jugé bon de lui adjoindre un , qui a la valeur acrophonique de *t*[4], c'est sous l'influence de l'écriture normale, [5]. Le a pris place devant l'image de la vache par imitation des graphies comme *ꜣt,* *wt,* qui, dans l'écriture en clair, dérogent à l'ordre normal des signes. L'adoption de cette convention, qu'on retrouve deux fois encore au cours de cette brève composition, fait partie du système et se présente comme un renforcement cryptographique.

Les deux buissons, et , valent symboliquement pour .

Le mot *ḥn·t* «reine», est rendu par une figuration directe : une déesse (elle possède le Signe de vie) tenant le chasse-mouches et portant sur sa tête, casquée de la dépouille de vautour, les rémiges d'Amon, qui appartenaient aussi à la reine en vertu du mystère de la théogamie[6].

(1) *Revue d'Égyptologie,* I, p. 204. Drioton, *Le cryptogramme de Montouemhêt,* dans les *Mélanges Capart,* Bruxelles 1935, p. 134-135.

(2) Erman, *Neuägyptische Grammatik,* Leipzig 1933, p. 292, § 608.

(3) Si cette explication, que je crois la bonne, semble un peu forcée, on peut préférer l'équivalence *Mw·t inἰ(·t) św,* «Mout portant un SW», qui a l'avantage de respecter les formes de la langue sacrée, dans laquelle les cryptographes pouvaient s'astreindre à établir leurs compositions. Toutefois, dans la même inscription, la lecture du nom de la reine est basée sur un calembour en langue courante.

(4) *Revue d'Égyptologie,* I, p. 49, n° 173.

(5) Cf. *Revue d'Égyptologie,* II, p. 3, d.

(6) *Studies presented to F. Ll. Griffith,* Londres 1932, p. 294-295.

Devant elle, et par conséquent en ordre rétrograde, deux signes qui sont simplement une abréviation de *ỉdb·wy*, «les Deux-Rives»[(1)].

Le nom propre de la reine commence par . Le reste en est exprimé par un rébus dont l'aspect insolite prouve qu'il a été élaboré avec un soin particulier et qu'il constitue la perle du cryptogramme. C'est un groupe de deux personnages. A gauche, la déesse Mout trône, le sceptre en main. Un jeune prince nu, reconnaissable à sa coiffure[(2)], est assis sur le sol[(3)] vis-à-vis d'elle, dans la posture que l'art d'El-Amarna consacra aux Enfants royaux, reposant sur des coussins dans le Palais[(4)]. Comme plusieurs autres thèmes de même origine, celui-ci s'était perpétué dans l'art ramesside[(5)]. Seulement ici le geste diffère des exemples connus : le prince élève une main à hauteur de son visage, la paume en dedans, comme pour la mettre en écran. Dans l'iconographie égyptienne ce geste

---

(1) Le *Wörterbuch* (I, p. 153), qui note l'orthographe pour le Moyen Empire, n'a pas relevé la graphie (ou) en usage sous le Nouvel Empire. Exemples : Statue de Turin n° 1369 (Gauthier, *Le Livre des Rois*, II, p. 184) : . Stèle de Silsileh (Id., III, p. 126) : . Deuxième pylône de Médinet-Habou (University of Chicago, *Medinet Habu*, II, pl. 85, l. 10) : . *Ibid.* (Id., pl. 106, l. 31) : .

(2) Il ne s'agit pas ici de la natte ordinaire tressée jusqu'au bout, mais de la mèche nattée en boule au sommet et retombant en longue frange verticale, qui fut à la mode sous Ramsès II, comme on le voit dans les diverses représentations des Enfants Royaux, par exemple à la première cour du temple de Louxor.

(3) En réalité le séant du prince ne touche pas le sol. C'est que le coussin que cette position suppose n'a pas été sculpté. Il est remplacé par une dépression dans la surface de la pierre, qui existait avant la sculpture, et dont l'ouvrier s'est accommodé.

(4) Cf. par exemple la fameuse peinture des filles d'Akhnaton conservée à Oxford (Schäfer-Andræ, *Die Kunst des alten Orients*, Berlin 1925, pl. XVII), ou l'ostracon du Musée du Caire représentant une fille d'Akhnaton à son repas (Id., p. 378). C'est également la pose de la reine enfant, sur un coussin au pied du trône du jeune Toutânkhamon, dans certains reliefs du petit naos doré couvert de scènes de la vie intime du Palais (Carter, *The Tomb of Tut-ankh-Amen*, II, Londres 1927, pl. I).

(5) Représentation de Ramsès II enfant sur une plaquette votive en calcaire du Musée du Louvre. Boreux, *Catalogue-guide*, Paris 1932, II, p. 479-480, pl. LXVI.

est celui de la douleur[(1)]. Le jeune prince, aux pieds de la déesse, pleure et sans doute lui confie son chagrin.

En possession de cette donnée, de l' initial du nom et de l'élément qu'il a chance de renfermer, on arrive à la solution :

n + *iw-f ỉr* *dỉ(·t)* *rmy·t* *n* *Mw·t*

(= ⲉϥⲣ̄) (= ϯ-ⲣ̄ⲙⲉⲓⲏ)

«Il verse des larmes à l'adresse de Mout».

C'est, avec une tournure néo-égyptienne[(2)] et une prononciation de justifiée, pour le masculin, par la transcription babylonienne contemporaine *māi*[(3)], le rébus de *Nefer·t-ỉry Mr·t n Mwt*, nom de la femme de Ramsès II. Le qui se trouve devant l'image de la déesse n'est qu'une graphie influencée par l'orthographe en clair : .

L'équivalence de la fin de l'inscription s'établit sans difficulté. Le bouquet, , vaut pour , et la boucle d'Isis, , pour [(4)].

Au total, l'inscription entière doit être interprétée :

La grande Épouse royale, dame des Deux-Terres, reine des Deux-Rives, Nefertari Meienmout (qu'elle vive!).

D'après les conditions de la trouvaille, dont M. Bruyère nous donnera le détail dans son prochain *Rapport préliminaire*, il semble bien que ces

---

(1) Voir les exemples rassemblés dans Werbrouck, *Les pleureuses dans l'Égypte ancienne*, Bruxelles 1938, et en particulier les figures 8, 16, 73, 76, 85 et 152.

(2) Le copte ϯ-ⲣ̄ⲙⲉⲓⲏ (= δακρύειν) est le témoin de cette locution dans le parler populaire. Quant à la construction périphrastique de l'infinitif au moyen de , elle est normale en néo-égyptien pour les verbes composés. Sethe, *Das ägyptische Verbum*, Leipzig 1899, p. 88, § 200.

(3) Ranke, *Keilschriftliches Material zur altägyptischen Vokalisation*, Berlin 1910, p. 51.

(4) Cf. *Revue d'Égyptologie*, II, p. 16, n° 157 *bis*.

deux bas-reliefs proviennent d'un palais de Ramsès II accolé au temple d'Hathor de Deir el-Médineh. Tout porte donc à croire que, encastrés en frise murale dans les murs de brique, ils ont servi à décorer les appartements de la reine Nefertari. Et qui sait si l'étonnant cryptogramme qui exprime son nom, — et dont l'ingéniosité tranche sur la platitude cryptographique du reste de l'inscription, — n'est pas l'hommage d'un de ses admirateurs, qui mit son nom en image comme ailleurs on l'aurait célébré en vers? Trois siècles plus tôt, Senenmout[1] avait dédié à sa souveraine cette sorte de madrigal, et la tradition n'en pouvait être perdue.

Toutefois les cryptogrammes de Senenmout sont d'un caractère différent : images sacrées, exprimant un rêve de grandeur théocratique pour une reine passionnément servie. Ici au contraire, en équivalence du nom de la reine, un enfant royal confie sa peine à une déesse dans le secret d'un harem. Est-ce le rappel d'un chagrin vécu? Ne serait-ce pas plutôt un témoignage du romantisme sentimental de l'époque, et l'illustration de quelque chant d'amour à la mode dont le héros venait se plaindre à la déesse de l'indifférence, ou peut-être de la mort, de sa dulcinée[2]? L'allusion, si jamais elle a été claire pour quelqu'un d'autre que Nefertari, s'est à jamais évanouie dans l'oubli. Il serait aussi vain de prétendre la retrouver que de s'ingénier à saisir, dans un vase d'albâtre de la même époque, un relent du parfum délicat depuis des siècles évaporé.

Ét. Drioton.

(1) Drioton, *Deux cryptogrammes de Senenmout*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, XXXVIII (1938), p. 231-246.

(2) Un passage des chants d'amour prouve que les Égyptiens prenaient volontiers les dieux pour confidents et auxiliaires de leurs entreprises galantes : Papyrus de Londres, II, 6-7, *J'irai à Memphis et je dirai à Ptah : Donne-moi ma sœur cette nuit!* (Max Müller, *Die Liebespoesie der alten Aegypter*, Leipzig 1899, p. 18 et pl. IV).

QUELQUES NOUVELLES REPRÉSENTATIONS DU DIEU RECHEF

PAR

J. LEIBOVITCH.

Les traits particuliers sous lesquels se présentent les divinités cananéennes, ont permis d'établir quelques données de la plus haute importance se rapportant à l'histoire de ce curieux panthéon et à l'évolution qu'il a subie[1]. Grâce aux matériaux archéologiques acquis récemment, on peut dresser une liste des noms qui forment la théogonie du peuple cananéen, des noms de divinités locales ou ba'als tels que : pour Ougarit (Ras-šamra)[2], d'après une stèle dédiée par , pour Beth-šan[3], d'après une stèle dédiée par , etc. Des stèles furent dédiées en Égypte à des divinités étrangères, comme par exemple à (Petrie : Sutekh)[4] à Serabit el-Khadem par [5], à , à des déesses comme , etc. Quant aux représentations anthropomorphes, il semble qu'elles aient appartenu à une catégorie de divinités dont le culte était généralement répandu dans le pays plus que celui des divinités locales et

(1) L. H. Vincent, *Le ba'al cananéen de Beisan et sa parèdre* dans *Revue biblique*, 1928, p. 512-543.

(2) F. A. Schaeffer, *Les fouilles de Minet el-Beida et de Ras-Shamra* dans *Syria*, XII, 1931, pl. VI.

(3) Alan Rowe, *The topography and history of Beth Shan*, pl. XXXIII.

(4) Fl. Petrie, *Researches in Sinai*, p. 127, fig. 134; A. H. Gardiner et T. E. Peet, *The inscriptions of Sinai*, pl. LXXIX, n° 308; pour cette même divinité, voir : F. Ll. Griffith, *The god Set of Ramessu II and an Egypto-Syrian deity* dans *P.S.B.A.*, XVI, p. 87 (1894).

(5) Pour d'autres divinités, voir A. Erman, *Das Denkmal Ramses' II im Ostjordanland*, surnommé «la stèle de Job» à Sheikh Sa'd, dans *Zeitschr. äg. Spr.* XXXI, 1893; W. F. Albright et Alan Rowe, *A royal stele of the New Empire from Galilee* dans *J. E. A.*, XIV, p. 281-287.

elles portent en outre des indices spéciaux qui permettent de leur attribuer une date plus ou moins précise. Les influences étrangères qui se révèlent dans toutes ces représentations varient selon l'époque à laquelle elles appartiennent. Vers le début du 2e millénaire, on reconnaît les traces d'un contact avec les Mésopotamiens, puis, un peu plus tard, celle des Hittites [1], mais c'est particulièrement le contact avec l'Égypte qui se manifeste surtout à partir de 1500 avant J.-C. L. H. Vincent nous parle d'accointances; il semble qu'on devrait plutôt dire que des emprunts directs furent faits de part et d'autre. Cette influence est révélée déjà au Moyen-Empire [2] mais elle se développa surtout sous l'égide des guerres de conquête que dirigèrent les souverains égyptiens sous la XVIIIe dynastie contre la Syrie et la Palestine, parvenant ainsi à placer sous leur domination cette étroite bande de terre qu'on appella ארץ כנען l'habitat des proto-phéniciens. Les Égyptiens introduisirent dans leur patrie le culte de plusieurs divinités parmi lesquelles Rechef occupe une place primordiale. Rechef se manifeste dans l'iconographie mythologique égyptienne par l'exercice de fonctions multiples; à une époque beaucoup plus tardive il sera même comparé à l'Apollon des Grecs [3] dont les fonctions sont presque semblables aux siennes. Les monuments inédits qui sont décrits par la suite serviront à illustrer ces manifestations et peut-être même à les justifier.

*
* *

I. (Pl. XV. 1). Petite stèle cintrée en calcaire blanc mesurant o m. 05 × o m. 04 qui fut donnée à l'auteur par le Dr L. Keimer. Elle fut achetée chez un antiquaire du Caire et provient probablement de Deir el-Médineh. Elle porte une ligne gravée marquant son contour à 3 millimètres du bord. Sur un socle d'une épaisseur de 7 millimètres, orné de

(1) Cette influence hittite ne s'éteignit pas de si tôt, elle se conserva même assez longtemps (voir Bedřich Hrozný, *L'inscription «Hittite»-hiéroglyphique d'Apamée* — environ 850 avant J.-C. — dans *Syria*, t. XX, p. 134-135.

(2) Cl. F. A. Schæffer, *Ugaritica* (1939), p. 20 et ss.

(3) P. Lacau, *Une inscription phénicienne de Chypre* dans *B. I. F. A. O.*, 1902, p. 207-211.

traits verticaux parallèles (3, 4 et 5 aux extrémités et au milieu), le dieu Rechef est debout, portant un pied en avant, brandissant la massue-hache et tenant de sa main gauche une javeline et un bouclier. La javeline est maladroitement gravée, elle est visible seulement aux parties extérieures du bouclier. Devant le dieu, on voit un autel [hieroglyphs] à offrandes, sur lequel on n'a rien posé. Le dieu porte un pagne court ainsi qu'une coiffure ressemblant à la couronne de la Haute-Égypte. Au lieu d'être penchée vers l'arrière, cette coiffure est posée perpendiculairement sur sa tête. Il s'agit probablement d'une petite stèle votive ou d'une amulette.

II. (Pl. XV. 2). Fragment de stèle acquis par le Musée de Berlin en 1889 et portant le n° 14462 de leur inventaire. C'est le Dr Anthes qui m'a aimablement fait parvenir la photographie de ce monument tout en me permettant de la publier. Il mesure o m. 285 de haut; la partie supérieure de la stèle est cintrée et une ligne est gravée parallèlement au bord. On voit au milieu le dieu Rechef (qui était probablement debout), portant la coiffure ressemblant à la couronne de la Haute-Égypte, munie d'un serpent uræus; la forme de sa barbe et celle des hiéroglyphes révèlent une forte influence égyptienne. De la main droite, il brandit une simple massue; le bras gauche devait sûrement tenir un bouclier et une lance, il a malheureusement été emporté par une cassure de la stèle. On lit au-dessus du dieu l'inscription suivante : [hieroglyphs] c'est-à-dire : *Rechef, le grand dieu qui entend (exauce) les prières.* De pareilles inscriptions sont connues dans la littérature égyptienne; on rencontre par exemple : [hieroglyphs] une inscription votive dédiée par un certain [hieroglyphs] [1]. Ces inscriptions sont souvent accompagnées par des représentations d'oreilles humaines qui sont destinées à confirmer que le vœu ou la prière ont été exaucés [2].

Derrière le dieu se trouve un emblème constitué par une fleur de lotus qui repose sur un support (ou tige) terminé en sa partie supérieure par

(1) Brugsch, *Thesaurus Inscr. Ægypt.*, VI, p. 1436, n° 44; voir aussi : Petrie, *Memphis*, I, pl. XI, n° 15 et p. 7; pl. X, n° 10 [hieroglyphs] fait par : [hieroglyphs], etc.

(2) M. Müller, *Egyptian Mythology*, p. 232, fig. 217; H. P. Block, *Remarques sur quelques stèles à oreilles* dans *Kêmi*, I, p. 123 à 134; A. Erman, *Die ägyptische Religion*, p. 145, etc.

deux petites volutes décoratives. Cet emblème représente un arbre sacré tel qu'il se rencontre sur une stèle du British Museum[1] derrière le dieu Min ithyphallique qui est associé aux divinités [hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes]. L'inscription dit que le dieu Min [hiéroglyphes] *se repose sur l'arbre.* De part et d'autre, cet arbre est flanqué de deux plantes en forme de cônes (laitues)[2] et on pourrait peut-être expliquer sa présence par les scènes représentées sur les ivoires sculptés trouvés en Samarie et à Arslan-Tash[3]. Dans ces scènes, le même arbre sacré est surmonté par l'enfant Horus dont la naissance est protégée par les ailes déployées des déesses Isis et Nephthys qui remplacent les plantes en forme de cônes.

L'association de Rechef, dieu de guerre, avec le culte de l'arbre sacré ne devrait pas nous surprendre, puisque nous savons que Sakhmet, déesse des combats, est aussi appelée «maîtresse de la ville Amout» qui n'est autre que la ville des dattiers[4]. D'après Ranke[5] le mot [hiéroglyphes] *la ville de la dame des dattiers,* est la capitale de [hiéroglyphes] qui correspond au IIIe nome de Libye, le Kom el-Hisn actuel[6]. On sait d'ailleurs que le culte de l'arbre sacré existait en Égypte (comme aussi en Phénicie) et les dieux de guerre ne lui étaient pas étrangers.

III. (Pl. XVI). Stèle inédite, acquise récemment par le Musée Égyptien du Caire et de provenance inconnue. Elle mesure 0 m. 18 sur 0 m. 125 et porte le n° 70222 du *Journal d'entrée.* M. R. Engelbach a bien voulu me confier la publication de cette stèle. Le dieu Rechef est debout, il porte le pagne court et un maillot serré fixé par des bretelles, ainsi

[1] Stèle n° 191. Voir LANZONE, *Diz. di Mit. Egiz.* Tav., CXCII. 1, etc.

[2] ABBAS BAYOUMI, *Survivances égyptiennes, Bull. de la Soc. Roy. de Géogr. d'Ég.,* t. XIX, p. 282.

[3] J. W. CROWFOOT and Grace CROWFOOT, *Early Ivories from Samaria* (1938); F. THUREAU-DANGIN, A. BARROIS, G. DOSSIN et Maurice DUNAND, *Arslan Tash.,* t. XVI, dans la *Bibliothèque archéologique et historique,* etc.

[4] H. GAUTHIER, *Les statues thébaines de la déesse Sakhmet* dans *Annales Serv. Ant.,* XIX, p. 197.

[5] H. RANKE dans *Zeitschr. Æg. Spr.,* t. XLIV, p. 49-50.

[6] G. DARESSY, *Une inscription d'Achmoun et la géographie du nome libyque* dans *Annales Serv. Ant.,* t. XVI, p. 236; BRUGSCH, *Dict. géogr.,* 1366.

qu'un collier. Il a la barbe liée et sa tête est coiffée du bonnet qui ressemble à la couronne de la Haute-Égypte. Du sommet de ce bonnet tombe un long ruban se terminant par un gland. Cette manière de porter le ruban se rencontre aussi chez le dieu Soutekh (= Techoup) sur un monument de l'époque de Ramsès II provenant de Tanis[1], ainsi que sur une représentation syrienne de ce même dieu[2]. Sur le front de Rechef, on voit la tête de gazelle qui est une de ses caractéristiques. Du bras droit il brandit la massue-hache tandis que du bras gauche il tient le bouclier ayant sa partie supérieure recourbée en arrière[3]. Ce bouclier semble être représenté de profil, car on ne voit pas comment sa main le tient par la lanière comme d'habitude[4]. Le nom du dieu est indiqué [hiéroglyphes] *Rechef le grand dieu.* En face de cette inscription on lit : [hiéroglyphes] *Fait par imn-m-ip-t.* L'inscription suivante se trouve au-dessous de la scène : [hiéroglyphes] *Fait par le serviteur imn-m-ip-t, redoublé de vie.* On voit en effet ce serviteur debout faisant une offrande au dieu Rechef qui est en face de lui. Simplement vêtu, il tient de la main gauche un autel à flammes sur lequel on voit une volaille sacrifiée. La main droite est occupée à verser un liquide, à l'aide d'un vase, dans une grande coupe en forme de fleur de lotus, placée par terre devant lui. Cette manière de faire une offrande n'est pas nouvelle, on la rencontre par exemple dans le tombeau de Nebamon (n° 90) à Thèbes[5] (fig. 5). Dans la description de cette scène il est dit que le liquide versé dans la coupe était du vin, et selon Davies la coupe serait en or. Le Musée du Caire possède

[1] G. ROEDER, *Ægypter und Hethiter* dans *Der Alte Orient,* 1919, p. 63, fig. 27.

[2] Mission archéologique à Tell Nebi Mend, 1921, *Rapport sommaire de Maurice Pézard,* dans *Syria,* III, p. 89, 108 et pl. XXII.

[3] Ce bouclier se rencontre sur plusieurs monuments de Rechef comme par exemple la stèle n° 1100 du Musée de Hildesheim, le scarabée faïencé vert n° 1477 du Musée de l'Université de Strasbourg, le fragment de stèle n° 19808 du Musée de Berlin découvert par L. Borchardt à Abousir, etc.

[4] Voir l'Ostracon n° 26063 du *Catalogue général* du Musée du Caire provenant de Biban el-Molouk, la stèle n° 63654 du Musée du Caire provenant de Deir el-Médineh, etc.

[5] N. DE GARIS DAVIES, *The tombs of two officials of Thutmosis the fourth,* pl. XXXIII, p. 31. Côté nord du mur ouest.

une coupe en or portant le cartouche de [1] et les Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles en possèdent aussi deux en forme de lotus, mais en faïence [2] appartenant au Nouvel Empire. Il serait difficile de dire si ces coupes ont pu servir à une cérémonie pareille à celles décrites plus haut, elles sont d'ailleurs de dimensions beaucoup plus

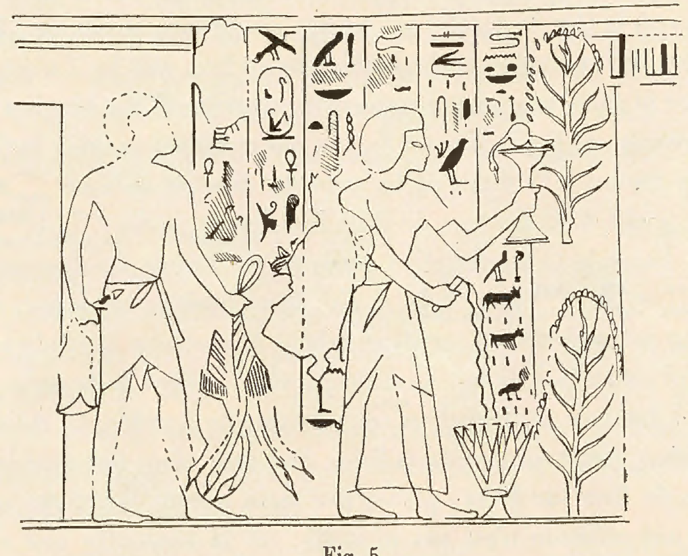


Fig. 5.

réduites. De pareilles coupes sont aussi représentées à Karnak, figurant parmi le butin que Thoutmosis III rapporta de ses campagnes syriennes et qu'il offre au dieu Amon [3]. Ces coupes sont supposées être en or [4].

---

(1) N° 53260 du *Journal d'entrée*, n° 4218 du *Guide* de Maspero. Voir Émile Vernier, *Bijoux et Orfèvreries. Catalogue général*, pl. CIV, Tell-Basta.

(2) Album du Département Égyptien pl. 69.

(3) W. Wreszinski, *Atlas zur æg. Kulturgesch.*, II, pl. 33.

(4) On connaît une quantité de vases faïencés pareils, en forme de fleur de lotus, dont l'usage demeure inconnu. Ainsi : The MacGregor collection : *Egyptian Ceramic Art*, 1898, pl. XII, XIII; F. G. Hilton Price, *A catalogue of Egyptian antiquities*, p. 154, fig. 1522 *b* (faïence bleue); Burlington Fine Arts Club, *Catalogue of an exhibition of ancient Egyptian art*, London 1922, pl. XLIV, p. 57, n° 6 (Faïence, N. K.); *The art of ancient Egypt*. A series of photographic plates representing objects from the exhibition of the art of ancient Egypt. At

Il reste maintenant à décrire l'emblème qui se trouve sur notre stèle derrière le dieu Rechef. Ce même emblème se rencontre sur une stèle du même dieu qui se trouve à Aberdeen [1]. Il est composé d'une feuille de lotus dont la tige est plantée dans un signe šen qui est considéré comme la forme la plus ancienne du cartouche royal [2]. L'emblème a déjà fait l'objet de plusieurs études [3]; il existait au temps de l'Ancien Empire [4] à Saqqarah où les éléments qui le composent, sont représentés séparément. On voit la feuille de lotus sous la forme d'un éventail tenu par un ☥ pourvu de deux bras. Le signe est montré en association avec le [5]. On peut se rendre compte que la feuille de lotus est employée comme éventail au même titre que le signe , elle est d'ailleurs un véritable éventail dans la figure ci-contre (fig. 6), extraite d'un bas-relief de l'Ancien

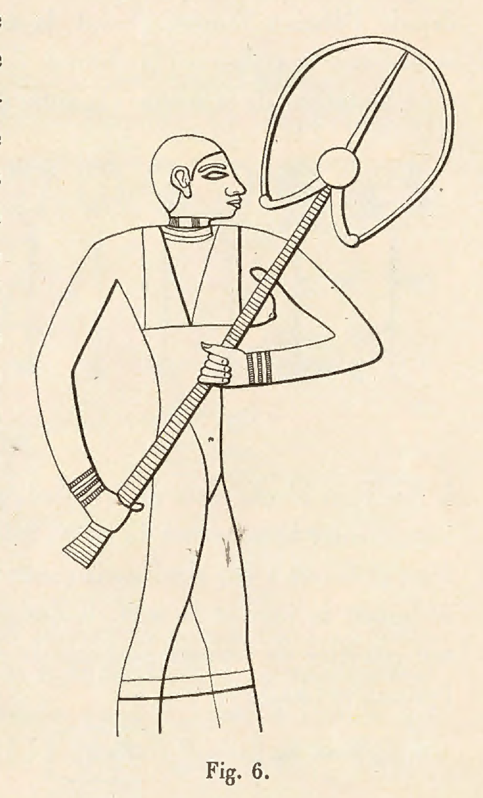


Fig. 6.

---

the Burlington Fine Arts Club, in the summer 1895, London, n° 128, etc.

Le Dr I. Keimer me signale encore une quantité de vases de la même forme, placés devant des divinités animales.

(1) F. Ll. Griffith dans *P. S. B. A.*, 1900, XXII, p. 271, pl.; W. Spiegelberg dans *Zeitschr. für Assyriol.*, 1898, p. 120-122, etc.

(2) Quibell, *Hierakonpolis*, I, pl. XXXVIII.

(3) G. Jéquier, *A propos d'une stèle éthiopienne* dans *Rec. de trav.*, 1905, XXVII, p. 170; H. Kees, *Der Opfertanz des ægyptischen Königs*, p. 119 (Die Gruppe der symbolischen Zeichen., etc.); G. Jéquier, *Les stèles de Djeser* dans *Chronique d'Égypte*, n° 27, janvier 1939, p. 31.

(4) J.-Ph. Lauer, *La Pyramide à degrés*, Fouilles de Saqqarah, II, pl. XXXV.

(5) O. Königsberger, *Die Konstruktion der ägyptischen Tür* (*ægytol. Forsch.*), p. 23.

Empire[1]. Le signe pourvu de deux bras et tenant l'éventail existe donc depuis l'Ancien Empire. Avant la trouvaille de Saqqarah, on ne le connaissait que depuis le Nouvel Empire[2]. G. Jéquier a recueilli les représentations de plusieurs variantes de l'éventail en forme de fleurs ou de feuilles plantées dans le signe (fig. 7). Le sens de cet emblème est donné par quelques courtes inscriptions dans le genre de qui l'accompagnent souvent, et qui sont placées derrière le roi pour exercer sur lui une action protectrice[3] L'emblème représente la fraîcheur bienfaisante de l'éventail, qui répand le fluide magique destiné à augmenter la puissance du roi[4]. Selon Brugsch, l'emblème composé des deux éléments a une signification astronomique de double cercle d'ombre, désignant le jour et la nuit. Il désigne aussi l'ombre du défunt qui est souvent citée en rapport avec son âme. On rencontre dans les textes des Pyramides (413 *c*) :

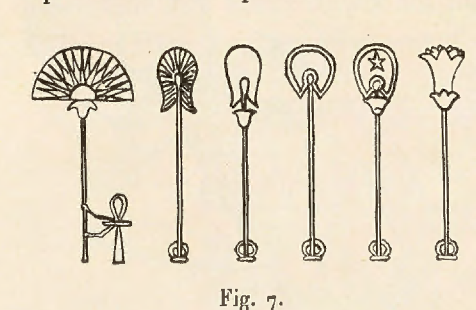


Fig. 7.

Leurs âmes sont au pouvoir d'Ounas,
leurs ombres sont (prises) à ceux à qui elles appartiennent.

Il est aussi mentionné en rapport avec le disque solaire [5]. La privation de cette ombre était susceptible d'attirer au défunt les plus terribles calamités[6].

Le signe a pour valeur phonétique ou (et variantes) mais on rencontre pour la lecture d'après une localité qui s'appelait [1].

(1) Bas-relief du Musée Égyptien n° 233 Nekheftka (Saqqarah Ve dyn.).

(2) H. Kees, *Opfertanz*, p. 122.

(3) J.-Ph. Lauer, *La Pyramide à degrés*, Fouilles de Saqqarah.

(4) G. Jéquier, *A propos d'une stèle éthiopienne. Rec. de trav.*, 1905, XXVII, p. 174.

(5) A. Mariette, *Abydos* I, pl. 52, l. 22 et 23.

(6) S. Birch, *On the shade or shadow of the dead* dans *T.S.B.A.*, VIII, p. 386-397.

L'arme que brandit le dieu Rechef semble être d'origine étrangère[2] et ne fait son apparition en Égypte qu'au Nouvel Empire[3]. On la voit cependant reproduite sur les frises d'objets représentés sur certains sarcophages[4] (fig. 8). Ces instruments, qu'on rencontre au Moyen et au Nouvel Empire, sont probablement tous de construction identique, c'est-à-dire, basés sur le même principe, ils diffèrent seulement par la forme et la position de la lame métallique. Ils sont composés d'une hache à laquelle on a ajouté une pierre ronde ou en forme de poire, afin de permettre d'accentuer la puissance développée quand on donnait un coup direct. Cette pierre est fixée au bout du manche et derrière la lame. En Syrie, cette arme était portée par de simples soldats[5], tandis qu'en Égypte, il semble que seuls les rois en aient fait usage (pour la période du Nouvel Empire)[6].

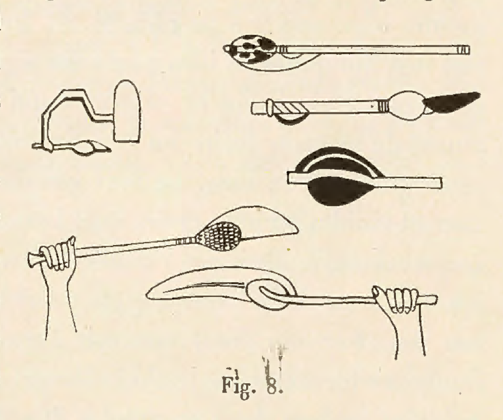


Fig. 8.

(1) *Annales du Serv. des Ant.*, XVI, 1916, p. 264. Cette localité est donnée par H. Gauthier avec un déterminatif différent d'après J. de Rougé et H. Brugsch; mais le *Wörterbuch* confirme la lecture (II. 90).

(2) W. Wolf, *Die Bewaffnung des altägyptischen Heeres*, p. 69.

(3) W. Wolf, *Die Bewaffnung des altägyptischen Heeres*, p. 38.

(4) P. Lacau, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire, Catal. gén.*, pl. XLIII, XLIV (sarcophages nos 28092 280, 28040 281, 28083 282; G. Jéquier, *Les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire, Mém. publiés par les Membres de l'Inst. fr.*, t. XLVII, p. 206-207.

(5) Max Müller, *Egyptological Researches*, II, «Asiatics from the tomb of Amu-Neseh (Western Thebes, Sheikh 'Abdel Gurna, époque de Thoutmosis III).

(6) Voir, *Medinet-Habu* — Epigraphic Survey. University of Chicago-Later historical Records of Ramses III. Vol. II, pl. 85, 101, 105, 111, 120, 121, 122, etc.

Des divinités étrangères s'en servent aussi et même des divinités féminines [1]. Il est assez curieux d'observer que cette même massue est employée aussi comme variante dans le signe qui signifie «lutter» [2].

IV. (Pl. XVII). Fragment de stèle en calcaire que l'Inspectorat de Zagazig a envoyé au Caire. Il porte le n° 71816 du *Journal d'entrée* et mesure 0 m. 225 × 0 m. 135. M. Ét. Drioton, Directeur Général du Service des Antiquités, a bien voulu me signaler et me permettre de publier ce fragment ainsi que la stèle n° V qui suit. Le dieu Rechef est debout tenant de sa main droite un bouclier recourbé en sa partie supérieure et rectangulaire à sa base. Le bras gauche est levé et, quoique pas entièrement visible, on peut croire qu'il brandissait probablement une arme ou massue dont on distingue à peine la tête. Il porte une coiffure ressemblant à la couronne de la Haute-Égypte pourvue d'un ruban qui tombe derrière son dos. Sur son front, on voit l'uræus. Son pagne est bordé d'une frange visible entre ses jambes. Devant le dieu se trouve un personnage qui tient du bras droit un autel à flammes (, ou = ⲁⲱ ⲚⲤⲀⲦⲒ ou *χάμινος* = אח [3]). Le support de cet autel est plutôt long, peut-être était-il aussi destiné à être posé par terre. Vers le bas du fragment, dans le coin gauche inférieur, on peut remarquer le devant de la robe que portait ce personnage. Cette robe est longue et arrondie par devant, et permet de dater la stèle de la XIXe ou de la XXe dynastie.

V. (Pl. XVIII). Stèle en calcaire provenant de l'Inspectorat de Zagazig. Elle porte le n° 71815 du *Journal d'entrée* et mesure 0 m. 18 × 0 m. 12. Le dieu Rechef est debout mais la ligne de terre manque. Ceci, comme aussi l'absence de l'arme dans la main gauche du dieu, donne l'impression que la stèle ne fut pas terminée. Il porte un pagne court garni de trois rubans parallèles au bord inférieur, une large ceinture, un collier mince avec un pendentif et une coiffure ressemblant à la couronne de la Haute-

(1) Exemple, la déesse 'Anat d'après Prisse (37), Max Müller, *Asien und Europa*, p. 313, etc.

(2) W. Wolf, *Die Bewaffnung des altägyptischen Heeres*, p. 69.

(3) J. Leibovitch, *Deux stèles inédites de la déesse Qadech*, *Bull. de l'Inst. d'Ég.*, t. XIX, session 1936-1937, p. 82-83.

Égypte. De sa main droite il tient en guise de bouclier un archais contenant des arcs [1] qui sont au nombre de quatre et qui émergent de la partie supérieure de l'étui. Cette représentation de Rechef s'adapterait fort bien à l'appellation רשף חץ que quelques savants traduisent par «Rechef à la flèche [2]».

Devant le dieu, on voit un personnage debout portant le titre [3] *surveillant des domaines* (*terres*) et le nom [4]. Il est vêtu d'un pagne court au-dessous duquel il porte une jupe longue et transparente. Son bras gauche retombe en avant, tandis que le bras droit présente un autel au dieu. Il est coiffé d'une simple calotte. Cette stèle appartient probablement à la XIXe dynastie.

VI. (Pl. XIX. 1). Stèle cintrée, reproduite par C. M. Firth en 1927 dans «*The Archæological Survey of Nubia, Report for 1910-1911*», p. 239. Il mentionne au bas de la page : «Sandstone stelæ from Kuhad and Wadi Sebua» et dans l'index des figures hors texte : «Kuban and Wadi Sebua.» La stèle n'a pas été décrite autrement dans le texte. Elle est composée de deux registres disposés l'un au-dessus de l'autre. Dans le registre supérieur on voit le dieu Amon assis sur un siège tenant d'une main un signe et de l'autre un . L'inscription gravée au-dessus du dieu n'est pas claire, mais on peut la reconstituer d'après une autre stèle reproduite à la même page : c'est : *Amon le seigneur des chemins*. En face d'Amon est assis le dieu Seth tenant aussi un sceptre , et devant lequel on voit une tige avec une fleur de lotus.

(1) C'est à M. G. Jéquier que je suis redevable de l'identification de l'archais.

(2) W. F. Albright, *Mesopotamian Elements in Canaanite Eschatology*, Paul Haupt Anniv., Vol. p. 146-149.

(3) Il ne s'agit pas ici de *wdb*, car nous aurions alors le titre bien connu *ḥrj-wdb*. (A. H. Gardiner, *The mansion of life and master of King's largess*, dans *J. E. A.*, 1938, p. 88.) Je crois que nous avons ici plutôt un *imj-r; idbw*, le surveillant des champs ou domaines.

(4) Ce nom est connu en Égypte depuis le Moyen Empire. Voir H. Ranke, *Die ägypt. Personennamen*, p. 19. On serait tenté de le considérer comme un nom sémitique, mais dans ce cas il n'est qu'un préfixe comme dans : (Newberry, *Beni Hasan*, Tombeau de Khnoum-hotep). Même en hébreu, la particule אב entre toujours dans la composition d'un nom propre (M. Burchardt, *Die altkan. Fremdw. u. Eigennam. im Aegyptischen*, II, p. 65).

Une table d'offrandes sépare les deux dieux. Au-dessus du dieu Seth on lit l'inscription : *Seth, grand en puissance [seigneur des] deux terres*[1]. J'intercale le mot *seigneur*, car autrement la présence de n'aurait pas de sens.

Dans le registre inférieur on voit le dieu Rechef debout, on distingue à peine son nom . Il est coiffé du bonnet ressemblant à la couronne de la Haute-Égypte, ceint d'un ruban noué à l'arrière et tombant sur son dos. De son bras droit retombant raide, il tient une massue simple, tandis que du bras gauche il tient une lance et un bouclier arrondi en sa partie supérieure. Il porte un maillot serré et un pagne court se terminant au bas par une garniture probablement constituée par un ruban ou galon. Devant lui se trouve une table d'offrandes garnie peut-être de pains et de fleurs (?) et flanquée de deux cônes (vases). De l'autre côté de cette table à offrandes, face au dieu, on voit un personnage debout dans une pose d'adoration. Il porte un pagne long et son nom (sic) indique qu'il s'agit d'un étranger. Ce nom ressemble beaucoup à celui de [2] et sa signification serait peut-être *Vent de Baʿal*.

VII. (Pl. XIX. 2). La stèle précédente n'est pas la seule mention de Rechef trouvée en Nubie. Arthur E. P. Weigall a aussi signalé une représentation de ce dieu à Toschké[3] que je décrirai sommairement malgré que Weigall l'ait déjà fait, afin d'avoir l'occasion de mettre en relief quelques points intéressants. Il n'a d'ailleurs donné qu'une copie des inscriptions, et comme la colline (le Gebel Agg) est peu accessible, il n'a pas pu reproduire la scène qui ne manque pas d'un certain intérêt. Il m'est possible, grâce à l'amabilité de M. J. H. Dunbar, qui a bien voulu la photographier pour moi, de donner ici une reproduction de cette scène. C'est l'orthographe du mot Rechef qui nous surprend avant tout :

(1) Ce titre est caractéristique pour le dieu Seth (ⲁⲡⲁϩⲧⲉ).

(2) J. Lieblein, *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques*, p. 838, n° 2211; E. von Bergmann, *Inschriftliche Denkmäler*, stèle en calcaire du Musée de Vienne. *Rec. de trav.*, XLI, 17, n° XVIII.

(3) Arthur E. P. Weigall, *A report on the Antiquities of Lower Nubia*, p. 125 et pl. LXVI.

Rechef le grand dieu, seigneur du ciel. Ce nom est écrit sans le final et le signe remplace le . Cette forme se rapproche davantage du nom sémitique רשף, on la rencontre aussi sur la stèle d'Aberdeen[1] et celle de Memphis[2]. Le dieu Rechef est assis brandissant une massue au-dessus de sa tête, et tenant un bouclier. Il porte une robe longue et la coiffure habituelle. Devant lui sont assis, d'abord le roi Senousret III déifié, portant le titre de puissant et vivant éternellement, et puis le dieu Horus, seigneur de [3]. Devant cette série de dieux, on voit suivi de toute sa famille, sa femme qui l'aime, son fils le du roi, et puis d'autres enfants, parmi lequels des bergers. Un fait est à relever ici, qui pourrait jeter quelque lumière sur un attribut du dieu Rechef. Le porte d'une main une gazelle tuée, un arc et des flèches. Il est donc un chasseur et il vient offrir son butin aux dieux. Or, Rechef porte souvent une tête de gazelle sur son front, ce qui pourrait indiquer qu'il est aussi un dieu de la chasse, en même temps que dieu de la guerre. On retrouve d'ailleurs la gazelle comme emblème de la chasse sur une stèle publiée par Lanzone[4], où la tête de la gazelle est portée sur le front comme par le dieu Rechef.

Pour terminer la description (très sommaire) de la scène de Toschké, il faut encore ajouter que offre aux dieux de l'encens et verse une libation sur un autel en leur honneur.

VIII. (Pl. XX). On a depuis longtemps parlé du dieu Rechef à l'époque gréco-romaine[5], mais nous en avons une représentation évidente du temps de Ptolémée III Évergète I[6]. Elle se trouve sur le mur nord de

(1) F. Ll. Griffith, *The Aberdeen Reshep Stela P. S. B. A.*, 1900, XXII, p. 271; W. Spiegelberg, *Zeitschr. für Assyriologie*, 1898, 120-122.

(2) W. M. Fl. Petrie, *Meydoum and Memphis III*, pl. XXXIX, n° 5, p. 39.

(3) H. Gauthier, *D. G.*, III, p. 2 et 11 se joint à Brugsch, *D. G.*, p. 247 pour identifier ce nom avec Ibrim. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 479 et note 3 l'assimile avec le village moderne de Toschké. Notre inscription semble confirmer cette dernière hypothèse.

(4) Lanzone, *Dizion. di Mitol. Egizia*, III, pl. CXIV.

(5) W. Golénischeff, *Ueber zwei Darstellungen des Gottes Antæus, Zeitschr. für äg. Spr.*, vol. XX, p. 135.

(6) Lepsius, *Denkmäler*, Abt. IV, Pl. II.

l'enceinte et à l'entrée du temple de Monthou à Karnak. Cette représentation est reproduite par Lepsius et mentionnée dans la bibliographie topographique de Porter et Moss [1] où elle est décrite en quelques mots : «Ptolemy III with enemy before Min.» En effet, l'inscription débute par les paroles prononcées par le dieu Min mais elle ne s'arrête pas là :

Paroles prononcées par Min qui massacre les ennemis. . . le Rechef qui habite dans la demeure de Menthou, fils d'Isis, etc. Remarquons en passant que le mot Rechef est écrit ici comme sur les stèles d'Aberdeen et de Memphis citées précédemment, c'est-à-dire sans le final. Ce n'est pas l'unique fois où Rechef est associé à Monthou, le dieu égyptien de la guerre. Dans le texte de la stèle d'Amenhotep II trouvée à Gîza [2], il est dit que le jeune roi n'était étranger à aucun des travaux de Monthou, qu'il était valeureux comme Monthou et que Rechef et Astarté étaient satisfaits de lui [3]. Le dieu Rechef est aussi souvent représenté avec le dieu Min sur les stèles de Qadech [4] et on peut donc conclure que ses fonctions s'exercent quand il s'agit de chasse, comme on l'a vu précédemment, de guerre et d'amour, puisque il est aussi représenté avec Min et la déesse Qadech [5]. L'inscription reproduite par Lepsius mentionne les paroles de Min, mais la figure divine représentée devant le roi est bien celle de Rechef. On le reconnaît à sa coiffure, son habit et surtout la massue qu'il tient de sa main droite. La manière de laquelle il est présenté est une réminiscence des représentations du début du Nouvel Empire.

---

(1) B. Porter and R. L. B. Moss, *Topogr. Bibl.*, II, *Theban Temples*, p. 3, Temple of Monthu. Entrance (7).

(2) Selim Bey Hassan, *The great limestone stela of Amenhotep II, Annales Serv. Ant.*, XXXVII, p. 129-134.

(3) Au sujet de ces deux dernières divinités, voir : Alan Rowe, *A catalogue of Egyptian Scarabs, etc. in the Palest. Arch. Museum*, p. 251, n° S. 60 A. (35.4442). XVIIIth-XIXth Dyn.

(4) Stèle du Louvre n° C. 86; Stèle du Musée de Turin n° 170, plusieurs stèles du British Museum et du Musée de Vienne, etc.

(5) Qadech vient du sémitique קְדֵשָׁה (Gen. xxxviii. 21. Nous rencontrons ici une conception commune à la plupart des peuples anciens, d'après laquelle l'amour était mis en relation avec la puissance physique.

IX. (Pl. XXI). Une photographie d'une statuette inédite de Rechef provenant de la Palestine m'a été aimablement transmise par M. Tano l'antiquaire bien connu du Caire. Le dieu est debout dans sa pose habituelle levant le bras droit comme pour brandir une massue et laissant retomber le bras gauche comme s'il tenait son bouclier. Comme dans toutes les statuettes en bronze de basse époque du dieu, ses armes lui manquent [1]. Il existe une seule représentation au Metropolitan Museum de New-York [2] où le dieu est représenté avec la massue et le bouclier en ronde-bosse (Pl. XXII. 1). Notre Rechef porte la coiffure haute comme d'habitude et la šento et, d'après les tenons attachés à la plante de ses pieds, on peut croire qu'il était, à l'origine fixé sur un socle. Cette statue a une particularité qui manque à toutes les statues de basse époque. Certaines parties de son corps, la figure, le cou et la šento sont recouvertes d'or. Une pareille statue a été trouvée à Ras-šamra [3] sur laquelle, la coiffure, la figure portent encore les traces du recouvrement d'or (Pl. XXII. 2). Il se peut que d'autres parties du corps de cette dernière statue aient été couvertes d'or, mais les traces en ont disparu. On attribue à cette statue la date de la XVIIIe dynastie, et il serait donc probable que celle de la statue de M. Tano soit à peu près voisine.

A ces statues recouvertes d'or, on pourrait encore ajouter une autre dont certaines parties du corps étaient couvertes d'argent [4]. Dans la littérature

---

(1) Voir la statue du Musée de Berlin n° 12621 publiée par Hedwig, Fechheimer dans *Kleinplastik der Aegypter*, pl. 95; la statue en bronze n° 46 du Musée de Hildesheim publiée par Roeder dans *Aegyptische Bronze-Werke*, pl. 2 (*h. i. k.*); la statuette en bronze trouvée à Tell ed-Duweir (Lakhich) publiée par J. L. Starkey dans *Excavations at Tell-Duweir 1935-1936* (*Wellcome Archæological Research Expedition* et *Palestine Explor. Fund*, October 1936, pl. IV, fig. 3, etc.).

(2) M. H. E. Winlock a bien voulu me faire parvenir une photographie de cette statue en me donnant tous les détails se rapportant à elle. Pour la date il donne : «Dynasty XX-XXVI?».

(3) *Syria*, X, 1929, p. 288, pl. LIII, statuette rehaussée d'or et d'argent. Voir aussi Olmstead, *History of Palestine and Syria*, p. 234.

(4) Bronze figure plated with silver, from Phœnicia, in the possession of A. W. Franks. Voir F. Ll. Griffith, *The god Set of Ramessu II and an Egypto-Syrian deity* dans *P. S. B. A.*, XVI, p. 87 et ss.; il en est de même pour les deux

rabbinique il est peut-être fait allusion à ces statues du panthéon cananéen quand on parle de Canaan le premier des sept pécheurs qui rapportèrent des pierres précieuses de Havilah (pays de l'or selon Gen. II, 11) pour en faire des idoles. Ces idoles avaient un pouvoir magique, elles brillaient comme le soleil en pleine nuit, et quand les Amorites aveugles les embrassaient, ils recouvraient la vue.

J. Leibovitch.

statuettes plates que M. Cl. F.-A. Schaeffer (Ugaritica) attribue aux Hurrites. Ces statuettes sont cananéennes; mais de style probablement proto-hittite avec traces mésopotamiennes (peut-être un style transitoire).



1. — Stèle amulette (Deir el-Médineh?).



2. — Fragment de stèle du Musée de Berlin.



Stèle du Musée du Caire.



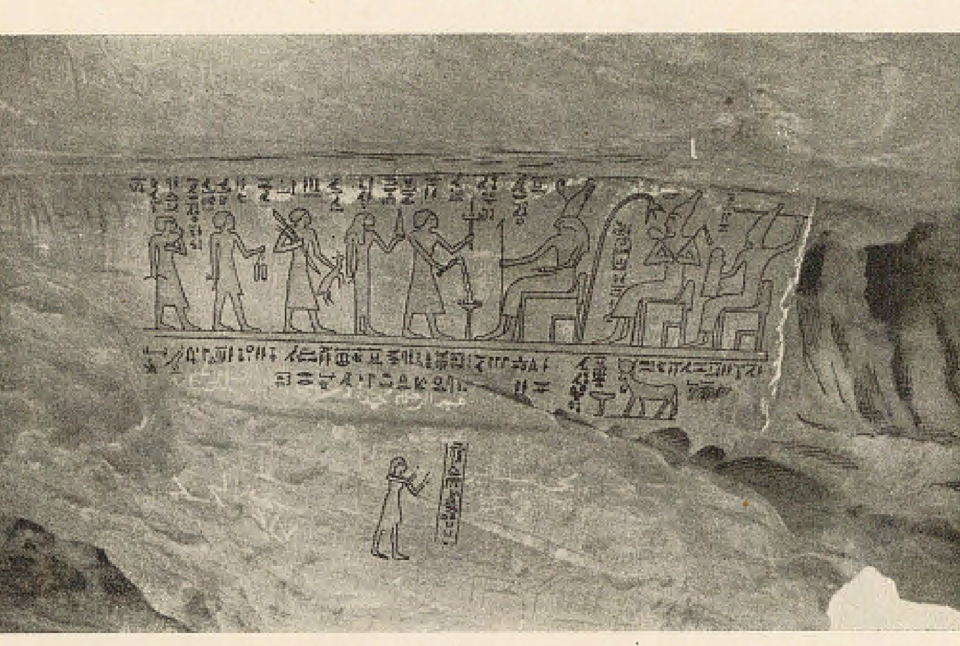
Fragment de stèle du Musée du Caire (Zagazig).



Stèle du Musée du Caire (Zagazig).

RECHEF EN NUBIE.

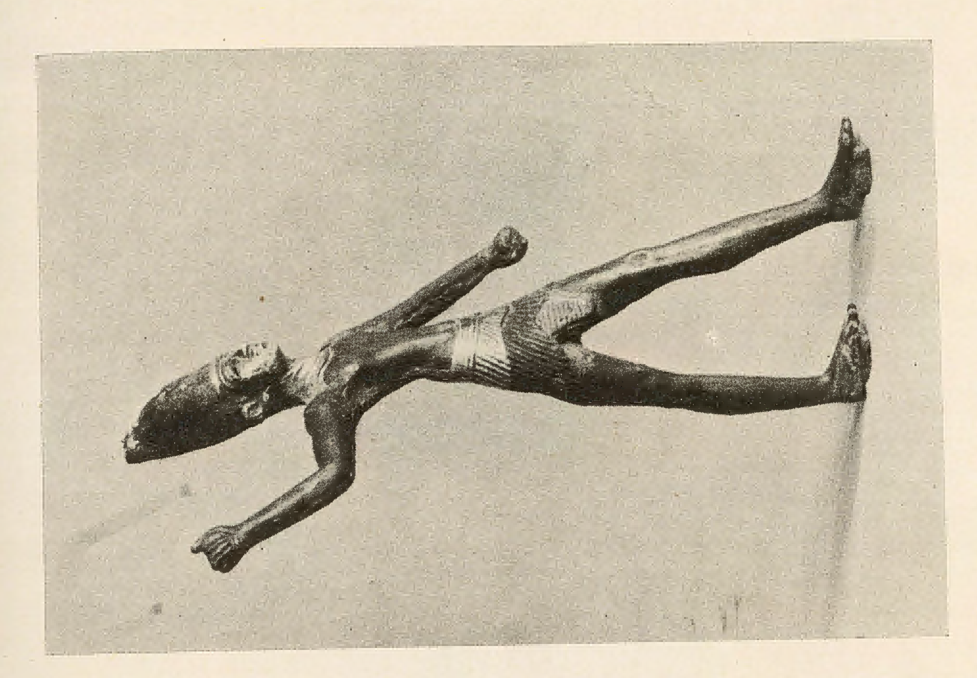
1. — Stèle de Kouban.

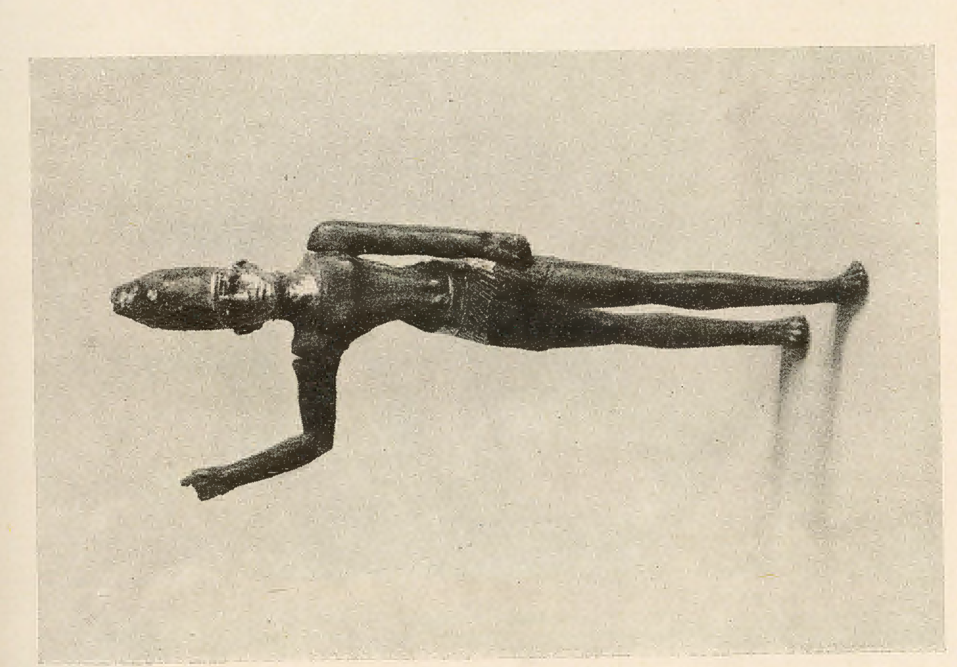


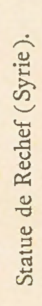
2. — Scène de Toschké.



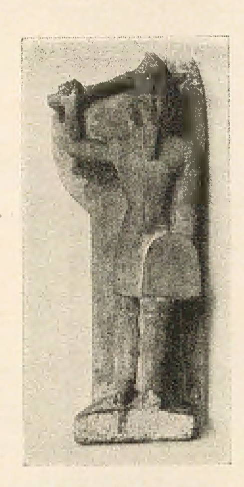
Relief du temple de Monthou (Karnak) [d'après R. Lepsius].







Statue de Rechef (Syrie).



1. — Statue du Metropolitan Museum de New-York.



2. — Statue de Ras-šamra.

A MONUMENT OF AMENEMHET IV

BY

GUY BRUNTON.

In 1910 a small and badly battered block of yellow quartzite was registered at the Cairo Museum under the number 42906. It is described as having been found at Old Cairo. The lower part is broken away so that we do not know its original height, and two corners also are missing. But remains of all four sides show that the dimensions of the main rectangle in plan are 49.5 cms. from back to front and 35 cms. wide. Plates XXIII, XXIV.

The upper surface with its wide and narrow grooves and pair of sockets is clearly shown on plate XXIII. From each of the sides projects a row of nine human-headed uræi in high relief. Below them is a second row of the same number. Although very little remains of this second row, there is sufficient to show that it was identical with the first. Each uræus bears a single cartouche on the front of the hood, one of Maᶜ-kheru-reᶜ alternating with two which have all been erased. No trace of hieroglyphs is left except a final ⌓ in the first cartouche of two of the pairs. This suggests the possibility that the name was Amenemhet; but we have no idea what name was enclosed in the second cartouche of each pair. The left side of the monument is so damaged that only one cartouche is visible; but the sequence of cartouches must have been the same. At the back are the remains of two rows of six uræi, but the cartouches are all broken away.

In front the centre was apparently occupied by a projection which has been entirely broken off. It was flanked on each side by a plain narrow vertical band with one uræus between it and the corner. The cartouche on the surviving uræus cannot be read. We can only guess at what the projection was. Some sort of façade or false door has been

suggested; but Mr. Alan Rowe's idea of a ramp, or little flight of steps, seems more probable.

The faces of the uræi are very carefully modelled; the treatment of the mouth and the shaping of the eyelids are summary but characteristic of the royal facial type at the end of the XIIth Dynasty.

Mr. Rowe has studied the inscription which is cut on the top of the monument. It reads as follows :

«(*O Osiris?*) *thou hast received thine eye, thou hast received thine eye* (*which gave to thee?*) *Reʿ; thou rejoiceth therein.*» He points out that the in the first line is part of the verb or *mn* (*Wörterbuch*, II, p. 60). Parallel texts are :

64B

«*O Osiris Wenis thou hast received the eye of Horus; thou art refreshed therewith.*» (Sethe, *Pyr. Text.*, I, p. 36).

«*O Osiris thou hast received this eye of Horus; thou art refreshed therewith.*» (De Buck, *Egyptian Coffin Texts*, I, p. 297).

(sic)

«*Horus rejoiceth* (ḥkn) *in his two eyes.*» (Chassinat, *Temple d'Edfou*, II, p. 219).

Mr. Rowe points out that the «eye of Horus» or «thine eye» is a general metaphorical designation of offerings (such as incense) used in the «Opening of the Mouth» ceremony (*Wörterbuch*, I, p. 107). It will be noticed that either one or both eyes may be mentioned.

The purpose of this obviously royal monument seems to have been to serve as an elaborate pedestal for a shrine containing a statue of the king (or perhaps two) to which offerings would be made in the «Opening of the Mouth» ceremony. Such a shrine with the officiating priest is shown in Dümichen, *Grabpalast des Patuamenap*, II, pl. XIII. The grooves in the upper surface were made to hold the shrine; three of them are very narrow, and they indicate that the material used was metal rather than wood, perhaps gilt copper. The groove in front is much wider than the others; perhaps the double doors were of wood set in a wooden frame; there must have been a threshold as no pivot holes were made in the quartzite.

A parallel to such a shrine is afforded by Cairo Reg. No. 20991. This is of painted limestone 50 cms. high, and though quite perfect has no floor and must therefore have stood originally on a separate base. It is of Middle Kingdom date. (Rœder, *Cairo Cat. Naos*, No. 70036; Mariette, *Cat. d'Abydos*, No. 1425.)

The two central sockets are best explained as fixings for a pair of statues on one base. We call to mind the two statues of Amenemhet III in a shrine at Hawara (Petrie, *Labyrinth*, pl. XXIII), and the two of King Neferhotep at Karnak (Legrain, *Cairo Cat. Statues*, I, pl. XIII). It must be pointed out, however, that in the tomb scenes it is invariably one statue only that is shown in the shrine when the ritual is in progress.

Judging from the proportions of our supposed shrine, the base was probably not very tall. Perhaps it was broken into two halves and the original height was something like 50 cms.

Most of the features of this curious monument seem to be unique but prolonged research might bring parallels to light. Such are the stone pedestal for a shrine, the multiple rows of uræi, the royal heads to the uræi, and the unusual arrangement of triple cartouches. Its place of origin can only be conjectured. Old Cairo, where it was found, means nothing. Fragments of stone monuments have frequently been unearthed there (and in Cairo) which have been brought from Heliopolis, the Pyramids, and places in the Delta. Whether the shrine belonged to a temple or a mortuary chapel we cannot say; the character of the inscription is certainly funerary. The erasures of the cartouches indicate that the monument was once in a public or at least accessible place. These erasures can hardly be the work of Akhenaton who generally confined himself to the obliteration of the name of the god Amon. They suggest

rather some family fend at the close of the XIIth Dynasty. This is not unlikely as it has been recorded that Amenemhet IV and Sebek-neferu were brother and sister. It seems unlikely that the actual tomb of Amenemhet IV was near Cairo; but, by a flight of fancy, we may imagine that the cult of dead kings was kept up in a great religious centre such as Heliopolis.

As monuments of this king are rare the following list of those which are known to me may be of interest.

(1) The southern pyramid of Masghuna has been ascribed to him (Petrie, *Labyrinth*, p. 49); but Jéquier (*Deux Pyramides*, p. 67), with more recent information, has shown that this pyramid much more likely belongs to a king of the XIIIth Dynasty. The southern stone pyramid of Dahshur has also been suggested, on the basis of a doubtful quarry-mark (Petrie, *Season*, p. 17).

(2) Black granite statue of Hathor. Thebes. Berlin Reg. No. 1117 (Lepsius, *Denk.*, II, 120*f*, *g*, 140 *m*).

(3) Red granite pedestal. Karnak (Pillet, *Annales*, XXIV, p. 65).

(4) Pair of quartzite sphinxes, Abukir, now at Alexandria (Daninos, *Recueil*, XII, p. 213; Daressy, *Annales*, V, p. 116).

(5) Forepart of a quartzite sphinx. Cairo Reg. No. 25778 (Borchardt, *Cairo Cat. Statues*, No. 388).

(6) Inscription at Kummeh (Lepsius, *Denk.*, II, 152*f*).

(7) Inscription at Shatt-er-Rigala (Petrie, *Season*, pl. XV, 444).

(8) Inscriptions in the temple of Medinet Madi, Fayyum.

(9) Inscriptions in Sinai (Gardiner-Peet, *Sinai*, I, 33-35, 118-130).

(10) Papyri. Kahun (Griffith, *Kahun*, pp. 67, 77, 86).

(11) Toilet-box. Qurna (Carnarvon-Carter, *Five Years Exploration*, pl. XLIX; *Ancient Egyptian Art, Burlington Fine Arts Club*, 1922, p. 58).

(12) Diorite sphinx. Bought Brit. Mus. Reg. No. 58892.

(13) Gold plaque for inlay with the king offering to Atum. Brit. Mus. Reg. No. 59194 Bought (*Brit. Mus. Quarterly*, IV, No. 1, p. 1).

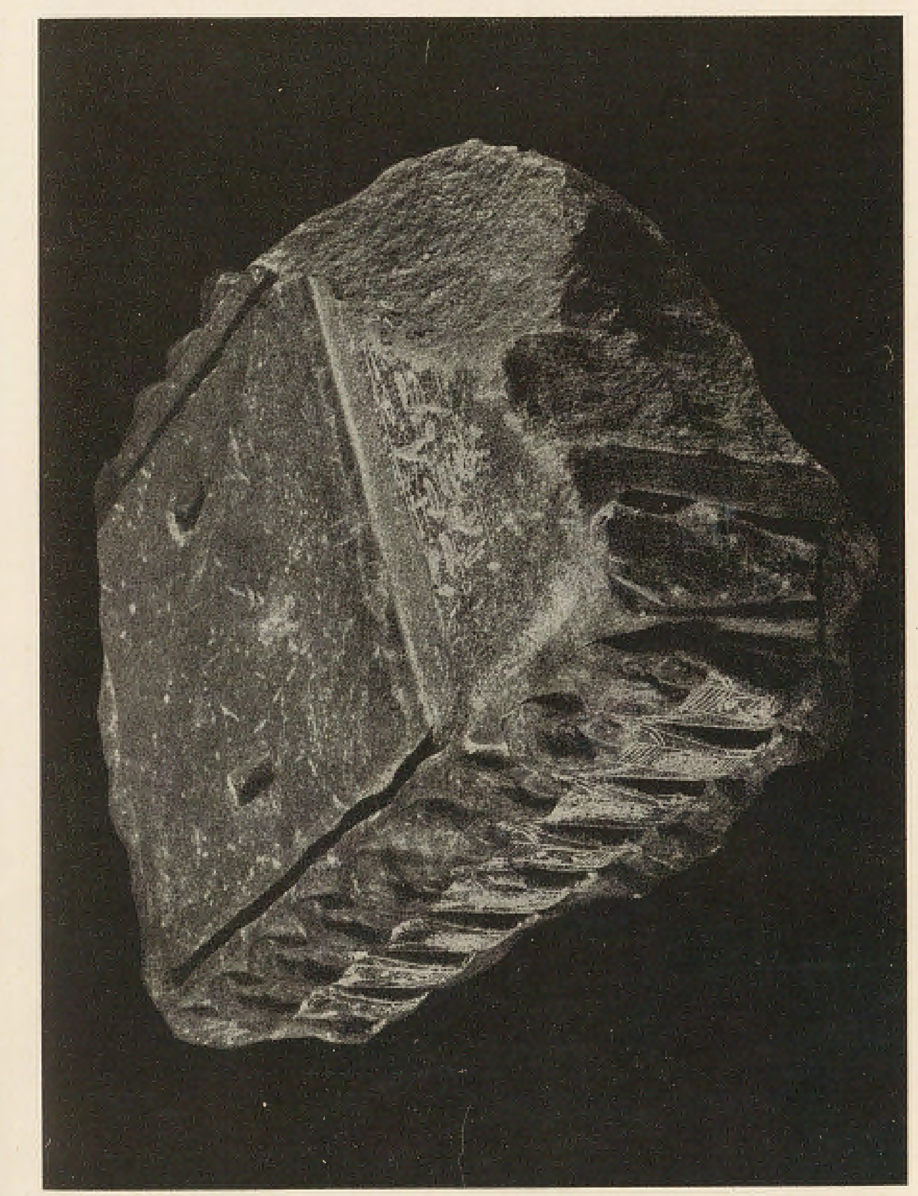
(14) Cylinders (Newberry, *Scarabs*, pl. VI, 18; *McGregor Sale Cat.*, Lots 517, 520).

(15) Scarabs (Newberry, *Scarabs*, pl. IX, 38; Petrie, *Hist. Scarabs*, 273, 274; Petrie, *Scarabs and Cylinders*, pl. XIV; Dubois, *Choix de Pierres Gravées*, pl. IV, 9).

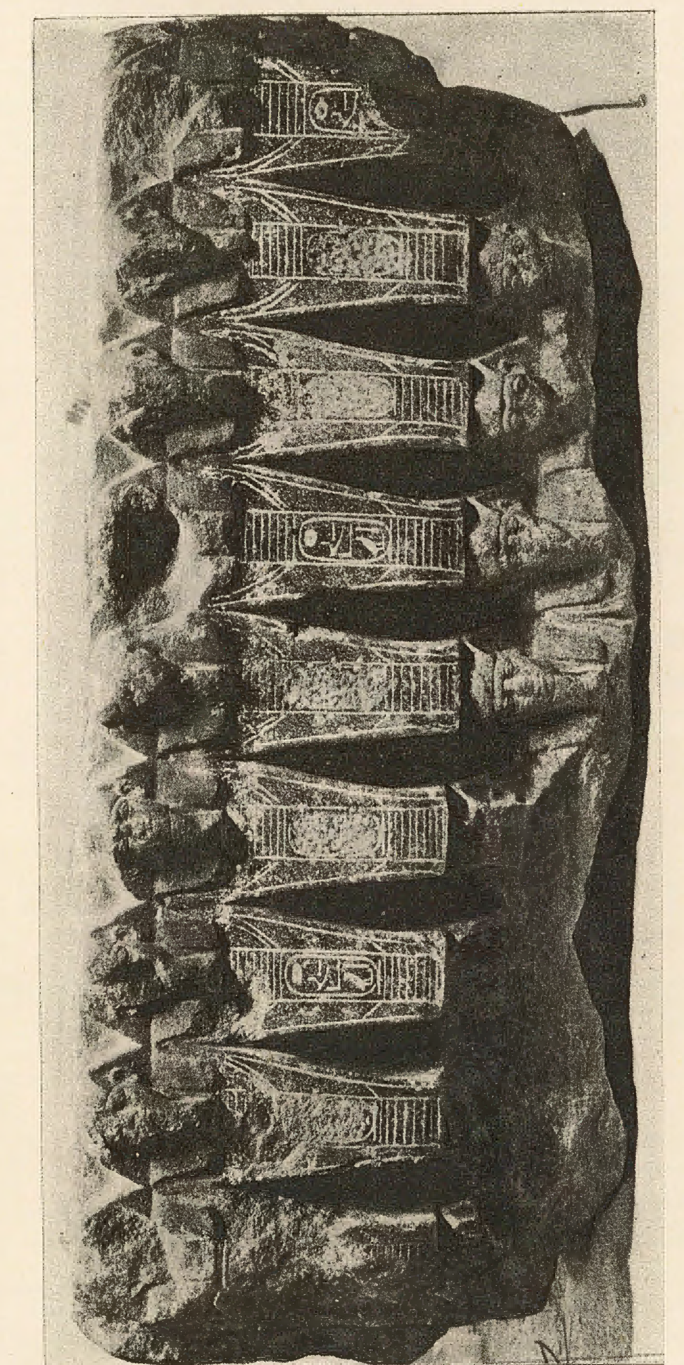
(16) Faience plaque with three cartouches. Qurna. Brit. Mus. Reg. No. 22879 (Budge, *History*, III, p. 71).

(17) Private steles of Khuy, Stuttgart (Spiegelberg, *Sud-deutsch. Sammlung*, I, p. 8, pl. VII), of Iunef, Brit. Mus. Reg. No. 258 (Budge, *Guide to Sculpture Galeries*, 1909, p. 66), and of Sebekhotep, Louvre C 7 (Lepsius, *Auswahl*, pl. X).

Guy Brunton.



Pedestal of Amenemhet IV, top, front, and side views.



Pedestal of Amenemhet IV, side view.

THREE NEW STELÆ

FROM THE SOUTH-EASTERN DESERT

BY

ALAN ROWE.

Through the kindness of Mr. R. Engelbach, Keeper of the Egyptian Museum, I am enabled to give in this article an account of three interesting XIIth Dynasty stelæ recently found in the ancient mining-region in the south-eastern desert [1]; the largest, that of the official Horus, was discovered by Ibrahim Effendi ʿAbd el-ʿÂl of the Topographical Survey of Egypt. How much the description of the stela of Horus owes to the work of M. É. Drioton, Director General of the Service des Antiquités, will be at once evident to the reader; M. Drioton's additions are kept in the original French.

I.—STELA OF HORUS.

This monument (Pl. XXV) is of limestone and is about 93.5 cm. in height. It was anciently broken in places, with the consequence that several signs are missing, but luckily the lacunæ do not occur in the historical portion of the text. In addition to its hieroglyphic inscriptions

---

[1] For an account of mines in the eastern desert compare especially A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries,* 1934, pp. 155, 161, 162. The same authority (p. 167) states : "In the enumeration of *tribute* taken by the Egyptians... from the peoples who dwelt to the south, there is no mention whatever of copper, thus suggesting that the copper mining in the *eastern desert* was always in the hands of the Egyptians and not of the Nubians." This statement certainly appears to be correct, as is further shown by the present stela text which indicates that the mining in question was done by soldiers.

the stela bears some Aramaic graffiti which will be discussed by M. N.-A. Giron.—*Journal d'entrée*, No. 71901.

The actual place of discovery was beside a cairn on a hill about 36 metres high near the ancient mines in the Wâdi el-Hûdi, that is to say, some 28 kilometres south-east of Aswân and 26 kilometres east of the Nile[1].

The stela was erected by Horus, an official of Senwosret I, who was sent to the mines with soldiers to bring back «copper (*ḥsmn*[2]) of the land of Nubia». In line 14 we read that the material was «dragged on sledges[3] and carried upon stretchers[4]», which statement gives us a good insight into ancient transport conditions.

Below the top of the stela, which is vaulted, is the emblem of heaven (—). Underneath this, in the centre, is , Horus, perched upon the royal *serekh* bearing the throne-name of the king : , namely, *Life-of-births*. To the left is written : , «Son of Rêʿ, *Senwosret*, given life like Rêʿ for ever». To the right of the *serekh* is a seated figure of the goddess Satis who holds in her right hand and in her other hand. She wears a long garment and also a wig surmounted by a vulture-emblem. The text accompanying her reads : , «Beloved of Satis, lady of Elephantine; she gives life».

Below all the above are fifteen horizontal lines of text, reading from right to left on the original :

[1] See Desert Survey Sheet S. and M. 1939 (39/335), E. 134. The site is actually described on this map as "Ancient Mine (326)" (just to the left of "G. el-Hûdi").

[2] Cf. Erman-Grapow, *Wörterbuch*, III, p. 163 (there translated "bronze").

[3] This word is , *wnš*. Cf. *Wörterbuch*, I, p. 325; also A. H. Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 503, Sign U. 16 () — described as representing a "sledge bearing a load of metal (?)". See also *Ä. Z.*, 53, p. 51, footnote 2.

[4] This word is , *sṯꜣt*. Cf. *Wörterbuch*, IV, p. 354; also Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, p. 707, col. 2, under "sta". Further, a plate or sheet of metal was called ; *op. cit.*, p. 708, col. 1.

The first four lines of this text read as follows :-

(1) "Live the Horus, *Life-of-births*, the Two Ladies, *Life-of-births*, king of the South and North, *Kheper-ka-rêʿ*[3], son of Rêʿ, *Senwosret*, the

[1] Reading *ḥrtyw*; cf. *Wörterbuch*, III, p. 44. Reference from Mr. B. Grdseloff, who has also given me other helpful suggestions.

[2] The following differences between the printed signs and the original ones should be noted :-

Lines 1, 15. ; original shows man holding instead of stick.

Line 2. ; original shows man holding instead of .

Line 4. ; original shows no head.

Line 4. ; original shows vertical line extended at top (reading is *sbi*).

Line 11. ; original shows .

[3] Literally, "The-*ka*-of-Rêʿ-comes-into-being".

beautiful god, who kills the Iwnty[1] and (2) cuts the throats (*sn wsrt*[2]) of those who are among the Asiatics (or, Asiatic lands), the sovereign who surrounds the Ḥaw-nebewt[3], who reaches the utmost frontiers of the Reset[4] and [of] (3) the blacks[5], who destroys the heads of rebellious families, widening the boundary [of Egypt] and extending the step, (4) who has united by his beauty the Two Lands. Seigneur de puissance et de crainte dans les pays étrangers. Son glaive a abattu les rebelles".

Most of line 4 and lines 5 to 9, and 15, of this important text have been translated by M. É. Drioton, through whose kindness I am allowed to incorporate the translations in this article. M. Drioton is also responsible for the restoration of the missing signs in lines 4, 5 and 6. I now give his version of lines 5 to 9 :-

(5) «Ceux qui se sont révoltés contre lui ont péri par le glaive de sa Majesté. Il a enchaîné ses ennemis. Prince

(6) aimable de caractère pour celui qui le sert, donnant le souffle de vie à celui qui l'adore. La terre lui a offert ses vivres.

(7) Geb lui a transmis ses secrets. Les pays étrangers sont tributaires, les montagnes deviennent accueillantes, tout lieu a livré son mystère.

(8) Ses envoyés sont nombreux dans toutes les terres, des messagers font ce qu'il veut». [Note :- *ḥwwti*, "messager", cf. Pyram. 769 *a*, 1539 *c*, 1675 *c*, 1861 *b*.] «Son domaine sont les plages (?) et les déserts;

(9) à lui appartient ce que le Disque entoure». [Note :- *imyt-irti-f*, «ce qui est dans ses yeux», ce qu'il surveille, son domaine.] «On lui amène l'Œil avec ce qu'il contient (*imi-w-s*), la Maîtresse des Êtres avec tout ce qu'elle crée.»

The remaining lines (excluding the last) read :-

(10) "The king of the South and North, *Kheper-ka-rê*, who loves

(1) Inhabitants of the south-eastern desert. Cf. *Wörterbuch*, I, p. 55.

(2) An obvious play of words on the name of the king (*S-n-Wsrt*, literally, "Man-of-[the-goddess-]Wosret"—cf. A. H. Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 71).

(3) Peoples of the north. See *Wörterbuch*, III, p. 11.

(4) Mentioned in *op. cit.*, II, p. 452 ("captured enemies?").

(5) In the feminine form. Cf. *op. cit.*, II, p. 303.

Horus of Nubia (*Sty*) and who praises the lady at the head of Ta (?)...[1], given life, stability and wealth like Rêᶜ for ever. (11) His real confidential servant, the chancellor of the king of Lower Egypt, the only friend, the overseer of the two granaries, the overseer of the two poultry yards, the overseer of the two houses of the water fowl (?)[2], (12) the overseer of horned cattle, hoofed animals, birds and fishes, the overseer of the house, Horus, [he] says : 'I was sent (cf. *Wörterbuch*, II, p. 23, No. III and Sethe, *Aegyptische Lesestücke*, p. 86) by the majesty of the lord, this god, the chief of the Two Lands, with an order [for] (13) his beautiful works in this country. The army was given behind me (*i. e.*, placed at my disposal) to do what his majesty liked in this [mine of the] copper of the land of Nubia (14), which [material] I brought thence in great quantity; and [when] I had collected [it] like unto the mouth of the Two Granaries [it] was dragged on sledges and carried upon stretchers.'"

M. Drioton's version of the last line reads :-

(15) «Tout bédouin de Nubie qui paiera tribut (*bk-ti-fi*), comme un serviteur qui agit au gré de ce dieu en perfection, sa race durera éternellement.» Note :- [hieroglyphs]. Sur le sens de «race», «gens», de ce mot, cf. Suys, *Étude sur le conte du Fellah plaideur*, Rome 1933, pp. 61-63.

M. Drioton would read lines 12 to 13 as follows :- «Horus. Il dit : La Majesté de mon Maître m'a mandé : Ce dieu suzerain des Deux-Terres ordonne le travail,—et que ce soit bien!—dans cette montagne.»

II.—STELA OF HENENEW.

This is of sandstone (Pl. XXVI, *a*) and is irregularly shaped. It is about 34.0 cm. in height. *Journal d'entrée*, No. 71900.

(1) Hardly [hieroglyph] *Tꜣ-sty*, "Nubia", or [hieroglyph] *Tꜣ-šmᶜw*, "Land of the South".

(2) Cf. *op. cit.*, V, p. 27 ([hieroglyphs], etc., a M. K. title—usually translated "Overseer of the two bath-houses"), also p. 30 ([hieroglyphs], [hieroglyphs], "water fowl"). The sense of the context seems to indicate that water fowl are referred to on our stela.

The stela was discovered by Fahmy Eff. M. Aly, the Inspector of Antiquities at Aswân, close by the last stela to be described in this article, namely, that of Mentew-ḥotep's son Ḥenenew. Their position was actually about half a kilometre or so from the site of the stela of Horus (information supplied me by Ibrahim Effendi ʿAbd el-ʿÂl).

The monument which is dated in year XXIX of some king (actually Senwosret I—see last paragraph of this article) was set up for the official Ḥenenew, who was obviously visiting the mines on business. His figure is shown to the left where we see him holding what is apparently a roll of papyrus in his left hand. He wears a cap and a tunic. There are traces of red on the figure. We learn from the inscription that Ḥenenew was accompanied by his confidential servant, an individual named Seneb-ḥa-ishet-ef. The characters are crudely cut.

The inscription is as follows :-

1 [hieroglyphs]

2 [hieroglyphs]

3 [hieroglyphs]

4 [hieroglyphs]

(1) "Year XXIX. Came forth to [this] country (2) the greatest of the ten of Upper Egypt[1], Ḥenenew, may he live, be strong, be healthy. (3) His real confidential servant who does all that he praises (4) in the course of every day, Seneb-ḥa-ishet-ef[2]."

---

(1) A judicial office. Sometimes the title is given as "the greatest of the thirty of Upper Egypt". Cf. *Wörterbuch*, I, p. 329 and A. H. Gardiner, *The Chester Beatty Papyri, No. 1*, 1931, p. 14, footnote 3 ("the *'Thirty'* magistrates (*mʿbyt*).... were the.... Grand Jury of Egypt").

(2) Cf. [hieroglyphs], Kakai-ḥa-ishet-ef,—H. Ranke, *Die ägyptischen Personennamen*, p. 342, also [hieroglyphs], Seneb-ishi,—J. Lieblein, *Dict. des noms hiéroglyphiques*, No. 1463. That [hieroglyph] in our stela name is to be read *seneb* seems fairly obvious; compare [hieroglyph] for [hieroglyph] in the expression [hieroglyphs] (line 2 of the present stela and of stela No. 71899.

III.—STELA OF "MENTEW-ḤOTEP'S SON ḤENENEW".

This also is of sandstone and irregularly shaped (pl. XXVI. *b*). It is about 35.5 cm. high. *Journal d'entrée*, No. 71899.

Like the last mentioned stela, the present stela is dated in year XXIX



Fig. 9.—Stela of "Mentew-ḥotep's son Ḥenenew". XIIth Dynasty. From the Diorites Quarries in the Western Nubian Desert (found by Mr. R. Engelbach).

[of Senwosret I]. Its owner, "the greatest of the ten of Upper Egypt, Mentew-ḥotep's son Ḥenenew", is of course the very Ḥenenew mentioned on the associated sandstone stela No. 71900.

To the left is shown the owner (?) of the stela who holds a bow and arrows in his left hand and a battle axe in the other hand, thus emphasizing the military character of the mining operations. He wears a cap and is dressed in a tunic. The accompanying text indicates that Ḥenenew was accompanied by Shemsew-sê'nkh, his confidential servant. The signs are crudely made.

The inscriptions is as follows :

(1) "Year XXIX. (2) The greatest of the ten of Upper Egypt [1], Mentew-ḥotep's son Ḥenenew, may he live, be strong, be healthy. (3) His real confidential servant who does all that he praises in the course of every day, (4) Shemsew-sê'nkh" [2].

The two sandstone stelæ are thus of some interest for they were made for the official Ḥenenew accompanied by his two servants, who all three were in the mining region at the same time. Ḥenenew also visited the diorite quarries of the western Nubian desert where his stela, dated in the reign of Senwosret I, was found by M. R. Engelbach; see *Annales du Service*, XXXIII, p. 71.

Alan Rowe.

---

(1) The Engelbach stela of Ḥenenew (fig. 9) shows that we do not have here a bad writing for , "overseer of the craftsmen"; cf. *Wörterb.*, III, pp. 85, 86.

(2) Cf. , Shemsew-s'nkh, Lange and Schäfer, *Grab- und Denksteine* (in *Cat. Gén.*), III, p. 168.



Stela of Horus, a copper-mining official, etc. XIIth Dynasty.





(*a*) Stela of Ḥenenew. XIIth Dynasty. (*b*) Stela of ''Mentew-ḥotep's son Ḥenenew''. XIIth Dynasty.

From the mines in the south-eastern desert.

A HITHERTO UNKNOWN STATUE

OF

KING TUTʿANKHAMÛN—FURTHER REMARKS

BY

R. ENGELBACH.

My colleague, M. Octave Guéraud, has had the kindness to bring to my notice further information on the statue of Tutʿankhamûn which I published in the *Annales du Service,* volume XXXVIII. He has ascertained that it was discovered by Legrain in the Karnak cachette and bears the number 38244 in the *Journal d'entrée* and the number 42092 in LEGRAIN, *Statues de rois et de particuliers* (*Cat. gén.* du Musée du Caire). In the *Journal d'entrée* it is described as "Statue d'Harmhabi brisée en très nombreux fragments" and a note in the margin says "en réparation", the wish being, apparently, father to the thought. At any rate, no number was on either the fragments nor on the box in which they were contained. In Legrain's catalogue, the following description appears : "SECONDE STATUE DE TOUTANKHAMANOU — granit violacé — haut. 1 m. 57 environ. — Karnak, cachette. Cette statue est toute semblable (!) à la précédente, n° 42091, à laquelle nous renvoyons. Le cartouche de Harmhabi est gravé sur la boucle de ceinture, mais la statue appartient bien à Toutankhamanou. Elle était dispersée dans la cachette en très nombreux morceaux qui furent trouvés à tous les niveaux et en des endroits fort éloignés les uns des autres." No mention is made of any part of the face, which would surely have been noticed, so we must assume that it was stolen by the workmen at Karnak.

I may add that the details of the apron of statue no. 42091 have now been restored by Ghâzi Eff. ʿAli, of our Moulding Section, from the details obtained from statue no. 42092 and I take this opportunity to include a photograph of the former as it is now exhibited (pl. XXVII).

R. ENGELBACH.



Statue of Tut'ankhamûn (*Cat. gén.*, no. 42091) with the apron restored from details obtained from the fragments of statue no. 42092. (Photograph by Ismail Eff. Shehâb.)

PERLES DE COLLIER EN SOUFRE FONDU

PAR

L. KEIMER.

Il y a quelques mois, un petit marchand d'antiquités m'apporta une boîte contenant une centaine de grains de collier dont la valeur scientifique ne me sembla pas considérable à première vue, mais qui présentaient cependant un certain intérêt comme paraissant travaillés en os. Plusieurs de ces petites pièces étant brisées, je les jetai dans un cendrier où, au contact d'une allumette, elles se consumèrent en dégageant une odeur sulfureuse. Ce fait me prouva que la matière de ces pièces n'était ni l'os ni l'ivoire, mais une substance combustible qui n'était autre que le soufre.

Comme je n'avais jamais entendu parler d'une antiquité égyptienne fabriquée en soufre, ce fait me parut très curieux. Me référant au beau livre de M. A. Lucas, intitulé *Ancient Egyptian Materials and Industries* [1], j'appris que l'on avait trouvé du soufre à de très rares occasions, en relation avec l'Égypte ancienne. Il cite comme exemple quelques petites pièces en soufre recueillies par M. Brunton à Badari, et qui remontent peut-être à l'époque romaine [2]. Un autre petit spécimen, qui date

---

(1) 1re édit., 1926; 2e éd. 1934, p. 229.

(2) Guy Brunton, *Qau and Badari*, III, 1930, p. 34 : "4400. Roman (?). 'This is sulphur : it has been cast in a mould.' The date of this is quite conjectural. The specimen was found without any context. Roman and Ptolemaic pottery occured in this area". L'identification est due à M. A. Lucas, mais ce dernier fait erreur en attribuant cette trouvaille à la dernière période badarienne, cf. *Ancient Egyptian Materials and Industries*, 1934, p. 229 "... several small pieces, weighing altogether about 6.5 grams, dating from late Badarian times were found by Brunton".

probablement de la XXVIe dynastie, fut découvert par Petrie à Tell ed-Daffâna [1]. Dans ces deux cas cités par M. Lucas, il ne s'agit point de pièces travaillées dans un but artistique, mais plutôt de morceaux de soufre à l'état brut; la seule chose que l'on puisse affirmer est que les petits fragments de soufre provenant de Badari furent probablement fondus [2] pour une raison ou une autre.

D'après A. Lucas le soufre existe à l'état natif dans la plupart des régions volcaniques; on le rencontre aussi, et généralement en grandes quantités, mêlé à du gypse, et c'est sous cette dernière forme qu'on l'observe en Égypte à Ras Jemsa (où on l'a beaucoup exploité à l'époque moderne), à Ras Ranga et à Ras Benas. Toutes ces localités sont situées sur les bords de la Mer Rouge [3]. On trouve aussi de temps à autre

---

[1] W. M. Flinders Petrie, *Tanis. Part II. Nebesheh (Am) and Defenneh (Taphanhes)*, 1888, p. 75 (*"Tell Defenneh"*, chap. xi.—*"The small Antiquities"*) : "A jar of resin... and some incense, and native sulphur in chamber 17."

[2] Cf. *supra*, p. 203, note 2.

[3] W. F. Hume, *Explan. Notes for the Geolog. Map of Egypt*, p. 40-41. Cf. également F. Cailliaud, *Voyage a l'Oasis de Thèbes et dans les déserts situés a l'orient et a l'occident de la Thebaïde, fait pendant les années 1815, 1816, 1817 et 1818*, I, 1821, p. 62 et 63 : «*Description des Souterrains du mont Zabarah. Excursion à la mer Rouge. Montagne de soufre et traces volcaniques*..... Sur les trois heures, nous arrivâmes à la mine de soufre, appelée par les *'Abâbdeh, Gebel Kebryt*, ou la montagne de soufre : j'y étois conduit par les fragmens que les pluies entraînent dans les chemins des environs...» etc. (récit très curieux). G. Belzoni, *Voyages en Égypte et en Nubie*, etc., *traduits de l'anglais et accompagnés de notes par G. B. Depping*, 1821, t. II, p. 70 : «Dans les rochers situés au pied des montagnes qui font face à la mer, nous aperçûmes quelques mines de soufre, qui, malheureusement, ne peuvent être d'un grand secours, à cause de leur position. En effet, il en coûterait trop pour en transporter le produit par terre jusqu'au Nil; et quoiqu'elles soient voisines de la mer, elles ne pourraient donner lieu à aucun commerce maritime, parce qu'on ne peut charger de bâtimens sur cette côte.» Alfred von Kremer, *Aegypten. Forschungen über Land und Volk während eines zehnjährigen Aufenthalts*, 1863, t. II, p. 189 : "Die ägyptische Regierung hatte während der Besetzung Jemens auf der Insel Gebel-Teir Schwefel durch Galerensträflinge sammeln und unter Aufsicht eines deutschen Chemikers reinigen lassen." — G. Schweinfurth, *Ein Besuch bei den Schwefelminen und Petroleumquellen von Gimsah*, dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, Berlin, t. III, 1868, p. 521-527 et *Im Herzen von Afrika*, 4e éd. 1922, p. 5-6. — O. Schneider, *Ueber die Schwefelminen am Ras Gimseh*, dans *Jahresbuch der Gesellschaft fuer Erdkunde*, Dresde, II, 1874, p. 34-35 et *Die Schwefelminen am Ras el Gimseh und der Prozess der Société Soufrière d'Égypte*, dans *Naturw. Beitr. zur Geographie*, Dresde 1887, p. 53-75.

de petits fragments de soufre inclus dans le calcaire, aux environs du Caire; ils proviennent des sources sulfureuses d'Hélouan.

Quelle est l'origine des pièces de collier qui nous occupent? Sont elles de provenance étrangère ou a-t-on exploité déjà dans l'antiquité les mines égyptiennes de soufre? Il m'est impossible de répondre à ces questions.

Toutes les pièces en soufre, dont nous donnons ci-dessous une petite description, ont été fondues dans un moule :

a) Rosaces à douze rayons. Diamètre environ o m. 011, épaisseur environ o m. 003. Au centre de chaque rosace est incrustée une petite perle en forme d'anneau, en faïence d'un violet grisâtre. Un canal traverse chaque pièce dans sa largeur et non pas dans son épaisseur, de manière à laisser la perle intacte. Ces rosaces constituent à peu près soixante pour cent de la trouvaille entière. — Pl. XXVIII (à droite) et pl. XXIX, 3.

b) Petites rosaces à quinze rayons. Diamètre environ o m. 007, épaisseur environ o m. 003. La perle centrale, que nous avons mentionnée (*a*) manque ici. Un canal traverse la rosace dans sa largeur. Ces pièces sont les plus rares. — Pl. XXIX, 4.

Fig. 10. — Perles de l'époque du roi Shabaka, trouvées à Karnak.

On a trouvé à Karnak [1], il y a deux ans, des perles en faïence ayant

---

[1] H. Chevrier, *Rapport sur les travaux de Karnak (1936-1937)*, dans *Annales*, t. XXXVII, 1937, p. 184.

à peu près le même aspect que les petites rosaces dont nous parlons (*a* et *b*). Ces perles, d'un diamètre de o m. 02 à o m. 025, sont traversées dans leur largeur de deux canaux parallèles (fig. 10), alors que les petites perles en soufre n'en ont qu'un seul. Les rosaces en faïence de Karnak présentent une certaine importance en ce qu'elles ont été découvertes avec des perles allongées, également en faïence, et qui portent le cartouche du roi Shabaka[1] (716-701?). Fig. 10.

c) Têtes de bœuf. Hauteur environ o m. 013, épaisseur environ o m. 003. Ici le canal traverse la tête d'une oreille à l'autre. Ces perles constituent à peu près vingt-cinq pour cent de la trouvaille. — Pl. XXVIII (à gauche) et pl. XXIX, 2.

d) Masques de Bès. Hauteur environ o m. 018, épaisseur environ o m. 003. Le canal passe par la partie inférieure de la couronne, la traversant dans sa largeur. Ces masques de Bès constituent à peu près dix pour cent de la trouvaille. — Pl. XXIX, 1.

Étant donné que toutes les pièces sont perforées, il est absolument certain qu'elles étaient destinées à être enfilées; il me paraît donc probable que l'on a voulu en faire des colliers.

Dans la boîte qui contenait le lot, lorsque je l'achetai au marchand en question, se trouvaient quelques petits bâtonnets perforés, en os, qui faisaient peut-être également partie de ces mêmes colliers. Peu après avoir opéré ce petit achat, je constatai la présence des mêmes pièces en soufre chez deux autres marchands d'antiquités du Caire, qui me certifièrent, ce que le premier n'avait pas pu ou voulu me confier, que tout l'ensemble provenait de Saqqarah.

Quant à la date, je serais bien embarrassé de me prononcer d'une

[1] Les unes (*a*) portent le cartouche (nom : *nśw·t bj.tj.*), les autres (*b*) le cartouche (nom : fils de *r*ʿ). Longueur o m. 054. Plusieurs marchands de Louqsor possédaient, en 1937 et 1938, des spécimens de ces perles allongées ainsi que des perles en forme de rosaces. — On trouvera les mêmes perles allongées dans H. R. Hall, *Catalogue of Egyptian Scarabs*, etc., in the *British Museum*, vol. I, *Royal Scarabs*, 1913, p. 249, nos 2493 et 2494.

a *b*

manière positive, mais il me paraît probable que cette trouvaille appartient à une époque assez tardive. Cela ressort surtout, à mon avis, de la stylisation des têtes de bœuf (tout spécialement des stries verticales tracées sur la tête, au-dessus du front, entre les deux cornes), qui rappellent certaines représentations ptolémaïques et romaines. Cet avis est partagé par M. G. Brunton, tandis que M. J. Vandier incline à croire que ces pièces remontent plutôt au Nouvel Empire. D'autre part, leur analogie avec les rosaces en faïence de l'époque du roi Shabaka, que nous avons citées plus haut, pourraient faire supposer qu'elles datent de la XXVe dynastie, mais ces perles en forme de rosaces sont d'une espèce si commune que l'argument est pour ainsi dire sans valeur.

Il nous reste encore à discuter la raison pour laquelle ces pièces ont été exécutées en soufre. On pourrait croire que c'est précisément parce que le soufre est une matière peu coûteuse et facile à travailler, mais d'autre part elle est tellement fragile qu'elle exclut presque complètement l'usage habituel. Cependant rien n'empêche de supposer que ces objets faisaient partie du culte funéraire (colliers ornant les momies, etc.).

Qu'il s'agisse des vivants ou des morts, la matière même dont sont faites ces petites pièces porterait à croire qu'elles avaient un but magique ou médical. On sait, en effet, qu'en Égypte le soufre joue aujourd'hui encore un rôle assez important dans la médecine et dans la magie populaires. Dans les bazars des drogues et des parfums du Caire[1] on vend des bâtons de soufre fondus et des gobelets de la même matière. On fait absorber aux malades souffrant du cœur, des poumons ou de l'estomac, des liquides (lait, eau, etc.) ayant séjourné quelque temps dans un gobelet de ce genre qui, croit-on, leur communique des propriétés dépuratives. La poudre de soufre mêlée à du sucre candi sert, dans la pharmacopée populaire, à fabriquer un médicament qui guérit les maladies du cœur et de l'estomac et surtout les maladies de la poitrine.

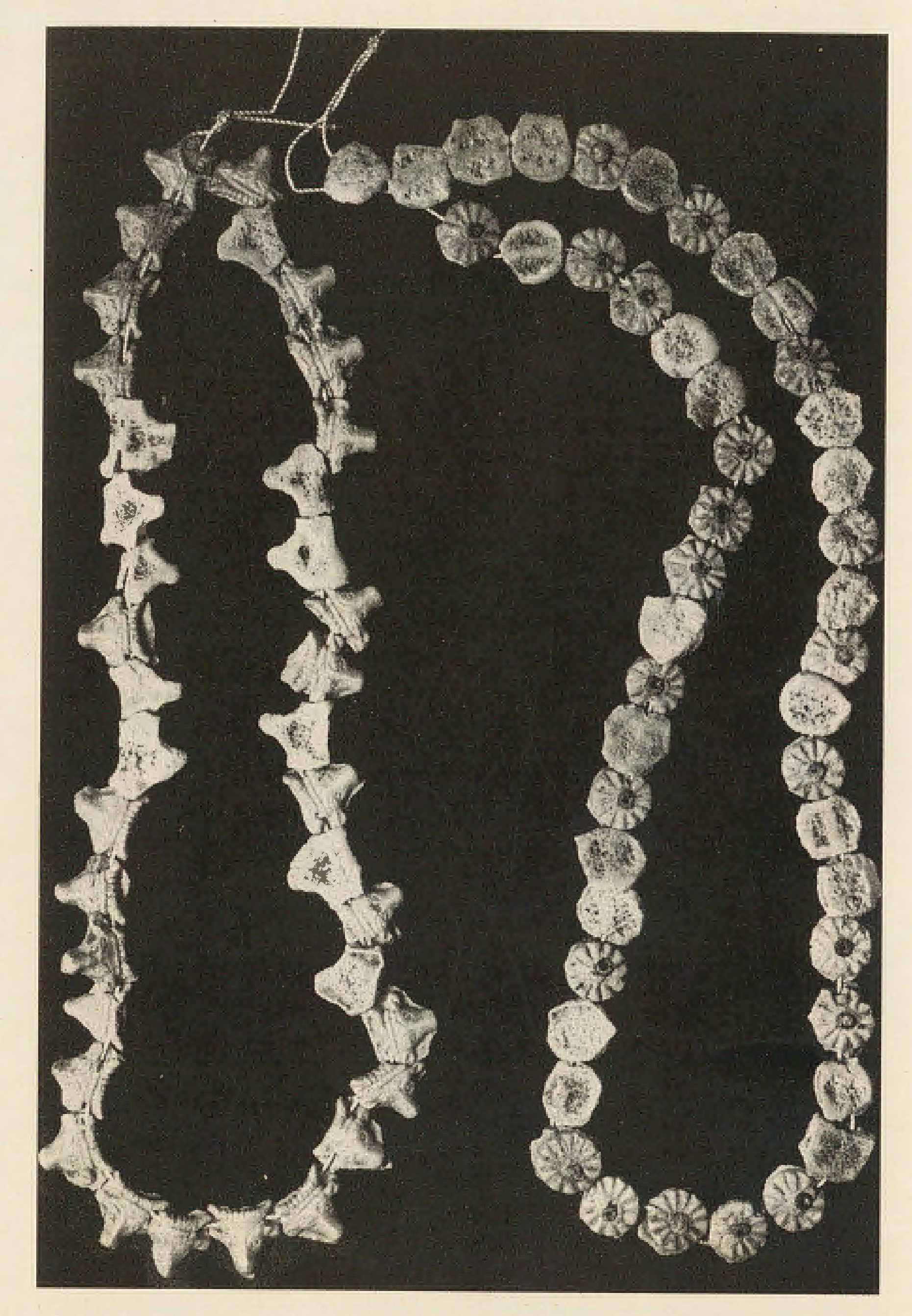
[1] Cf. par exemple Max Meyerhof, *Der Bazar der Drogen und Wohlgerüche in Kairo*, dans *Archiv für Wirtschaftsforschung im Orient*, 1918, fasc. 3-4, p. 190, no 49 : «*kibrît*, Schwefel, in Stücken und in Becherform gegossen.»

*
* *

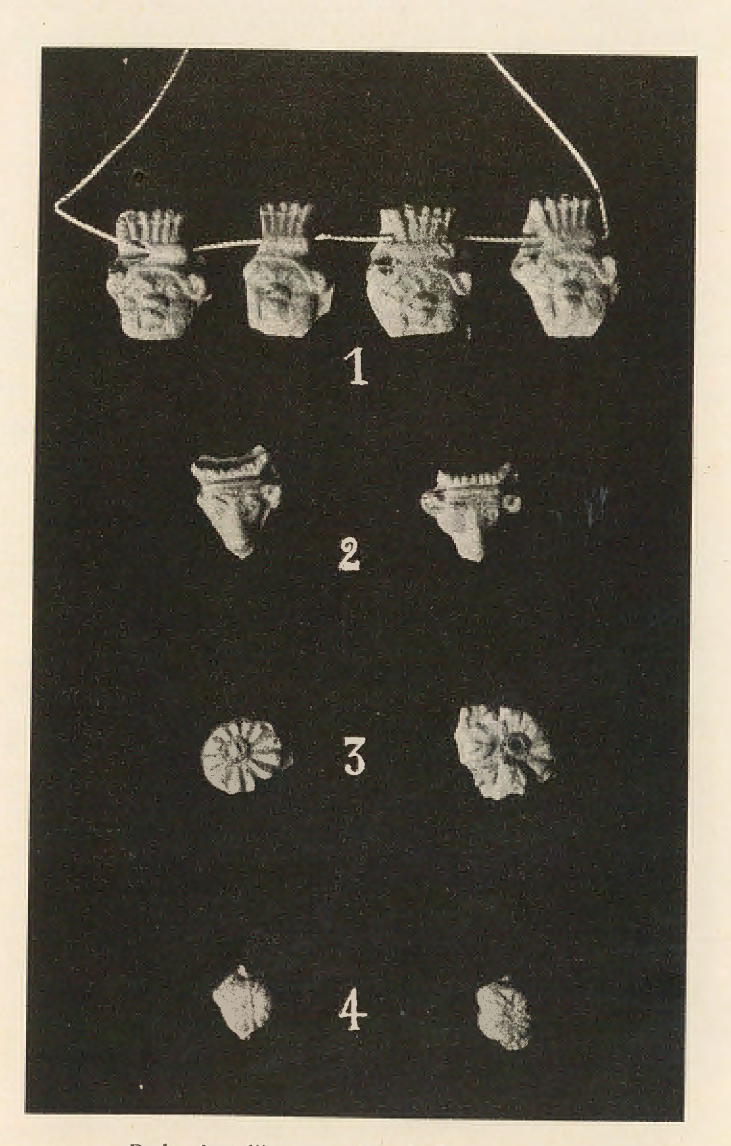
Les spécimens de ces pièces en soufre, qui se trouvent actuellement au Musée du Caire, sont catalogués sous le numéro 71593 (*A*, *B*, *C*) du *Journal d'entrée*. Ceux que j'ai envoyés à la section égyptienne du Musée du Louvre portent le numéro E 15659.

L. Keimer.

Le Caire, le 27 février 1939.



Perles de collier en soufre, en forme de têtes de bœuf et de rosaces (voir la planche suivante). Format légèrement réduit.



Perles de collier en soufre, de formes variées
(1, masques de Bès; 2, têtes de bœuf; 3 et 4, rosaces).
Grandeur naturelle.

UNE
INSCRIPTION ÉGYPTIENNE DU SINAÏ

PAR

J. LEIBOVITCH.

En février 1935 Mr. Murray, Directeur du Desert Survey, apportait au Musée du Caire une pierre en grès rouge portant l'inscription décrite ci-après. Elle fut trouvée au Djebel Maghara dans la presqu'île du Sinaï et porte actuellement le n° 64929 du *Journal d'entrée*. La première ligne a disparu, elle portait très probablement la date d'un règne. L'inscription est composée de cinq lignes :



Le parent royal, chef du cabinet de son seigneur, le favori du palais, quelqu'un qui dit du bien et qui répète ce que l'on aime, le serviteur de la trésorerie, Ouqem.



Fig. 11.

A la cinquième ligne on voit le défunt assis sur un siège, ayant devant lui une table d'offrandes garnie sur laquelle on a posé une oie, un pain, un vase ⚱ et une tête de bœuf.

Date : Cette inscription appartient à la XIIe dynastie. Le *Catalogue des inscriptions du Sinaï* publié par A. H. Gardiner et T. E. Peet, contient plusieurs textes de la même époque dans lesquels on rencontre des éléments identiques à ceux de notre inscription. La stèle n° 88 lui ressemble particulièrement.

Commentaire : Il semble que [hiéroglyphes] aurait dû se traduire avec [hiéroglyphes] *aimé de son maître véritablement.* Ce substantif ne devrait cependant pas être anticipé ici, il se rapporte plutôt au titre [hiéroglyphes]; ce dernier se rencontre souvent dans les textes du Moyen Empire comme ayant des rapports avec une administration : [hiéroglyphes] et aussi avec des personnes : [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] (voir H. O. Lange et H. Schäfer, *Grab u. Denksteine des Mittleren Reichs. Cat. gén.*, t. II, p. 168, n° 20544; p. 198, n° 20563; t. I, p. 173, n° 20147, *e*).

Pour l'expression [hiéroglyphes] voir J. Polotsky, *Zu den Inschr. der 11. Dynastie*, p. 39, § 65. Le nom [hiéroglyphes] se rencontre au féminin [hiéroglyphes] (voir H. Ranke, *Die ägyptischen Personennamen*, p. 87, n° 20).

J. Leibovitch.

LE NAOS VERT DE MEMPHIS[1]

PAR

B. H. STRICKER.

Le naos vert, البيت الأخضر, ou بيت فرعون, est mentionné par les géographes du moyen-âge parmi les ruines de la ville de Memphis. Cette ville avait été détruite par ʿAmr ibn el-ʿAṣ à la conquête de l'Égypte et les Arabes n'en virent plus que les décombres. Le naos vert échappa à la destruction et subsista jusqu'au milieu du xive siècle quand il fut mis en pièces et transporté au Caire par le commandant de l'armée du sultan Ḥasan. Voici ce que j'ai pu trouver dans la littérature médiévale à son sujet, rangé par ordre chronologique[2] :

Ibn Qoulaq († 997) :

Certain écrivain, connaisseur de l'Égypte, rapporte que Memphis occupait un espace de trente milles sur vingt, entièrement couvert de constructions. C'est là qu'on voit le naos de Pharaon dont le toit, le sol et les parois forment un seul bloc de pierre verte[3].

Abou Ḥamed el-Andalousi (1080-1169)[4] :

J'ai vu dans le château du Pharaon contemporain de Moïse un grand naos monolithe, vert comme le myrthe, sur lequel étaient représentés les sphères et les astres. Je n'ai jamais rien vu de plus admirable.

---

[1] Pendant l'année 1937/38 j'ai pu suivre à Leyde les cours de M. J. H. Kramers, spécialiste de géographie arabe et médiévale. Dans le présent article j'ai pu me servir des connaissances alors acquises. Je dois remercier en outre M. É. Drioton qui a bien voulu faire exécuter les photographies jointes à cet article et M. J. Leibovitch qui a offert son assistance pour les dessins.

[2] On lira sur ces écrivains et leurs œuvres l'article «Djughrāfiyā» de M. Kramers, *Encyclopédie de l'Islam*, supplément, p. 66.

[3] D'après Bibl. Nat., Man. arabe, 1818, fol. 27 verso.

[4] Cf. *Journ. asiat.*, CCVII, p. 78.

Abou Ṣaleḥ († 1174)[1] :

On y voit un naos de granit[2] vert, dur et bigarré. C'est un cube monolithe et le toit en fait partie. L'église près de lui est couverte de nattes.

ʿAbd el-Laṭif († 1229)[3] :

Du nombre des merveilles qu'on admire parmi les ruines de Memphis, est le naos que l'on nomme le naos vert. Il est fait d'une seule pierre de neuf coudées de hauteur sur huit de long et sept de large. On a creusé dans le milieu de cette pierre une niche, en donnant deux coudées d'épaisseur tant à ses parois latérales qu'aux parties du haut et du bas; tout le surplus forme la capacité intérieure de la chambre. Il est entièrement couvert, par dehors comme par dedans, de sculptures en creux et en relief et d'inscriptions en hiéroglyphes. Sur le dehors on voit la figure du soleil dans la partie du ciel où il se lève et un grand nombre de figures d'astres, de sphères, d'hommes et d'animaux. Les hommes y sont représentés dans des attitudes et des postures variées; les uns sont en place, les autres marchent; ceux-ci étendent les pieds, ceux-là les ont en repos; les uns ont leurs habits retroussés pour travailler, d'autres portent des matériaux; on en voit d'autres enfin qui donnent des ordres par rapport à leur emploi. On voit clairement que ces tableaux ont eu pour objet de mettre sous les yeux le récit de choses importantes, d'actions remarquables, de circonstances extraordinaires, et de représenter sous des emblèmes des secrets très profonds. On demeure convaincu que tout cela n'a pas été fait pour un simple divertissement et qu'on n'a pas employé tous les efforts de l'art à de pareils ouvrages dans la seule vue de les embellir et de les décorer[4]. Ce naos était solidement établi sur des bases de grandes et massives pierres de granit[5]. Mais des hommes insensés et stupides, dans le fol espoir de trouver des trésors cachés, ont creusé le terrain sous ces bases : ce qui a dérangé la position de ce naos, détruit son assiette, et changé le centre de gravité des différentes parties qui, étant venues à peser les unes sur les autres, ont occasionné plusieurs légères fêlures dans le bloc. Ce naos était placé dans un magnifique temple construit de grandes et énormes pierres assemblées avec la plus grande justesse et l'art le plus parfait.

---

(1) Édition Evetts, fol. 68 *a*.

(2) صوّان.

(3) Édition White, p. 121. Traduction de S. de Sacy, p. 186.

(4) ʿAbd el-Latif a raison. Ses reliefs avaient sans doute un sens «très profond».

(5) صوّان.

Yaqout (1179-1229)[1] :

Ibn Zoulaq dit le suivant : «Certain écrivain rapporte que l'ancien Miṣr, ou Memphis, occupait un espace de trente milles (sic) entièrement couvert de constructions. On y voit le naos de Pharaon dont le toit, le sol et les parois forment un seul bloc de pierre verte.» J'ai interrogé à son sujet un savant égyptien. Il m'a confirmé son existence, mais m'a appris que ses mesures sont de cinq coudées sur cinq seulement[2].

El-Qalqachendi († 1418)[3] :

Au milieu de la ville se trouvent les ruines d'un immense temple, dans lequel on remarque deux grandes idoles de granit[4] blanc, longues d'environ vingt coudées chacune; elles sont jetées par terre et leurs bases sont couvertes par l'argile.

Près d'elles on voyait autrefois un grand naos de pierre verte dont les quatre parois, le sol et le toit formaient une seule pièce. Il subsistait jusqu'au règne du sultan Ḥasan, fils d'en-Naṣer Moḥammed, fils de Qalaoun, quand l'émir Cheikho, commandant de l'armée, voulut le faire transporter entièrement au Caire. On s'en occupa, mais le naos se cassa. Il ordonna donc d'en couper des linteaux et des seuils et il les plaça dans la mosquée et le khankah qu'il avait fait construire dans le quartier de Ṣalibah, près de la grande mosquée d'Aḥmad, fils de Ṭoloun.

Ibn Doqmaq (1350-1406)[5] :

Dans la dite ville de Memphis on voyait le naos de Pharaon dont le toit et les parois formaient une seule pièce de pierre verte.

El-Maqrizi (1364-1442)[6] :

Parmi ces ruines, on voit les deux grandes idoles, près du naos vert qui enfermait une statue d'el-ʿAziz[7] en or, ayant comme yeux deux hyacinthes. Ces idoles et le naos vert furent détruits après l'an 600 H[8].

---

(1) Édition Wüstenfeld, IV, p. 668.

(2) Ce «seulement» paraît superflu, puisqu'il ne donne pas de mesures dans les phrases précédentes.

(3) Édition du Caire, III, p. 320.

(4) صوّان.

(5) Édition Vollers, IV, p. 130.

(6) Édition Wiet, III, p. 28.

(7) Il s'agit probablement d'une statue du dieu Ptah. El-ʿAziz est le Putiphar biblique, cf. *Coran*, XII, 29.

(8) Les yeux des statues égyptiennes sont toujours décrites comme étant des hyacinthes, cf. Maqrizi, éd. Wiet, t. I, p. 153, 177, 178, 180; t. II, p. 98; t. III, p. 10. En réalité ce furent généralement des morceaux de quartz ou de calcaire crystallin, cf. l'article de M. Lucas, *Ancient Egypt and the East*, 1934, p. 84.

Il[1] *y avait à Memphis un naos de granit*[2] *vert et dur, sur lequel le fer ne mord point; il était d'une seule pièce. On voyait dessus des figures sculptées et de l'écriture. Sur la face de la porte étaient des images de serpents qui présentaient leur poitrail*[3]. *Cette pièce était d'une grandeur telle que plusieurs milliers d'hommes réunis n'auraient pu la remuer. Les Sabéens disent que c'était un temple consacré à la lune et qu'il faisait partie de sept temples pareils consacrés aux sept planètes et qui existaient autrefois à Memphis.*

Ce naos vert fut détruit par l'émir Seif ed-Dine Cheikho el-ʿOmari, après l'année 750 H. On en voit encore des morceaux dans le khankah et dans la mosquée qu'il a faits construire dans le quartier de Ṣalibah, en dehors du Caire[4].

Abou ʿAbdallah Moḥammed fils de ʿAbderraḥim el-Qeisi[5] *dit dans son livre « Présent aux cœurs » ce qui suit : « J'ai vu dans le château de Pharaon un grand naos monolithe, vert comme le myrthe, sur lequel étaient représentés les sphères et les astres. Je n'ai jamais rien vu de plus admirable. »*

Telles sont les descriptions du naos que j'ai pu recueillir. On se rendra compte de leur importance en se rappelant que tout ce que nous savons sur la ville de Memphis pendant le moyen âge pourrait être imprimé sur cinq à dix pages.

*
* *

Que reste-t-il de ce naos célèbre?

Afin de m'en assurer, je me suis rendu à la mosquée de l'émir Cheikho, dans le quartier de Ṣalibah, près de la Citadelle. Cette mosquée et le khankah vis-à-vis d'elle se trouvent encore en excellent état. Notamment leurs portails ne doivent pas avoir subi des changements depuis la construction[6].

---

(1) *Ibidem*, un peu plus loin.

(2) صوّان.

(3) Pour ces serpents, cf. par exemple, Roeder, *Naos*, pl. 12, 34, 35, etc.

(4) Ibn Iyas (chez Chwolsohn, *Die Isabier*, t. II, p. 618) attribue cette citation à Ibn Khordadhbeh, géographe du ixe s.

(5) C'est le même personnage que nous avons cité plus haut sous le nom de Abou Ḥamed el-Andalousi.

(6) Communication de M. le Prof. A. Creswell.

Les linteaux et les seuils signalés par el-Qalqachendi sont en place. D'autres morceaux du naos, sont pour l'instant introuvables; peut-être que quelque restauration future en mettra encore au jour.

Les pièces préservées sont de grands blocs rectangulaires de granit, mesurant près de 3 mètres en longueur sur une hauteur d'environ 0 m. 60, et une épaisseur d'environ 0 m. 30[1]. La pierre utilisée est le granit noir, actuellement couvert d'une patine grise, ou même verdâtre.

Ces blocs ne portent pas d'inscriptions, sauf un, le linteau du khankah (pl. XXX), qui a fait partie du couronnement du naos. Il porte les titres du roi Amasis de la XXVIe dynastie : . Le nom du roi a été martelé, sans doute par ordre de Cambyse qui s'installa à Memphis peu de temps après la mort d'Amasis et a fait effacer son nom sur plusieurs de ses monuments.

La magnificence du roi Amasis nous est attestée par Hérodote et les autres écrivains antiques. Sorti du peuple, ce roi tâcha d'imiter les Pharaons du grand siècle par la quantité et la grandeur de ses constructions. Parmi les œuvres on remarque toute une série de naos de dimensions vraiment gigantesques. Le plus grand se trouvait à Saïs, où le roi a dû passer sa jeunesse. Sa hauteur nous est donnée par Hérodote[2] qui l'avait mesurée personnellement; elle n'était pas moins de 9 m. 50. Plus petit, mais encore colossal, est celui de Mendès qui existe toujours et est actuellement une des principales curiosités du Delta. Sa hauteur est de 6 m. 50. Le naos vert, avec sa hauteur de presque 5 mètres était toujours assez grand pour éveiller l'admiration du moyen âge.

---

(1) En voici les mesures exactes. A. Linteau de la mosquée. Largeur 2 m. 60; hauteur 0 m. 57; épaisseur 0 m. 29. B. Seuil de la mosquée. Épaisseur 0 m. 31. Les autres dimensions ne sont pas visibles, puisque la pierre se perd dans les parois et dans le sol. C. Linteau du khankah. Largeur 2 m. 86; hauteur 0 m. 77. Les autres dimensions sont indiquées sur planche XXXII. D. Seuil du khankah. Épaisseur 0 m. 37. La largeur de la baie de la mosquée est de 2 m. 12. Celle du khankah de 2 m. 10.

(2) II, 175.

Je ne sais pas si on parviendra à trouver encore d'autres fragments de ce monument. La littérature ne paraît rien mentionner qui puisse correspondre aux morceaux retrouvés. Petrie [1] a découvert dans l'enceinte du temple de Memphis les débris d'un sanctuaire d'Amasis, mais ce sont des fragments de granit rouge qui, par conséquent, doivent provenir d'une autre pièce. Le passage d'el-Qalqachendi me porte à croire qu'une partie du naos resta à Memphis. Peut-être réussira-t-on un jour à la produire.

Bien que je n'aie donc pour l'instant rien à ajouter à la publication de l'objet lui-même, je crois pouvoir augmenter la liste des descriptions données plus haut d'une citation tirée de l'œuvre d'un auteur antique. En parlant de la ville de Memphis et de ses antiquités; Strabon (XVII, C 807) nous apprend ce qui suit : *Le temple de l'Apis est tout à côté de l'Héphaestéum, temple non moins magnifique, et qui, entre autres détails remarquables, offre un naos de dimensions extraordinaires.*

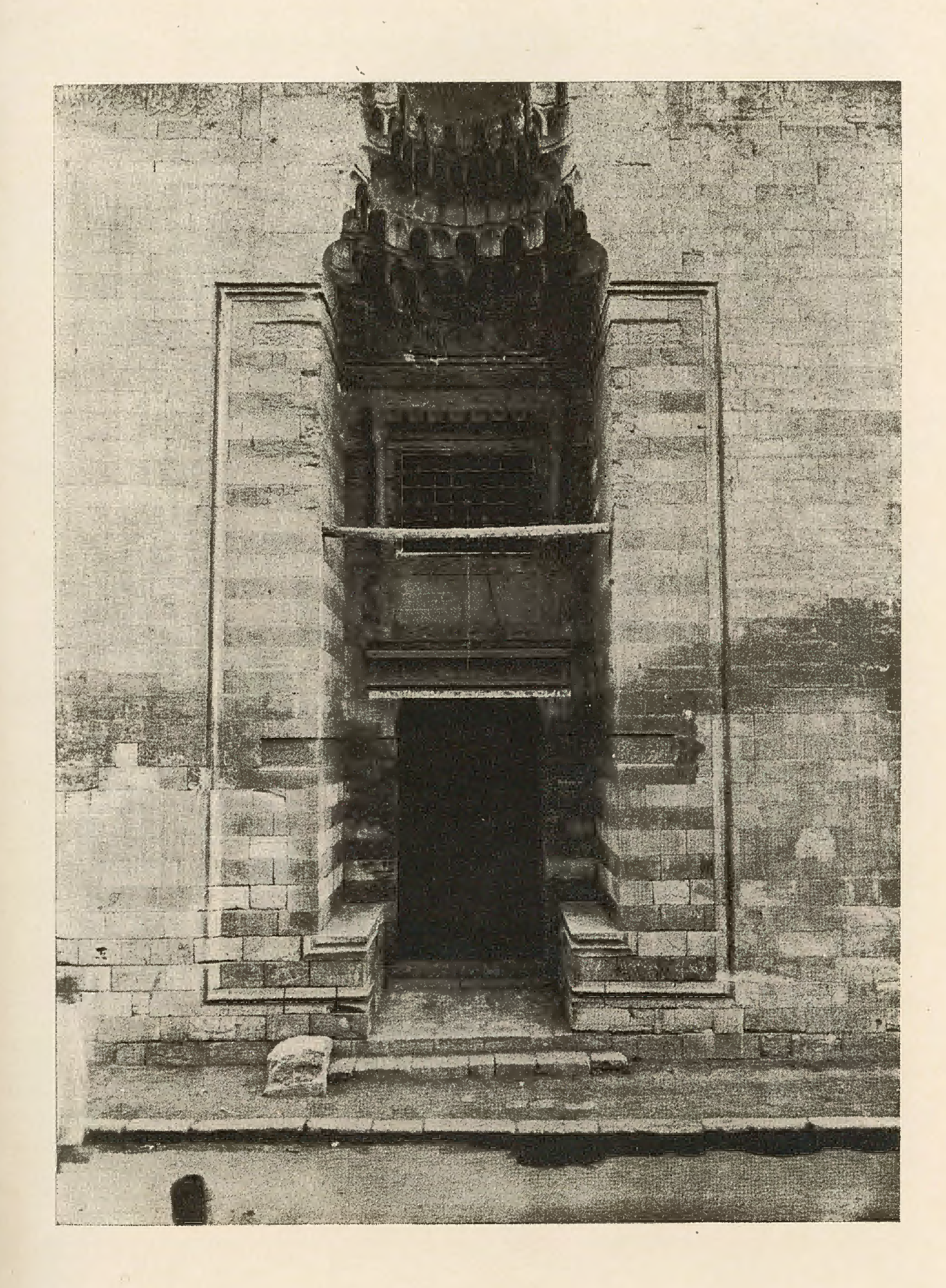
S'agit-il du naos vert? Je n'ose l'affirmer [2]. Mais nous savons que le naos vert existait déjà au temps de Strabon, qu'il se trouvait dans un immense temple et que ses dimensions étaient telles que même les Arabes qui pourtant se connaissaient bien en antiquités égyptiennes en étaient frappés.

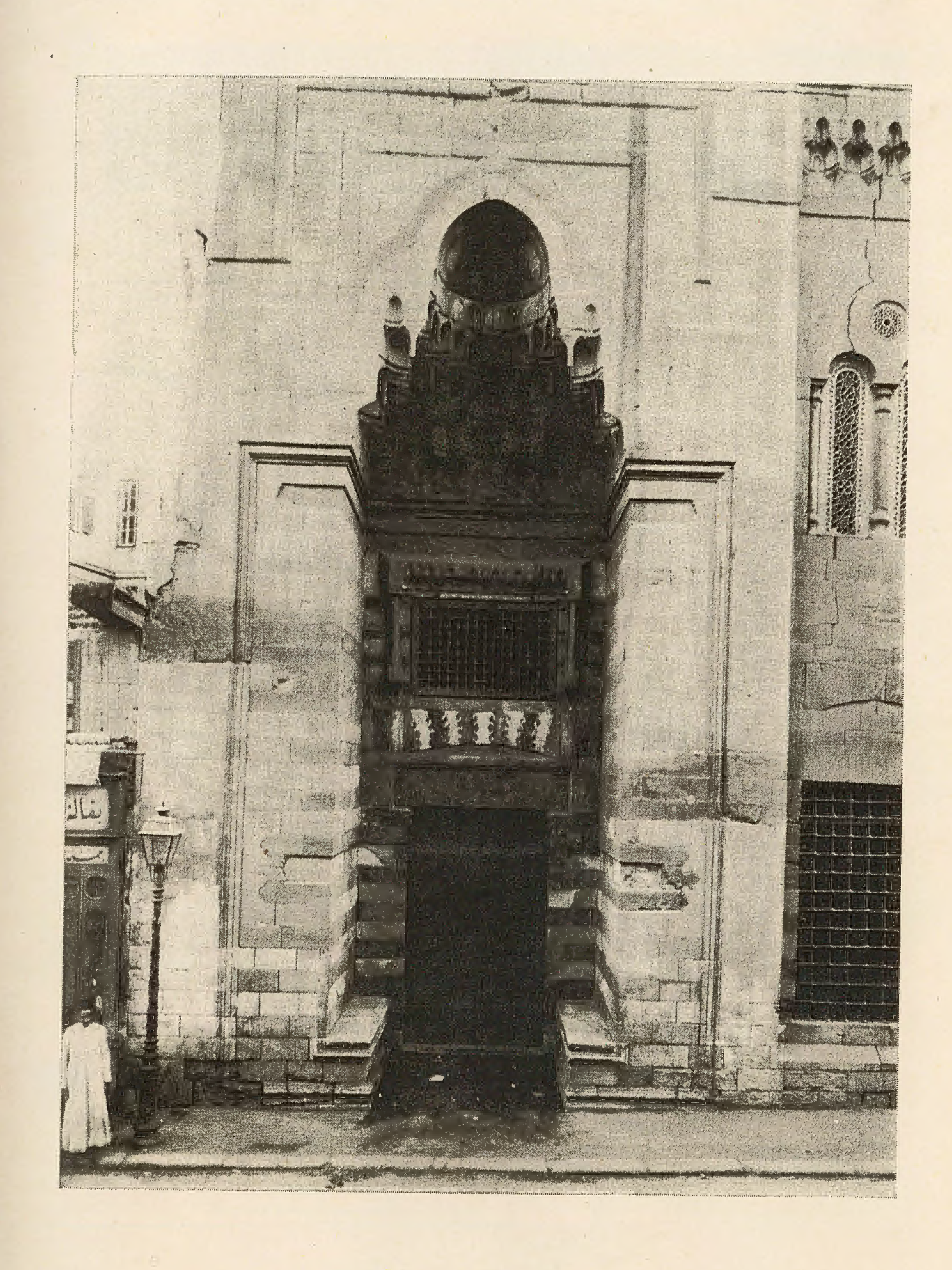
B. H. Stricker.

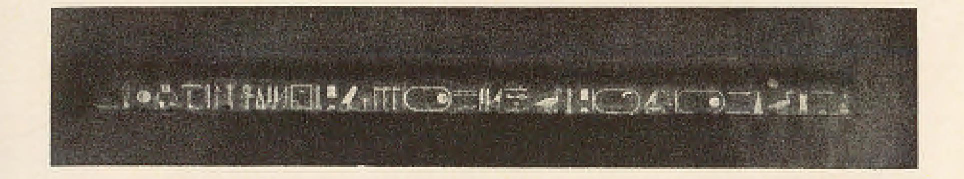
---

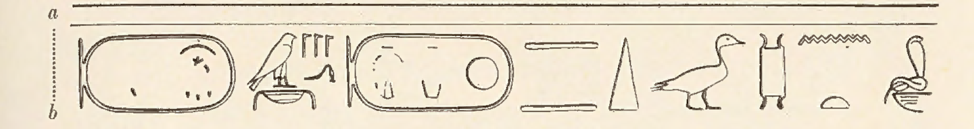
[1] *Meydoum and Memphis* (III), pl. XXXII et p. 39. — [2] Notons qu'Amasis a fondé à Memphis un temple consacré à la déesse Isis (cf. Hérodote, II, 176).

Pl. XXX







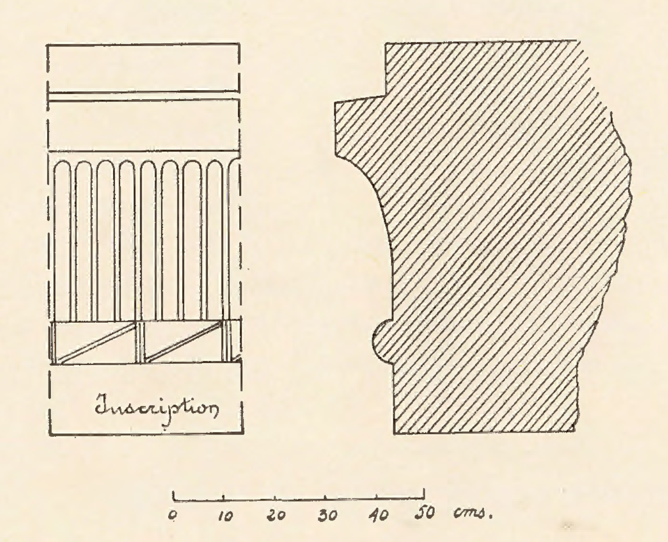


c a

d b

c

d



GLASS FIGURES

BY

A. LUCAS.

Small human figures and figures of deities, animals, and birds in opaque coloured glass are well known, but no special study of them has been made, and as an incentive and help towards such a study, it is thought that a brief illustrated description of some of these figures in the Cairo Museum might be useful. Unfortunately, as a rule, neither their place of origin, nor the period to which they belong, are known, but if known they will be given.

Two Figures of Anubis[1].—These, which are of opaque black glass, are both the same size and are duplicates of one another, except that they face in opposite directions. They are about 7 ³/₄ inches (19.7 cm.) long and about 3 ³/₄ inches (9.5 cm.) high. The upper surface is slightly rounded and in low relief and the under surface is very slightly curved lengthwise of the figures. The ears are feathered. Each head has been made as a separate piece and does not fit well, but probably there was originally the usual necktie[2], now broken off and no longer existing, which would have hidden the join. In one figure the foreleg has been broken off and is now separate, and the backleg of each figure has also been broken off and is missing.

Head of Anubis[3].—This was found at Thebes. It is of opaque black glass and about one third larger than the heads of the two figures just described : it is slightly rounded on the upper surface and flat on the under side. The ear is feathered.

---

[1] Nos. $\frac{21}{26}\big|\frac{12}{19}$; $\frac{21}{26}\big|\frac{12}{20}$. Pl. XXXIII. — [2] See the description of the inlaid figure of Anubis p. 232. — [3] No. *J.* 45332.

A short description of an opaque black glass figure of Anubis in the British Museum has been published[1]. This is smaller than the two figures in Cairo, being only 5 3/4 inches long and 3 5/8 inches high. The under surface, like that of the Cairo figures, is not level.

Parts of Large Human Figures[2].—These, which are of opaque coloured glass, are : (*a*) a head, 3 1/4 inches (8.2 cm.) high, the eye of which has been inlaid, but is now missing; (*b*) a beard, 4 inches (10.0 cm.) long; (*c*) a hand, 3 inches (7.6 cm.) long; (*d*) a combined leg and foot, 4 1/2 inches (11.5 cm.) long; (*e*) two similar and separate feet 3 3/4 inches (9.5 cm.) long. The beard is much too large for the head, which has never had a beard. These are all slightly rounded on the upper surface and flat on the under side.

The colour of the outer surface of all these pieces is alike and is now a pale dirty green, but since all of them, except possibly the hand, are a rich dark sealing-wax red colour beneath the green, as shown on certain comparatively recent fractures, there can be no doubt that all were entirely red originally. The hand has no recent fracture and, so far as can be seen, is entirely green, but in my opinion, this, too, was originally red, and may still be red inside. This change in colour of ancient Egyptian glass from red to green is fairly common and is the result of chemical decomposition, and certain objects show different stages of the process[3].

These pieces are described in the Museum register as "Pièces d'émail rouge (verdi à la surface) qui étaient encastrées dans les pierres de Médinet Habou portant déjà les prisonniers". The material, however, is not enamel, but glass, and no proof is given that they were inlaid in stone, though this may have been so and indeed is probable, but the prisoners, with which they are compared (specimens of which are in the Cairo Museum and are of Twentieth Dynasty date from Medinet Habu)[4], which were inlaid in stone, are not enamel or glass, as appears to be suggested, but coloured faience.

(1) Sidney Smith, *British Museum Quarterly*, X (1936), pp. 118-119.
(2) No. *J.* 36503. For some of these pieces see Pl. XXXIV.
(3) See Nos. $\frac{21}{26}|\frac{12}{23}$ p. 230.
(4) *Museum Guide*, Nos. 5117, 5129.

Human Head[1].—This was found at Medinet Habu. It is about 1 3/4 inches (4.3 cm.) high and is of opaque glass, which is a dirty light green colour on the exposed surfaces, and possibly throughout, exactly like the pieces of human figures already described, and in my opinion, the original colour was red. It is slightly rounded on the upper surface and flat on the under side. The eye is inlaid.

Human Figures[2].—These are four crouching human figures, very similar to one another, of opaque coloured glass, varying in height from about 2 1/4 inches (5.7 cm.) to about 3 1/2 inches (8.7 cm.). All the heads are separate pieces and are light blue; all the wigs are separate pieces and are dark blue; three of the hands are separate pieces, one of them being missing, and are light blue; two of the feet are separate pieces and are light blue; the bodies and legs are combined; in one case the hand is combined with the body and in two cases the feet, all being red. In three cases there are multi-coloured collars of mosaic work.

Five similar figures are represented only by the bodies and feet combined, two being opaque light blue glass[3] and three opaque red glass[4].

Human Head (with Wig) and Shoulders[5].—This is of Ptolemaic date from Tebtunis. The head and shoulders are opaque light blue glass; the eye is inlaid and the wig and collar are of multi-coloured glass mosaic, the dominant colour being orange. The height is 2 inches (5.0 cm.).

Human Head with Wig[6].—The head is opaque light blue glass with inlaid eye : the wig has originally been opaque dark blue glass, but has partly lost its colour and is now largely dark grey. The height is 2 3/4 inches (7.0 cm.).

Human Head with Collar[7].—The head is opaque bluish-green glass with inlaid eye and the collar a multi-coloured glass mosaic. The height is 1 1/4 inches (3.2 cm.).

(1) No. *J.* 59754. Pl. XXXIV.
(2) Nos. $\frac{21}{26}|\frac{12}{18}$ For two of these see Pl. XXXV.
(3) Nos. $\frac{21}{26}|\frac{12}{15}$.
(4) Nos. $\frac{21}{26}|\frac{12}{14}$.
(5) No. *J.* 55943. Pl. XXXV.
(6) Nos. $\frac{22}{26}|\frac{12}{2-3}$ Pl. XXXV.
(7) Nos. $\frac{22}{26}|\frac{12}{1}$ Pl. XXXV.

Five Human Heads[1].—These are all opaque light blue glass : two are 1 $^1/_8$ inches (3.0 cm.) high; one is 2 inches (5.0 cm.) high; one $^5/_8$ inch (1.6 cm.) high and one $^3/_8$ inch (1.0 cm.) high, the two smaller ones having inlaid eyes.

Two Human Heads[2].—These are both opaque red glass, one having a narrow band of opaque white glass at the top, with the eye moulded and the other an empty eye socket, where originally there was an inlaid eye. The former is 1 inch (2.6 cm.) high and the latter 1 $^1/_4$ inches (3.2 cm.) high.

Three Human Heads.—One[3] of these is opaque red glass with an opaque green glass wig, 1 inch (2.5 cm.) high; another[4] is entirely opaque red glass, which is now dirty light green on the surface, 1 $^3/_8$ inches (3.5 cm.) high, and the third[3] is opaque greenish-white glass 1 $^1/_8$ inches (3.0 cm.) high.

Arms and Hands.—There are three arms and hands combined and one separate hand. Of the former two are opaque dark blue glass, one[5] being 2 $^3/_4$ inches (7.0 cm.) long and the other[6] 1 $^3/_4$ inches (4.5 cm.) long, and the third[7] being opaque red glass with green patches on the surface, which is 4 $^1/_4$ inches (10.8 cm.) long. The hand[8] is opaque red glass 1 inch (2.5 cm.) long.

Birds.—These are (*a*) a vulture[9], 2 inches (5.0 cm.) long; (*b*) an owl[9], 2 $^3/_8$ inches (6.0 cm.) long; (*c*) an outspread wing[9] 2 $^1/_2$ inches (6.5 cm.) long; (*d*) a feather[9], 2 $^1/_2$ inches (6.5 cm.) long, all in opaque dark blue glass; (*e*) a hawk[10] 2 $^3/_4$ inches (7.0 cm.) long in opaque glass of two colours, one light blue and the other probably originally dark blue, but now dark grey and (*f*) four vultures heads[11] in opaque light blue glass, varying in size from 1 inch (2.5 cm.) to 2 inches (5.0 cm.).

---

(1) Nos. $\frac{22}{26}|\frac{12}{1}$. — (2) Nos. $\frac{21}{26}|\frac{12}{14}$. — (3) Nos. $\frac{22}{26}|\frac{12}{1}$. — (4) Nos. $\frac{21}{26}|\frac{12}{24}$. — (5) No. *J.* 48234. — (6) Nos. $\frac{21}{26}|\frac{12}{15}$. — (7) Nos. $\frac{21}{26}|\frac{12}{23}$. — (8) Nos. $\frac{21}{26}|\frac{12}{14}$. — (9) No. *J.* 57186. — (10) Nos. $\frac{15}{26}|\frac{12}{11}$. — (11) Nos. $\frac{22}{26}|\frac{12}{6-9}$.

Considerable light is thrown on the purpose of the figures described by a number of similar figures in the Cairo Museum, which are still in their original positions as inlay. These are as follows :

On the lid of the gilt wooden coffin of Yuya[1] (Eighteenth Dynasty) there is an inlaid inscription consisting of large hieroglyphs of opaque coloured glass, many of the hieroglyphs being of more than one colour, and included among them are a number of human figures and figures of deities and birds, usually in three colours, light blue, dark blue and red, which are slightly rounded on the upper surface and in low relief.

On both the box and the lid of the inlaid (middle) coffin of Tut-ankh-amun[2] (Eighteenth Dynasty), which is of wood covered with thick sheet gold, there are inlaid inscriptions of large hieroglyphs of opaque coloured glass, many of the hieroglyphs being of more than one colour. These are similar to the hieroglyphs on the coffin of Yuya and include figures of deities in three colours, light blue, dark blue and red (which are slightly rounded on the upper surface and in low relief); the figure of a donkey in light blue (which is flat on the upper surface and not rounded like the other figures) and figures of birds in several colours.

At the back of the throne of Tut-ankhamun[3], which is of wood covered with thick sheet gold, there are large inlaid figures of the king and queen, the faces, arms, hands, parts of the trunks, parts of the legs and the feet (parts of the trunks and parts of the legs are covered with garments of thick sheet silver), consisting of opaque red glass, slightly rounded on the upper surface and in low relief. The wigs are dark blue glass. Each figure wears a crown inlaid with opaque coloured glass and coloured stones, and each has an elaborate inlaid collar of similar material. The king wears bracelets inlaid with strips of opaque light blue and dark blue glass. The queen has only one bracelet, the other being missing. This bracelet consists of gold-wire spirals set in a gold frame. Where the missing bracelet has been there is a join in the glass showing that the hand is not of one piece with the arm, but was made separately.

---

(1) J. E. Quibell, *The Tomb of Yuaa and Thuiu*, No. 51004; Pl. IV.

(2) Howard Carter, *The Tomb of Tut-ankh-Amen*, II, Pls. XXIV, LXVIII, LXIX.

(3) Pl. XXXVI. See also H. Carter and A. C. Mace, *op. cit.*, I, Pls. II, LXIII.

Also from the tomb of Tut-ankhamun there are a number of pectorals inlaid with the figures of deities of opaque coloured glass in gold frames. These are manifestly direct descendants of the Middle Kingdom pectorals in which the figures are made up of a great number of small pieces of precious stones, flat on both sides, cut to shape and mounted in gold cloisons, the only technique possible with such stones as turquoise and lapis lazuli, on account of their rarity and cost. In the case of carnelian, which was also employed for inlay, but which was much commoner and therefore less costly than turquoise and lapis lazuli, larger pieces were often used [1], and when opaque coloured glass supplanted precious stones, still larger pieces became possible, though they were not always used, and in many of the Tut-ankhamun pectorals the glass, which is opaque, is in small pieces, flat on the upper surface and inlaid in cloisons like the precious stones of an earlier date, but in a few instances the inlay is in larger pieces and slightly rounded on the upper surface, examples being Nos. 371 and 372 [2]. In these there are the figures of the goddesses Isis and Nephthys in opaque light blue and red glass, each figure having an inlaid collar of opaque coloured glass and bracelets, armlets, and anklets of gold.

From the Nineteenth Dynasty there is a gilt wooden counterpoise to a pectoral [3] on which is a small inlaid figure of Anubis in opaque black glass, about 1 3/4 inches (4.3 cm.) long and slightly rounded on the upper surface, with the usual Anubis necktie in light blue glass. This figure, which is seated on a representation of a coffin or shrine, has above it and separate from it, a flail of different material from the figure, which, therefore, need not be described here [4], since, if the figure were detached from the counterpoise, the flail would no longer be a part of it.

---

(1) Examples : A figure of Tut-ankhamun in pectoral No. 345; a figure in pectoral No. 353 and two figures (Tut-ankhamun and a deity) in a pectoral belonging to corslet No. 515 (See H. Carter and A. C. Mace, *op. cit.*, I, Pls. XXXVIII; LXVI [A]).

(2) The numbers are those of the *Cairo Museum Guide*.

(3) No. *J.* 31380. See G. Daressy, *Rapport sur la trouvaille de Hat-aai, Annales du Service*, II (1901), p. 6; Fig. 3.

(4) See p. 234.

From the Persian period there is the wooden coffin of Petosiris [1], the lid of which is inlaid with a long inscription in small hieroglyphs of opaque coloured glass, which are slightly rounded on the upper surface, among them being human figures and figures of deities made of multi-coloured glass mosaic.

From the Ptolemaic period there is a gilt cartonnage mask [2] with an imitation pectoral having three inlaid figures of deities (a fourth is missing) of multi-coloured glass mosaic, each with a small piece of white material, probably bone, in front of, and as part of, the red glass garment. These are 2 3/4 inches (7.0 cm.) high.

Although the knowledge about the loose figures in opaque coloured glass in the Cairo Museum, now described, is scanty, certain generalizations may be made, namely, first, that all the figures have been inlaid at one time, probably most of them in wood, some of the larger ones in stone and possibly a few of the smaller ones in metal; second, that all the figures are moulded, whether they are in only one colour, or in a few colours, or partly or wholly in multi-coloured mosaic; third, that the figures of a single colour and those of two or three colours, where the differently-coloured pieces are separate and not fused together, are earlier in date than those in which the whole or parts are in differently-coloured mosaic of which the colours are fused together.

As already pointed out [3], it is self-evident that the inlay of opaque coloured glass in metal cloisons and metal frames was a direct development of the inlay of precious stones in similar cloisons and frames, and that with the cheaper stones and (later) with the still cheaper glass, it became possible to use larger pieces of inlay. When inlaying in wood and stones was introduced, metal cloisons and frames became unnecessary and the use of larger pieces of opaque coloured glass (at first of three colours only, light blue to imitate turquoise; dark blue to imitate lapis lazuli and red to imitate carnelian or red jasper) became common, the

---

(1) No. *J.* 46592. G. Lefebvre, *Le tombeau de Petosiris*, III (1923), Pl. LVII. Lefebvre dates this to about 300 B. C. (I [1924], p. 13), but E. Cavaignac, *Revue de l'Égypte Ancienne*, II (1929), pp. 56-7 considers it be about 406-399 B. C.

(2) Nos. $\frac{21}{16}|\frac{11}{18}$.

(3) See p. 232.

differently-coloured pieces being merely laid touching one another, with sometimes the use of gold or silver collars, bracelets, armlets, anklets or other ornaments or decoration to hide the joins.

Then came multi-coloured mosaic work in which the separate colours are fused together into one piece. This, however, seems to have been more than the simple outcome of the inlaying of different pieces of coloured glass side by side to produce a single figure, since at a much earlier period there are examples of coloured mosaic work in which the figures and designs are painted, and protected by a cover of transparent material, usually rock crystal, or (later) transparent colourless glass. The Twelfth Dynasty medallion from Dahshur[1] is the earliest known example of this technique, but it may not be of Egyptian workmanship. The next specimens in date order known to me are from the Eighteenth Dynasty, from which period there are many examples, the earliest being one of a goose on the inlaid coffin of Yuya[2], which consists of opaque light blue and dark blue glass, with the head and tail of what appears, through the glass of the case, to be light coloured carnelian, the head having the eye painted in black underneath the carnelian and the tail having black bars across it, also under the carnelian, the paint in both instances clearly showing through the cover. From the tomb of Tut-ankhamun there are many examples of painted mosaic covered with transparent colourless glass (parts of four geese on the middle coffin[2]; on the throne; on a pair of earrings and on an amulet). From the Nineteenth Dynasty there is the flail belonging to the small figure of Anubis already described[3], the handle of which is inlaid with small pieces of opaque coloured glass (light blue, dark blue and red), the rest being painted and covered with transparent colourless glass, as is also the coffin or shrine on which the figure rests.

Multi-coloured glass mosaic, where the differently coloured pieces are fused together, is usually attributed to the Roman period, from which there are numerous examples, but that the technique is at least several hundred years earlier then this is proved by the hieroglyphs of glass

---

(1) A. Lucas and Guy Brunton, *The Medallion of Dahshûr, Annales du Service*, XXXVI (1936), pp. 197-200. — (2) See p. 231. — (3) See p. 232.

mosaic on the coffin of Petosiris (about 400 B.C.)[1] and the glass mosaic figures on the gilt mask of Ptolemaic date[1]. Newberry claims that the technique dates back to the Twelfth Dynasty[2], since he considers that the glass mosaic in the Berlin Museum with the cartouches of Amenemmes III in white on a black ground is contemporaneous with the king whose name it bears[3].

A. Lucas.

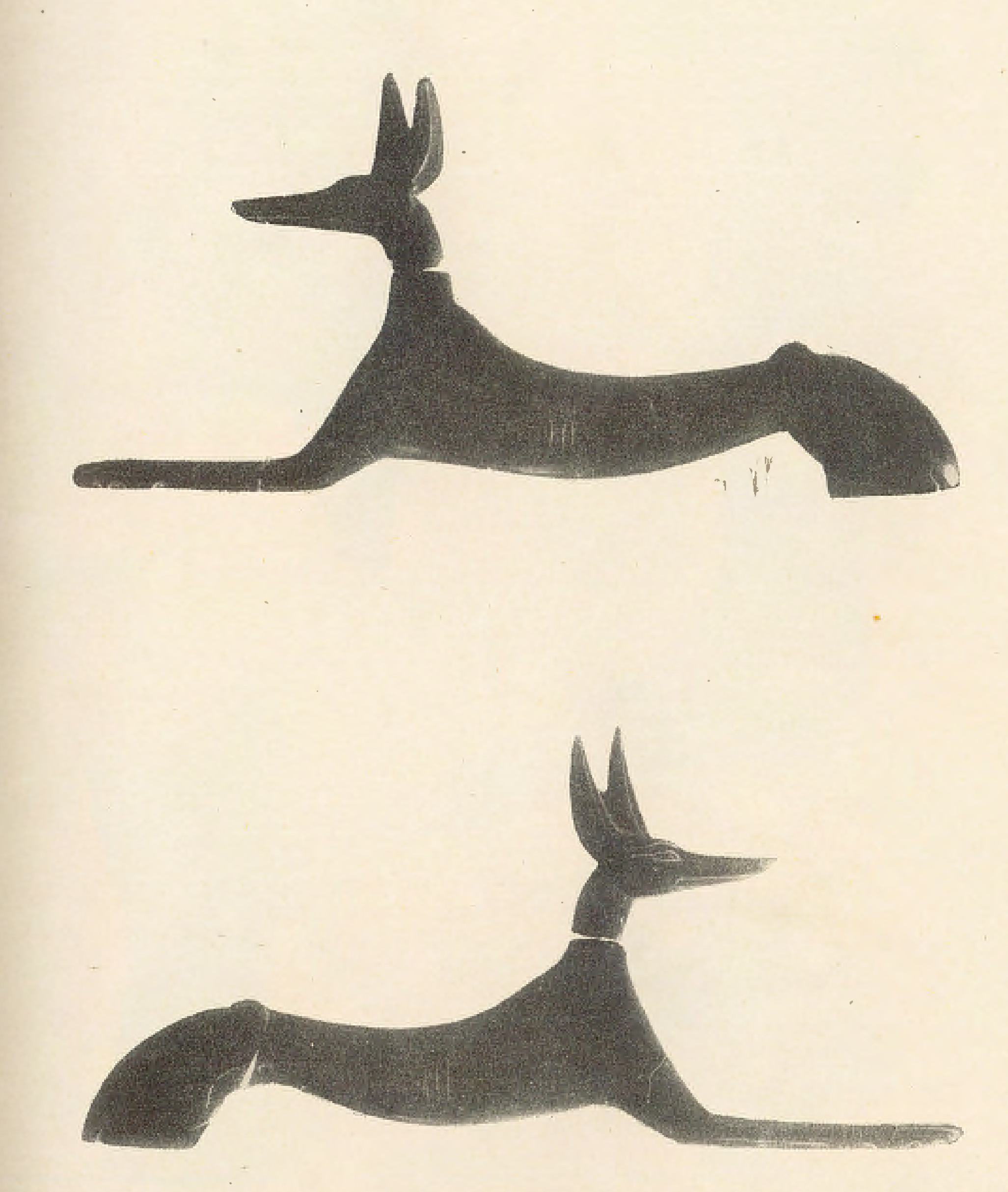
---

(1) See p. 233.

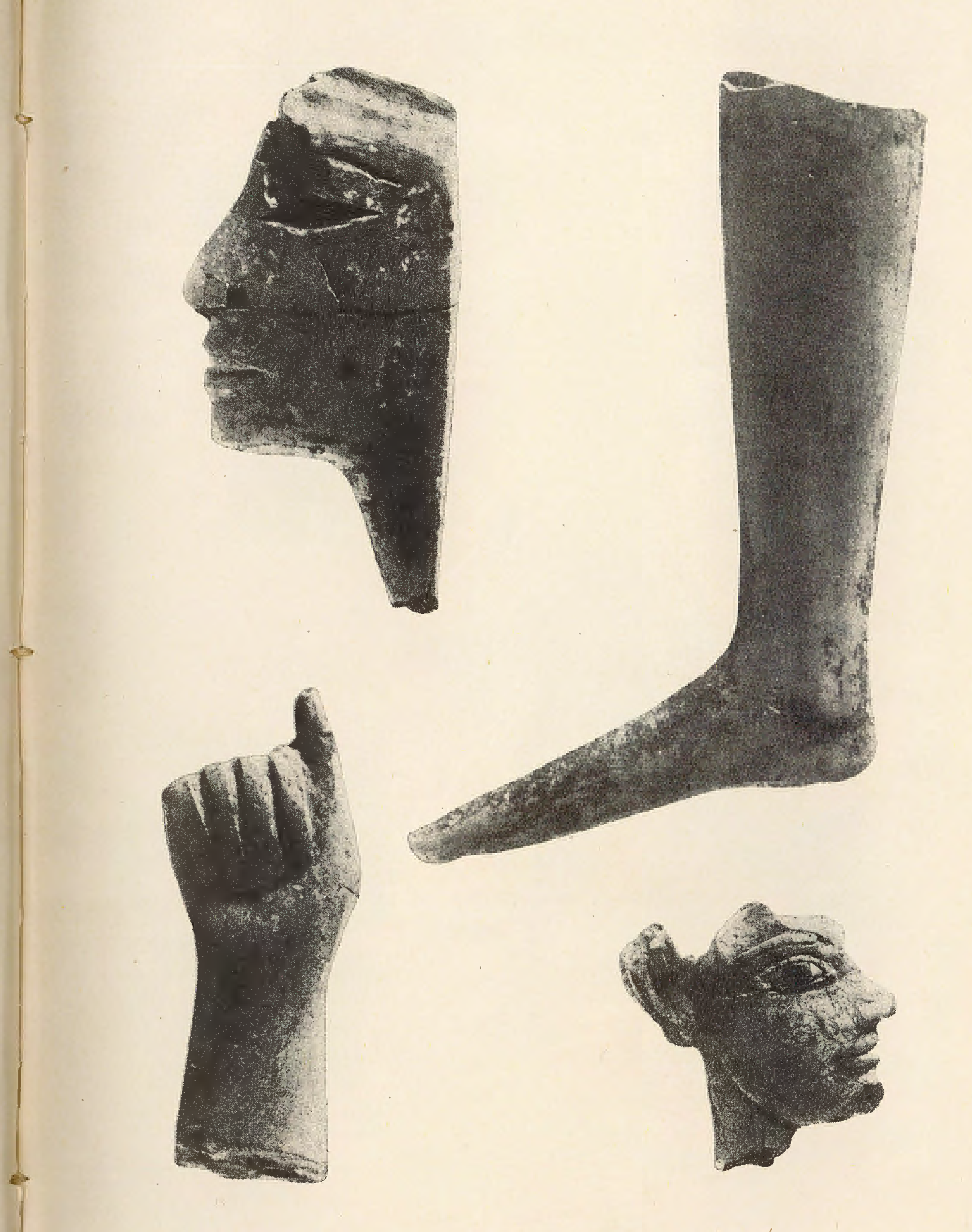
(2) P. E. Newberry, *A Glass Chalice of Tuthmosis III, Journal of Egyptian Archaeology*, VI (1920), p. 159.

(3) In this connection see Sidney Smith, *Coloured Glass from Egypt, The British Museum Quarterly*, XII (1938), pp. 2-3; Pl. IV.





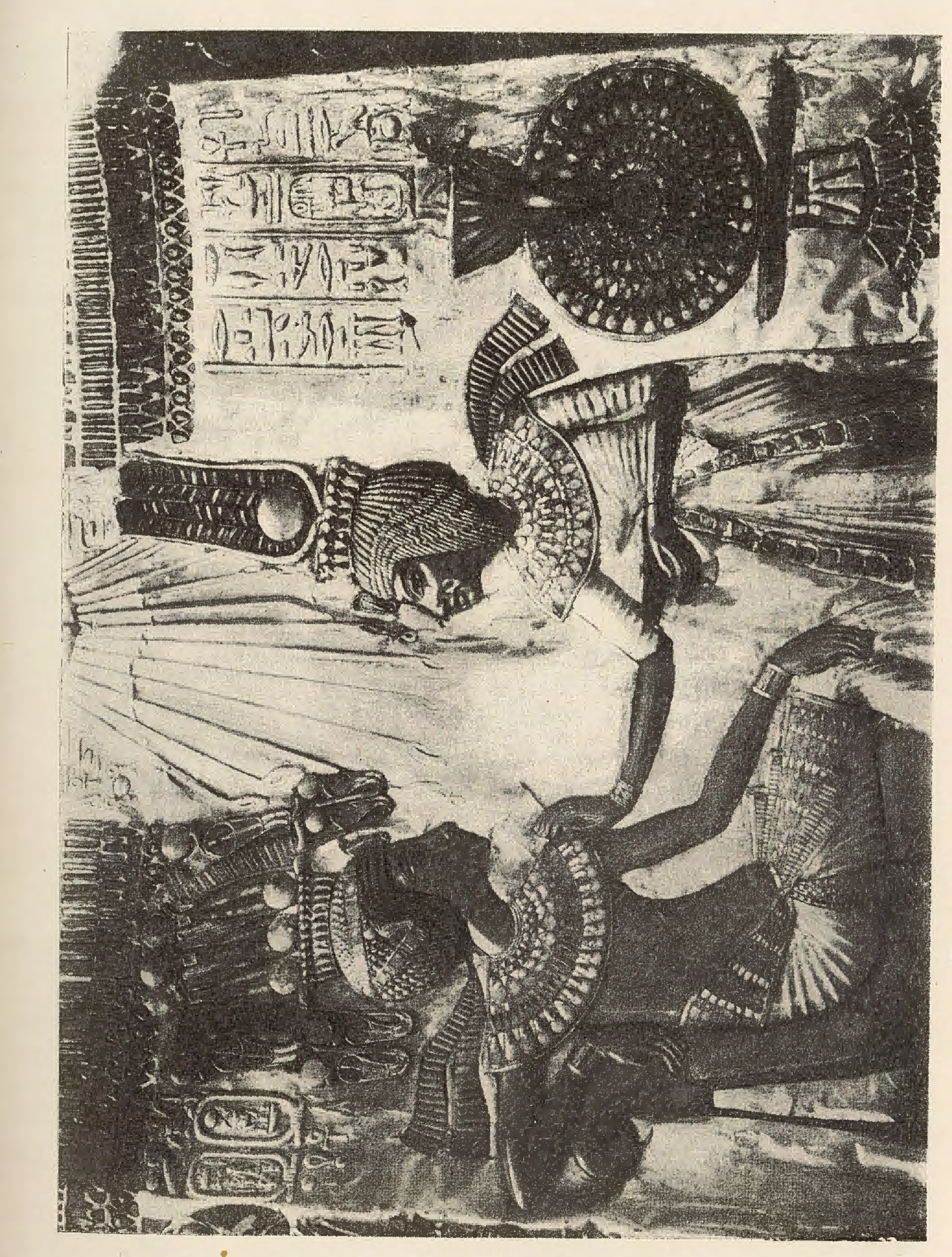
Figures of Anubis in opaque black glass.



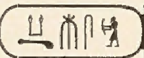
Parts of human figures in opaque coloured glass.



Human figures in opaque coloured glass.



Figures in opaque coloured glass from the throne of Tut-ankhamun.

UNE STÈLE DU ROI «KAMOSIS» 

PAR

PIERRE LACAU.

Le vidage du troisième pylône de Karnak et de ses fondations est une opération difficile et délicate que M. Chevrier poursuit depuis nombre d'années avec toute la patience et l'adresse nécessaires. On connaît par ses rapports annuels [1] la série de documents nouveaux de première importance qu'il a extraits des matériaux de ce pylône. Bien entendu dans un pareil travail les journées pénibles et même dangereuses sont les plus nombreuses, mais il en est aussi d'heureuses qui font oublier les autres et l'on peut dire que chaque campagne lui a donné des résultats surprenants.

En 1935 une surprise plus étonnante que les autres lui était réservée. Il sortait des fondations de l'aile sud du troisième pylône un grand fragment de calcaire couvert de lignes horizontales d'hiéroglyphes. Sur le bord d'une cassure apparaissaient les restes d'un cartouche dans lequel on distinguait nettement, malgré les lacunes, le nom de Kamosis. Je me rappelai de suite un autre fragment de calcaire plus petit portant aussi un texte du même type qui était sorti de ce même pylône trois ans auparavant et sur lequel j'avais noté la présence du nom de la ville de [hiéroglyphes]. Nous avions envoyé ce fragment au Caire pour le comparer avec d'autres, sans succès d'ailleurs, mais une copie ancienne assez sommaire me permit de voir de suite qu'il se raccordait exactement avec le nouveau fragment découvert. Naturellement il fallait comparer le texte avec celui de la tablette Carnarvon qui est au nom du même roi et qui contient aussi, je me le rappelais, le nom de la ville de [hiéroglyphes]. Je constatai qu'il s'agissait du même texte mot pour mot. Tout arrive en Égypte : Chevrier avait retrouvé deux fragments de la stèle originale érigée dans le temple de Karnak, qui contenait le récit de la victoire du roi Kamosis sur les Pasteurs, l'un

[1] Dans chacun de ses rapports annuels il a consacré un chapitre spécial au vidage du troisième pylône; voir les *Ann. du Serv.*, du tome 26 au tome 37.

des textes les plus importants pour l'histoire d'Égypte. Ce récit nous ne le connaissions que par la tablette Carnarvon en une copie cursive.

De cette stèle monumentale, dédiée dans le temple de Karnak, nous n'avons encore que deux fragments (c'est-à-dire à peine le sixième) mais ils nous permettent de nous faire une idée exacte de l'ensemble. Le reste suivra espérons-le; dès maintenant ce qui nous est parvenu nous apprend beaucoup tout en nous promettant plus encore [1].

On se reportera aux planches XXXVII et XXXVIII pour comprendre la description qui va suivre.

C'était une stèle cintrée comprenant deux parties : 1° en haut le cintre orné du disque solaire ailé, 2° au-dessous un texte en lignes horizontales occupant tout le reste de la surface.

I. *Le Cintre.*

Sur le bord droit en haut (pl. XXXVII), on voit nettement le commencement de la courbure du cintre. Dans l'angle droit de ce cintre subsistent les débris du mot : c'est le début de la formule ordinaire plus ou moins développée , etc., qui accompagne toujours, à droite et à gauche, les deux ailes du disque solaire. Les signes étant placés tout contre la première ligne du texte, l'extrémité de l'aile droite du disque ailé devait arriver juste au-dessus de ce mot ou tout contre lui et il n'a pas pu y avoir autre chose dans le cintre que le grand disque ailé tout seul; le début de la courbe indique d'ailleurs nettement un cintre très bas. C'est le dispositif

---

(1) L'aile sud du troisième pylône est maintenant vidée à peu près entièrement (Chevrier, *Ann. du Serv.*, t. XXXVII, p. 192 et XXXVIII, p. 600). Mais il faut remarquer que la stèle avait été cassée volontairement et que les deux morceaux qui nous sont parvenus n'ont pas été trouvés près l'un de l'autre. Ce grand bloc calcaire (2 mètres × 4 mètres nous le verrons) était assez peu épais (o m. 35 environ), il était donc d'un format très peu utilisable tel quel pour le bourrage du pylône; on l'a cassé pour employer les morceaux au calage de blocs plus résistants. Il se peut donc que les autres fragments aient servi à ce même usage dans l'aile nord du pylône; plusieurs petites stèles ont été ainsi utilisées. En tout cas il n'y a plus lieu d'attendre pour faire connaître ce monument que le reste reparaisse, ce qui malheureusement pourra tarder.

normal et bien connu [1]. Pour ne citer qu'un exemple on rapprochera la grande stèle monumentale d'Amosis Ier trouvée par Legrain à Karnak sur la face sud du huitième pylône [2]. C'est une stèle dressée dans le même temple que la nôtre et par Amosis successeur de Kamosis. La comparaison entre ces deux stèles est donc intéressante [3]. Quant à la forme même du disque ailé, sans doute flanqué de deux uræus nous n'avons aucune indication [4].

II. *Le Texte.*

Sous le cintre, contenant le disque ailé, commence directement le texte qui est écrit de droite à gauche c'est-à-dire dans le sens normal : une stèle n'est écrite de gauche à droite que quand elle doit faire pendant à une autre stèle écrite dans le sens normal. Nous n'avons conservé que le début des 15 premières lignes. Après ces 15 lignes il y a encore en bas du fragment inférieur la place pour le début de deux autres lignes qui ont complètement disparu, mais qui sont conservées sur la tablette Carnarvon. Chaque ligne est haute de o m. 06. Les hiéroglyphes étaient peints uniformément en bleu, les traces de couleur sont très nettes. Quant aux traits séparant les lignes de texte ils sont peints en rouge [5]; là aussi les traces de couleurs, extrêmement effacées et qui ne se conserveront pas, sont indiscutables. Ces détails de coloration ont en réalité une grande importance

---

(1) Voir par exemple Lacau, *Stèles du Nouvel Empire*, 34001, pl. I; 34003, pl. IV; 34012, pl. VIII, etc. Cf. les stèles du Caire *J. E.* 51911 (d'un Sebek-hotep) et *J. E.* 52453 = Lacau, *B. I. F. A. O.*, 30, p. 881, c'est la stèle du roi [cartouche].

(2) Legrain, *Ann. du Serv.*, IV, p. 27; Lacau, *Stèles du Nouvel Empire*, 34001, voir la planche I.

(3) Nous verrons d'ailleurs que ces deux stèles, presque contemporaines, diffèrent nettement et comme gravure et comme langue, mais le dispositif général est identique.

(4) Ce motif capital du disque ailé demanderait lui-même une étude d'ensemble. Un classement chronologique des variantes aurait une grande importance archéologique. Ces variantes elles-mêmes pourraient nous indiquer dans quelle mesure l'idée religieuse attachée à la présence de ce disque ailé a pu varier.

(5) Sur la stèle d'Amosis Ier (Caire 34001), les hiéroglyphes étaient aussi peints en bleu; je n'ai pu retrouver trace de la couleur rouge dans les traits de séparation entre les lignes, ni de la couleur du champ de la stèle.

et nous aurions tort de les négliger dans un art où tout était peint sans exception (même les textes), où la forme n'était pas concevable séparée de la couleur. Il est absolument indispensable que nous cherchions toujours à nous représenter l'aspect exact d'un monument en lui restituant son coloris. Ici le problème qui reste sans solution c'est celui de savoir comment était peint le *champ* de la stèle. Aucune trace ne subsiste. Elle devait être en blanc ou en jaune. Cette grande affiche de 30 lignes au moins (nous le verrons) d'hiéroglyphes peints en bleu vif se détachant sur un fond blanc ou jaune et séparées par des traits rouges, devait frapper l'attention d'une manière inévitable.

Quelles étaient les dimensions primitives de notre stèle? Nous pouvons les calculer assez exactement. Pour avoir la largeur il nous suffira de transcrire à la gauche du début de nos 15 lignes de texte, le texte correspondant de la tablette Carnarvon qui complète chaque ligne. On trouvera cette transcription sur la planche XXXVIII. (Je n'ai complété qu'un certain nombre de lignes.) Bien entendu il y a une légère erreur possible. En hiéroglyphes le groupement des signes n'est pas le même qu'en hiératique et surtout en hiératique on ajoute normalement bon nombre de signes supplémentaires (déterminatifs ou compléments phonétiques) qui aident à la lecture dans une écriture cursive; nous le constaterons souvent tout à l'heure en comparant les deux rédactions. Transcrit tel quel, signe par signe le texte hiératique de la tablette serait donc forcément plus long que le texte hiéroglyphique qui lui a servi de modèle. J'ai dû tenir compte de ce fait et prendre pour base une transcription du texte hiératique en orthographe hiéroglyphique normale. La largeur de la partie conservée étant de 0 m. 56, à la hauteur de la ligne la plus longue (l. 14) et cette partie représentant le quart environ de la ligne entière nous avons pour la largeur totale de la stèle un minimum de 2 mètres.

D'autre part la hauteur du texte conservé (soit 17 lignes dont 2 détruites) est de 1 m. 04 seulement. Sur la planche XXXVII les deux fragments ont été photographiés séparément, en réalité ils se raccordent exactement comme on le voit sur la planche XL. Le cintre, fort plat, devait avoir au plus 0 m. 30. Nous avons donc pour la partie conservée une hauteur totale de 1 m. 34, ce qui nous donnerait une stèle beaucoup plus large (2 mètres) que haute (1 m. 34). Or, ceci est tout à fait impossible dans

les habitudes égyptiennes : une stèle est toujours plus haute que large. Il n'y a pas du tout de rapport constant entre la largeur et la hauteur mais on peut dire d'une façon générale que la hauteur dépasse la largeur très souvent du double et normalement du tiers. Notre stèle devait donc être constituée par un bloc monumental de calcaire de 2 mètres de large sur 2 m. 70 ou 4 mètres de haut. La partie inférieure de ce bloc qui nous manque encore pouvait donc contenir, suivant la hauteur de la stèle de 20 à 40 lignes de texte environ [1]. La tranche inférieure du bloc conservé montre d'ailleurs nettement que nous avons affaire à une cassure ancienne et que nous n'avons pas la base de la stèle. Le récit de Kamosis peut donc avoir été deux fois plus long que ce que nous a conservé la tablette. Nous pouvons espérer retrouver cette suite qui nous manque et qui aurait pour nous une telle importance. Le scribe de la tablette a utilisé une des faces de cette tablette pour copier le début du récit puis il s'est tout simplement arrêté court, au milieu du texte, faute de place, quand la tablette a été remplie. L'autre face de la tablette contenait également un simple fragment des Maximes de Ptaḥ-Hotep et il suffisait au scribe de donner au mort ces deux échantillons incomplets mais célèbres de la littérature didactique et épique [2].

Passons à l'étude du texte. J'examinerai seulement les parties de ce texte qui sont communes à la stèle et à la tablette. La lettre *S* désignera la stèle et la lettre *T* la tablette.

S ligne 1

T ligne 1 , etc.

L'an trois, l'Horus (nommé) «celui qui se lève sur son trône».

La première ligne comprenait comme d'habitude la titulature du roi. Sur la stèle il ne reste que quelques signes mais bien intéressants.

---

[1] A moins bien entendu que le bas de la stèle n'ait comporté un registre de figuration plus ou moins étendu, mais ce dispositif serait tout à fait exceptionnel.

[2] Rien ne permet de croire que la suite figurait sur une seconde tablette; ce n'était pas plus nécessaire que de copier toutes les maximes de Ptaḥ-Hotep.

La tablette en effet nous donne au début de la ligne une date «l'an trois» mais sous une forme tout à fait insolite que Gardiner avait relevée avec raison. Au lieu de la formule habituelle, etc., ou plus brièvement nous avons simplement sans le signe ⊚. Sethe a signalé quelques rares exemples de dates dans lesquelles manque le signe ⊚ après, une entre autres du règne d'Amosis Ier, donc presque contemporaine de notre monument [1]. En réalité, dans le cas présent, la stèle explique très bien cette anomalie. En effet la date est une correction postérieure mise en surcharge sur le signe ☥ qui formait le début normal d'un protocole sans date. Quant on a voulu ajouter cette date on a bouché le signe ☥ au plâtre et on a gravé par-dessus. Faute de place on a supprimé le ⊚ qui n'était pas strictement indispensable (le signe lui-même est très près de la ligne de bordure). Ce travail de refaçon apparaît très nettement sur la pierre, le platre étant tombé (voir pl. XXXVIII). Le scribe de la tablette a ensuite copié directement cette correction sur le monument même ou sur une copie du monument. Resterait à savoir pourquoi on a ajouté cette date à la place du mot ☥; je ne vois pas d'explication satisfaisante.

Remarquons le signe du rouleau de papyrus qui accompagne le verbe dans le texte hiératique. C'est la caractéristique de l'hiératique nous l'avons déjà dit, de multiplier les déterminatifs et les compléments phonétiques, ceux-ci facilitant la lecture toujours plus compliquée dans une écriture cursive. Nous aurons à relever le fait tout le long du texte hiératique.

S ligne 2

T ligne 2 , etc.

Le roi victorieux dans le nome de Thèbes, Kamosis.

Sur la tablette la ligne 2 commence exactement comme la ligne 2 de la stèle, mais c'est par hasard, car dans la suite le scribe n'a nullement

(1) Sethe, *Untersuchungen*, III, p. 88. Cf. Sethe, *Urk.*, IV, p. 24-25; Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 176. Il s'agit d'une stèle des carrières de Massarah qui porte nettement. Mais un double de cette stèle, placé dans la même carrière, donne. Il y a donc un oubli évident de ○ dans le premier cas.

respecté les coupures du texte de la stèle et chacune des lignes de la tablette est un peu plus longue qu'une ligne de la stèle.

Dans *S* le mot est déterminé très normalement par avec la couronne blanche, dans *T* le signe hiératique ne donne pas le détail précis de la couronne blanche et Gardiner a transcrit.

Le mot est écrit dans *S* par le signe-mot employé seul, dans *T* au contraire ce signe est précédé de sa lecture en toutes lettres. En hiératique le signe de l'homme-armé peut prêter à confusion quand il est employé seul, surtout quand il suit, comme ici, un autre signe représentant une figure humaine. Le signe = *nḫt* employé seul en hiéroglyphe n'est pas rare; nous le retrouverons ligne 11. En hiératique même on le rencontre quand il n'y a pas de confusion possible, par exemple dans un nom propre comme dans le *Conte du paysan* [1].

Dans le mot le rouleau comme déterminatif de la préposition était anormal en hiératique. Gardiner l'avait marqué d'un *sic.* Il est très net sur la stèle où il est d'ailleurs vertical. Nous le retrouverons plus loin ligne 11. En hiératique le scribe n'est pas resté fidèle à cette orthographe exceptionnelle, il est revenu à l'orthographe normale aux lignes 10 et 13 de la tablette [2].

Remarquons que le signe, servant à écrire le nom du nome thébain, n'est pas accompagné de la plume, ce qui est anormal dans cet emploi.

«Le roi victorieux dans le nome de Thèbes» cette désignation a dû précéder sa victoire sur les Amou.

Sur la stèle, nous avons le cartouche-prénom du roi, malheureusement incomplet; sur la tablette au contraire nous avons le nom «*Kamosis*». Nous reviendrons sur ce point tout à l'heure.

S ligne 3

T lignes 2-3 , etc.

Or, Sa Majesté parla dans son palais *au conseil des grands qui sont à sa suite* «*Je connais certes* ce que c'est que ma puissance».

(1) Schäfer, *Ä. Z.*, 40, p. 121. — (2) Breasted, *The Smith Papyrus*, IV 20, V 4.

Remarquons dans *T* les déterminatifs ou compléments phonétiques ajoutés en hiératique dans les mots [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes].

Il est fâcheux que le texte soit coupé juste après [hiéroglyphes], on voudrait savoir si la stèle portait [hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes] qui serait préférable.

S ligne 4 [hiéroglyphes]

T ligne 4 [hiéroglyphes], etc.

Chacun d'eux qui possède *sa part de cette Égypte partage la terre avec moi.*

Dans *T*, remarquons les déterminatifs [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe] dans [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes] et le complément phonétique [hiéroglyphe] dans [hiéroglyphes]. Cette dernière graphie est constante en hiératique, elle se retrouve aux lignes 4, 8 et 13. Elle facilitait la lecture du signe [hiéroglyphe].

Le signe [hiéroglyphe] a été sauté sur la tablette par erreur. Beaucoup de mots ont été ainsi sautés par le scribe et rajoutés ensuite, quelquefois inexactement, nous le verrons.

Le signe [hiéroglyphe] pour [hiéroglyphe] apparaît ici pour la première fois avec cette valeur en hiéroglyphe. Les plus anciens exemples se rencontraient jusqu'ici dans l'inscription de Ahmès fils d'Abana à El Kab, texte qui est un peu plus récent que le nôtre [1].

S ligne 5 [hiéroglyphes]

T ligne 4 [hiéroglyphes], etc.

Les tribus des *Setyou. Je combattrai avec lui.*

Dans *T* le signe [hiéroglyphe] remplace [hiéroglyphe] et on a ajouté le double déterminatif [hiéroglyphes].

[hiéroglyphes] de la stèle confirme d'une façon très intéressante la lecture de Gardiner sur la tablette, lecture qu'il avait marqué de deux points d'in-

[1] Le fait est relevé par Loret, *L'inscription d'Ahmès, fils d'Abana,* p. 11 (1910). Il avait été signalé par F. von Calice, *Über das Vorkommen von* [hiéroglyphe] *und* [hiéroglyphe], dans *Ä. Z.*, XXXV (1897), p. 170-171.

terrogation. C'est dans notre texte que cette formation verbale récente apparaît pour la première fois (lignes 5 et 8 de la stèle) [Gardiner, *Gram.*, § 124, 330]. Notre passage donne cette forme construite avec [hiéroglyphe] + l'infinitif. C'était jusqu'ici un exemple unique (Gardiner, *Gram.*, § 332; *J. E. A.*, III, p. 107). Nous en trouverons un autre exemple ligne 10 dans un passage nouveau de notre stèle qui avait disparu sur la tablette. Le déterminatif des jambes dans [hiéroglyphes] comprend-il les grandes jambes déterminant le sens de *courir* ou bien les petites jambes ordinaires déterminant le sens de *marcher;* cela n'est pas clair. Il en est de même dans le mot [hiéroglyphes], l. 14.

S ligne 6 [hiéroglyphes]

T ligne 6 [hiéroglyphes], etc.

Après avoir retenu *leurs langues ils parlent d'une manière identique.*

Le scribe de la tablette a passé les mots [hiéroglyphes], son œil ayant sauté d'un groupe [hiéroglyphes] à un autre [hiéroglyphes] dans une phrase où ce pronom était répété trois fois à très courte distance. C'est une erreur très compréhensible mais qui s'ajoute à nombre d'autres fautes pour justifier notre inquiétude en ce qui concerne la correction de la tablette. Nous avons affaire à un scribe fort négligent comme l'a très bien montré Gardiner (*J. E. A.*, III, p. 107). Ligne 3 de la tablette il a sauté [hiéroglyphe]; ligne 6 il avait sauté [hiéroglyphes] qu'il a ensuite rétabli inexactement nous le verrons plus loin; ligne 5 les signes [hiéroglyphes] oubliés ont été rétablis au-dessus de la ligne, enfin bon nombre de signes ont été effacés ou modifiés. C'est une raison de plus pour attendre avec impatience les autres fragments de la stèle.

Les deux mots [hiéroglyphes] rendent à la phrase un équilibre normal. Nous avons affaire à deux propositions en liaison, une proposition verbale du type *sḏm·n·f* suivie d'une proposition du type *sḏm·f.* C'est un procédé fréquent pour indiquer que l'action exprimée par la seconde proposition est une conséquence, une suite de l'action exprimée par la première : «après avoir retenu leur langue, ils parlent d'une manière identique.» Même construction ligne 15 de la stèle et ligne 14 de la tablette (2 fois) (cf. Erman, *Aeg. Gram.* [4] § 308).

Remarquons qu'en hiératique nous avons partout le pronom au lieu de l'orthographe dans la stèle. C'est la forme ancienne du pronom qui s'est maintenue en hiératique parce qu'elle constituait un groupe plus commode en ligature cursive.

S ligne 7

T ligne 6 etc.

On laboure pour nous *les meilleurs* (?) de *leurs champs, nos bœufs sont à paître* dans les marais de papyrus.

Sur la tablette les mots qui avaient été sautés par le scribe ont été rétablis par lui au-dessous de la ligne par erreur et non au-dessus comme il aurait été normal. L'éditeur a cherché naturellement à les introduire dans le texte de la ligne 7 qui suit et à laquelle ils semblaient appartenir (Gardiner, *J. E. A.*, III, p. 103, la note G indique bien les raisons de son hésitation). La phrase est maintenant claire : « nos bœufs paissent dans les marais de papyrus. » Sur la stèle je ne puis préciser le signe horizontal qui se trouve au-dessus du déterminatif de l'homme portant la main à la bouche.

Notons que le signe qui sert de déterminatif au mot au lieu de , se retrouve à la ligne 8 dans le mot « terre » au lieu de que nous avons normalement à la ligne 4.

Sur la tablette dans le mot en hiératique nous avons un ajouté.

Sur la tablette le pronom est écrit deux fois à la ligne 6 : et . Au contraire ligne 8 nous avons sûrement , le premier trait figurant l' ne permet pas d'en placer un second avant le pluriel . Cette orthographe de répété deux fois se rencontre dès le Moyen Empire (voir Lacau, *Rec. de trav.*, 35, p. 221, § 512). Sur la stèle nous avons l'orthographe normale .

S ligne 8

T ligne 7 etc.

Lui possède *la terre des Amou, nous nous possédons l'Égypte, alors...*



2ᵐ

La stèle confirme d'une façon intéressante la lecture proposée par Gardiner pour ce passage très mutilé sur la tablette. Les lacunes se trouvent comblées très exactement. Sur la tablette les mots devant être reportés à la ligne précédente (voir plus haut ligne 7) nous aurons pour tout le passage la restitution suivante dans le texte de la tablette : «au cas où quelqu'un viendrait pour agir contre nous, alors c'est nous qui agirons contre lui». Pour répété, cf. GARDINER, *Gram.*, § 242. Pour et l'infinitif, cf. GARDINER, *Gram.*, § 328.

S ligne 9

T ligne 8, détruite

. . . . . *devant moi, je n'ai pas . . . ? qui partage la terre avec moi, j'ai . . .*

Ce qui subsiste de cette ligne 9 sur la stèle doit se trouver dans la grande lacune qui figure à la ligne 8 de la tablette. Je ne vois d'ailleurs aucun raccord avec les parties conservées sur la tablette. Le verbe doit être du néo-égyptien qui figure au *Wörterbuch* mais dont le sens n'est pas clair.

S ligne 10

T ligne 9 détruite

. . . . . *de sa main? je naviguerai vers le nord pour faire* (*ma frontière du nord?*).

Tout ce texte devait se trouver sur la tablette dans la lacune de la ligne 9 mais il ne se raccorde pas avec les parties subsistantes. — Pour le au lieu de , voir plus haut ligne 4. — Pour la construction verbale , voir plus haut ligne 5 ; la place du est sûre sous le signe . — Le dans s'est effrité mais a été noté au moment de la trouvaille. Enfin on est tenté de compléter à la fin «je naviguerai (en descendant le courant) pour faire mon nord (ma frontière nord) [à Avaris?] On comparera le texte cité par Gardiner (*ibid.*, p. 100) «celui qui fait son nord à Avaris, son sud en Nubie».

S ligne 11

T ligne 10 , etc.

(Il règne?) *le roi victorieux dans le nome de Thèbes, Kamosis.*

La stèle complète ici la tablette : c'est une répétition du début de la ligne 2. Je ne sais ce que représente le placé devant . Est-ce le déterminatif d'un mot finissant la ligne précédente tel que ligne 8, ou ligne 7. Nous avons une aussi étrange coupure à la ligne 11 où le signe est le déterminatif du mot qui termine la ligne précédente. Est-ce le complément phonétique du mot . Ce mot d'ailleurs ne serait point déterminé par . Nous devons avoir ici au lieu de à la ligne 2. Ce mot roi serait-il le sujet de ? Pour l'orthographe voir ligne 2.

Dans le cartouche nous avons fort nettement le signe , à lire *nḫt* comme à la ligne 2. Ce signe mot est remplacé par le signe \ dans les trois exemplaires du cartouche qui figurent sur la tablette aux lignes 1, 2 et 10[1]. De même sur la tablette à la ligne 10 le même signe \ après remplace le signe du taureau qui figure après aux lignes 1 et 2. C'est le remplacement bien connu d'un déterminatif complexe et difficile à dessiner par un simple trait oblique en hiératique et même quelquefois en hiéroglyphe. Ce mot *nḫt* est un adjectif ajouté au nom propre Kamosis pour le qualifier plus spécialement et le distinguer peut-être d'un autre Kamosis; l'épithète de «victorieux» convient bien à un roi qui fait ici le récit de sa victoire. L'adjonction d'un adjectif au nom propre royal est un fait connu. Les adjectifs , , accompagnent des noms de particuliers et les désignations , , , «grand, petit, le rouge, le noir, etc.» servent à distinguer deux personnes de nom identique dans une même famille (cet usage demanderait d'ailleurs une

[1] Gardiner a lu à la ligne 10 . En réalité le , qui n'a rien à faire dans un cartouche, n'existe pas sur l'original. Sous le trait \ il y a en effet une petite tache mais qui n'est rien d'autre qu'un peu d'encre laissée au bout de la courbe du cartouche au moment où le calame quittait la surface de la tablette.

étude spéciale). Or, dans les cartouches déjà connus d'un roi Kamosis nous avons deux fois à la suite du nom le déterminatif spécial . Ce doit être le doublet de notre signe . Nous reviendrons plus loin sur ce point[1].

S ligne 12

T ligne 11 , etc.

Les archers *des Mazoi sont à la tête de nos* forteresses? pour épier les Setyou.

Dans *S* nous avons le déterminatif sans le pluriel après le mot . Il en est de même à la ligne 13. Ce mot est en effet un collectif féminin et le pluriel n'est pas indispensable.

Dans la tablette le scribe dans le mot a ajouté un après et à la fin le déterminatif des pays étrangers. Même orthographe à la ligne 13. Ce signe n'est pas employé dans la stèle après les noms des pays étrangers; dans la tablette au contraire il les détermine tous (lignes 4 et 13).

Le de la tablette devant qui faisait difficulté n'existe pas sur la stèle. Le scribe avait d'ailleurs effacé à moitié ce signe abusif comme l'a remarqué Gardiner (voir *J. E. A.*, III, p. 105 note *c* et V, p. 46, note 5). Le mot se rapporte directement à «les troupes des Mazoi sont placées à la tête de nos forteresses (?) pour guetter les Asiatiques et pour détruire leurs places».

S ligne 13 [ ] [

T ligne 12 , etc.

Après avoir expédié les archers victorieux des Mazoi, j'ai veillé, etc.

Le mot est le même qu'à la ligne précédente, l'adjectif qui s'y rapporte est au féminin *nḫtt*. Le signe est placé entre les deux , celui de la racine et celui du féminin. — Pour voir la ligne précédente.

[1] Voir plus loin, p. 266.

S ligne 14

T ligne 13 , etc.

Pendant que j'ai empêché (?) les Amou de résister (?) à l'Égypte, il fait de Nefrouisi le nid des Amou.

Le déterminatif du mot est l'homme se frappant la tête. c'est le déterminatif normal des ennemis, de même aux lignes 5 et 8; la tablette a simplement .

Le mot très nettement gravé confirme la lecture proposée par Gardiner, lecture qui demeurait douteuse puisqu'il s'agit d'un mot nouveau du moins sous cette orthographe. Car on peut penser à un doublet de «s'opposer à». Le qui suit sur la tablette manque sur la stèle : en réalité sur la tablette le signe recouvre en partie le fautif et l'annule (Gardiner, *ibid.*, p. 106, note f).

La phrase qui suit est importante, car sur la tablette nous n'avions qu'une série de signes mutilés impossibles à interpréter sûrement. Au contraire avec le texte original de la stèle sous les yeux on reconnaît facilement que les traces subsistantes sur la tablette correspondent parfaitement aux signes de la stèle. Les traces de devant sont sûres sur la tablette et la place de ce est claire sous le signe . On a ainsi la phrase : «Il a fait de la ville de Nofrouisi le nid des Amou.»

Il serait bien intéressant de repérer exactement l'emplacement de cette ville de . On sait seulement, d'après le papyrus Golénischeff qu'elle se trouvait entre «Achmounein» et «Kom el-Ahmar»[1]. Puisqu'elle a servi de refuge, «de nid» aux Hyksos, c'est un point où des fouilles pourraient peut-être nous apporter des documents nouveaux sur cette période capitale et si mal connue de la domination des Hyksos en Égypte.

[1] Sur l'emplacement possible de cette ville on consultera : Gardiner, *J. E. A.*, III, p. 106 et V, p. 46 note 6; Gauthier, *Dictionnaire géographique*, a relevé de nombreux exemples de ce nom mais aucun d'eux ne permet une localisation précise; Daressy (*Ann. du Serv.*, XVIII, p. 56), pensait à Balamsourah; Maspero, *Proc. S. B. A.*, XIII, p. 516, avait proposé Etlidem.

S ligne 15

T ligne 14

Après avoir renversé ses murailles, j'ai massacré ses hommes.

Même construction qu'à la ligne 5. Le verbe avait déjà perdu sa troisième radicale . — Sur la stèle le pluriel après le mot est certainement exact. Le scribe de la tablette l'a remplacé par deux petits traits peu distincts que Gardiner a transcrit par .

Qu'est-ce que nous apprennent ces deux fragments de stèle? Tout d'abord notons que malheureusement ils ne nous donnent en aucune manière la solution du problème suivant : y a-t-il eu un ou deux ou même trois rois Kamosis? La question en effet a été examinée à plusieurs reprises, par Gardiner[1], Weill[2] et Gauthier[3]. Voici les éléments dont on disposait pour comparer entre eux les différents protocoles en discussion :

A Tablette Carnarvon[1] :

(?)

B Socle de statue de Karnak[3] :

[1] Gardiner, *J. E. A.*, III, p. 97.

[2] *B. I. F. A. O.*, t. XXXII, p. 49-51; *Les Hyksos et la restauration nationale*, dans *Journal asiatique*, 10e série, t. XVI (1910), p. 567-568 = p. 155-156 de la réimpression en 1918 sous le titre *La fin du Moyen Empire Égyptien.*

[3] Socle de statue trouvé par Chevrier, *Ann. du Serv.*, XXIX, p. 136; Gauthier, *Les deux rois Kamès* dans *Studies presented to F. Ll. Griffith*, p. 1-8 et pl. I; *Le livre des Rois*, II, p. 169.

C Éventail du trésor de la Reine Aḥḥotep [1] :

D Une série d'objets donnant seulement le prénom et le nom [2] :

1° Hache en bronze du trésor de la reine Aḥḥotep [3] (Musée du Caire, Vernier, *Cat. gén.*, n° 52647) :

2° Fer de lance de la Collection Evans [4] :

3° Inscription près de Toshkeh (Nubie) [5] :

4° Papyrus Abbott, pl. III, l. 12 [6] :

E Objets donnant le prénom mais avec le nom remplacé par un titre :

1° Hache du British Museum (n° 36772) [7] :

[1] Gauthier, *Le livre des Rois*, II, p. 165, n° II, où l'on trouvera la bibliographie; Musée du Caire, Vernier, *Cat. gén.*, n° 52705.

[2] Il ne s'agit pas de donner ici la liste de tous les documents portant les cartouches et . Je cite seulement les plus caractéristiques pour la question qui nous occupe.

[3] Musée du Caire, Vernier, *Cat. gén.*, n° 52647; Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 165, n° III. Gauthier avait donné ici la lecture mais, il a lui-même corrigé en dans son étude sur *Les deux rois Kamès* parue dans *Studies presented to F. Ll. Griffith*, p. 7, note 2.

[4] Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 165, n° 1; Sethe, *Urk.*, IV, p. 13; Weill, *B.I.F.A.O.*, XXXII, p. 47.

[5] Weigall, *A report on the Antiquities of the Lower Nubia*, p. 127, pl. LXV; Gauthier, *ibid.*, p. 167, n° XI.

[6] Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 167, n° XII.

[7] Cette lecture rectifiée a été donnée par Weill dans *B. I. F. A. O.*, XXXII, p. 48; c'est le n° IX de Gauthier, *ibid.*, p. 166.

2° Plaquette de fondation (University College) [1] :

A. Dans le document *A* le cartouche prénom, très mutilé ne contient plus que la patte supérieure gauche du scarabée mais la position de ce débris de signe est suffisamment caractéristique pour que la lecture semble s'imposer. Le manque mais on a admis sa présence sans difficulté, par exemple Gardiner (*ibid.*, p. 97) et nous aurions le même prénom que dans la série *D*.

B. Dans le document *B* le prénom manque complètement et le nom d'Horus est différent de ce qu'il est dans *A*. Mais le changement de nom d'Horus est un fait connu quoique rare. Comme le nom de *nibiti* (qui semble ne jamais changer) est le même dans les deux protocoles on peut supposer que le prénom qui manque est aussi le même; il y a donc grande probabilité pour que les deux rois Kamosis de *A* et de *B* soit un seul et même roi. En ce qui concerne le changement possible du nom d'Horus je ne citerai qu'un seul exemple mais bien intéressant parce qu'il est tout à fait comparable au nôtre et presque contemporain. Le successeur de Kamosis, le roi Amosis Ier a porté deux noms d'Horus différents [2] et [3]. Gauthier dans son *Livre des Rois*, a insisté sur le fait avec raison (II, p. 179, note 1) : «Cette stèle, dit-il (la seconde), pose un problème intéressant en ce qu'elle nous fait connaître un second nom d'Horus du roi Amosis Ier, différent de , des autres monuments. Je ne serais pas surpris que le roi n'ait pris ce second titre qu'après l'expulsion définitive des Pasteurs et que nous ayons à placer avant cette expulsion (c'est-à-dire avant l'an 3) tous les monuments portant le nom d'Horus ». La remarque est importante et je suis surpris que Gauthier ne l'ait pas reprise quand il a discuté plus tard la

[1] Newberry, *Scarabs*, II et p. 156; Weill, *B.I.F.A.O.*, XXXII, p. 49; cf. Weill, *R.E.A.*, II, p. 155.

[2] Stèle de Karnak, Musée du Caire, *Cat. gén.*, n° 34001, pl. I.

[3] Stèle d'Abydos, Musée du Caire, *Cat. gén.*, Lacau, *Stèles du Nouvel Empire*, n° 34002, pl. II.

question de ce double nom d'Horus [1]. Je crois que nous avons affaire pour les deux rois Kamosis et Amosis à un changement de nom d'Horus tout à fait comparable et dû sans doute à la même cause. Un premier nom d'Horus , qui n'avait rien de très caractéristique, a été remplacé par dont la signification est parlante; le roi quand il eut commencé à réunir de nouveau «les deux terres» ne pouvait manquer de prendre un nom de ce type. Amosis fit de même après avoir achevé l'expulsion des Pasteurs; son nom nouveau «le taureau dans Thèbes» est également un nom de roi victorieux [2].

C. Le document *C* est unique. C'est l'éventail trouvé avec les bijoux de la reine Aḥhotep. Le nom d'Horus accompagne le prénom , mais le nom de Kamosis ne figure pas sur l'objet. On a attribué l'éventail au roi Kamosis parce que ce même prénom accompagne le nom de Kamosis dans la série des monuments qui sont cités dans le groupe *D* et dont plusieurs d'ailleurs proviennent de la même trouvaille que l'éventail. A la rigueur on pourrait supposer que ce même prénom a appartenu à deux rois différents ce qui nous délivrerait de trois noms d'Horus pour un même roi. Nous n'aurions pas affaire ici à un roi Kamosis mais à un roi X dont le nom d'Horus serait . Mais deux rois qui devraient être très voisins ne peuvent avoir le même prénom. Il faudrait donc supposer que nous avons affaire à un objet au nom d'un roi assez éloigné de Kamosis, ce qui est sans vraisemblance. Admettons provisoirement qu'un seul Kamosis a pu changer trois fois de nom d'Horus.

[1] *Les deux rois Kamès* dans *Studies presented to F. Ll. Griffith,* p. 7.

[2] C'est l'amorce de la formule qui commence obligatoirement tout nom d'Horus à partir de Thoutmès Ier jusqu'à la XXIIe dynastie. Seule la reine Hatšepsowé, remarquons-le, n'a pas eu l'audace de s'attribuer cette épithète de «taureau victorieux» vraiment trop spéciale pour elle. Cette qualification de taureau doit rappeler le taureau de Montou, le dieu de la guerre, ancien propriétaire du nôme Thébain. Amenḥotep Ier dans son nom d'Horus est également «le taureau qui tord les terres» . Enfin le nom même de Kamosis, construit comme celui d'Amosis doit comprendre aussi le taureau de Montou.

L'exemple serait unique jusqu'ici, mais dans une période aussi troublée nous ne pouvons écarter cette hypothèse.

D. C'est seulement, remarquons-le dans la série des documents du type *D* que nous avons pour la première fois réunis le prénom et le nom . Dans deux exemples (nos 1 et 2) nous avons de plus dans le cartouche-nom un adjectif ajouté au nom. Nous y reviendrons tout à l'heure.

E. Les documents *E* n'apprennent rien d'intéressant; le nom personnel du roi est remplacé dans le cartouche-nom par les mots «le grand chef», titre comparable à celui de qui figure sur le fer de lance de la collection Evans (voir *D* n° 2). Le fait est connu par ailleurs comme l'a bien montré Weill [1].

En présence de cet ensemble de documents, Weill [2] conclut : «nous avons au total et en fin de compte, deux rois Kamose, peut-être trois» et Gauthier [3] déclare : «l'hypothèse la plus plausible est donc en définitive la suivante : deux rois (au moins) du nom de Kamose ont occupé le trône de Thèbes».

A ces conclusions notre stèle n'ajoute rien. Elle aurait dû résoudre la question en nous donnant la lecture réelle du *prénom* de Kamosis dans le document *A*. Or, par une fatalité déplorable, sur la stèle une cassure oblique coupe le cartouche en deux à la ligne 2. La place du scarabée est dans la lacune et pour le signe du milieu nous n'avons conservé que la partie inférieure laquelle peut être aussi bien la tige d'un signe que d'un signe . Impossible donc de dire si nous avons réellement ici le prénom de Kamosis connu par les documents *C* et *D* ou s'il ne s'agit pas d'un autre prénom ce qui supprimerait l'anomalie des trois noms d'Horus pour un même roi. Il faut attendre que le reste de la stèle reparaisse avec un cartouche complet puisque nos deux copies de ce même texte la stèle et

[1] *B.I.F.A.O.*, XXXII, p. 48. — [2] *B.I.F.A.O.*, XXXII, p. 51. — [3] *Les deux rois Kamose,* p. 8.

la tablette ne nous donnent, par une invraisemblable malchance, que deux cartouches mutilés () et ().

Je rappelle la conclusion à laquelle arrive Vandier[1] à qui j'avais communiqué ce passage de la stèle : « si tous les rois Kamose ont le même prénom, on devra conclure, malgré les trois noms d'Horus différents à l'existence d'un seul roi Kames; au contraire, si les prénoms diffèrent, c'est la supposition de Gauthier qui sera vérifiée ».

J'ajouterai une remarque. A la ligne 11 de la stèle (nous l'avons vu p. 258), le cartouche-nom contient l'adjectif *nḫt* « victorieux » (transcrit dans l'hiératique de la tablette par le signe). Or, dans deux des documents de la série *D*, n°s 1 et 2, nous avons comme cartouche-nom (). Ce signe semble bien l'équivalent de l'adjectif . Ce serait donc un argument en faveur de l'identité du roi () () avec le roi de la stèle (et de la tablette). Mais en réalité, ce signe pourrait peut-être se lire , adjectif qu'on adjoint aussi aux noms propres. D'autre part, deux rois voisins ou se succédant peuvent s'attribuer un même adjectif s'ils croient l'avoir mérité. Rappelons-nous que tous les rois depuis Thoutmès Ier jusqu'à la XXIIe dynastie introduiront l'appellation dans leur nom d'Horus, c'est un point sur lequel aucun d'eux n'a voulu le céder à ses prédécesseurs. Donc la présence de ce signe n'est pas non plus un argument strictement probant. Ici encore il y a lieu de comparer Kamosis et son successeur Amosis. Ce dernier, lui aussi, ajoute souvent l'adjectif « victorieux » à son nom : par ex. : () sur un poignard du trésor d'Aḥḥotep[2] et sur un manche de hache de la même provenance[3] ou sur un vase en forme de faucon[4]. Et pourtant ce roi n'avait aucune raison de se distinguer par cet adjectif d'un autre roi Amosis qui l'aurait précédé.

[1] Vandier, *Les peuples de l'Orient Méditerranéen*, II, *L'Égypte*, p. 320.

[2] Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 177, n° VII; Vernier, *Cat. gén.* Caire, n° 52658, pl. 45.

[3] Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 166, n° IV (placé par erreur avec ce qui concerne Kamosis); Vernier, *Cat. gén.* Caire, n° 52645, pl. 42, n° 2.

[4] Gauthier, *ibid.*, II, p. 178, n° XI; Von Bissing, *Cat. gén.* Caire, n° 3667.

Donc notre stèle ne nous dit rien de nouveau sur la personne du roi Kamosis, mais elle nous apprend beaucoup à d'autres points de vue :

1° Nous avons affaire à un récit officiel puisqu'il est gravé sur une stèle monumentale dressée dans le temple de Karnak. Sur la nature de ce récit, il y avait eu quelques hésitations au moment où la tablette Carnarvon fut découverte. Maspero, influencé certainement par le conte rapportant la dispute entre le roi Seqn-n-rēʿ et Apophis (Pap. Sallier n° 1), eut l'impression, avant la publication intégrale du document lui-même, qu'il s'agissait d'un conte[1]. R. Weill subit d'abord la même impression[2], il abandonna d'ailleurs complètement cette hypothèse après la publication du texte par Gardiner[3]. Au contraire, Newberry déclara de suite qu'il s'agissait d'un récit historique : il pensa même que le soi-disant conte d'Apophis pouvait lui-même avoir un caractère historique[4]. Gardiner enfin dans sa publication et son commentaire pense qu'il s'agit d'un texte copié sur une stèle dressée dans un des temples de Thèbes[5]. Il précise encore ce point de vue dans une traduction nouvelle qu'il a donnée du document avec Gunn[6].

La question est maintenant tranchée, bien qu'elle ne fut guère douteuse et l'idée de Newberry et de Gardiner ne pouvait recevoir de confirmation plus éclatante. Ce récit est un document historique, non un conte, entendons par là un récit officiel contemporain des événements rapportés. Dans quelle mesure ce récit est-il lui-même exact et sincère, ceci est un autre problème.

[1] *L'ostracon Carnarvon et le papyrus Prisse* dans *Rec. de trav.*, XXXI (1909), p. 146 et *Revue critique*, 1912 (4 septembre).

[2] *Journal asiatique*, 11e série, vol. I (1913), p. 536 et seq.; réimprimé dans *Les Hyksos et la restauration nationale*, p. 218-226, cf. p. 571.

[3] *Kamés de Thèbes* dans le volume du *Cinquantenaire de l'École des Hautes Études*, 1921, p. 25 et seq.

[4] P. E. Newberry, *Notes on the Carnarvon Tablet n° 1*, dans P. S. B. A., 35 (1913), p. 117-122.

[5] *J. E. A.*, III (1916), p. 96 et p. 109-110 : « It is by no means unlikely that the text of the tablet is a direct copy from a stele set up by Kamōse in one of the Theban temples ».

[6] *The Expulsion of the Hyksos*, *J. E. A.*, V (1918), p. 45 : « It seams likely that we have a direct copy from a commemorative stele set up by Kamōse in one of the Theban temples ».

2° Ce bulletin officiel de victoire est donné dans une rédaction toute littéraire. La mise en scène nous montrant le roi consultant ses grands fonctionnaires avant de prendre une décision n'a rien que de très normal. C'est un «thème» connu. Ici, on a évidemment voulu mettre en relief l'intelligence et l'énergie du roi qui se décide seul à faire cette guerre victorieuse contre l'avis de ses conseillers trop prudents. La scène elle-même et les discours qu'on y tient ont pu être inventés mais on ne peut dire qu'il s'agisse là forcément d'un trait de vie romancée. Ce qui frappe surtout c'est la tournure même de la rédaction, le parallélisme des phrases et le choix des expressions. Pour sentir pleinement ce désir de littérature dans notre texte, il suffit de se rappeler en quels termes Aḥmés, fils d'Abana, nous raconte ses campagnes. Son récit est bien destiné aux visiteurs de la tombe comme il le dit lui-même au début, mais il est rédigé avec une précision et une sécheresse surprenantes; le ton est entièrement différent de celui de notre rédaction. Il est vrai qu'il s'agit dans ce cas d'un document privé. Prenons un document royal, les célèbres annales de Thoutmès III; elles ont été rédigées évidemment par un scribe du palais, elles sont affichées non plus dans une tombe mais, comme la stèle de Kamosis, dans le temple même de Karnak et autour du sanctuaire. Or, si l'on excepte le récit de la première campagne où le souci littéraire est évident, nous n'avons pour les autres campagnes qu'un catalogue de faits classés avec soin par année avec un inventaire du butin consacré à Amon, le tout sans aucun enjolivement inutile. Au contraire, dans ce que nous appelons le poème de Pentaour, nous avons un morceau littéraire très comparable au nôtre : un événement historique raconté en style poétique. Il est embelli d'une intervention divine qui lui donne un caractère épique. Qui sait d'ailleurs si quelque dieu n'intervenait pas dans la moitié perdue de notre stèle? N'est-il pas vraisemblable aussi que notre morceau historique et poétique à la fois a dû être gravé dans plusieurs temples comme le poème de Pentaour?

Ce n'est pas le lieu de relever en détails ce que notre stèle contient d'expressions visiblement recherchées. Citons seulement : l. 5 et cf. l. 4 [1], l. 10 et 14, l. 14. Ce n'est

[1] Je prend le mot «eau» dans son sens métaphorique, cf. *Urk.*, IV, 649, 8.

pas par hasard non plus que nous retrouvons plus tard dans une inscription de Thoutmès III une phrase entière de notre texte. Au milieu du récit d'une campagne contre les (texte gravé dans le temple de Wadi-Halfa [1]), nous rencontrons (à la troisième personne) ce passage de la tablette :

Tablette Carnarvon :

Wadi Halfa :

«*mes soldats sont vaillants en avant de moi comme la chaleur d'une flamme*» ce qui veut dire que le roi est la flamme et que les soldats qui combattent en avant de lui sont la chaleur de cette flamme. La formule et l'image avaient paru heureuses, on les recopie. Il est très possible bien entendu que cette image elle-même ne soit nullement une trouvaille de l'auteur de notre texte; il a pu l'emprunter à un texte antérieur, de la XIIe dynastie par exemple. La répétition des formules connues non seulement n'était pas évitée mais au contraire recherchée; une expression longuement usagée ne subissait pas d'usure réelle mais au contraire inspirait un respect plus grand. Quant aux thèmes eux-mêmes, on sait qu'ils sont remployés constamment comme l'a très bien montré Weill à propos des thèmes de la «destruction» et de la «restauration» [2]. Rappelons aussi le texte si curieux de Turin publié par G. Botti [3] et commenté par Capart dans la *Chronique d'Égypte* [4]. Ce papyrus nous montre Thoutmès III au milieu d'une bataille invoquant Montou : c'est exactement le thème que devait remployer plus tard l'auteur du poème de Pentaour et qu'il a adapté à un exploit personnel de Ramsès II pendant la bataille de Kadesh. Ici encore, comme le dit Capart, nous pouvons soupçonner que le thème lui-même remonte au Moyen Empire.

[1] Sethe, *Urk.*, IV, p. 808, l. 16.

[2] Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse adopter les conclusions hypercritiques de Weil au point de vue historique mais il a très nettement et très heureusement mis en lumière le fait même et l'importance du remploi des thèmes dans les rédactions historiques à toutes les époques.

[3] *Rendiconti della R. Accademia Nazionale dei Lincei*, novembre 1922, p. 348-353.

[4] *Chronique d'Égypte*, n° 5 (1927), p. 45-47.

Donc, récit officiel d'un événement capital rédigé sous une forme littéraire; à ce double titre, ce texte pouvait figurer dans la tombe d'un contemporain des événements à côté du vieux traité classique des Maximes de Ptaḥ-ḥotep. Célèbre par sa forme comme par les faits qu'il commémore, il a pu être gravé dans plusieurs temples et écrit pour plusieurs morts. Nous pouvons donc espérer le retrouver et complet sur d'autres stèles et sur d'autres tablettes.

3° Autre remarque importante : ce document bien que de caractère officiel et poétique est cependant rédigé dans une langue ayant des traits tout modernes. Cela en réalité est tout à fait surprenant et exceptionnel. Gardiner [1] a relevé avec raison l'emploi des nouvelles formes verbales *tw-y* et *tw-y* + *r* qui apparaissent ici pour la première fois. Il a remarqué ce qu'a d'absolument insolite la présence des articles possessifs *p'-y* «mon», *p'-tn* «leur» dans un texte de cette nature. En réalité, le fait est très intéressant. Nous ne savons pas du tout à quel moment est née la forme verbale nouvelle en *tw-i* dans la langue populaire. Mais son emploi dans un texte *officiel* indique une époque où l'on a rompu avec la tradition pour la langue comme pour l'art. Se servir de la langue courante dans un texte officiel est une anomalie grave. Nous n'avons pas malheureusement de documents contemporains de notre stèle et du même type, mais sans doute nous offriraient-ils ce même contraste avec la période classique. Au contraire dès que le royaume eut été reconstitué, on chercha à se rattacher au passé. Dans les deux stèles officielles dédiées par Amosis Ier, le successeur de Kamosis, l'une à Karnak [2], l'autre à Abydos [3], et que nous avons citées plus haut, la langue est strictement celle de la XIIe dynastie et le type des hiéroglyphes est également un retour évident à la période classique. C'est Amosis qui, le premier ayant restauré le pouvoir royal, est revenu à la fois au style artistique et au style littéraire de la XIIe dynastie.

Ce désir de se rattacher au passé est frappant dès le début de la XVIIIe dynastie. Rappelons seulement les fragments d'une chapelle d'Amenḥotep Ier trouvés par Chevrier dans le troisième pylône à Karnak et dont la

[1] *J. E. A.*, III, p. 107. — [2] Caire, *Cat. gén.*, n° 34001. — [3] Caire, *Cat. gén.*, n° 34002.

ressemblance avec les blocs de la chapelle de Sésostris Ier était telle que nous les avions considérés au premier moment comme faisant partie de ce même monument [1].

Renouer avec le passé a été l'obsession de toute restauration politique et le fait s'est reproduit régulièrement au cours de l'histoire égyptienne. La XIIe dynastie est un retour à la VIe après une longue période de division et de désordres terminée seulement par la XIe dynastie à Thèbes. Tout en adoptant le nouveau dieu Amon à Thèbes et sans doute même à cause de cette grave innovation, la XIIe dynastie se tourne vers Memphis. Elle se fait enterrer à Licht, à Daschour, au Fayoum dans des Pyramides qui, rompant avec la XIe dynastie reproduisent *identiquement* le plan des pyramides de la VIe. Le style des scènes et des hiéroglyphes s'inspirent directement de cette période glorieuse [2]. De même, après la longue période de déclin qui sépare la XIIe de la XVIIIe dynastie cette dernière, dès qu'elle est installée, copie la XIIe. Plus tard encore pareil retour au passé fera partie des procédés de légitimation pour des dynasties nouvelles, quelquefois étrangères, comme par exemple les éthiopiens et les saïtes. Mais ceci demanderait de plus longs développements.

P. Lacau.

[1] Chevrier, *Rapports sur les travaux de Karnak, Ann. du Serv.*, XXXIII (1933), p. 178.

[2] Gauthier et Jéquier, *Mémoires sur les fouilles de Licht*, p. 17, 94; Lansing, dans *Bulletin of the Metropolitan Museum, the Egyptian Expedition*. 1931-32, p. 6-9, 1932-33, p. 6, 1933-34, p. 26-29.

STELA OF PUTIPHAR

BY

A. HAMADA.

This is a small stela of limestone which measures 0 m. 52 × 0 m. 39, with a rounded top. Its importance lies in the new name [hieroglyphs] found on it, for which it was bought by the Museum in 1935[1].

On the upper part is a winged solar-disc, spreading all over the arched top, with two uraei flanking on both sides. In the middle is an offering table. To the left side are four figures representing successively Osiris, Isis, the deceased's wife and his daughter. On the right side there are six figures. The first is a small one, apparently a girl, close to the offering table and representing one of the deceased's children. Her name [hieroglyphs][2] is written at the opposite side of the offering table. Then come the figures of the deceased himself and four of his sons behind him. Each of them bears a vase containing some fruit represented by small round dots drawn outside the vases. The attitude of carrying vases in such a manner on shoulders is somewhat curious[3]. The names of all persons are written over the heads of their figures.

1) Over the head of Osiris :

[hieroglyphs] (*sic*) — *Speech of Osiris, the Spirit of his olive-tree.*

2) Over the head of Isis :

[hieroglyphs] *Speech of Isis, the great one.....*

---

[1] Registered in *Journal d'entrée du Musée* under No. 65444.

[2] The name is unknown before the Late Period, Ranke, *Personennamen*, p. 42. Greek ιδορως. Cf. also [hieroglyphs] *Ann. du Serv.*, XII, 93.

[3] See Drioton, *Bull. Inst. d'Égypte*, XX, 2e fasc., p. 233.

3) Over the head of the deceased's wife :

sic (1) *To the mistress of the house ʿAnkhnes [Ites].*

4) Over the head of the deceased's daughter :

His daughter Mut...

5) Over the head of the deceased himself :

a) b) sic *a) The superintendent of the Chamber of Ptah* (2) *who is under his olive-tree* (3)

b) Putiphar son of ʿAnkh-Ḥor.

6) Over the head of the first of his sons :

His beloved son ʿAnkh-Ḥor.

7) Over the head of the second one :

His beloved son Iry-Hap-Yaiut (4).

8) Over the head of the third :

His beloved son Petuneit (5).

9) Over the head of the fourth :

His beloved son Petusir.

Then come four lines of fine hieroglyphs written from right to left :

sic sic

(1) Most probably "*Her father may live to her*". Cf. Ranke, *Personennamen*, p. 65. The empty space is exactly fit for that. Cf. also *Ann. du Serv.*, VII, 226 from the same period. The last and the figure of the woman are seen on the photograph.

(2) Cf. *Gardien du trésor d'Horus, Ann. du Serv.*, XVIII, 187. The use of for (or) is uncertain. It is also used for .

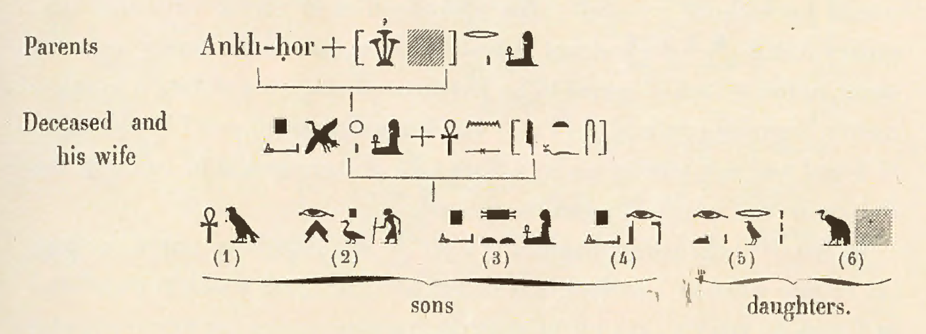
(3) Epithet of several divinities, Ptaḥ, Horus, Thot and Set, *Wörterbuch*, I, 423.

(4) In the meaning «Apis make old age». Detailed writing , see Ranke, *Personennamen*, p. 40.

(5) Common name at the end of the New Kingdom. Greek Πετενῆθις, Ranke, *Personennamen*, p. 124. See also *Ann. du Serv.*, XXVIII, 4.

sic

1 *A boon which the King gives Osiris, the Spirit of his olive-tree, that he may give offerings consisting of bread, beer, oxen, fowls* 2 *and every good and pure thing on which the god lives to the Ka of the revered, the guardian of the chamber* 3 *of Ptaḥ who is under his olive-tree Putiphar son of Ankh-Ḥor* 4 *[born of ....] mistress of reverence for ever.*



THE NAME

The great interest of this stela is the first appearance of the word . The Hebrew names פוטיפר and פוטיפרע have always been so transliterated on the supposition that such a name existed in Egyptian (see K. Sethe in Brown-Driver-Briggs, *A Hebrew and English Lexicon to the Old Testament*, 1881-1906, 806 *b*).

The accurate translation of the name is "The one whom the god Reʿ has given" i. e. "The gift of the god Reʿ". This way of forming the proper noun was not used only in Egyptian, but is found also in other languages. In Accadian the name "Iddin-NN", which means "The god NN has given" is well-known. This corresponds to the name identified in Ancient Assyrian A-šur-i-di-in (see J. J. Stamm dans *Die Akkadische Namengebung*, p. 136. — *Mitteilungen der Vorderasiatisch-Ægyptischen Gesellschaft*, 44. Band, 1939). It is the same case with the name Nadin-ili (p. 258) which Stamm translated "Gegebener des Gottes" i.e. "Given by God". It is the proper noun which is still in use in several languages Jonathan, Nathaniel and in French "Dieudonné".

Dillmann, Gunkel and Procksch concluded the identification of the two variants פוטיפר and פוטיפרע which exchange in the Bible (cf. Genesis xxxvii, 36 and *ib.* xxxix, 1 with *ib.* xli, 45 and *ib.* xlvi, 20) and which are always transliterated by the Greeks : Πετεφρῆς or Πεντεφρῆς.

F. Cook says that identification is very improbable, since the transcription of Egyptian words in Hebrew is admitted by scholars to be exceedingly accurate, and the omission of the characteristic letter ע ([hieroglyphs]) would be without parallel. His identification of פוטיפר with the imaginary name [hieroglyphs] is not a brillant idea, since this name does not occur in the texts and seems to be factitious, being very different to other names beginning with *pꜣ-dì* (Puti) which are always followed by the name of a god and not even of a king (if we take *pr* here in the meaning of the Palace or metaphorically the Sovereign).

In Assyrian the names beginning with [hieroglyphs] are translated puṭ(u) or puṭi (as in puṭi hurū or also פוטיאל with the particle פוטי) which is translated in Greek by ⲡⲟⲧⲁ, ⲡⲁⲧⲉ or ⲡⲉⲧ as ⲡⲉⲧⲏⲥⲓⲥ and ⲡⲉⲧⲟⲥⲓⲣⲓⲥ, etc. (see H. Ranke, *Keilschriftliches Material zur ägyptischen Vokalisation*, p. 48).

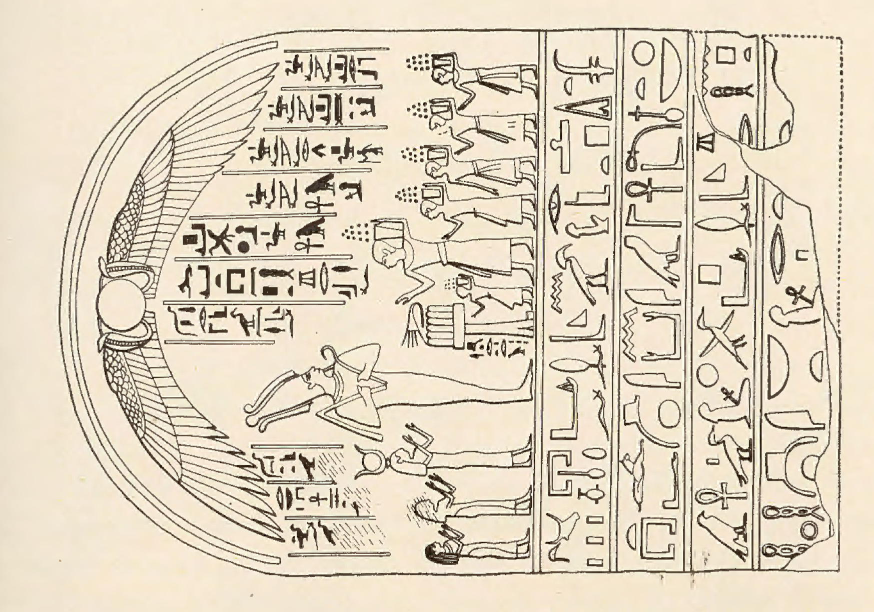
As for the date of the stela, it is a matter which is worthy of discussion.

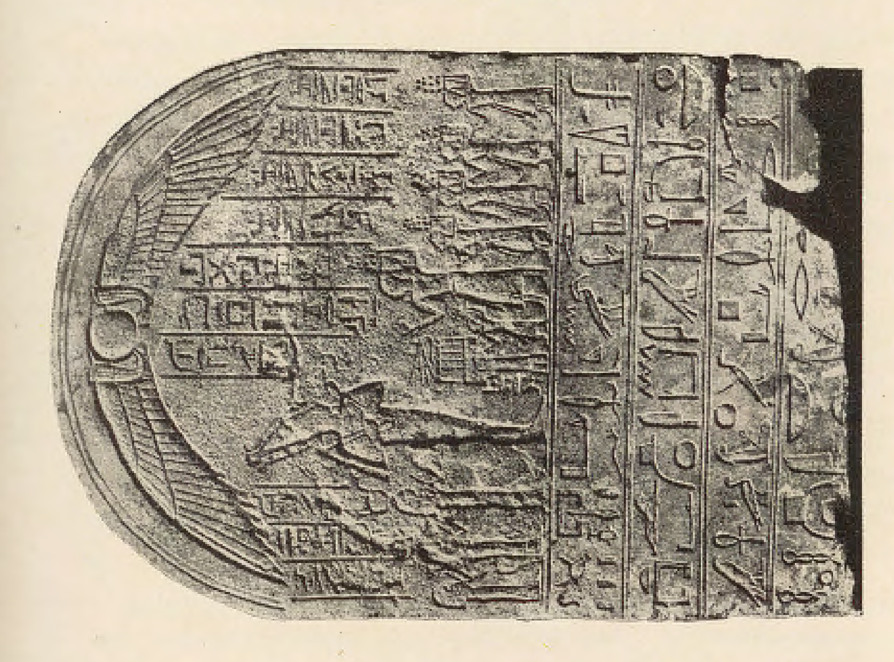
It would be a great mistake to think that the names beginning with [hieroglyphs] did not occur before the XXIst dynasty, since H. Ranke has mentioned in *Die ägyptische Personennamen*, p. 124 that the name [hieroglyphs] existed since the beginning of the XVIIIth dynasty on a funerary cone (see : *Mémoire de la Mission Archéologique au Caire*, t. VIII, p. 289, No. 171).

I think there can be no doubt that this name existed at an even earlier time. The rejection of such a view was the cause of the doubt about the name of Putiphar of the Bible and the disbelief in the existence of this name at such an early date (Middle Kingdom).

The fine writing which is a mere imitation of the Middle Kingdom writing with many metathesis and mistakes (see [hieroglyphs] for [hieroglyphs], [hieroglyphs] for [hieroglyphs], [hieroglyphs] for [hieroglyphs]) which characterise the writings of the Late Period shows to us the real date of the stela, which could not be earlier than the XXIst dynasty.

H. Hamada.





The Stela of Putiphar.

LE MONUMENT D'AGRIOS
AU MUSÉE DU CAIRE

PAR

O. GUÉRAUD.

I. — LE MONUMENT ET SON AUTEUR.

En 1901, J. G. Milne publia[1] la partie subsistante d'un curieux monument conservé au Musée du Caire : sorte de pilier à quatre pans, brisé dans le bas et portant diverses représentations en relief et des inscriptions en vers grecs, parmi lesquels figurait un passage d'Homère, O, 187-91. Le monument, lorsque Milne l'étudia, portait une étiquette qui indiquait comme sa provenance Alexandrie.

Vers la même époque, L. Borchardt photographiait chez un marchand d'Aboutig, en Haute-Égypte, un bloc de pierre sur lequel était gravée une inscription grecque, et en envoyait une épreuve à W. Schubart. Celui-ci publia le texte[2], dans le début duquel il retrouva le même passage d'Homère qui figurait sur le monument du Caire, suivi d'abord du vers attribué par un scholiaste à l'épitaphe de Simonide pour les morts de Marathon et qui se retrouve, dans l'épitaphe citée par Démosthène (*Cour.* 322) comme celle des morts de Chéronée, puis de quelques autres vers, que l'état de la pierre, incomplète à droite, rendait peu compréhensibles.

Pour pouvoir prendre son cliché, Borchardt avait dû, ainsi qu'il me l'a raconté, feindre de photographier, non pas la pierre, mais une fillette qui se trouvait à côté. Par rapport à la taille de l'enfant, Schubart put évaluer approximativement les dimensions du bloc : celui-ci pouvait

---

[1] *Journ. Hell. Stud.*, XXI (1901), p. 286-90; Milne a republié le monument dans ses *Greek Inscriptions* (*Catal. gén.* du Musée du Caire), n° 9267, p. 48 et pl. VII.

[2] *Archiv für Papyrusforschung*, II (1903), p. 94-95.

mesurer à peu près 1 mètre de longueur et 0 m. 66 de hauteur. A en juger d'après les lacunes des vers connus, la longueur primitive avait dû être de 1 m. 60 à 1 m. 70 environ.

La présence du même passage d'Homère sur le monument du Caire et sur la pierre d'Aboutig était une coïncidence curieuse. U. Wilcken[1] en remarqua une seconde : c'est que le mot *ἄγριος* figurait lui aussi sur l'un et l'autre. Avec beaucoup de perspicacité, il reconnut qu'il fallait voir dans ce mot un nom propre, désignant dans les deux cas un même personnage, et, d'après un détail d'une des inscriptions de la pierre du Caire[2], il devina que cet Agrios avait dû être un citoyen assez important de Panopolis (Akhmîm).

Il y a quelques années, le hasard me fit retrouver dans le *Journal d'entrée* du Musée du Caire l'endroit où avait été inscrit ce monument lors de son arrivée[3]. Je constatai ainsi qu'il était entré au Musée vers 1885 et avait reçu le n° 26093. Surtout j'appris qu'il provenait, non pas d'Alexandrie, comme l'indiquait l'étiquette vue par Milne, mais d'Akhmîm; ce qui confirmait de façon décisive l'hypothèse de Wilcken.

Pendant l'été de 1938, Labib Effendi Habachi, alors Inspecteur du Service des Antiquités à Sohag, me montra un jour des photographies d'une pierre qu'on venait d'extraire d'une maison d'Akhmîm où elle servait de seuil à une porte, et qui portait sur quatre faces des lettres grecques. Je fus frappé d'y lire le nom d'Agrios : l'idée me vint, et s'imposa vite comme évidente, que la pierre nouvellement découverte constituait le bas du monument dont le haut était au Musée depuis cinquante ans. Sur ma prière, Labib Eff. Habachi, avec beaucoup d'amabilité et de diligence, fit expédier le bloc au Caire et j'eus le plaisir de constater que, si les quatre faces du monument sont mutilées et présentent toutes une lacune, en revanche, à l'intérieur, les deux blocs se raccordent exactement sur une certaine surface : le raccord est donc certain, la hauteur du monument ainsi que l'étendue des lacunes sont parfaitement déterminées. Les deux morceaux ont été rajustés ensemble dans l'atelier de moulage du Service

(1) Dans une note au bas de l'article de Schubart mentionné ci-dessus.

(2) L'allusion au *δῆμον ἅπαντα Πανὸς ὀρεσσινόμοιο*, face IV, v. 1-2.

(3) Cf. *Annales du Service*, XXXV (1935), p. 1-3.

des Antiquités, les parties perdues étant remplacées par du plâtre dont la surface a été laissée en léger retrait par rapport à celle de la pierre.

Le monument est taillé dans un calcaire coquillier peu homogène, percé de très nombreux trous, mais extrêmement dur. Il se présente comme un pilier à quatre pans, haut de 1 m. 33. La section est rectangulaire; ses dimensions vont en diminuant, de 0 m. 38 × 0 m. 48 en bas à 0 m. 30 × [0 m. 44][1] au sommet : les faces latérales, en effet, ne sont pas verticales mais légèrement inclinées, à peu près comme celles d'un obélisque. Les faces supérieure et inférieure sont plates et horizontales : on peut donc admettre que le monument est complet en haut et en bas. Toutefois les inscriptions sur les faces I, III et surtout II atteignent presque l'arête inférieure de la pierre. Ce fait porte à croire que le monument ne reposait pas immédiatement sur le sol mais devait avoir un socle.

Les faces latérales offrent toutes quatre un aspect, dans l'ensemble, identique. Elles présentent dans le haut un panneau rectangulaire, en creux, sur lequel se détache, en relief, une tête de guerrier barbu et casqué, de profil à droite, surmontant l'emblème d'une divinité. Pour éviter toute équivoque, sur les marges qui encadrent chaque panneau à droite et à gauche, se trouve gravé un vers homérique qui est une invocation à la même divinité dont l'emblème est figuré dans le panneau. Le panneau de la face I[2] se trouve ainsi consacré à Arès, avec pour emblème un bouclier orné en son centre d'une tête de Méduse et posé sur deux lances en croix. Celui de la face II est dédié à Poséidon et a pour emblème un cheval marin, celui de la face III à Zeus, dont l'aigle est représenté, tenant un foudre entre ses serres. Le panneau de la face IV est très mutilé et l'on n'y distingue, au premier abord, qu'une vague silhouette de quadrupède[3] assis sur son train de derrière et tourné vers la gauche; le vers gravé sur les marges a entièrement disparu. Je crois cependant avoir établi avec une certaine vraisemblance que ce panneau était consacré à Hadès, et que l'animal représenté est un Cerbère[4].

(1) Autant que l'état de la pierre permet d'évaluer cette dernière dimension.

(2) Je conserve la numérotation donnée par Milne à chacune des faces. Elle est arbitraire, mais toute autre le serait autant.

(3) «The legs of an animal sitting to left (a lion?)» dit Milne.

(4) Cf. *Annales*, XXXV (1935), p. 2.

En effet l'auteur du monument, dans le premier poème gravé sur la face I, rappelle qu'il a valeureusement servi dans l'armée et combattu pour son empereur. Or, le panneau de cette face est, nous l'avons vu, consacré à Arès. Sur la face II figure la citation d'Homère O 187 et suiv. où Poséïdon raconte comment Zeus, Hadès et lui se sont partagé le pouvoir sur l'univers : le panneau de cette face est consacré à Poséïdon lui-même. Celui de la face III est consacré à Zeus. On s'attend donc à trouver l'emblème d'Hadès sur la face IV. Justement le quadrupède dont on aperçoit la trace sur ce panneau, examiné de près et sous des éclairages variés, paraît bien avoir eu trois têtes : une très grosse au milieu et deux plus petites et effilées sur les côtés. Il est donc raisonnable de voir en lui un Cerbère, — peut-être, en réalité, le Cerbère de Sérapis, si commun en Égypte, et pourvu d'une tête de lion entre une tête de chien et une de loup. L'attribution à Hadès du Cerbère de Sérapis n'aurait rien de surprenant puisque l'un et l'autre sont des dieux des morts.

Au-dessous des panneaux est représentée une série de vases canopes : quatre sur chacun des grands côtés, trois sur les côtés étroits. Chaque vase est surmonté d'une tête de divinité égyptienne, de profil à droite [1], avec ses attributs habituels.

Sont ainsi figurés, de droite à gauche :

Face I. Osiris (tête d'homme, couronne *atef*).
Horus (tête de faucon, couronne *pschent*).
Isis (tête de femme, cornes et disque surmonté de ▮).
Nephthys? (tête de femme, emblème disparu).
Face II. Thoth (tête d'ibis, disque lunaire).
Amon (tête d'homme, coiffure à double plume).
Mout (tête de femme coiffée d'un vautour surmonté du *pschent*).
Face III. ? (tête disparue).
Shou ou Mât (tête humaine surmontée d'une plume).
Tefnout (tête de lionne surmontée d'un disque).
Hathor (tête de femme, disque et cornes).

[1] Sur ces vases «canopes» qui n'ont rien de funéraire mais sont des représentations de divinités, cf. Milne, *Journ. Hell. Stud.*, XXI (1901), p. 290.

Face IV. Rê (tête de bélier surmontée d'un disque).
Atoum (tête d'homme, couronne de Basse-Égypte, plume).
Nout (tête de femme surmontée d'un vase).

Ces représentations «canopiques», à la différence de celles des panneaux du haut, sont exécutées en relief dans le creux. Cette technique, spéciale à l'art égyptien, a peut-être été choisie exprès parce qu'il s'agissait de divinités égyptiennes. Mais il faut remarquer que le procédé du bas-relief ordinaire, appliqué à des représentations aussi petites et sur cette pierre criblée de trous, aurait donné un résultat des plus médiocres. Les contours seraient apparus très indistincts et leurs détails peu nets; tandis que le relief dans le creux cerne ces contours d'un trait vigoureux d'ombre ou de lumière. Il n'est donc pas sûr qu'il faille voir une intention symbolique dans ce qui n'est peut-être qu'une marque de sens artistique.

En revanche on ne peut douter que l'auteur du monument ait voulu témoigner de sa piété profonde envers les dieux, aussi bien grecs qu'égyptiens. Parmi les premiers, il en a choisi quatre, dont l'un, Arès, fut en quelque sorte le patron de sa carrière militaire, tandis que les trois autres concentrent entre leurs mains l'empire de l'Univers entier. D'autre part, parmi ses quatorze «canopes» figurent à peu près toutes les grandes divinités du Panthéon égyptien. Enfin il mentionne avec emphase et à plusieurs reprises sa piété dans les poèmes qui occupent la partie inférieure du pilier, commençant immédiatement au-dessous des «canopes».

Ces inscriptions, comme d'ailleurs, l'ensemble des représentations, sont gravées dans un style très médiocre. L'ouvrier, sans doute assez peu habile, a en outre été gêné par la dureté de la pierre et sa contexture spongieuse. L'horizontalité des lignes laisse à désirer, la hauteur des lettres est irrégulière, irrégulier aussi le petit espace laissé blanc au commencement et à la fin de chaque ligne. Parfois la rencontre d'un trou a déformé une lettre, ou bien le graveur a dû renoncer à écrire en des endroits où la surface était par trop inégale. Tout cela ne facilite pas l'évaluation du nombre de lettres manquantes; et, en plus d'un passage où le sens est douteux, on peut se demander si un trou qui interrompt actuellement l'inscription tient la place d'une lettre qu'un accident a emportée, ou bien s'il n'y a jamais eu que le trou.

Les lettres, comme il arrive souvent sur les pierres dures, ont tendance à être anguleuses : l'E et le C ont la forme carrée. L'oméga est du type Ω. Ces formes donnent à l'écriture une certaine apparence archaïque. En réalité, je crois, comme Wilcken, que la date n'est pas antérieure au IIe ou IIIe siècle après J.-C.

Chacune des faces porte plusieurs petits poèmes. La fin d'un poème est soulignée par une *paragraphos* en marge, et le suivant commence sur une nouvelle ligne. A part ce cas, la division des lignes ne coïncide pas avec celle des vers, mais chaque fin de vers est marquée par une diplè (>).

Le graveur a commis un certain nombre de fautes matérielles : omissions de lettres, confusions entre lettres de formes analogues (surtout E et C). Nombre de passages sont très obscurs, pour ne pas dire incompréhensibles et, compte tenu des mutilations de la pierre, on est porté à supposer en pareil cas des erreurs du lapicide. Toutefois l'obscurité tient aussi, dans quelque mesure, à la médiocrité du poète, doué de plus de prétention que de capacité.

Ce poète, c'est le dénommé Agrios. Il nous donne plusieurs fois son nom sous cette forme (IV, v. 1 et 7). Mais il déclare aussi (II, v. 12) qu'il s'appelait à la fois Ptolémaios et Agrios, et il pousse parfois la fantaisie jusqu'à combiner les deux noms sous la forme Ptolémagrios (I, v. 11; III, v. 12). C'est lui-même, nous dit-il (II, v. 9-12), qui a gravé les inscriptions sur la pierre et qui, à la sueur de son front, a réalisé cette œuvre magistrale. Ce serait peut-être aller trop loin que de prendre ces termes au pied de la lettre : il faut tenir compte de l'exagération poétique. L'auteur même des poèmes n'aurait sans doute pas commis les confusions de lettres dont nous avons parlé. Mais on doit admettre au moins que la conception du monument est d'Agrios et qu'il a composé les poèmes gravés sur la pierre. On n'a d'ailleurs pas de peine à voir, dans ceux-ci une œuvre d'amateur : ils en ont l'ambition, l'inexpérience et la naïveté. Un faiseur de vers professionnel, un compositeur d'épitaphes et de poèmes de circonstance, aurait sûrement fait mieux.

Pour bien déployer toute la variété de son talent, Agrios compose tantôt en hexamètres dactyliques, tantôt en distiques, une fois (IV, second poème) en trimètres iambiques scazons. Du point de vue métrique, ses vers ne manquent pas d'une certaine aisance. Son style, sans parler des

citations homériques, parfois massives, qui en soutiennent le ton, présente en beaucoup d'endroits de la facilité et une noblesse au moins extérieure. A regarder de près, ce sont là les passages où la pensée est d'une banalité intégrale, les développements sur l'homme de bien et sa piété parfaite, son dévouement au souverain et à l'intérêt public, sa bravoure, sa modestie, la frugalité de sa vie, la considération dont l'entourent ses concitoyens : lieux communs si rebattus, si familiers, qu'ils viennent docilement, au premier appel, prendre place dans le cadre tout prêt d'un vocabulaire et d'un style appropriés. A l'époque d'Agrios, ce cadre était absolument au point, grâce aux efforts de générations de poètes et de faiseurs d'épigrammes : un style vidé de toute puissance, mais coulant à souhait, une noble simplicité, tant soit peu verbeuse, rehaussée d'une juste proportion de formes, d'expressions, d'épithètes homériques ou supposées telles. Même un maladroit, avec un pareil instrument, ne pouvait pas manquer totalement ses effets : Agrios a dû être content des siens. *Πολλὰ δ' ἐν εὐσεβέεσσι θεῶν ἔργοις μεμόγηκα*, nous dit-il (I, v. 3), pour reprendre plus loin : *ταῦτα δι' εὐσεβίην Π7ολεμάγριος ἐξεπόνησεν* (I, v. 10) et ailleurs : *πολλῶν καθηγητῆρες εὐσεβῶν ἔργων* (IV, v. 10); il ne lui en eût pas coûté beaucoup d'aligner dix autres variations sur le même thème, si la pierre y avait suffi. Parfois l'envolée s'interrompt et le vers tombe à plat, au niveau de la pensée; ainsi IV, v. 11 : *ἐξ ὧν ἀεὶ ζώουσι φιλοσοφῶς λίην*. Mais ce cas est rare.

Il arrive aussi qu'Agrios cherche à exprimer quelque chose, veuille faire connaître, à l'intention de la postérité, ses faits et gestes les plus remarquables. Alors le style ne se soutient plus et le poète se tire mal de cette difficulté, pierre d'achoppement pour bien d'autres avant et après lui : exprimer des choses simples mais précises et concrètes en vers d'un ton noble et grandiose. Le résultat ordinaire est un style embarrassé, vague et brumeux; Agrios pousse ces défauts loin.

La chose est fâcheuse, car ces passages sont ceux dont on espérerait tirer quelques détails intéressants sur lui; il est presque impossible d'y parvenir tant ses vers sont obscurs. Il faut reconnaître que les mutilations du monument augmentent la difficulté, et aussi que certaines allusions pouvaient être plus claires pour les contemporains d'Agrios, ou même simplement pour ceux qui voyaient le monument complet, dans son ambiance et son cadre originaux.

Outre le rappel de ses qualités de fidèle sujet, bon soldat et pieux serviteur des dieux, Agrios nous apprend qu'il offrait deux fois par an un festin aux gens de Panopolis, à l'occasion des fêtes d'Apollon (IV, premier poème), et qu'il a déployé une grande activité en relation avec des perséas (III, v. 12-15; IV, v. 8). Il paraît en avoir planté de nouveaux et sauvé de vieux qui dépérissaient faute d'eau. Mais les détails relatifs aux banquets comme aux perséas manquent de clarté. Il en est de même d'un passage (I, v. 11-14) qui semble contenir quelques indications topographiques sur l'emplacement d'un monument (notre pilier? ou un ensemble plus considérable?) qu'Agrios avait consacré aux dieux. Enfin on croît entrevoir que notre homme avait des enfants, sans doute deux fils (IV, v. 7 et suiv.; I, lignes 14-15) dont l'un s'appelait peut-être Callimaque. En somme, on imagine ce concitoyen de Nonnos comme un de ces bourgeois aisés des métropoles provinciales, un Grec ou un Égyptien hellénisé, bien frotté de littérature classique, qui déliait volontiers sa bourse pour l'utilité ou le plaisir de ses compatriotes et qui ne tenait pas outre mesure à ce que sa munificence restât ignorée : un de ces «bienfaiteurs» que les décrets honorifiques célèbrent dans une prose aussi pompeuse que les vers d'Agrios.

Telle est la maigre substance que nous pouvons extraire de cette cinquantaine de vers : beaucoup de mots pour ne rien dire, est-on tenté de conclure. Ce n'était pas l'avis d'Agrios, qui nous laisse voir, sans nulle fausse-modestie, combien il était satisfait de son œuvre (II, 9-11).

Satisfait, il l'était au point qu'un seul exemplaire ne lui avait pas paru suffisant. Nous voyons en effet, grâce au fragment retrouvé l'an dernier, que le bloc photographié par Borchardt à Aboutig, non seulement portait la même citation d'Homère que la face II de notre pilier, mais reproduisait littéralement tout le texte de cette face. Or, ce texte, à lui seul, ne constitue guère un tout qui se suffise : recopier sept vers d'Homère, un de Simonide, et en ajouter quatre pour immortaliser un tel exploit, cela aurait de quoi déconcerter les passants[1]. Il est quasi certain que le bloc

[1] Schubart, *loc. cit.*, en avait déjà été frappé : «... sehr geistreich scheint der nicht gewesen zu sein, der ἱδρώσας Verse ohne Zusammenhang vereinigt und für sein ἄσβεστον κλέος gesorgt hat.»

d'Aboutig n'était qu'un fragment d'un ensemble, et que le texte des trois autres faces n'avait pas été oublié. Mais nous ne pouvons rien conjecturer de plus sur la nature de ce second monument. La pierre d'Aboutig différait de notre pilier par sa forme et ses dimensions : elle était sensiblement plus large. Elle aurait pu appartenir à la base sur laquelle ce pilier reposait. Mais, quoi qu'on puisse penser du niveau intellectuel d'Agrios, ce serait lui faire une insulte gratuite que de le soupçonner d'avoir gravé deux fois ses poèmes sur un même monument.

II. — TEXTE DES POÈMES.

Je donne ci-après une copie épigraphique[1] du texte des poèmes, puis un essai de restauration des vers. A la différence d'Agrios, je suis très loin d'être entièrement satisfait du résultat obtenu. En bien des endroits, même peu ou pas mutilés, le sens m'échappe, j'hésite sur des restitutions même très courtes et je ne suis pas toujours sûr de la façon dont il faut couper les mots. Sans doute ai-je plus d'une fois passé sans la voir à côté d'une interprétation très simple : d'autres la trouveront. J'ai renoncé à donner une traduction; je me borne à suggérer dans un commentaire des solutions possibles pour quelques-unes des difficultés.

INSCRIPTIONS SUR LES CÔTÉS DES PANNEAUX.

I		II		III		IV	
GAUCHE.	DROITE.	GAUCHE.	DROITE.	GAUCHE.	DROITE.	GAUCHE.	DROITE.
(manque)	ΜΙ	Κ	Κ	Ζ	(manque)	(manque)	(manque)
	ΑΙ	Λ	Υ	ΕΥ			
	ΦΟ	Υ	Α	ΚΥ			
	ΝΕ	ΘΙ	Ν	Δ			
	ΤΙ	ΠΟ	Ο	ΙϹ			
	ΧΕ	ϹΙ	Χ	ΤΕ			
	ϹΙ	Δ	Α	ΜΕ			
	Π	Α	Ι	ΓΙϹ			
	ΛΗ	ΟΝ	Τ	ΤΕ			
	ΤΑ	Γ	Α	ΚΕ			
		ΑΙ		ΛΑ			
		ΗΟ					
		Χ					
		Ε					

[1] J'ai renoncé à indiquer sur cette copie le nombre des lettres disparues dans les lacunes, parce que le degré de certitude auquel on peut arriver dans cette évaluation (surtout pour les lacunes des débuts ou des fins de lignes) est vraiment insuffisant : ce serait pour le lecteur, plutôt une source d'erreurs qu'une aide. Chacun pourra faire cette estimation pour son compte sur les photographies et vérifier, d'après celles-ci, les hypothèses qu'il aura conçues. Chaque face est reproduite deux fois, la lumière venant une fois de droite, une fois de gauche.

INSCRIPTIONS AU-DESSOUS DES PANNEAUX.

I

ΕΙΜΙΜΕΝΕΞΙΕΡΗϹϹΤΡΑΤΙΗϹ
ΟΠΛΟΙϹΙΝΑΓΩΓΟϹ>ΚΑΙϹΑΡΟϹ
ΕΝΠΟΛΕΜΟΙϹΗΔΑΡΕΟϹΘΕ
ΡΑΠΩΝ>ΠΟΛΛΑΔΕΝΕΥΕΕ
ΒΕΕϹΙΘΕΩΝΕ ΡΓΟΙϹΜΕΜΟΓΗΚΑ̣
ϹΩΜΑΤΙΚΑΙΘΥΜΩΓΗΡΑΟ[ ]
ΚΑΛΕΓΩΝ>ΟΥΝΕΚΕΠΑΙΝ[]
ϹΑΝΤΕϹ ΕΠΕΥΤΑΚΤΟ. .[ ]
[ ]ΝΤΕϹΑΟΦΡΟϹΥΝ.[ ]
[ ]
.Ε.[ ]
ΦΟΝΕΝΕ̣.[ ]
ΓΡΙΟΝΩΔΕ>̣[ ]
ΦΩΠΑΙΔΕΔΥΩ̣[ ]
ΚΑΛΛΙΜΑΧΟϹ>ΕΥ[
>—
ΤΑΥΤΑΔΙΕΥϹΕΒΙΗΝΠΤΟΛ̣[ ]
ΓΡΙΟϹΕΞΕΠΟΝΗϹΕΝ>ΤΕΥΞΑ̣[ ]
ΡΑΝΙΔΑΙϹΚΑΙΜΑΚΑΡΕϹϹΙΘΕ[ ]
ΠΑΝΤΑΠΟΔΕΞΙΟΦΙΝ
ΠΑΝΟϹΜΕΓΑΛΟΥ
ΠΑΡΑϹΗΚΟΝ>ΕϹΛ̣Ι
ΜΝΑϹΦΟΙΒΟΥΜΕ
ΧΡΙΕ.ΑϹΑΦΙΚΗ>

II

ΤΡΕΙϹΓΑΡΤΕΚΡΟΝΟΥΕΝ
ΜΕΝΑΔΕΛΦΕΟΙΟΥϹΤΕΚΕ
ΤΟΡΕΑ>ΖΕΥϹΚΑΓΩΤΡΙΤΑ
ΤΟΕΔΑΙΔΗϹΕΝΕΡΟΙϹΙΝΑ
ΝΑϹϹΕΙ>ΤΡΙΧΘΑΔΕΠΑΝ
ΤΑ̣ΔΕΔΑϹΤΑΙΕΚΑϹΤΟϹ
[ ]ΕΜΜΟΡΕΤΙΜΗϹ>ΗΤΟΙ
[ ]ΩΝΕΛΑΧΟΝΠΟΛΙΗΝ
[ ]Ν̣ΑΙΕΜΕΝΑΙΕΙ>ΠΑΛ
[ ]ΩΝΑΙΔΗϹΔΕΛΑ
[ ]Ν̣ΗΕΡ̣Ο̣ΕΝ̣ΤΑ>
[ ]Α̣ΧΟ̣Υ̣Ρ̣ΑΝ̣[ ]Ν̣
[ ]
[ ]
[ ]
[ ]
[ ]Π̣Ο̣Ϲ̣[ ]
[ ]Ε̣ϹΤΙΘΕΩ̣Ν̣[ ]
ΚΑΤΟΡΘΟΥΝ>[ ]
ΙΤΟΒΡΟΤΩΝΤΙϹΕΝ̣[ ]
ΕΝΤΑΔΕΠΕΤΡΗ>ΗΔ̣[ ]
ΙΔΡΩϹΑϹ ΕΡΓΟΝΤΟϹ̣[ ]
ΕΞΕΠΟΝΗΕΕΝ>ΦΡΑΖ[ ]
ΜΑΛΑΤΡΕΚΕΩϹΜΙΝ
ΙΝΑϹΒΕϹΤΟΝΚΛΕΟϹΕ[ ]
Η>ΕΥϹΕΒΕΑΠΤΟΛΕ
ΜΑΙΟΝΙΔΑΓΡΙΟΝ ΟΥΝΟ
ΜΑΜΑΜΦΩ>

III

ΕΙϹΚΑΙϹΑΡΜΕΓΑϹΑΥΤΟΚΡΑ
ΤΩΡΕΙϹΚΟΙΡΑΝΟϹ ΕϹΤΩ>ΕΙϹ
ΒΑϹΙΛΕΥϹΩΕΔΩΚΕΚΡΟΝΟΥ
ΠΑΙϹΑΓΚΥΛΟΜΗΤΗϹ
>—
ΖΗΝΑΜΕΓΑΝΚΡΟΝΙΔΗΝΥΨΙ
ΖΥΓΟΝΑΡΓΙ ΚΕΡ[ ]
ΑΜΑΠΡΟΦΡΟΝ[ ]
ΠΟΝΕΝΝΟϹΙΓ[ ]
\ΑΙΝΕΦΙΔ[ ]
.ΡΗΝΑ[ ]
[ ]
[ ]ΟΔΙΤΗΝ
[ ]ΛΛΩΝΑΚΑΙΑΡΤΕ
[ ]ΑΝ>ΗΦΑΙϹΤΟΙΟΜΕ
[ ].ΝΤΕΡΙΟΥΝΙΟΝΕΡΜΗΝ
[ ]ΟΝΔΗΜΗΤΡΑΦΙΛΗΝ
[ ]ΠΟΥΛΥΒΟΤΕΙΡΑΝ>ΔΩ
[ ]ΟΥϹϹΥΝΖΗΝΙΘΕΟΥϹΜΑ
[ ]ΚΑΛΕΟΥϹΙΝ>
[ ]ΕΝΝΙΟΦΥΤΟΥϹ ΠΤΟΛΕΜΑΓΡΙ
[ ]ΕΠΟΝΗϹΕΝ>ΠΕΡϹΕΙΑϹΠΑϹΑϹ
[ ]\ΙϹΙΝΟΜΟΥ ΚΑΤΑΘΕΙϹ>ΤΑϹΔΕ
[ ]ΑΛΑΙΟΦΥΤΟΥϹΑΥΑϹΟΥϹΑϹΥΠΕ
[ ]ΗΜΩΝ>ΧΩΡΩΝΚΤΙϹΤΥΙΝΥΝ
ϹΩϹΕΝΑΦΑΥΟΜΕΝΑϹ>

IV

ΑΓΡΙΟϹΙϹΤΙΑΕΙΚΑΤΕΤΟϹ
ΔΙϹΔΗΜΟΝΑΠΑΝΤΑ>ΠΑ
ΝΟϹΟΡΕϹϹΙΝΟΜΟΙΟΚΑΤΕΙ
ΛΑΠΙΝΑϹΦΟΙΒΟΙΟ>ΑΝΔΡΕ
ΔΥΑΡΧΟΝΤΑϹ ΚΑΛΕΩΝ
ΚΑΤΑΕΘΝΟϹΕΚΑϹΤΟΝ>
[ ]ΘΝΟΥϹΙΕΡΗΑϹΕΩ
[ ]ΧΟΩΝΤΕϹΥΝΕΡ
[ ]ΕΙϹΕΚΑΤΟΝΔΙϹΠΑΝ
[ ]ϹΛΥΚΑΒΑΝΤΟϹ
[ ]ΑΚΤΟϹΑΝΗ.[?]
[ ]ΙΗΘΟϹΥΠΕΡΔΥΝΑΜΙΝ
ΦΙΛΟΤΙΜΟϹ>
>—
ΟΔΕϹΤΙΒΙΟΤΟϹΑΓΡΙΟΙΟΚΑΙ
ΤΡΚΗΩΝ>ΦΟΙΝΙΚΕϹΕΙϹΩ
ΚΕΙΝΟΔΟΙϹΙΠΕΡϹΕΙΑΙ>ΗΔΒ
ΜΕΝΙΠΠΟϹΔΥΟϹΑΓΗΦΟΡΟΙ
ΔΟΥΝΟΙ>ΠΟΛΛΩΝΚΑΘΗ
ΓΗΤΗΡΕϹΕΥϹΕΒΩΝΕΡΓΩΝ
ΕΞΩΝΑΕΙΖΩΟΥϹΙΦΙΛΟ ϹΟ
ΦΩϹΛΙΗΝ>ΠΟΝΟΙϹΙΠΑΝ
ΤΟΙΟΙϹΙΛΕΙΤΑΠΡΗϹϹΟΝΤΕ[ ]
ΑΤΕΡΘΕΠΛΟΥΤΟΥΚΑΙΦΘΟ
ΝΟΥΚΑΚΟΖΗΛΟΥ>

Notes critiques. — Face I : 2. ΑΓΩΓΟϹ plutôt que ΑΡΩΓΟϹ. — 4. ΕΥΕΕ *sic*. — 5. Un blanc entre Ε et ΡΓΟΙϹ, à cause d'un défaut de la pierre. — 9.]ΥΝΤΕ, Milne. — 13. La *diplè* > extrêmement douteuse. — 21. L'avant-dernière lettre peut être Λ ou Δ. — 23. Après ΧΡΙΕ, Δ, Ρ, Β, d'autres lettres encore, sont possibles.

Face II : 1. ΚΡΟΝΟΥΕΝ *sic*. — 4. ΤΟΕ *sic*. — 23. ΕΞΕΠΟΝΗΕΕΝ *sic*, plutôt que ΕΞΕΠΟΝΗϹΕΝ.

Face III : 1. Les lettres ϹΚ écrites dans un trou de la pierre. — 6. Un trou de la pierre entre ΓΙ et ΚΕ. — 9. Le trait oblique, au début de la ligne, est peut-être accidentel. — 10. Peut-être pas de lettre avant le Ρ. — 25. L'existence du premier Ϲ n'est pas sûre.

Face IV : 4. L'existence de l'Ι de ΛΑΠΙΝΑϹ n'est pas sûre. — 16. A la fin de la ligne, Β *sic*. — 20. Un trou de la pierre entre ΛΟ et ϹΟ.

Face I.

Le long du panneau supérieur.

[Ἆρες, Ἄρες βροτολοιγὲ] μιαιφόνε τ⟨ε⟩ιχεσιπλῆτα.

Dans le bas.

Εἰμὶ μὲν ἐξ ἱερῆς σ7ρατιῆς ὅπλοισιν ἀ(ρ)ωγός,
Καίσαρος ἐν πολέμοις ἠδ' Ἄρεος θεράπων·
πολλὰ δ' ἐν εὐ(σ)εβέεσ⟨σ⟩ι θεῶν ἔργοις μεμόγηκα
σώματι καὶ θυμῷ γήραο[ς οὐ]κ ἀλέγων.
οὕνεκ' ἐπαιν[ή]σαντες ἐπ' εὐτάκτο[ιο υ—υ]
[νοῦ]ν τε σαοφροσύνη[ν τ' —υυ—υυ—]
[. . . . .]
[. . . . .]
[. . . . .]
[. . . . .]
Ταῦτα δι' εὐσεβίην Π7ολ[εμά]γριος ἐξεπόνησεν
τεύξα[ς Οὐ]ρανίδαις καὶ μακάρεσσι θε[οῖς]
πάντ' ἀπὸ δεξιόφιν Πανὸς μεγάλου παρὰ σηκὸν
ἐς λίμνας Φοίβου μέχρι ε.ας ἀφίκῃ.

Face II.

Le long du panneau supérieur.

Κλῦθι Ποσ⟨ε⟩ίδαον γαιήοχε κυανοχαῖτα.

Dans le bas.

Τρεῖς γάρ τε Κρόνου ε(ἰ)μὲν ἀδελφεοὶ οὓς τέκετο Ῥέα,
Ζεὺς κἀγώ, τρίτατο(ς) δ' Ἀΐδης ἐνέροισιν ἀνάσσει·
τριχθὰ δὲ πάντα δέδασ7αι, ἕκασ7ος [δ'] ἔμμορε τιμῆς.
ἤ τοι [ἐγ]ὼν ἔλαχον πολιὴν [ἅλα] ναιέμεν αἰεί,
παλ[λομέν]ων, Ἀΐδης δ' ἔλα[χε ζόφο]ν ἠερόεντα,
[Ζεὺς δ' ἔλ]αχ' οὐραν[ὸ]ν [εὐρὺν ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσιν.]
[γαῖα δ' ἔτι ξυνὴ πάντων καὶ μακρὸς Ὄλυμ]πος.
[Μηδὲν ἁμαρτεῖν] ἐσ7ὶ θεῶν [καὶ πάντα] κατορθοῦν.
[Εἴ τις ἔρο]ιτο βρότων· τίς ἐν[έγλαψ]εν τάδε πέτρῃ
ἠδ[ὲ τίς] ἱδρώσας ἔργον τόσ[ον] ἐξεπόνη[σ]εν;
φράζ[ε] μάλ' ἀτρεκέως μιν, ἵν' ἄσβεσ7ον κλέος ε[ἴ]η,
εὐσεβέα Π7ολεμαῖον ἰδ' Ἄγριον οὔνομά μ' ἄμφω.

Face III.

Le long du panneau supérieur.

Ζεῦ κύδισlε μέγισlε κελα[ινεφὲς αἰθέρι ναίων].

Dans le bas.

Εἷς Καῖσαρ, μέγας αὐτοκράτωρ, εἷς κοίρανος ἔσlω,
εἷς βασιλεύς, ᾧ ἔδωκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτης.
Ζῆνα μέγαν Κρονίδην ὑψίζυγον ἀργικέρ[αυνον]
[—] ἅμα προφρον[υ — ⏑⏑ — υ]πον Ἐννοσίγ[αιον]
[— ⏑⏑].αινεφιλ[. . . . .]ρ̣ηνα[. . . . . . .]
[. . . . .]
[. . . . . Ἀφρ]οδίτην
[— ⏑⏑ Ἀπό]λλωνα καὶ Ἄρτε[μιν ἰοχέαιρ]αν
Ἡφαίσlοιο μέ[νος ⏑⏑ —]ν τ' ἐριούνιον Ἑρμῆν
[— ⏑⏑]ον Δήμητρα φίλην [υ υ] πουλυβότειραν
δώ[δεκα θ']οὺς σὺν Ζηνὶ θεοὺς μά[καρας] καλέουσιν.
[Τὰς μ]ὲν ν(ε)ιοφύτους Πlολεμάγρι[ος ἐξ]επόνησεν
    περσείας πάσας [.].σινομου καταθείς·
τὰς δὲ [π]αλαιοφύτους αὔας οὔσας ὑπε[ρ]ήμων
χωρῶν κτισlύι νῦν σ̣ῶσεν ἀφαυομένας.

en retrait (pentamètre)

Face IV.

Le long du panneau supérieur.

Le vers a disparu.

Dans le bas.

Ἄγριος ἰσlιάει κατ' ἔτος δὶς δῆμον ἅπαντα
Πανὸς ὀρεσσινόμοιο κατ' εἰλαπίνας Φοίβοιο
ἄνδρε δύ' ἄρχοντας καλέων κατὰ ἔθνος ἕκασlον·
[— —]θ̣νους ἱερῆας εω̣[υ]χ̣ρ̣ῶν τε συνερ[γ⏑]

εἰς ἑκατὸν δὶς παν[τὸς υ —]ς λυκάβαντος [υ — ⏑]
.κ̣τ̣ο̣σανη [⏑⏑] η̣θος ὑπὲρ δύναμι[ν] φιλότιμος.
Ὅδ' ἐσlὶ βίοτος Ἀγρίοιο καὶ τ(έ)κ(ν)ων,
φοίνικες εἴσω κεὶν ὁδοῖσι περσεῖαι,
ἤδη μενιππος δύο σαγηφόροι δουνοι
πολλῶν καθηγητῆρες εὐσεβῶν ἔργων
ἐξ ὧν ἀεὶ ζώουσι φιλοσοφῶς λίην
πόνοισι παντοίοισι λειτὰ πρήσσοντε[s]
ἄτερθε πλούτου καὶ φθόνου κακοζήλου.

III. — COMMENTAIRE[1].

FACE I.

Le vers gravé sur les marges verticales du panneau supérieur est emprunté à Homère, Ε, 31 et 455.

V. 1. La pierre me paraît porter *ἀγωγός*, mais c'est évidemment *ἀρωγός* qu'il faut entendre.

V. 5-6. Milne restitue, de façon plausible sinon certaine :

οὕνεκ' ἐπαιν[ή]σαντες ἐπ' εὐτάκτοιο [βίοιο]
[νοῦ]ν τε σαοφροσύνη[ν τ' ἀσ]οὶ ἐπεκλέϊσαν].

V. 7-10. Je suppose deux distiques entre les vers que je numérote 6 et 11. Mais je renonce à déterminer la place des quelques mots ou syllabes conservés. On aimerait pouvoir au moins restituer le vers 10 (l. 14-15) qui est moins mutilé que les autres et qui paraît faire allusion aux deux fils d'Agrios. Mais une difficulté se présente. Le mot Καλλίμαχος terminerait bien le pentamètre, et il est suivi d'un sigle qui paraît être une *diplè;* en tout cas je ne peux l'identifier avec aucune lettre de l'alphabet. Le vers se présenterait donc à peu près ainsi :

[ἄμ?]φω παῖδε δύω [— ⏑⏑] Καλλίμαχος.

Mais on ne voit pas quel genre de mot pouvait constituer le dactyle précédant Καλλίμαχος, ni que faire des lettres *ευ[* qui suivent la *diplè*. Le problème reste pour moi sans réponse.

V. 13-14. A voir la pierre ou même une photographie, on ne doute pas, tout d'abord, que les lignes 19-23 soient mutilées : il est évident qu'un morceau de la surface s'est détaché en cet endroit. Cependant le texte, tel qu'il est conservé, donne deux vers solides sur leurs pieds et séparés, à la place voulue, par la *diplè* qui suit *σηκόν*. Ce ne peut pas être un hasard; du reste, supposer des lacunes à la fin des lignes, ce serait s'astreindre à retrouver tout un distique de plus : ce qui est parfaitement impossible. Le morceau de pierre qui manque s'est donc détaché avant

[1] Les renvois aux *vers* (v.) se réfèrent aux poèmes restaurés; les *lignes* (l.) sont celles du monument.

que l'inscription fût gravée, pendant le polissage de la surface; et, plutôt que d'aplanir de nouveau toute cette face, le lapicide se sera résigné à laisser les dernières lignes plus courtes.

Cet accident a fait disparaître un morceau de l'arête entre les faces I et II et provoqué la mutilation que l'on constate sur cette dernière à la partie gauche du fragment inférieur. C'est pourquoi les lignes du bas de cette face II, que l'on croirait mutilées en leurs débuts, ne le sont pas, mais commencent simplement plus à droite qu'il ne paraît normal lorsqu'on restitue par l'imagination l'arête intacte telle qu'elle aurait dû être.

Nos vers 13-14, pour être à peine mutilés, n'en sont pas plus clairs. On croît deviner, au moins dans 13, une indication topographique, relative sans doute à l'emplacement du monument par rapport à un ou plusieurs sanctuaires. Au vers 14, la lettre qui suit ΕϹ paraît, sous certains éclairages, être un Δ dont la barre inférieure serait quelque peu oblique. En fait, cette barre est peut-être un simple accident de la pierre, et Λ est au moins aussi vraisemblable que Δ; Α est exclu, puisqu'il faut une consonne pour allonger l'*ε* de *ἐς*. Après l'Ι qui suit, il n'est pas impossible que la ligne ait contenu encore une lettre : de très vagues traces, à cheval sur le bord même de la cassure, pourraient se concilier avec un Ε. Mais je doute fort de l'existence de cette lettre. Il n'est pas certain que ces traces soient dues à un ciseau; et aux lignes précédentes et suivantes l'écriture s'arrête nettement en deçà de la cassure, qui est, nous l'avons vu, antérieure à elles. Comme les lettres qui suivent, au début de la ligne 22, sont certainement ΜΝΑϹ, la lecture *λίμνας*, sans être tout à fait sûre, apparaît très probable.

La seule lettre douteuse dans le reste du vers est celle qui suit ΜΕΧΡΙΕ. On peut y voir un Δ, dont la branche gauche empiéterait un peu sur l'Ε précédent. Mais, en général, les lettres sont bien séparées, et je croirais que le trait en question est un défaut ou un accident. Sous d'autres éclairages on voit des restes d'une haste verticale, et Ρ ou Β me paraissent les lectures les plus probables, mais non les seules possibles.

Faut-il lire *ἱεράς*, se rapportant à *λίμνας*? L'élision *μέχρ' ἱεράς* est à peu près inadmissible. D'autre part, quel est le sujet de *ἀφίκη*? Que sont ces *λίμναι* de Phoibos? On pense à cette *λίμνη* circulaire de Délos que mentionnent volontiers les poètes (Callim., *Apol.*, 59; *Délos*, 261; Eurip.,

Iph. Taur., 1104) et à laquelle Hérodote, II, 170, compare le lac sacré de Saïs. Les lacs sacrés des temples égyptiens s'appelaient aussi λίμναι : s'agirait-il du lac d'un temple de ce Phoibos (identifié peut-être avec Rê ou Horus) dont les fêtes sont mentionnées face IV, v. 2? J'avoue que le sens du passage, et peut-être son texte exact, sont encore à trouver.

FACE II.

Le vers qui figure en haut de cette face est Homère, ι, 258; cf. *Hymn.* XXII, 6. Les autres vers se retrouvent sur la pierre photographiée par Borchardt, qui permet de combler les lacunes de notre monument.

V. 1-7 = Homère O, 187-193. Les particularités intéressantes de notre texte sont :

V. 187 τε Κρόνου au lieu de τ' ἐκ Κρόνου qui est la leçon d'Aristarque; τέκετο Ῥέα au lieu de τέκε Ῥεία, que donnent Plutarque et Eustathe.

V. 188 ἀνάσσει, leçon nouvelle au lieu ἀνάσσων.

V. 8 = Simonide, fr. 82 Bergk = Diehl, tiré de l'épitaphe des soldats morts à Marathon. Il figure aussi dans le poème cité par Démosthène, *Couronne*, 322 (289).

V. 9. ἐν[έγλαψ]εν, restitué d'après la pierre d'Aboutig. Il n'y a pas lieu de corriger en ἐνέγραψεν ou ἐνέγλυψεν. Le verbe ἐγγλάπτειν est mentionné dans l'*Etym. Magn.* (passage que l'on a voulu corriger, il est vrai; cf. *Thesaurus*, s. v.). Et le verbe γλάπτειν n'est pas rare. Wilcken, à propos de notre passage même, rappelle l'épigramme publiée par Hall, *Class. Review*, XII (1898), p. 281 = *Archiv.* II, p. 562, n° 104 :

Ἴσιδι τήνδ' ἀνέθηκ' Ἀμισοίσας δορκάδα εὐχὴν
χὠ γλυφίδι γλάψας τὸν στίχον αὐτὸς ἔφυ.

Outre le rapprochement entre γλάψας et le ἐνέγλαψεν d'Agrios, on retrouve la même affirmation que l'auteur des vers les a gravés de sa main. Toutefois il est moins vraisemblable, dans le cas d'Agrios, qu'on doive prendre cette affirmation au pied de la lettre.

V. 10. Comparer les mots : γυμνάσας δ' ἑαυτὸν|κἀμὲ καταπονήσας (c'est une stèle qui parle), par lesquels l'auteur d'un autre monument extravagant exprime, aussi naïvement qu'Agrios, la peine que son œuvre lui a coûtée et l'entière satisfaction qu'elle lui donne (Stèle de Moschion, poème G 2, vers 11-12, dans *Bull. Soc. Arch. Alex.*, N. S. IX, p. 167).

V. 11. Φράζε s'adresse au monument qui, selon un usage courant sur les stèles funéraires, est invité à faire connaître aux passants l'identité de celui qu'il commémore.

ἵν' ἄσβεστον κλέος εἴη est emprunté à Homère, δ, 584; l'expression se retrouve, sans ἵν', dans η, 333. Dans ces deux passages l'optatif a une raison d'être, beaucoup plus logique que chez Agrios.

FACE III.

Le vers gravé dans le haut est pris à Homère, B, 412.

V. 1-2. Adaptation, par un loyal sujet de l'empereur romain, des vers célèbres d'Homère, B, 204-205 :

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἷς κοίρανος ἔστω,
εἷς βασιλεύς, ᾧ ἔδωκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω.

La leçon d'Agrios, ἀγκυλομήτης, si ce n'est pas un lapsus de sa mémoire, est une variante nouvelle pour ce passage. Aucun manuscrit ne la donne. Mais Nauck avait conjecturé ἀγκυλομῆτις.

Il est intéressant aussi de noter qu'Agrios ne cite pas le vers 206.

σκῆπτρόν τ' ἠδὲ θέμιστας, ἵνα σφίσι βασιλεύῃ.

Ce vers, qui figure dans une grande partie des manuscrits, est tiré de I, 99 et fut interpolé pour donner un complément à ἔδωκε. Le texte, ainsi complété, est, sans nul doute, plus banal mais plus clair, et Agrios aurait certainement cité le vers 206 s'il avait figuré dans son édition d'Homère.

V. 3. Pourquoi le nom de Zeus est-il à l'accusatif, comme le sont aussi les noms des divinités citées dans les vers suivants? La lacune d'une seule syllabe longue, au début du vers 4, ne permet pas de restituer un verbe (*adorer, supplier*) qui rende compte de cet accusatif. Sur la base d'un monument, on met volontiers à l'accusatif, sans verbe exprimé, le nom de la personne représentée. Mais, malgré la présence des divinités-canopes

(d'ailleurs au nombre de quatorze), il ne semble pas que cette explication soit de mise ici.

Le vers 3, sans être emprunté à Homère, contient des réminiscences homériques. Cf. *Ζεύς με μέγας Κρονίδης*, Β, 111; Ι, 18; — *Κρονίδης ὑψίζυγος*, Δ, 166; Hésiode, *Travaux*, 18.

V. 4. W. Peek, *Bull. Soc. Arch. Alex.*, N. S. VIII, p. 62, restitue ainsi ce vers :

[ἠδ'] ἅμα προφρονέ[ων ποντότρο]πον Ἐννοσίγα[ιον].

Mais *ποντότροπος* n'est pas attesté; et Agrios a peut-être emprunté à Hésiode la fin de vers *βαρύκτυπον Ἐννοσίγαιον* (*Théog.* 818) ou *ἐρίκτυπον Ἐννοσίγαιον* (*Ibid.* 441; 456; 930).

V. 5. Peek, *loc. cit.*, pense à *κ]αὶ νεφ(ε)λ[ηγερέταν*, mais remarque que cette épithète nous ramènerait de nouveau à Zeus, ce qui n'est pas vraisemblable. De plus, la confusion entre *ι* et *ε* n'est pas courante.

]ρηνα. On pense à Ἄρην, le dieu auquel la face I est consacrée et dont le nom viendrait assez naturellement après ceux de Zeus et de Poséidon. Mais Ἀ]θηνα[est une alternative possible, et n'est pas la seule.

V. 8. Peut-être [Φοῖβόν τ'Ἀπό]λλωνα, si Agrios a emprunté son vers à Hésiode, *Théog.*, 14.

La restitution *ἰοχέαιρ]αν* est, en elle-même, très satisfaisante, et je n'en vois pas d'autre à suggérer. Toutefois l'étendue de la lacune est à peine suffisante pour le nombre des lettres.

V. 9. Je restitue *μέ[νος*, d'après Θ, 359, *μένος Ἡφαίστοιο*. J'hésite sur la façon de combler le reste de la lacune; *μέ[νος τε θεό]ν τ' ἐριούνιον* ne serait pas très heureux.

V. 10. Après *φίλην*, il faut restituer un mot qui, tout en comptant à peu près cinq lettres et se terminant par une voyelle, ne donne dans le vers que deux syllabes brèves. Or, l'adjectif *πουλυβότειρος*, chez Homère, s'applique toujours à *χθών*, excepté dans Λ, 770, où (dans une partie des manuscrits; d'autres portent *καλλιγύναικα*) il qualifie Ἀχαιΐδα. La restitution *χθόνα* a donc quelque vraisemblance, en prenant le mot pour une apposition à *Δήμητρα*, identifiée avec la terre nourricière. Il n'est pas impossible (et il serait plus simple) de restituer [θ'ἅμα]. Mais quatre lettres rempliraient à peine la lacune.

V. 11. Je ne suis guère satisfait de θ', mais γ' ne vaudrait pas mieux; et pourtant il faut une consonne entre *δώδεκα* (qui me semble probable) et *οὕς*.

V. 12. [Τὰς μ]ὲν ν(ε)ιοφύτους me paraît presque certain. La forme *νειόφυτος*, au lieu de *νεόφυτος* n'est pas connue par ailleurs, mais elle peut s'autoriser d'exemples comme *νειός*, *νείατος*, *νειόθεν*.

V. 13. Les arbres «nouveaux plantés» sont des *perséas*, arbres sacrés en Égypte depuis l'époque pharaonique. L'orthographe la plus courante du mot, chez les auteurs, est *περσέα*, mais on rencontre aussi la forme en *-ει* (Pausan, 5, 14, 3; Nicand., *Al.*, 99). Dans les papyrus, on trouve *περσέα* et *περσία*, ce dernier étant l'équivalent phonétique de *περσεία*. Agrios a donc planté des perséas, le long des routes, semble-t-il (IV, v. 8). Après *πάσας*, je restituerais volontiers [π]αισὶν ὁμοῦ «avec l'aide de ses enfants» (cf. IV, v. 7). Toutefois il se pourrait qu'il faille lire *νομοῦ*, précédé d'un mot que je ne devine pas et qui rendrait *πάσας* moins surprenant : Agrios a-t-il vraiment planté *tous* les perséas de la région?

V. 14-15. Il s'agit des perséas déjà vieux (le mot *παλαιόφυτος* n'était pas encore attesté). Ce qu'Agrios a fait pour eux n'est pas très clair. Sur plusieurs points même le texte n'est pas absolument évident. Après *υπε* il faut restituer une consonne, et je ne vois de possible que *ρ* : *ὑπὲρ ἡμῶν* ou *ὑπερήμων*. Au vers 15, *κτιστ* est sûr, et l'*υ* qui suit me paraît l'être aussi. Sa branche supérieure gauche est absolument certaine. Or, dans l'état de la pierre, si la lettre était un *χ* (la seule alternative possible), la branche inférieure droite serait visible; d'ailleurs, que faire de *κτιστχ*? On est donc conduit à lire *κτιστύι*, datif de *κτιστύς*. Ce mot se rencontre une fois, au sens de *κτίσις*, chez Hérodote, IX, 97. Après *νῦν*, y avait-il une lettre avant l'*ω*, au début de la ligne 25? Cela semble probable, si nous en restituons une au début des lignes 23 et 24 respectivement. De fait, on verrait assez bien, sur la pierre, les restes d'un Ϲ, quoiqu'on ne puisse pas affirmer qu'il ne s'agisse pas d'un accident.

On arrive donc à la restitution que j'ai proposée et qui donne un sens possible, — pas très brillant, je l'avoue : quant aux perséas anciennement plantés et à demi morts de sécheresse, Agrios les a sauvés par la mise (ou remise) en culture de terrains quasi désertiques. De même que *κτίστης* peut désigner, non seulement le fondateur, mais celui qui remet les choses en état (cf. Plut., *Cic.*, 22 : *κτίστην τῆς πατρίδος*; en Égypte, un *κτίστης*

de monastère est souvent un simple bienfaiteur), de même κτισ1ύς pourrait s'appliquer à des terrains déjà cultivés jadis, mais abandonnés par les paysans, comme c'était le cas dans bien des villages. Agrios aurait lutté contre le dépeuplement des campagnes.

Je suis très embarrassé par ἀφανομένας. On aimerait que le mot pût indiquer le contraire de αὔας οὖσας : «se remettant des effets de la sécheresse» (comme ἀπομανθάνειν est le contraire de μανθάνειν). Mais ce verbe ne se rencontre qu'une fois, à l'actif, dans Aristophane, *Chev.*, 394, avec le sens de «dessécher». On peut entendre qu'Agrios a sauvé ces perséas «tandis qu'ils se desséchaient». Mais il faut reconnaître qu'après αὔας οὖσας du v. 14 cette fin de poème est d'une platitude sans nom. Ai-je bien compris le sens des deux derniers vers?

FACE IV.

Le vers qui figurait sur les côtés du panneau supérieur est entièrement perdu. Les vers gravés à la même place sur les trois autres panneaux sont tous trois empruntés à Homère et invoquent la divinité dont le symbole est représenté. Il devait en être de même ici; et, si le panneau de cette face était, comme je le suppose, consacré à Hadès, le vers correspondant pouvait être *Hymn. Dém.*, 5,347 :

Ἀιδη κυανοχαῖτα, καταφθιμένοισιν ἀνάσσων.

V. 2. εἰλαπίνας Φοίϐοιο. Cf. I, v. 14, λίμνας (?) Φοίϐου et la note sur ce passage.

V. 4-5. Milne restitue :

[τοῦ τ' ἔ]θνους ἱερῆας ἔω[θε] χοῶν τε συνερ[γοὺς]
εἰς ἑκατὸν δὶς ϖαν[τὸς ὁμῶ]ς λυκάϐαντος [ἀγῆλαι].

J'avoue que le sens concret des vers 3-5 est pour moi fort peu clair.

V. 6. Les lectures du début sont trop incertaines pour qu'il vaille la peine de tenter une restitution. On voit par les derniers mots qu'Agrios célébrait sa «générosité au-dessus de ses moyens». Φιλότιμος et φιλοτιμία appartiennent à la langue des décrets honorifiques, et s'appliquent à la «munificence» des bienfaiteurs. Cf. Preisigke, *Wörterbuch*, s. v.

V. 7. Bien que la pierre porte très probablement ΤΡΚΗΩΝ, il faut sans doute lire τέκνων; τοκέων et τοκήων sont exclus pour raisons métriques.

V. 8-9. Ces vers sont pour moi les plus embarrassants de tous, et je fais les plus grandes réserves sur la valeur des hypothèses que je présente ci-après. La lecture, en tout cas, est hors de doute, sauf sur un point. La troisième lettre du v. 9 a la forme Ᏸ : on peut donc y voir un ε corrigé en η, ou inversement, ou à la rigueur lire ει. Mais avec ἤδέ le vers ne se scande pas; et je ne vois pas de sens possible avec ηδει. Il reste donc le banal ἤδη.

«Palmiers à l'intérieur et perséas sur les routes», telle est «l'existence» d'Agrios et de ses enfants. Veut-il dire que ces arbres constituent son occupation, comme nous dirions d'un ingénieur que les moteurs et les engrenages sont sa vie? On le croirait volontiers, en rapprochant ce vers de III, v. 12-15. Mais on peut aussi voir là une comparaison entre ces arbres et Agrios et ses enfants. Le nominatif (au lieu d'un génitif se rapportant à Ἀγρίοιο et à τέκνων) s'expliquerait en sous-entendant le verbe *être;* du reste nous avons, au vers 10, καθηγητῆρες au nominatif. La comparaison serait assez inattendue, c'est vrai. Dans tous les cas, je ne vois pas ce que veut dire εἴσω (dans la ville?). J'interprète κειν comme une crase pour καὶ είν = καὶ ἐν; crase dont on n'a, que je sache, nul exemple sous cette forme.

Le vers 9 est encore plus obscur; ici, je ne suis même plus sûr de la façon dont il faut couper les mots. Doit-on lire Μένιππος et y voir le nom d'un des fils d'Agrios? Ou bien est-ce μὲν ἵππος, et s'agit-il d'un cheval? Et que faire de δουνοι? La seule façon d'y retrouver des mots grecs connus serait d'écrire δ' οὖν οἱ. Mais quel sens tirer de là? Après δύο σαγηφόροι, on attend un substantif. Or, δοῦνος n'est attesté que comme un soi-disant mot gaulois signifiant *colline*, dans l'étymologie de *Lugdunum* que donne Clitophon cité par le Pseudo-Plutarque, *De Fluviis*, VI, 4 (Ed. Didot; chapitre *Arar*). Je ne vois rien à tirer des gloses d'Hésychius : οὖνον· ὑγιές. Κύπριοι δρόμον. — οὖνει· δεῦρο, δράμε, Ἀρκάδες. — οὔνιος· εὖνις, δρομεύς, κλέπ1ης. — οὔνης· κλέπ1ης, κλεπ1ῶν † συνηφαρεια †.

En désespoir de cause, je propose de lire :

ἤδη μὲν ἵππος δύο σαγηφόροι δ' οὖνοι

en supposant qu'Agrios a inventé une forme οὖνος qu'il emploie, à la

place de *ὄνος*, pour les besoins du mètre. Cette forme n'est pas connue; mais notre poète aurait pu se croire autorisé par l'analogie de formes comme *μοῦνος*, *ϖουλύς*, *οὖλος*, *οὐλοός*, *οὐλαὶ*, *οὐδὸς*, *δοῦναξ*, *Οὔλυμπος*, etc. Il a lui-même employé *οὔνομα* (II, v. 12). et *ϖουλυϐότειραν* (III, v. 10). *Σαγηφόρος*, «porteur de bât» s'appliquerait bien à des ânes. L'adjectif est nouveau mais normalement constitué de *σαγή* + *φορέω*. Le verbe *σαγηφορεῖν* est employé par Pausanias, 4, 4, 3, au sens de «porter le sayon (manteau des Gaulois et des soldats)», donc composé, avec *σάγος*; mais cela n'exclut en rien la possibilité d'une formation avec *σαγή*.

On entrevoit donc une antithèse, marquée par *μέν* et *δέ*, entre un cheval et deux ânes. Le sens n'est pas encore limpide pour cela. De même qu'au vers précédent à propos des palmiers et des perséas, on se demande s'il agit d'une comparaison : Agrios se compare-t-il à un cheval et ses fils à deux ânes? On ose à peine le supposer, tant l'image est imprévue. — Veut-il dire qu'un cheval et deux ânes constituent son *βίοτος*, ses occupations, ou ses instruments de travail, son gagne-pain? L'idée serait plus raisonnable et s'accorderait bien avec les vers 11-12 : grâce à ces modestes ressources ils vivent, en vrais philosophes, gagnant au prix de durs labeurs une frugale subsistance. Mais, au vers 10, on ne voit pas comment *καθηγητῆρες εὐσεϐῶν ἔργων* pourrait qualifier un cheval et des ânes, au sens propre, pourrait s'appliquer à d'autres qu'à des êtres humains, Agrios et ses enfants. Dès lors, c'est eux aussi qui doivent être désignés au vers 9, et nous revenons à la déconcertante comparaison. Je renonce à sortir de cette impasse. Peut-être tout s'expliquera-t-il en coupant les mots d'une autre manière qui m'échappe.

V. 12. *λυιτὰ* (lire *λιτὰ*) *ϖρήσσοντες*. Cet emploi de *ϖράτ7ειν* est à rapprocher des expressions classiques *εὖ ϖράτ7ειν*, *ταπεινῶς*, *φλαύρως ϖράτ7ειν*. *Λιτός* se rencontre dans le papyrus au sens de *pauvre, modeste, misérable*. Cf. *P. Oxy*, 281, l. 11 : *λειτὸν ϖαντελῶς ὄντα*, et l. 22 : *ἐνκατέλιπέ με λειτὴν καθεσ7ῶσαν*. Toute la fin du poème proclame la simplicité, la frugalité de l'existence que mènent Agrios et ses fils, et la sérénité d'âme avec laquelle ils s'en accommodent. Comment cette pauvreté se concilie-t-elle avec la munificence célébrée dans le poème précédent et qui permettait à Agrios d'offrir deux fois par an un banquet à tout le peuple de Panopolis? Il a dit lui-même, il est vrai, que cette munificence

dépassait ses moyens, *ὑπὲρ δύναμιν φιλότιμος*. Surtout, ce lieu commun de la pauvreté supportée avec philosophie était un trop beau sujet de développement pour qu'Agrios le laissât échapper. C'était l'occasion de faire vibrer une autre corde de la lyre, de faire succéder à des accents plus orgueilleux une note intime, discrètement touchante. Ce thème n'a d'ailleurs pas trop mal réussi à Agrios : les vers 12-13 de cette face IV sont parmi les moins mauvais du monument.

O. Guéraud.



Le Monument d'Agrios : faces I et II.



Le Monument d'Agrios : faces I et II.



Le Monument d'Agrios : faces III et IV.



Le Monument d'Agrios : faces III et IV.

THE
COPTIC STELA OF LEONTCE (LEONTIOS)

BY

R. ENGELBACH.

While cataloguing the Coptic inscriptions in the basement of the Cairo Museum I came across a stela mentioning two unidentified place-names and which bore a long list of personal names. A photograph of this stela is shown in the plate; it measures 0 m. 57 in height and 0 m. 47 in breadth. It has been registered in the *Journal d'Entrée* of the Museum under the number 60560.

The saints invoked make it extremely likely that the stela is from Bawîṭ or perhaps from a dependency somewhere in its close neighbourhood.

It resembles closely a stela of Serne of Damshîr that I published in 1937[1]. Both are dedicated to strangers, or at any rate to persons whose birthplace is other than Bawîṭ, and both bear among the 'great men' mentioned the names of the typical Bawîṭ saints, Apas Apollō, Anoup, Phib, Patermoute and Proou. The biblical references are the same and the dialects are almost identical. They differ in the fact that Serne gives prominence to Apa Anitche, his fellow townsman, whereas Leontios does not, but mentions among the 'great men' Apa Christodoros and Apa Dorothē, of whom little or nothing is known.

I have made no attempt to endeavour to discuss the identity of the various Apas mentioned, contenting myself with citing instances justifying the reconstruction of the abbreviated forms of names, which are unusually frequent on this stela. I have however, searched Cledat's work[2] carefully for similar names and phrases, since, it, unlike the works of

---

[1] ENGELBACH, *Coptic Stela of Serne of Damshîr* (*Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Art Copte*, t. III, p. 6-8).

[2] CLÉDAT, *Le monastère et la nécropole de Baroût* (*Mémoires de l'Institut français* t. XII).

other scholars quoted, has no index, and moreover the Coptic words are unspaced, making any use of this work a corvée. I am much indebted to my chief, Dr. Étienne Drioton, Director General of the Antiquities Department, for collating the text with me and furnishing me with much information on the subject of Coptic abbreviations, and many relevant references which I fear I imperfectly acknowledge. The text, which bears no traces of colour, is as follows :

ⲡⲓⲱⲧ ⲡϣⲏⲣⲉ [ⲡⲡⲛⲁ ⲉ]ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲡ[ⲉⲛⲓⲱ]
ⲧ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲧⲉⲛⲙⲁⲩ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲡⲉⲛⲓⲱⲧ [ⲁⲇⲁ]
ⲙ ⲧⲉⲛⲙⲁⲩ ⲍⲱⲏ ⲡϫⲟⲩⲧⲁϥ̣ⲧⲉ ⲙⲡⲣⲉ[ⲥⲃⲩ]
ⲧⲉⲣⲟⲥ ⲛⲁⲣⲏⲧⲏ ⲙⲡⲉⲡⲛⲁ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲙ
ⲡⲁⲧⲣⲓⲁⲣⲭⲏⲥ ⲛⲉⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ ⲛⲁⲡⲟ[ⲥⲧⲟ]
ⲗⲟⲥ ⲙⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲛϩⲟⲙⲟⲗⲟⲅⲓⲧⲏⲥ [ⲛⲛⲟϭ]
ⲛⲣⲱⲙⲉ ⲁⲡⲁ ⲁⲡⲟⲗⲗⲱ ⲁⲡⲁ ⲁⲛⲟⲩⲡ ⲁ[ⲡ]
ⲁ ⲫⲓⲃ ⲁⲡⲁ ⲡⲁⲧⲉⲣⲙⲟⲩⲧⲉ ⲁⲡⲁ ⲡⲣⲟⲟⲩ ⲁ
ⲡⲁ ⲁⲙⲟⲩⲛ ⲁⲡⲁ ⲭⲣⲓⲥⲧⲟⲧⲣⲉ ⲁⲡⲁ ⲧⲱ
ⲟⲑⲉ ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲁⲣⲓ ⲡⲙⲉⲩⲉ·ⲛ
ⲁⲡⲁ ⲗⲉⲟⲛⲧⲥⲉ ⲡⲣⲉⲙⲙⲡⲁⲛⲁⲁϩⲟⲥ̣ ⲁϥ
ⲙⲧⲟⲛ ⲙⲟϥ ⲛⲥⲟⲩ ⲙⲏⲧ ⲛⲭⲓⲁϩⲕ ⲁⲡⲁ
[ⲙ]ⲁⲕⲁⲣⲉ ⲁⲡⲁ ⲓⲉⲣⲏⲙⲓⲁⲥ ⲁⲡⲁ ϩⲱⲣ ⲁ
[ⲡⲁ] ⲓⲱϩⲁⲛⲏⲥ ⲁⲡⲁ ⲓⲁⲕⲱⲃ ⲁⲡⲁ ⲓⲱⲥⲏⲫ
[ⲁ]ⲡⲁ ⲡϣⲟⲓ ⲁⲡⲁ ⲡⲁⲩⲗⲉ ⲁⲡⲁ ⲥⲟⲩⲣⲟⲩⲥ
[ⲁ]ⲡⲁ ⲟⲩⲉⲛⲛⲟϥⲣ ⲁⲡⲁϩⲗ̄ⲟ ⲁⲡⲁ ⲥⲓⲗⲃ
ⲁⲛⲉ ⲁⲡⲁ ⲡⲁⲙⲟⲩⲛ ⲁⲡⲁ ⲉⲩⲇⲉⲙ[ⲱⲛ]
ⲁⲡⲁ ⲁⲙⲱⲛⲉ ⲁⲡⲁ ⲫⲟⲓⲃⲁⲙⲱⲛ ⲁⲡⲁ
[ⲓⲥ]ⲁⲕ ⲡⲣⲉⲙϩⲁϭⲟⲟⲩⲣⲉ ⲁⲡⲁ ϯⲟⲥⲕⲣⲉ ⲁ
[ⲡⲁ] ⲫⲓⲗⲉⲁ ⲙⲛ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲭⲓⲣⲱⲛ ⲙⲛ ⲁⲡ
[ⲁ ϩⲁ]ⲧⲣⲉ ⲙⲛ ⲁⲙⲁ ⲥⲟⲩⲥⲁⲛⲁ ⲙⲛ ......
....

TRANSLATION.

O Father, Son and Holy Spirit, our father Michaēl, our mother Mary our father Adam, our mother Zoē[a], the Twenty four Elders[b], the powers (ἀρετή) of the Holy Spirit, the Patriarchs, the Prophets, the Apostles, the Martyrs, the Confessors (ὁμολογητης). The great men[c], Apa Apollō, Apa Anoup, Apa Phib, Apa Patermoute, Apa Proou, Apa Amoun, Apa Christotre (Χριστόδωρος)[d], Apa Tō(r)othe (Δωρόθεος)[e], May all the Saints remember Apa Leontse (Λεόντιος)[f], the man of Panaaho(s)[g]. He rested himself on the 10th Khiahk. Apa Makare, Apa Ierēmias, Apa Hōr, Apa Iōhan(n)ēs, Apa Iakōb, Apa Iōsēph, Apa Pshoi, Apa Paule, Apa Sourous[h], Apa Wennofr, Apa Helo[i], Apa Silvane[j], Apa Pamoun, Apa Eudemōn, Apa Isak, the man of Hatchowre[k], Apa Tioskre (Διόσκορος)[l], Apa Philea (Φιλέας)[m], and Apa Ischirōn (Ἰσχυρίων)[n], and Apa Hatre[o], and Ama Susan(n)a[p] and.....

NOTES.

a) I. e. Eve (LXX. Gen. III, 20).

b) Rev. IV, 4. The reference to the twenty-four elders is not uncommon. See Clédat, *op. cit.*, p. 119, l. 3 and 4, where the number 24 is spelt ϫⲟⲩⲧⲁⲃⲧⲉ and p. 127, l. 2, where it is spelt ϫⲟⲩⲧⲁϥⲧⲉ. It also occurs at Saqqara; see Quibell, *The Monastery of Apa Jeremias,* nos. 203, 250 and 324; on page 60 note 1, following phrase : ⲛⲁⲣⲉⲧⲏ ⲙⲡⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ is discussed by Sir Herbert Thompson, whose translation I have followed.

c) The expression ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ does not seem to be ever used in the Monastery of St. Jeremias at Ṣaqqâra, but it is known at Bawîṭ (see J. Maspero and Ét. Drioton, *Fouilles exécutées à Baouît,* no. 295, in the singular and 452, ls. 4 and 5 in the plural). It is also found in inscriptions from the Wadi Sarga (Crum and Bell, *Wadi Sarga*, nos. 29, 31) and on the stela of Serne (Engelbach, *op. cit.*, l. 9 and p. 7, note *d.*) It is also used fairly frequently for living men in the letters from the Monastery of St. Epiphanios at Thebes, having the meaning of 'influencial men' and once the founder of the monastery seems to be so referred to (Crum and White, *The Monastery of Epiphanios* II, letters nos. 143, 185, 276 and 398). The authors remark, on note 10 of no. 143 that the expression is «applied to the abbot, though the term applies likewise to bishops and civil dignitaries. ὁ μέγας is used for a venerated ascete.....»

d) Apa Christotre (spelt ⲭⲏⲥⲧⲟⲧⲣⲉ) is mentioned at Bawîṭ (Maspero and Drioton, *op. cit.*, no. 452, l. 7). The termination -ⲁⲣⲉ or -ⲧⲣⲉ for -δωρος is not an unusual one, e. g. ⲉⲓⲥⲓⲁⲣⲉ for Ἰσίδωρος (Maspero and Drioton, *op. cit.*, nos. 236 and 266). ⲑⲉⲟⲁⲣⲉ, ⲑⲉⲟⲧⲣⲉ for Θεόδωρος (Maspero and Drioton, *op. cit.*, no. 30, l. 4 and Quibell, *Excavations at Saqqara*, 1907, 1908, nos. 60 and 89).

e) Dr. Drioton's suggestion. The ⲁ frequently changes to ⲧ in Coptic texts. The Coptic spelling appears normally to have been ⲁⲟⲣⲟⲟⲉ or ⲁⲟⲣⲟⲟⲓ (Maspero and Drioton, *op. cit.*, nos. 140 and 355_4, and Quibell, *Jeremias*, no. 319) and I suggest that the sculptor was in doubt whether to spell the name beginning with ⲁⲟ- or ⲧⲱ-, and finally omitted the ⲣ by mistake.

f) Again Dr. Drioton's suggestion. Leontios does not seem to be mentioned in Coptic texts from Bawîṭ or Saqqâra. His justification is the fact that the name ⲅⲉⲣⲟ[ⲛ]ⲧⲥⲉ, obviously Γερόντιος occurs at Bawîṭ (Clédat, *op. cit.*, p. 127, l. 5). In its unabbreviated form it is not rare in Coptic texts. See Crum, *Coptic Ostraka and Papyri*, nos. 443_5, 210_4 and 354_2.

g) It is unlikely that this place was meant to read ⲡⲁⲛⲁϩⲟ, the modern Benha (Amélineau, *La géographie de l'Égypte*, p. 298) but rather, since the name ends in a blundered ⲥ (s), as ⲡⲁⲛⲁϩⲥ, which is mentioned on an inscription at Saqqâra which gives clear preference to the typical Bawîṭ Saints, Apa Apolō, Apa Anoup, and Apa Phib. The stela is of Amōne, who is described as ⲡⲣⲱⲙ ⲡⲁⲛⲁϩⲥ (Quibell, *The Monastery of Apa Jeremias*, no. 22, p. 168). Sir Herbert Thompson, in a footnote remarks : "Panahs is an unknown place, the final *s* is certain. It is not Panaho, the modern Benha. The invocation points to some place in the direction of Bawîṭ".

h) Apa Sourous is mentioned at Bawîṭ (Maspero and Drioton, *op. cit.*, no. 149_7 and 452_9), also at Ṣaqqâra (Quibell, *Excavations at Saqqara*, 1907, 1908, no. 27, p. 37 and elsewhere, see note 2, also Quibell, *The Monastery of Apa Jeremias*, no. 203, p. 61 and no. 240, p. 75).

i) Apa Hello, spelt ϩⲁⲗⲟ, is found mentioned in an inscription from Wadi Sarga (Crum and Bell, *op. cit.*, no. 32).

The name ϩⲁⲟ occurs in Bawîṭ applied to one of the assistants? (ⲟⲩⲁϩϥ) to a psalmodist called Iakōb (Clédat, *op. cit.*, p. 127, inscr. X).

j) Apa Silvane is mentioned in a chamber at Bawîṭ, once as 'Apa Silvane, the Father' (Clédat, *op. cit.*, p. 135).

k) ϩⲁϭⲟⲟⲣⲉ is a site which occurs in no inscription I know. I have searched all the maps, both modern and old, to which I have access for a possible Arabic form, which should be Hashûra, Hatshûra, Hashtûra or perhaps Hagûra, so far without success. I have to thank Mr. J. H. Rowntree, Director of the Reproduction Office, Survery of Egypt for helping me in my search of this place and for ⲡⲁⲛⲁϩⲥ (note 9).

l) ϯⲟⲥⲕⲣⲉ See notes *d* and *e*, and cf. ⲧⲓⲟⲥⲕⲉ (Quibell, *Excavations at Saqqara*, 1907, 1908, no. 88).

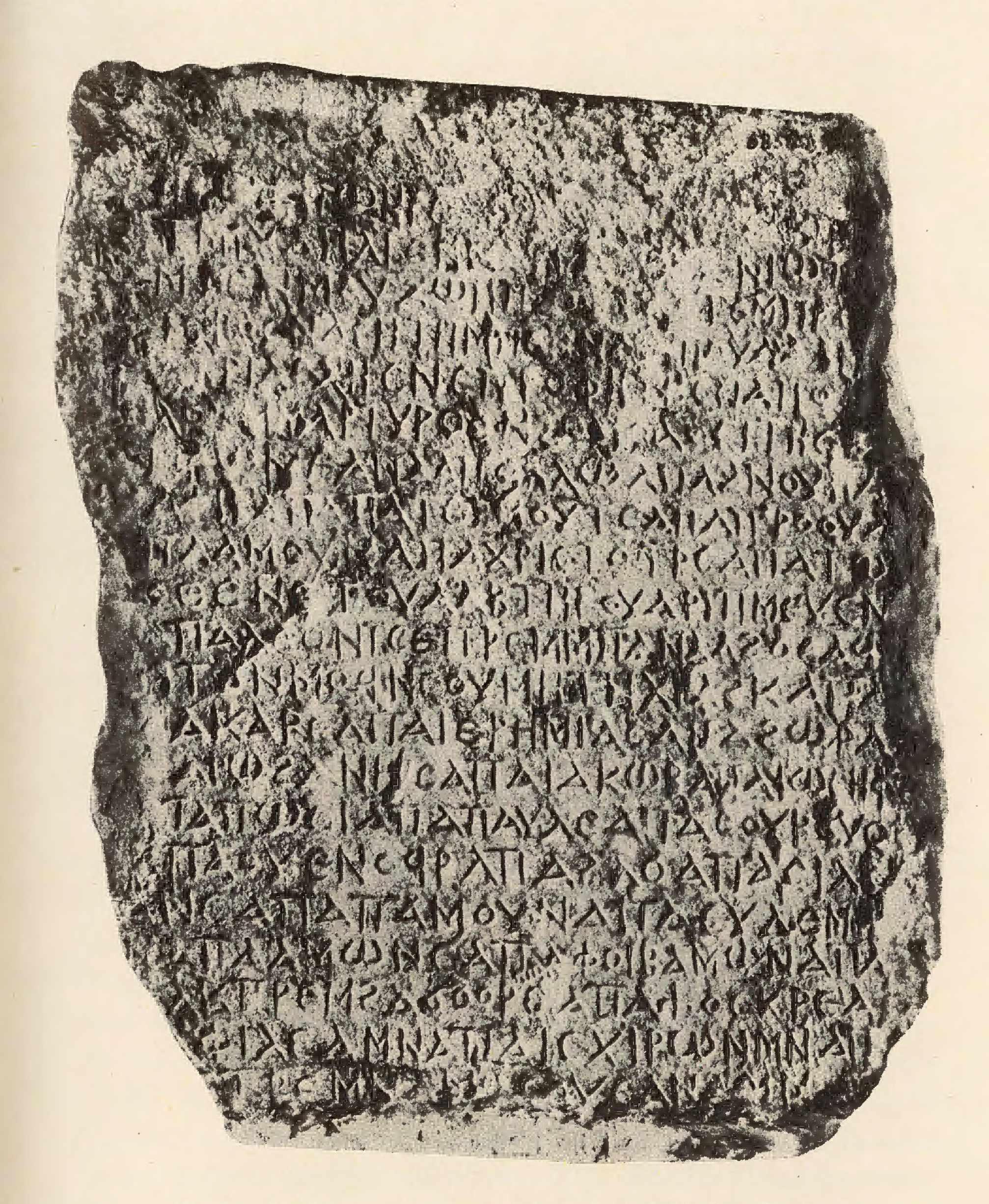
m) Phileas's name occurs, as a plasterer, at Bawîṭ (Clédat, *op. cit.*, p. 78).

n) Dr. Drioton suggests the known Greek name Ἰσχυρίων. I have not been able to find the name, however, in any Coptic text.

o) Apa Hatre is mentioned at Ṣaqqâra (Quibell, *The Monastery of Apà Jeremias*, no. 324), where he is described as 'of Pshoi' an unknown locality meaning 'the Farm'. Hatre, as a name, also occurs at Bawîṭ (Maspero and Drioton, *op. cit.*, no. 14).

p) Perhaps the Ama Sousanna, mentioned in Ṣaqqâra as 'the Mother of the Great (?) Convent'. See Quibell, *Excavations at Saqqara*, 1907, 1908, no. 27 and note 7.

R. Engelbach.



Coptic stela of Apa ⲗⲉⲟⲛⲧⲥⲉ (*Λεόντιος*), probably from Bawît.

LA STATUE DE SAKHA

PAR

NAGUIB FARAG.

En novembre 1934, les ouvriers du domaine de Sakha trouvèrent une statue en bronze (pl. XLV et XLVI) pendant qu'ils fouillaient à l'ouest du *kom* de Sakha. Cette statue date probablement du début de la domination romaine en Égypte, et je n'en donnerai ici qu'une description sommaire, laissant aux spécialistes le soin de l'analyser avec plus de détail.

Haute d'environ 1 m. 30 (y compris le socle), cette statue représente un dieu de la mythologie grecque, très probablement un Dionysos nu, debout et reposant sur son pied droit. Le pied gauche est légèrement soulevé comme si le dieu voulait porter le pied en avant. L'impression générale qu'on en dégage est celle d'un Dionysos conscient de ses qualités physiques et qui les révèle dans toute la beauté de sa puissance juvénile. Mais en l'examinant en détail, on se rend aisément compte que dans son aspect, la statue est un peu efféminée. Le bras gauche retombe et, d'après la position des doigts on peut deviner que cette main tenait à l'origine un objet, peut-être une coupe à deux anses (*κάνθαρος*), comme le petit Dionysos de Pompéi (Jardin de la Casa dei Vettii, voir : Vittorio Spinazzola, *Le arti decorativi in Pompei e nel Museo Nazionale di Napoli*, pl. 59). D'ailleurs en examinant la main de notre Dionysos, on peut voir qu'elle tient encore un fragment de manche pouvant appartenir à une cruche. En parcourant le *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine* de S. Reinach (t. II, vol. I, 1897, p. 112), on rencontre plusieurs statues de Dionysos portant une cruche, comme la statue du Musée de Torlonia et, quelquefois, le dieu tient un cratère, comme celui de la statue de Chessy au British Museum (p. 113, n° 2). Le bras droit est levé, la main étant presque à la hauteur de la tête, et la position des doigts indique que cette main tenait peut-être un thyrse comme dans la statue *Hope* (voir W. H. Roscher, *Ausführliches Lexikon der Griechischen und Römischen Mythologie*, p. 1134,

fig. 14). Si par contre ce n'est pas un thyrse qu'il tenait, on pourrait à la rigueur admettre que c'était une coupe ou (avec très peu de probabilité) une grappe de raisin (voir S. Reinach, *Répertoire de la Statuaire*, p. 121, n°s 1, 2, 3, 4, etc.). Notre Dionysos est coiffé à la grecque, ses cheveux recouvrant la partie supérieure de la tête sont retenus à la hauteur du front par un bandeau et retombent sur les épaules en deux boucles fines en forme de serpent.

Du point de vue anatomique, le corps de notre statue est presque parfait, sa hauteur totale équivaut environ 7 1/2 fois celle de la tête, cette proportion étant rigoureusement normale. La figure cependant laisse un peu à désirer en tant que régularité des traits. Elle montre nettement des traces de l'influence hellénistique qui persistait à prédominer même sous l'occupation romaine et à plus forte raison au début même de cette ère. Le nez droit, les yeux en ligne droite, la bouche et le menton, en somme tous les éléments composant la figure appartiennent à l'art grec.

La statue mesure exactement 1 m. 11, et le socle 0 m. 188 à partir de la ligne de terre. Ce socle ressemble beaucoup à la base d'une colonne de l'ordre ionique romain (voir Sir Banister Fletcher, *A History of Architecture*, 1931, p. 122, pl. intitulée : «Comparative Greek and Roman orders of Architecture»), mais d'apparence son style ressemble beaucoup à celui des bronzes romains trouvés à Pompéi. La partie circulaire à double moulure mesure 0 m. 06 de hauteur, la partie rectangulaire 0 m. 068 et le tout est à 0 m. 06 du sol. Les quatre supports sont également d'un style hellénisé qu'on rencontre fréquemment à Pompéi, et sont constitués par une tête de félin ailée. Dans le tombeau de Pétosiris on rencontre aussi un sphinx léontocéphale portant les cornes d'une gazelle. (Voir : G. Lefèbvre, *Le tombeau de Pétosiris* III, pl. XI, le dernier registre montrant les deux sphinx sur une civière.) Cette curieuse tête (pl. XLVII et XLVIII) est barbue et surmontée de deux cornes courtes et puissantes. Les oreilles sont grandes et ne paraissent être proportionnelles à la tête que quand cette dernière est vue de face; elles sont appliquées sur deux ailes déployées et recourbées en arrière qui ont pour but de consolider le support qui repose en outre sur une énorme patte de lion dont on n'a représenté que la partie inférieure. (Pour ce genre de supports, voir Vittorio Spinazzola, *Le arti decorativi in Pompei e nel Museo Nazionale di Napoli*, pl. 263, les supports du vase, pl. 273, 274, 278 pattes de lion seules, pl. 279 patte de lion surmontée d'une feuille d'acanthe, pl. 288 et 292, etc.) Les ailes recourbées sont peut-être de style grec, sinon romain, mais leur origine remonte à une époque très lointaine. Il est à supposer que l'aile recourbée fut introduite en Grèce par les Phéniciens qui en sont peut-être les créateurs. On la rencontre en Égypte à l'époque perse (voir fig. 12), et surtout en Samarie et Arslan Tash dans les ivoires sculptés (voir F. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin et Maurice Dunand, *Arslan-Tash*, Paris 1931, pl. XXVII et J. W. Crowfoot et Grace M. Crowfoot, *Early Ivories from Samaria*; A. Reifenberg, *Ancient Jewish Stamps*, in *Palestine Exploration Quarterly*, octobre 1939, p. 196, pl. XXXIV, n° 3, etc.). Le Musée du Caire possède aussi un petit autel à encens (argent et or) provenant peut-être de Toukh el-Qaramous, qui est posé sur trois pieds dont le style est identique à celui de notre statue de Sakha : Sphinge à tête humaine, ailes recourbées, le tout posé sur une patte d'animal (lion ou taureau).

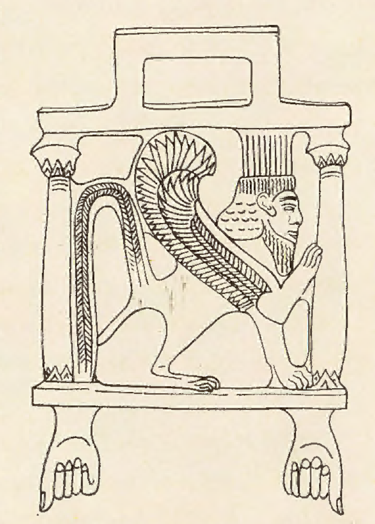


Fig. 12. — Fermeture d'une boîte (?) en bronze d'époque perse (Daphnæ?) *Journal d'entrée*, n° 28528.

Il ne reste plus qu'à dire quelques mots sur l'état de conservation de la statue de Sakha. M. A. Lucas, le distingué chimiste du Musée du Caire a bien voulu me donner une note que je suis heureux de joindre à ma courte description. C'est lui d'ailleurs qui a procédé à l'opération délicate du nettoyage de cette statue.

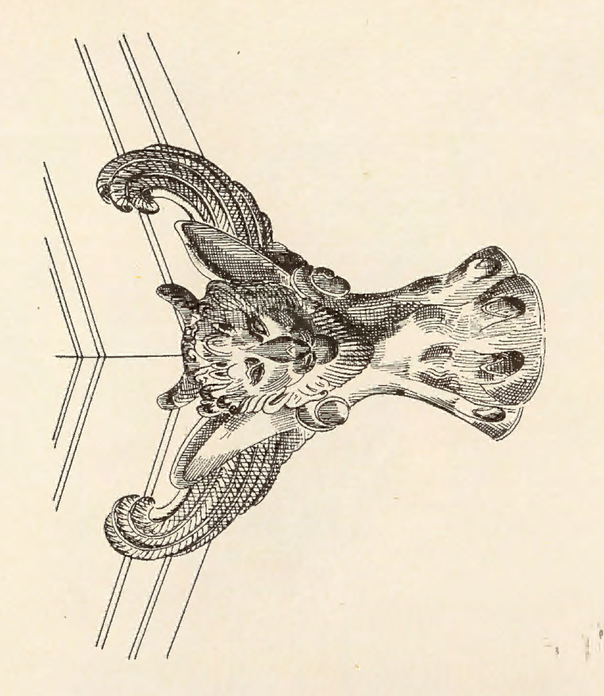
Naguib Farag.

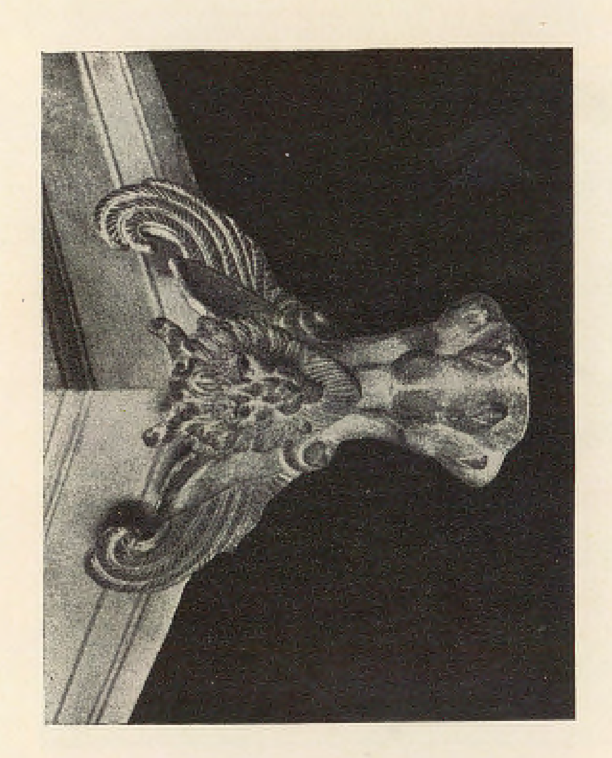


La statue de Sakha (vue de face).

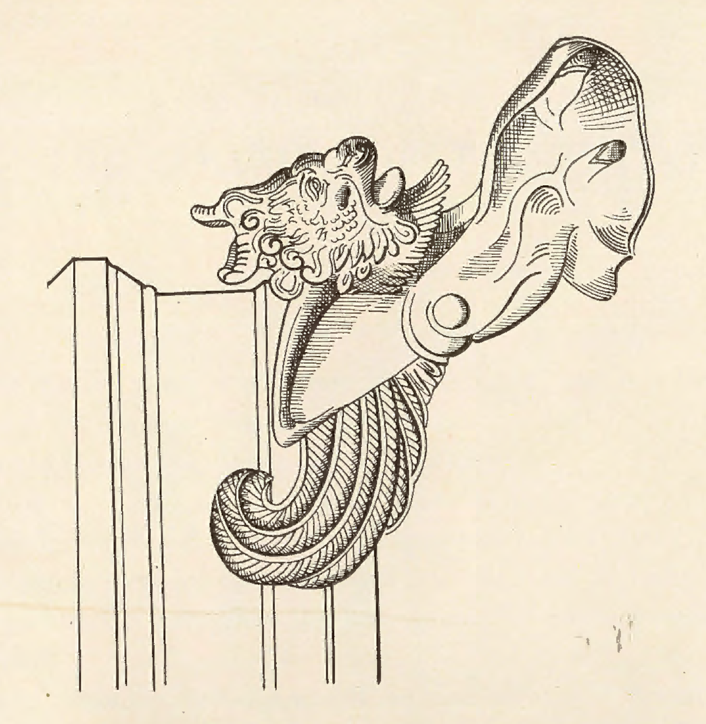


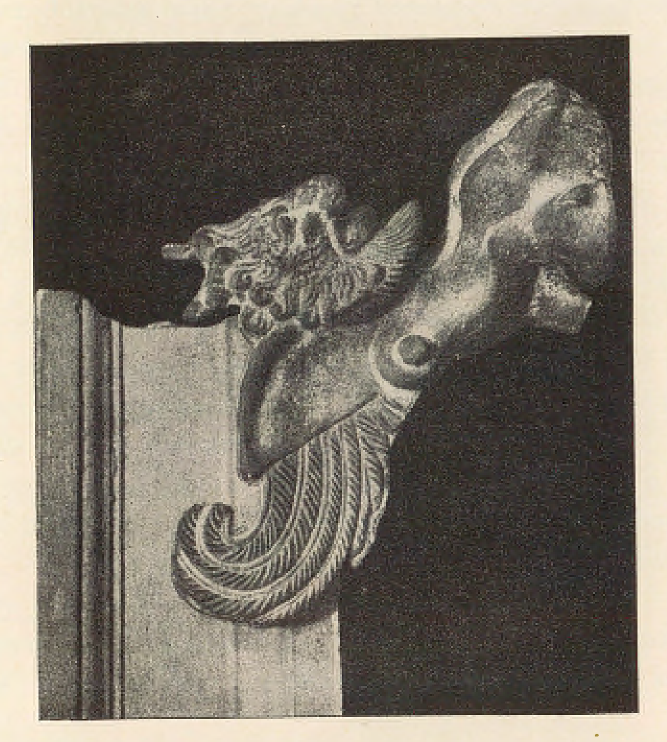
La statue de Sakha (vue arrière).





Support de socle (vue de face).





Support de socle (vue de profil).

THE CLEANING OF THE STATUE

BY

A. LUCAS.

The statue, which is of bronze, has been cast, and is hollow. The metal is not the same thickness throughout, the body being fairly thin, while the head, arms, hands and feet are thicker.

When found, the statue was badly corroded and the corrosion was not uniformly distributed, the head, left arm and hand and the feet being considerably corroded and the right arm and hand so badly corroded that no metal is left, while the body generally was comparatively little corroded.

As in places the corrosion was of the kind called the "bronze disease" (copper oxychloride), which gradually becomes worse, until the whole object is affected, cleaning was imperative. But, since the patina on the statue was generally a pleasant green colour (the green carbonate of copper, malachite), with patches of dark blue (the blue carbonate of copper, azurite) on the head, it was essential to do the cleaning in such a manner that the patina, so far as was possible, remained intact.

On account of the size, weight and fragility of the statue, as also in order to preserve the patina, any general chemical cleaning was impossible, so the corrosion was removed largely by means of very small chisels and fine emery paper, supplemented by the use of chemical solutions (chiefly sodium sesquicarbonate) for certain small areas where the powdery, light green oxychloride was specially marked.

The double pedestal and the feet of the pedestal, which are in the form of animal heads, were so badly corroded that only chemical cleaning was possible, which was done by means of a dilute solution of sulphuric acid and of an alkaline solution of Rochelle salt, used alternately, with frequent brushing with a small brass wire brush. When cleaned, it was seen that the pedestal was so thin and so full of holes that it would not

support the weight of the statue, so a fresh pedestal was made of wood, which was painted carefully to imitate the patina on the statue, and this has been done so well that, when seen through the glass case, it is impossible to tell that it is not the original bronze. Only three of the original feet of the pedestal were found, the fourth being missing. These three feet were cleaned in the same manner as the pedestal, namely with sulphuric acid and alkaline Rochelle salt, and as after the cleaning they were bright, they were patinated artificially by me to match the statue. The missing foot was reproduced by means of a lead cast, which was painted to resemble the other three, and, through the glass case, it is now impossible to tell, which of the four it is.

The cleaning of the statue, including the cleaning of the pedestal and the feet of the pedestal, was done by me in the museum laboratory but the reproduction of the pedestal and of the missing pedestal foot were done in the Museum workshops.

Plates XLIX and L show the condition of the statue before cleaning.

A. Lucas.



The Sakha statue before cleaning.



Head of the Sakha statue before cleaning.

ADVERSARIA SEMITICA

PAR

NOËL AIMÉ-GIRON.

Fidèle par force à la déplorable méthode qui m'est imposée par les circonstances, je publie ci-après les documents araméens découverts en Égypte ces temps derniers en les accompagnant de hâtifs commentaires.

122. — FRAGMENT DE LETTRE [1].

En mai 1938, M. É. Drioton, Directeur Général du Service des Antiquités, trouva fortuitement contre la face sud de la pyramide d'Unas et à même le sable le petit fragment de papyrus (0 m. 066 × 0 m. 050), reproduit (fig. 13), qui portait trois lignes de caractères araméens, incomplètes au début et à la fin. La première ligne seule est demeurée lisible, mais elle suffit à établir que le fragment appartenait à une lettre probablement officielle d'après le format du papyrus original qu'un heureux hasard nous permet d'estimer approximativement.

Le fragment porte en effet : כל עדן וכעת כן . . . C'est comme on le voit la fin de la formule initiale d'une lettre. D'après l'analogie avec les papyrus d'Éléphantine, il est permis d'envisager deux restitutions possibles

[1] Les numéros en chiffres gras, qui précèdent le titre de chaque notice, font suite à ceux qui figurent dans les *Textes araméens d'Égypte*, nos **1-112** et dans l'article *Adversaria Semitica* (*BIFAO*, t. 38, nos **113-121**).

du début suivant que l'on considère être en présence de la première ou de la seconde ligne de la missive.

En tenant compte du fait que l'interligne est de 2 centimètres comme sur les documents congénères, on peut estimer par analogie que les lignes

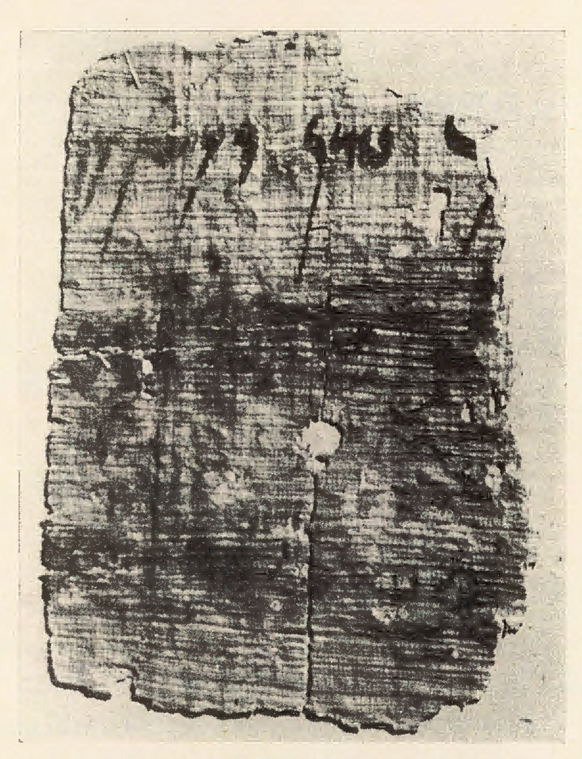


Fig. 13.

comportaient aussi de 47 à 50 caractères [1], d'où la restitution si notre fragment commence avec la première ligne du texte original :

1 [אל אחי . . . . . אחוך . . . . . שלם אחי אלה שמיא ישאל ב]כל עדן וכעת כן . . .

A mon frère N., ton frère N. Que le dieu du ciel accorde [2] *le salut de mon frère en tous temps. Et maintenant, ainsi. . .* [3].

[1] Cf. le papyrus araméen n° 37107 du Musée du Caire par exemple.

[2] Je traduis l'expression ישאל שלם d'après la note du P. Paul Joüon parue au tome XVIII des *Mélanges de la Faculté Saint Joseph*, p. 55.

[3] Cf. par exemple le début du papyrus 40 de Cowley, *Aramaic Papyri.*

Je crois cependant que le fragment débute plutôt par la seconde ligne du document et qu'il faudrait restituer en conséquence :

1 [אל מראן ____ ____ עבדך ____ זי ב ____ שלם

2 מראן אלה שמיא ישאל שגיא] בכל עדן וכעת כן. . . . . .

¹ *A notre seigneur. . . (nom et titre), ton serviteur. . . (nom et titre) qui réside à. . . (nom de ville).* ² *Que le dieu du ciel accorde grandement le salut de notre seigneur en tous temps. Et maintenant, ainsi. . .* [1].

Ces restitutions très vraisemblables, pour ne pas dire certaines, permettent d'évaluer la largeur du document complet à un peu plus de 25 centimètres. Quant à sa longueur, il n'est pas possible de l'estimer avec précision. On peut supposer seulement que, s'il s'agit bien d'une lettre officielle, écrite sur papyrus *ministre* qu'on me passe l'expression, elle devait compter un certain nombre de lignes après les trois ou quatre dont nous avons les restes. S'il était possible de déchiffrer ce qui subsiste des deux lignes faisant suite à celle que nous venons de restituer, nous serions peut-être renseignés sur la teneur de la lettre ou tout au moins vaguement sur le sujet traité et s'il comportait d'amples développements. J'avoue ne pouvoir lire qu'un *noun* incertain suivi d'un *šin* à la fin de la ligne 2.

* * *

La découverte de ce fragment de papyrus à la surface du sol laisse supposer qu'il a été poussé par le vent et s'est arrêté contre le premier obstacle sérieux rencontré. C'est, à ma connaissance, la seconde fois au moins qu'on enregistre le fait pour des documents araméens. Déjà, en 1924-1925, M. Jéquier avait trouvé au pied de la face sud du Maṣṭabat-el-Firʿaun [2], les trois lambeaux de papyrus araméens que j'ai publiés sous les nos 87-89 de mes *Textes araméens d'Égypte* [3]. Il est probable que

[1] Cf. Cowley, *op. laud.*, n° 30 entre autres.

[2] Remarquer que ce monument s'élève au sud de la pyramide d'Unas et juste dans le même alignement.

[3] Si ces trouvailles avaient eu lieu sur la face nord des monuments, elles ne signifieraient pas grand'chose, car le vent du nord est le vent régnant sur le plateau.

les fragments nos 5-75, parus dans le même ouvrage et trouvés en 1926 par M. Firth, avaient été également le jouet du vent puisqu'ils étaient mêlés à des débris de papyrus d'autre âge et d'autre nature. J'ignore s'ils ont été découverts sur la face sud d'un monument important, mais c'est très

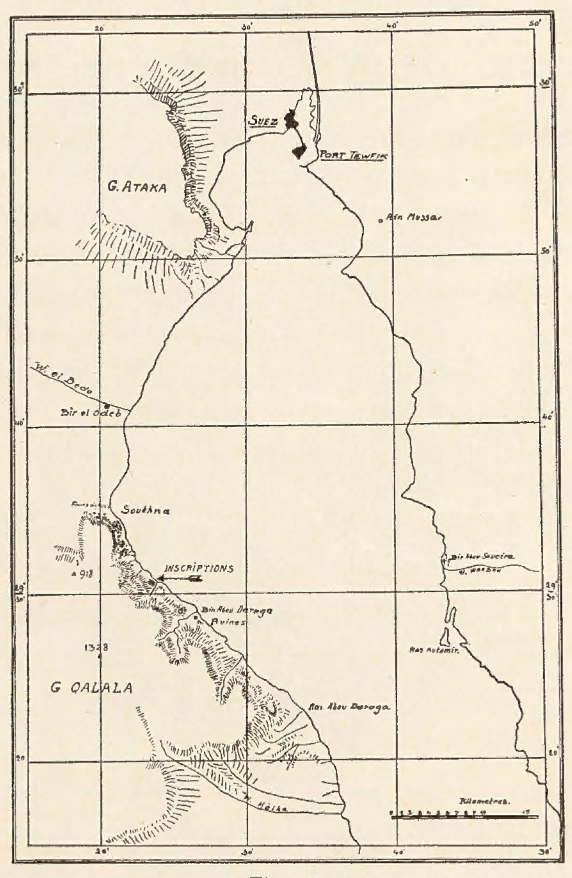


Fig. 14.

vraisemblable. On peut, semble-t-il, conclure sans trop de hardiesse de ces trouvailles fortuites de fragments araméens qu'à l'époque perse, un établissement assez important[1] de Sémites ou d'étrangers employant l'araméen, devait exister à Saqqârah, vers un point situé plus au sud[2]

[1] C'est-à-dire un lieu d'habitation ou les bureaux d'une administration.

[2] Peut-être encore plus au sud que le cimetière araméen fouillé en partie par M. Jéquier en 1928-29. Voir *Annales*, t. XXIX, p. 155-160.

que le Maṣṭabat-el-Firʿaun et qu'en cherchant dans la direction indiquée on mettra peut-être un jour la main sur un lot de papyrus rédigés dans leur langue.

Port-Saïd, décembre 1938.

123. — GRAFFITI «SINAÏTIQUES» D'ÉGYPTE.

M. A. Fontaine, ingénieur de la Compagnie du Canal de Suez, qui est aussi archéologue à ses heures et connaît fort bien les sites antiques de l'Isthme et du Golfe Héroopolite, m'avait signalé dernièrement un groupe d'inscriptions situé au sud de Suez dont il avait déjà déterminé le caractère sémitique et dont il ne fut pas difficile de préciser que c'étaient des graffiti nabatéens dans la variété d'écriture qu'on a coutume de nommer *sinaïtique*. Trois heures passées sur le site, à la fin de novembre 1938, permirent de confirmer ce diagnostic et de relever très sommairement quelques spécimens de ces textes que je publie ici avec les réflexions qu'ils suggèrent.

Le lieu où se trouvent les inscriptions est situé sur la côte ouest du Golfe de Suez à une distance d'environ 73 kilomètres[1] de la ville du même nom (fig. 14). Elles sont tracées sur des falaises de calcaire gréseux, autrefois verticales, aujourd'hui éboulées en partie, qui se dressent à une cinquantaine de mètres de la mer, le long de la piste récemment aménagée qui suit le rivage jusqu'à Qoṣeir.

Les graffiti, au nombre d'une quarantaine au moins, se divisent en plusieurs groupes éparpillés en désordre sur une longueur de près de 150 mètres[2]. Comme au Sinaï et au Wadi Gadammé, les caractères ont été gravés au moyen de deux pierres dont l'une aiguë faisait office de ciseau, l'autre ronde servant de massette. Ce procédé primitif laissait

[1] De Suez, il faut environ deux heures et demie pour franchir cette distance en automobile sur une piste parfois tourmentée qui suit de près ou de loin la mer : franchissant d'abord le Wâdy el-Abâr, on dépasse ensuite la petite caserne des Gardes-côtes à Bir Adeib, puis le poste de Suhné (refuge du Royal Automobile Club) et 13 kilomètres plus loin, dans une région absolument déserte, on atteint le site.

[2] Voir le croquis de la falaise reproduit pl. LI, d'après un dessin de M. A. Fontaine.

seulement de longues égratignures sur l'épiderme de la roche si le tracé était linéaire et produisait un trait épais quand le rocher était éclaté en des points successifs et rapprochés; il a donné des tracés minces ou larges, mais toujours peu profonds. Des siècles d'exposition aux intempéries ont délité la surface gravée au point que les inscriptions ne peuvent être ni estampées, ni photographiées facilement et que la copie n'est possible



Fig. 15.

qu'avec certains éclairages à jour frisant. Ce sera mon excuse de ne donner ici que quelques spécimens. On verra d'ailleurs plus loin que l'intérêt de ces graffiti n'est pas dans leur teneur qui ne nous apprend pas grand'chose, mais dans leur apparition en dehors de la péninsule du Sinaï.

Comme il vient d'être dit, nos textes se répartissent en plusieurs groupes. Les premiers seuls ont été succinctement reconnus et désignés par les lettres A, B, C, D, E, F, reportées sur la photographie ci-dessus (fig. 15). D'autres groupes de textes dont l'emplacement n'a pas été déterminé avec rigueur, s'échelonnent jusqu'à la lettre Z du croquis général (pl. LI) qui situe les derniers graffiti de la falaise.

Voici, sous toutes réserves, ce qu'un rapide examen m'a permis de déchiffrer :

A

Paix! ʿAbdallah	שלם עבדאלה	1
. . . .	. . . .	2

B

Sur les huit textes, au moins, que comprend ce groupe je reconnais seulement :

Paix!	. . . . .שלם	1
Paix! 'Afṣa fils de Šalimô.	Y שלם אפצי בר שלמו	2
Paix! Nošeigô fils de Taïmallâhi en bien.	שלם נשיגו בר תימאלהי ב[טב]	3
. . . .	. . . .	4
Paix! 'Afṣa.	שלם אפצי	5

C

Le sixième texte a seul été lu :

. . . .	. . . .	1-5
Paix! Wa'il fils de Wa'ilat...	...שלם ואלו בר ואלת	6

D

A gauche de C, après six lignes évanides :

. . . . 1-6

Paix! Garmalba'li fils de Ḥanṭalô	7 שלם גרמאלבעלי בר חנטלו
Paix! ------- yô en bien et en paix	8 שלם --------- יו בטב ושלם
Paix! Ḥaggô fils de	9 שלם חגו בר-----

E

Sur un bloc délité en surplomb :

. . . . . *fils de ----- ô en bien*	1 . . . . . בר ----- ו בטב
. . . . . *fils de 'Aušô en bien.*	2 . . . . . בר אושו בטב

F

Je ne retrouve plus mes copies.

Z

Ce dernier groupe comportait neuf textes pour le moins. Le septième et le neuvième se trouvaient à gauche des six premiers. Je crois pouvoir lire ainsi les inscriptions 4 et 5 :

. . . . 1-3

Paix! Paṣi fils de 'A'la	4 שלם פצי בר אעלא Y
Nošeigô fils de 'Aušô.	5 Y נשיגו בר אושו

Il est certain qu'un examen attentif et prolongé permettrait de lire à peu près tous les textes qui précèdent et ceux que je n'ai fait qu'entrevoir. Le temps et les moyens me font défaut pour entreprendre cette tâche que je laisse volontiers à d'autres. L'important était d'établir que des graffiti *sinaïtiques* se rencontraient aussi en Égypte. J'espère que c'est chose faite.

* * *

Il reste à rechercher pourquoi nos textes ont été gravés dans cet endroit désert et par qui. On sait que les inscriptions nabatéennes étaient jusqu'ici très rares en Égypte. On n'en comptait en effet que six qui sont par ordre d'importance :

1° Une inscription de huit lignes, trouvée à Tell el-Šugâfiyé dans le Wâdy Ṭoumîlât qui a été publiée par Clermont-Ganneau [1];

2° Un fragment d'autel en albâtre portant deux noms propres, découvert par J. Clédat [2] dans les ruines d'un temple nabatéen à Qaṣrawêt. Ce texte a été d'abord publié par de Vogüé [3] et repris au *Répertoire d'Épigraphie sémitique*, n° 1487. Le monument est conservé au Musée d'Ismaïlia;

3° Trois graffiti, copiés en 1896 par Percy Newberry au Wâdy Gadammé et publiés par Stanly A. Cook [4], puis repris dans le *Répertoire d'Épigraphie sémitique* sous le n° 489 et par Clermont-Ganneau [5]. Le dernier de ces textes a été photographié par M. F. Bisson de la Roque qui a suivi le Wâdy en 1922 lors de son voyage au Gebel Saïb [6];

[1] *RAO*, t. VIII, p. 229. Le monument est conservé au Musée du Caire, n° 45053.

[2] *Annales*, t. XII, p. 167.

[3] *CRAI*, 1911, p. 433.

[4] *PSBA*, t. XXVI, p. 72-73. On trouvera (pl. LI) la reproduction des copies de Newberry, nos 2, 3, 4 d'après un calque de M. J. Leibovitch. Le n° 1 qui est égyptien se traduit : *Lieu de campement nocturne de l'intendant Bnr-mr-wt.* Cette mention indique que les lieux d'étape sont demeurés les mêmes pendant des siècles.

[5] *RAO*, t. VI, p. 121.

[6] *Bull. de la Société Royale de Géogr. d'Égypte*, t. XI, p. 137. Je reproduis (pl. LI) le calque du texte photographié par l'auteur et qu'il m'avait autrefois communiqué.

4° Un graffito, découvert par W. Golénischeff sur une paroi rocheuse près des ruines d'un hydreuma romain, nommé actuellement Qaṣr el-Banât à mi-chemin entre la Vallée du Nil et le Wâdy Ḥammâmât et publié par l'inventeur [1] qui avait parfaitement reconnu la nature de l'inscription et en avait dégagé le début שלם et la fin בטב. Je proposerai avec réserves de lire ce texte :

Paix! Wa'il fils de Šakmallahi, en bien [2]. שלם ואל בר שכמלהי בטב

Sur les six textes dont il s'agit, les quatre derniers seuls nous intéressent par ce qu'ils sont congénères et contemporains des nôtres. C'est-à-dire que sous le triple rapport de l'onomastique, du formulaire et de la graphie ils sont analogues aux textes du Sinaï. Nous sommes donc aujourd'hui en mesure d'assurer qu'il existe en Égypte un groupe important de ces inscriptions, dites *sinaïtiques,* dont on croyait jusqu'ici l'aire strictement limitée à la Péninsule. Leur seule présence au Wâdy Gadammé, près du Wâdy Ḥammâmât et sur la côte ouest du Golfe de Suez, c'est-à-dire en Égypte propre, doit amener à reprendre les explications proposées jusqu'ici quant à leur origine et leur raison d'être.

L'hypothèse de B. Moritz [3], d'après laquelle ces textes auraient pour auteurs des pèlerins venus visiter les deux pics principaux du Sinaï, et celle de Clermont-Ganneau [4], qui voulait y voir l'affirmation d'un droit de propriété ou de jouissance sur les pacages et les palmeraies de la Péninsule, se trouvent dès l'abord exclues, puisque nos graffiti égyptiens apparaissent hors du Sinaï et dans des lieux sans végétation. L'explication

[1] Article en russe dont je dois la connaissance à l'amitié de l'auteur, paru dans les *Comptes rendus de la Section orientale de la Société russe d'Archéologie,* t. II, livre I, p. 65-79 et pl. I, n° 3.

[2] Le nom propre Šakmallahi serait écrit fautivement sans *aleph.* Ce graffito n'est pas mentionné dans l'inventaire des textes nabatéens d'Égypte donné par J. Cantineau, *Le Nabatéen,* t. I, p. 20.

[3] *Der Sinaï Kult in heidnischer Zeit,* p. 31.

[4] *RAO,* t. IV, p. 190. Voir la réfutation de Moritz, *op. laud.,* p. 7.

proposée par W. Budge [1] de les considérer comme des épitaphes s'avère également insoutenable, car on n'aurait pu enterrer de nombreux corps au pied d'un même rocher et que, d'autre part, on n'a jamais trouvé trace de sépulture, ni d'ossements dans le voisinage d'un bloc inscrit.

Resterait donc seule plausible, la solution proposée par J. Euting dans l'avant-propos de ses *Sinaitische Inschriften,* qui voulait voir dans les graffiti du Sinaï des inscriptions tracées par des marchands nabatéens alors que les caravanes avaient fait halte pour permettre aux chameaux de se reposer et de paître aux alentours. Mais B. Moritz [2] fait remarquer, entre autres, qu'on trouve plusieurs centaines d'inscriptions au Wâdy el-Lejâ où il ne pousse aucune végétation. Il ajoute que les régions du sud et particulièrement la partie est de la Péninsule, lieux de passage indiqués et riches en pâturages, n'ont livré aucun texte. Toutes les hypothèses proposées semblent donc s'écrouler. En tenant compte des nouvelles données apportées au problème par l'existence des graffiti d'Égypte, il faudra chercher désormais une autre solution sans espoir toutefois de clore définitivement le débat.

B. Moritz a fort judicieusement souligné que les quelques 2600 textes du Sinaï connus [3] se trouvaient tous localisés, à peu d'exceptions près, dans l'aire occidentale de la moitié sud du Sinaï [4] et qu'ils étaient rassemblés dans les vallées ou gorges qui servent de voies d'accès aux pics du Serbâl et du Sinaï [5]. Il en a conclu que ces routes étaient suivies par des pèlerins qui allaient visiter les deux plus hauts sommets de la Péninsule. Cette explication pourrait à la rigueur être invoquée pour expliquer la présence des textes sinaïtiques du Golfe de Suez si du bord de la mer on pouvait apercevoir les prétendues montagnes saintes. L'usage islamique moderne en Orient, qui a succédé à d'anciennes coutumes, veut en effet que les croyants dressent des *mešâhid* (مشاهد) de tous les points de la plaine d'où est visible le *maqâm* (مقام) du saint élevé souvent sur une hauteur [6]. C'est en quelque sorte une manière concrète de se rappeler à

[1] *Cook's Handbook of Egypt,* p. 548, 574. Voir réfutation de Moritz, *ibid.*

[2] *Op. laud.,* p. 8.

[3] Publiés dans le *CIS,* 2° partie, n°s 490-3233.

[4] *Op. laud.,* p. 5.

[5] *Op. laud.,* p. 6.

[6] Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue,* p. 54.

la bienveillance du *Wêly* enterré là. On en peut facilement conclure par extension que, pour nos nabatéens, graver son nom accompagné d'un vœu de bon augure en vue d'une montagne sainte aurait pu avoir également pour résultat d'engendrer une *barâka* spéciale en faveur de l'auteur de l'inscription. Malheureusement du rivage égyptien en question on n'aperçoit de l'autre côté du golfe que les derniers contreforts du Jébel el-Tîh, mais aucun des hauts sommets du Serbâl ou du Jebel Mousa. La localisation des textes n'aurait donc pas la cause religieuse supposée par l'épigraphiste allemand.

Examinons maintenant l'époque à laquelle les graffiti du Sinaï ont été exécutés. Sur le grand nombre de textes que nous possédons, cinq seulement portent des dates, exprimées selon l'ère de Bosra et qui correspondent aux années 149, 189, 204, 230 et 253 de notre ère. Les inscriptions considérées s'échelonnent donc sur une durée d'un siècle environ [1] et leur paléographie est assez connue pour permettre d'affirmer que nos textes *sinaïtiques* d'Égypte bien que non datés, remontent à la même époque.

Les graffiti appartenant à tout le groupe ainsi constitué sont donc bien localisés quant à l'espace et au temps : ils occupent la moitié sud-ouest du Sinaï ainsi que la partie nord-est de la côte égyptienne de la Mer Rouge et s'échelonnent, à peu près, de la moitié du Iᵉʳ siècle à la première moitié du IIᵉ siècle, soit depuis un peu après l'annexion de la Nabatène et la création de la Province d'Arabie en 106, jusqu'à quelques années avant la chute de Palmyre en 270. Y aurait-il un rapport de cause à effet entre ces deux faits et l'existence de nos graffiti? Je n'oserais l'affirmer et laisse à de plus compétents dans les choses romaines le soin de rechercher si par hasard, à l'occasion de la lutte commerciale poursuivie pour détourner par l'Égypte et au profit de Rome, le transit déjà réduit des marchandises qui se faisait encore par l'Arabie [2], l'établissement d'un strict cordon douanier à la frontière égyptienne n'aurait pas amené des caravaniers nabatéens à devenir contrebandiers et à choisir des lieux peu

(1) Cf. B. MORITZ, *op. laud.*, p. 32 et suivantes où l'on trouvera exposées en détail, les raisons qui fixent cette durée avec une quasi certitude.

(2) Cf. A. KAMMERER, *Pétra et la Nabatène*, p. 261-62.

fréquentés, mais cependant voisins de la route commerciale qui traverse le Sinaï d'est en ouest, pour y attendre l'occasion de faire passer leurs marchandises en fraude. On pourrait aussi rechercher la solution du problème dans une direction diamétralement opposée et voir au contraire des douaniers dans les auteurs de nos inscriptions en se rappelant que l'*arabarque*, dans l'Égypte romaine, commandait des chameliers et des cavaliers nabatéens, chargés d'empêcher l'entrée des marchandises en contrebande dans le pays [1]. Ces fonctions devaient les obliger à fréquenter, tout comme ceux qu'ils avaient mission de poursuivre, les endroits d'où la fraude pouvait s'exercer; les modernes gardes-côtes égyptiens n'opèrent pas autrement. Dans les deux cas, des heures, voire même des journées d'attente en ces lieux déserts, auraient donné tout le loisir nécessaire aux auteurs des graffiti pour entreprendre et mener à bien le travail assez long qu'ont dû demander les inscriptions et les dessins rupestres dits *sinaïtiques*.

Sans me leurrer sur la valeur de ces hypothèses, faites sans le secours d'une documentation suffisante qui me manque, je les livre à la critique en lui demandant de ne pas se montrer trop sévère.

Port-Saïd, janvier 1939.

124. — GRAFFITI ARAMÉENS.

Dans le présent tome XXXIX des *Annales*, p. 103 et sous le titre : *Three stelæ from the South-eastern desert*, M. ALAN ROWE a publié trois monuments hiéroglyphiques du Moyen Empire entrés récemment au Musée du Caire. Ils proviennent des anciennes mines de cuivre du Wâdy el-Hûdi au sud-est d'Assoûan. L'un d'eux, la stèle d'Horus [2] dont on trouvera la description détaillée et la reproduction dans l'article cité, porte un certain nombre de graffiti araméens, gravés au vᵉ/ivᵉ siècle avant notre ère tant sur le fronton que sur la tranche gauche. Tracés hâtivement sur le calcaire, ces textes sont d'une lecture assez malaisée, c'est pourquoi malgré les copies et les nombreux frottis au papier d'étain que M. J. Leibovitch, le si obligeant Secrétaire des Publications du Service, avait

(1) Cf. LESQUIER, *Revue archéologique*, 1917, 2, p. 95, cité d'après CLERMONT-GANNEAU, *R A O*, t. VIII, p. 252. — (2) N° 71901 du *Journal d'entrée*.

bien voulu exécuter et m'adresser, j'ai tenu à examiner le monument lui-même, espérant que l'autopsie permettrait peut-être de résoudre plusieurs difficultés de lecture. Le peu de temps dont je disposais n'a pas permis de réaliser cet espoir et de nombreux passages restent douteux. On peut considérer que le déchiffrement a été fait presque exclusivement d'après des photographies, prises à jour frisant et reproduites avec cette note. Tous ceux qui ont travaillé dans ces conditions savent que rien n'est plus trompeur qu'une photographie et à quelles erreurs on s'expose en acceptant, sans les vérifier sur l'original, des lectures qui paraissent certaines sur la reproduction photographique d'un texte épigraphique.

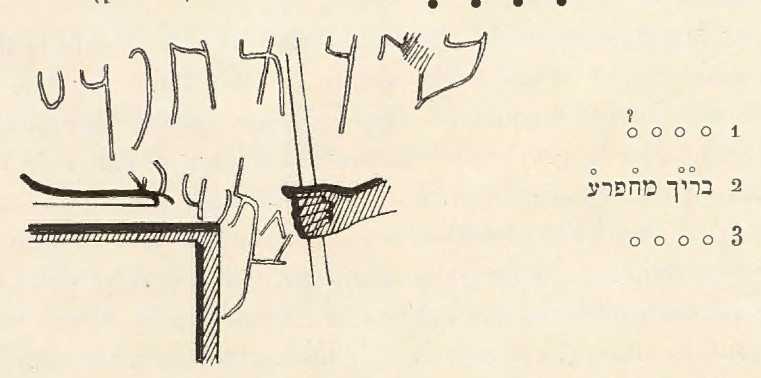
*
* *

La stèle que nous étudions porte sur le fronton trois proscynèmes et un mot isolé deux fois répété, sur la tranche gauche trois autres proscynèmes au moins.

FRONTON

N° 1.

Entre le déterminatif du nom de la déesse Satet et l'Horus sur le *sereḫ*, trois lignes dont la première est presque entièrement détruite par une cassure (pl. LII) :



Ligne 1. Traces de trois lettres au moins qui ont été emportées par une cassure et rendues plus indécises encore par le ciment employé pour réparer le monument.

Ligne 2. Probablement au début, le participe passif בריך dont le ר et le י sont très douteux, suivi d'un nom propre qui, comme je le lis, paraît

égyptien. On pourrait tenter de le rapprocher du nom si commun à cette époque : *wꜣḥ-ib-rꜥ* dont nous connaissons par ailleurs la transcription araméenne וחפרע. Il faudrait supposer qu'ici le מ initial a été écrit pour ו par suite d'une confusion entre le son *m* articulé faiblement et le son *w*, confusion possible pour un étranger de langue araméenne. On pourrait aussi, ce qui serait plus hasardeux encore, tenter de rapprocher MḪPHRꜥ du nom propre *mꜣm-n(?)-wꜣḥ-ib-rꜥ*, attesté en démotique [1].

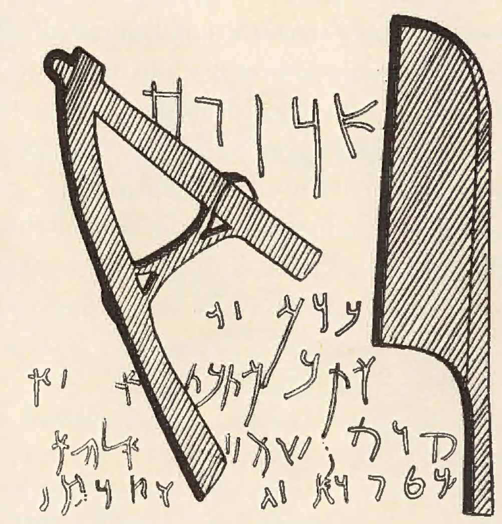
Je m'empresse d'ajouter que le dernier caractère lu ע pourrait être un ז auquel un défaut de la pierre aurait donné une autre apparence. Dans ce cas, le nom en litige deviendrait MḪPRZ et prendrait les allures d'un nom propre étranger, peut-être perse.

Ligne 3. Je ne puis rien tirer de raisonnable des traits confus qui composent cette ligne.

Malgré ce piètre déchiffrement, l'analogie avec les textes qui suivent nous autorise à conclure que nous avons bien affaire à un proscynème dont nous traduirons la seconde ligne sous toutes réserves : . . . *béni soit Waḥiphrê* . . .

N° 2.

Cinq lignes (pl. LII) disposées : une au-dessus du signe ☥, les quatre autres au-dessous, et de part et d'autre de sa plus longue branche :



1 ארזוח
2 ברך זי
3 כתב כתיבתא זא
4 קדם שמשא אלהא
5 בטורא זי מצרין?

[1] F. Ll. Griffith, *Catal. of the demotic papyri in the J. Rylands Library*, t. 3, p. 451.

Ligne 1. En vedette du proscynème, le nom du dédicant ARZWḤ (?) qui n'est pas égyptien, ni sémitique. Le troisième caractère pourrait être lu à la rigueur נ eu égard à sa longueur. On ne peut songer à voir dans ce signe un ת et à rapprocher le mot ainsi obtenu de la série des noms propres perses en *Arta*... et particulièrement de l'ארתוה, auteur de l'inscription n° 5 ci-après.

Ligne 2. Le participe *berîk*, écrit cette fois sans *yôd*. L'usage orthographique dans l'araméen d'Égypte n'est pas fermement établi à cette époque et l'on trouve indifféremment le son *î* noté ou omis dans l'écriture.

Ligne 3. כתיבתא pour désigner une inscription ne s'était pas encore rencontré dans l'araméen d'Égypte. Noter qu'en nabatéen on emploie כתבא dans ce sens [1].

Ligne 4. Bien noter, comme le confirme notre n° 5 et des tournures analogues figurant dans les textes égyptiens [2], que le membre de phrase : *celui qui a écrit cette inscription*, est une incise. Il faut comprendre en conséquence : *Béni soit devant le dieu etc.... celui qui a écrit cette inscription.*

Il serait désirable de pouvoir s'assurer si l'א final de שמשא existe réellement. La présence de l'état emphatique établirait alors sans aucun doute possible que la divinité invoquée ici est bien, comme je le suppose, une traduction de l'Égyptien *pꜣ-Rʿ*, le *soleil* et non le dieu Šamaš [3].

Ligne 5. A cause de la petitesse des caractères que l'auteur de l'inscription a été obligé de réduire faute d'espace et des faux traits dus au grain du calcaire, le déchiffrement de cette ligne demeure très incertain. J'ai tour à tour hésité à lire : אלהא רבא מראן זי באתר(א) זנה, *le grand dieu notre seigneur qui est dans ce lieu* ou [4] : אלהא רבא אלה[א] זי מצרין *le grand dieu, le dieu de l'Égypte*, transcriptions et rendus qui présentent chacun des difficultés grammaticales ou d'interprétation des signes sur lesquelles je ne m'étendrai pas. Je me suis arrêté pour finir à la lecture assez différente : אלהא בטורא זי מצרין qui ne vaut peut-être pas mieux, mais que le proscynème n° 7, ci-après me permettra d'essayer de justifier.

[1] Cf. par exemple RÉS. n° 1106, graffito de Medâïn Sâleḥ, où dans la même phrase qu'ici on trouve : כתב כתבא דא.

[2] Cf. dans une lettre démotique contemporaine de nos textes : *Nous bénissons (le satrape) Phérééndatès devant Ḥnoum, le grand dieu.*

[3] Voir plus loin commentaire de la ligne 3 du n° 7.

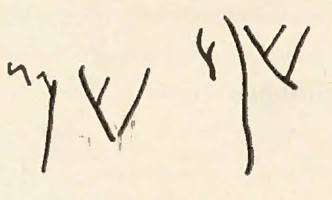
[4] Cette lecture ne tient pas compte du dernier trait qui paraît figurer à la fin du texte et qui est peut-être accidentel.

En tenant compte des observations précédentes, on pourrait proposer pour l'ensemble du texte la traduction suivante :

¹ *Arzouwaḥ!* (?) ² *Béni soit celui qui* ³ *a écrit cette inscription,* ⁴ *devant le dieu Soleil* ⁵ *dans la Montagne d'Égypte.*

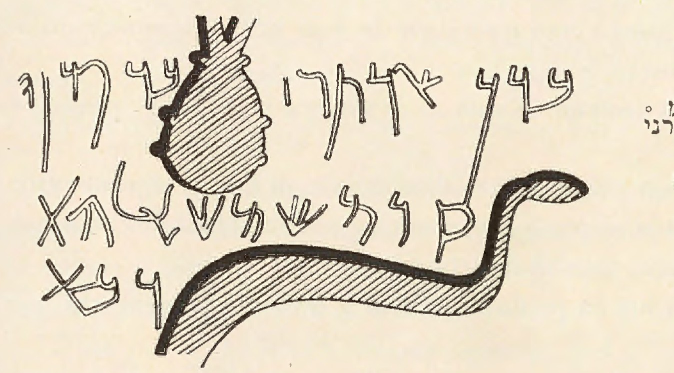
Nos 3-4.

A gauche du groupe, à la hauteur de ☥ et de, trois lettres deux fois répétées (pl. LII) dont la dernière paraît être un א ou un י : שני. Je ne sais comment expliquer ce mot. Faut-il le considérer comme un nom propre? Est-ce le terme «second», pris au sens de l'akkadien *šanu*, c'est-à-dire le *sous-chef?* Bien d'autres hypothèses sont possibles aucune n'entraîne la certitude.



N° 5.

Entre les signes et le mot, trois lignes (pl. LII) dont la première est interrompue par le vase du signe *mj* :



1 ברך ארתוה בר פרני
2 קדם שמש אלהא
3 רבא

Ligne 1. *Berîk* écrit sans י, suivi d'un nom propre perse dont la dernière lettre n'a pu être gravée entièrement à cause de la dépression due au hiéroglyphe. Le patronymique qui suit le mot *fils* doit aussi être

étranger, l'incertitude du sens qu'il peut avoir amène une incertitude de lecture encore plus grande. Y a-t-il quatre signes ou trois seulement?

Ligne 2. Ici sans aucun doute possible שמש est écrit sans *aleph*. Je pense malgré cela qu'il ne faut pas non plus rendre le mot en litige par *Šamaš*.

L'ensemble serait à traduire :

[1] *Béni soit Artawah (?), fils de* PRNI (*ou* MNI) [2] *devant le Soleil le grand dieu.*

TRANCHE

N° 6.

Après le premier tiers de la tranche, restes d'un proscynème de quatre, peut-être de cinq lignes (pl. LI et LIII). Le texte est coupé de cavités produites par l'usure du calcaire et très effacé. Je n'en puis déchiffrer que quelques mots :

1 בריך זי כתב כ ○ . . . . ○ ○ ○ ○
2 ○ ○ ○ ש? . . . . דאבך??? ○
3 . . . . ○ ○ ○ ○ . . . . . מלכא ○?
4 ?עבד אנה . . . . תא

Ligne 1. Les trois premiers mots ; *Béni soit celui qui a écrit* paraissent à peu près certains. Les traces qui suivent le *kaph* qui vient après ne paraissent pas favorables à une restitution du mot כתיבתא comme nous y engagerait les textes n°s 2 et 7.

Ligne 2. Devait contenir le nom de la divinité invoquée et peut-être celui du dédicant.

Ligne 3. Donnait peut-être une date et le nom du roi régnant avant le mot מלכא, mais je ne puis tirer aucune indication précise des traits qui subsistent çà et là au courant de cette ligne.

Ligne 4. עבד à lire au participe présent à cause du pronom אנה qui suit.

Malgré toutes ces incertitudes et en s'inspirant du texte de la stèle araméenne trouvée près d'Assouan (RÉS. n°s 438 et 1806) on peut proposer sous toutes réserves d'esquisser provisoirement la traduction suivante :

[1] *Béni soit celui qui a écrit (cette invocation)* [2] *(devant le dieu X.; N. fils de N.;* [3] *tel mois, telle année du roi N. Moi, je fais ce. . . .*

N° 7.

Au-dessous du précédent, proscynème de huit lignes (pl. LIII-LVI) que je proposerai de lire et de traduire provisoirement ainsi :

1 ברך זי כתב
2 כתיבתא זא קדם
3 אלה טורא ואלה מצרין
4 זי יש א לה שלם [ור]חמן שג[יא]
5 בכל [עדן] [וט]לה ?vacat
6 מן כל "ב" באי[שתא] וברך
7 זי יקרא [זי] כתבת . . . .
8 [יו]ם . . . . לפחנס שנת 10
9 כתב כתיב[תא זא] . . . . vacat

[1] *Béni soit celui qui a écrit* [2] *cette inscription, devant* [3] *le dieu de la Montagne et le dieu de l'Égypte* [4] *qu'il (le dieu) lui accorde santé et miséricorde (??)* [5] *en tout temps (??) et secours (?)* [6] *contre tout mal (?) Béni soit aussi* [7] *celui qui lira (?) ce que? j'ai écrit. . . . . . .* [8] *le jour. . . . . . . de Paḥons (?) de l'an 10?.* [9] *A écrit cette inscription (?). . . . ?*

Comme on le voit, le déchiffrement et la traduction des lignes 4-9 demeurent très incertains et pourraient probablement être améliorés par une étude prolongée du monument lui-même. Je vais néanmoins essayer de justifier mon audacieux rendu.

Lignes 1-2. Sont semblables aux lignes 2, 3 et 4 du graffito n° 2 et les observations faites ci-dessus s'appliquent également ici.

Ligne 3. Après beaucoup d'hésitation, je me suis arrêté à la lecture טורא pour le second mot qui semble également figurer à la ligne 5 du texte n° 2. Ici, à vrai dire, seul le *rêš* est douteux. La hampe de ce signe

paraît un peu longue et à première vue appellerait plutôt une lecture *noun.* Il faut cependant remarquer que dans nos textes la barre verticale des ר et des ד présente une longueur inaccoutumée. On peut comparer, par exemple, au signe en litige, le ר de la seconde ligne du présent texte et le ר de la ligne 1. Je crois de plus que le tracé non rectiligne de la hampe du signe que je lis ר, a été produit par la petite cavité de la pierre, visible sur la photographie, qui se trouvait sur le passage du tesson employé comme poinçon et qui a dévié sa course. Il me semble enfin distinguer, tant sur les frottis que sur la photographie, les linéaments de la tête du *rêš.* Quant à l'א qui suit, il doit son apparence un peu hétéroclite à la présence d'un petit coquillage bleuâtre, pris dans la masse du calcaire et dont la rupture par le milieu a donné le petit cercle apparent sur la photographie.

Sans donner la lecture טורא comme certaine, je la tiens pour très probable et vais tenter d'expliquer le sens particulier qu'il y aurait lieu, selon moi, d'accorder ici au mot «montagne». Il est visible que *la Montagne* est opposée à l'Égypte et cela amènerait à penser que ce nom désigne la Perse par opposition à la Vallé du Nil, comme le témoignage de la *Chronique démotique,* entre autres, permettrait de l'établir. Les égyptologues savaient depuis longtemps que le mot égyptien *ḫꜣś-t «montagne»* désignait d'abord le *désert* (aujourd'hui l'arabe جبل a aussi les deux sens en Égypte), puis les *pays étrangers* en général, mais le texte démotique invoqué (col. V, l. 15) précise en disant : «Les hordes de fauves de la montagne (hiér. 𓈋 *ḏw* > dém. *twꜣ*) ont marché vers l'Égypte, c'est-à-dire les *pays étrangers* (𓈉 *ḫꜣś-t*) qui sont à l'est et à l'ouest du pays. Ceux qui ont marché vers l'Égypte ce sont les Mèdes[1] (comprendra les Perses).» Malgré ce qu'il y aurait de tentant à vouloir trouver ici une mention de la Perse, j'estime qu'il faut chercher une autre explication. D'abord parce qu'il serait illogique que des étrangers, capables d'écrire, n'aient pas su exprimer le nom de leur propre pays en caractères araméens et ensuite parce que le mot טורא correspond dans notre graffito, non pas à l'égyptien *ḫꜣś-t,* mais à l'égyptien *ḏw* qui figure aussi dans le

[1] Sur cette dénomination des Perses, cf. W. Spiegelberg, *Die sogenannte Demotische Chronik,* p. 94 et Ed. Meyer, *Sitz. pr. Ak.* 1915, t. XVI, p. 298.

passage de la *Chronique démotique* cité plus haut; ce dernier mot cumule également les sens de *montagne,* de *désert* et probablement de *Nubie* qui paraît ressortir d'un autre texte démotique, contemporain celui-là des graffiti araméens que nous étudions. Il s'agit d'une lettre adressée au satrape Phérendatès et qui provient certainement d'Assouan, bien que le papyrus ait été acquis au Caire[1].

Pour conclure, il semble que טורא soit à traduire ici par *Montagne* avec le sens un peu plus précis de montagne de Nubie avec la nuance plus spéciale encore de montagne de Nubie d'où l'on extrait les pierres ou le minerai, soit plus brièvement : *carrière, mine nubienne.*

Le dieu soleil invoqué dans nos proscynèmes, ne serait autre, selon moi, que le dieu Min-Rê qui, comme on sait, était un dieu du désert dont le nom figure souvent dans la région du Wâdy Ḥammâmât où se trouvaient aussi des carrières célèbres. Cela expliquerait pourquoi, dans la correspondance démotique d'époque perse, trouvée à Éléphantine on rencontre fréquemment le dieu Phrê, associé à la divinité locale Ḫnoum ou la remplaçant dans les formules de salutation; par exemple au début de la lettre à Phérendatès citée plus haut[2], où il est écrit : *Puisse Phrê* (*pꜣ-Rʿ*) *allonger son existence.* C'est un parallèle des plus suggestifs aux bénédictions qu'on demande au dieu, innomé dans le texte araméen que nous étudions, pour le שלם du dédicant. Ce dieu est sans aucun doute le שמש invoqué nommément dans nos nos 2 et 5 qui figurent sur la même stèle.

Ainsi que je l'ai dit au début de ce trop bref commentaire, les lignes 4-9 présentent beaucoup d'incertitudes et je donne mes restitutions sous toutes réserves et sans les discuter par le menu car cela m'entraînerait trop loin. Je me bornerai donc à faire quelques remarques :

Ligne 4. A première vue, le texte semble porter יש ○ ן לה; cependant en y regardant de plus près on croit constater que l'espace laissé en blanc après le ש est dû au creux profond qui affecte le calcaire en cet endroit et devait exister anciennement. L'auteur du graffito a été obligé de sauter

[1] W. Spiegelberg, *Sitzungsber. pr. Ak. Wiss., Phil.-Hist. Kl.,* 1928, t. XXX, p. 614 et 616, n. VII.

[2] W. Spiegelberg, *op. laud.,* p. 614 et 616, n. IV.

cet espace pour graver plus loin un א semblable à celui qui figure au début de la ligne précédente. Le trait descendant qui semble avoir appartenu à un *noûn* doit être accidentel comme les autres traits bordant la dépression que porte la pierre à cet endroit. Instruit par la difficulté qu'il venait de rencontrer, l'auteur du texte a reporté assez loin les deux dernières lettres du groupe לה. — Donc lire l'ensemble ישאלה. Le mot ר[חמ]ן, qui est restitué en grande partie, serait à lire רחמין comme dans Daniel 2,18; il se retrouve dans les *Aramaic Papyri* de Cowley n°s 30², 31² et 38², écrit sans *yôd* comme ici. — La phrase ainsi obtenue pour cette ligne rappelle beaucoup les formules de souhaits des papyrus d'Éléphantine et nous incite à proposer, pour les traits désordonnés qui la terminent, la lecture שגיא[א]. Des trois dents du *šin*, on ne voit plus que le haut au bord de la cassure, la branche gauche du guimel semble être le prolongement de la queue du *noûn* qui termine la ligne 3, quant au *yôd* un peu grand il n'en subsisterait que la moitié.

Ligne 5. Cette ligne ne s'étendait probablement pas comme les autres sur toute la largeur de la tranche. Elle pourrait bien avoir été ajoutée après coup et l'expression בכל [עדן] restituée pour moitié n'avoir été amenée que par l'analogie, déjà notée, de ce qui précède avec les souhaits par lesquels débutent certains papyrus d'Éléphantine. Les deux profondes cavités qui suivent, probablement anciennes, ont contraint le dédicant à écrire un peu plus loin les mots que je restitue [ו]טלה. Comme le contexte oblige à chercher une expression signifiant *protection*, le mot טלה, qui figure dans la version araméenne de l'inscription de Bisoutoun, paraissait indiqué pour combler la lacune. — Il semble que cette ligne se soit arrêtée ici.

Ligne 6. La lecture du mot באי[שתא] restitué en partie est assez douteuse. Ce groupe est précédé d'un signe qui a l'aspect d'un ב mal formé. Le graveur aurait, semble-t-il, tenté d'abord de tracer là le *bêth* du mot באישתא, gêné par les aspérités de la pierre, il aurait repris son mot en entier un peu plus loin. — Toutes les lettres de וברך sont douteuses; je crois cependant reconnaître, après un *wâw*, la ligature assez fréquente d'un *bêth* et d'un *rêš*, suivie d'un *kaph*. Ici commence une nouvelle phrase qui débute par le participe passif *berîk*.

Ligne 7. Après le relatif זי, assez incertain, un blanc dû probablement à un défaut de la pierre, puis le verbe יקר[א] dont la lecture n'est pas

tout à fait assurée. L'éclat de calcaire triangulaire qui a laissé la cavité suivant ce verbe a emporté la tête du *kaph* de כתבת. J'ai cru possible de combler la lacune ainsi produite, par le relatif זי ce qui donnerait un sens acceptable. On attendrait ensuite quelque chose comme le pronom אנה, puis le nom de l'auteur du proscynème ou encore l'adverbe תמה. J'avoue ne voir rien de semblable à tout cela dans les quatre ou cinq barres verticales qui semblent parallèles et tombent perpendiculairement sur un trait épais qui souligne le tout : estampages et photographies sont absolument insuffisants, même pour tenter une lecture aventurée comme celles qui figurent tout le long de cette note.

Peut-être avons-nous seulement affaire à des chiffres : les traits seraient des barres d'unité énonçant un quantième, mais il faudrait alors un ב devant les chiffres et un ל pour introduire le nom du mois araméen qui devrait se cacher dans la fin de la ligne. Je crois lire en effet un nom de mois égyptien à la ligne suivante.

Ligne 8. Si l'on se ralliait à l'hypothèse d'une double date dont la notation à l'araméenne figurerait à la fin de la ligne précédente, nous pourrions proposer de répartir entre la fin de la ligne 7 et le début de la présente ligne, la formule הו יום qui précède habituellement l'équivalent égyptien du quantième et du mois. Le premier signe conservé de la ligne 8 serait lu *mem* et représenterait la dernière lettre du mot יום, viendraient ensuite plusieurs barres d'unité en partie dans la lacune, suivies d'un ל introduisant le nom du mois égyptien attendu : פחנס. Je dois avouer que le *ḥêt* est douteux et que le dernier signe pourrait être interprété par *mêm* et non par *samek*, mais je m'empresse d'ajouter que dans l'écriture de ce texte, la barre médiane du ם est toujours plus courte que le trait de droite (comparer les *mêm* des lignes 2, 4 et 6) ce qui n'est pas ici le cas. Si l'on se refuse à lire le dernier signe *samek* pour y voir un *mêm*, on aurait le nom propre égyptien פחנם, mais dans cette alternative que faire du *lamed* qui précède. On n'aurait d'autre ressource que d'interpréter les restes des signes du début de la ligne par ברך, *berîk*, suivi d'un autre mot perdu dans la lacune et demandant une construction avec ל. Il serait aussi possible de considérer ce ל comme un *lamed auctoris* et de traduire : *fait par Paḫnum.* — Vient ensuite le mot année peut-être suivi du chiffre 10.

Ligne 9. N'appartient probablement pas au texte n° 7, l'écriture semble d'une autre main; ce doit être le début d'un proscynème qui n'a jamais été terminé.

*
* *

Il est dommage que le nom du roi qui pouvait être mentionné dans le texte n° 2, l. 3, avant מלכא, soit impossible à lire. On peut cependant supposer aussi que ce texte portait seulement : *année X du roi*, sans préciser davantage comme c'est souvent le cas. Même sans cette précision, nous pouvons, sans grande chance d'erreur, attribuer nos graffiti au ve siècle avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque perse : un nom propre au moins indiquant l'origine perse d'un des auteurs.

Nous savons, d'autre part, que les rois achéménides avaient poursuivi l'exploitation des carrières dans le pays et notamment au Wâdy Ḥammâmât [1]. Il n'y a plus, dès lors, lieu d'être surpris de voir sous le règne de ces souverains étrangers, continuer l'extraction du minerai de cuivre aux mines du Wâdy el-Hûdi, site proche de Syène qui était alors un centre important et une ville de garnison. Il est vraisemblable que c'est de là que partaient les ouvriers employés aux mines, distantes de quelques kilomètres seulement. Cette main-d'œuvre était probablement militaire comme à l'époque du Moyen Empire [2] et comme du temps des Perses au Wâdy Ḥammâmât. Sur ce dernier site, on a retrouvé en effet des inscriptions hiéroglyphiques, laissées par deux fonctionnaires perses : Artiyawahi et Ariyawrata, qui vécurent sous les règnes de Cambyse, Darius Ier et Xerxès Ier [3] et devaient être des chefs militaires, ainsi que pourrait l'indiquer le titre de *sarîs* [4] porté par l'un d'eux.

Ces hypothèses nous amènent donc tout naturellement à proposer de voir dans les auteurs de nos graffiti, des étrangers à l'Égypte puisqu'employant l'araméen pour rédiger leurs proscynèmes et, de plus, des soldats perses ou des mercenaires à la solde du Grand Roi.

(1) Cf. G. Posener, *La première domination perse..*, p. 179.

(2) Cf. Alan Rowe, *Three new stelae from the south-eastern desert,* présent volume des *Annales,* p. 103, n. 1.

(3) G. Posener, *op. laud.*, p. 178.

(4) *Ibid.*, p. 118 où l'auteur, qui a bien reconnu l'équivalence avec סרים, ne se prononce pas sur le sens précis de ce mot. J'ai des raisons de croire que nous avons affaire à un titre militaire. Je tenterai de les faire valoir à une autre occasion.

Quant au dieu *soleil* dont ils imploraient la bénédiction, nous avons déjà proposé d'y voir Min-Rê, la seule divinité susceptible d'être appelée à la fois : le grand dieu soleil et le *dieu de la Montagne et de l'Égypte.* Cette supposition peut encore s'appuyer sur les fréquentes invocations à Min [1] qui apparaissent dans les inscriptions laissées au Wâdy Ḥammâmât par les deux fonctionnaires perses Artiyawahi et Ariyawrata.

Ajoutons enfin que nos graffiti fournissent une certaine contribution à la connaissance du formulaire religieux des étrangers de langue araméenne, cantonnés à Syène et travaillant aux mines voisines. Ce formulaire, sémitique dans le fond et la forme, s'est conservé presque jusqu'à nos jours et il est curieux de rencontrer sur une stèle funéraire arabe de Ḥoms en Syrie [2], écrite quatorze siècles plus tard que les textes ici étudiés, les mêmes *termes* réunis :

الله ..... رحم من قرأ ومن كتب *Qu'Allah fasse miséricorde à celui qui a lu et à celui qui a écrit.*

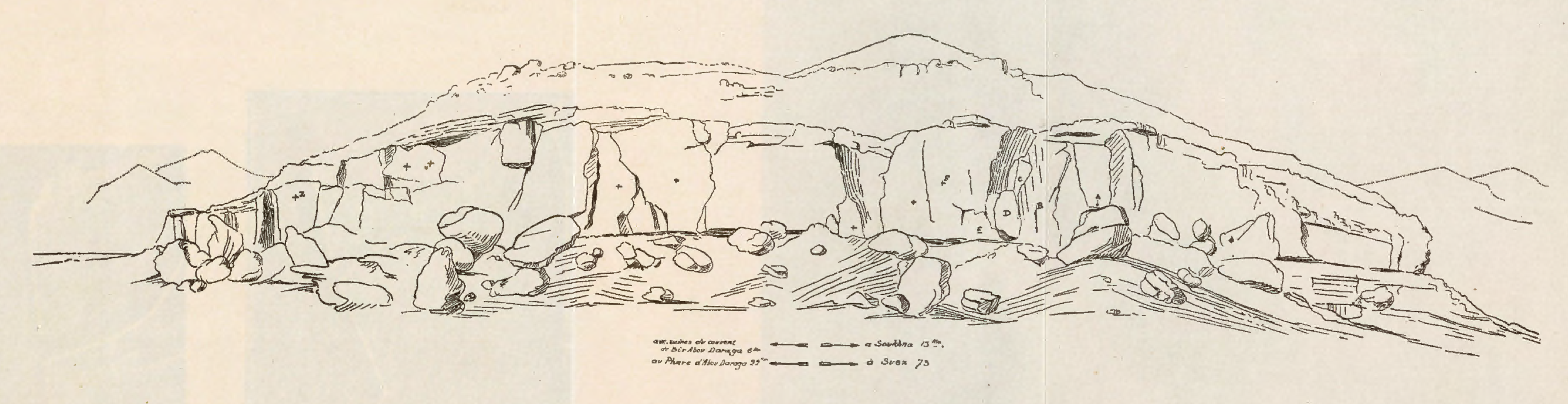
Eu égard aux multiples renseignements — tant sur l'Égypte à l'époque perse que sur les noms propres étrangers et le vocabulaire sémitique employé — que peuvent nous fournir de modestes textes comme ceux que nous venons d'étudier brièvement, qu'il me soit permis de recommander à l'attention des futurs voyageurs qui visiteront le Wâdy el-Hûdi, les graffiti araméens qu'ils rencontreront probablement sur ce site.

Noël Aimé-Giron.

Port-Saïd, 17 décembre 1939.

(1) Cités par G. Posener, *op. laud.*, textes n°s 27, 31, 33 et 34.

(2) J'ai publié ce texte en 1922 dans le *Journal asiatique* (janv.-mars), p. 75.



Site des graffiti «sinaïtiques», d'après un croquis de M. A. Fontaine.

1.

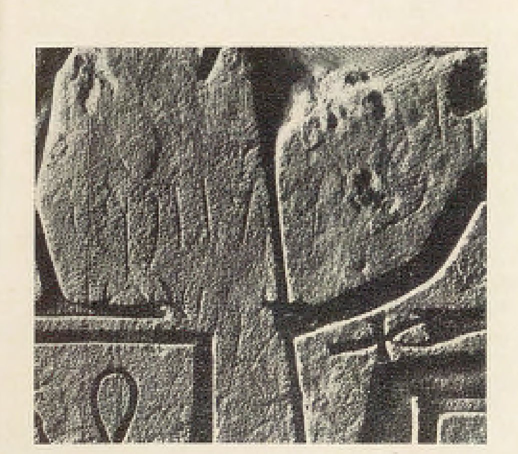
2.

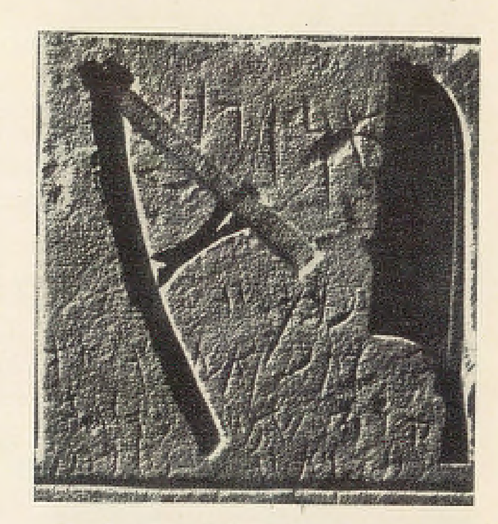
3.

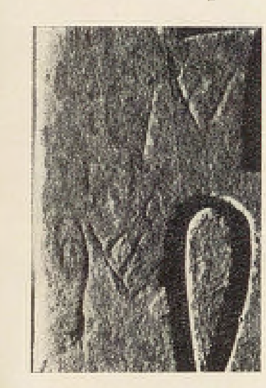
4.

Graffiti du Wâdy Gadammé, d'après P. Newberry.
Autre reproduction du nº 4, d'après F. Bisson de la Roque.

124. — Tranche, nº 6.


124, n° 1.


124, n° 2.

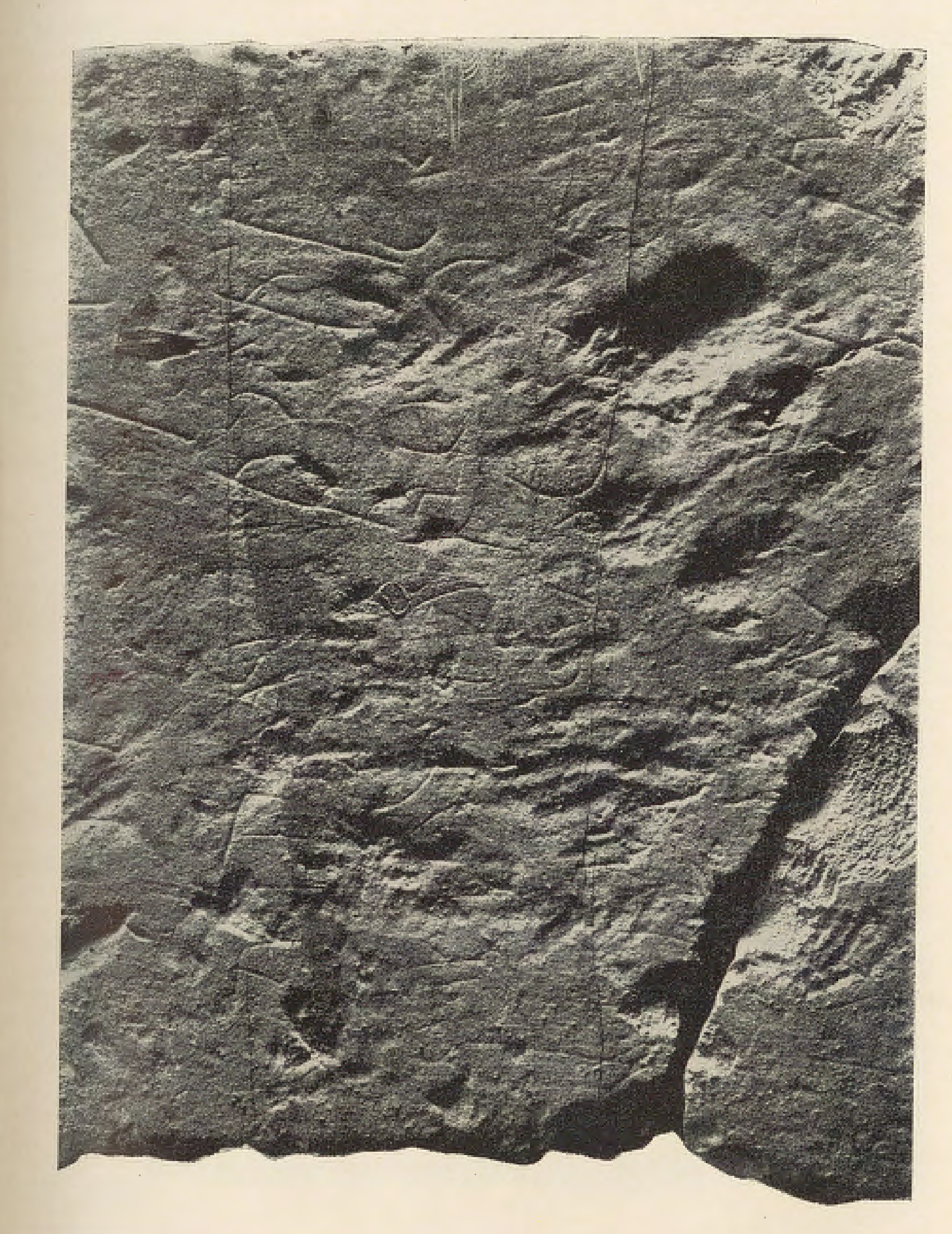

124, n°s 3 et 4.


124, n° 5.

Graffiti araméens de la stèle d'Horus (Fronton).



124, nos 6 et 7 début. Graffiti araméens de la stèle d'Horus (Tranche).



124, nº 7 suite. Graffiti araméens de la stèle d'Horus (Tranche).



124, nº 7 fin. Graffiti araméens de la stèle d'Horus (Tranche).

124, Ensemble du n° 7 d'après un calque.

VARIA

SCHIFFAHRT AUF DEM LANDE

VON

LUDWIG BORCHARDT †.

Eine Zeile des von Vogliano letzthin in Medinet Madi gefundenen Lobgesanges auf Amenemhet III.[1] dürfte das Rätsel lösen, das bisher[2] uns den Sinn des anscheinend nur in den Illahun-Papyris nachweisbaren, merkwürdigen Festnamens [3] *ḫn·t-nt-tꜣ* «Schiffahrt auf dem Lande» verdeckte.

In dem erwähnten Lobgesange wird vom Porramanres, dem mir bisher als Pramarres bekannten König Amenemhet III., als unglaubliches Wunder erzählt, ΩΣ ΕΠΛΕΙ ΕΝ ΟΡΕΙ ΑΞΟΣΙ ΚΑΙ ΙΣΤΙΩΙ, dass er auf dem Wüstengebirge mit Achsen und Segel gefahren sei. Zu diesem Segeln auf Achsen hat Vogliano, wie er neulich mir freundlichst zeigte, auch noch den aus später, ptolemäischer oder römischer Zeit stammenden Segelwagen gefunden, der bei den Festen im Tempel von Medinet Madi gebraucht worden ist.

Den Wagen wird der glückliche Finder selbst hoffentlich bald bekannt machen. Hier soll nur gezeigt werden, in wie früher Zeit die «Schiffahrt auf dem Lande» nachweisbar ist.

Mir sind 7 Beispiele bekannt, sämtlich aus den Illahun-Papyris, von denen das älteste bis in das 5. Jahr Senwosrets III., des Vaters und

---

(1) Achille Vogliano, *Primo rapporto degli scavi . . . . di Madînet Mâḍi*, Milano, 1936, 39.

(2) Griffith, *Hierat. Pap. from Kahun*, 1898, 61 [*ḫn·t m(?)-tꜣ*, ohne jede Erklärung] und Borchardt, *Mittel*, 1935, 55 *ḫn·t-nt(?)-tꜣ*, das sonst unbekannte Fest.

(3) Griffith las *ḫn·t-m(?)-tꜣ* mit fraglichem *m* wegen der ihm unsicheren Lesung, ich hatte früher *ḫn·t-nt(?)-tꜣ* mit fraglichem *nt* gelesen, wegen der mir unsicheren grammatischen Konstruktion. Auf Grund von *WB* 3, 375 *ḫn·t nt mw nt tꜣ* «Fahrt zu Wasser und zu Lande» habe ich mich jetzt für *nt* entschieden, das auch an allen Stellen klar dasteht.

Vorgängers Amenemhets III., also bis in das Jahr -1876 [1], zurückgeht. Ihrer Zeitfolge nach sind es :

1. Senwosret III., Jahr 5, 27. 6. W. [2] : «Opfer (für den) verstorbenen König [Senwosret II.] als Festgabe für die «Schiffahrt (?) [auf dem Lande]»;
   später unter dem gleichen Tage : «Lass bringen für die «Schiffahrt auf dem Lande». . . . . 1 Rind».
2. Senwosret III., Jahr 9, 17. 7. W. [3] : « . . . . es kam das Götterbild des Anubis, um sich zu verbrüdern (*śnśn*) in den Tempel des Königs [oder mit dem Könige?] Senwosret II. in der Pyramidenstadt «Senwosret-lebt», als das Fest «Schiffahrt auf dem Lande» stattfand (*ḫft ḫn·t-nt-tꜣ*)».
3. Senwosret III., Jahr 1, 1.(?) 4. W. [4], Liste von Festen, die nach Kalendermonaten aufgezählt sind, darunter Z. 11 : 7. Monat des Wandeljahres, «Schiffahrt auf dem Lande». In Z. 13 steht beim 11. Monat etwas, dessen Anfang auch «Schiffahrt» sein könnte, jedoch dürfte nicht «Schiffahrt auf dem Lande» zu lesen sein.
4. Senwosret III., Jahr 16, 2. 7. W. [5] : «Lass kommen für das Nächtigen (*ś-wḫ*) zur «Schiffahrt auf dem Lande» als Beisteuer. . . . Rinderlieferung. . . . »
   «Lass kommen für den Tag der «Schiffahrt auf dem Lande» *m nfr·w* (??) des Sokaris. . . . »
   «Lass kommen (*r śšm·w*) zur Herrichtung (??) des Tages der «Schiffahrt auf dem Lande». . . . . »
   Die mir nicht bekannten mit zwei Fragezeichen versehenen Ausdrücke mögen nur die Verrechnung der Lieferungen betreffen.
5. Amenemhet III., nach Jahr 12 [6]. Liste von Festen, darunter «Schiffahrt auf dem Lande» 11. 7. W. Dasselbe Tagesdatum auch in 6.

---

[1] Die 3 *sicher*, d. h. mit Jahr *und* Tag, datierten Beispiele sind an der in Anmerkung 2 angegebenen Stelle von mir bereits zur Nachprüfung der Richtigkeit der Festlegung der Zeit der 12. Dynastie benutzt worden.

[2] Berl. Mus. P. 10 009, VS.

[3] Berl. Mus. P. 10 003 B, VS.

[4] Berl. Mus. P. 10 001 B, RS.

[5] Berl. Mus. P. 10 011 VS.

[6] Berl. Mus. P. 10 051 RS. Jahr 12 ist auf VS erwähnt.

Also ist wohl auch dasselbe Jahr (nach Jahr 19) anzunehmen [1].

6. Amenemhet III., nach Jahr 19 [2]. Brief in dem erwähnt wird :
   «(1) . . . . . es findet die «Schiffahrt auf dem Lande» am 11. 7. W. statt. . . . »
   «(10) . . . . . Nächtigen (*ś-wḫ*). . . des (11) Tages der «Schiffahrt. . . . . »
7. Amenemhet III. Jahr 35 [3]. Liste von Tänzern und Sängern, die im Laufe des Jahres an Festen teilnahmen, dabei dreimal unter dem 7. Kalendermonat [4] : «Schiffahrt auf dem Lande».

Aus diesen wenigen Beispielen, an deren einigen schon früher [5] gezeigt wurde, dass sie auf Neumondstage fallen, lernt man, dass das «Segeln auf Achsen» schon vor Amenemhet III. geübt wurde. Wenn ich hier vom «Segeln auf Achsen» spreche, so ist das nicht durch den ägyptischen Ausdruck *ḫn·t-nt-tꜣ* veranlasst, denn in dem *ḫn·t* geschriebenen Worte steckt die Bedeutung des Segelns nicht, eher die des Ruderns oder allgemein der Schiffahrt. Segeln steckt vielmehr in dem Worte *ḫntj*, das aber hier an keiner Stelle steht. Der griechische Text spricht aber ausdrücklich von segeln (ἱστίῳ πλεῖν) auf Achsen. Auch dürfte der von Vogliano gefundene Wagen, wie mir eine kurze Besichtigung zeigte, durch Mast und Takelung zu ergänzen sein. In der späten Zeit hat man also sicher unter der «Schiffahrt auf dem Lande» ein «Segeln» verstanden. Da der jetzt gefundene späte Wagen aber, wie man wohl annehmen darf, nur einem älteren nachgebildet war, so muss man zu dem Schluss kommen, dass bei der in den Illahun-Papyris erwähnten «Schiffahrt auf dem Lande» ein ebensolcher oder jedenfalls sehr ähnlicher Segelwagen verwendet wurde, auf dem also schon im 19ten

---

[1] Da die «Schiffahrt auf dem Lande» am Neumond im 7. Kalendermonat gefeiert wurde (Borchardt, *Mittel*, 55), so stünden für Beispiel 5 und 6, wie eine einfache Rechnung ergibt, die Jahre 26 oder 37 oder 40 Amenemhets III. in Frage.

[2] Berl. Mus. P. 100 22. Nach Amenemhet III. Jahr 19 zu setzen, da *Ḥr-m-śꜣ·f* schon Hausvorsteher ist (s. *Ä. Z.* 59, 1924, 22).

[3] Griffith, *Hierat. Pap. from Kahun*, Bl. 24/25.

[4] Der einmal (Bl. 25 Z. 1) hinter dem Monat zugefügte wagerechte Strich bedeutet hier nicht «1. Tag».

[5] Borchardt, *Mittel*, 55.

Jahrhundert vor unserer Zeitrechnung die Königsbilder von Illahun und Medinet Madi an dem Feste der «Schiffahrt auf dem Lande» feierlich in der Wüste herumgefahren wurden.

Dieser Windkraftwagen im Faijum kommt also als etwas Neues zu dem nur um vielleicht ein Jahrhundert jüngeren Ochsenwagen aus El-Kab [1], die sich beide nur durch den Antrieb unterscheiden. Beide haben sie noch die kleinen vollen Räder. Die Speichenräder dürften erst asiatische Einfuhr sein, die mit den Hyksos kam.

Windantrieb für Landfahrzeuge in so früher Zeit ist, wenn es auch mehr Spielerei als zum ernstlichen Gebrauch gewesen sein mag, immerhin bemerkenswert. Derartiges kommt noch bis in den Anfang der Neuzeit hinein und sogar heute noch vor [2]. Als ein Spass im Weltgeschehen könnte man es aber ansehen, dass grade zu der Zeit, in der die griechische Inschrift über die altägyptische «Schiffahrt auf dem Lande» in Medinet Madi gefunden wurde, die englischen Flieger bei Ismaïlije und Heliopolis das Segeln auf dem Wüstensande als Sport in Ägypten wieder einführten [3].

L. Borchardt.

---

[1] Taylor, *Wall drawings... of el-Kab, Sebeknekht*, Bl. 2., aus oder bald nach der 13. Dynastie.

[2] Feldhaus, *Die Technik der Vorzeit*, 1270 *ff* «Wagen mit Segeln», 1271-74 Abbildungen von vier Segelwagen aus der 1. Hälfte des 17. Jahrhunderts. Dort auch die von mir nicht nachgeprüften Angaben, dass die Verwendung von Segeln auf Wagen in China sehr alt sei, und dass gegenwärtig in den Salpetergegenden Chiles Segelwagen in Gebrauch seien.

Von Segelwagen, mit denen in belgischen Seebädern Sport getrieben wird, wurde mir auch letzthin (1937) erzählt.

[3] Englische und deutsche Bilderzeitungen brachten im Sommer 1937 Abbildungen vom Wüstensegeln bei Abu Sweijr bei Ismaïlije, ägyptische Zeitungen einige Monate später solche vom Flugplatz bei Heliopolis. Die Wüstensegler sind in diesen Fällen aus alten Flugzeugrümpfen erbaut und laufen auf alten luftgefüllten Gummi-Starträdern. Sie erreichen damit jedenfalls eine weit höhere Geschwindigkeit auf der Wüste als die Segelwagen der alten Ägypter mit ihren vollen Holzrädern. Die Schnelligkeit der aus Ostpreussen, vom kurischen Haff her, bekannten Segelschlitten erreichen sie natürlich nicht.

SOME FRAGMENTS
FROM
SHAWABTI-FIGURES OF AKHENATEN
IN THE EGYPTIAN MUSEUM

BY

MOHARRAM KAMAL.

In May, 1937, M. Maurice Nahman, the well-known dealer of antiquities of Cairo, submitted to the Museum for exportation a collection of 34 objects bought by Prof. Jean Capart for the *Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles*. These objects were mostly fragments from *Shawabti*-figures representing Akhenaten; they are made of different materials : quartzite, granite, crystalline limestone, faience, alabaster, etc. Before issuing the permit of exportation, the keepers had of course, as usual, to examine the objects to see whether there were any unique pieces that the Museum should keep.

It was clear to me, at first glance, that all the fragments came from the valley of the Royal Tomb at El-Amarna, their type being similar to that of various objects which entered our Museum on different occasions from the same locality. Moreover, having made excavations myself in that locality in 1934 (See *Annales du Service des Antiquités*, t. XXXV, pp. 193-196), I was nearly certain that some of the fragments M. Nahman submitted to us might complete some of the fragments I discovered some years before. After comparing both sets of fragments, I arrived at the conclusion that three pieces of the dealer's collection completed three pieces of our own collection. The head numbered 2 in my above-mentioned article (See *Annales*, t. XXXV, p. 194, also the plate) fitted exactly on to the upper part of one of the fragments of the dealer's collection (Mus. Temp. Reg. $\frac{11}{38}|\frac{5}{1}$, see plate LVII, B). The only line

of vertical inscription which the figure bears begins from under the crossed arms; it reads : . Likewise, the fragment numbered 9 in the same article, and which represents the lower part of a *Shawabti*-figure, fitted exactly on to another fragment from the dealer's collection, representing the middle part (Temp. Reg. $\frac{11}{38}\big|\frac{5}{3}$, see the plate, A). The inscription on both pieces (in a vertical line), taken as a whole, reads :

This inscription was originally filled in with blue pigment which has almost entirely disappeared in the lower fragment (discovered by me), but which still remains in the middle fragment (from the dealer's collection).

The third piece of the dealer's collection is a fragment from a lower part of a *shawabti* (Temp. Reg. $\frac{11}{38}\big|\frac{5}{3}$) and this fitted exactly on to the feet part already in our possession (see the plate, C). The figure is inscribed with a vertical line mentioning the king's name and titles, thus :

M. Kamal.



Some fragments from *Shawabti*-figures of Akhenaten

UN PORTRAIT INCONNU DE TEPEM'ONKH

PAR

BERNHARD GRDSELOFF.

Moret avait publié en 1909 dans son Catalogue de la galerie égyptienne du Musée Guimet un fragment de bas-relief (B 10) qui par son style



Fig. 16. — Le fragment B 10 du Musée Guimet, Paris.

appartient nettement à la V[e] dynastie[1]. On y voit le buste d'un personnage debout, tenant de sa main gauche une grande canne (voir fig. 16). D'après les restes d'une ligne verticale, inscrite devant lui et que Moret proposait de lire : . . . [ ] . . . *contempler les présents,* il est évident que le bloc appartenait à une des scènes les plus communes que

[1] A. Moret, *Catalogue du Musée Guimet, Galerie égyptienne, Annales du Musée Guimet,* t. 32, p. 143-144 et pl. 65, B 10.

les grands de la Ve dynastie faisaient représenter dans leurs mastabas, à savoir la livraison des présents par les délégués des villages de la fondation funéraire.

Dans son bref commentaire, Moret n'avait essayé à préciser ni la provenance du fragment, ni le nom du grand dignitaire dont le portrait y figurait. Et pourtant, les restes de la titulature et du nom qui subsistent encore au haut du bloc sont suffisants pour résoudre ce double problème. Quatre colonnes verticales contenaient des titres et la cinquième se terminait par le nom du personnage dont il ne reste plus que les deux derniers signes : [hieroglyphs]. Or, un des noms les plus connus de la Ve dynastie est [hieroglyphs] Tepemʿonkh. Mais cette restitution serait toute gratuite, si dans les restes de la titulature, il n'y avait pas certains éléments qui la confirment et qui indiquent en même temps duquel des hauts dignitaires de l'Ancien Empire ainsi nommés, il devait bien s'agir ici.

La première colonne des titres se termine par [hieroglyphs]. Or, ce titre très rare qui signifie : «Scelleur du livre divin» est la charge principale d'un seul des individus au nom de [hieroglyphs] qui nous soient connus jusqu'ici de toute la période de l'Ancien Empire. Il s'agit du propriétaire du mastaba D 11 de Saqqarah qui vécut sous le règne de Sahoureʿ, deuxième roi de la Ve dynastie [1].

Sur la fausse porte de ce personnage, on lit : [hieroglyphs]. *Offrande que donne le roi au scelleur du livre divin Tepemʿonkh. Que tous les jours et à toute fête, un vase d'huile soit accordé à Tepemʿonkh* [2]. C'est aussi ce même titre très particulier de «Scelleur du livre divin» que Tepemʿonkh transmit, en tant que dignité principale, à l'un de ses deux fils aînés [hieroglyphs] Ḥem-Min que l'on pourrait d'ailleurs reconnaître dans le personnage anonyme du registre supérieur du fragment du Musée Guimet, qui s'avance respectueusement à la tête des représentants des villages pour présenter leurs cadeaux à son père. On sait de plus, par une célèbre inscription dédicatoire, que Tepemʿonkh fit dresser dans son tombeau une belle fausse porte pour son fils aîné [hieroglyphs] *quand il était encore un enfant* [3].

(1) Aug. Mariette, *Les Mastabas de l'Ancien Empire*, p. 196-201.

(2) Stèle du Musée du Caire n° 1564.

(3) Stèle du Musée du Caire n° 1417.

Les restes des autres titres du fragment du Musée Guimet se complètent très facilement, grâce à la titulature de Tepemʿonkh du mastaba D 11. Le reste du titre de la seconde colonne [hieroglyphs] correspond à [hieroglyphs] *Prophète de Reʿ dans le temple solaire d'Ouserkaf.* Dans les signes [hieroglyphs] qui suivent, il faut voir le titre [hieroglyphs] *Secrétaire* (*du roi*). Enfin, pour [hieroglyphs]. . . [hieroglyphs], il y a un grand nombre de possibilités de restitution à cause du fait que Tepemʿonkh avait été «prophète» de plusieurs dieux, déesses et rois défunts.

Au registre inférieur du fragment du Musée Guimet apparaît devant Tepemʿonkh un de ses frères : [hieroglyphs] . . . [hieroglyphs] *le frère, juge et scribe* . . . que l'on pourrait identifier avec [hieroglyphs] *le frère et scribe Imhotep* qui nous est connu par ailleurs [1]. Il est donc certain que nous sommes ici en présence d'un bloc provenant du mastaba D 11 de Sakkara que Mariette avait déblayé autrefois. Il semble même qu'on puisse le situer dans le couloir de ce mastaba où Mariette avait rencontré diverses scènes au sujet desquelles il avait noté : «ces scènes se passent devant le défunt dont on ne voit plus que les jambes [2].» On peut donc supposer que le fragment du Musée Guimet avait formé la partie supérieure de ce portrait de Tepemʿonkh.

B. Grdseloff.

(1) Aug. Mariette, *op. cit.*, p. 198. — (2) *Loc. cit.*, p. 198.

L'ENTRÉE

DU MASTABA DE SOPDOUHOTEP

PAR

BERNHARD GRDSELOFF.

Dans la vaste plaine qui s'étend entre Saqqarah et Abousir, à peu de distance à l'est du tombeau de Ti, Mariette découvrit au cours de ses fouilles un petit mastaba (D 15), de superstructure peu soignée, mais dont la chambre de culte, en calcaire blanc, était ornée de beaux bas-reliefs de la Ve dynastie et d'une fausse porte, sur laquelle il lut le nom du propriétaire *Mr-ḥtp*[1]. Au sujet de ce tombeau, Mariette nota en particulier : « La façade n'a conservé aucune trace de sculpture qui peut-être l'ont ornée. On lit sur le tambour cylindrique de la porte d'entrée » : *Le subalterne du roi, directeur de l'*Wšḫ·t, *administrateur de nome,* Mr-ḥtp. En dehors de ces indications, Mariette donna une description détaillée des restes de la chapelle, dont quatre blocs du mur nord et un bloc du mur sud sont actuellement conservés au Musée du Caire[2] et contiennent des représentations de la vie rustique. La fausse porte qui se trouvait au fond de la chapelle, relate les principaux titres du personnage : *Le plus grand des Dix de Haute-Égypte, juge et chef des scribes, juge et surveillant des scribes des actes royaux, secrétaire de son dieu* (c'est-à-dire « du roi »), et ailleurs *Le connu du roi* Mr-ḥtp.

En présence de ces données, il convient tout d'abord de faire ressortir la difficulté que soulève le nom du propriétaire de ce tombeau. Il est en

---

[1] Aug. Mariette, *Les Mastabas de l'Anc. Emp.*, p. 209-212. Cf. Porter-Moss, *Top. Bibliogr. III,* Memphis, p. 123.

[2] W. St. Smith, *Topogr. of the Old Kingdom Cemetery at Saqqarah,* in G. Reisner, *Tomb Development,* p. 404. Les blocs en question portent les n°s 1671, 1739, 1555, 1557 et 1543.

effet impossible de lire ce nom [hiéroglyphes] *Mr-ḥtp* «*La pyramide est contente*». Le signe [hiéroglyphe] doit correspondre à un signe semblable, avec lequel Mariette a pu le confondre. Tel est le signe [hiéroglyphe] *špd*, et de fait, on connaît à l'Ancien et au Moyen Empire un nom théophore correspondant : [hiéroglyphes] *Špdw-ḥtp* «*Le dieu Sopdou est satisfait*»[1]. Or, une rectification en ce sens peut non seulement être justifiée, mais elle permet encore d'identifier les reliefs et inscriptions des deux montants de porte que Mariette n'avait plus retrouvés à l'entrée de ce mastaba, lors de sa fouille vers le milieu du siècle dernier.

Ces deux montants ont dû être enlevés longtemps auparavant et se trouvent à présent au Musée de Turin, inscrits à l'inventaire sous l'indice 1255. Ils portent la légende [hiéroglyphes] *du plus grand des Dix de Haute-Égypte et connu du roi Sopdouhotep* et ont été reproduits par Farina dans son petit guide des collections d'antiquités égyptiennes du Musée de Turin qu'il a publié récemment[2]. La partie inférieure du montant gauche qui n'atteint plus qu'environ la moitié de sa hauteur primitive, contient les restes d'une inscription relative aux diverses fêtes de l'année à l'occasion desquelles des offrandes devaient être déposées dans la tombe. Sur le montant droit, auquel il ne manque aujourd'hui qu'un petit fragment dans sa partie supérieure, est inscrite la prière funéraire, débutant par le proscynème habituel et se terminant par l'énumération des titres du propriétaire. Sur ce fragment, il faut noter en particulier le titre [hiéroglyphes] *Initié à la juridiction du roi* qui complète la liste des titres relevés par Mariette sur les autres parties du tombeau.

Du côté ouest, à proximité immédiate du mastaba de Sopdouhotep, Mariette avait déblayé un mastaba de la même époque (C 4) appartenant au nommé [hiéroglyphes] Khaʿmererptah dont la fausse porte qui porte actuellement le n° 57126 du Musée du Caire formait l'unique ornement[3]. Sur cette stèle, Khaʿmererptah porte les titres de la haute administration : [hiéroglyphes] *Subalterne du roi, chef de tous les travaux publics du roi, administrateur de nome, celui dont le siège est avancé,* ainsi que : [hiéroglyphes]

[1] H. Ranke, *Ägyptische Personennamen*, p. 306, n° 22.

[2] G. Farina, *Il Regio Museo di Antichità di Torino, Sezione Egizia*, Roma, 1931, p. 39.

[3] Aug. Mariette, *op. cit.*, p. 117-120.

Chef des scribes des actes royaux, chef du tribunal Ḥw·t-Wr·t, chef de l'administration du Delta, chef des marais du Delta. Or, grâce aux indications de cette même fausse porte, on peut montrer que Khaʿmererptah fut le père de Sopdouhotep. Dans la scène du repas funéraire, Khaʿmererptah est représenté assis devant sa table. Deux adolescents s'approchent de lui; l'un d'eux présente une oie et la légende suivante le surmonte : [hiéroglyphes] *Son fils aîné, le juge et surveillant des scribes Sopdouhotep,* l'autre qui brûle de l'encens, est appelé : [hiéroglyphes] *Son fils aîné, le scribe des actes royaux en présence (du roi), Khaʿmererptah.* Dès lors, l'identité du nom et du titre initial, ainsi que la proximité des deux mastabas constituent autant d'indices qui prouvent que Sopdouhotep fut un des fils aînés de Khaʿmererptah.

Le fait que le père ne porte pas de titre de noblesse, tandis que son fils Sopdouhotep en porte un, à savoir celui de [hiéroglyphes] *Connu du roi,* n'est pas en réalité une difficulté à ce sujet. Il a été démontré en effet que ce titre n'est pas toujours acquis par naissance; il peut être l'apanage d'une haute fonction conférée par le roi. Dans notre cas il fait partie intégrante de la qualité «du plus grand des Dix de Haute-Égypte» qui constitue le titre principal de Sopdouhotep. Ceux qui entraient comme chefs dans ce haut conseil judiciaire recevaient en effet le titre composite [hiéroglyphes] ce qui montre qu'à l'origine, le chef de ce conseil des Dix dut être un parent du roi[1].

Enfin un autre phénomène curieux est la présence ici de deux fils aînés, issus d'un même père. L'hypothèse d'après laquelle la mort prématurée du premier-né aurait toujours entraîné la nomination du second fils, doit être écartée ici. Sur la fausse porte du père, les deux fils aînés sont représentés comme deux adolescents. Pour que l'hypothèse soit confirmée, il faudrait donc que Sopdouhotep, le premier des deux fils aînés, soit décédé prématurément. Or, sur les deux montants de porte de son propre mastaba, il apparaît en compagnie de deux de ses enfants, comme un homme ayant atteint l'âge adulte. En ce cas, il faut peut-être recourir ici à cette autre explication qui consiste à admettre que les deux fils aînés sont issus de mariages différents, contractés par Khaʿmererptah-père

[1] H. Junker, *Giza*, II, p. 41.

avec deux épouses légitimes. Mais malheureusement, cette hypothèse qui d'ailleurs pourrait être invoquée dans une dizaine d'autres cas semblables qui appartiennent tous à l'Ancien Empire et où se présentent jusqu'à trois fils aînés du même père [1], n'a jusqu'à présent jamais pu être vérifiée. Dans aucun cas il n'a été possible d'identifier les diverses épouses légitimes qui ont donné naissance aux divers fils aînés du même père, de sorte qu'il sera peut-être nécessaire à l'avenir de rechercher dans un autre ordre d'idées la solution de ce difficile problème.

B. Grdseloff.

[1] H. Junker, *Giza*, II, p. 35. — Walter Federn, *Zur Familiengeschichte der IV. Dynastie Ägyptens*, dans la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, vol. 42, fasc. 3-4, Vienne 1935; Idem, *Die Söhne des Königs Dedefre*, dans l'*Archiv für Ägyptische Archäologie*, Wien, März 1938. — Prentice Dwell, *The Mastaba of Mereruka*, vol. I, p. 3-7. — Aug. Mariette, *Les Mastabas de l'Ancien Empire*, p. 305, 198-199 et 455. — *Hieroglyphic Texts, Brit. Mus.*, part I, pl. 22-23.

LE ROI ITI DIVINISÉ

PAR

BERNHARD GRDSELOFF.

En octobre 1908, le Musée du Caire acquit deux petits fragments d'une stèle en calcaire du Nouvel Empire trouvés par Quibell dans le Monastère

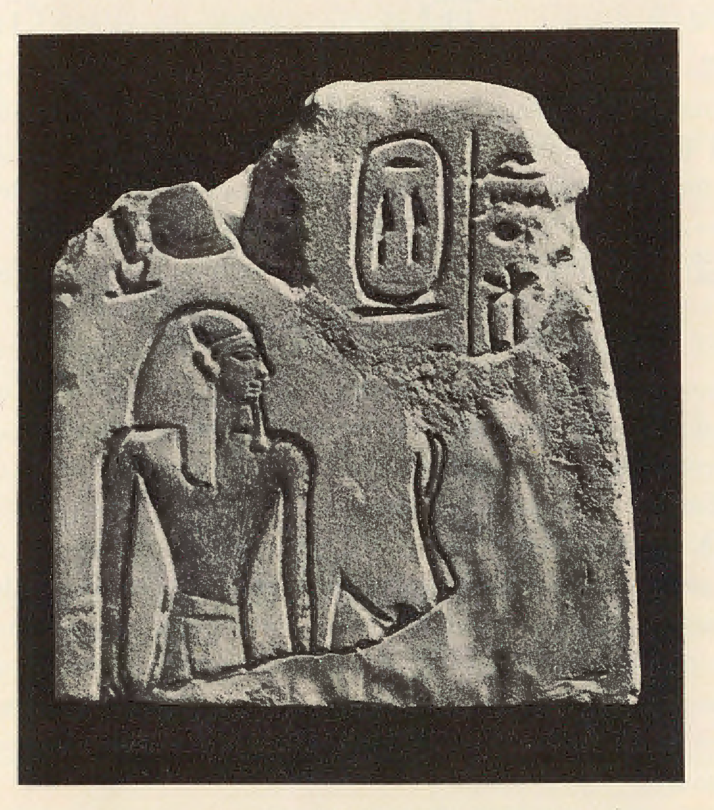


Fig. 17. — Stèle du roi Iti divinisé. Musée du Caire.

de St. Jérémie à Saqqarah [1]. Ils forment le côté droit de la partie cintrée de la stèle sur laquelle apparaît la figure d'un roi dans la pose héroïque,

[1] *Journal d'entrée*, n° 40693.

debout, surmonté d'un disque solaire flanqué de deux uræus. Devant le roi, on voit les restes de la représentation d'un homme agenouillé, levant les bras en adoration. Près du roi est gravé le cartouche [cartouche] et, de la légende qui accompagnait cette scène, il ne subsiste plus que les mots : [hiéroglyphes] . . . . . *Fait par Rˁmś*. . . . . (voir fig. 17). Le monument remonte à la XVIIIe dynastie et constitue une stèle votive que le nommé *Rˁmś* avait déposée dans la chapelle funéraire du roi divinisé [cartouche] quelque part dans la nécropole de Saqqarah.

Or il est clair que [cartouche] n'est qu'une forme abrégée de [cartouche], nom d'un roi de la fin de l'Ancien Empire connu par des graffiti du Ouadi Hammamat [1]. En effet, dans le nom de ce roi, il faut voir le substantif [hiéroglyphes] dérivant de l'ancien [hiéroglyphes] *ỉtj-w* «le suzerain» [2] par la formation de la finale [hiéroglyphes], résultant de la fusion des sons *j* et *w*. Mais dès le Moyen Empire, ce mot s'écrit aussi [hiéroglyphes] *ỉtj* et la forme néo-égyptienne du mot est [hiéroglyphes]. Ces deux dernières formes montrent clairement que le mot débute par une voyelle courte, semblable à l'*aleph* prothétique de certaines formes verbales [3], puisque cet [hiéroglyphe] préfixe a précisément tendance à se rapprocher de *ꜣ* et s'écrit [hiéroglyphes] dès le Nouvel Empire. En ce qui concerne dès lors l'omission de l'[hiéroglyphe] au commencement du nom du roi, elle est due certainement à un excès d'archaïsme. A l'époque florissante de l'Ancien Empire, on trouve en effet cette forme abrégée [hiéroglyphes] à côté de [hiéroglyphes] sur le même monument [4]. Le nom propre [hiéroglyphes] *leur prince* [5], assez commun à la période memphite, apparaît également sous la forme raccourcie [hiéroglyphes], montrant qu'à cette époque ancienne la voyelle courte par laquelle le mot *ỉtj-w* débute, ne s'écrivait souvent pas. Sur le domaine de l'orthographe, rien ne s'oppose donc à l'identification du roi divinisé de nos fragments de stèle avec le roi Iti des inscriptions de Ouadi Hammamat.

(1) Couyat-Montet, *Ouadi Hammamat*, nos 168/169, p. 94.
(2) *Wörterbuch*, I, p. 143.
(3) K. Sethe, *De Aleph Prosthetico*, Berlin 1892.
(4) *Stèle du Caire*, n° 1565 = Sethe, *Urk.*, I, p. 82, l. 14 et p. 83, l. 17.
(5) H. Ranke, *Ägyptische Personennamen*, p. 49, n° 26.

Tout ce qu'on sait d'ailleurs de ce roi est que pendant l'été de l'an 1 de son règne [1], les capitaines *Ỉpj* et *Nj-kꜣw-Ptḥ* avec 200 matelots ainsi que les chefs d'armée *Ḥr·f-m-Ỉḫjj* et *Ỉr-n-ˁḫt* avec autant de soldats étaient venus aux carrières du Ouadi Hammamat [hiéroglyphes] [cartouche] [hiéroglyphes] pour l'exécution des travaux relatifs à la pyramide «*La Gloire d'Iti*» [2]. Une autre inscription au même emplacement semble être de la même date et porte la mention du nom d'un personnage formé avec celui du roi Iti [cartouche] [hiéroglyphes] qui se lisait *Nj-(kꜣw)-Ỉtj* ou *Nj-(ˁnḫ)-Ỉtj* [3]. De ces données, il ressort simplement qu'à une époque indéterminée de l'Ancien Empire, mais sans doute après la fin de la Ve dynastie, date à laquelle commença l'exploitation de ces carrières [4], ce roi Iti fit bâtir sa pyramide dès le début de son règne. Ce règne dut d'ailleurs être très éphémère puisque les listes officielles des rois d'Égypte ne semblent pas le mentionner.

Maspero identifiait Iti avec Othoès, premier roi de la VIe dynastie, assassiné par ses gardes, selon Manéthon, et il le rapprochait du roi [cartouche] que la liste d'Abydos cite comme roi du début de la VIe dynastie entre Téti et Pépi Ier [5]. Mais, à tort ou à raison, ces rapprochements sont abandonnés actuellement et l'hypothèse qui prévaut, relègue Iti tout à la fin de l'Ancien Empire. Sa mention aux carrières du Ouadi Hammamat indiquerait que ce roi, régnant sur la partie méridionale de l'Égypte, résidait à Coptos, centre de cette région de carrières, à une époque qui suit de près la VIe dynastie [6]. Mais cette dernière solution va quelque peu à l'encontre des données que les fragments de stèle de Saqqarah semblent établir. Ici le roi Iti divinisé est adoré dans la nécropole memphite. Ce fait montre clairement que la pyramide [cartouche] [hiéroglyphes] et sa chapelle funéraire dans laquelle la stèle de *Rˁmś* avait été déposée,

(1) Sethe, *Untersuchungen*, III, p. 116.
(2) Sethe, *Urk.*, I, p. 148.
(3) H. Ranke, *Ägyptische Personennamen*, p. 49, n° 28.
(4) Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, vol. 1, 2, § 235 A.
(5) G. Maspero, *Notes sur différents points de Grammaire et d'Histoire*, § P, *Rec. de trav.*, XVII (1895), p. 56 et suiv.
(6) Drioton-Vandier, *L'Égypte* (*Les Peuples de l'Orient Méditerranéen*, vol. II), Paris 1938, p. 231, § 7.

se trouvaient dans cette région. Les restes de ces constructions n'ont pas encore été identifiés, mais leur présence à Saqqarah ne saurait plus faire aucun doute. Et en définitive, ce roi, aussi éphémère que pût être son règne, semble avoir dominé le Nord autant que le Sud.

B. Grdseloff.

DEUX NOTES DE LEXICOGRAPHIE

PAR

BERNHARD GRDSELOFF.

I. Une variante inexistante du nom .

Cette note d'onomastique a été suggérée par la forme extravagante du nom *Šsmnfr* qu'on trouve ainsi cité par le prof. Junker à la page 6 de son récent ouvrage *Giza III*. Ce nom fait partie d'un passage du testament de *Pnmrw* retrouvé en 1912 dans le mastaba 2197 de Giza[1] et que K. Sethe n'avait pas eu l'occasion d'incorporer dans ses *Urkunden des Alten Reichs*.

La photographie de l'inscription de *Pnmrw* publiée par les fouilleurs américains[2] donne au passage en question : . On voit donc que le signe composite n'y existe point. Au lieu de il faut lire qui à l'époque de l'Ancien Empire détermine souvent le titre du vizir *ṯ3·tj*, c'est-à-dire l'homme (du roi) par excellence[3]. C'est surtout à Giza que se rencontre cette forme du titre[4]. Sur le tambour du linteau de porte de , *Ḥwnmn* se trouve même une disposition graphique des titres *ṯ3j·tj s3b ṯ3·tj* exactement identique à celle de l'inscription de *Pnmrw* : *Grand juge et vizir*[5].

II. Le sens du mot .

Depuis la publication des *Denkmäler* de Lepsius[6], on connaît une inscription commémorative, tracée sur une des roches du Ouadi Hammamat, dont le contenu nous informe que sous le règne d'Imhotep, roi de la fin (?) de l'Ancien Empire qui est inconnu par ailleurs, une grande

(1) *Annales du Service*, t. XIII, p. 247.

(2) *Loc. laud.*, pl. XI, ill. n° 17.

(3) Cf. Couyat-Montet, *Inscriptions du Ouâdi Hammâmât*, n° 113 : comme titre du vizir Amenemhat, sous le règne de Mentouhotep II.

(4) L., *D.*, II, 42 *a*; 34 *g* (linteau de porte).

(5) L., *D.*, II, 34 *g* (tambour).

(6) L., *D.*, II, 115 *h*.

expédition fut dirigée dans cette région de carrières par le fils aîné du roi nommé Ḏ3t-jj [1]. Or dans son étude magistrale relative à la

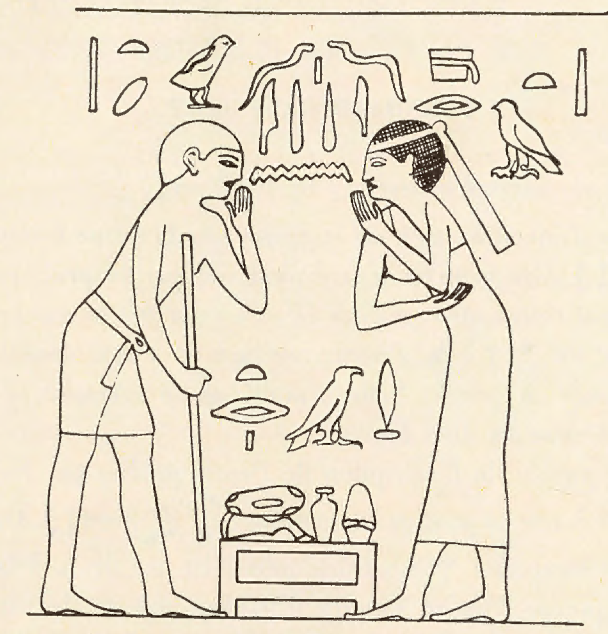


Fig. 18. — Scène tirée du mastaba de Ḳar (Reisner G. 7101). Giza.

classification des nombreuses acceptions du mot ššr(w), M. Gardiner cite comme exemple une phrase difficile de ce texte qu'il nous présente sous la forme suivante : et qu'il traduit : *I did this work adequately (?) in every respect* [2]. Mais tel ne semble point être le sens de cette phrase, et l'on peut montrer que la traduction proposée comporte un double amendement.

A ce sujet, il est nécessaire tout d'abord de se rapporter aux *Urkunden des Alten Reichs* de Sethe [3] où la phrase en question est lue d'une façon plus correcte : . Dans cette version rendue d'après un estampage de Berlin, c'est surtout le groupe qui est

[1] H. Ranke, *Ägyptische Personennamen*, p. 405, n° 18.

[2] A. H. Gardiner, *Two hieroglyphic signs and the Egyptian Words for "Alabaster" and "Linen"*, etc., dans (*Mélanges Victor Loret*, I (*Bull. Inst. franç.*, vol. XXX), p. 177, ex. 4.

[3] K. Sethe, *Urkunden*, I, p. 149, l. 9.

obscur à cause du signe qui semble constituer quelque rare déterminatif. En réalité il n'en est rien, car sur la photographie publiée par M. Montet [1], ce signe rare n'existe pas, et le groupe se lit nettement : ḏ3-t-r3. Or ce mot composé qui fait défaut chez les auteurs du *Dictionnaire* de Berlin [2], se rencontre à deux reprises sur une des scènes inédites du mastaba de Ḳar à Giza (Reisner G 7101) [3]. On y voit, face à face, un prêtre-embaumeur et une pleureuse en train de réciter des formules du rituel. Entre ces deux personnes est posée une petite table chargée de pains, de bière et de viande (voir fig. 18). La légende qui est inscrite au-dessus de cette table se lit : ḏ3-t-r3. Cette expression désigne ici clairement le repas déposé sur la table et qui constitue sans doute le paiement en nature des services rendus dans les cérémonies par les deux personnages en question. Ailleurs un repas semblable, désigné par le même terme, est servi au prêtre-lecteur pour ses services rendus au cours des funérailles.

Or n'est que la forme pleine du groupe du texte de Ouadi Hammamat, et l'on reconnaît dès lors que dans ce texte, il exprime également le salaire payé en nature pour le travail fourni par les carriers. Ce genre de paiement a été noté dans plusieurs inscriptions de l'Ancien Empire [4], et il suffira d'y ajouter seulement un texte publié tout récemment. Sur un linteau de porte de la Ve dynastie, trouvé dans les fouilles de l'Université Égyptienne à Giza [5], le vénérable *Rmnwk3* parle

[1] Couyat-Montet, *op. laud.*, pl. 39, l. 10.

[2] Cf. cependant dans *Wb.*, V, p. 514 la locution verbale «approcher la bouche» (d'un met), en usage dès l'époque des Pyramides, et dont notre expression nominale doit être dérivée. Nous avons d'ailleurs dans *ḏ3-t-r3* une formation toute semblable à *mḥ-t-r3* «une bouchée», mot composé qui se rencontre dans les Préceptes de K3gmnj (K. Sethe, *Ägyptische Lesestücke*, 2e éd., p. 42, 18).

[3] Porter-Moss, *Bibliography*, III, Memphis, p. 49. Par les bons soins de son collaborateur, M. W. St. Smith, le Prof. Reisner a eu l'amabilité de me passer le croquis d'une partie de cette scène inédite que je publie ici avec sa permission.

[4] A. Volten, *Bauherr und Arbeiter im Alten Reich*, *Acta Orientalia*, t. IX (1931), p. 370.

[5] Selim bey Hassan, *Excavations at Giza 1930-1931*, pl. 61.

de la construction de son tombeau et insiste précisément sur le fait que les ouvriers le lui élevèrent contre des livraisons de pain et de bière :

J'ai élevé ce tombeau pour du pain et de la bière que j'ai donnés à tous les ouvriers qui ont travaillé à ce tombeau. Lorsque je les eus ainsi grandement rémunérés au moyen de toute chose[1] *qu'ils avaient demandée, ils s'en félicitèrent.*

C'est dans le sens de ce texte fort explicite qu'il faut comprendre en définitive le passage obscur de l'inscription du Ouadi Hammamat. En voici donc la traduction : *J'ai effectué ce travail en échange de nourritures de tous genres.* Le mot *šsr(w)* a ici le sens matériel de *choses* et *ḏꜣ.t-rꜣ* désigne *l'alimentation, le ravitaillement* des ouvriers. D'ailleurs dans la phrase suivante notre texte ajoute clairement : *car sa Majesté donna 50 vaches laitières et 200 chèvres pour les rations journalières.*

B. Grdseloff.

[1] Dans *l'editio princeps* (*op. laud.*, p. 173), le sens des mots *m šsr(w) nb* a été méconnu.

DER TORSO

EINER STATUE MERENPTAḤS IM LUXORTEMPEL

VON

E. VON KOMORZYNSKI.

An der östlichen Aussenwand des Hofes Ramses' II. im Luxortempel (vgl. Baedeker, Plan des Luxortempels, A) befindet sich ein Tor, gerade dem Hügel gegenüber, auf dem die Moschee des Abu'l Haggâg steht. Zu beide Seiten dieses Tores standen früher zwei grosse Sitzstatuen Merenptaḥs, die inzwischen in das New York Metropolitan Museum gebracht worden sind[1]. Heute steht dort nur mehr, und zwar an der südlichen Seite des erwähnten Tores, der Torso einer schreitenden Königsstatue, die, wie aus der an Gürtel befindlichen Kartusche hervorgeht, Merenptaḥ darstellt.

Die Statue ist aus dunklem Granit gebildet und hat jetzt noch eine Höhe von ungefähr 1 Meter 65 Zentimeter. Sie ist bei den Oberschenkeln abgebrochen und weist auch andere Beschädigungen auf. So ist der linke Arm bei der Schulter zersprungen, ferner sind Nase und Bart teilweise abgeschlagen.

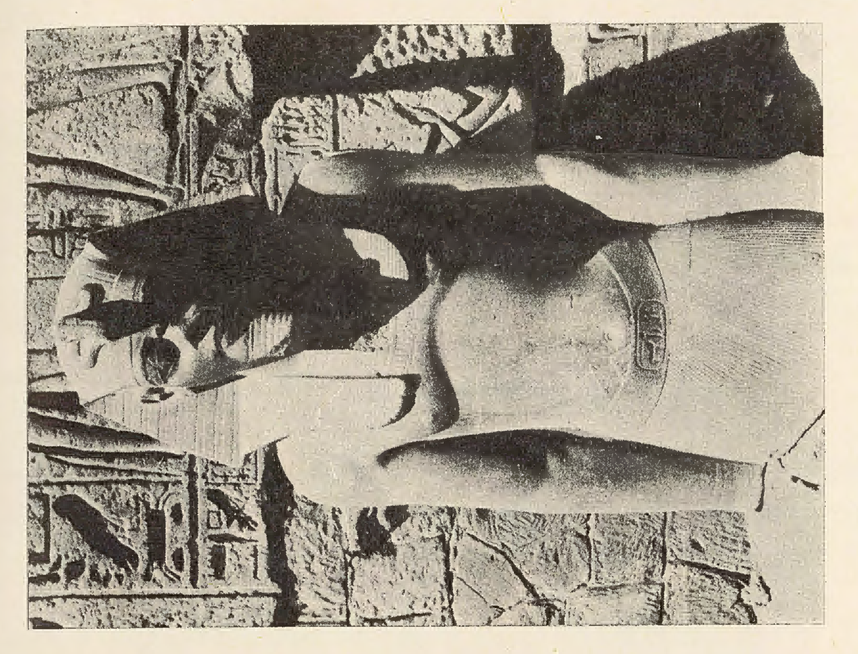
Trotz dieser Beschädigungen ist der Gesamteindruck noch immer sehr gut und man kann erkennen, dass es sich hier um eine sorgfältig ausgeführte Arbeit handelt. Der Oberkörper zeigt überall eine kräftige Modellierung und die Armmuskulatur kommt gut zum Ausdruck. Ebenso sind die Streifen und Falten des Kopftuches und des Schurzes, die Details der Haar und Barttracht sowie die Verzierungen des Gürtels genau ausgeführt. Der Gürtel trägt die Kartusche . Im Gürtel

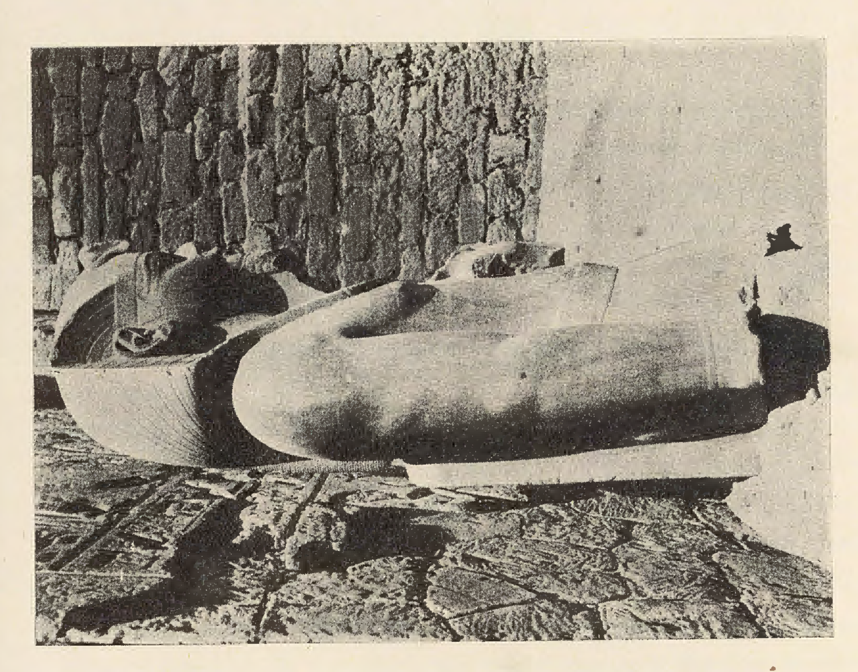
[1] Vgl. Winlock, *The Pharao of the Exodus, The Bulletin of the Metropolitan Museum of Art,* New York, November 1922; ferner Porter-Moss, *Bibliography II,* Seite 110.

steckt ein Dolch, dessen Griff ein gleichfalls schön ausgeführter Sperberkopf bildet. Die weiche Bildung des Gesichtes entspricht dem Zeitcharakter, dennoch vermeint man aber ausserdem noch so etwas wie eine persönliche Note darin zu erblicken.

Zieht man die sorgfältige Behandlung der Kleidung und die künstlerisch schwungvolle Durcharbeitung des Köpers in Betracht, so darf man wohl sagen, dass man hier eine sehr gute Arbeit vor sich hat.

E. von Komorzynski.





Der Torso der Merenptahstatue (Vorder- und Seitenansicht).

NOTES

ON THE

COFFIN AND «MUMMY» OF PRINCESS SIT-AMÛN

BY

R. ENGELBACH.

The bones of Sit-Amûn were found in the cachette of El-Deir el-Baḥari in 1881, and were entered in the *Journal d'entrée* of the Museum, together with the coffin in which they were found, under no. 26226. The coffin was published by Daressy in *Cercueils des cachettes royales* (*Cat. gén.* no. 61009) and ascribed by him to the XVIIIth dynasty. It bore an inscription in hieratic of a later date reading 'King's Daughter, Sitamûn(et)'. The mummy is described by Elliot Smith in the *Royal Mummies* (*Cat. gén.* no. 61060) in the following terms : «The mummy of a child, which has not been unrolled, but through a thin layer of bandages there can be felt a bundle of reeds surmounted by a skull, the whole being roughly 1 m. 20 in length. Mr. Maspero states that although it would be interesting to find out whether there is any hieratic inscription on the inner wrappings, as in the case of Siamon, this false mummy is so curious and its general appearance so singular that he did not venture to disturb it.»

The mummy and coffin seem to have been withdrawn from view and re-exposed from time to time. In the English translation of Maspero's guide (1908) there is no mention of either, nor in the 1910 edition. In Maspero's guide (French edition, 1914) the Mummy (under no. 3747) is described as «Une momie d'enfant refaite avec les débris pour les raisons citées ailleurs; elle représente la momie de la princesse Sît-Amanou dans le cercueil de qui elle a été trouvée». The coffin (under no. 3825) is described as «Petit cercueil de la princesse Sît-Amanou, fille d'Ahmosis I. Un paquet de djérids long de 1 m. 20 et surmonté d'un crâne d'enfant

remplace le corps brisé par les malfaiteurs qui violaient les sépultures. Cette restauration a été faite dans l'antiquité par les gardiens de la nécropole dont la surveillance avait été mise à défaut».

The numbers in the guide had been changed shortly after 1914. But the same remarks occur in the French guide of 1915, the mummy being numbered 3781 and the coffin 3843.

At a period which I cannot specify exactly, when it was decided to bring out the present 'Brief Description', the mummy lay in front of a mummified gazelle, in a coffin shaped to fit it, of the XXIst dynasty. In the earliest edition 1922, the mummy is not mentioned, but by 1930, when the system of the guide was altered it reappears under no. 3676 as «Imitation mummy of an infant of the XXIst dynasty, found in the coffin of princess Sitamûn», and so it has remained, as regards date, I regret to say, until today.

In January 1932, Dr. Derry and Dr. Girgis Sidhom were X-raying the mummy of Amenophis I prior to its removal to the Saad Pasha mausoleum, and Mr. Brunton and I suggested that they should take a picture of this mummy as well; this they did, revealing that the skull was not that of an infant, and the forthcoming guide was corrected in that matter. I recently took up our idea again with Dr. Derry with the approval of the Director General of Antiquities, and the mummy was duly unwrapped. The results of Dr. Derry's enquiry appear in his separate article, which follows these notes, and it will be seen, on page 412, that it is certain that this Sit-Amûn belonged to the earlier part of the XVIIIth dynasty and not to the later. Sit-Amûn was therefore, as Maspero believed, the daughter of King Amosis I, whose mummy, together with those of other members of his family, were found in the same cachette. From other monuments [1] we learn that she was also King's Sister and King's Great Wife, although she is only described as King's Daughter on the later hieratic docket on the coffin in which she was found. Whom she married is uncertain. She is not, therefore, the Sit-Amûn whose chairs were found in the tomb of Yuya and Thuyu [2], who is known to have been

[1] Gauthier, *Livre des rois d'Égypte* (XVIIIe dyn.), p. 193.

[2] Quibell, *The tomb of Yuaa and Thuiu*, Pls. XXXVI and XL.

married to Amenophis III in addition to Tyi, and has become more and more important to archaeologists in connection with the family history of the royal family during the Heresy Period [1]. Dr. Derry's evidence, although entirely negative in the matter in which Brunton and I were interested, is none the less valuable. The inscription referred to by Dr. Derry on page 411 and shown on the plate, was submitted to Dr. Jaroslav Černý, who tells us that he can make nothing of it, and doubts whether it is an inscription at all, and suggests that it is a fortuitous stain on the bandage.

R. Engelbach.

[1] Among other monuments establishing this marriage is a faience knob with Amenophis III's cartouche in the centre, Sit-Amûn's on the left and Tyi's on the right, both being described as King's Wife. Now in the Museum; *Journal d'entrée*, no. 67962. (Gift of H. M. King Fouad I, 1932.)



Part of the bandages from the ''mummy'' of Princess Sit-Amûn.

THE "MUMMY" OF SIT-AMÛN

BY

PROF. D. E. DERRY.

The mummy was unwrapped in the Museum on the 19th November 1939, in the presence of Dr. Ét. Drioton, Director General of the Antiquities Department and Messrs R. Engelbach, G. Brunton and Maurice Raphael, Keepers of the Museum. An X-ray photograph of the skull had been taken on the 4th February 1932. Through the wrappings the skull and a loose collection of bones could be felt, and it was obvious that this was an instance of a body having been re-wrapped after the destruction of the original mummy.

The surface bandages were of linen of fine mesh and a palm stick was visible under the first layer. The wrappings consisted of several short bandages roughly encircling the "mummy" and beneath them and covering the head, a much coarser grade of linen could be seen (see *a* on the plate). On removal of the surface bandages the coarse linen beneath proved to have formed parts of a garment which had been employed to envelop the bones. On one of these pieces was apparently an inscription in ink; this is shown in the plate of the previous article. When these were removed the skull and a number of broken bones were revealed. Three palm sticks, the end of one of which was in the foramen magnum, constituted the axis of the "mummy".

The skull (see *a* on the plate) is intact and contained the remains of the brain. No attempt had been made to remove this through the nose as was the regular practice in the later periods of the 18th Dynasty. Some of the teeth had dropped out during re-wrapping, those remaining are in perfect condition and only moderately worn.

Amongst the broken pieces of the skeleton were the iliac portions of both hip bones which show the remains to have been those of a woman. Two large fragments representing parts of the right and left sides of the

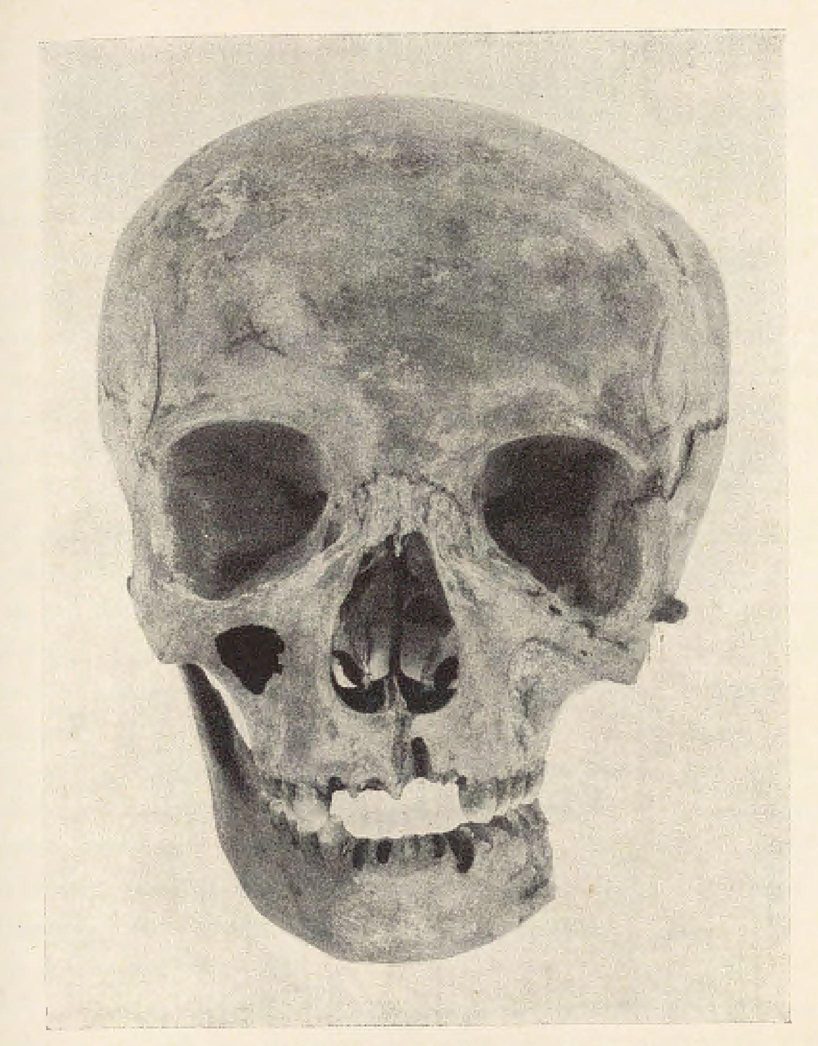
thorax with the ribs in situ are filled with a mass which on careful examination proved to consist of linen combined with some resinous material. This had evidently been introduced while hot and bubbles of gas had produced an appearance in the mass which at first sight was thought to be the remains of the lungs.

The remainder of the bones of the skeleton comprise nine vertebrae, two cervical, five thoracic and two lumbar and a part of the base of the sacrum. The femora and tibiae, all broken, and fragments of the right radius and ulna are also present. From the length of the right femur an approximate idea of the height of this woman has been obtained by Pearson's formula, amounting to 160.8 cm.

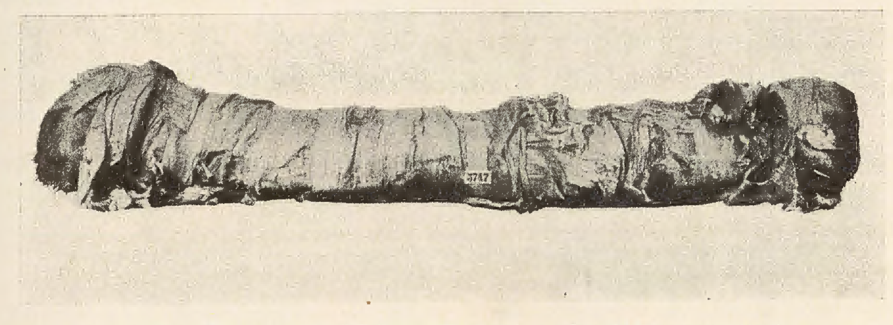
GENERAL CONCLUSIONS.

Sit-Amûn was probably of middle age at the time of her death as judged by her teeth and the condition of the cranial sutures. Her skull is a striking example of the type so well known in the early dynasties and believed by the late Professor Elliot Smith to indicate an alien origin. The fact that the brain had not been removed makes it probable that she died in the early 18th Dynasty before the practice of extracting the brain through the nose had been introduced. At the same time the method of preserving the body by filling the chest and abdominal cavities with linen combined with a resinous solution, appears to have been employed throughout the 18th Dynasty.

In this connection it is of interest to note that this is the first time, so far as I am aware, that the fact of resin *liquified by heat* being used as a means of preserving the body after death, has been described. Both the late Professor Elliot Smith and more recently myself have reported during the examination of mummies that the body cavity was packed with linen "impregnated with resin". Usually however it has not been possible to examine the remains more closely as the mummy has been intact and the contained mass too hard to move. The mummy of Sit-Amûn having been broken up in ancient times by grave robbers and the interior of the thoracic cavity thus being completely exposed, allowed the discovery of this remarkable method of preventing further decomposition



a. Front view of the skull of Princess Sit-Amûn.



b. The "mummy" of Princess Sit-Amûn before being unwrapped.

while at the same time it preserved the form of the body. It is obvious that if resin, or pitch which was commonly used at a later period, be introduced into the body cavity at the high temperature which the condition of the thorax of Sit-Amûn proves to have been the case, it would destroy at once all bacterial action, providing at the same time both a disinfectant and a deodorant. Further the remains of Sit-Amûn prove that the highly heated mass was poured into the body cavity presumably by way of the opening made by the embalmers in the abdominal wall, and was caused to reach the highest part of the thorax by tilting the body. This was followed immediately by plugging the cavity with linen and a further mass of resin and more linen were introduced. It is plain from the state of the linen at the apex of the thorax on the left side that it was not put in already soaked in the resinous mass. Although the linen has been largely destroyed by the heated liquid, threas can be detected and in parts the original weft can be distinctly seen. At the same time the linen has been reduced to a porous state owing to permeation by hot resin and the production of bubbles of gas. It was this which at first sight gave the impression of organic tissue. As further evidence that the boiling mass was put in first, it is found that it has penetrated the chest wall in the intercostal spaces and has even reached the outer side of the ribs beneath the muscles of the back. This of course would be impossible unless the resin were put in as an isolated liquid. On the right side of the thorax only resin occupies the upper part of the cavity followed lower down by linen which has become secondarily impregnated and burnt through by the hot resin. A piece of rib broken from the chest wall actually contains resin in its interior. It is difficult to understand how this could have come about unless the great heat of the resin when first put in cracked the rib and so allowed the hot mass to penetrate into the bone. Whatever view one may take of this fact it is a surprising demonstration of the penetrative quality of highly heated resin.

In an interesting paper published in the *Journal of Egyptian Archæology* [1] by Mr. A. Lucas in which he discusses the question of the identity of various

---

[1] Vol. XVII, Parts 1 and 2, 1931.

materials employed in the process of mummification, he says p. 30: "A very large proportion of Egyptian mummies has been treated with resin and, as this, in many instances at least, has manifestly been applied in a liquid or semi-liquid condition, it seems highly probable that it was originally in the form of a natural viscous oleo-resin (possibly sometimes heated to render it more fluid) that has gradually hardened......." Mr. Lucas's suggestion as to heating is now shown to be a fact and this explains the frequent use of resin in embalming.

In the treatment of the brain or such part of it as remained after abstraction through the nasal cavity, the resin was introduced first and then followed by linen. This is well seen in a section through the head of the mummy of a priest of the 21st Dynasty, where the mass of the hardened resin and remains of the brain are lying at the back of the cranial cavity, that is in the lowest part when the body is supine.

TABLE OF PRINCIPAL MEASUREMENTS OF SKULL OF *SIT-AMÛN*.

	mill.
Glabello-occipital length	185.0
Maximum breadth	153.0
Basi-bregmatic height	114.0
Circumference	527.0
Height of nose	48.0
Breadth	26.0

D. E. DERRY.

COMPTES RENDUS

DES FOUILLES ET EXPLORATIONS

A FIRST DYNASTY CEMETERY AT MAADI

BY

GUY BRUNTON.

Early in April 1938 some levelling work was being carried out by the Egyptian Delta Land and Investment Co. Ltd. in their township at Maadi. The block of land concerned consists of plots 1010-1013 and 1022-1025 bounded by Roads 85 and 86 on the north and south, and Roads 12 and 11 on the east and west, close to the Kashab Canal. The site had not been built over, but at some time an attempt had been made to cultivate it; the surface was bare, but the ground everywhere contained roots largely of halfa grass, apparently, but also to some extent of small trees. The soil consists of a compact *wadi*-wash, and is damp from infiltration.

The Delta Company's engineer, Mr. J. Clyma, showed me a couple of pots which had been turned up during the levelling. These were of Protodynastic date, not Predynastic like those from the ancient settlement near the Maadi wireless station. A few soundings showed that the ground contained typical graves of the First Dynasty. With the approval of the Director General of the Department of Antiquities and of the Management of the Delta Company I undertook a more complete examination of the cemetery. This was very necessary as, once the ground was built over, no scientific work would be possible. Accordingly my wife and I with two of our servants, both experienced diggers, proceeded to the site for a couple of hours in the late afternoons from 8th to 22nd April. The results obtained were meagre and little was added to our knowledge of a well-known period. But the chance of finding interesting documents of this remote age made the work well worth while. The following are details of each grave. The type numbers of the pottery refer to the drawings in Petrie, *Tarkhan I* and *II;* a few, drawn during Petrie's work at Abydos,

are taken from the *Corpus of Protodynastic Pottery*, prepared for publication but not yet issued. New variations of pottery, and the forms of the stone vases, were drawn by my wife and are shown in the plate.

101. Found by Delta Company's workmen. Fragments of an elderly female (?) skull. Two pots 63f : contents ash. One had a potmark scratched on the shoulder before baking (fig. 19).

1 : 2
Fig. 19.

102. Grave 80 × 130; 40 cms. deep. Traces of brick round upper part of sides. Traces of wooden coffin some 100 cms. long. Body, head north on right side, contracted. In front of face pot 50b, empty. Between coffin and south end of grave pot 82g, empty, covered by the bowl 17l with close to them a small rough limestone saucer, diam. 7 cms., height 3 cms. On the bones of a forearm were a copper bangle, 2.2 cms. wide, quite corroded, and a schist bracelet, diam. 7 cms. and 1.4 cms. broad. The grave had been largely plundered, and in the filling were sherds of pots 17b (?), 17l, 57a, and a mud sealing (fig. 20).

1 : 50
Fig. 20.

103. Grave 80 × 175 (approx.); 40 cms. deep. One course of bricks round the edge. Traces of reddish stucco from coffin. Male (?) bones. Quite plundered.

104. Grave 80 × 175 (approx.); 40 cms. deep. Bricked round. Traces of coffin closely fitting grave. Female bones. Sherds of 12r (?) and 74d (?) Bricks measured 15 × 7.5 × 7.5 cms. Robbed quite recently.

105. Grave 80 × 175 (approx.); over 90 cms. deep. Brick lining to a depth of 90 cms. Traces of coffin. A few sherds and a scrap of malachite. Quite plundered.

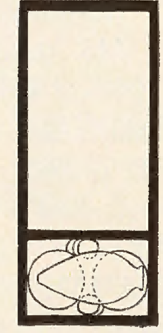
106. Grave about 80 × 175. No bricks. Traces of coffin. Quite plundered. Sherds of a cylindrical jar, shallow bowls, and a small saucer. Scraps of human bones.

107. Grave 90 × 175; 75 cms. deep. No bricks. Sherds of 1m (?) and 57m (?). Scraps of human bones and one piece of animal bone. Quite plundered.

108. Grave 90 × 160; 90 cms. deep. Lined all round with mud-plastered brick. Layer of wood-dust on floor, for almost the whole extent, with lumps of reddish stucco. Scraps of human bones. Pot 3h and a few sherds, mostly saucers. Utterly robbed.

109 Grave 84 × 160; 73 cms. deep. Sides entirely lined with brick. Traces of stucco from coffin. Legs at south end : adult male (?). One pot in N. E. corner, 50d, hard pink ware with white slip : no contents except grass roots. Size of bricks 23 × 12 × 7 cms. Plundered.

110. An irregular roundish hole containing what seems to have been a basket with scraps of an infant's bones. One sherd of a deep bowl 17 cms. in diam., the rim painted with a deep red band inside and outside.



1 : 50
Fig. 21.

111. A grave smaller than usual, with bricked edge. Much brown dust (wood?). Scraps of an adult's bones. Sherds of bowls and large jars. The ash contents of some was found loose. Tiny scrap of a slate palette. Ransacked.

112. Grave 80 × 165; 48 cms. deep. No bricks. Parts of two skeletons, one old, one immature. Pots 17g (pink), 65m (pink, thick cream slip), 65m (badly made), and various sherds. Plundered.

113. Grave 66 × 127; 98 cms. deep. Bricked lined. Scraps of male (?) bones. Pots 2s, part of a large bowl like 17g, two 63f, the cylindrical jar (pl. LXI, 1), and sherds. Plundered.

114. The most important grave that was found. It was divided by a cross wall of bricks and lined with well-plastered bricks. The northern compartment was the burial chamber, the southern a magazine. See plan fig. 21. Depth 100 cms.

The burial chamber contained traces of a wooden coffin slightly smaller than the grave, and scraps of adult bones. The legs were probably at the south end. With the burial were the broken pots pl. LXI, 3, 5, and probably also the three bowls or saucers 1d, 2k, 3t; but these may have fallen in from the magazine. Also with the burial were three stone vases pl. LXI, 6, 7, 8, represented by two fragments of each.

The magazine was stacked as full as it could hold with pots standing one on the other right up to the top. The smaller ones had been placed last and had partly spilled into the burial chamber when the grave was

plundered. The pots consisted of 14j (sherds, red wash), six 50g (cream, containing ash), 63b, 63g (sherds, both pink), 63l (sherds, purplish), 75b (containing ash), two of pl. LXI, 4 (containing ash with a very few scraps of calcined bone), five of pl. LXI, 2 (containig dregs), and sherds of a bowl 18 cms. in diam. of polished orange-red ware. The five jars pl. LXI, 2 stood one over the other between the two large jars pl. LXI, 4, and so did the cylindrical jars 50g. Pot 75b lay flat on the top of all.

The bricks measured 25 × 13 × 11 cms.

115. Grave 70 × 95; 50 cms. deep. Lined with mud-plastered brick. Traces of wood reaching almost to the surface so that the coffin was probably nearly the same size as the grave. Fragments of bones of a very old person. Pot 2b in N. E. corner; three of 65f against N. side (contained ash); pot 65f standing outside S. side of grave (empty); 3t and 36s in filling. With the pots at the N. end was a stone vase (pl. LXI, 9). In the filling was the cut-down vase pl. LXI, 10 and scraps of an alabaster dish and bowl. Plundered.

116. Grave 82 × 183; 100 cms. deep. Sides completely lined with mud-plastered brick. Traces of wooden coffin extending nearly the whole length. Skeleton of an old male (?), head apparently to north. Pots 3l (brown), 3k (red), 12b (brown), two of 50b (red, contained black ash), 65h (red, contained black ash), and sherds of four or five other pots. Parts of a schist dish (pl. LXI, 11) and of a limestone bowl (pl. LXI, 12); base of an alabaster cylindrical vase 16 cms. in diam. Part of the jaw of a small ruminant. Quite plundered.

117. Grave 100 × 70; 50 cms. deep. The orientation was nearer E-W that N-S. No bricking. Traces of reddish stucco from coffin. The body was partly disturbed, but was that of a male apparently tightly contracted on right side, skull to N. E., completely crushed. Under it were the fingers. In the centre of the foot end of the grave was a heap of five cylindrical pots 50d, pink ware, cream slip, containing black ash. Sherds of a pot like pl. LXI, 4.

118. Average sized grave, bricked round the top. Only scraps of human bones and a few sherds.

119. Grave 112 × 192; 126 cms. deep. Sides completely bricked.

Traces of wooden coffin at N. end. Remains of an elderly skeleton. At S. end two pots 75f and 76b, both red-brown and containing black ash. In a row along the E. side between coffin and wall were five pots, 65h (drab), 65h (pinkish with saucer lid), 65h (pinkish) and two 74j both brown-red and closed with the bases of old pots. All five jars contained dregs. In addition were sherds of two cylindrical jars, at least six saucers and bowls, and at least six other vases.

SUMMARY.

It is impossible to say what the extent of the cemetery originally was, as the graves ran right up to Road 12 on the east, and beyond that the ground had been planted with young trees and could not be excavated. There was no regularity in the arrangement of the graves and their orientation varied considerably, vaguely north-east. In addition to the nineteen graves recorded, others were excavated; but they were all empty except for an occasional sherd or two. The ground had obviously suffered some denudation since the Ist Dynasty; a little scraping of the surface revealed the line of brickwork which lined the mouths of most of the graves. There was, however, an exception to this in the case of 113 where 30 cms. of detritus lay above the topmost course of bricks.

The bodies, as far as could be ascertained, were all in the attitude usual at the period with heads to north or rather north-east; but they lay on their right sides and therefore faced west. All that could be sexed seemed to be male with the exception of one almost certain female, and one very doubtfully so. The fact that not a single bead of any kind was found in the careful sifting lends colour to the suggestion that the burials were mostly of men; plunderers are never thorough, and if there had been strings of beads, some trace would surely have been left.

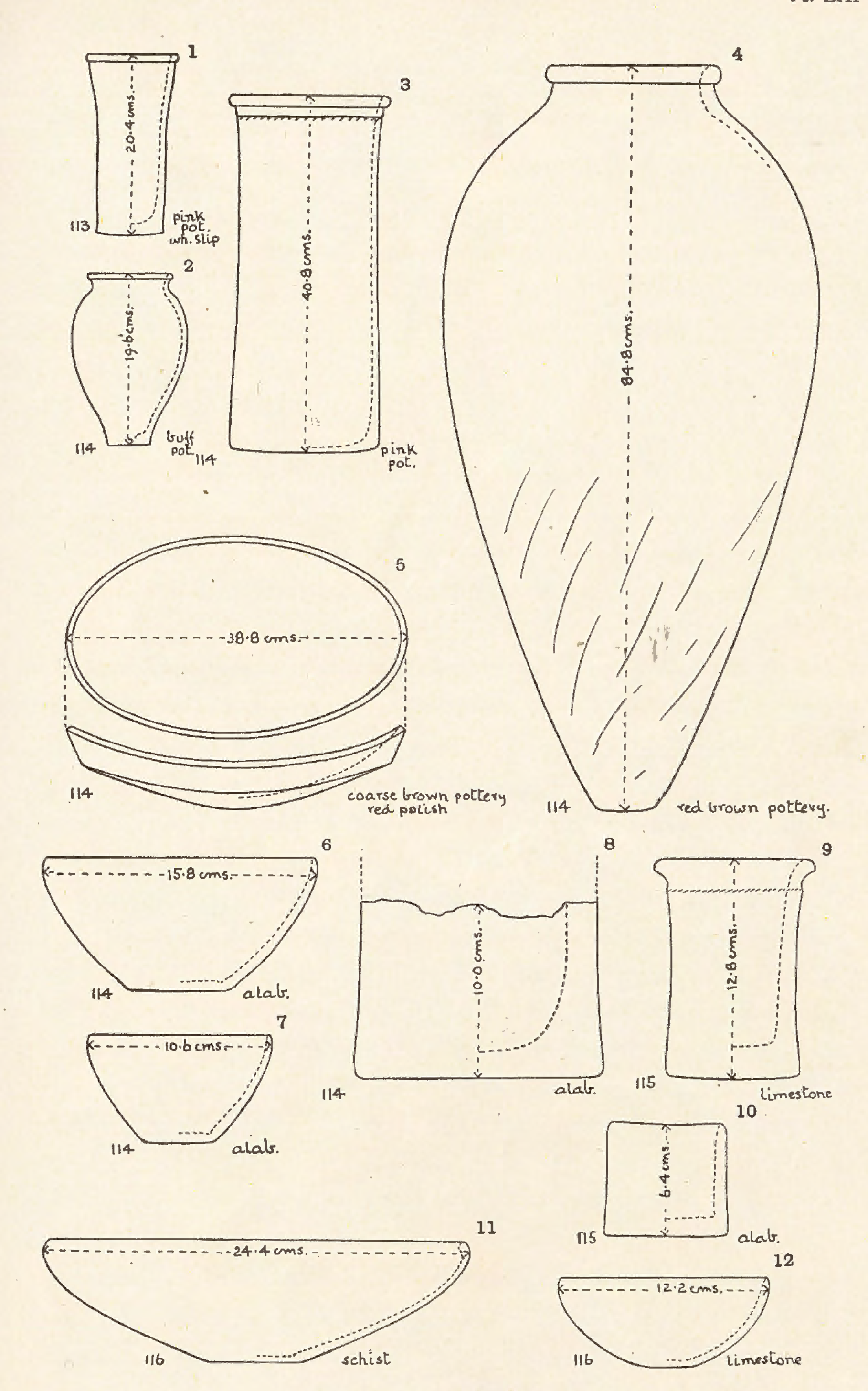
The contents of the pots where it remained intact varied between ash and dregs (of wine or beer?). The cylindrical jars type 50 all contained ash; the large jars types 63, 65, 75, 76, and pl. LXI, 4, were also full of ash. Dregs were found in types 65, 74, and pl. LXI, 2. In grave 119, where pots remained in position, the dregs were all close to the head and

the ash at the feet. On the other hand, the magazine of grave 114 cointained both.

The date of the cemetery is clearly the early part of the Ist Dynasty. The pottery dish, pl. LXI, 5, an unusual type, is paralleled by a similar dish from the tomb of Hemaka at Saqqara (Emery, *Hemaka*, pl. xxvii, 16) and another from the tomb of Zer (Petrie, *Abydos I*, pl. vi, 20). Judging from the scanty remains found which include a number of stone vases, we infer that the cemetery belongs to a well-to-do family or group of families, who were the retainers of a neighbouring estate. It certainly does not seem to be the burial place of a town or village.

Of the antiquities found, the schist bracelet (102), the two stone vases (115), and pots (pl. LXI, 2, 1, 5) are in the Cairo Museum (Reg. 69299/304); the alabaster bowl (114) was reconstructed and put in the Sale Room; a few pots went to the Delta Company; and the remaining pots and fragments were replaced in the graves.

Guy Brunton.



Pottery and stone vases, Maadi.

A PRELIMINARY REPORT

ON THE

FIRST DYNASTY COPPER TREASURE

FROM NORTH SAQQARA

BY

WALTER B. EMERY.

Following up the work of last season we continued the excavations of the Archaic cemetery in a southerly direction. This resulted, towards the end of the season, in the discovery of a large First Dynasty tomb of almost identical size to the supposed sepulchre of Hor-aha which we found in 1938. Dated to the reign of Zer, the general design of the tomb shows a further development in the architectural conception of such structures. The mud brick superstructure, measuring 41 m. 50 by 15 m. 10, with its panelled exterior originally covered with white lime stucco, is exactly similar to that of the Hor-aha tomb (Plate LXII A). The only radical difference lies in the substructure where instead of five rooms there are seven. Moreover, all these subterranean rooms, especially that reserved for the burial, have been cut to a much greater depth. The substructure, like other tombs of the First Dynasty, ranging from the time of Hor-aha to that of Udimu, was roofed with timber at ground level and was covered with rubble which formed the false floors of the magazines of the superstructure.

Structurally the tomb had suffered to a much greater extent than that of Hor-aha, and the maximum height of the superstructure as found did not exceed one metre. This destruction was not only the work of time but, particularly with regard to the substructure, was caused by ancient

plunderers, who perhaps by accident set the tomb on fire, thus causing the collapse of the wooden roof which, with the fire, completely destroyed the contents of all but three of the chambers. However, the fire proved for us to be a blessing in disguise for all the evidence points to its rapid progress driving the plunderers from the tomb before their work was completed. Had this not been the case they would undoubtedly have removed the copper hoard which we found intact. In fact the room in which it was housed had every appearance of being entirely undisturbed.

Unfortunately the burial chamber had suffered from the fire to a greater extent than any other part of the tomb, and apart from the partly burnt fragments of numerous vessels of alabaster, basalt and schist, nothing survived but the charred corner of what appeared to be a gigantic wooden sarcophagus, and the remains of a wooden bier with copper fittings, which had been placed inside it and on which the body of the owner had probably been laid. We found no trace of anatomical material, undoubtedly this had been destroyed by the fire, which had been so intense that the mud brick walls of the chamber had been baked red.

The next room on the south side of the burial chamber contained the great collection of copper objects, by far the largest that has as yet been found belonging to the First Dynasty. Hitherto small models of such objects have been found; and pictures of them have been noted by the archæologist on the walls of such tombs as that of Hesy, but with this discovery we are at last presented with the actual articles; and all this, as I have said, we owe to the fire. Undoubtedly, copper vessels, tools and weapons had a great value in those early times, and their rarity in the tombs already discovered at Saqqara shows that the ancient plunderers made a point of removing them. Stone vessels, wooden objects and other things of outstanding beauty and patient craftsmanship they passed by, but rarely did they overlook any objects of metal. For example, in the Hor-aha tomb no objects of copper were found.

In this room the fire had apparently caused the collapse of the wooden roof sooner than in the burial chamber, and in its falling had brought down with it the rubble foundation of the false floor of the superstructure magazine built above it. The fall of the roof and the debris had quenched the fire, and after working through masses of rubble,

cinders and charred wood, we found beneath the partly burnt fragments of furniture, beds, chairs, canopy poles, etc, a number of large rectangular basket-work boxes, all in a partly burnt condition (Plate LXIII A). Amongst the fragments of furniture were the charred remains of ivory gaming pieces, and ivory inlaid gaming boards with stands in the form of bulls legs. The outstanding piece of furniture was a large wooden bed, so much of it being preserved that its complete restoration for

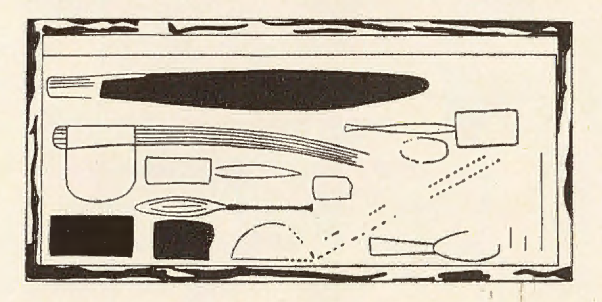


Fig. 22.

exhibition in the Museum will not be a difficult task. It has carved bulls legs of beautiful craftsmanship with the copper fittings intact and well-preserved (Plate LXIII B). Other remains of great interest are the fragments of wooden canopy poles, of identical design to those figured on the walls of the tomb of Hesy.

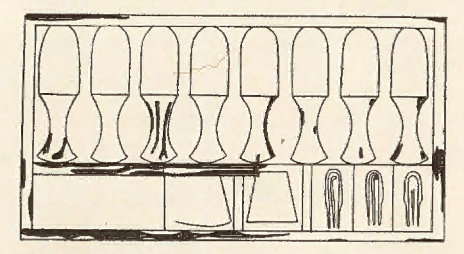


Fig. 23.

Having removed the remains of the furniture we turned our attention to the basket-work boxes, all of which had an average measurement, as far as could be ascertained, of 70 cms. in length 40 cms. in width and 30 cms. in depth. In general proportions these boxes closely resemble the tool chests figured on the walls of the tomb of Hesy, and their contents are almost identical (Figs. 22 and 23) (Quibell, *Tomb of Hesy,* p. 21 and p. 34).

On lifting the top of one of the boxes it was found to contain eighty-six copper knives with heavy wooden handles (Plate LXIV A). These knives

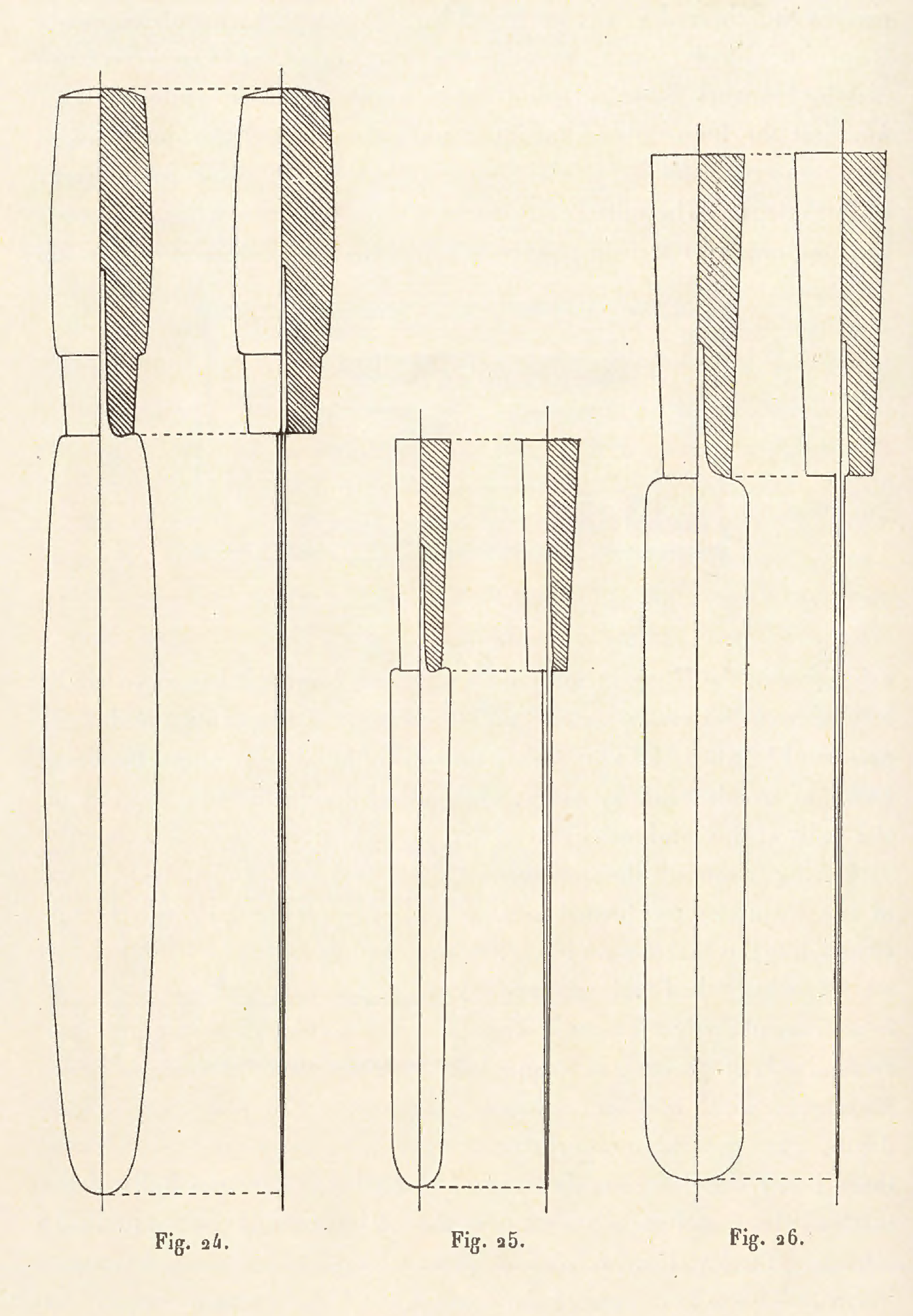


Fig. 24. Fig. 25. Fig. 26.

vary in lenght from 60 cms. to 25 cms. and are of three distinct types (Figs. 24, 25 and 26). In the same box were seven copper saws also with wooden handles; the teeth are only on one side of the blade and the whole implement closely resembles the saw in one of Hesy's wooden chests (Fig. 27). Hitherto the oldest saws found could not be definitely dated to a period earlier than the Third Dynasty, although their use in the First Dynasty has been proved by the teeth marks on wooden objects, as for example the butts of the adze handles found in the tomb of Hemaka.

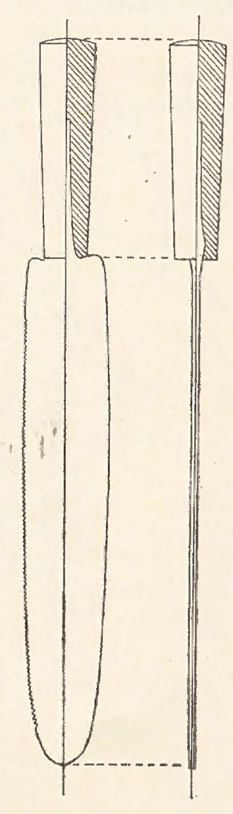


Fig. 27.

It is difficult to realise that a soft copper implement of this character would have any practical utility. All such copper tools have proved on analysis to be soft, but this cannot be accepted as decisive evidence of the original state of the metal. As Lucas has pointed out, the only method of hardening copper is by hammering, and he suggests that by the time of the First Dynasty the custom of heating the metal before the operation was utilised (Lucas, *Ancient Egyptian Materials,* p. 172). Light tools, such as knives and saw blades, were perhaps cut by chisels from thin sheets of already hammered metal, and then rehammered. Lucas writes of an experiment by Desch which showed that copper with an initial hardness (Brinell scale) of 87, was raised to a hardness of 135 by a process of hammering (C. H. Desch, *The Tempering of Copper. Discovery,* VIII, 1927). The process of hammering the cooling metal produces an abnormal state of crystallisation which makes the copper harder than in its normal condition; but over a long period the metal again assumes its soft state of crystallisation.

The next box that was examined was packed with sixty-eight copper vessels of eight different types (Fig. 28). The ewers (Type 3) are of particular interest, the spout of thick beaten metal is attached with copper rivets, and the loop handle, semi-circular in section, and decorated with

grooved parallel lines, is attached to the rim by a collar of thin wire wound around the neck of the vessel (Plate LXIV B).

Another box contained thirty-five copper knives with wooden handles, copper bodkins, piercers and hundreds of needles (Plate LXIV A). The

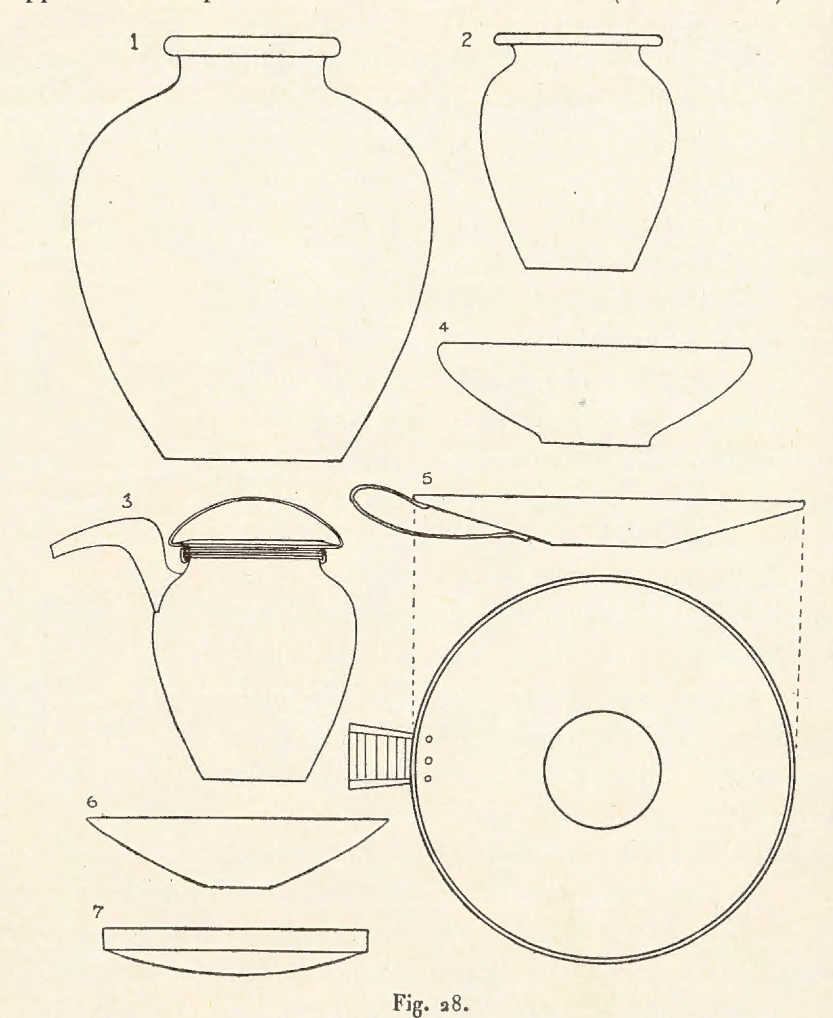


Fig. 28.

knives are of curious design, the blades sharpened on both sides with a rounded end, rather like a palette knife (Fig. 29). One of the boxes figured in the Tomb of Hesy is represented as containing eight similar implements, which Quibell thought to be trowels (Quibell, *Tomb of*

Hesy, p. 34). The small copper bodkins are also figured in this box in the Tomb of Hesy, in company with pairs of tweezers (Fig. 23). Altogether we found thirty-two specimens, roughly divided into two sizes with an average length of 85 mms. and 60 mms. respectively; of the larger variety there are fourteen and of the smaller eighteen. The blade is rectangular in section, and the handle round with the top flattened and bent into a hook (Fig. 30). I am inclined to think that these tools were used in the stitching of leather, the large size of the hooks and the flattish rectangular hole that they make, suggests a leather throng. The piercers, of which there were fifteen, all have blades of metal which are rectangular in section and taper to a sharp point; their wooden handles are all of the same form, baluster-shaped. These piercers obviously suggest the sign † *mr* (Griffith, *Hieroglyphs*, p. 49). The handles are all of one size, 55 mms. in length, but the blades vary from 140 mms. to 170 mms. (Fig. 31). The needles, of which there were two hundred and sixty-two specimens, vary in size from 70 mms. to 30 mms. in length.

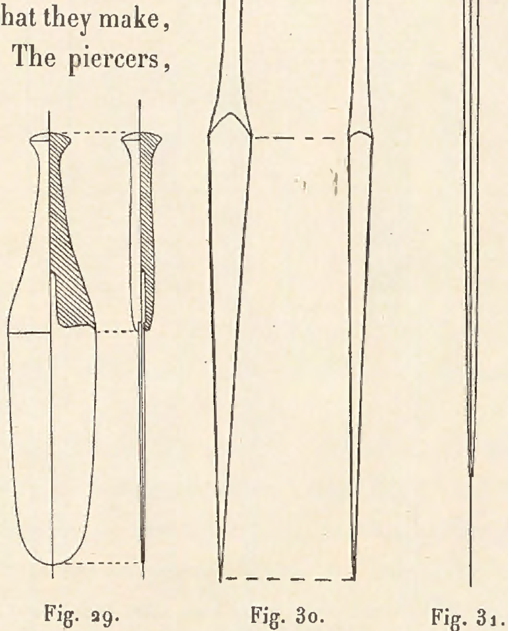


Fig. 29. Fig. 30. Fig. 31.

A large collection of seventy-nine copper chisels of almost every size and design, nearly all with wooden handles, was found in another box with seventy-five rectangular plates of copper. It is impossible within the compass of a short report to describe the various types of chisels, which vary from the heavy tool (Fig. 32), measuring 34 cms. in length, to small delicate instruments measuring 15 cms. in length. In nearly

every case we were able to preserve the wooden handles, although many of them were very charred by fire. Some of the blades are crudely inscribed with what is perhaps the craftsman's name, as for example Sebekhotep. The copper plates found with the chisels are by far the most puzzling objects discovered in these boxes (Plate LXIV A). All are rectangular in shape, varying from 20 cms. long by 15 cms. wide, to 10 cms. long and 5 cms. wide, with a varying thickness of 7 mms.

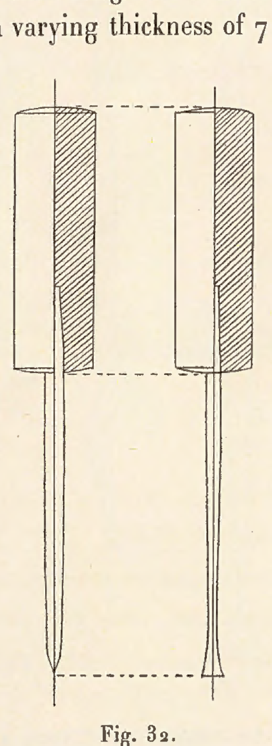


Fig. 32.

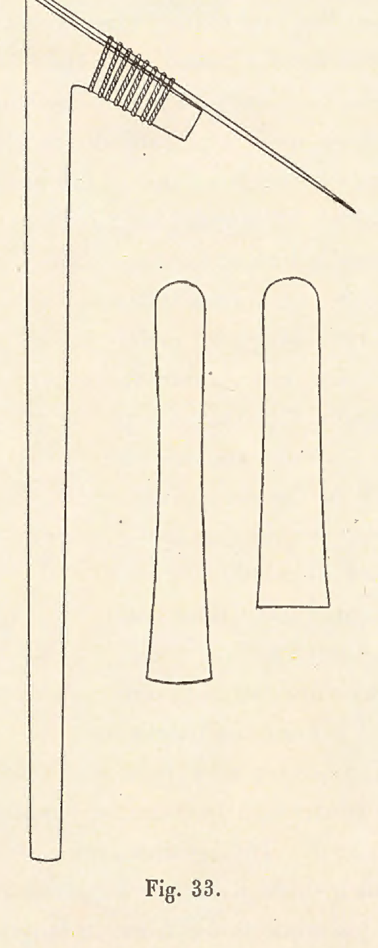


Fig. 33.

to an almost paper-like thickness. One of the tool boxes shown on the walls of the tomb of Hesy figures two objects that in size suggest these plates (Fig. 22), but they are painted bluish-black. This suggests they represent slate palettes or sharpening stones; but, on the other hand, the blade of the saw also figured in this box is painted bluish-black too (Quibell, *Tomb of Hesy,* p. 21).

I am inclined to consider these objects as being a reserve supply of copper, which would enable the owner of the tomb to make more tools in the hereafter should he be in need of them. In the tomb of Hemaka we found large flint knives with the nodules of flint to make more (Emery, *Tomb of Hemaka,* p. 15); and this custom was apparently continued to a

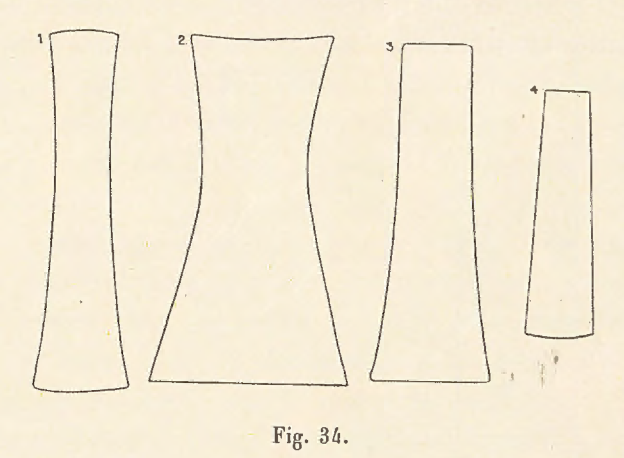


Fig. 34.

very late period, for in the tombs of the Blemye kings at Ballana we discovered ingots of iron buried with iron tools and weapons (Emery, *Royal Tombs of Ballana and Qustul,* p. 128).

Still another box contained one hundred and two copper adzes, and forty-seven hoes, many of them with wooden handles (Plate LXIV). In the case of the adzes the handles were in one piece, with an average length of 40 cms.; the blades, of which we found two types, had been attached in some cases with flat leather throngs and in others with cord (Fig. 33). There were four different types of hoe blades (Fig. 34), some of them exceeding 28 cms. in length; the wooden handles were made in two pieces, the top, to which the blade was attached with cord, being neatly dovetailed into the haft. Many of the hafts exceed 47 cms. in length (Fig 35).

In the north-east corner of the room we found twenty-six rectangular slate palettes, varying from 44 cms. to 8 cms. in length. With them were sixty-four small flint scrapers, sixty-three small flint knives, three copper bracelets, forty shell bracelets, thirty-four bone bracelets, two leather bracelets, and a number of stone vessels.

28.

Another room of the tomb, which had also been left untouched by the robbers, but which had not entirely escaped the fire, was found to

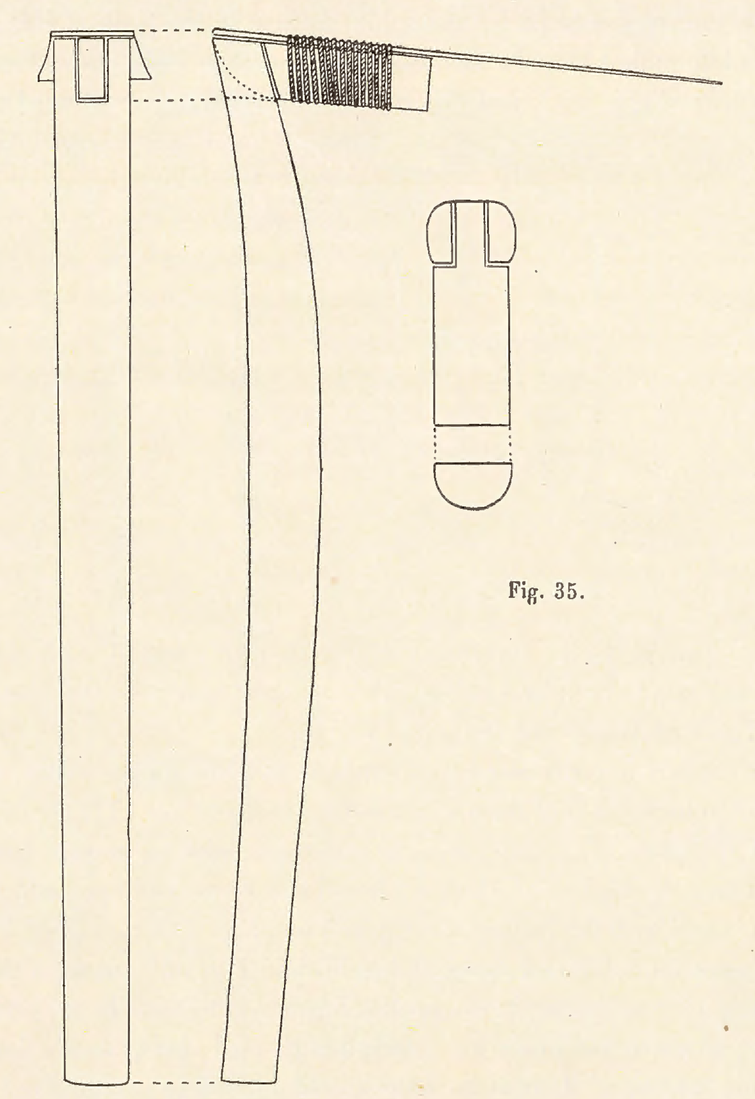


Fig. 35.

contain the remains of the usual meal for the deceased, laid out on large pottery platters. The fire and subsequent fall of the roof had entirely destroyed all the remains of such foods as bread, cakes, etc., but ribs of beef and other animal bones were well preserved.

A series of large wine jars were found stacked in two layers in a third room; most of the jars were complete with their mud sealings, but unfortunately the fire had so damaged them that only a limited amount bear any trace of the seal impression so essential for the archæologist to establish the identity of the owner of the tomb (Plate LXII B). The few that are decipherable bear the name of the Pharoah Zer, successor of Hor-Aha and second king of the First Dynasty. No other name is written on these jar sealings, and taking this fact in conjunction with the similarity of the tomb, both in size and design, to that of the monument discovered last season, the possibility of it being the tomb of King Zer himself must be given due consideration.

In dealing with monuments of so early a period as the First Dynasty in which written evidence is so scarce, and in which generations of plunderers have worked their will over a period of more than five thousand years, definite certainty in the identification of the ownership of a tomb can only be attained on a basis of accumulation of facts. Therefore, although all the evidence that we have gathered in the last four seasons' researches in the Archaic Cemetery point definitely to it being the burial ground of the First Dynasty kings, we still cannot state this as a scientific fact. We must depend on accumulative evidence and realise that we are still only in the early stages of our investigation, having excavated up to date less than one tenth of this valuable area.

W. B. Emery.



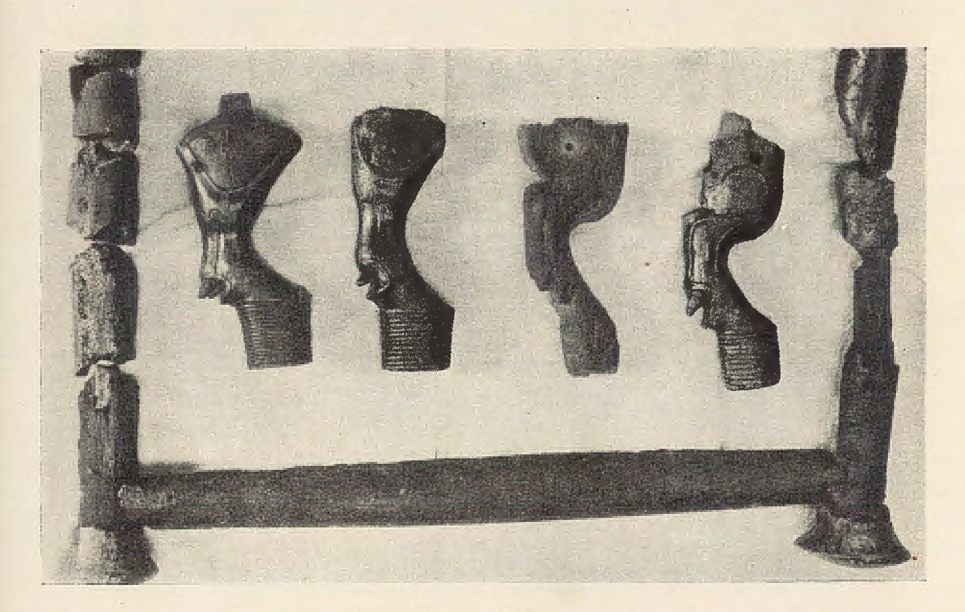
A. — General view of the tomb.



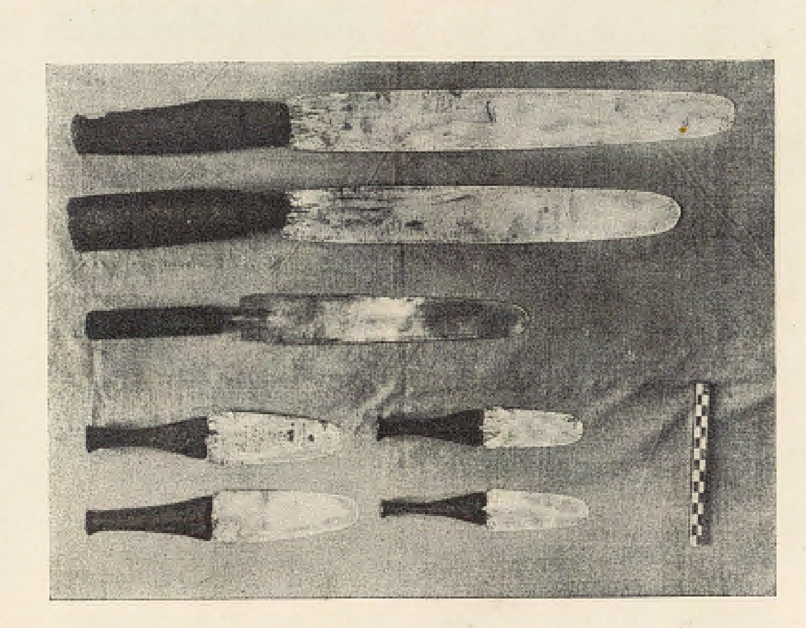
B. — The wine jars.



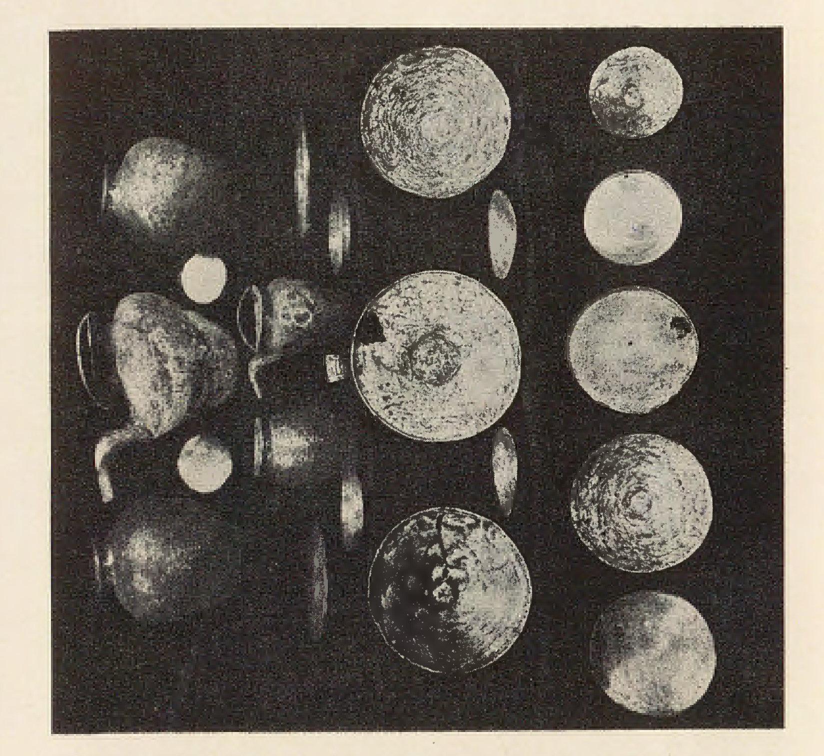
A. — A corner of the room after the removal of the furniture, etc.



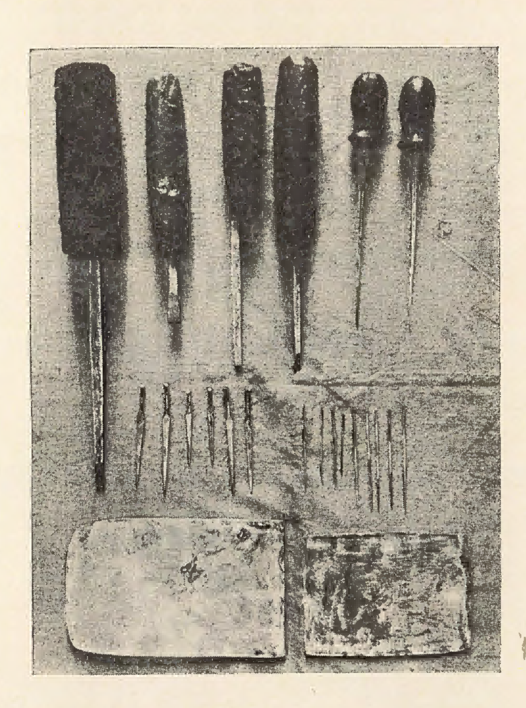
B. — Part of the wooden bed with copper fittings.



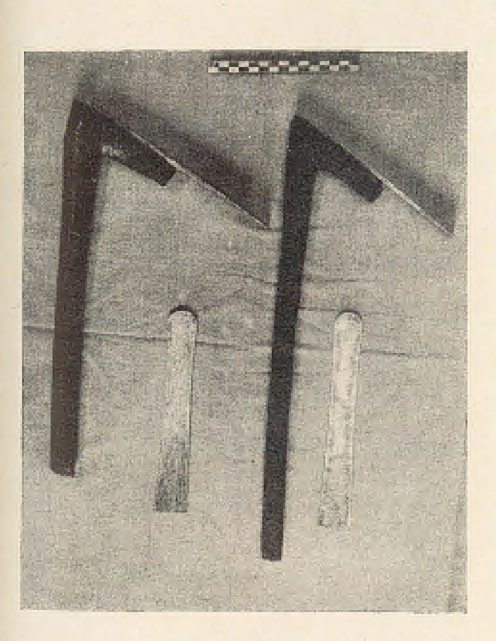
A. — Examples of copper knives and saws.



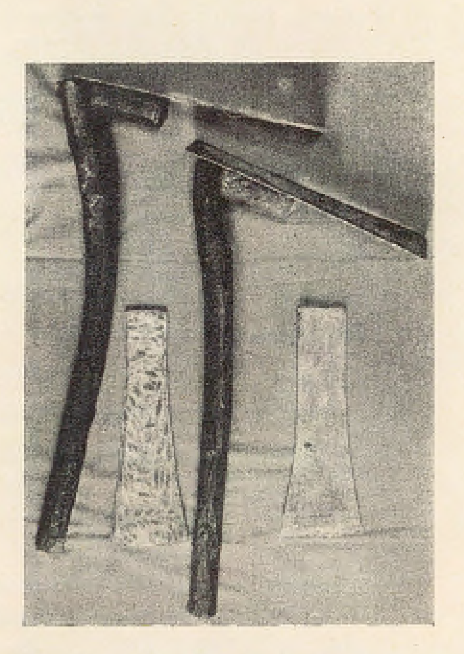
B. — Examples of copper vessels.



A. — Examples of chisels, bodkins, piercers, needles and copper plates.



B. — Examples of adzes.



C. — Examples of hoes.

FOUILLES

DU

SERVICE DES ANTIQUITÉS À SAQQARAH.

SECTEUR DE LA PYRAMIDE À DEGRÉS

(NOVEMBRE 1938-MAI 1939)

PAR

JEAN-PHILIPPE LAUER.

Depuis l'année 1936, où fut achevée l'extraction des trente ou quarante mille vases de pierre que nous avions découverts avec Quibell sous la Pyramide à degrés, le Service des Antiquités avait interrompu les fouilles proprement dites dans ce secteur, pour porter ses efforts sur diverses restaurations à tenter dans les monuments de Zoser. C'est ainsi que successivement nous avons pu reconstituer les colonnes-papyrus de la «Maison du Nord», l'entrée de la «Maison du Sud» avec ses colonnes cannelées et sa frise de *khakerou*[1], le mur aux cobras de la chapelle du tombeau de l'enceinte sud[2], et enfin un panneau à faïences bleues, dont les principaux éléments avaient été préalablement extraits de la Pyramide; ce panneau a été transporté au Musée du Caire[3].

Cette année, parallèlement aux travaux de restauration et de protection que nous avons entrepris avec la collaboration de notre assistant Abdessalam

---

[1] *Ann. Serv. Antiq.*, t. XXXVII, p. 97-100, et pl. I-III.

[2] *Ibidem*, au présent tome, *Travaux de restauration*, etc. dans les *Monuments de Zoser à Saqqarah*.

[3] *Ibidem*, t. XXXVIII, p. 551-565.

Mohammed Eff. dans la colonnade d'entrée des monuments de Zoser [1], nous avons été chargés par M. Drioton, Directeur général, d'effectuer divers déblaiements.

I. — LA GRANDE COUR SITUÉE AU SUD DE LA PYRAMIDE.

Cette cour, qui mesure environ 180 mètres sur 100, soit près de 2 hectares, avait déjà été sondée en plus grande partie par C. M. Firth. Cependant, tous les déblais, qui atteignaient parfois 5 mètres de haut, ayant été laissés dans la cour, l'aspect de celle-ci demeurait cahotique et rendait difficilement intelligible aux visiteurs le plan d'ensemble (voir planches LXVI et LXVII). Ce déblaiement, nécessaire donc à ce double point de vue, pouvait, en outre, nous livrer aux endroits encore intacts quelques éléments intéressants de la IIIe dynastie ou plus récents.

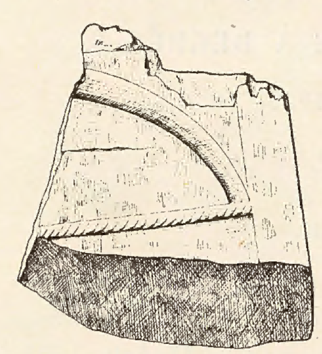


Fig. 36.

En fait, la fouille ne tarda pas à procurer plusieurs tambours fasciculés de la colonnade, précieux pour notre reconstitution en cours, une trentaine de secteurs de bornes aux noms de Neterkhet (Zoser) et des princesses Ḥetep-ḥer-nebti et Int-ka-s, six éléments de stèles levées aux mêmes noms, et un petit fragment sculpté (fig. 36), se raccordant au fameux socle de statue de Zoser avec le nom et les titres d'Imhotep, trouvé il y a treize ans, au sud de la colonnade [2].

D'autre part, à 21 m. 15 de la face est de la cour et à 9 m. 35 de sa face sud, nous avons découvert encore en place un gros bloc d'albâtre cassé. Il aurait probablement appartenu, ainsi que plusieurs autres de la même matière éparpillés à proximité, à une sorte d'autel situé en ce point.

[1] *Ann. Serv. Antiq.*, au présent tome. — [2] C. M. Firth, *Ann. Serv. Antiq.*, t. XXVI, pl. I, et B. Gunn, *ibidem*, p. 184-187.

Plus tard, en approchant de la Pyramide, nous avons recueilli un bloc en très mauvais état provenant de son revêtement méridional et remployé dans un mur de basse époque, ainsi que deux fragments du même revêtement, portant tous trois des éléments d'une grande inscription du fils de Ramsès II, Khamouas, analogue à celles déjà rencontrées au Mastabat Faraoun, au temple solaire d'Abou Gorab et aux pyramides de Saḥouré et d'Ounas [1]. L'un de ces fragments porte les premiers signes du nom du prince Khamouas, , l'autre le groupe déjà rencontré sur la pyramide d'Ounas : . Quant au grand bloc, nous pouvons y relever les signes suivants :

Cette nouvelle découverte nous laisse espérer que nous trouverons trace de cette intéressante formule encore sur d'autres pyramides, et que nous arriverons ainsi, peut-être, à la restituer complètement.

Au pied même de la Pyramide, là où ses revêtements successifs avaient été exploités et enlevés par les carriers de basse époque, nous avons découvert dans le sable au niveau du sol vierge trois petites statues de granit de la Ve dynastie (voir pl. LXVIII, 1). Elles avaient été abandonnées là par les voleurs qui les avaient arrachées aux *serdabs* de leurs mastabas. Deux de ces statuettes (pl. LXVIII, 2) formant monolithe et figurant le même personnage debout constituent ce que l'on a appelé un pseudo-groupe [2]. Ce pseudo-groupe mesurant 0 m. 43 de hauteur est en granit rose avec restes de polychromie; les cheveux, les sourcils, les yeux, les ongles étaient peints, tandis que le granit même représentait la peau. Vêtements et parures étaient également traités en peinture : pagnes blancs, colliers, pendentifs et ceintures aux couleurs variées. Le groupe devait

[1] Cf. Drioton-Lauer, *Ann. Serv. Antiq.*, t. XXXVII, p. 201-211 et pl. I et II.

[2] Cf. Ch. Boreux, *Mélanges Maspero*, t. I = *Mémoires I.F.A.O.*, t. LXVI, p. 805-815 et planches : *Quelques remarques sur les pseudo-groupes égyptiens.*

s'encastrer dans un socle de bois ou de pierre, où aurait été gravé le nom du personnage, qui nous fait ainsi malheureusement défaut.

La troisième statuette est figurée assise (pl. LXIX); haute de 0 m. 38, elle est en granit, et porte gravé au dos le nom du directeur des scribes des étoffes, Ḥer-n-kaou. Elle présente comme les précédentes quelques traces de couleur, en particulier un pagne blanc.

A peu de distance de ces statuettes nous avons retrouvé dans le sable une jolie tête de remplacement (?) en bois stuqué et peint (pl. LXX). Le visage est de couleur rouge légèrement rosé, et l'on peut se demander s'il s'agit d'une femme ou d'un jeune-homme. La datation de cette œuvre est également incertaine. Jusqu'à présent nous ne connaissions que quelques rares exemples de ces têtes de remplacement, d'ailleurs en pierre et non en bois, et ceux-ci datent de l'Ancien Empire. D'une expression assez étrange, avec sa bouche sensuelle et son large menton, cette figure ne semble pas de caractère purement égyptien. Sa coiffure rase évoque l'Ancien Empire, mais laisse, en réalité, supposer le port d'une perruque. Son profil, en particulier par le nez, rappelle celui de diverses figures des tombes thébaines, et le type de ses boucles d'oreilles à grand disque est également courant au Nouvel Empire. La couleur noire de ces dernières est curieuse, et s'explique peut-être par le fait que cette tête, destinée vraisemblablement à un rite essentiellement funéraire, aurait été ainsi parée en signe de deuil. En présence de ces caractéristiques assez disparates, nous serions assez tenté de l'attribuer à la période que l'on a appelée parfois présaïte, et qui s'étend entre la fin des Ramessides et la XXVIe dynastie.

Signalons, en outre, quelques autres objets recueillis dans cette cour :

α. Vers l'angle sud-est de la Pyramide, un petit scarabée bleu pâle au nom de [hiéroglyphes], Men-kheper-ré (Thoutmès III), six *oushebti* bleu émaillé (h. = 0 m. 105 environ) de la XXVIe dynastie au nom de :

(←) [hiéroglyphes], Pedi-neb-nehet,

fils de (←) [hiéroglyphes], Isit-rechti,

ainsi que deux petites clochettes de bronze, probablement d'époque romaine.

β. Dans la partie sud de la cour, non loin de la colonnade, quatre petits vases en terre cuite grise ou jaune (fig. 37 à 40)[1]; deux d'entre eux (h. respectives = 0 m. 085 et 0 m. 168) comportent latéralement l'indication grossière d'une figure (yeux, nez, bouche, oreilles), et les deux autres (h. respectives = 0 m. 08 et 0 m. 103) un jet inférieur. Ces deux types de vases se rencontrent à la XXIVe dynastie.

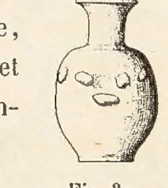
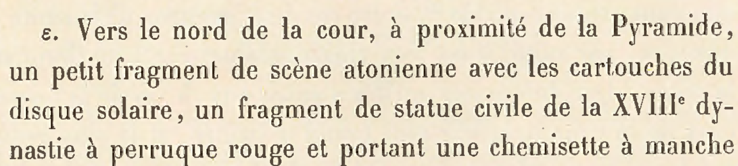

Fig. 37.

Fig. 38.

γ. Vers l'angle sud-ouest de la cour, parmi plusieurs fragments de vases de pierre provenant, sans doute, des grands souterrains de l'ouest[2], un élément de coupe en schiste comportant une inscription incomplète aux noms des rois Merpaba et Qâ de la Ire dynastie. Le contour de cette coupe, qui présente des changements de courbure et un aplatissement du rebord en un point pour faciliter l'écoulement d'un liquide, devait être analogue à celui de la coupe d'albâtre récemment trouvée à Hiérakonpolis et exposée au Musée Égyptien du Caire[3].

Fig. 39.

δ. Vers le milieu de la cour, une amulette en faïence bleue intacte représentant le dieu Thot (h. = 0 m. 055), et deux fragments de papyrus, l'un en très mauvais état en hiératique tardif, et l'autre mieux conservé en grec. Le texte de ce dernier, qui a trait à une question de bornage, ne présente malheureusement pas d'intérêt.


Fig. 40.

ε. Vers le nord de la cour, à proximité de la Pyramide, un petit fragment de scène atonienne avec les cartouches du disque solaire, un fragment de statue civile de la XVIIIe dynastie à perruque rouge et portant une chemisette à manche et un collier à gros disques, une portion de colonne polygonale présentant

[1] Ces croquis de vases ainsi que les suivants sont à l'échelle de 1/4. — [2] Cf. Lauer, *Pyr. à degrés*, t. III, pl. XXII. — [3] Cf. n° 65393 du *Cat. général*.

sur l'une de ses faces quelques hiéroglyphes, un chapiteau papyriforme fermé, et un fragment de fût de colonne cylindrique portant inscrites des formules d'offrandes royales à Ophoïs, à Amon-Rê et à Mout (fin XVIIIe, début XIXe dynastie), enfin trois fragments de colonnes à fines cannelures et inscrites, datant de la même époque et semblables à celle signalée par Perring [1] et remployée par les Saïtes dans la galerie qu'ils ménagèrent sous la face sud de la Pyramide [2]. Plusieurs de ces éléments proviendraient d'un petit sanctuaire construit au Nouvel Empire, et dont quelques traces se voient encore sur le sol de la cour un peu à l'ouest de l'autel situé près de la Pyramide. Notons, enfin, un petit vase arabe à anse (fig. 41), en terre cuite de teinte légèrement verdâtre, et un fragment de coupe de même matière et de même époque.

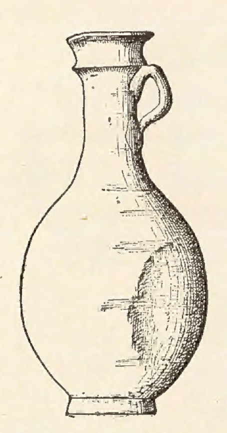


Fig. 41.

II. — LA COUR DE LA «MAISON DU SUD».

Cette cour également n'avait été déblayée que de façon incomplète, en particulier, le long de la face est de la Pyramide. Les revêtements successifs de celle-ci sont maintenant parfaitement visibles. Nous avons, en outre, retrouvé à 35 mètres au nord du massif en forme de D, qui se trouve dans cette cour, les vestiges d'un second massif semblable. Il est axé sur le premier et placé symétriquement à lui, comme cela était le cas pour les deux massifs en forme de B dans la cour sud. La similitude, que nous avions signalée [3], entre ces deux groupes d'éléments se confirme donc, et, par suite, il est fort vraisemblable que leur destination ait été la même. Les différences qu'il y a entre eux, à savoir la forme double de ceux de la cour sud, leur plus grand diamètre, et la plus grande distance qui les sépare (55 mètres au lieu de 35), peuvent s'expliquer par le

[1] *The Pyramids of Gizeh,* Part III, pl. XII, fig. 11. Cf. également : Lepsius, *Denkmäler,* Text, t. I, p. 195, et Borchardt, *Ä. Z.,* t. XXX, p. 92.

[2] Lauer, *Pyr. à degrés,* t. I, p. 43-45.

[3] *Ibidem,* t. I, p. 179.

besoin d'accuser davantage ces constructions dans cette cour beaucoup plus vaste que celle de la «Maison du Sud». L'analogie, que nous avions notée [1], entre ces D ou B avec les signes [hieroglyph], qui encadrent vers la base, en deux groupes symétriquement opposés la représentation de la course rituelle du roi, en particulier dans les stèles de Zoser sous la Pyramide et sous le mur d'enceinte, se confirment donc également. Nous constatons, en outre, que dans les deux cas, celui des stèles représentant cette course, et celui de nos B ou de nos D, ces deux éléments ou groupes d'éléments symétriques sont placés au nord et au sud l'un par rapport à l'autre et sur un même axe. Nous pouvons donc nous demander si cette course du roi entre ces limites nord et sud ne serait pas un symbole de la prise de possession par lui de son double royaume, qu'il parcourrait ainsi rituellement du nord au sud, d'une limite à l'autre figurées par ces deux bornes ou groupes de bornes.

III. — L'ENTRÉE DES MONUMENTS DE ZOSER.

Nous avons rétabli l'accès à ces monuments par leur entrée ancienne vers l'angle sud-est de l'enceinte à l'extrémité est de la grande colonnade, en élargissant le déblai en ce point. La visite se fait donc maintenant dans l'ordre normal, où elle se serait effectuée autrefois, et non plus dans l'ordre de la découverte de ces monuments, qui est exactement l'inverse et n'avait plus sa raison d'être. Notons au cours des déblaiements effectués à proximité de cette entrée, la trouvaille d'un fragment de papyrus copte, et un petit morceau de la chevelure sculptée d'une statue en albâtre peut-être de la IIIe dynastie.

IV. — LA PYRAMIDE D'OUNAS.

Tout à la fin de la campagne, nous avons achevé le déblaiement de la face sud de la pyramide d'Ounas et du contour de son temple funéraire. Ces derniers travaux semblent démontrer qu'Ounas s'appropria la

[1] Lauer, *Pyr. à degrés,* t. I, p. 168; cf. également dans la *Chronique d'Égypte,* n° 27 (janv. 1939), G. Jéquier, *Les stèles de Djeser,* p. 33.

Pyramide encore inachevée de son prédécesseur Dadkaré, et détruisit son temple funéraire pour le remplacer par le sien. Nous avions déjà recueilli par deux fois le cartouche de Dadkaré sur des blocs ornés de bas-reliefs paraissant provenir du temple d'Ounas et trouvés à proximité immédiate. Nous venons maintenant de retrouver parmi les restes de l'exploitation du revêtement de la Pyramide d'Ounas, qui recouvraient encore sa face sud, un bloc cassé en trois et comportant en bas-relief le vautour aux ailes déployées au-dessus d'un *serekh* du roi Khadadou. Or, ce nom n'est autre que le nom d'Horus de Dadkaré.

Un second bloc de même style peut se voir remployé dans l'épaisseur du revêtement de la face sud de la pyramide; orné d'une frise d'étoiles au-dessus des faucons à ailes déployées et d'hiéroglyphes en bas-relief, ce bloc provient manifestement comme le précédent de la destruction d'un temple funéraire royal. En outre, l'angle sud-ouest de la pyramide même repose sur une énorme stèle en façade de palais, qui, bien que recoupée dans le sens de la hauteur, mesure encore 2 m. 90 sur 3 m. 20 de largeur. Notons enfin, parmi d'autres marques de carriers ou de maçons, sur l'un des blocs encore en place du massif de la pyramide, un cartouche à l'encre noire du roi Isesi, second nom de Dadkaré.

De pareils procédés de la part d'un souverain régnant à l'égard de son prédécesseur immédiat, surtout appartenant à la même dynastie, sont assez étranges. Ils sembleraient indiquer une usurpation du pouvoir par l'un des deux rois, et l'on peut se demander si le changement de dynastie, que l'on attribue à Téti, successeur d'Ounas, n'aurait pas été, au contraire, l'œuvre de ce dernier. Ounas, d'autre part, est précisément le premier à avoir tapissé les murs de sa chambre funéraire des fameux textes des pyramides, innovation fort importante dans le culte funéraire royal. Aurions-nous là l'indice d'une révolution religieuse contre Dadkaré, dont Ounas aurait été le bénéficiaire? Ajoutons enfin, que le roi Téti, qui succéda à Ounas et fut considéré jusqu'ici comme le fondateur de la nouvelle dynastie, a eu à l'égard de ce dernier une attitude toute différente. Nous constatons, en effet, qu'il grava son propre cartouche sur l'un des montants de granit de la porte d'entrée du temple d'Ounas, mais sans chercher à effacer les cartouches de celui-ci, et il ne semble pas avoir commis aucune déprédation contre son monument.

V. — OBJETS DÉCOUVERTS

AU COURS DE LA RÉFECTION DE LA ROUTE DE LA NÉCROPOLE.

En extrayant de la terre argileuse en bordure de la route pour procéder à son rechargement, nous avons recueilli divers petits objets, à savoir :

α. Au sommet de la côte à l'entrée du désert, une pendeloque carrée (de 0 m. 03 de côté environ) en ivoire gravée d'une rosace, un petit scarabée en os émaillé, serti d'or pour orner une bague, au nom de , Nefer-di-Ptah, et quelques petites amulettes sans importance.

β. A l'est de la fourche conduisant d'une part à la maison du Service des Antiquités et, d'autre part, au mastaba de Méra, un panier d'osier cylindrique muni d'un couvercle fixé au moyen de lanières de cuir, reposant sur les jambes d'un squelette mal conservé et recouvert d'une épaisse étoffe jaunâtre en lambeaux. Ce panier (pl. LXXI) contient une série de flacons et de petits vases en verre très légèrement irisé d'époque romaine (IIe ou IIIe siècle) disposés de la façon suivante : au centre, un joli petit vase orné sous son sommet d'un petit tore circulaire en verre de couleur vert foncé (fig. 42)(1); autour de ce vase sont répartis dans six compartiments rayonnants cinq flacons (fig. 43) présentant des dépôts de liquides gras où étaient venus se noyer divers insectes, et deux tout petits vases (fig. 44) dont l'un est cassé. Nous avons recueilli, en outre, dans ces compartiments un peigne en bois, une coquille, un bout de roseau contenant un peu de kohl et bouché à l'une de ses extrémités, trois bâtonnets formés de roseaux de plus petit diamètre, un morceau de bois d'une dizaine de centimètres de long taillé en pointe et suivant une section sensiblement

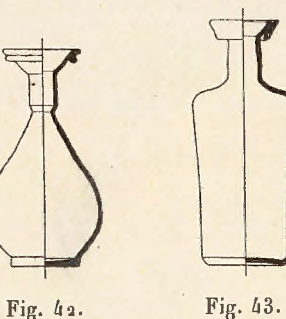


Fig. 42. Fig. 43.

Fig. 44.

(1) Comparer les verreries romaines trouvées à Karanis; cf. *University of Michigan Studies, H.S. Vol. XLI, Roman glass from Karanis*, en particulier le n° 537, pl. VII et XVII.

triangulaire, enfin les restes d'un sachet de toile contenant encore quelques petits bonbons de couleur orange. Le tout devait constituer le nécessaire de toilette et de voyage de l'individu enterré là, probablement une femme.

y. Enfin, à l'entrée du chemin, qui conduit à la maison de Abdessalam Mohammed Effendi, une série d'*oushebti* d'époque saïte (h. = 0 m. 103, couleur jaune) la plupart cassés, provenant sans doute d'un puits vidé à proximité. Ils sont au nom de (←) [hiéroglyphes], Psammétique, fils de [hiéroglyphes], Chep-iner-bet.

Outre ces divers déblaiements nous avons encore effectué des sondages au cimetière des chats en vue de la construction en ce point de la maison de notre assistant Abdessalam Mohammed Effendi. Nous comptons consacrer prochainement aux résultats de ces sondages une note spéciale dans les *Annales du Service*.

J.-P. Lauer.



1. — La cour sud, avant déblaiement.



2. — La même cour après déblaiement. Au premier plan, le mur aux cobras.



1. — La cour sud, vue prise du haut de la Pyramide à degrés en 1932.



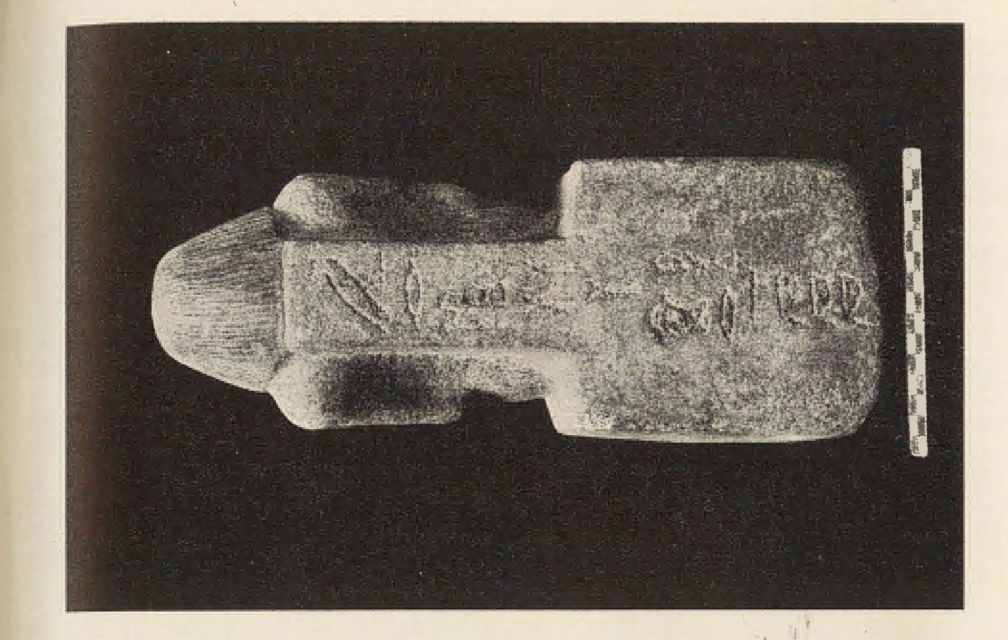
2. — La même cour, après déblaiement (1939).



1. — Découverte de petites statues de granit au pied de la Pyramide à degrés.

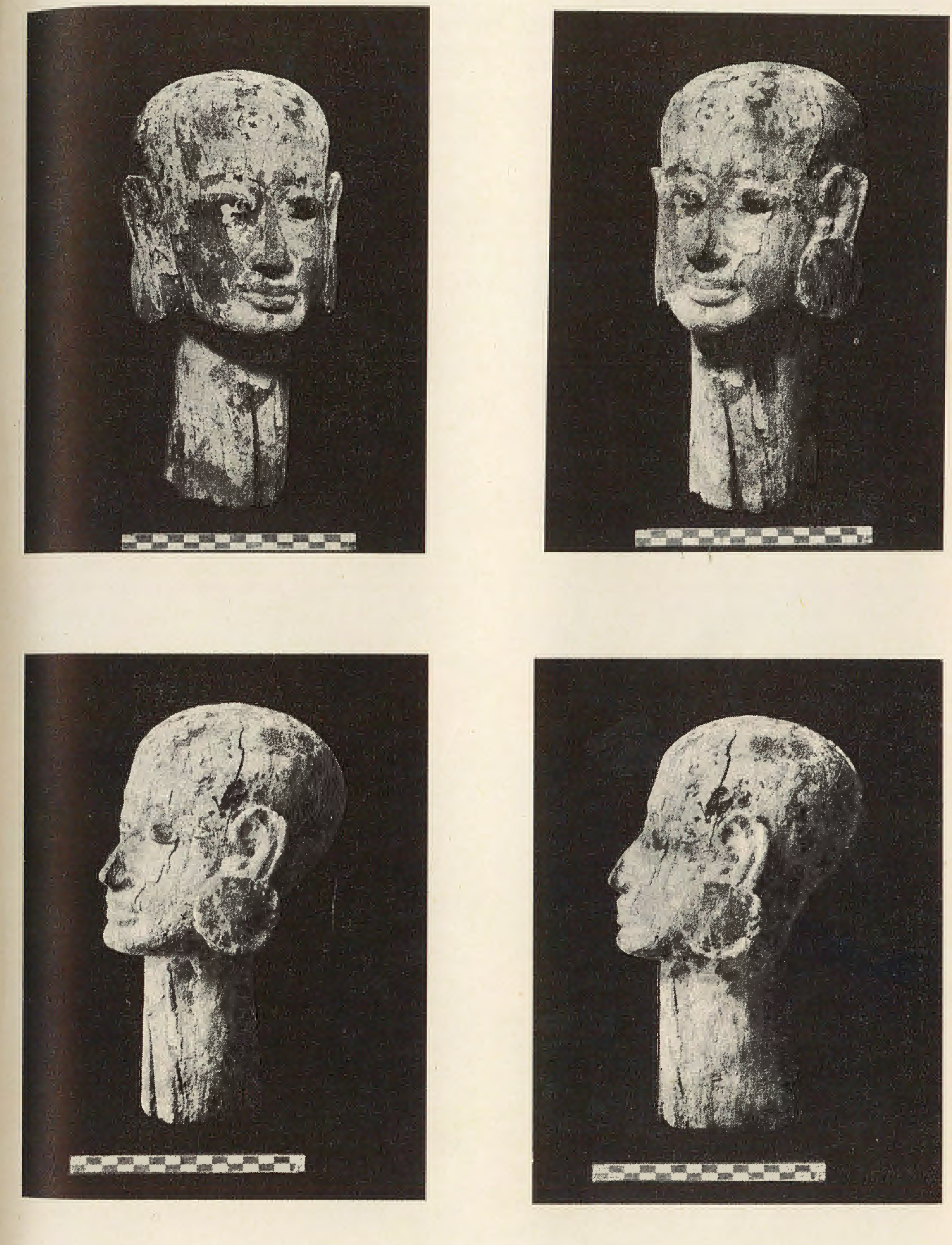


2. — Groupe de deux de ces statues en granit rose.



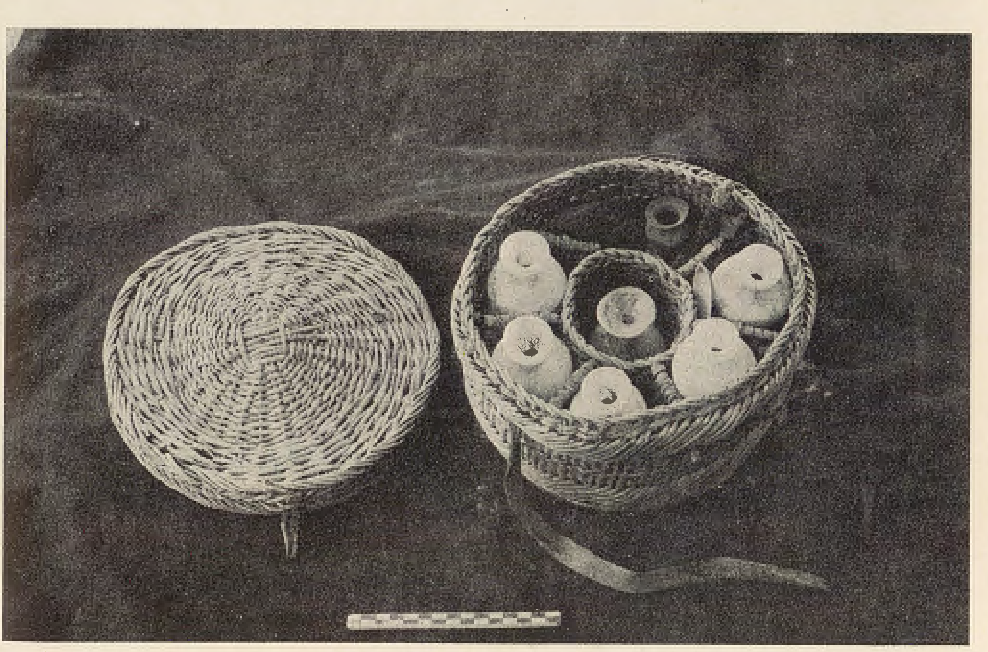


Statue en granit noir de Ḥer-n-kaou.



Tête en bois stuqué.





Panier d'osier contenant un nécessaire de toilette.

TRAVAUX DE RESTAURATION ET DE PROTECTION

EFFECTUÉS AU COURS

DES CAMPAGNES 1937-1938 ET 1938-1939

DANS

LES MONUMENTS DE ZOSER À SAQQARAH

PAR

JEAN-PHILIPPE LAUER.

Durant la campagne 1937-1938, nous n'avions pu entamer nos travaux que le 17 novembre, par suite du retard apporté au renouvellement de notre contrat. En outre, à plusieurs reprises, des réductions du nombre de nos ouvriers nous ont été imposées en cours de travail par le Sous-Directeur général, et finalement nous avons dû suspendre totalement le chantier, près d'un mois avant le début de la nouvelle année financière, le crédit affecté à Saqqarah ayant été épuisé prématurément. Plusieurs des travaux entrepris n'ont pu ainsi être terminés qu'au cours de la campagne suivante 1938-1939; telle est la raison pour laquelle nous groupons ici en un seul compte rendu les résultats des deux campagnes.

I. — RESTAURATIONS.

Nos efforts ont porté sur trois points principaux : reconstitution d'un panneau à faïences bleues de la Pyramide et son transfert au Musée du Caire, reconstitution d'une portion du mur aux cobras de la chapelle du tombeau de l'enceinte sud, et, enfin, recherche et repose de secteurs de tambours dans la colonnade d'entrée.

1° Le panneau à faïences bleues.

Nous renvoyons à l'article que nous avons déjà consacré spécialement à cette reconstitution [1].

2° Le mur aux cobras.

Nous savions, par nos recherches antérieures [2], que la partie du mur à redans de la grande cour sud, qui forme un avant-corps et comporte dans son massif le sanctuaire correspondant au grand tombeau de l'enceinte, était orné vers le haut d'une frise de cobras. De nombreux éléments de ces cobras, qui étaient sculptés sur deux assises, gisaient, en effet, dans le sable sur le pourtour de cet avant-corps. Les têtes avaient malheureusement toutes été cassées en tombant lors de la destruction du mur par les carriers qui l'exploitèrent, mais quelques spécimens avaient pu être recueillis au cours des fouilles. Nous avions, en outre, réussi à déterminer la façon dont les redans étaient recoupés et se terminaient vers le haut [3]. Enfin, la hauteur du mur nous était donnée à une assise près par le niveau du petit chemin situé entre son sommet formant parapet et la superstructure du tombeau. Il s'avérait donc particulièrement intéressant de tenter cette reconstitution en replaçant les éléments caractéristiques dont nous disposions, et en remployant pour le parement à redans du mur les blocs à surface patinée provenant des divers points de ce mur et retrouvés dans le sable sur tout le pourtour de la cour.

Le plus haut point conservé du mur se trouvait dans l'angle rentrant formé par l'avant-corps (voir fig. 45 et pl. LXXII, 1), et atteignait 3 m. 90, environ, au-dessus du sol de la cour, à la dix-septième assise. Après notre reconstitution le mur s'élève maintenant à 6 m. 15 avec vingt-six assises. Nous donnons sur la figure 1 les relevés juxtaposés des deux côtés de l'angle du mur; un trait de force y indique le niveau de conservation avant nos travaux.

Six panneaux en retrait ont pu être ainsi reconstitués complètement, et dans le haut du mur neuf cobras ont été remis en place (voir pl. LXXII, 2

[1] *Ann. Serv. Antiq.*, t. XXXVIII, p. 551-565. — [2] *Ibidem*, t. XXVII, p. 131-132. — [3] *Pyr. à degrés.*, *L'Archit.*, t. I, p. 94-96.

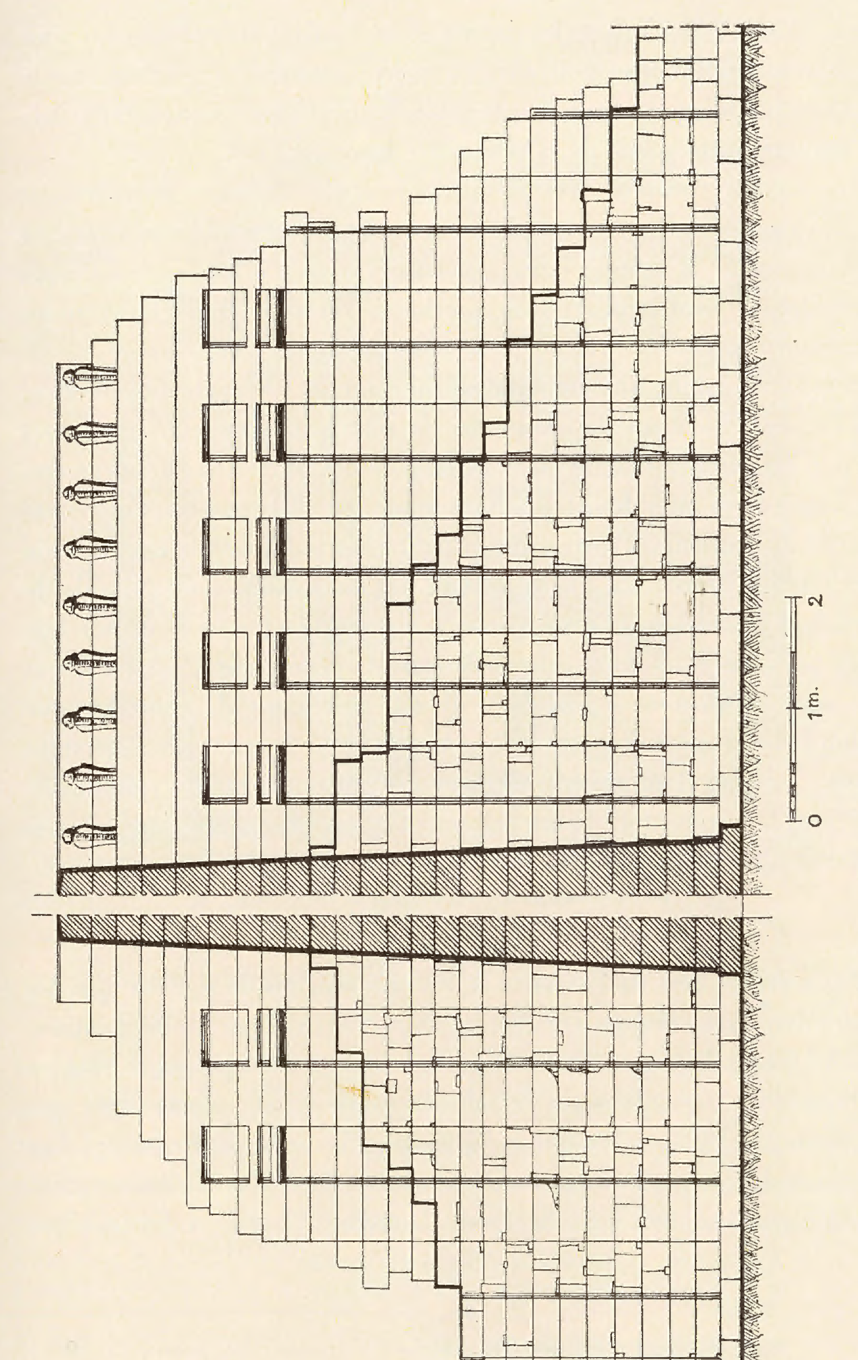


Fig. 45. — Restauration d'une portion du mur aux «cobras».

et pl. LXXIII). Sur huit de ces cobras, dont les têtes étaient cassées, nous avons repiqué des têtes nouvelles en pierre artificielle, moulées sur le meilleur spécimen retrouvé dans le sable. Le neuvième cobra, qui possède encore une petite partie de sa tête, a été laissé tel quel.

Depuis l'exécution de ces travaux, quelques éléments de cobras et surtout des blocs de parement de ces murs ont été recueillis au cours du déblaiement de la grande cour, que nous venons d'effectuer [1]; ils nous permettront, peut-être, l'année prochaine d'élargir légèrement notre reconstitution.

Signalons, enfin, une constatation faite sur les éléments de rouleaux, qui recoupent le haut des panneaux en retrait. Ces rouleaux constitués ici par des blocs mesurant juste la largeur des panneaux, devaient être exécutés à terre avant leur pose. Nous avons, en effet, noté sur l'extrémité latérale de plusieurs d'entre eux un petit trou indiquant le centre de la circonférence tracée, au moins de l'un des deux côtés, pour la taille de la surface cylindrique. Ce petit trou a disparu le plus souvent, car lors de la pose des blocs leurs extrémités étaient ajustées aux blocs voisins et par suite fréquemment retaillées. Il est intéressant de constater que le tracé de la circonférence était connu à cette époque. Les différentes courbes en plan et en géométral, que nous trouvons dans ces monuments de Zoser, le laissaient d'ailleurs nettement supposer, car des courbes aussi parfaites n'auraient guère pu être tracées autrement.

3° La colonnade d'entrée.

Nous avions déjà eu l'occasion à diverses reprises de signaler que les quatre dernières colonnes vers l'ouest de la rangée sud de l'allée d'entrée, les n°s 36 à 40 de notre numérotation [2], comportaient 19 tiges comme les huit colonnes accouplées de la salle transversale adjacente, alors que les trente-six autres colonnes de l'allée n'en comportaient que 17. Les tambours de ces quatre colonnes devaient donc être plus facilement identifiables que les autres. En outre, nous disposions pour deux d'entre elles,

[1] Voir dans ce même tome des *Annales*. — [2] Cf. *Ann. Serv. Antiq.*, t. XXX, p. 131.

d'un secteur de tambour comportant les courbes qui limitent les godrons vers le haut, que nous conviendrons d'appeler, pour simplifier, l'élément de départ du chapiteau. Si l'un de ces éléments parvenait à être replacé,

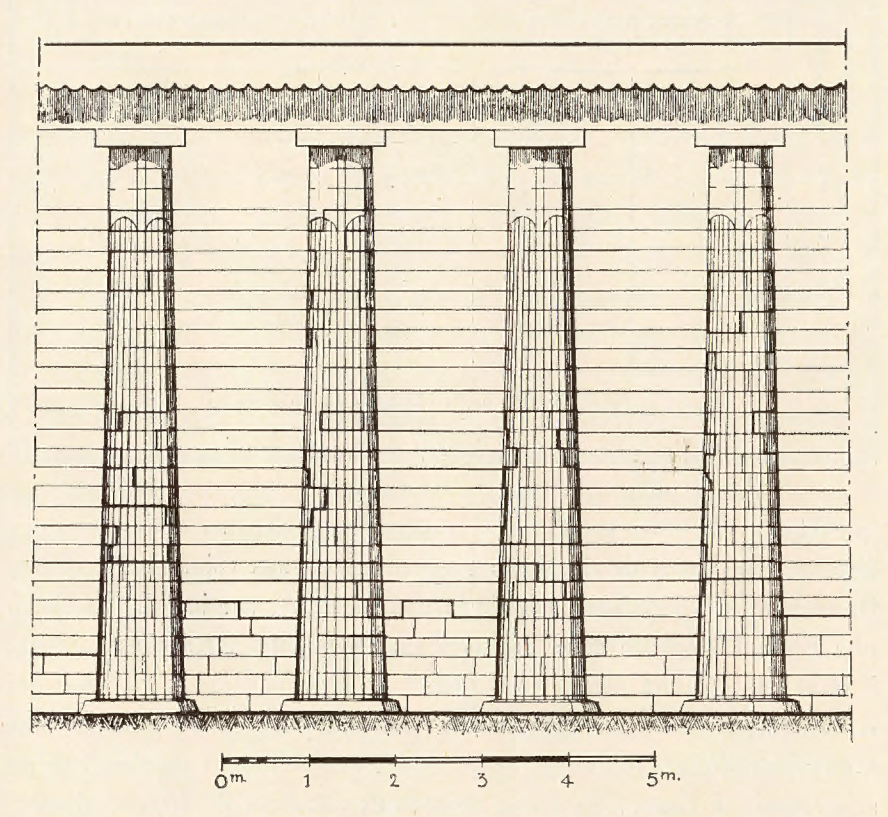


Fig. 46. — Reconstitution des colonnes 34 (à gauche) à 40 (à droite).

la hauteur de nos colonnes se trouverait vérifiée de façon certaine, et nous pourrions établir sur la colonnade la toiture définitive projetée déjà depuis plusieurs années. Enfin, nous avions déjà réussi en 1933 et 1937 sur la colonne 40 à identifier vingt fragments qui nous permettaient de la reconstituer jusqu'à sa 21e assise. Nous pensions même pouvoir lui attribuer l'un de nos deux éléments de départ de chapiteau, qui aurait été situé à une assise d'intervalle, soit à la 23e, mais nous n'avions pu acquérir là une certitude absolue. Des recherches complémentaires nous étaient encore nécessaires.

Le petit tableau ci-dessous et la figure 2 indiquent les résultats que nous avons obtenus sur ces quatre colonnes. Ils sont particulièrement

NUMÉRO DES COLONNES.	NOMBRE D'ASSISES EN PLACE		NOMBRE DE FRAGMENTS IDENTIFIÉS		
	avant restauration.	après restauration.	et non encore replacés.	au cours des années précédentes.	en 1938-1939.
34	8 3/4	15 1/2	3	—	12
36	6	24 1/2	—	7	16
38	6	16	—	1	14
40	6 3/4	23	—	20	4
Total des fragments identifiés en 1938-1939...					46

importants, car nous avons réussi à attribuer de façon certaine les deux éléments de départ de chapiteau respectivement aux colonnes 34 et 36. Or nous avions précédemment [1] cru pouvoir situer sur la colonne 40, à une assise d'intervalle celui que nous savons maintenant avoir appartenu à la colonne 34, et nous avions déduit de cette position la hauteur des colonnes, que nous avions fixée ainsi à 5 m. 92 avec 27 assises. Nous avons constaté, au contraire, cette année, que ce départ de chapiteau se superposait, à l'intervalle d'une assise, aux éléments de deux tambours, qui présentent des godrons sensiblement plus larges que ceux que pourraient présenter à ce niveau les trois colonnes 36, 38 et 40; ce départ n'a donc pu appartenir qu'à la colonne 34, dont les godrons sont précisément un peu plus larges. Malheureusement, entre ce tronçon et les éléments remis en place sur la colonne s'élevant ainsi à la 16e assise, il subsiste une lacune très importante, qui doit être de six assises. Espérant arriver, peut-être, par la suite à identifier d'autres fragments qui ont pu lui appartenir, nous n'avons pas encore replacé ce groupe de façon définitive.

[1] Cf. *Ann. Serv. Antiq.*, t. XXXVII, p. 101-102.

Sur la colonne 40, d'autre part, nous avons retrouvé de nouveaux éléments, qui nous ont permis de la remonter jusqu'à sa 23e assise, niveau où nous pensions placer l'élément de départ de chapiteau en question, et où nous constatons, au contraire, que les godrons se prolongent encore vers le haut.

Enfin, le résultat le meilleur a été obtenu sur la colonne 36, à laquelle nous avons pu attribuer de façon certaine le groupe formé par l'autre départ de chapiteau avec neuf éléments de six assises situées immédiatement en-dessous. Malheureusement, une lacune importante subsiste entre ce groupe et les autres éléments replacés sur la colonne jusqu'à sa 16e assise. Après maints essais sur la colonne même, nous avons pu constater à l'œil et par le diamètre des tambours que cette lacune ne pouvait pas être inférieure à trois assises, et pas supérieure à quatre. Elle est presque sûrement de trois assises, ce qui élève le départ du chapiteau à la 26e assise, et la hauteur totale de la colonne à 6 m. 60 environ au minimum, au niveau de la 30e assise, soit quelque 0 m. 68 de plus que nous ne l'avions admis antérieurement.

Le total général des secteurs de tambours replacés ou identifiés depuis le début de nos travaux dans la colonnade s'élève ainsi à 471 [1] — 1 (qui, nous l'avons vu, avait été compté par erreur) + 46 = 516.

II. — TRAVAUX DE PROTECTION.

1° Couverture de la colonnade.

La Direction générale du Service des Antiquités avait décidé dès 1926, lors de la découverte de la colonnade de Zoser construite comme tous ces monuments dans un calcaire assez fragile, d'établir une toiture qui la protégerait des intempéries. Cette colonnade formait, en effet, autrefois une allée couverte, sorte de hall, dont on pourrait tenter de reconstituer l'aspect intérieur sous la toiture projetée. Mais, pour cela il était d'abord nécessaire de connaître la hauteur des colonnes, car il ne fallait pas risquer de placer la toiture soit trop bas, soit beaucoup trop haut.

[1] Cf. *Ann. Serv. Antiq.*, t. XXXIII, p. 150 et t. XXXVII, p. 101-102.

Ce travail préliminaire s'avéra devoir être fort long, car, après examen des colonnes, nous avons constaté que leur forme générale d'apparence conique présentait, en réalité, un profil légèrement concave, par une sorte de galbe inverse de celui des colonnes grecques ou romaines. Le fruit de la colonne n'étant ainsi pas constant, la hauteur ne pouvait être établie de façon précise d'après les diamètres du fût vers la base et sous le chapiteau. Il fallait travailler sur les colonnes mêmes en cherchant à identifier leurs secteurs de tambours et à reconstituer entièrement au moins l'une d'elles.

Pour la durée de ces recherches, nous avions placé une toiture provisoire en bois à un peu plus de 4 mètres de hauteur. Nous avons décidé cette année, après les derniers résultats obtenus, que nous venons d'exposer ci-dessus, d'enlever cette toiture provisoire, dont l'aspect était gênant et de la remplacer par une toiture définitive en béton armé, située au moins 3 mètres plus haut. Sous celle-ci nous pourrons poursuivre la restauration des colonnes et tenter sur quelques travées de reconstituer l'aspect intérieur de cette colonnade dans l'antiquité avec son plafond imitant des rondins et ses soupiraux latéraux.

Nous avons étudié cette toiture avec le concours de notre assistant Abdessalam Mohammed Effendi, architecte, à qui nous en avons confié l'exécution, et qui rendra compte de ce travail dans un rapport spécial, lorsqu'il aura été achevé. Nous n'avons, en effet, jusqu'à présent établi la toiture que sur la moitié de la longueur de la colonnade, et nous comptons effectuer l'autre moitié ainsi que tous les enduits nécessaires après la saison chaude, dès le mois d'octobre prochain.

Notons simplement ici que nous avons placé le plafond à 7 m. 40 au-dessus du sol de la colonnade. Nous avons vu, d'après nos dernières évaluations, que les colonnes atteindraient environ 6 m. 60; il convient d'y ajouter 0 m. 45 de hauteur d'architrave, ce qui nous donne une hauteur totale de 7 m. 05. Il nous restera ainsi un vide de 0 m. 35, dans lequel nous pourrons établir en stuc ou en pierre artificielle le plafond imitant des rondins. Nous avons conservé là un jeu supérieur de 0 m. 25 à ce qui serait strictement nécessaire, pour le cas, d'ailleurs fort improbable, comme nous l'avons vu, où il s'avérerait que les colonnes auraient encore une assise de plus.

Afin de dissimuler le plus possible l'aspect extérieur de cette toiture, nous nous proposons dès le début de la prochaine campagne de reconstituer à sa hauteur ancienne probable, qui était d'au moins 10 m. 50, le bastion d'entrée du mur d'enceinte. Cette reconstitution serait certainement du plus heureux effet et rendrait à cette entrée son aspect monumental d'autrefois.

2° CONSTRUCTION DE MAGASINS POUR LA CONSERVATION DES BLOCS CARACTÉRISTIQUES.

Nous avons poursuivi au cours de ces deux campagnes la réalisation du programme, que nous nous étions tracé, de construire en divers points de l'enceinte à proximité des principaux édifices, et en les dissimulant le plus possible, des magasins pour y entreposer les blocs caractéristiques de l'architecture du roi Zoser. Nous en avons édifié six nouveaux, qui s'ajoutent à celui construit près de la cour du «Ḥeb-Sed» en 1937. Ces différents magasins sont situés respectivement près de la colonnade d'entrée, du mur aux cobras, du temple «T», de la «Maison du Sud», de la «Maison du Nord» et du temple funéraire nord.

α. Le premier d'entre eux, construit le long de la portion est de la colonnade dans le massif qui la borde au nord, contient des blocs provenant de la colonnade ou retrouvés à proximité, et quelques éléments du mur d'enceinte (chemin de ronde, parapet, etc.). Une salle spéciale a été prévue dans ce magasin pour y exposer une maquette des monuments de Zoser, que nous projetons de faire exécuter lorsque le crédit nécessaire pourra nous être accordé.

β. Pour le deuxième magasin, nous avons choisi l'emplacement du petit sanctuaire complètement détruit, situé dans le massif formant avant-corps au nord du tombeau de l'enceinte sud dans la grande cour. Nous y avons entreposé des blocs de la superstructure de ce tombeau, des éléments du mur à redans bordant cette cour, et, en particulier, les fragments de cobras, qui ornaient la partie supérieure de la façade de l'avant-corps, et qui n'ont pu être replacés dans la restauration décrite ci-dessus, les bois de manœuvre de la IIIe dynastie extraits du grand puits du tombeau de l'enceinte, les petits pavés de diorite, de schiste ou de dolomite recueillis au fond de ce puits et de celui de la Pyramide, etc.

γ. Le troisième se trouve dans le massif situé immédiatement au nord du temple T. Il contient surtout divers éléments provenant de ce temple : linteaux ornés de *dadou*, blocs de plafonds imitant des rondins et peints en rouge, pierres du couronnement de l'édifice, tores d'angles, etc.

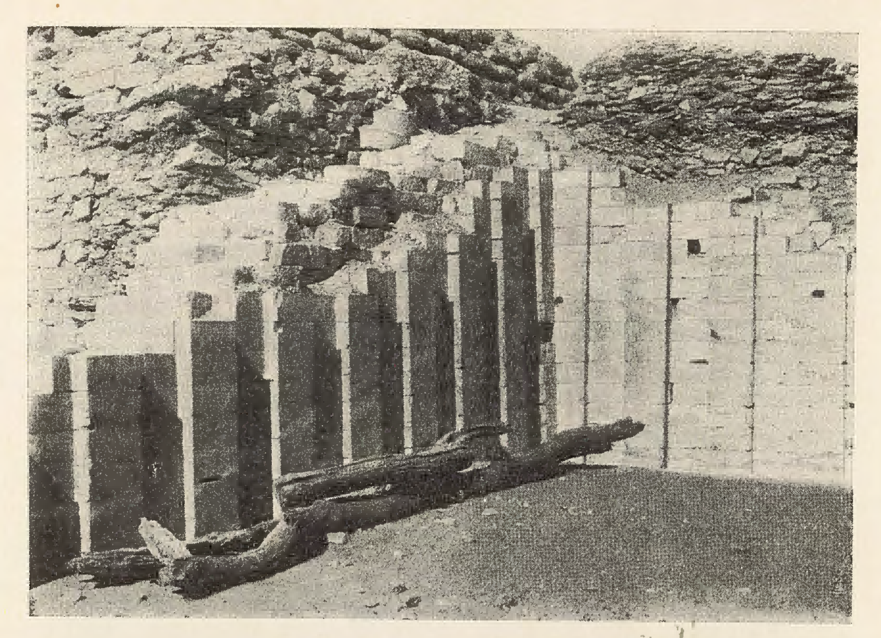
δ. Le quatrième a été construit dans la cour de la «Maison du Sud», le long du massif est, où se trouve le puits à offrandes. Il contient les tambours des colonnes cannelées, les chapiteaux et les principaux blocs de la corniche de la «Maison du Sud», les éléments des deux bornes en forme de D trouvées dans cette cour, et quelques éléments des murs avoisinants.

ε. Le cinquième, ménagé dans la partie de la cour de la «Maison du Nord» qui forme impasse vers l'est, abrite les tambours de colonnes, les éléments des antes à godrons, les blocs des corniches, et ceux du soupirail du *serdab* de cet édifice.

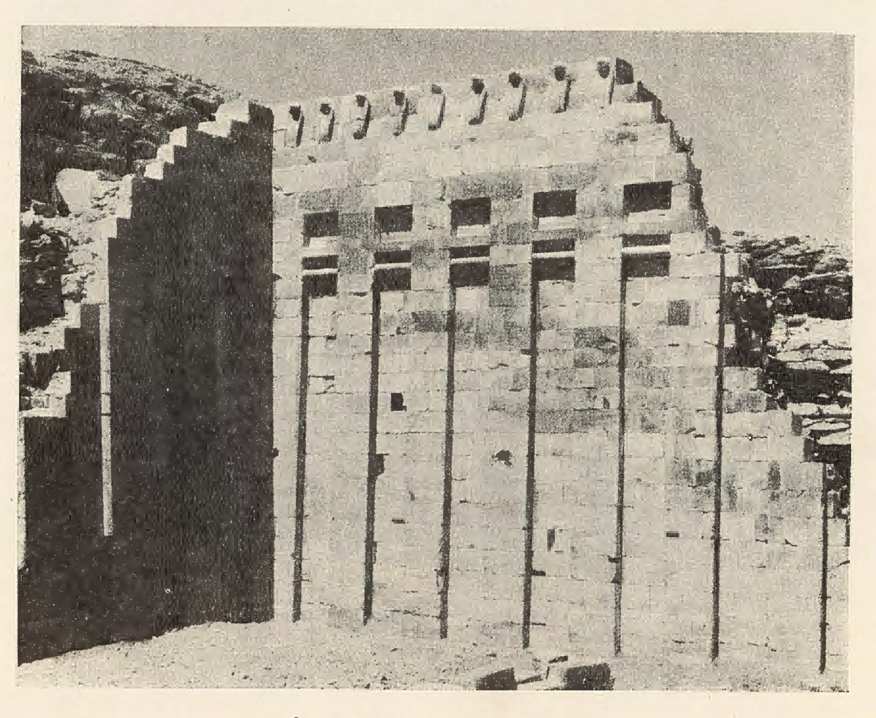
ζ. Le sixième, enfin, a été placé au nord de la cour du «Serdab» dans le massif adossé au mur du temple funéraire et qui devait comporter vers l'est une façade à trois colonnes cannelées. Il est destiné aux tambours de ces colonnes et à divers éléments provenant du temple funéraire nord ou des constructions avoisinantes : blocs de plafonds imitant des rondins, pierres de couronnement des murs, etc.

Chacun de ces magasins est muni d'une porte en partie vitrée, qui permet de se rendre compte de son contenu. Les personnes désirant étudier les éléments, qui y sont conservés, pourront ainsi y pénétrer en demandant les clefs au bureau de l'inspectorat à Saqqarah.

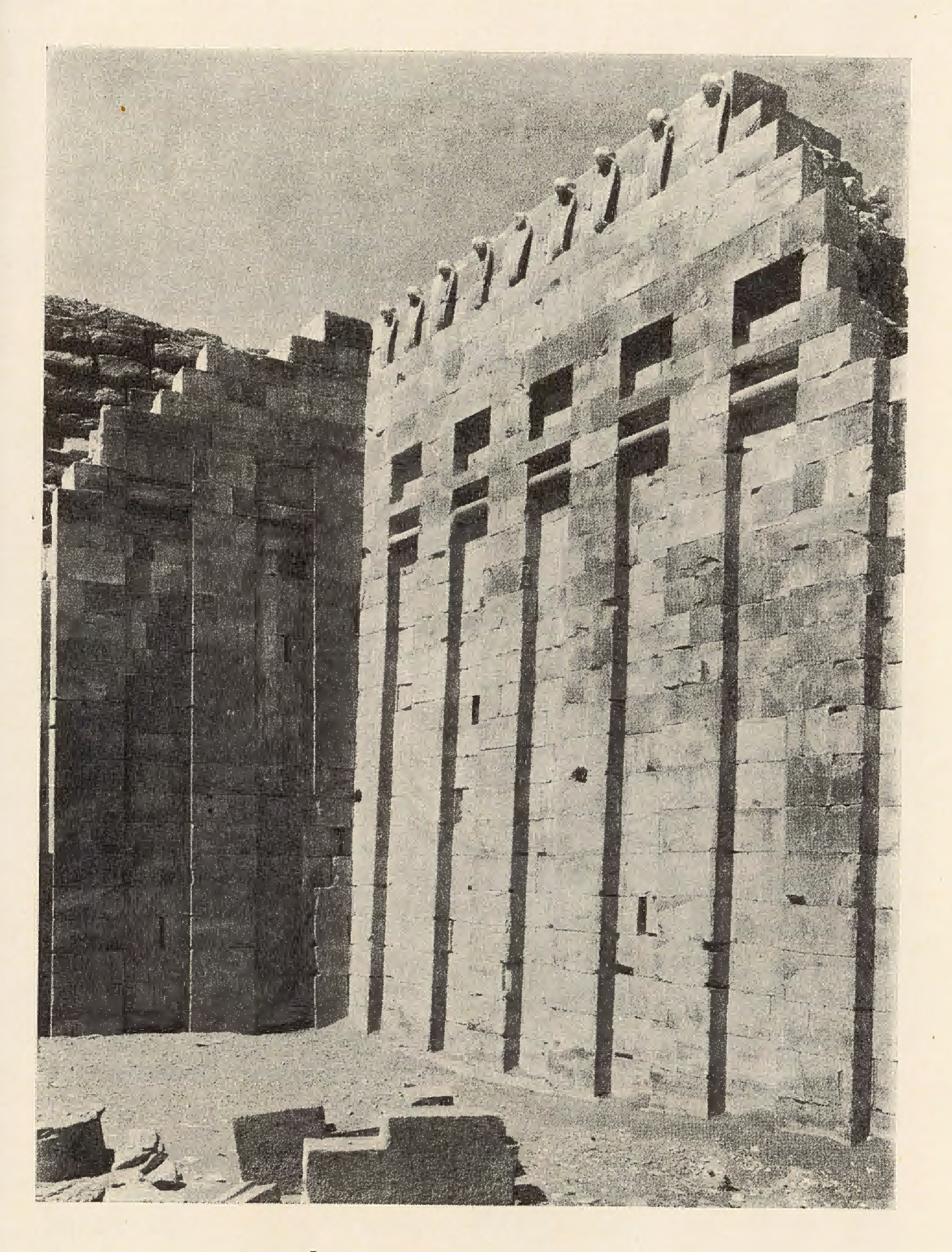
J.-P. Lauer.



1. — Le mur aux «cobras», lors de sa découverte.
Au premier plan bois de la IIIe dynastie.



2. — Le même mur, après restauration.



Le mur aux «cobras» reconstitué.

FOUILLES

DE L'UNIVERSITÉ «FOUAD EL AWAL»

À TOUNA EL GEBEL (HERMOPOLIS OUEST)

PAR

SAMI GABRA.

Depuis la publication de notre compte rendu, paru dans le tome XXXII des *Annales du Service des Antiquités,* les fouilles de l'Université se sont considérablement développées au double point de vue des découvertes intéressantes et de la superficie du terrain déblayé.

Le site présente actuellement un ensemble de monuments qui apportent une documentation précieuse à l'étude de la vie sociale en province depuis le IIIe siècle av. J.-C. jusqu'au IIIe siècle après, et aussi à l'étude du culte des animaux sacrés notamment l'ibis et le cynocéphale, dans la région d'Hermopolis Magna.

La nécropole humaine, en grande partie déblayée aujourd'hui offre au visiteur un spectacle pittoresque et évocateur grâce à ses ruelles étroites, bordées de maisons en brique crue avec un escalier extérieur reposant sur une voûte, et à ses places sur lesquelles les riches fonctionnaires d'Hermopolis avaient édifié des temples en pierre calcaire de styles variés et éclectiques. Les uns, de style égyptien se présentent avec leur façade à arêtes inclinées en forme de pylône d'autres, qui annoncent l'époque ptolémaïque sont précédés de deux rampes arrondies encadrant un escalier de deux marches basses et allongées (pl. LXXV *a* et *b*).

L'influence asiatique importée en Égypte par l'armée d'Alexandre se révèle dans d'autres temples, hissés sur une terrasse et dont les façades s'ouvrent, entre les colonnements par des fenêtres à treillis, en miniature [1] (pl. LXXV).

---

[1] Ancien Testam. Juges 5. 28 et Cantique des Cantiques 2. 8 «Mon bien aimé, le voici, il est derrière notre mur, il regarde par la fenêtre, il regarde par le treillis.

De la place de Pétosiris nous accédons au Secteur Est par un passage étroit datant de la fin de l'époque ptolémaïque (pl. LXXVI).

Là, nous trouvons des temples funéraires, en pierre calcaire du style grec de l'époque impériale. Leurs façades à colonnes cylindriques sont à angle droit et on y accède par un escalier précédé d'un autel à cornes.



Fig. 47. — Une rue pittoresque de la nécropole montrant les maisons à escalier externe.

Ce genre de construction rappelle étrangement le temple d'Isis à Pompéi (pl. LXXVII).

Dans ce même secteur nous avons dégagé un quartier de maisons funéraires, en brique crue, voûtées en berceau, et dont les parois des chambres forment des niches en coquille comme dans le tombeau d'Isidora.

La méthode de décoration polychrome (pl. LXXVIII, *a*, *b* et *c*) employée dans ces maisons est la même que celle qui florissait à Alexandrie à l'époque hellénistique. Cette méthode a certainement influencé l'art chrétien en Égypte à ses débuts. Ainsi, les entrelacs, les hélices, les polygones surmontés de rinceaux de pampre ou grappes de vigne qui ont servi de thème à la peinture et à la sculpture copte des IVe et Ve siècles, se trouvent fréquemment dans les maisons funéraires de Touna (Hermopolis Ouest) qui

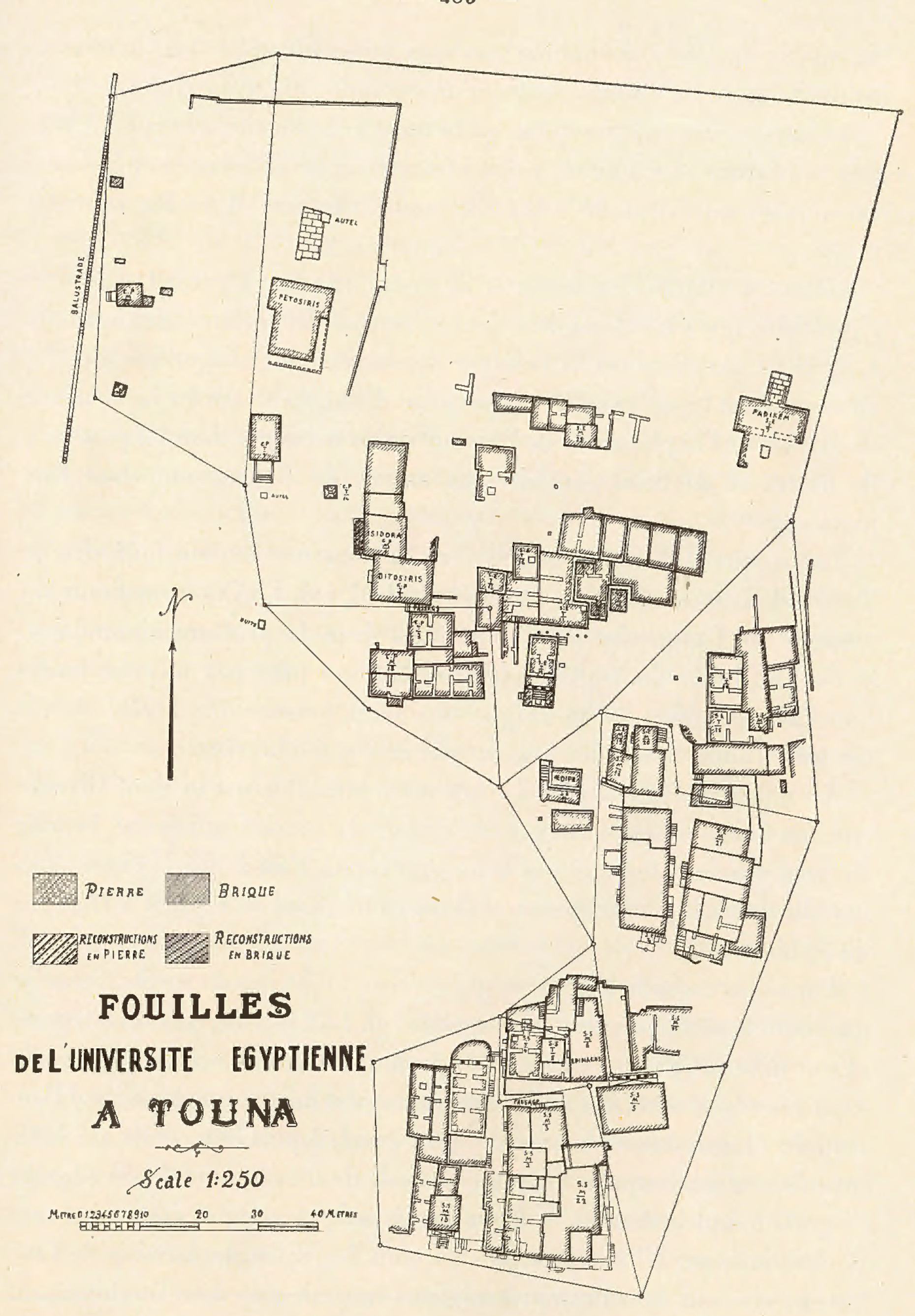


Fig. 48. — Plan général montrant les maisons et temples dégagés autour de Pétosiris.

datent du IIe siècle. N'oublions pas que notre site est à 12 kilomètres, en droite ligne de Baouït, centre d'une grande confrérie religieuse.

« L'enlèvement de Proserpine » par Pluton à la tête auréolée (pl. LXXIX) que nous avons signalé dans notre premier article fait pressentir le thème des nimbes auréolant les têtes des saints cavaliers dans les couvents coptes.

L'examen attentif des fresques de notre site nous permet d'avancer l'hypothèse que l'art alexandrin dont s'inspirait le peintre hermopolitain a légué au christianisme la peinture symbolique ou allégorique qui fut en vogue dans les églises d'Orient jusqu'au début du Ve siècle. Le symbole de la Foi, de l'Espérance et de l'Amour qu'on rencontre dans les peintures de Baouït et de Saint Jérémie sont autant de figures rappelant l'art alexandrin [1].

La fresque d'Œdipe trouvée en 1934 dans une maison funéraire de Touna el Gebel et datée du IIe siècle ap. J.-C. (pl. LXXX) nous donne un exemple de l'usage des personnifications dans la peinture alexandrine.

Sur la droite du tableau, Œdipe tue son père par méprise tandis que l'ⲁⲅⲛⲩⲁ, c'est-à-dire « l'ignorance » est personnifiée à côté de lui par une femme élevant les bras au ciel en signe d'horreur.

Au milieu de la fresque, Thèbes est représentée sur le Mont Olympe par une femme appelée ⲑⲏⲃⲁⲓ, enfin, sur la gauche, un jeune homme au front soucieux indiqué par le mot ⲍⲏⲧⲏⲙⲁ c'est-à-dire la « question » fait allusion à la préoccupation d'Œdipe cherchant la réponse à l'énigme du Sphinx.

Parmi les maisons funéraires qui présentent un intérêt particulier celle qui porte le n° 21 mérite d'être signalée (pl. LXXXI). Par son architecture et son décor et par les textes hiéroglyphiques inscrits sur ses murs, elle nous renseigne sur l'état social des métropoles mixtes comme celle d'Hermopolis Magna durant la période qui s'étend depuis le IIe siècle av. J.-C. jusqu'au IIIe siècle après. C'est une période de transition et de décadence; l'Égypte rompt lentement avec son passé antique païen et s'achemine vers le christianisme. L'hésitation, la confusion des styles, la fantaisie de l'artiste se révèlent dans les représentations funéraires et dans l'architecture.

[1] Diehl, *Manuel d'art byzantin*, t. I, p. 71 et 75.

Cette maison est en briques crues, elle est recouverte d'un revêtement de chaux imitant la pierre de taille qui forme l'appareil esodomique où chaque pseudo bloc est soigneusement émargé.

La façade a la forme évasée des monuments égyptiens avec les deux gros tores bordant les arêtes obliques; la porte est surmontée d'un fronton grec dont les deux rampants reposent chacun sur un pilastre.

La maison comprend quatre pièces dont deux seulement sont décorées. En avant se trouve l'entrée, puis le sanctuaire au milieu duquel se trouve le puits funéraire.

L'entrée est décorée d'après la méthode en vogue à Alexandrie.

Le soubassement est revêtu de plinthes imitant le marbre veiné de rouge, de jaune, de blanc, comme la brèche. Les déesses funéraires, de chair verte sont vêtues d'étoffe composée de cubes de mosaïque.

ΦΥΣΟΙ. Le sanctuaire ne présente qu'une seule zone de figures à hauteur de cimaise. Là le soubassement est décoré d'après la méthode égyptienne : rainures de façades, fausses portes marquées en couleurs rouges, noires et vertes, nous revenons ici au style strictement memphitique de l'Ancien Empire. Malgré les inadvertances et les erreurs du scribe qui a mis le mot *Nekhen* devant une divinité coiffée de la couronne rouge, le mot *Dep* devant la divinité portant une couronne blanche, le mot devant un prêtre lecteur, les inscriptions hiéroglyphiques ne manquent pas d'intérêt (fig. 49).

Sur la paroi sud du sanctuaire, face à la porte d'entrée on trouve, au-dessus d'Anubis affairé devant une momie reposant sur un lit égyptien, l'inscription suivante : « Osiris, vivant éternellement, Anubis, fils d'Osiris. » Ce texte confirme le passage relaté par Plutarque sur la parenté d'Anubis comme fils naturel d'Osiris [1].

Après le dégagement d'une partie importante du Secteur Sud-Est de la ville funéraire nos recherches ont été portées sur la colline située à l'ouest du temple de Pétosiris. Ces travaux nous ont mis en présence d'une enceinte ou balustrade indiquant l'existence d'un territoire nettement distinct de la nécropole humaine (pl. LXXXII); il s'agit sans doute du « quartier des esprits supérieurs » et de son temple mentionné dans l'inscription 125

[1] *Plutarque, Isis et Osiris*, par Mario Meunier, p. 141.

du temple de Pétosiris [1]. Ce sont des «baou âaou» et non pas des «baou aqerou», les esprits parfaits des morts.

Il nous a fallu trois campagnes entières pour dégager les deux angles qui restent de cette balustrade. Ils mesurent d'un côté 80 mètres, de l'autre 200 de l'est à l'ouest. Les piliers qui forment l'enceinte sont de



Fig. 49. — Intérieur de la maison 21. L'inscription désigne l'action de brûler de l'encens devant un prêtre lecteur.

pierre calcaire, leur hauteur est de 0 m. 65. Ils sont rangés par groupes de huit et s'élèvent en gradins en suivant les sinuosités du sol.

L'angle Est de l'enceinte est interrompu en son milieu par un temple de grandes dimensions (97 m. × 36 mètres). Ce temple détruit en majeure partie fut édifié pour Thot et son ogdoade. A son extrémité sud, des monticules de terres, rapportées du Nil, de forme ronde ou rectangulaire attestent l'existence d'un jardin. On y voit encore des racines de plantes herbacées et des traces de l'arbre «doum», arbre sacré du cynocéphale. Ce jardin est agrémenté d'un bassin à coupole en briques rouges. L'eau se déversait dans le bassin par un système de réservoir et de tuyautage alimenté par un puits adjacent.

[1] Lefebvre, *Tombeau de Pétosiris*, 1re partie, p. 191.

Ce bassin servait sans doute aux ébats des ibis sacrés élevés dans le voisinage du temple.

Le puits monumental (pl. LXXXIII) est un chef-d'œuvre d'architecture de l'époque gréco-romaine. Il se compose de deux puits superposés; le premier, supérieur, a une circonférence de 20 mètres et une profondeur de 14 mètres. Le puits inférieur s'ouvre sur une plate-forme qui constitue le fond du premier puits, il a 20 mètres de profondeur et 10 mètres de circonférence, un escalier voûté, couvert, en colimaçon éclairé par de petites ouvertures pratiquées dans le mur contourne le premier puits et aboutit à la plate-forme du second puits. L'eau étant à une profondeur de 34 mètres devait être tirée en deux temps. Elle était d'abord extraite du deuxième puits par des seaux actionnés par une poulie puis déversée dans un petit bassin placé sur la plate-forme de là elle passait par un tuyau pratiqué sous le dallage à une construction adjacente d'une profondeur de 15 mètres d'où un système de *Sakieh* la tirait au dehors.

A 600 mètres au nord du puits et du grand temple se trouve l'entrée de la première galerie souterraine déblayée en 1938. Cette disposition des monuments dégagés au cours de nos dernières campagnes : Grand temple, jardin et dépendances (galeries souterraines) délimités par la balustrade s'accorde avec la description donnée dans le *Tebtynis papyri* où l'on parle de trois types de monuments dans les villes importantes où était pratiqué le culte des animaux. Le grand temple correspond au ΠΡΩΤΑ ΙΕΡΑ. Les dépendances et jardin = ΙΒΙΩΤΡΟΦΗ [1]. Les galeries souterraines où se trouvent les momies de l'*Ibis* = ΙΒΙΟΤΑΦΕΙΟΝ. Nous n'avons pas encore exploré tout ce territoire souterrain consacré au culte de Thot, la superficie connue par nous atteint actuellement 30 feddans mais elle est susceptible d'être augmentée par la suite.

Selon la méthode de recherches que nous avons adoptée et qui consiste à repérer les entrées des galeries en procédant, de proche en proche vers la grande balustrade et du nord au sud dans la direction du temple de Pétosiris, nous avons réussi à dégager trois galeries souterraines.

[1] Prinz Jaachim, *Ostraca* par F. Preisigke et Spiegelberg, p. 24, *Herodote*, liv. II, 67.

Ces galeries communiquaient sans doute entre elles autrefois mais actuellement la communication est établie entre deux seulement.

Chaque galerie est pourvue d'une chapelle à ciel ouvert, d'un autel à cornes et d'un escalier monumental en pierre (pl. LXXXIV), taillé en pente douce dans les parois du rocher (pl. LXXXV). Le nombre de marches varie entre 75 et 120. Arrivé au bas de cet escalier on est saisi de voir s'ouvrir devant soi un réseau de rues souterraines dont quelques-unes atteignent 120 mètres de long sur 4 de large; ces rues se coupent et s'entre-croisent d'après un plan très précis. Leurs parois sont creusées d'innombrables logettes ou «loculi» de dimensions variées, suivant qu'ils abritaient des sarcophages de singes ou d'ibis. A droite et à gauche de ces longues rues s'ouvrent des salles vastes, dans lesquelles les ibis momifiés sont posés à même la terre ou enfermés dans des jarres hermétiquement bouchées avec du plâtre.

Les loculi étaient parfois murés par des stèles peintes ornées d'un ibis, ou de deux s'affrontant, ou plongeant leur bec dans l'eau. Les noms et titres des donateurs étaient parfois inscrits, avec la date du jour et du mois de l'envoi. Il semble, d'après les inscriptions gravées sur les tessons de poterie ou de silex qui jonchent les galeries, que certaines familles élevaient les ibis, en les vénérant comme dieux locaux et les envoyaient ensuite à Hermopolis Ouest ou «Khemenou Pa. Maket» pour y être momifiés et enterrés. On considérait l'ibis comme une sorte de dieu lare et plusieurs personnes se réunissaient pour participer aux frais de sa momification. «Année 6, le 27 du mois, Harpkhim fils de Khchor et aussi Khe ont envoyé ensemble l'ibis-dieu mort au prêtre de l'Ibitaphion.»

A défaut de l'ibis religiosa on envoyait un flamant. Le temple, sans doute, procédait à l'élevage et à l'entretien d'une grande quantité d'oiseaux sacrés. Les pèlerins qui venaient très nombreux invoquaient aussi la déesse *Nehem-Awayt,* parèdre de Thot et musicienne. Les fêtes qui se déroulaient dans ces lieux paraissent avoir été joyeuses et pleines d'hilarité. Le culte des ibis était gai.

Parmi les trois galeries souterraines que nous avons dégagées, la galerie C, la plus méridionale, c'est-à-dire la plus proche de la balustrade a retenu notre attention et nous lui avons consacré deux saisons de travail. Elle est entourée d'une balustrade en miniature, à trois côtés, qui sert d'enceinte à une chapelle à ciel ouvert dédiée au dieu Thot par le fils d'Alexandre le Grand, Ptolémée Ier. Au sud de cette petite balustrade se trouve une série de maisons en brique crue rangées sur un même palier et qui devaient servir de bureaux aux prêtres chargés de l'embaumement des ibis et de l'acquittement des droits payés par les fidèles. A droite de l'escalier monumental qui conduit à la galerie C, nous avons pu dégager un très curieux atelier d'embaumement, en bon état de conservation. Ce document, de haut intérêt, se compose d'une pièce carrée dont le sol est entièrement recouvert de bitume; dans un coin de la salle se trouve une sorte de lit en pierre, de forme rectangulaire portant à son extrémité un goulot rond servant de déversoir pour l'écoulement du liquide employé dans l'embaumement. Quelques récipients cylindriques, encore pleins de bitume solidifié jonchent le sol (pl. LXXXVI).

Au bas de l'escalier de la galerie C, à droite, s'ouvre une porte donnant accès à une chapelle peinte de 15 mètres de long, sur 3 m. 50 de large (pl. LXXXVII). Cette chapelle dédiée par Ptolémée Ier au dieu Thot était recouverte d'inscriptions mais malheureusement la plus grande partie des parois supérieures ont été ruinées. A gauche et à droite du corridor précédant l'autel se trouvent, dans les murs, des niches fermées par des stèles et qui renfermaient des momies d'ibis.

A gauche, devant l'autel, une niche de plus grande dimension, précédée de quatre marches renfermait la momie d'un singe-dieu, assis, orné de ses bijoux (fig. 50), un collier «Menat» autour du cou, un œil «Oudja» en or sur le front, un cœur en or sur la poitrine, une petite déesse en or aux ailes déployées, sur les genoux, et sur chaque pied une amulette en faïence représentant un chacal.

Au fond de la chapelle, en face de la porte d'entrée, se trouve un naos dans lequel nous avons trouvé la statue en pierre d'un cynocéphale.

Cette galerie C a bénéficié de la sollicitude de Ptolémée Ier. En explorant sa partie sud nous avons découvert deux autres chapelles, dont les murs sont ornés de scènes peintes représentant le roi Ptolémée Ier échangeant les formules d'usage avec les divinités locales, Thot-Ibis et Thot-Cynocéphale.

Ptolémée offre l'encens et l'hommage à Thot qui lui donne en échange les pays étrangers sous ses sandales.

Les plafonds de ces chapelles sont ornés de scènes zodiaques qui peuvent être comparées avec celles des tombeaux de Seti Ier et de Senmout.

En poursuivant nos recherches dans le voisinage de la galerie C et au pied de la colline située à l'ouest des maisons qui servaient de bureaux



Fig. 50. — Le singe aux bijoux.

aux prêtres, nous avons eu la chance de découvrir dans une jarre jetée parmi des centaines d'autres un important papyrus démotique, de 1 m. 50 sur 0 m. 50 environ.

D'après la première lecture faite par mon collègue le Dr Guirguis Matha à qui le papyrus a été confié, il s'agit d'un ensemble de lois délimitant

les rapports entre propriétaires et tenanciers, et traitant des questions d'héritage et des rédactions de contrats.

A l'intérieur de la galerie C nos travaux nous ont mis en présence d'une zone de corridors demeurés inviolés, grâce à l'éboulement du rocher. Après avoir franchi cet obstacle nous avons atteint d'autres corridors soigneusement scellés par des blocs de pierre de dimensions inégales. Au delà de ces portes les salles sont remplies de jarres entassées dans un lit de sable rapporté, depuis le sol jusqu'au plafond.

En dégageant ces jarres nous avons remarqué la présence de petits sarcophages en calcaire, aux bords épais, en forme d'ibis, qui étaient posés sur le sol, par groupes de huit et regardaient dans la direction du soleil levant. L'un d'eux, de plus grande dimension, semblait être le guide qui les conduisait vers la lumière du soleil. Chaque sarcophage renfermait une momie d'ibis.

Les jarres contiennent, en plus des momies, de nombreux *ex-voto* en faïence ou en bronze, des statuettes délicatement ciselées portant des inscriptions ainsi conçues :

«Que le dieu Thot, seigneur de Khemenou, deux fois grand, accorde au donateur la joie du cœur et une longue vie.» Le donateur était tantôt, un chef archiviste, un chef de bataillon, un notable du Delta dont le nom évoque la déesse Bastit, etc., preuve évidente que le culte des ibis dépassait les frontières d'Hermopolis.

Jusqu'ici nous n'avions trouvé à travers ces galeries que des sépultures d'animaux sacrés, mais, en avançant dans la direction du sud nous avons pénétré dans un corridor qui se présentait à nous d'une façon différente et nous réservait une grande surprise.

En effet, le sol était aussi jonché de jarres, mais, sur ces jarres de grands ibis, en bois doré, aux allures fières, bec et pattes en bronze semblaient regarder la porte murée du corridor.

En dégageant les jarres et les grands ibis nous avons remarqué au milieu du corridor, des dalles rectangulaires portant trois ouvertures rondes d'aération encastrées dans la paroi sud du corridor, ces dalles formaient le plafond d'une pièce carrée creusée à 3 mètres de profondeur et dans laquelle se trouvait un grand sarcophage en calcaire inscrit au nom de ʿAnkh-Hor.

Prince Gouverneur Grand prêtre de Thot deux fois grand maître de Khemenou ʿAnkh-Hor fils de Paa le vénéré et de sa mère Amtet-Nefou la vénérée.

Le nettoyage de cette chambre nous a donné quatre beaux vases canopes en albâtre, recouverts d'inscriptions et placés deux à deux, de chaque côté du sarcophage (pl. LXXXVIII). Les couvercles de ces vases sont finement sculptés et représentent les quatre fils d'Horus.



Fig. 51. — Coupe en faïence. — Objet de culte.

A droite du sarcophage, et du côté des pieds nous avons recueilli 400 statuettes en faïence bleue (*shaouabti*).

Sur la paroi est du sarcophage se trouvaient des vases en faïence (fig. 51) contenant des restes d'onguent, des fruits, des feuilles dorées et quatre morceaux d'albâtre portant quelques traces d'embaumement.

A l'intérieur du sarcophage en calcaire la momie reposait dans un cercueil de bois anthropoïde; malheureusement, malgré la fermeture hermétique avec du plâtre, le bois et la momie étaient en décomposition.

La momie portait un masque en argent doré, une bande de cuivre doré ornait la poitrine, et les deux côtés du corps étaient recouverts par deux feuilles de bronze doré représentant les quatre enfants d'Horus.



Fig. 52. — *Ex-voto* en bronze.

La momie était placée sur le dos, la tête à l'ouest, et les pieds à l'est.

Nous avons aussi recueilli plusieurs perles en faïence qui devaient former un collier.

Après le dégagement de la chambre funéraire de Ankh-Hor, nous avons continué notre avance dans le corridor principal orienté du nord

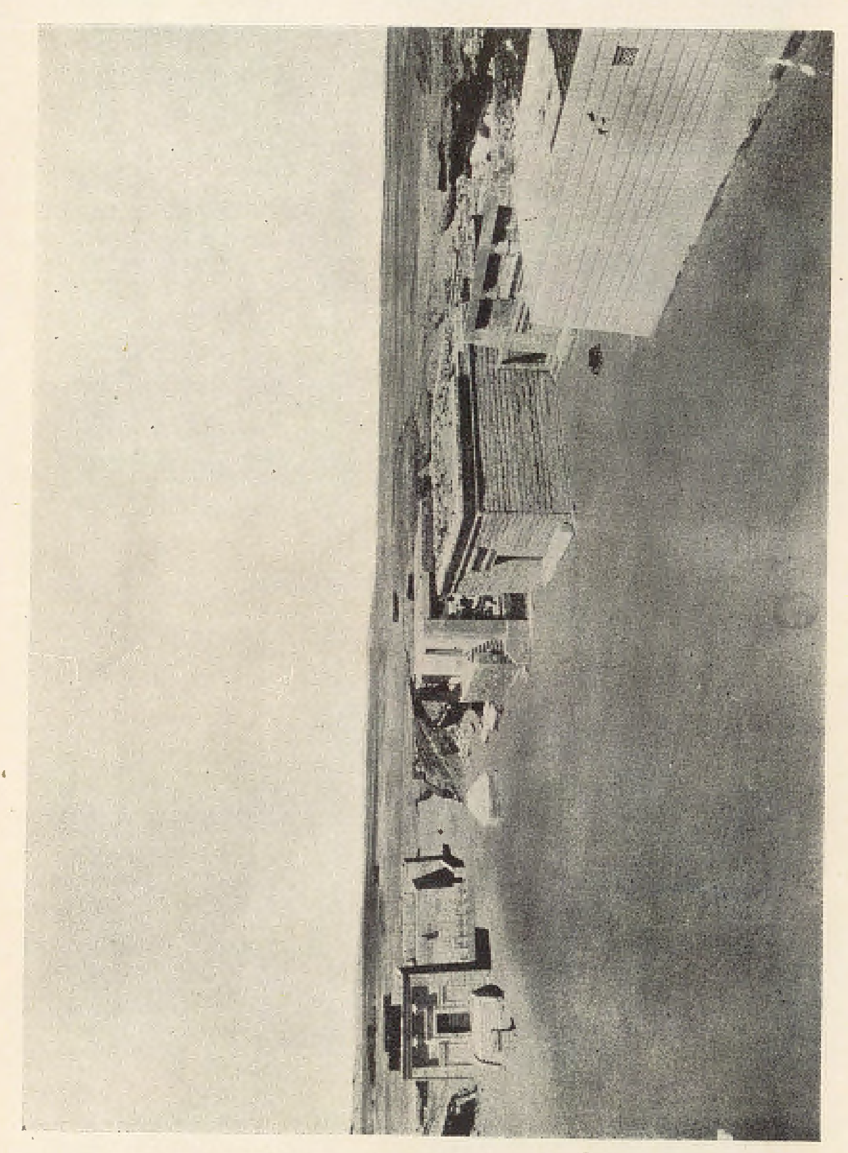
au sud. Le rocher s'étant éboulé nous avons pratiqué une ouverture dans les parois d'une chambre perpendiculaire.

Cette ouverture d'une épaisseur de 4 mètres nous a conduits à un nouveau passage encombré de jarres et qui paraît inviolé. Au-dessus de ces jarres une caisse en bois, démolie, renfermait 125 statuettes de bronze représentant diverses sortes d'Osiris, soit debout, soit assis, quelques-uns portant des traces de dorures et sculptés suivant les méthodes de Thèbes ou du Delta. D'autres statuettes représentent Isis et le taureau.

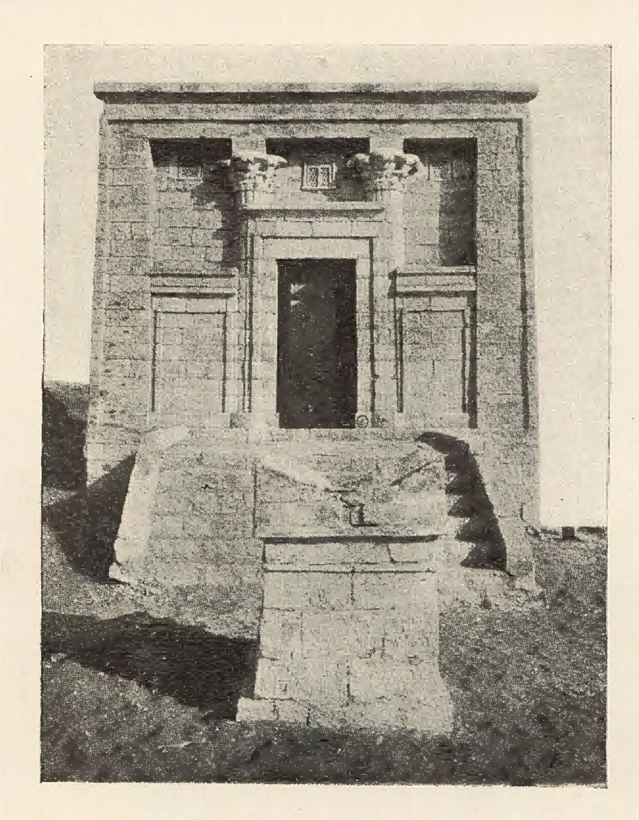
Mais la plus belle trouvaille consiste en un groupe représentant un prince d'Hermopolis (fig. 52) debout entre Isis et Nephthys, et en face de lui Horus est debout sur une colonne de lotus encadrée des deux uréus de la Haute et de la Basse-Égypte. Cet ensemble est placé devant un ibis assis sur un socle décoré de pierres imitant la fleur de lotus.

Notons aussi le collier «Menat» surmonté de la tête hatorique. D'après l'examen des objets en bronze et des *oushabtis* trouvés dans la salle située derrière celle du grand-prêtre de Thot, nous arrivons à l'époque de Psammétique et Amasis, laissant derrière nous les premiers Ptolémée que nous avons notés au cours de notre dernière campagne.

SAMI GABRA.



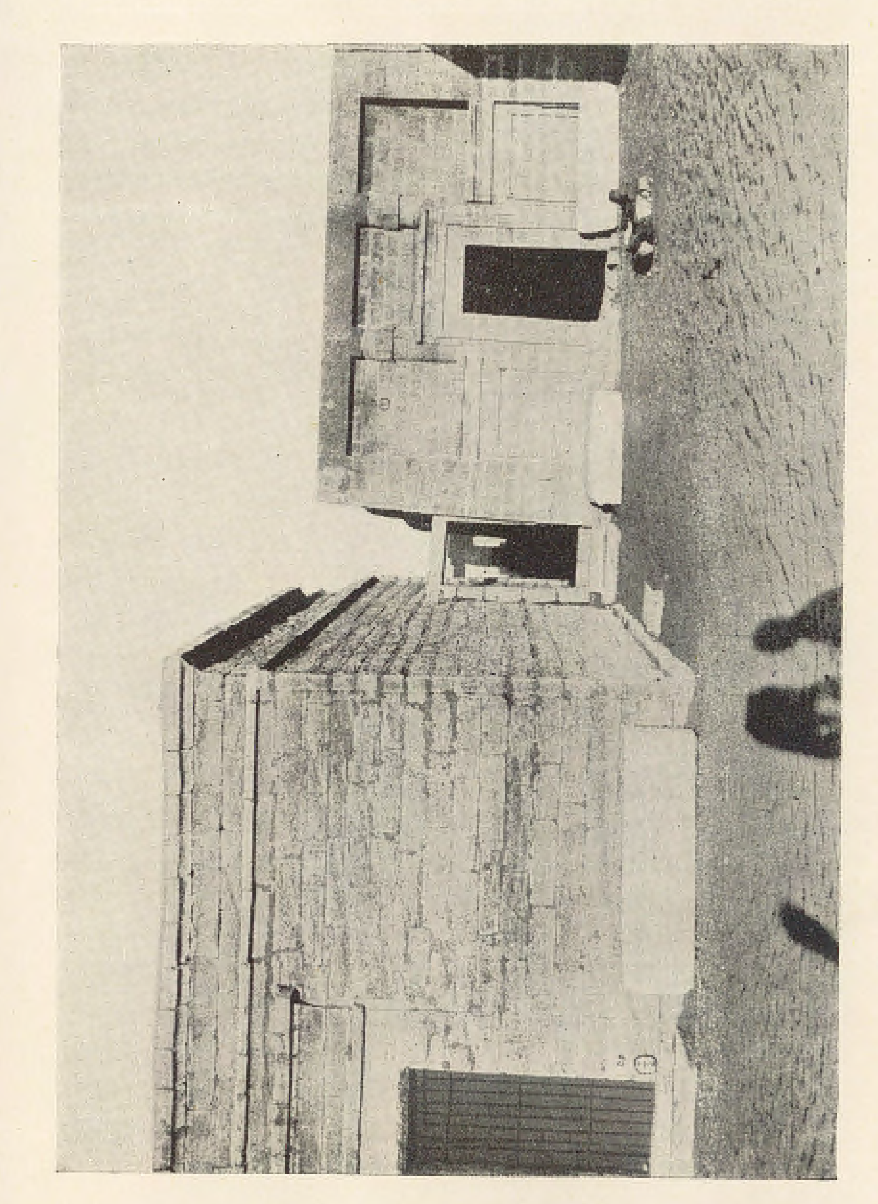
Vue générale de la place située au Sud de Pétosiris avec ses temples et ses maisons.



a) Temple de style ptolémaïque hissé sur une terrasse avec les fenêtres à treillis.



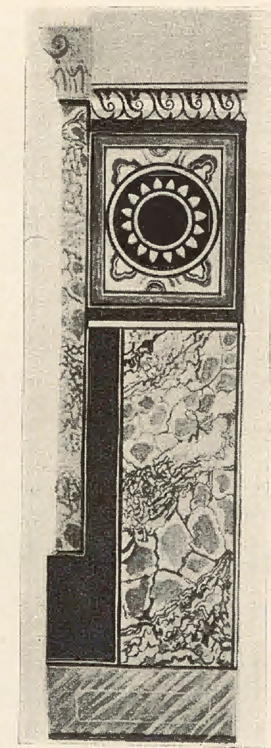
b) Temple d'époque ptolémaïque avec deux rampes encadrant l'escalier.



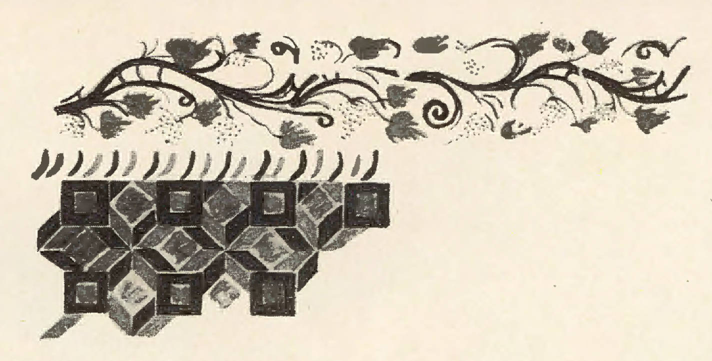
Un passage antique étroit reliant la cour de Pétosiris avec le Secteur Est.

Temple d'époque impériale à angles droits montrant l'influence grecque et ressemblant au temple d'Isis à Pompeï.

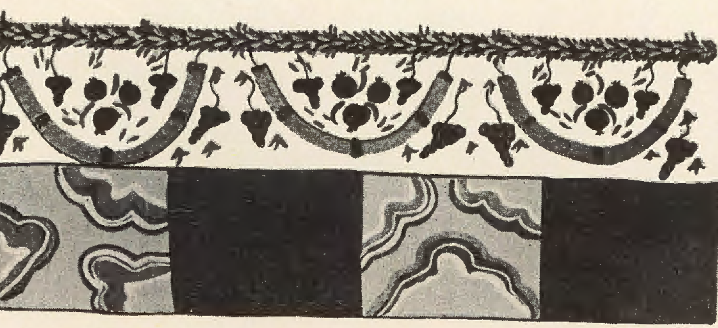
Pl. LXXVII



a) Décoration polychrome des maisons d'après la méthode Alexandrine : revêtement en couleurs imitant le marbre.



b) Polygones surmontés de rinceaux de pampres qui ont servi de thème à l'art byzantin et copte.

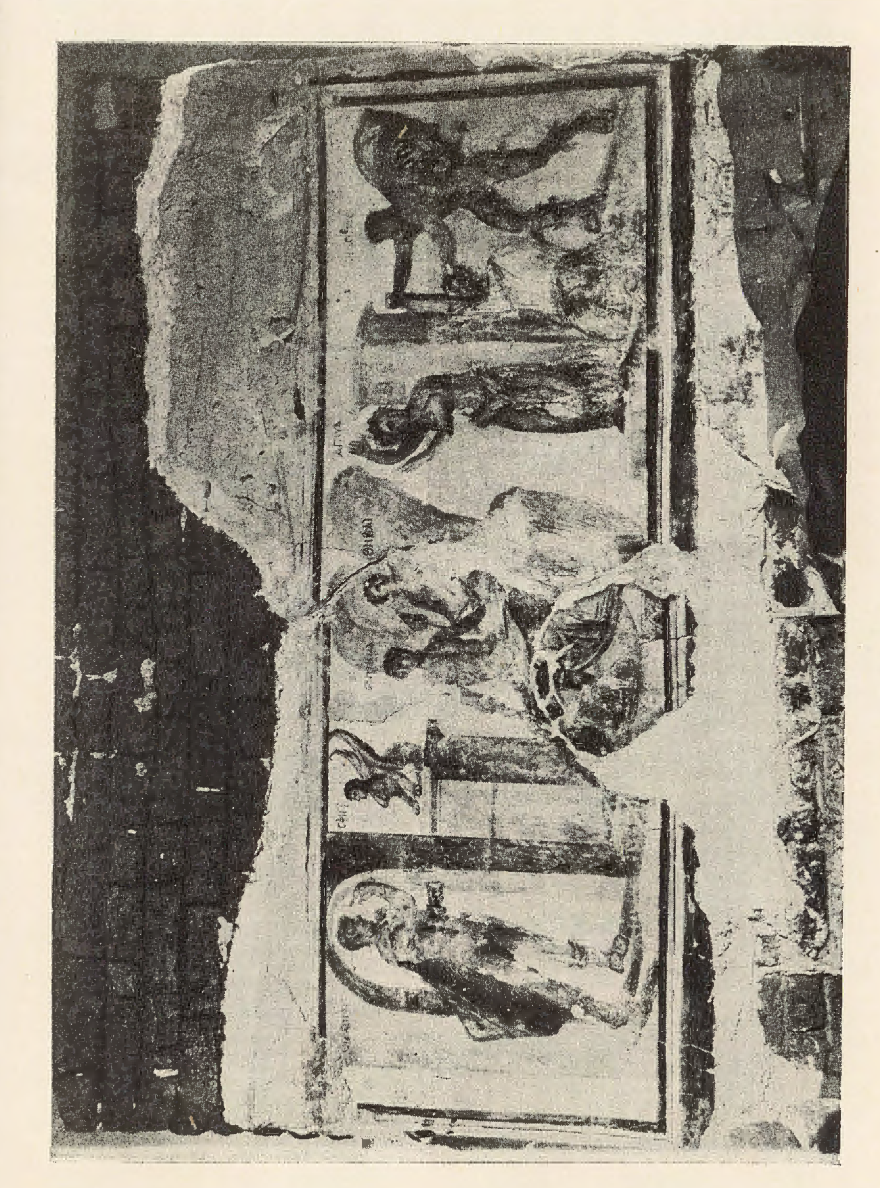




c) Rinceaux de grappes de vignes et revêtement de marbres à l'intérieur des maisons funéraires.



Enlèvement de Proserpine par Pluton avec la tête auréolée.

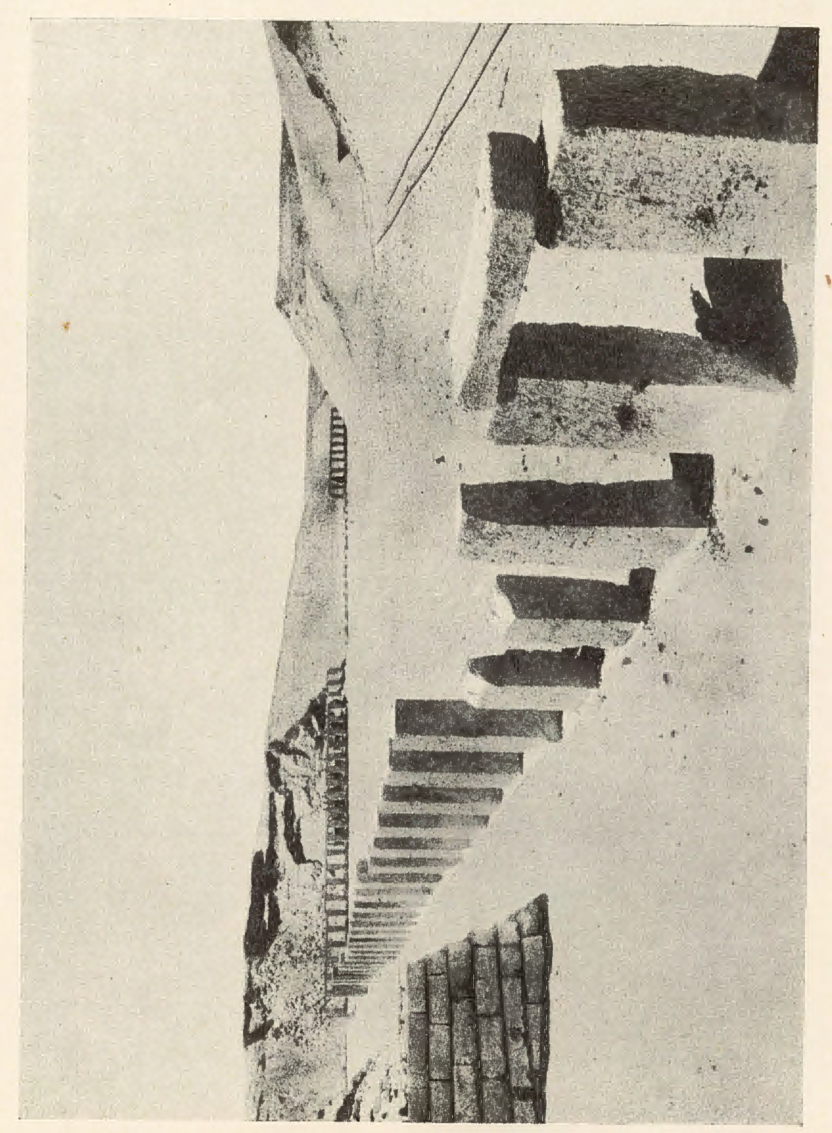


Trois épisodes de la tragédie d'Œdipe.

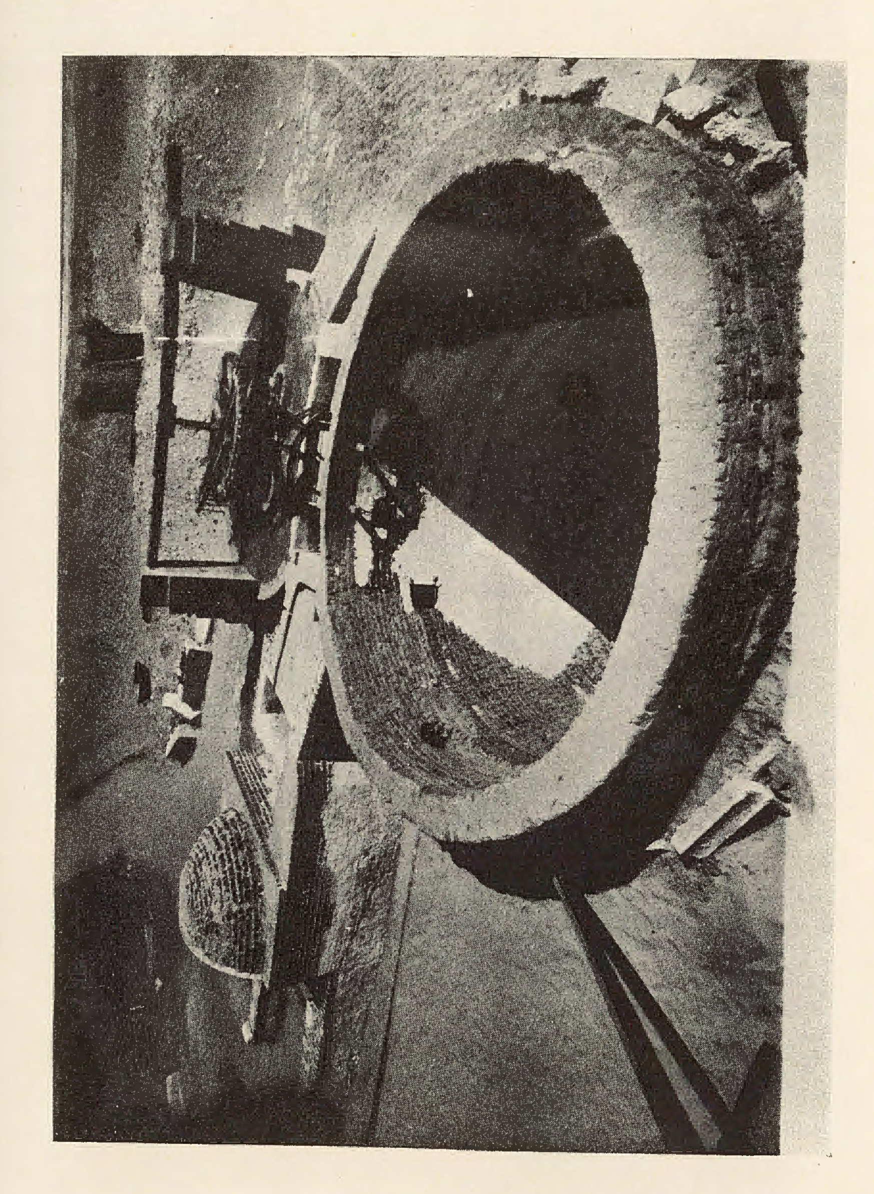


Vue intérieure de la maison n° 21 montrant la décoration archaïque au sanctuaire et la méthode Alexandrine au pronaos.

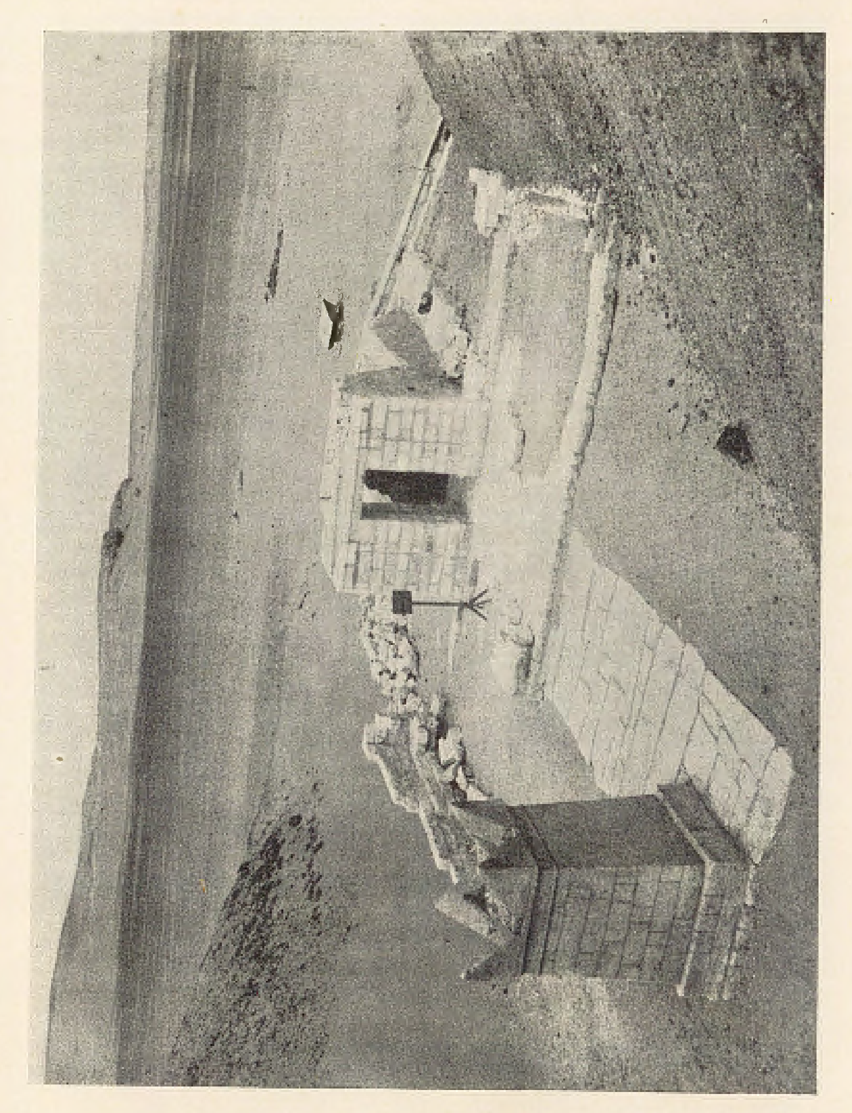
Pl. LXXXI



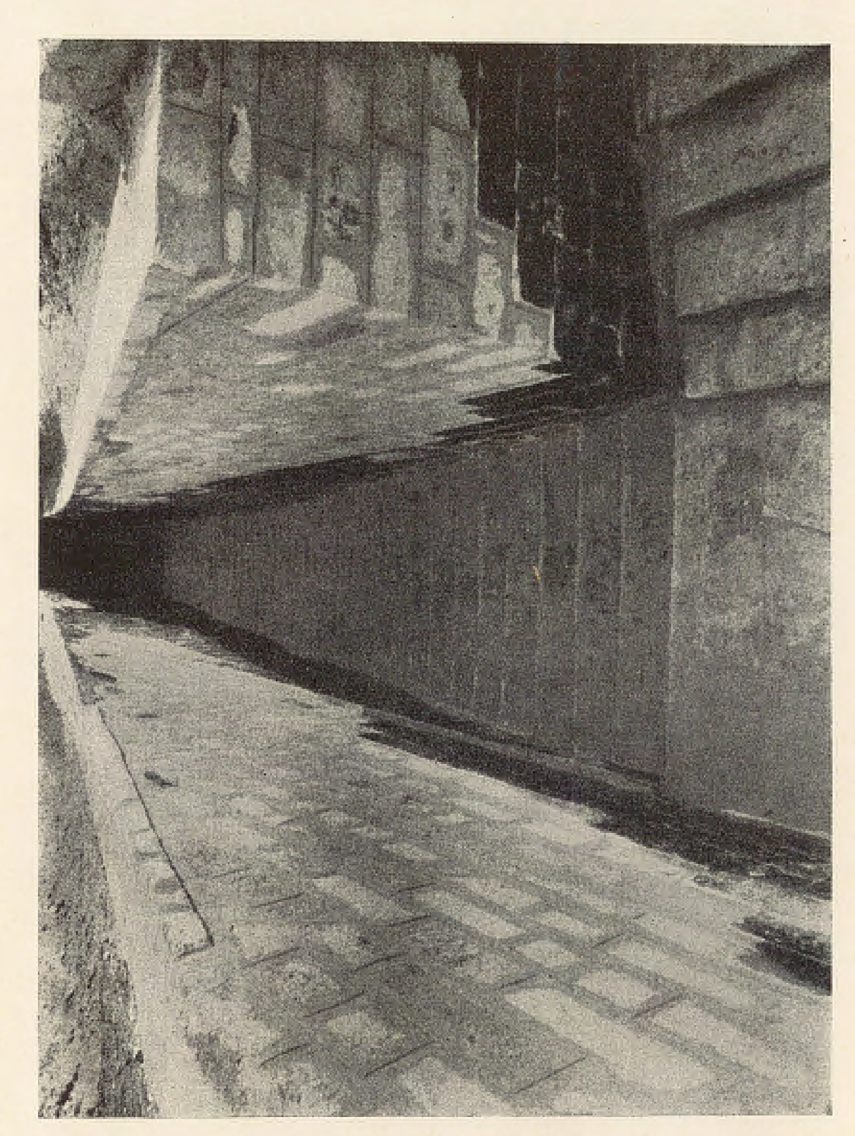
Vue de la balustrade qui sépare la nécropole humaine du quartier des Esprits Supérieurs.



Le grand puits et le bassin à coupole.



Reste de la chapelle à ciel ouvert avec l'autel à cornes de la galerie B.

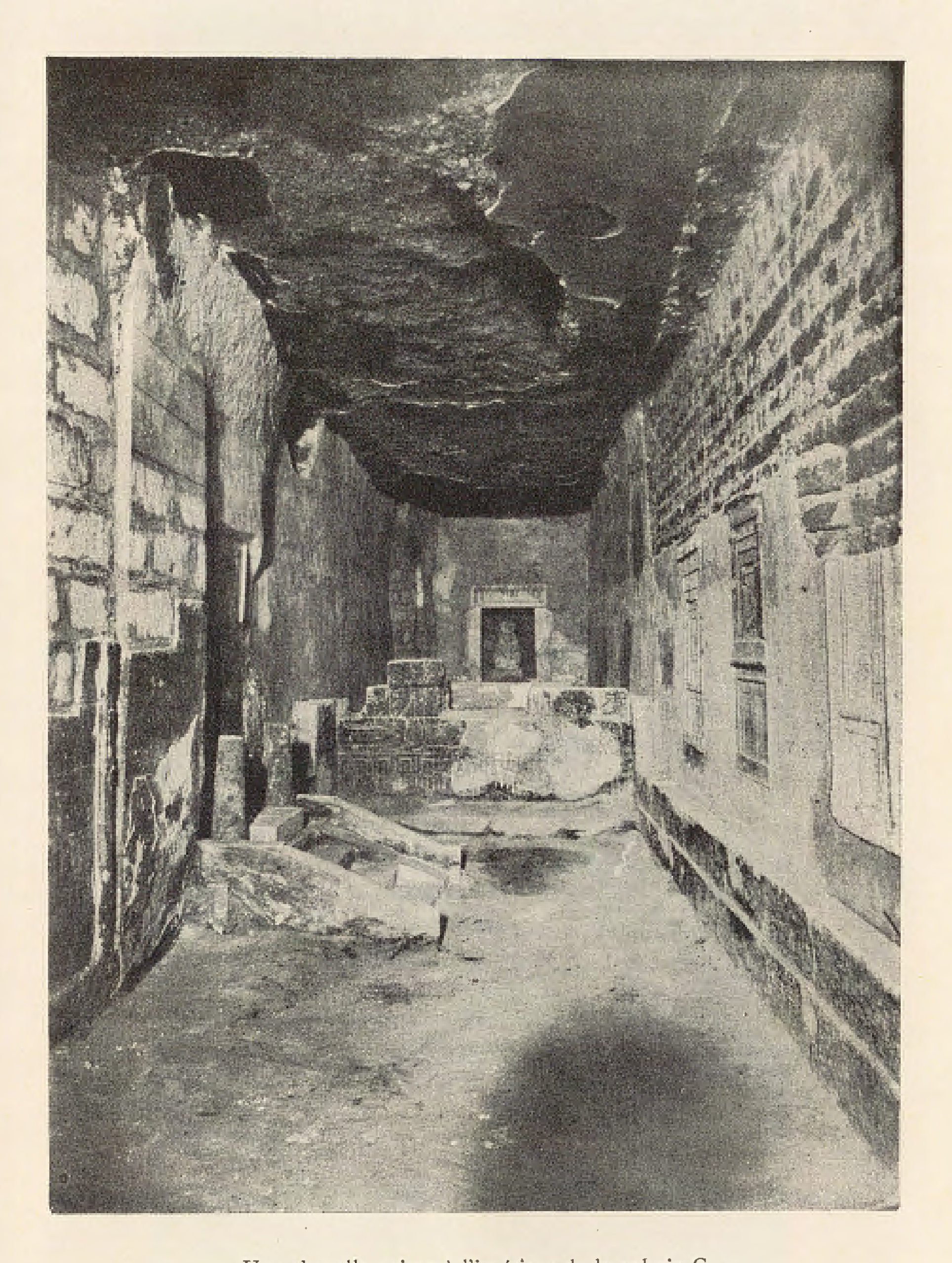


Une entrée monumentale de la galerie C.

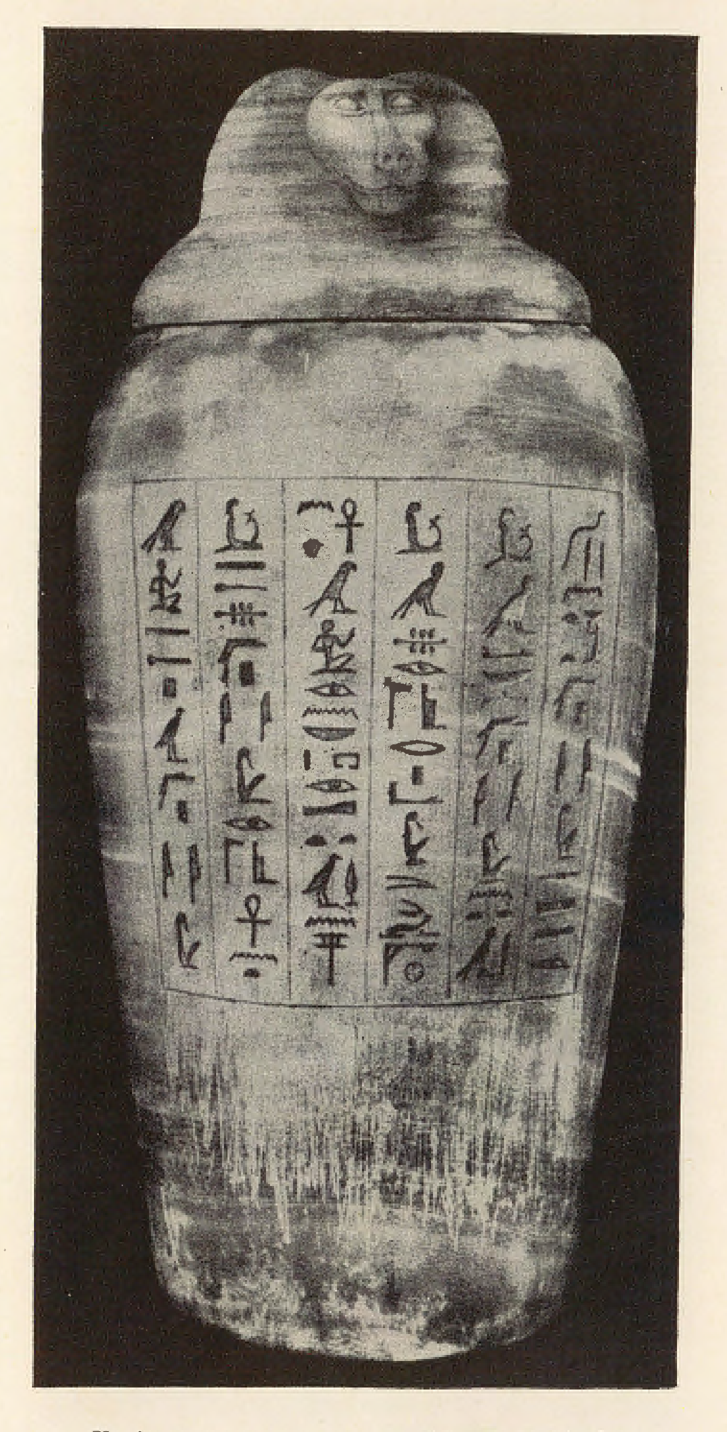


La galerie C avec sa balustrade, les bureaux des archives et l'atelier de momification.

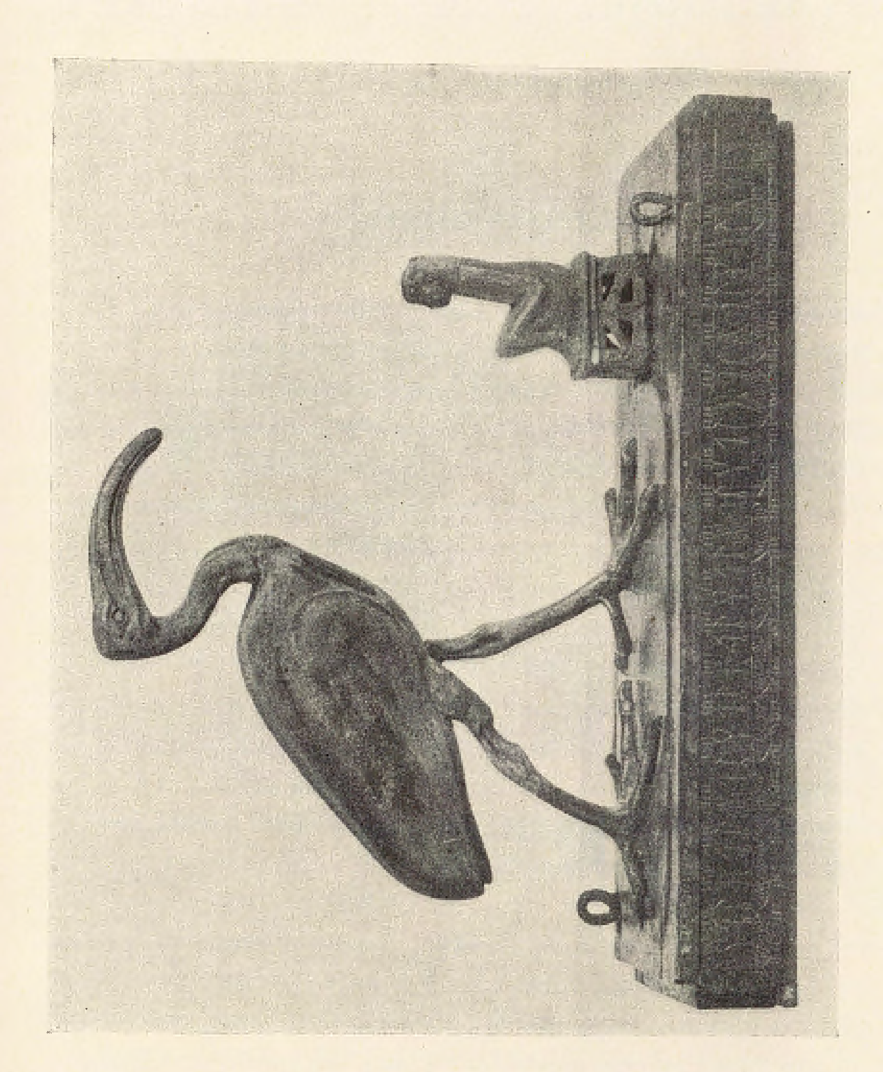
Pl. LXXXVI



Une chapelle peinte à l'intérieur de la galerie C.



Un des quatre vases canopes en albâtre de ʿAnkh-Ḥor.



Thot devant Ma'at.

DÉCOUVERTE D'UNE NÉCROPOLE ROYALE
À TANIS

PAR

PIERRE MONTET.

L'existence d'une nécropole à Sân el Hagar nous était connue premièrement par un passage du papyrus Anastasi VIII[1] qui mentionne «la nécropole (*ḥr*) de Ramsès-aimé-d'Amon sur le bord des Eaux-de-Râ». Ramsès et ses successeurs se sont faits enterrer à l'exemple du fondateur de la dynastie à Thèbes, dans la Vallée des Rois, mais, pour les fonctionnaires, officiers, courtisans qui vivaient habituellement dans la résidence du nord-est, il fallut créer une nécropole et l'on fit choix[2] d'un emplacement au bord d'une branche du Nil, la branche tanitique sans doute, que l'on appelait les Eaux-de-Râ.

Sur le tell de Sân nous avons recueilli au cours des campagnes précédentes plusieurs objets et bas-reliefs funéraires : dans le temple d'Anta des *ouchabtis*, un peu au nord-ouest de ce temple deux fragments d'une inscription que l'on n'aurait pas été étonné de trouver à Saqqarah, dans un tombeau de l'Ancien Empire; au temple de l'Est, sur un bloc remployé, l'image d'un défunt assis devant un guéridon chargé d'offrandes. Mais ces blocs et plusieurs autres de même genre sont des témoins isolés. Nous n'avons pu retrouver aucun vestige en place des constructions dont ils firent partie. L'année dernière, dans le grand temple au sud du Ier pylône nous avons découvert une statue de grès usurpée par Siamon où ce roi est appelé Osiris. Elle ne doit pas être confondue avec les statues que les rois avaient coutume de déposer dans les temples. Elle est un objet de culte royal funéraire. Or, cette région nous a conservé, mais en désordre, une

---

[1] Lignes 9-10, dans *Bibliotheca ægyptiaca*, II. — [2] Sur les Eaux-de-Râ, voir GARDINER, *The Delta residence of the Ramessides* dans le *Journal of Eg. Arch.*, V, 256-260.

assez grande quantité de blocs de pierre dont plusieurs portent des inscriptions de Siamon et d'un de ses prédécesseurs Psousennès Ier. Sur l'un de ces blocs l'on voit Siamon assommant d'un coup de massue un ennemi armé d'une double hache. Il y a beaucoup de chances pour que nous ayons là, à peu près sur leur emplacement primitif, des vestiges d'un temple funéraire de la XXIe dynastie bâti sur le sable où se cachent peut-être les tombes elles-mêmes. Mais nous n'avions pas creusé assez profondément pour les atteindre.

Depuis 1934 nous avons entrepris le déblaiement systématique des constructions de briques crues qui s'élèvent le long d'une rue qui suit le mur méridional du grand temple. Ces constructions datent de la fin de l'époque persane ou des premiers Ptolémées. La première de celles que nous avons fouillées, aux murs cimentés avec de la résine, servait de chapelle et l'on y honorait une antique statue de granit noir représentant Ramsès enfant aux pieds d'un grand faucon, l'Houroun de Ramsès. L'immeuble XV fouillé l'année dernière était en même temps un lieu de culte et une école des beaux-arts où nous avons recueilli de jolis modèles de sculpture.

Lorsque nous avons entamé au début du mois de février le terrain situé à l'ouest de l'immeuble XV, nous avons tout d'abord rencontré une construction de briques crues qui avait également servi d'atelier d'art et nous y avons recueilli plusieurs objets intéressants : trois modèles en plâtre, une tête humaine de face, une tête de trois-quarts, une tête de chien, une statuette ébauchée en calcaire, un groupe de calcaire représentant un couple assis sur un banc dont le dossier se relève en forme de stèle, une statuette d'Isis en calcaire revêtue de feuilles d'or, plusieurs petits bronzes. Au même niveau, nous avons également trouvé un objet ravissant en une matière bleue très dure imitant le lapis-lazuli. C'est une cuillère, dont le manche est formé par une main, décorée d'une inscription hiéroglyphique à l'intérieur. Il se pourrait que ce bel objet provînt des tombeaux situés sous cet immeuble et dont nous ignorions encore l'existence.

Jusqu'à ce jour nous nous étions donnés pour but de dégager tout ce quartier de basse époque, avant d'explorer les couches plus profondes. Ce premier travail qui avait pris cinq ans pouvait être considéré comme terminé et le moment était venu de pousser en profondeur. L'atelier de

sculpture avait été bâti sur des murs de briques plus anciens qui descendaient dans le sol à une profondeur que nous n'avions encore jamais atteinte, à 7 mètres du sol pour reposer sur un dallage de calcaire, qui était en réalité, ainsi que nous avons pu le constater le 27 février, le toit d'un tombeau. Pendant les semaines qui suivirent nous avons partiellement dégagé et exploré deux tombeaux contigus que je vais maintenant décrire sommairement.

TOMBEAU D'OSORKON II.

Le tombeau d'Osorkon II comprend une salle de granit à l'ouest et à l'est un bâtiment bâti en calcaire qui se compose lui-même d'un puits donnant accès à une chambre éboulée et de trois autres chambres, en tout cinq chambres désignées sur le plan ci-contre (pl. XC) par les numéros *I* à *V*. Il se peut que la chambre de granit soit précédée à l'ouest d'une ou plusieurs autres chambres. Nous ne serons fixés là-dessus que lorsque nous aurons complètement dégagé le monument des déblais qui recouvrent la façade. Les murs sont épais et bas. Le souci de rester au-dessus du niveau de l'eau et au-dessous du sol en a limité la hauteur à 4 ou 5 mètres (pl. XCI). Les chambres communiquent entre elles par des portes qui ont été murées après que le mobilier eut été mis en place. La chambre *I* est réunie à la chambre *II* et celle-ci à la chambre de granit, à la chambre *III* et à une cour dont nous ne connaissons encore que l'angle nord-est. Les matériaux, calcaire, grès, granit proviennent en totalité des monuments de Ramsès II, dont l'œuvre à Sân est encore plus formidable qu'il ne semblait à la seule inspection des temples. Des obélisques, des architraves, des socles et des statues ont été débités et les inscriptions originales en hiéroglyphes de grand module apparaissent par endroits, lorsque l'enduit de plâtre est tombé. Le pied d'un colosse de grès, qui était l'égal de ceux de Memphis, semble avoir été oublié dans le coin de la cour. Ce bel ouvrage de sculpture a fourni sans doute la matière de deux sarcophages et d'un linteau qu'on peut voir dans les chambres. La chambre de granit est la plus grande. Les parois intérieures ont été décorées de représentations funéraires en partie gravées dans le granit, en partie peintes sur un enduit de plâtre. De celles-ci on ne voit plus grand'chose. Le même motif a été

reproduit sur les murs nord et sud, dans la partie ouest. Une divinité soutient à bout de bras le soleil et deux petits personnages qui lancent de l'eau sur la momie royale. La salle contient un immense sarcophage de granit, qui est évidemment celui du roi, et un sarcophage anthropoïde en grès d'un premier prophète d'Amon nommé Harnekhti. L'espace environnant a été comblé de pierres et de sable si bien que le couvercle du sarcophage royal émergeait seul, tandis que le sarcophage du grand prêtre disparaissait complètement.

Le tombeau a été violé dès l'antiquité. Les voleurs ont essayé d'y pénétrer en venant de la salle *II* et cette tentative a laissé des traces. Ils ont réussi à faire une brèche par l'extérieur dans le mur sud. Ils ont poussé en dedans un gros bloc de granit qui s'est arrêté au-dessus du sarcophage de grès. Une dalle du plafond n'étant plus suffisamment soutenue a commencé à glisser si bien qu'on a dû, peut-être, immédiatement l'arrêter au moyen d'une cale placée sur le bloc de granit. Il est donc possible que les voleurs antiques n'aient pas soupçonné l'existence du sarcophage de grès, qui même vide constitue par ses sculptures et ses inscriptions une pièce de premier ordre. Ce qui est sûr c'est qu'ils ont percé le sarcophage de granit, renversé le coffre à canopes; quant aux bouchons, ils les avaient posés sur le couvercle du sarcophage royal. Occupés dans le tombeau voisin de Psousennès, nous n'avions plus le temps de réparer le plafond de granit et de vider complètement la salle. Nous avons seulement recueilli cinq bouchons et des fragments de canopes, ainsi qu'un grand nombre de statuettes funéraires représentant les unes le roi Osorkon, les autres le grand prêtre d'Amon Harnekhti.

Les salles du bâtiment en calcaire sont décorées intérieurement de représentations qui rappellent ce que l'on voit dans les tombeaux thébains et dans le cénotaphe de Séti Ier à Abydos. Dans la salle *I,* Osorkon adore Osiris et Isis installés dans un Naos dont la porte est ouverte (mur nord). On le voit aussi en présence du pilier osirien qu'entourent Isis et Nephthys (mur est). Un long cortège hale la barque solaire (mur sud) et des génies maîtrisent les ennemis du mort. Dans la salle *II* à l'est, on a représenté la course du soleil le long du corps de la déesse Nout. Le jugement et la confession négative occupent les murs nord et ouest. Au sud, le roi se présente devant une porte gardée par une déesse-serpent et un grand

serpent et derrière eux, Osiris est assis sur une estrade à cinq degrés. Des divinités l'entourent. Le plafond représente le ciel bleu constellé d'étoiles, que traversent des bandes d'hiéroglyphes. Les bas-reliefs de la chambre *III* sont peints de couleurs vives. Au sud, Osorkon franchit un grand nombre de portes avant d'entrer dans les champs de Ialou entourés d'eau. Sur les autres murs on voit Osorkon devant Osiris et Ouadjit, devant des dieux béliers, devant les gardiens des portes.

Les voleurs ont pénétré dans la chambre *I* par deux orifices près desquels nous avons recueilli, à l'extérieur, trois canopes et une jolie boucle d'Isis en or cloisonné perdue par eux dans leur fuite. Ils ont bousculé le granit qui bouchait l'ouverture de la chambre *II,* essayé d'en faire autant pour entrer dans la salle de granit et finalement percé le sarcophage de granit qui occupait la chambre *II,* où nous n'avons trouvé que des ossements. Ces opérations ont compromis la solidité du toit et déjà le roi Ousirmarê Chechanq, le constructeur de la porte du temple, a fait exécuter pour soutenir les poutres de la chambre un mur où d'un côté, il a fait graver deux scènes où il figure en face d'Osorkon. Il ne semble pas que le roi Osorkon ait occupé longtemps sa demeure d'éternité. Dans l'embrasure de la porte qui permet de sortir de la chambre *II,* un officier, chef des équipages du nord et du sud, nommé *Pa-Chary-n-Iset,* dit qu'il a transporté son maître à Thèbes. Mais l'inscription n'est pas datée et les conjectures que nous pouvons faire sur cet événement sont bien fragiles. La chambre *III* est occupée par un grand sarcophage de grès, très bien sculpté qui appartient primitivement, selon l'inscription hiéroglyphique, au préposé au sceau Ameni. Mais à l'intérieur on lit à la fois sous le couvercle et dans la cuve les cartouches du roi *Hedj-Kheper-rê Takelot* tracés à l'encre, soigneusement, en grands hiéroglyphes. Sur le couvercle et tout autour du sarcophage nous avons recueilli 365 *ouchabtis* au nom du roi Takelot et un autre appartenant à la mère du roi, Ta-shed-Chonsou. Il faut donc en conclure que le scelleur Ameni n'a jamais occupé son sarcophage, ou bien qu'on l'a enlevé un peu plus tard pour y loger le roi Takelot. Puis les voleurs ont pénétré dans la chambre *III,* par la porte, car le toit est intact, fendu le couvercle et arraché par morceaux l'or et l'argent. Toutefois nous avons amassé au fond du sarcophage un très

grand nombre de perles et de cercles en or, des fragments provenant de pectoraux ou de bracelets, un assez grand fragment du masque d'or, les deux cartouches en or du roi Osorkon Ier qui prouvent que les voleurs n'eurent pas le loisir de parfaire leur travail. Ils dissimulèrent leur larcin en rapprochant les deux morceaux du couvercle et regagnant la chambre *II* remirent en place les pierres du mur qui bouchait la porte. Nos trouvailles dans la chambre *III* comprennent encore un grand vase d'albâtre, intact, portant, gravés au flanc, les deux cartouches d'Osorkon Ier et quatre vases canopes avec leurs bouchons, mais vides et sans inscription.

TOMBEAU DE PSOUSENNÈS.

Le tombeau de Psousennès est situé au nord de celui d'Osorkon et sur le même alignement. Il se compose aussi d'une salle de granit, où nous n'avons pas encore pénétré et d'un bâtiment de calcaire qui mesure 11 mètres de long sur 6 m. 50 de large. Le plafond est constitué par de puissantes dalles de hauteur inégale, si bien que du dehors il ressemble à un escalier monumental. Le tombeau disparaissait entièrement dans le sable. Aussi est-il mieux conservé.

On entre par un puits carré, bien bâti, profond de 4 mètres, qui se trouve à l'est. Il était couvert lui-même par 3 dalles et rempli de terre et de pierres. Nous savions déjà que le plafond et les murs du tombeau ne présentaient aucune trace d'effraction. C'est avec une joie immense que nous avons constaté que le mur bouchant l'entrée du caveau était aussi intact (pl. XCII). Le caveau est une petite pièce rectangulaire mesurant 4 mètres sur 3 et haute de 2. Les quatre parois sont revêtues de bas-reliefs disposés sur deux registres. Le registre supérieur a été exécuté avec beaucoup de soin. Il est parcouru en haut par une ligne horizontale d'hiéroglyphes où reviennent plusieurs fois les deux cartouches de Psousennès Ier, celui qui a coupé par deux grandes murailles de briques crues le domaine de Ramsès. Des personnages, dieux, enfants tenant des lézards et des serpents, Toueris, Bès, le héron se succèdent dans le bas. Sur le registre inférieur qui est à peine ébauché on remarque à la suite des noms de Psousennès le cartouche de son successeur Amenémapit.

Le sol de la chambre principale a été surélevé dans la partie nord pour recevoir un grand sarcophage d'electrum et deux momies. Le sarcophage affecte la forme d'une gaine de momie mais avec une tête de faucon remarquablement exécutée à la rétreinte. Le bec, les yeux, les mains tenant le sceptre et le fléau ont été rapportés. Puis un graveur a représenté un large gorgerin et un oiseau à tête de bélier ouvrant les ailes, auquel fait suite une ligne verticale d'hiéroglyphes. A droite et à gauche de cette médiane l'espace disponible est partagé par 6 lignes horizontales en autant de compartiments qu'occupent deux figures de Mat abritant les cartouches royaux de ses ailes, les quatre fils d'Horus, Neith, et Selkis.

Ce bel ouvrage a été exécuté pour un Pharaon dont les noms ne figuraient pas jusqu'à présent au Livre des Rois : [cartouche] [cartouche] Heqa-Kheper-rê sotep-en-rê, l'aimé d'Amon Chechanq. Le nom de couronnement ne diffère que par un seul signe, [hiéroglyphe], au lieu de [hiéroglyphe], de celui de Chechanq Ier, mais cette différence nous interdit d'identifier ces deux rois et il faut admettre l'existence d'un nouveau Chechanq, dont le rang dans la XXIIe dynastie reste à fixer.

Le couvercle était simplement posé sur la cuve. Celle-ci contenait le squelette royal, entièrement enveloppé dans un vêtement de lin enrichi d'appliques d'or qui reproduisaient à quelques détails près le décor du couvercle. Ce vêtement enlevé, l'on a découvert les parures du roi dont voici la liste :

Un masque d'or reproduisant sans aucun doute avec fidélité les traits du roi;

Un grand col consistant en un vautour aux ailes éployées avec son pendant;

Une rivière composée d'un tube d'où pendent quatre chaînettes supportant un calice de lotus. De chaque fleur partent deux chaînettes auxquelles s'accrochent une fleur de lotus. Cette disposition se répète quatre fois. On a donc quatre rangs de fleurs, mais l'objet a été porté, plusieurs chaînettes sont rompues et il manque plus du tiers des calices;

Un grand pectoral en forme de façade d'édifice, soutenu par un ruban muni d'un pendant dorsal. Un grand scarabée ailé occupe le centre, flanqué à droite et à gauche de deux déesses assises. Les deux cartouches

de Chechanq, l'encadrent en haut et en bas. Au revers un texte en hiéroglyphes linéaires tiré du *Livre des Morts,* chap. xxx B;

Un pectoral plus petit. Le cadre est formé par le ciel étoilé, les plantes du nord et du sud et une guirlande de lotus en fleur ou en bouton — il en manque deux. Deux faucons couronnés se dressent sur le ciel. Une barque vogue sur l'eau emportant le disque solaire, en lapis, où apparaissent, en relief Mat et Amon-Râ. Deux déesses ailées couvrent le disque de leurs ailes. La barque est calée par deux petits rectangles sur lesquels on a gravé en hiéroglyphes minuscules :

1. Amon-Râ-Harakhté qui parcourt le ciel chaque jour
2. pour protéger le grand chef des Ma(chaouchas), le grand
3. des grands Chechanq juste de voix, fils du
4. grand chef des Ma(chaouchas) Nemarot,

Un troisième pectoral constitué par un scarabée coiffé du disque et flanqué de deux uræus;

Une statuette de Thot en ivoire;

Une statuette d'Horus en ivoire, double couronne en or;

Un ded;

Une ceinture d'Isis;

Une tête de serpent en cornaline. Chacun de ces cinq objets est accroché à un ruban en or;

Une lame, deux épingles, un cornet et son couvercle;

Quatre bracelets au bras gauche et trois au bras droit : deux de ces bracelets forment une paire. Ils sont rigides et composés de deux pièces réunies par une charnière. A l'extérieur on voit un oudja sur une corbeille, en dedans les deux cartouches de Chechanq Ier. Deux autres bracelets sont assez semblables pour former aussi une paire. Ils sont faits d'une tige qui se termine aux deux bouts par une ombelle papyriforme et s'ornent d'un beau scarabée bleu. Le scarabée du bracelet de gauche porte au revers deux lignes d'hiéroglyphes, l'autre Thouthmès III sous la forme d'un sphinx piétinant un asiatique. Les trois autres bracelets sont des joncs dont les bouts se referment sur une pierre : les bracelets de gauche, un oudja, une perle, le droit un cylindre purement mésopotamien qui semble avoir beaucoup servi;

Deux bagues, dix doigtiers de main;

Une ceinture où s'adapte l'armature du devanteau de perles;

Une paire de sandales et dix doigtiers de pied;

Un chevet en fer et un oiseau en electrum.

Le personnage de droite ne possédait qu'un gros scarabée en pierre verte, très usé dont l'inscription est presqu'illisible. La momie de gauche nous a semblé être celle d'une femme. Elle possédait un sautoir en or auquel s'accrochait un joli pendentif en jaspe rouge sculpté en tête de femme, un faucon aux ailes éployées, un Thot et un Anubis découpés dans des plaques d'or, un cœur et 14 doigts d'or. Tous ces bijoux étaient anonymes.

Dans la moitié sud de la chambre on a entassé contre la muraille des parures de bronze doré et plus de 800 statuettes et petits objets de faïence et de bronze. Les parures de bronze sont au nombre de trois et comprennent chacune un uræus, une paire de sourcils, une paire d'yeux munis de tenons pour s'enfoncer dans une tête de bois.

Les statuettes funéraires proprement dites se répartissent en cinq catégories :

A) 365 statuettes de petit module représentant un roi âgé, bras croisés, les pieds relevés, la tête penchée à droite ou à gauche. Une statuette du même module et d'un travail semblable représente une femme nue, les bras appliqués contre le corps. Les autres portent soit sur les jambes, soit sur le dos quelques signes tracés à l'encre presque toujours illisibles. En comparant les meilleurs exemplaires, je lirais, avec réserve : l'Osiris roi, Siamon aimé d'Amon.

B) 365 statuettes féminines en forme de momie, bras croisés, seins indiqués, les cheveux peints en noir. Faïence bleue.

C) 55 exemplaires en faïence et 10 en bronze d'un type masculin. L'inscription peu lisible nomme l'Osiris, préposé à la demeure de Chonsou Oun-Djebaou-n-Djedit.

D) 6 exemplaires d'un type masculin, pagne empesé. Inscriptions incertaines.

E) 38 exemplaires d'un type royal : perruque, barbe, bras croisés, pagne plissé. Pas d'inscription.

Les objets sont surtout des pioches, vases, couffins, des pains, des

couffins de faïence, auxquels s'ajoutent un couffin, une coupe et un couteau de bronze.

Les vases canopes sont au nombre de treize. Dix étaient rangés contre les parois, trois ont été trouvés dans la salle, entre les blocs du dallage. Parmi ces vases, quatre appartiennent à Chechanq et contenaient les cercueils d'argent renfermant les viscères du roi momifiés et empaquetés. Ces petits cercueils nous offrent quatre portraits du roi Chechanq, qui se ressemblent entre eux et ressemblent au masque d'or du roi.

Parmi les autres, huit portent des inscriptions au nom de différents personnages : Amenmose, le fils de Ramsès Ankh-f-n Mout, Amen-qen, Thoutmose, Merimenouf et enfin le prêtre de Chonsou dont nous avons récolté des statuettes funéraires, Oun-Djebaou-n-Djedit.

Deux portes murées, comme celles du tombeau d'Osorkon, donnent accès à la salle de granit qui se développe à l'ouest, et à un petit caveau au sud.

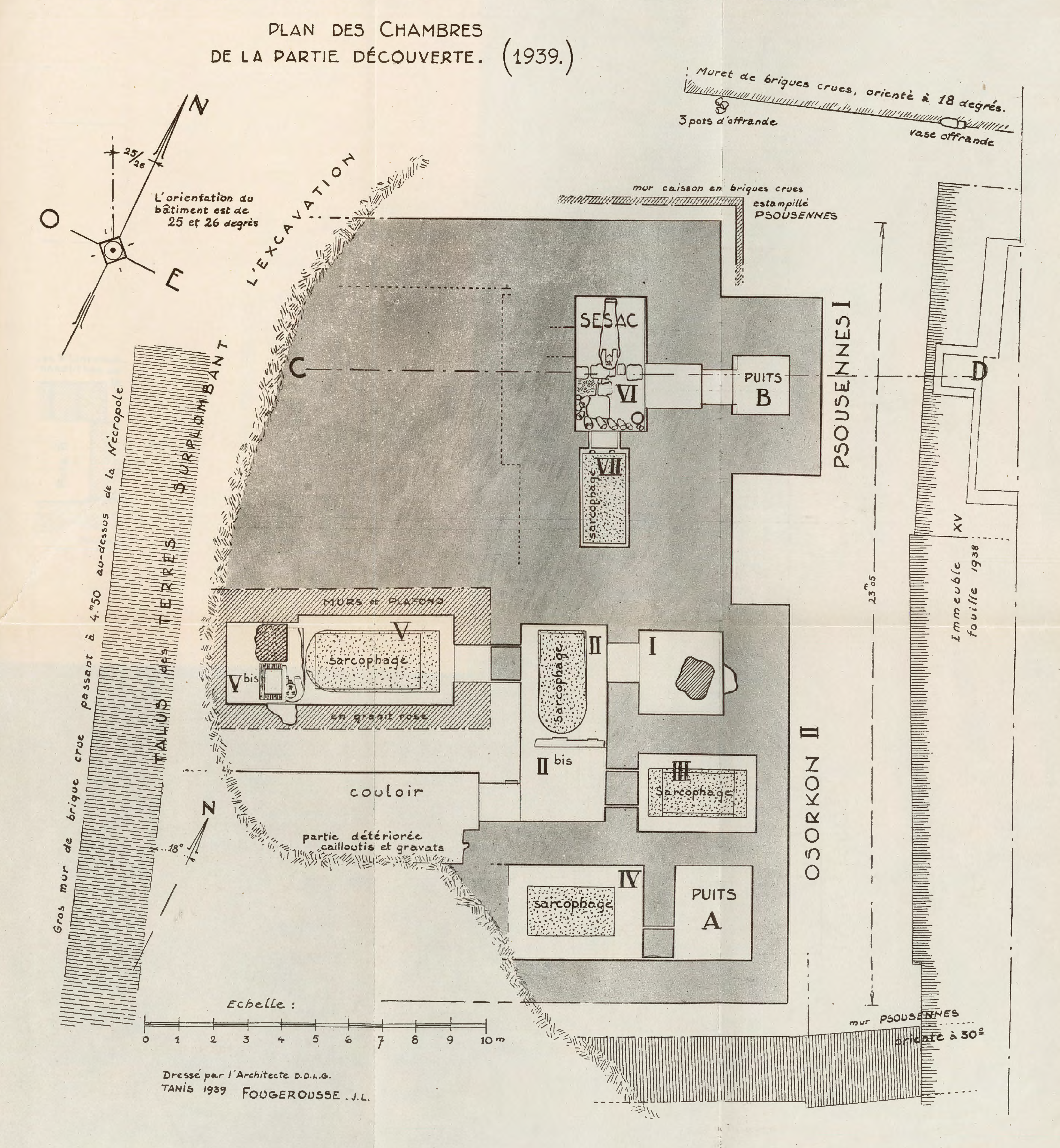
Nous avons réservé pour l'année prochaine l'ouverture de la salle de granit où se trouve peut-être le sarcophage de Psousennès, mais nous sommes entrés dans le petit caveau. Il est décoré de bas-reliefs peints d'un bon style et bien conservés et rempli presqu'entièrement par un sarcophage dont la cuve est en granit, le couvercle en basalte noir. Ce sarcophage était vide et semble n'avoir jamais servi.

L'histoire de ce tombeau n'est donc pas plus simple que celle du tombeau d'Osorkon. Il est probable que Psousennès s'étant réservé la salle de granit encore inexplorée a attribué à des membres de sa famille les deux caveaux ménagés dans le bâtiment de calcaire. D'autres personnages l'utilisèrent. Près d'un siècle après le règne de Psousennès le caveau fut rouvert pour y introduire le cercueil à tête de faucon du roi Heqa-Kheper-rê Chechanq, soit qu'on n'ait pas eu le temps de lui construire un tombeau, soit que le tombeau n'ait pas été estimé un abri très sûr pour la momie royale. Les deux momies qui encadraient le roi peuvent être les premiers occupants du caveau et par conséquent des contemporains de Psousennès.

MM. Fougerousse et Goyon ont pris part à toute la campagne qui a duré de la fin de janvier au milieu d'avril. Vers la fin nous avons été assistés par MM. Brunton et Lucas, ainsi que par l'inspecteur du Service dans la province de Charqieh, M. Habachi. Le 6 avril, je remettais à M. le Conservateur en chef du Musée les parures du roi Chechonq. Peu de jours après le sarcophage, le linceul, les canopes d'argent et quelques objets de moindre valeur arrivaient au Caire, où ils n'ont pas tardé à être exposés à l'entrée du Musée.

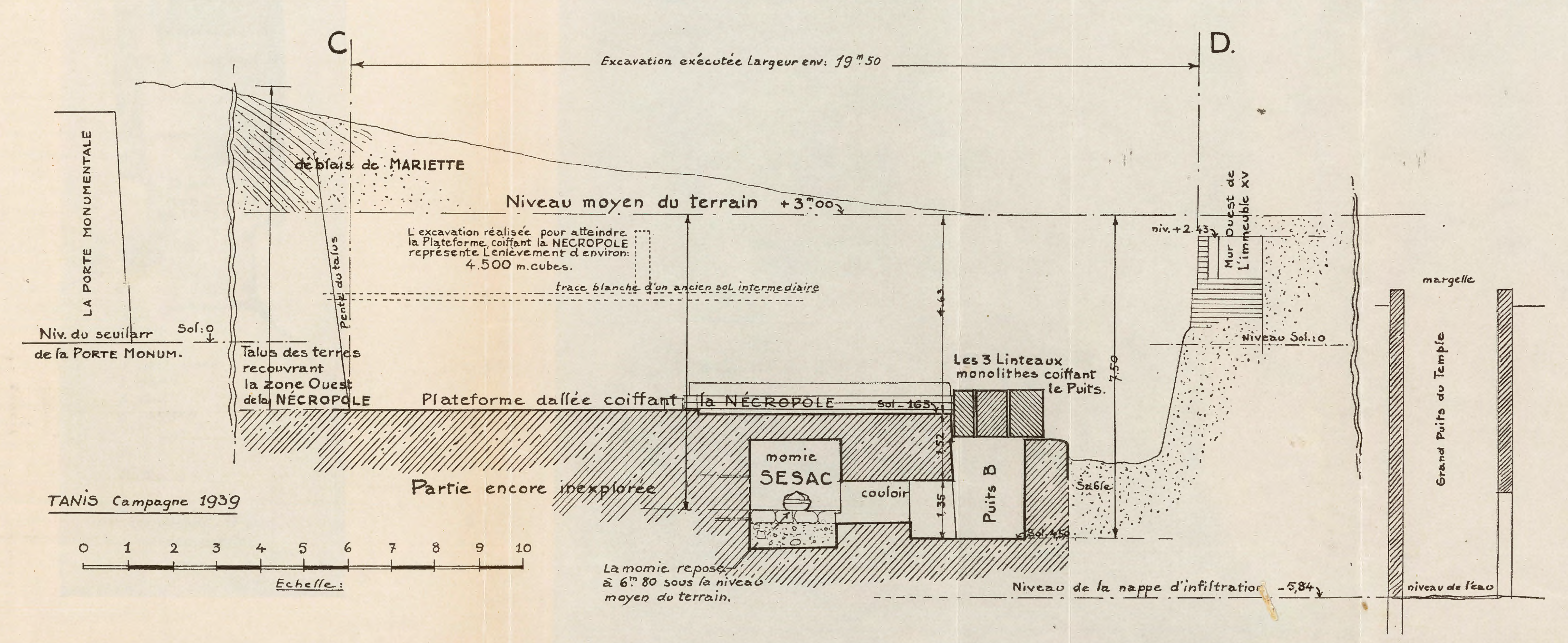
P. Montet.

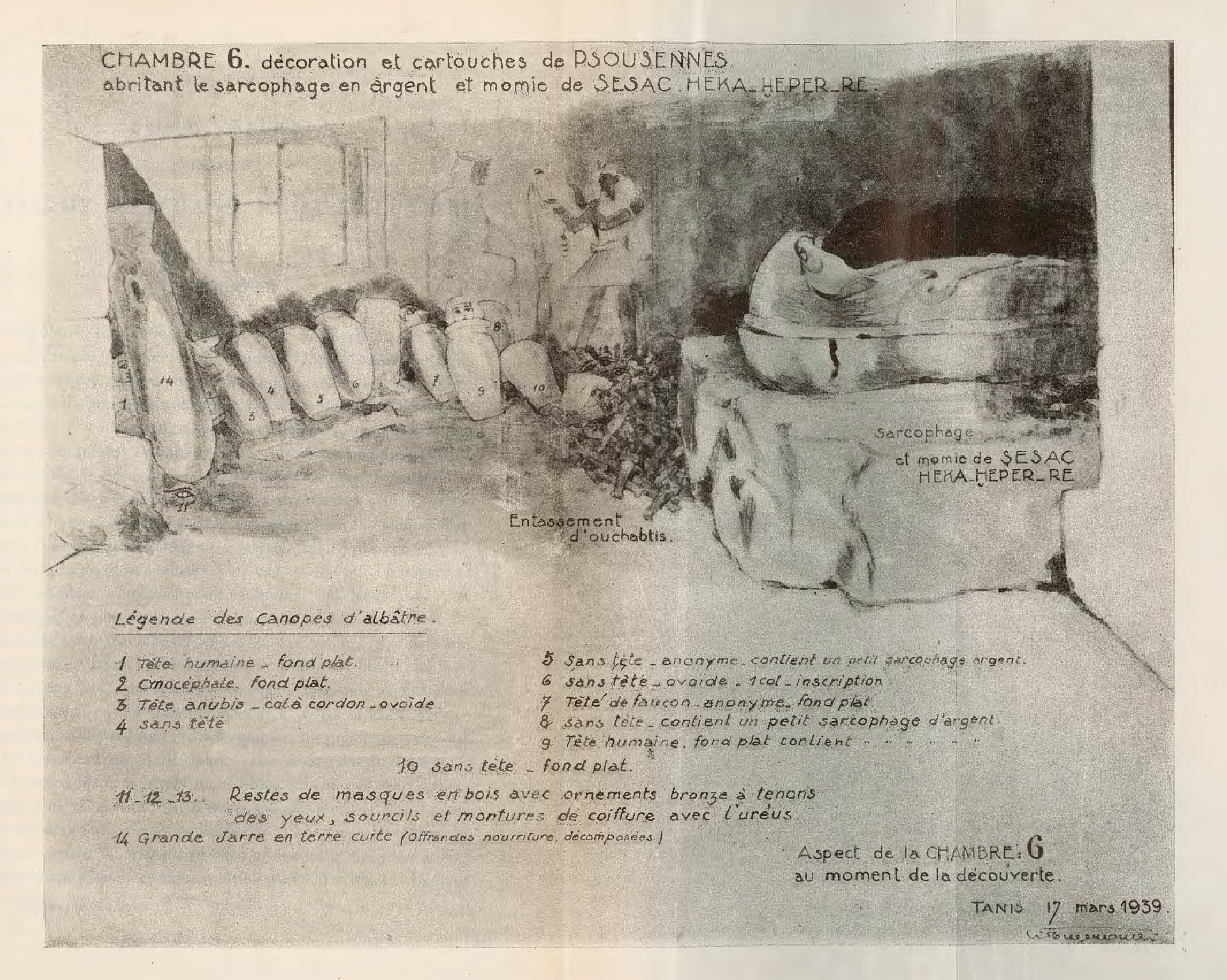
NÉCROPOLE DES ROIS DES XXI ET XXIIe DYNASTIES.



EXCAVATION de la NÉCROPOLE

Entaille et Profondeur du Terrain — COUPE GÉNÉRALE EST-OUEST — COUPE C.D du Plan d'ensemble.
Sur le PUITS B et la CHAMBRE 6.
(GROUPE SESAC)
MONTRANT le NIVELLEMENT GÉNÉRAL




CHAMBRE 6. décoration et cartouches de PSOUSENNES
abritant le sarcophage en argent et momie de SESAC HEKA_HEPER_RE.
14
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
Sarcophage et momie de SESAC HEKA_HEPER_RE
Entassement d'ouchabtis.
Légende des Canopes d'albâtre.
1 Tête humaine _ fond plat.
2 Cynocéphale. fond plat.
3 Tête anubis _ col à cordon _ ovoïde.
4 sans tête
5 Sans tête _ anonyme. contient un petit sarcophage argent.
6 sans tête _ ovoïde _ 1 col _ inscription.
7 Tête de faucon _ anonyme_ fond plat
8 sans tête _ contient un petit sarcophage d'argent.
9 Tête humaine. fond plat contient " " " " " "
10 sans tête _ fond plat.
11_12_13. Restes de masques en bois avec ornements bronze à tenons des yeux, sourcils et montures de coiffure avec l'uréus.
14 Grande Jarre en terre cuite (Offrandes nourriture, décomposées.)
Aspect de la CHAMBRE: 6 au moment de la découverte.
TANIS 17 mars 1939.

SOME NOTES

ON THE

BURIAL OF SHASHANQ HEQA-KHEPER-RE

BY

GUY BRUNTON.

On 26th March 1939, Mr. A. Lucas, Mahmud Eff. Ali Hamza, and I were sent to Tanis to report on the intact burial of King Shashanq. Owing to the extremely decayed state of the mummy, its coffins and wrappings, which required the greatest possible care in their examination and removal, M. Montet felt that his expedition was not adequately equipped to deal with such an unexpected and difficult task. We accordingly reported to this effect to the Director General, with the result that I was ordered to superintend the necessary operations. Mr. Lucas, with his great experience in the treatment of delicate antiquities from the tomb of Tut-ankh-amen, most generously lent his invaluable help. We started work on April 3rd; Lucas stayed till the 6th; and on the 9th I returned to Cairo with the silver coffin, and other antiquities. M. Montet had taken the greater part of the jewellery to Cairo when he left on the 6th.

Work in the tomb was difficult; the space was confined, the light was poor, the air very damp. The humidity in which the burial had been for so long lying had entirely rotted the organic remains, so that there were no tissues left on the mummy, scarcely a vestige of linen, and the wood had been mostly reduced to brown powder; the greater part of it was under the bones and round the head. The thick paint on the cartonnage had turned black or nearly so; the blue frit inlay of the jewellery had retained its colour but had disintegrated and much of it had fallen out; and the blue faience amulets and beads had become a dirty grey.

Before we arrived M. Montet had lifted off the lid of the silver coffin, taken some photographs, and removed the gold foil of the hawk's head





which formed part of the cartonnage. Our first view of the remains gave us little hope of removing intact any of the cartonnage or bead network, which underlay it. All had fallen to pieces and dropped to lower levels except where the bones of the skeleton had served as a support. Round the waist had been placed a belt of electrum; this retained its form and stood high in the centre of the coffin with the gold foil of the cartonnage lying far beneath it on either side. As the cartonnage consisted almost entirely of the gold foil, with very little left of its underlying stucco and linen body, and was so broken up and displaced, there was nothing to be done but to remove it piecemeal in the largest fragments possible. But every effort was made to save the vertical band of bead tapestry which ran down the centre of the network, and which could be seen here and there in the *débris.* At first a strong solution of celluloid was tried. But this could not penetrate under the gold foil, and eventually the usual hot paraffin wax was employed. This had the unwelcome result of consolidating under-layers which were not yet visible, so that all had to be lifted out together. However it was found that the bead band had mostly fallen between the bones, and no method whatever could have recovered more than a few sections of it.

After the removal of the cartonnage, the bead network, and the few remaining traces of the wooden coffin-lid, the jewellery on the chest, neck, and arms, was laid bare and removed without difficulty. Next came the bones. There then remained a thick layer of wood dust, under which was more bead network, and the underside of the cartonnage in contact with the body of the silver coffin. As this latter was badly broken, and as the cartonnage was obviously undisturbed, it was decided to strengthen the whole and transport it as it was to Cairo, where the various layers could be dissected at leisure and in a good light. M. Goyon covered the surfaces with newspaper and flooded the whole with a thick layer of plaster. This treatment was most effectual; nothing was disturbed in the transit by motor-lorry; and the lower layer of cartonnage was eventually successfully removed by Zakki Eff. Iskander chemist at the Museum. The whole of the cartonnage has now been skilfully reconstructed and mounted on a plaster model coffin by Iskander Eff. after over three months work and is very nearly complete. Mr. Alan Rowe has

greatly helped by his study of the inscriptions, and Ahmed Eff. Yusef has drawn in the missing hieroglyphs and decorations.

The following notes on the coffin and its contents are not intended as a complete description, but merely a record of a few observations made during the examination.

The Silver Coffin. The state in which this was found is remarkable. The lid is in a perfect state and has been cleaned without difficulty as the corrosion was slight. There was a trace of fabric still adhering to the surface in one place indicating that it had been once covered with a linen pall. As M. Montet remarks, it had never been rivetted to the body, although the overlapping rims were meant to be so fixed together. The under-part or body which is quite plain was in a very different state. It is broken into two large pieces, and the foot end is so shattered that at first sight it looked as if the feet of the mummy with their gold toe-stalls and gold sandals were projecting beyond the end. A large number of fragments of silver both large and small were found all round them. The body of the coffin has now been repaired, a matter requiring great skill. This was done by M. André attached to the Louvre Museum, whose services were secured for such special reparation work at Cairo owing to the interest and generosity of H. M. King Faruq. When all the fragments had been studied, it was seen that the body of the coffin had been broken and repaired before the final accident. It may be mentioned that when the coffin was finally moved out of the tomb, some fragments of the broken bronze mirror, which had lain beside the mummy of the woman on the left, were found underneath. This is good evidence that this mummy was already there before the silver coffin was deposited.

Cartonnage. This constituted the outermost layer: it was built up round the coffin and there are no indications of any joins. But its ruinous condition prevented any precise details being noted. It consisted of the usual cloth and stucco on which the details of the inscriptions and figures were engraved. This was almost completely covered with gold foil, rather carelessly put on, so that it often overlaps. The designs are generally cut out of the gold and sometimes painted over it. The paint colour is mainly blue, now gone black; but a few details are in red, now

also almost black. Iskander Eff. has analysed the blue colour; it is composed mainly of blue frit. The stucco is powdered carbonate of lime and glue. The head end of the cartonnage was in the form of a hawk's head.

Bead Network. Composed of tubular beads, thin gold and blue(?) faience, now gone blackish. The beads are arranged in two horizontal rows of faience alternating with one row of gold. There are various other forms, some of inlaid electrum, encircling the waist, which are not yet fully understood, and are too detailed to describe here. The remains of the central inscribed column of bead-work still await study. There was no sign of the network above the shoulders from which it reached to the ankles. The most unexpected thing about the network was that it was *outside* the wooden coffin; about this there is no doubt.

The Wooden Coffin. This had so completely decayed that no description is possible. It was certainly not inlaid. The lid had almost completely disappeared; but a few fragments underlying the network seemed to show that it was very thin. The body, however, was much thicker. It could be traced curving round the skull, and under the other bones it formed a thick brown deposit, completely covering the network.

It would seem that the gold mask found over the skull had formed part of this wooden coffin. It has projecting tenons to insert in holes in the edge of the wood where they were held by pegs. The head of the uræus, of discoloured faience, part of the beard of blue and gold cartonnage(?) on a bronze core, and fragments of the blue and gold *nemes* headdress, were found collapsed close to the mask. Possibly these last were the gold foil and thick paint which had been applied to the wood.

Under the skull, inside the coffin, was found the model head-rest very roughly made of iron with the cartouches of the king incised upon it.

The Belt. A band of electrum, fastened at the back by a pin run through eyes. From the front hangs an electrum frame to the apron with parallel sides. Inside this are fixed a row of small metal eyes on each side, but the centre was empty when found, and how it was filled it is difficult to say. The row of eyes on each side suggests bead-

work; and there were actually two green faience ring beads the same size as the eyes remaining in position between two of them. But there were no beads found which could possibly have filled the entire apron, and these two must have been merely part of a coloured border. In the lower corner on the left there remained a tiny scrap of something thin and grey. This was unluckily lost in transit between the tomb and the camp store-room, so it is impossible to say what its composition was. Very thin silver is not impossible; but it seems not unlikely that the apron was of thin leather, no doubt tooled and coloured. This would have disintegrated more completely than the silver.

The Jewellery. This has been briefly described in M. Montet's article. The whole was cleaned, consolidated, and loose fragments replaced, by Lucas after it had been brought to the Museum. The large funerary pylon-shaped pectoral with the heart-scarab in the centre lay on the chest and was attached to a broad gold ribbon which passed round the neck. There was no counterpoise. This heart scarab had been broken and repaired anciently. It has now been again mended, with celluloid solution. The great vulture collar, inlaid with blue, and the tips of the wing feathers with red, stretched from shoulder to shoulder. The ends of the two wings and the counterpoise, all in one piece, lay under the shoulder-blades, separated by a considerable gap on the shoulders from the main part in front. Eyes on the edges of each of the two separated portions showed how they were meant to be fixed together; but the bandaged body had been too bulky to allow this to be done. The two electrum pins intended to run through these eyes were found lying with the pectoral on the chest. Two other pectorals, and five amulets, described by M. Montet, were all attached to narrow gold ribbons; but they all lay on the chest in a heap, and the ribbons suspended from the large pectoral, not hung round the neck. The girdle-tie of red jasper was of poor work and chipped; the serpent's head was of carnelian with a gold cap at the end; the *dad* and the Thoth were of faience, poor quality gone grey and chipped; the Horus was of bad lazuli with gold crown. Also on the chest were a conical electrum receptacle with a lid fastened with a pin, and a model dagger of electrum with double hawk-head handle.

Of the same material was the double-feather or double-finger amulet which had been placed over the ventral incision on the left. The bird and disk, also of electrum, was found under the body near the waist.

Of the personal ornaments some details may be added to M. Montet's account. The sacred eye on one of the bracelets is of iron; and the barrel bead on the other of agate. The inscription on the lazuli scarab gives the name of a certain Zed-ptah-auf-ankh. The two finger rings were both on the left hand; one had a lazuli scarab and the other a rectangular plaque of turquoise. Round the neck was a string of alternating lazuli and gold, with two hexagonal calcite, and one lazuli cylinder, bead. On this was also strung a gold cylinder from which hung chains with inlaid lotus flowers as described by M. Montet; as many of the chains are broken and half the lotuses are missing it is obvious that this ornament had been much used during life. The same remark applies to M. Montet's second pectoral; some of the gold stars, and the pendant lotuses were missing when buried.

The Silver Canopic Coffins. One of these was brought to the museum still fixed by corrosion to the alabaster jar. It was extracted with difficulty but without harm. All four were more or less damaged, but were skilfully cleaned and repaired by M. André and Iskander Eff. The uræus of one was found attached by corrosion to the underside of the feet, and part of the foot of the coffin from jar 8, wrapped in gold foil, was found loose in jar 9.

General Remarks. There is the clearest possible evidence that the king's burial was a secondary one. It had been placed in a royal tomb of the previous dynasty, a tomb which had not apparently ever been used by its intended occupant. The coffin was placed on the floor which was already occupied by two persons who were not royal or even of very high rank to judge from their ornaments. The canopic coffins were in jars which were secondary make-shifts, and two of which had no lids. There are only 38 of the 800 *shawabti* figures found in the tomb which could belong to the king, but these are uninscribed. The only definite part of the original royal burial, apart from the coffin and its associated canopics,

are the three wooden statues of different sizes, of which the bronze eyes and uræi were found in the tomb.

The damage done to the under-side of the coffin is hard to explain. It looks as if it had been dropped some distance, perhaps when being lowered down the pit, which had a stone floor. The gold mask also was distorted, and this has to be explained. It is not impossible, as Lucas suggests, that the officials in charge had tried to force the king's body, after taking off the coffin lid, into the empty sarcophagus of Psusennes which stood close at hand in the tomb, and the lid of which had not been sufficiently raised. But against this perhaps is the fact that the sarcophagus chamber was found walled up. That the burial in its first tomb was badly damaged, if not robbed, is shown by the absence of the proper Canopic jars, which had presumably been smashed. Could the tomb have partly collapsed? A further mysterious fact is the presence of grass-roots and possibly mud among the king's bones. These could not possibly have arrived after its final deposit in the tomb of Psusennes, nor in any similar tomb. It suggests a temporary placing in a grave near the surface. Future excavation may possibly throw some light on this very puzzling state of affairs.

Guy Brunton.

NOTE

ON THE REMAINS OF SHASHANQ

BY

PROF. D. E. DERRY.

The remains of this king were sent to the Anatomy Department in May 1939. When received the skeleton was intact. It was evident however that water had found access not only to the tomb but to the interior of the coffin as the skull was impregnated with moisture which rendered the cranial bones very friable. A further proof of the presence of water was to be seen in the condition presented by the bones of the lower limbs. These were covered with fine rootlets while the hip bones and sacrum had a deposit of earthy material which had been carried into the coffin by the water. This implies that at some time water must have stood in the tomb and the damp conditions must have endured long enough to permit the roots to penetrate from the ground not only into the tomb but actually into the silver coffin. This last was made possible by the fact that the body of the coffin was broken at the foot end. For the same reason all traces of the tissues of the body and of the wrappings had disappeared; but that Shashanq's body had been embalmed is clear from the fact that the organs had been removed and preserved and the brain had been extracted by breaking into the cranial cavity through the roof of the nose as had been the usual practice since about the middle of the Eighteenth Dynasty. The cranial cavity contained remains of brain tissue, membranes, and a scrap of linen.

Shashanq was a well-built man of about 1.69 m. in height. From the condition of the teeth which are good but well worn and the marked thinning of the roof of each orbit as well as of the walls of the maxillary air sinuses, it would seem improbable that Shashanq was less than fifty years of age at the time of his death. Although the sutures between the

bones of the skull are open *externally* except at the obelion and the lower part of the coronal suture, *internally* they are almost closed. Closure of sutures or otherwise is not to be relied upon invariably as an indication of age. As possible further evidence of age may be instanced the lipping of the heads of some of the ribs and of the joints between the rib tubercle and transverse process. Ossification has taken place also around the cartilage of several ribs, especially the first, fourth, fifth and sixth. Ossification of the attachment of the tendo Achillis and lipping along the crest of the ilium and at the margins of the acetabula may indicate likewise that Shashanq was past middle age.

It is seldom that the cause of death can be diagnosed from an examination of bones, but the skull of Shashanq exhibits a state of affairs which almost certainly resulted in his death. An area of the frontal bone about 8 cm. in width and 6 cm. antero-posteriorly has been affected by some agent which has so damaged the surface that the pericranium has been eroded away and the subjacent bone is blackened and cracked. The condition suggests burning, but whatever the cause of the wound may have been it certainly destroyed the scalp and reached the bone. Septic infection from the wound passed beneath the scalp and the whole surface of the skull within the limits of attachment of the epicranial aponeurosis is finely pitted due to the ensuing periostitis. But the trouble has also spread through the bone to the inner aspect of the skull which is likewise blackened and cracked in the region of the fossae on either side of the middle line of the frontal bone. The rest of the cranial cavity is quite normal in appearance. There is no sign of healing so the disease was still active at the time of death and its spread to the inner surface may very well have resulted in meningitis.

A marked feature of the skull is the low sloping forehead. With this is combined a basi-bregmatic height of only 127.0 mm. The maximum breadth is 140.5 mm. The lowness of the forehead and the flattening of the vertex give an exaggerated appearance of length to the face. The nose is narrow at the root but without prominence. The mandible is characterised by the height and narrowness of the ramus, while the coronoid process projects well above the condyle. These features and particularly those of the mandible were first noticed in 1908 in the series

of skulls brought to light by Dr. G. A. Reisner in the course of his work on the great necropolis surrounding the pyramid of Cheops and were recognised as distinctive and of racial importance. Since that date this observation has been abundantly confirmed and we know that two races occupied Egypt at least from the time of the First Dynasty. We have called these the Northern and Southern races, the former being represented by the Pyramid builders, the latter by the Predynastic people. Shashanq's skull exhibits convincingly the features which we have come to associate with the Northern race.

D. E. Derry.

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX DE KARNAK

(1938-1939)

PAR

HENRI CHEVRIER.

La campagne 1938-1939 a été fortement handicapée par la hauteur exceptionnelle de la crue du Nil. La pompe, d'un très vieux modèle, qui puise l'eau du drain et nous coûtait déjà fort cher à elle seule, n'a pas suffi à la besogne et le Service des Irrigations dut en adjoindre deux autres non moins coûteuses. Lorsque j'ai repris mon poste, je me suis trouvé en présence d'un crédit diminué de moitié.

J'ai donc commencé les travaux sur un tout petit pied, car il fallait absolument réserver la somme nécessaire aux travaux de reprise en sous-œuvre des colonnes de la Salle Hypostyle. Par la suite, un crédit supplémentaire a pu m'être accordé, et le résultat général est satisfaisant.

Les travaux ont porté sur les points suivants :

1° Grande Cour : achèvement des déblaiements par l'enlèvement des vestiges d'échafaudage antique qui restaient adossés à l'aile nord du Ier pylône et derrière le temple de Séti II.

Nivellement du sol de la cour, enlèvement du decauville;

2° Enlèvement des remblais accumulés devant l'aile sud du Ier pylône;

3° Salle Hypostyle : reprise en sous-œuvre de vingt colonnes;

Consolidations d'architraves;

Dallage.

4° Pendant quelques jours seulement, en fin de campagne, reprise du déblaiement dans le prolongement de la voie du nord, à la hauteur du IVe pylône;

5° Vidage du IIIe pylône;

6° Déblaiement et approfondissement du lac sacré;

7° Travaux divers.

GRANDE COUR.

Les vestiges d'échafaudage antique adossés à l'intérieur de l'aile nord du Ier pylône s'effritaient un peu chaque année. Il ne présentait du reste aucun intérêt, puisque nous conservons ce qui reste de l'échafaudage appuyé à l'aile sud.

Ce déblaiement fut rapidement effectué et donna lieu à quelques découvertes, dont un miroir en bronze bien conservé et un uræus en grès d'assez grande taille, trouvés l'un et l'autre au début du travail, derrière le temple de Séti II. L'échafaudage était constitué par un massif homogène en briques crues, ne présentant pas les murs perpendiculaires à la face du pylône que l'on voit au sud. Entre le pylône et le massif se trouvait une épaisseur de débris de taille de pierre, provenant des blocs mis en place et contre laquelle le massif fut construit au fur et à mesure de l'avancement du travail.

Nous avons dégagé les colonnes occidentales du portique et un pilier d'ante. La dernière colonne présente la particularité d'être inachevée : elle n'a pas été ravalée et on peut constater que les constructeurs employaient différents procédés de construction pour une même colonne. Le lit de pose étant dressé, certaines pierres étaient placées au moyen de tenons saillants que l'on voit sur la planche XCIII, d'autres ne présentent aucun tenon, mais une surabondance de matière qui en tenait lieu, la pierre étant dégrossie d'une façon à peu près rectangulaire.

Le pilier d'ante est appuyé au pylône, sans liaisonnement de façon à permettre un tassement du sol sous la masse du pylône sans inconvénient pour le portique.

La porte donnant accès à l'escalier intérieur du pylône a été ainsi dégagée et l'escalier est en très bon état de conservation, car il ne servit pas, cette aile du pylône étant restée inachevée. Malheureusement, il est habité par de nombreuses chauves-souris qui l'empuantissent de leurs déjections. Les accès à cet escalier seront garnis du système de rideaux métalliques déjà employé ailleurs avec succès.

Un petit massif de briques crues restait accolé au pylône, entre la porte d'entrée et le temple de Séti II. Enlevé, il nous permit de mettre au jour la base du mur, nettement marquée, à l'intérieur comme à l'extérieur, par un rebord atteignant un demi-mètre qui nous indique exactement le niveau antique du sol.

Ce travail fut achevé en moins d'un mois. Il nous permit de supprimer la voie decauville qui déparait la Grande Cour et de rabaisser le seuil de la porte au niveau primitif, alors qu'un remblai avait été nécessaire pour adoucir la pente de la voie. Tout le trafic se fera maintenant par les voies du sud et du nord que j'ai indiquées dans mon rapport de 1936 [1].

La porte ancienne, très haute et de manœuvre difficile, fut remplacée par une porte plus basse qui, même fermée, est plus esthétique.

Le dallage en granit gris, assez irrégulier et très attaqué par le salpêtre est maintenant visible dans le kiosque de Taharqa. Une canalisation, qui passait au-dessus du dallage et qui disparaissait dans la terre que nous avons enlevée, fait maintenant le tour du kiosque, dans une partie non dallée ou dallée en grès dans lequel elle fut encastrée.

Le 1er janvier 1939, le sol de la cour était au niveau primitif.

DÉBLAIEMENT DEVANT L'AILE SUD
DU IER PYLÔNE.

Quand j'ai publié le plan de Karnak [2], je me suis abstenu d'indiquer «Échafaudage Antique» devant l'aile sud du Ier pylône, alors que je l'ai fait devant l'aile nord. Un examen superficiel des remblais m'avait déjà presque convaincu que nous n'étions pas en présence des restes d'un massif comparable au massif du nord. On voyait bien çà et là quelques traces de murs, mais le sol présentait plusieurs caractéristiques qui permettait ce doute : nature de la terre, présence de débris de pierre et fragments de poteries.

---

[1] Voir *Ann. du Serv. des Ant.*, *Rapport sur les travaux de Karnak,* t. XXXVI, p. 137. — [2] *Idem,* t. XXXVI, pl. I.

D'accord avec M. Drioton, Directeur Général du Service des Antiquités, je décidai d'en avoir le cœur net. La voie qui desservait la Grande Cour n'avait été enlevée que jusqu'à la hauteur du dernier sphinx de l'avenue. Je profitai donc de sa présence pour faire effectuer une coupe verticale est-ouest qui infirma immédiatement l'hypothèse de l'échafaudage, sauf sur une épaisseur d'environ un mètre qui comportait une grande quantité de débris de taille de pierre, formant une couche sur laquelle on voyait tout de même un départ de massif de briques crues. Mais, au-dessus, on trouvait immédiatement les preuves qu'un village s'était établi là. L'échafaudage avait donc été enlevé dès l'antiquité, presque complètement, et par conséquent le pylône achevé jusqu'au sommet. C'est l'hypothèse qui me vint à l'esprit et qui fut confirmée comme nous le verrons plus tard.

La proximité du Nil et la rapidité de la cadence des trains permirent au travail d'avancer rapidement. Il fallut établir une voie nouvelle sur la partie supérieure des remblais et prendre le travail par la partie supérieure. A partir de ce moment des preuves nombreuses confirmèrent la présence d'une agglomération bâtie contre le pylône ainsi que l'achèvement du gros œuvre de l'aile sud : un lot important de poteries intactes fut mis au jour, comportant des plats, des vases, des lampes à huile (dont une en bronze) ainsi que quelques pièces de monnaies ptolémaïques et des emplacements de foyers. On découvrait également quelques vestiges de murs en briques crues de faible épaisseur et même les restes d'une construction en briques cuites comportant deux baignoires, malheureusement incomplètes (pl. XCV). Ceci nous prouvait la présence du village; l'examen des poteries par un spécialiste pourra probablement le dater.

D'autre part, l'achèvement du gros œuvre nous fut confirmé par la présence de nombreux blocs ayant appartenu à la corniche et visiblement jetés en bas. Mais ils avaient été sûrement mis en place parce qu'ils portent tous ces sortes d'*ex-voto*, ou plus exactement des témoignages d'un pèlerinage constitués par le dessin des pieds du pèlerin, complété par son nom quand ce dernier savait écrire. Or, ces noms sont grecs et cela renforce l'hypothèse que la construction du pylône date de l'époque ptolémaïque. En plus ces blocs portent l'emplacement des queues d'arondes qui n'étaient taillées qu'en place.

Une autre découverte intéressante fut celle de gros blocs de granit d'Assouan gisant dans les remblais au-dessus de ce qui restait de l'échafaudage. Il y en avait déjà trois à l'intérieur de la cour, à gauche en entrant. Je pensai tout d'abord qu'ils avaient été amenés là pour en débiter sur place les bases devant recevoir les mâts à oriflammes. Mais leur nombre et surtout le fait que l'un d'eux porte la feuillure et l'emplacement de la crapaudine de la porte, prouvent qu'ils proviennent du linteau de la porte d'entrée, linteau qui fut également mis en place, des traces très nettes de mortier de plâtre subsistant sur la partie posant sur le pied-droit (pl. XCVI). Si on cube approximativement les morceaux restés en place, on arrive à un volume très supérieur à celui d'un seul linteau, sans compter les fragments débités en meules ou en mortiers et dispersés au loin. Cette considération, ainsi que le fait que les pèlerins ont eu accès à la terrasse de l'aile sud du pylône amène à la certitude que tous les linteaux ont été mis en place. On peut en déduire également que pour rendre libre rapidement l'entrée du temple, la porte fut construite avant l'entreprise de la construction des ailes avec lesquelles elle n'est pas liée.

En résumé, il semble que la marche du travail fut la suivante : en premier lieu construction de la porte, en second lieu construction de l'aile sud et enfin entreprise de la construction de l'aile nord, qui, elle, est restée certainement inachevée.

Pour en terminer avec le pylône, je dois signaler un détail technique : à l'angle inférieur sud de la façade du pylône les blocs ont été réunis par endroits par des sortes de témoins en plâtre dont je ne m'explique pas la présence (pl. XCVII). On voit également sur les pierres en saillies dans lesquelles aurait été taillé le torre d'angle, une petite partie ravalée portant une rainure, placées dans le prolongement les unes des autres sur les pierres qui se suivent, mais seulement à la partie inférieure. Ces points pourraient peut-être être éclaircis, par le dégagement de l'aile nord envisagé plus loin.

Un petit édifice, entre le dernier sphinx et la porte, fut mis au jour au début du travail. Sur des fondations de briques cuites très régulières, s'élevait une pièce carrée dont il ne reste qu'une assise constituée presqu'entièrement par des bases de statues gréco-romaines, sensiblement cubiques. Ces bases portent des inscriptions que M. Jouguet, Directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale, a bien voulu étudier et que

l'on trouvera plus loin. Une porte donnait accès à cette pièce, face à l'avenue des sphinx, dont il subsiste une partie des montants. L'intérêt de cette construction résidant surtout dans les pierres dont elle est construite et sa présence nuisant à l'ensemble, je pense que nous serons amenés à la faire disparaître, après relevé et photographies, tout en conservant ses fondations qui affleurent le sol et qui indiqueront son emplacement.

Au point de vue esthétique l'arrivée au Grand Temple d'Amon se présente maintenant de toute autre façon. Le pylône s'élève dans toute sa hauteur et, passé le tournant de la route venant de Louxor, la vue est splendide.

Ce déblaiement amena la modification de tout l'espace se trouvant devant cette aile du pylône. La pente du chemin qui descendait du niveau supérieur vers l'avenue des sphinx fut adoucie, et, par conséquent, allongée : pour ne pas avoir vers l'ouest une différence de niveau trop brutale, le sol de la place ombragée qui se trouve entre la maison du Service et le chemin fut modifié également. La présence des beaux Acacias Labakh et de la petite fontaine pittoresque m'a obligé à maintenir un petit îlot surélevé.

La suppression de la voie descendant vers la porte du pylône, derrière la rangée sud des sphinx, nous a permis de modifier heureusement le tracé de la voie du sud vers son raccord avec la voie principale, et d'améliorer le virage contournant l'angle de la maison, endroit dangereux, où la vue du conducteur du train était très limitée : deux voitures se croisant et le train ne pouvait passer ensemble. L'accroissement de la circulation automobile dans cette direction, dû à la création de la route du bord du Nil, rendait indispensable cette modification. L'archéologie m'a donc amené à faire un peu d'urbanisme à Karnak.

Je donne, pl. XCVIII, XCIX et C, des vues comparatives des états anciens et actuels.

Il nous reste maintenant à nous attaquer à la partie nord. L'an prochain, j'espère voir réaliser l'expropriation des habitations qui se trouvent là, expropriation que j'ai demandée depuis longtemps et qui a été remise soit pour des questions budgétaires, soit pour des questions administratives. La question de la suppression de l'échafaudage antique se pose : à mon avis une série de photographies et une étude effectuée au fur et à mesure de l'enlèvement de ce massif nous apprendra davantage sur le mode de construction que sa conservation dans l'état actuel; l'ensemble de la façade y gagnera énormément.

SALLE HYPOSTYLE.

Reprise en sous-œuvre des colonnes. — Le programme de cette année comportait la reprise en sous-œuvre de vingt colonnes, deux rangées de sept colonnes à l'ouest de l'allée transversale, et une rangée de six à l'est, la septième n'ayant pas été remontée par Legrain. De cette façon, l'allée transversale n'aura été interdite au public que pendant l'espace d'une campagne.

Pendant l'établissement des étais, entrepris dès mon arrivée, plusieurs équipes de maçons furent employées à la consolidation des colonnes elles-mêmes. Les parties inférieures des fûts, très attaquées par le salpêtre, avaient été anciennement regarnies par un blocage de pierrailles, hourdées quelquefois au ciment, quelquefois au mortier de homra : il se décollait de la pierre primitive et présentait de nombreuses fissures. La cause de cette mauvaise adhérence est toujours la même, l'application du mortier sur une couche de sels cristallisés. Ce masque fut donc enlevé, généralement très facilement, et la pierre attaquée à sec, au ciseau, sur une épaisseur plus ou moins considérable. Lorsqu'elle était trop friable et qu'on devait en enlever une grande quantité on travaillait par portion verticale de petite largeur. La pierre saine atteinte, un nouveau blocage était fait, en briques cuites, le mortier d'adhérence à la pierre étant sensiblement plus riche en ciment que le mortier de rejointoiement des briques. Celles-ci, fabriquées avec de la terre de la vallée du Nil et même le ciment utilisé en Égypte, contiennent inévitablement un peu de sel, qui apparaît quand la maçonnerie sèche. Cette maçonnerie sera donc soigneusement bouchardée à sec, la poudre recueillie et jetée au Nil et l'enduit simili pierre ne sera placé qu'après.

Le travail parallèle des maçons et des charpentiers ayant présenté certaines difficultés, je n'ai pas attendu la campagne prochaine pour consolider les vingt-quatre colonnes qui nous restent à reprendre, et toute la partie est de la Salle a été refaite cette année.

La colonne qui supportait le linteau repris en 1931 [1] était en très mauvais état, aucune assise n'était intacte et tous les blocs étaient fissurés gravement. La décoration en étant bonne, j'ai voulu éviter les ceintures de fer trop nombreuses et j'ai employé une nouvelle méthode. A la base et au sommet des registres, là où se trouvent des lignes horizontales de décoration, constituées le plus généralement par des bandeaux plats, j'ai pu placer les ceintures de fer encastrées. Profitant de lignes verticales semblables, limites de colonnes de texte ou de tableau, j'ai fait encastrer des fers à **T**, passant entre les ceintures et la pierre et constituant une sorte de corsetage efficace. Enfin, certains blocs qui ne pouvaient être pris ni par les ceintures, ni par les fers verticaux, furent maintenus en place au moyen de goujons profondément encastrés et scellés. Naturellement, en plus de ces précautions spéciales, les joints ont été nettoyés et du ciment fut injecté comme d'habitude.

Au moment où nous placerons les étais, toutes ces colonnes seront solides.

Le travail de reprise en sous-œuvre fut entrepris le 1er février, en commençant par les trois colonnes les plus rapprochées de l'allée centrale. Mais nous avons dû nous arrêter et attendre une huitaine de jours, les infiltrations n'étant pas encore suffisamment basses. Par la suite, le travail fut effectué comme les années précédentes.

Une émotion nous attendait sous la deuxième colonne à droite dans l'allée transversale. Les blocs s'étaient tassés et un vide existait sous la presque totalité de la base de la colonne : elle ne tenait plus que par trois points mais était maintenue en place grâce aux linteaux est-ouest qui existent depuis le IIe pylône jusqu'au IIIe, qui contre-butaient la colonne par le haut. Pour pouvoir travailler en toute sécurité sous la colonne, il fallait qu'elle portât sur toute sa base et un lait de ciment fut injecté sous pression liant la base aux fondations tassées. Le ciment une fois pris, nous pouvions travailler par segments comme précédemment.

J'avais établi mon devis en me basant sur la profondeur des fondations de la partie sud, mais ici elles descendaient de o m. 80 plus bas : un

[1] Voir *Annales du Service des Antiquités, Rapport sur les travaux de Karnak*, t. XXXI, p. 94.

supplément de crédit pour cette dépense imprévue me fut accordé immédiatement.

Plus loin nous eûmes une autre surprise. Nous atteignions les colonnes écroulées en 1899 et dont Legrain avait repris lui-même les fondations. On sait qu'à cette époque, il était inspecteur et ne résidait pas d'une façon continue à Karnak; nous trouvions une rangée est-ouest reprise d'une façon solide constituée par un béton de grès suffisamment dur, mais pour la rangée voisine au nord, faite certainement en son absence, il en était autrement, les ouvriers chargés de faire ce travail ayant économisé leur force, le béton de grès ne descendait pas jusqu'au niveau inférieur des fondations et constituait une simple dalle d'un mètre d'épaisseur en moyenne, sous laquelle subsistaient les fondations anciennes. C'est évidemment une malfaçon d'ouvriers non surveillés. Je n'ai pas touché à la première rangée, mais pour la seconde j'ai dû travailler sous cette dalle de béton et les maçons n'étaient pas toujours très à l'aise.

Les deux colonnes de l'extrémité nord des rangées ouest de l'allée transversale présentaient des fondations particulièrement mauvaises comme on le voit sur la photographie de la planche CII qui représente les fondations de la colonne 128 (Lepsius). En moyenne les fondations étaient refaites en huit segments successifs : ici nous avons dû travailler par segments de plus petit volume au nombre de douze.

Les fondations anciennes étaient constituées de la même façon que toutes celles que nous avons déjà consolidées, mais alors que l'année dernière nous avions trouvé une grande quantité de blocs d'Aménophis IV décorés, cette année nous n'en avons pas trouvé autant, tous les autres blocs ayant constitué anciennement les bourrages des murs et des pylônes du temple de l'est. Ces centaines de talatates ont été emmagasinés dans l'aile sud du IIIe pylône et serviront à de nombreuses consolidations.

En plus des quelques talatates décorées, nous avons découvert une statuette en calcaire d'un «Chef des portiers du temple d'Amon» et un fragment en calcaire de Sésostris Ier, que l'on ne peut jusqu'à présent attribuer à aucun des monuments connus de ce roi.

Architraves. — La rangée est-ouest des architraves qui limitent la partie basse de la terrasse et portait les grandes fenêtres, est complète

d'un pylône à l'autre, mais celle qui s'encastre dans la face est du IIe pylône demandait une consolidation, ainsi que les parties sur lesquelles elle portait à ses extrémités. Côté pylône, elle était encastrée de o m. 40 à peine, les pierres sur lesquelles elle reposait étaient fissurées et de nombreux éclats avaient sautés. Pour répartir la charge, deux poutrelles de fer jumelées étaient encastrées dans le mur, débordant un peu l'architrave, à droite et à gauche. Sur ces poutrelles venaient reposer celles encastrées longitudinalement sous l'architrave elle-même. Côté colonne, une consolidation du support fut également effectuée, l'abaque ne présentant pas de sécurité.

La troisième architrave en partant de l'est était également à consolider, une des deux pierres était brisée à peu près en son milieu, l'angle dièdre inférieur sud de l'autre se délitait et il en était tombé quelques morceaux pendant l'été dernier. Nous avons dû encastrer là trois poutrelles, une à chacun des angles extérieurs et une axiale, à cheval sur le joint vertical. Les inscriptions de la partie inférieure étant très bien conservées et ayant gardé leur polychromie, des précautions furent prises pour que les poutrelles fussent encastrées en dehors des lignes de texte.

Au-dessus de ces architraves se trouvent les montants des fenêtres à claustra qui sont tous en très mauvais état et qu'il faudra consolider l'an prochain.

Dans la partie sud de la Salle Hypostyle, j'ai été amené à effectuer quelques réparations. Les colonnes elles-mêmes n'ont pas été consolidées au moment de la reprise en sous-œuvre, ce travail n'étant pas compris dans le cahier des charges de l'entrepreneur. Pour trois colonnes en particulier, des demi-tambours étaient en mauvais état : les assises furent rejointoyées au ciment et quelques fragments qui tendaient à se détacher furent fixés au moyen de goujons encastrés et scellés.

Plusieurs anfractuosités servaient de refuge à des nids de corbeaux, ainsi que certains abaques sur lesquels ne reposaient plus d'architraves. Les déjections de ces oiseaux salissaient le fût des colonnes et le sol, ce qui est beaucoup plus visible maintenant qu'il est constitué par des dalles propres. Ces hôtes furent expulsés, les anfractuosités bouchées et les abaques garnis de pointes qui leur ôteront l'envie de venir s'y percher.

Dallage. — Le dallage de toute la partie sud a été achevé, ainsi que celui de l'allée centrale. Je n'ai pas besoin de dire combien l'aspect de la salle y a gagné. Pour la partie nord, le dallage sera placé au fur et à mesure des consolidations en sous-œuvre. Mais la consommation de dalles est considérable et les tailleurs de pierre avancent moins vite que ceux qui posent les dalles. J'ai trouvé heureusement une grande réserve de blocs bruts parmi ceux qui ont été placés par Legrain entre le temple de Khonsou et le Grand Temple : j'ai laissé une équipe de tailleurs de pierre qui travailleront pendant l'été et produiront ainsi un stock de dalles qui permettra au travail d'avancer plus vite.

A ce sujet j'ai constaté, dans la partie nord, l'existence de deux niveaux de dallage superposés. Le niveau primitif correspond au lit de pose des bases des colonnes et il fut remonté d'environ o m. 40 certainement à cause des inondations : le dallage actuel a été posé au niveau supérieur. J'avoue regretter de ne pas avoir connu la présence de ce dallage primitif, qui a disparu partout, sauf en un point, les colonnes y auraient gagné en hauteur cette différence. Mais d'autre part j'aurais eu une certaine difficulté pour le raccorder d'une part au niveau de la Grande Cour et d'autre part à celui de la Cour Centrale, entre les IIIe et IVe pylônes. Actuellement, du côté ouest le dallage est au niveau de la cour, mais il faudra monter un peu vers l'est pour atteindre le sol au droit des obélisques.

Ce dallage présente toutefois un petit inconvénient : il doit être parfaitement entretenu, car un défaut de propreté se juge beaucoup plus sur un sol convenable que sur la terre. Au moins une fois par mois, une corvée générale de balayage doit avoir lieu.

VOIE DU NORD.

Nous avions laissé le travail l'an passé à peu près à la hauteur du IVe pylône et d'une meule qui servait à faire la poudre nécessaire au mortier simili-pierre. Mais ce qui existait de la voie était suffisant pour desservir la Salle Hypostyle et le IIIe pylône; j'en profitai donc d'abord pour finir le déblaiement de la Grande Cour et enlever la voie axiale.

La meule fut d'abord démontée pendant les derniers jours du travail devant le Ier pylône et elle sera remontée ailleurs et le déblaiement fut repris. A partir de ce moment, nous nous trouvions en présence non seulement de la terre naturellement exhaussée, mais aussi et surtout des cavaliers de déblais provenant des fouilles effectuées il y a longtemps, pour le dégagement de la partie centrale du temple : il y en a environ 6 mètres de hauteur.

Arrivé en fin de campagne, nous n'avons pu y travailler qu'une dizaine de jours : toute la partie déblaiement du programme de l'an prochain se portera là.

IIIe PYLÔNE.

Le premier travail à effectuer au IIIe pylône a été le remontage du pont roulant dont le rail est devait s'appuyer maintenant sur le mur de parement, après l'enlèvement de l'échafaudage effectué l'an dernier[1] ce qui fut fait en quelques jours.

Aussitôt le niveau des infiltrations suffisamment bas, nous avons commencé le travail contre le mur est aux deux endroits qu'il nous restait à explorer, le premier se trouvait entre deux contreforts précédemment construits et l'autre à l'extrémité du mur, dans l'angle qu'il fait avec le mur nord. La deuxième assise de ce mur au-dessus du niveau du sol était constituée par des blocs de calcaire écrasés ne présentant aucune sécurité : deux poutrelles jumelées furent encastrées à la partie supérieure de cette assise pour soutenir le haut du mur et l'excavation fut entreprise. On enlevait d'abord une vingtaine de blocs bruts avant d'atteindre le niveau intéressant, puis nous trouvions là exclusivement des éléments du monument de Thoutmès IV, la dernière assise étant encore dans l'eau. Un béton fut coulé et sur cette semelle un contrefort étayant les deux murs est et nord fut édifié : une partie de l'angle reste encore à vider.

Entre les deux autres contreforts, quelques blocs bruts furent d'abord sortis dont quelques-uns en calcaire, puis on extrayait des blocs du monument de Thoutmès IV et d'autres du monument d'Aménophis Ier en calcaire.

(1) Voir *Annales du Service des Antiquités, Rapport sur les travaux de Karnak*, t. XXXVIII, p. 601 et pl. CVI.

En tout il fut sorti :

7 blocs d'Aménophis Ier, calcaire;

17 blocs de Thoutmès IV, grès, assises de piliers;

6 blocs de Thoutmès IV, grès, pierres des murs, ce qui porte à 976 le nombre total des blocs sortis du pylône.

Le mur de parement de l'est dut être consolidé avant l'excavation, la présence de cette assise de calcaire éclaté, que nous n'avons trouvé dans l'aile nord nécessitant des précautions particulières. Le travail ne put être entrepris qu'assez tard, quand le supplément de crédit me fut accordé. Il nous reste encore un petit emplacement à vider le long de ce mur.

Deux blocs portant le cartouche de Sésostris Ier, mais n'appartenant sûrement pas au petit monument construit, ont apparu sous le mur de parement, mais n'ont pu être retirés cette année. En effet l'expérience acquise dans l'aile sud nous a montré que l'extraction des pierres par la face extérieure est beaucoup plus facile quand le mur est consolidé intérieurement. Tous les blocs se trouvant dans cette situation sont donc restés en place et seront extraits par la suite. Nous pourrons donc avoir deux chantiers différents ne se gênant nullement, l'un travaillant dans l'intérieur, l'autre sous la face est, dans la cour entre les pylônes.

LAC SACRÉ.

Il restait encore une assez grande surface dans le lac, où l'approfondissement n'avait pas été poussé suffisamment et où les terres apparaissaient assez rapidement. Un assez grand nombre de pierres gisaient là. Aussitôt qu'il le fut possible, ces pierres furent évacuées et l'enlèvement des terres entrepris. A cause des distances à parcourir et de la pente à monter il aurait fallu un très grand nombre d'ouvriers pour permettre un rendement intéressant des trains. J'ai donc préféré faire faire le travail en deux temps avec une équipe peu nombreuse dont les hommes ne se gênaient sur les plans inclinés en bois, équipe qui prend la terre dans le fond du lac et la monte à proximité de la voie ferrée du sud. Cette équipe travaillera

pendant mon absence jusqu'au moment où les eaux remonteront, et, à mon retour, la terre sera rapidement évacuée au Nil. Ce procédé a encore l'avantage de couvrir des surfaces couvertes d'alfa et d'aqoul qui se trouveront nettoyées par l'enlèvement de la terre.

L'emplacement d'un escalier existe non loin du scarabée d'Aménophis III, le long du mur ouest, mais l'escalier lui-même a disparu; comme il formait soutènement pour le mur, ce dernier, cédant à la poussée des terres s'est incurvé un peu. Au moment où j'ai quitté Karnak, le niveau des eaux ne permettait pas d'atteindre le palier inférieur qui existe très probablement, comme pour les autres escaliers. On se rappelle que j'ai commencé les travaux d'approfondissement en utilisant une pompe, mais précisément près de ce mur l'eau arrivait en telle quantité que j'avais dû suspendre le travail par crainte d'affouillement. C'est pourquoi je n'ai pas repris le système de pompage. Je pense qu'il sera possible d'atteindre ce qui reste de la partie inférieure de l'escalier au moment des plus basses eaux.

Vers le sud, le mur est en assez bon état de conservation, mais il manquait quelques assises pour atteindre le niveau général du mur. Ce travail a été effectué.

En faisant l'excavation nécessaire pour la consolidation du mur fléchi, nous avons trouvé une belle tête de statue royale, en grès, intacte, coiffée de la couronne blanche, et ayant conservé sa polychromie : j'en donne deux photographies pl. CV. Vers le sud, également en déchaussant le mur pour le compléter, nous avons trouvé quelques talatates en calcaire, dont quelques-unes sont certainement d'Aménophis IV et d'autres remployées par Ramsès II (pl. CVI). Ce sont les premières pierres de ces dimensions en calcaire trouvées à Karnak, alors que M. Roeder en a trouvé d'autres à Achmounein lors de sa campagne 1937-1938. Ce sont donc des documents très intéressants.

Je ne pense pas que les travaux du lac seront achevés cette année, et il nous restera encore à l'approfondir en 1940, pour obtenir que le plan d'eau couvre toute sa superficie au moins jusqu'à fin avril. J'en donne toutefois dès maintenant une vue d'ensemble dans son état actuel ainsi qu'une autre prise avant les travaux : elles se passent de commentaires (pl. CVII et CVIII).

TRAVAUX DIVERS.

Pierres salpêtrées. — Les demi-tambours appartenant à celles des colonnes que Legrain n'avait pas remontées, qui se trouvaient dans l'angle nord-ouest de la Salle Hypostyle et que j'avais évacués pour pouvoir entreprendre les consolidations, sont extrêmement salpêtrés. Il en est de même de nombreux blocs extraits du lac sacré, appartenant en majorité au monument de Taharqa.

Mon premier projet avait été de creuser un bassin dans le terrain que nos déblaiements ont conquis sur le Nil, mais nous ne disposions pas d'assez de place pour placer toutes ces pierres.

J'ai préféré aménager le fond du canal Badran, qui passe entre le temple et le Nil, au delà du drain, et où le courant est très fort pendant la crue. Cette solution avait encore l'avantage de raccourcir de moitié le parcours des blocs, et d'être, par conséquent, plus économique.

Tous les demi-tambours ont été transportés, ainsi que certaines architraves qui s'étaient salpêtrées au contact du sol, et les pierres provenant du lac sacré. Les plus gros blocs ont pu être transportés par la petite locomotive, alors que les manœuvres de mise sur wagon et de déchargement était effectuées par le tracteur à chenilles.

Ces blocs seront sortis du lac l'an prochain et remplacés par d'autres le cas échéant.

Porte du sud. — La porte de sortie des touristes, située dans le mur ouest de la cour entre les IXe et X^e^ pylônes n'avait pas encore été remplacée et n'était plus présentable : une autre fut fabriquée. J'en profitai pour aménager la pente extérieure au temple qui mène à l'emplacement où les voitures attendent les touristes : elle était très raide et poussiéreuse et fut allongée et adoucie. Dans la cour même aux abords de la porte, une couche de poussière fut enlevée, le terrain nivelé et nous avons un sol dur qui subsistera quelque temps.

Pont sur le drain. — Une camionnette avait défoncé le pont du drain, entre le temple et le Nil, construit par le Service des Irrigations. Comme

il nous avait coûté près de 200 livres, j'étudiai un moyen économique de le remplacer. Le débit d'eau du drain aspiré par les pompes est relativement faible : j'ai donc établi dans le fond du drain un tuyau en béton de 13 mètres de long acheté par portion au Caire; un mur légèrement incliné fut construit sur les deux faces du pont et l'espace comblé avec les déblais venant du temple. A sa partie supérieure le pont a maintenant 10 mètres de largeur. Le tout nous a coûté 34 livres.

Les poutrelles du pont voisin que j'avais construit moi-même pour le decauville et qui ne fait plus qu'un avec le nouveau, furent provisoirement enterrées, mais seront récupérées pendant l'été quand le train ne marchera plus.

Enfin, à la demande du Maamour Markaz de Louxor, le pont du train sur le canal Badran fut modifié, les poutrelles réunies par du béton et là aussi nous n'avons plus qu'un seul pont. Ce travail fut effectué en 24 heures. La route fut bordée d'arbres, transplanté des jardins du service, également à la demande du Maamour.

Ces travaux n'ont rien à voir avec l'archéologie, mais améliorent grandement les abords du temple et dans ce but valent d'être effectués.

Musée. — Les centaines de blocs extraits du IIIe pylône ne sont pas tous intacts et nombreux sont ceux qui sont brisés en plusieurs morceaux. Le maçon qui a travaillé à la restauration des éléments du monument de Sésostris Ier a été chargé du même travail pour ces blocs. Il en a certainement pour tout l'été, mais dorénavant ce travail sera effectué au fur et à mesure de la sortie des blocs.

Le monument de Thoutmès IV s'avère très grand et devait comporter plus de vingt piliers : il remplit presque déjà le vaste espace qui lui avait été réservé et je serai probablement obligé de resserrer un peu les blocs. Ceci prouve encore une fois que l'on ne voit jamais trop grand.

CONCLUSION.

Le travail a commencé le 1er décembre et a été arrêté en grande partie le 30 mai, certaines équipes restant occupées pour les travaux que j'ai cités.

Le nombre des ouvriers est resté aux environs de 180 jusqu'au 1er mars date à laquelle le supplément de crédit me fut accordé : à ce moment il atteint 380.

Le nouveau reïs de Karnak, Mohammed Mahmoud, a été digne de la confiance que j'avais mise en lui. Quoique encore jeune, il a su s'imposer à ses camarades : il comprend vite et exécute vite et a souvent des initiatives heureuses. Notre charpentier Abd es-Saïd Chenouda a effectué les travaux d'étais de la Salle Hypostyle avec six aides : il avait cette année 20 colonnes à étayer au lieu de 12 l'an passé. Sans entrer dans des détails de chiffres, je puis toutefois annoncer d'ores et déjà que les travaux de la Salle Hypostyle coûteront à l'État Égyptien moins du tiers de la somme dépensée par les entrepreneurs de charpente et de maçonnerie qui ont fait les travaux dans la partie sud. Ceci est dû en grande partie à une organisation de chantier plus poussée et au matériel dont je dispose actuellement, en particulier pour l'évacuation des terres et le ravitaillement en sable, cailloux et ciment, pour lesquels seule la petite locomotive a été utilisée, la grande ayant constamment travaillé aux déblaiements. Et je compte dans cette somme la consolidation des colonnes elles-mêmes qui n'a pas été effectuée de l'autre côté et que nous devrons faire un jour.

Sans le tracteur à chenilles nous n'aurions pas pu envisager les travaux suivants :

1° Transport et rangement de tous les blocs de granit, pesant jusqu'à 20 tonnes trouvés dans les déblais devant le Ier pylône;

2° Transport de toutes les pierres à désalpêtrer.

Je veux donc donner un témoignage de ma satisfaction au personnel entièrement formé à Karnak qui est responsable du matériel et en assure un fonctionnement régulier, et citer Gamah Hassan (loco 16 cv), Ibrahim Ahmed (loco 8 cv) et Abd el-Hadi (tracteur à chenilles). Ils donnent un démenti flagrant à ceux qui m'avaient découragé d'acquérir du matériel moderne sous prétexte qu'on ne pouvait former de bons mécaniciens égyptiens.

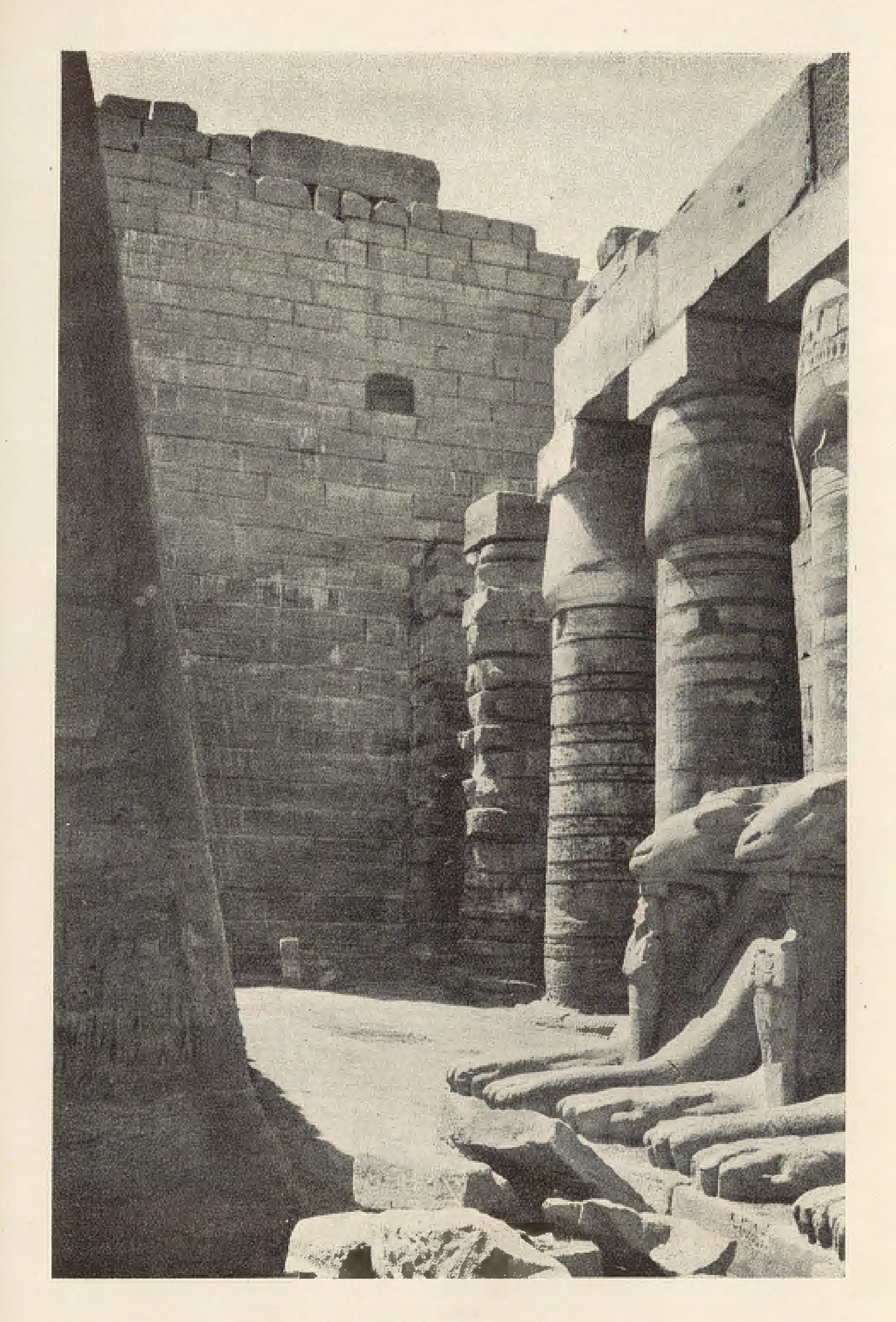
Le déblaiement a atteint la cadence de 400 mètres cubes par jour pendant le travail de la face ouest du Ier pylône et revenait à 24 millièmes le mètre cube déchargé au Nil.

Le reïs Abd el-Lahi était chargé de la surveillance générale du chantier puis des travaux du IIIe pylône. Le chef maçon Fakhouri Boulos a eu la haute main sur les équipes travaillant dans la Salle Hypostyle, ainsi que la responsabilité de la pose des dalles.

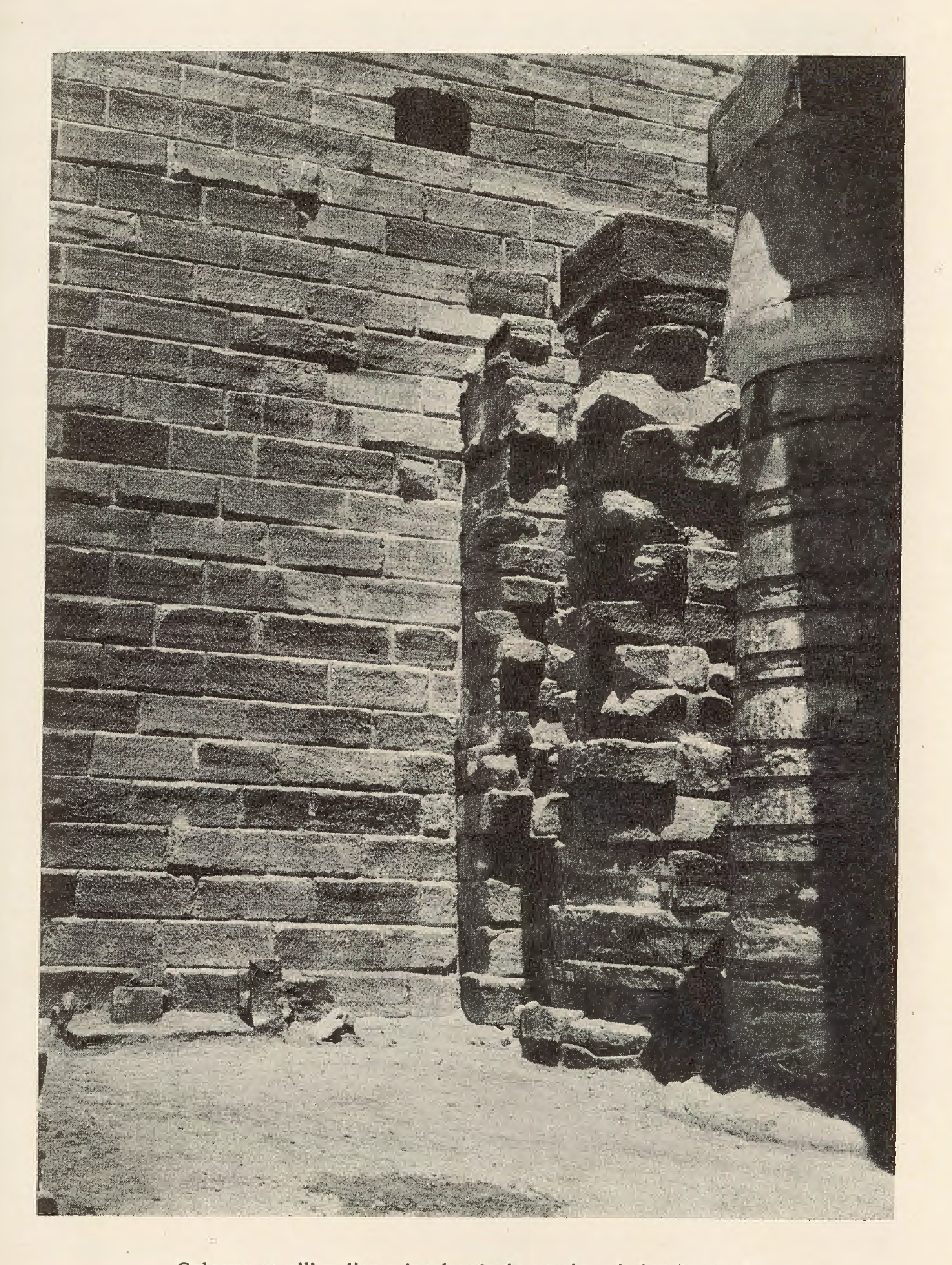
Guirguis effendi Ghattas a effectué les travaux photographiques et Yacoub effendi Farag était chargé, comme l'an passé de la besogne administrative.

Enfin les députés de Karnak et de Louxor, Mohammed bey el-Ammari et Mohammed bey Mohasseb ont demandé au Parlement un supplément de crédit très important pour les travaux de Karnak et je leur en exprime ma très vive reconnaissance, au nom du Service et au nom des nombreux ouvriers qui vont pouvoir travailler grâce à cette somme. J'espère vivement que les événements permettront au Gouvernement de nous l'accorder.

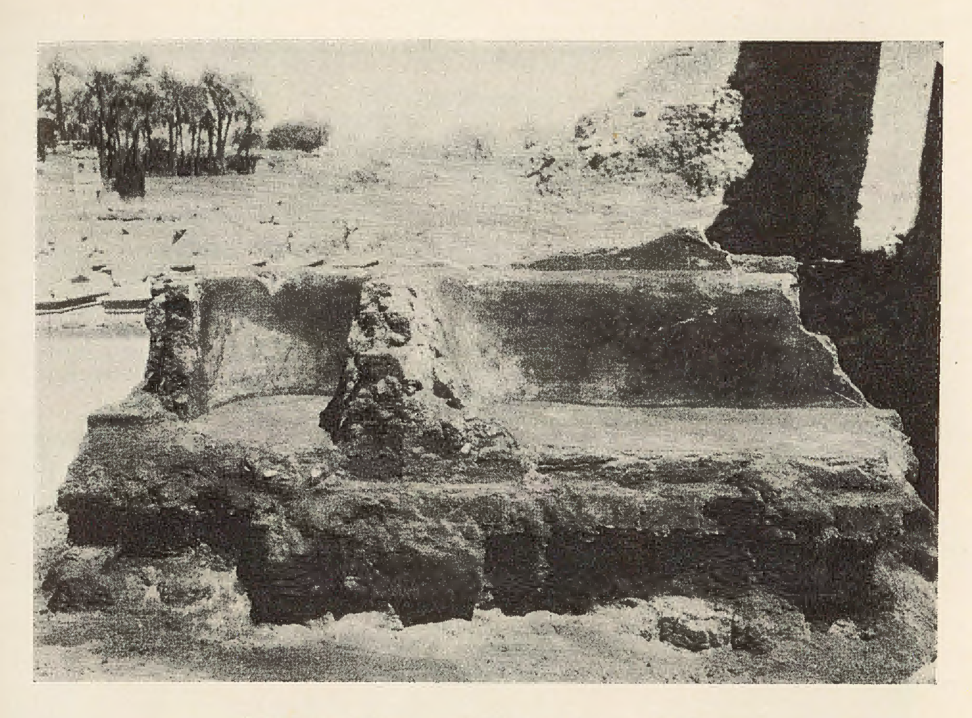
Henri Chevrier.



Extrémité occidentale du portique bubastite nord.



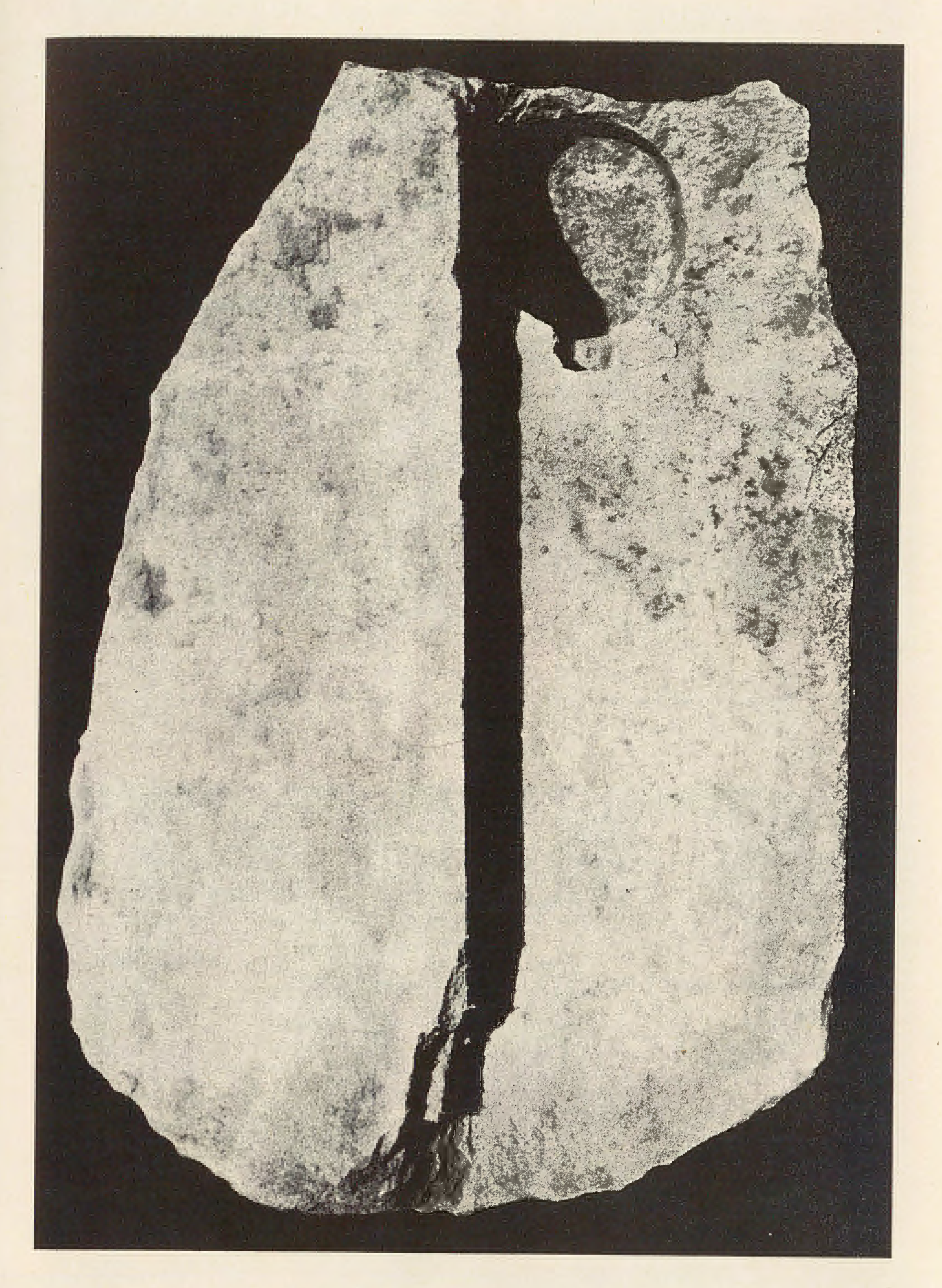
Colonne et pilier d'ante inachevés du portique bubastite nord.



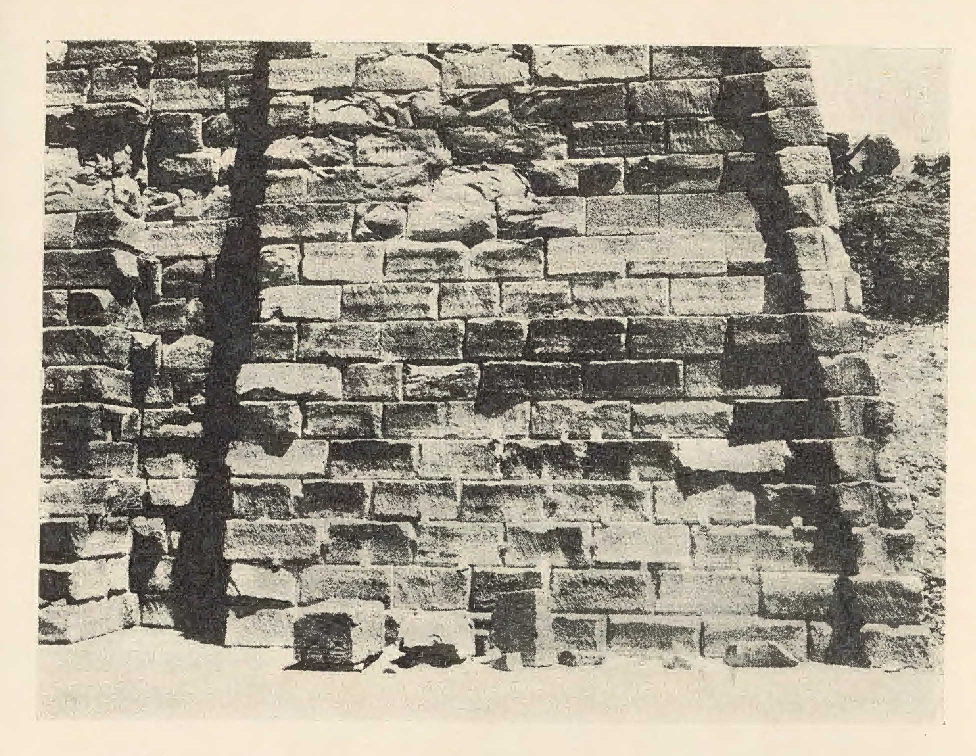
Bains mis au jour devant l'aile sud du Ier pylône.



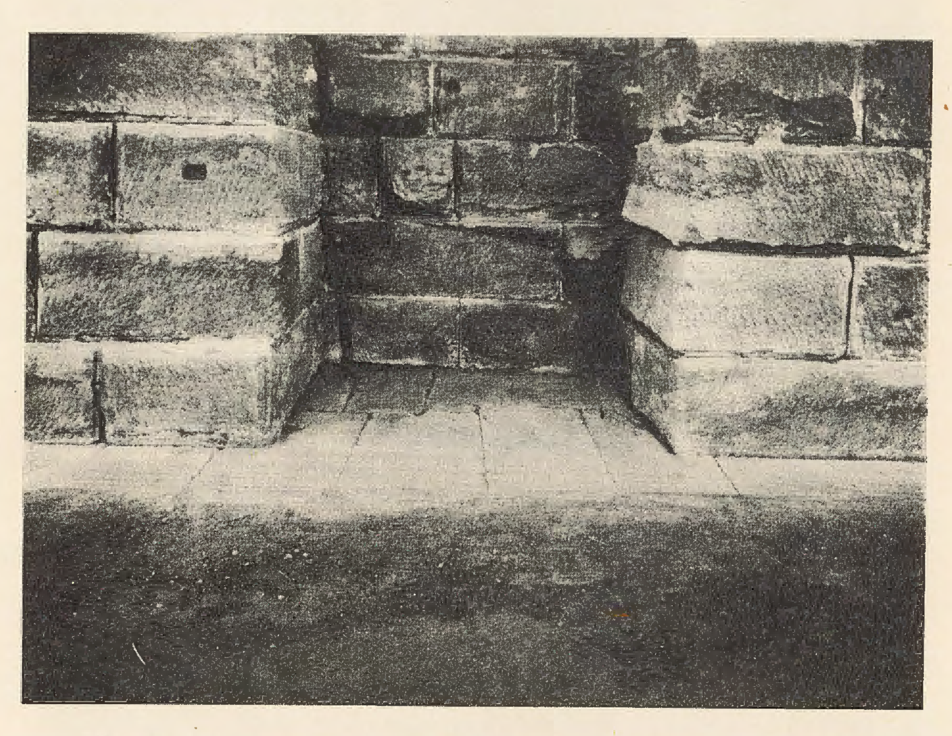
Dalles de la corniche du Ier pylône
montrant les graffitis des pèlerins et les queues d'aronde.



Fragment du linteau de la Grande Porte, avec feuillure et crapaudine.

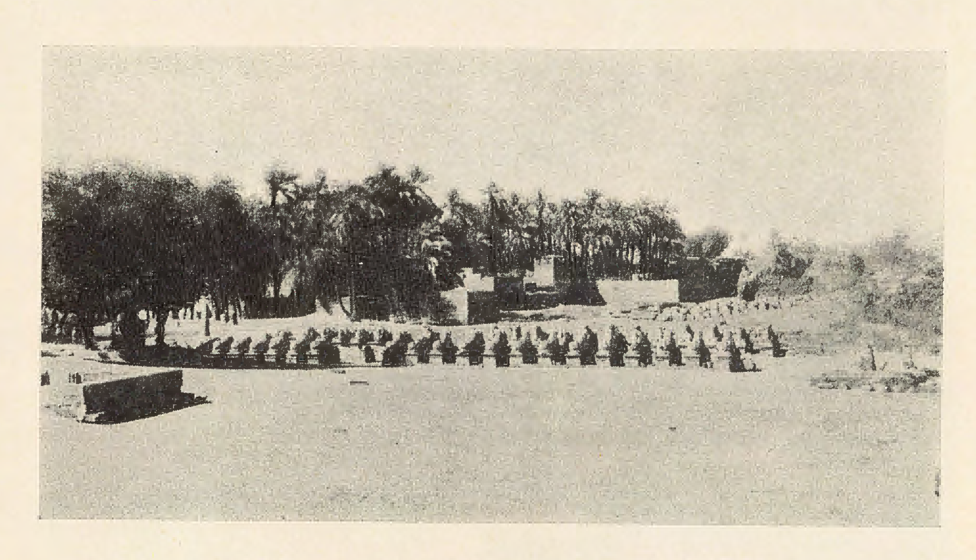


Partie inférieure sud du Ier pylône, montrant les attaches en plâtre.

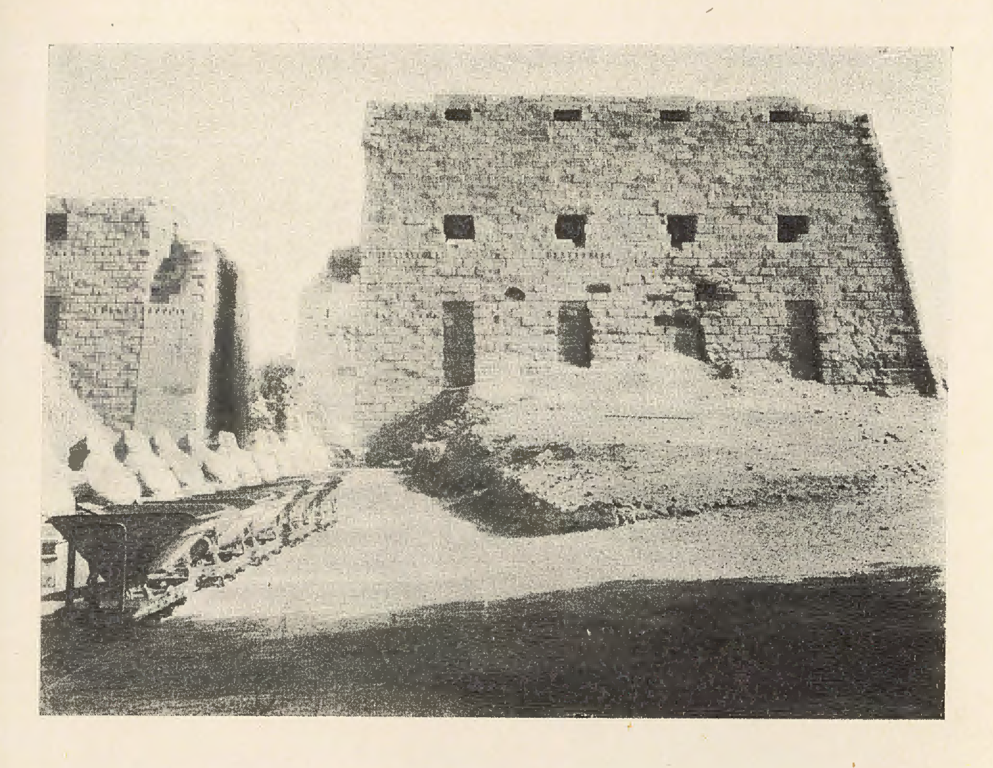


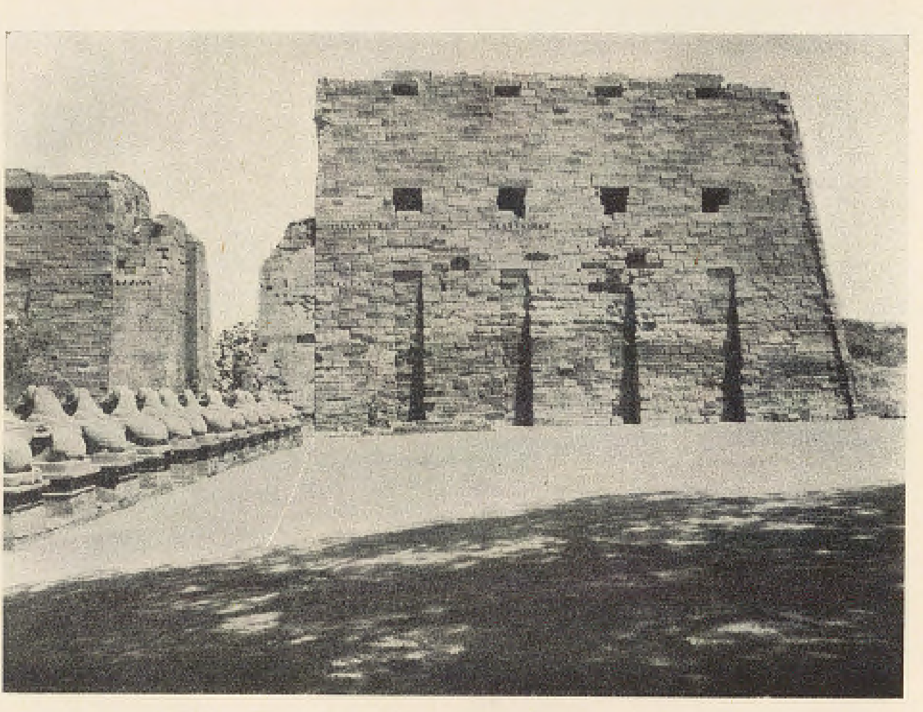
Base du pylône, montrant le rebord qui a indiqué le niveau du sol antique, extérieurement et dans la Grande Cour.



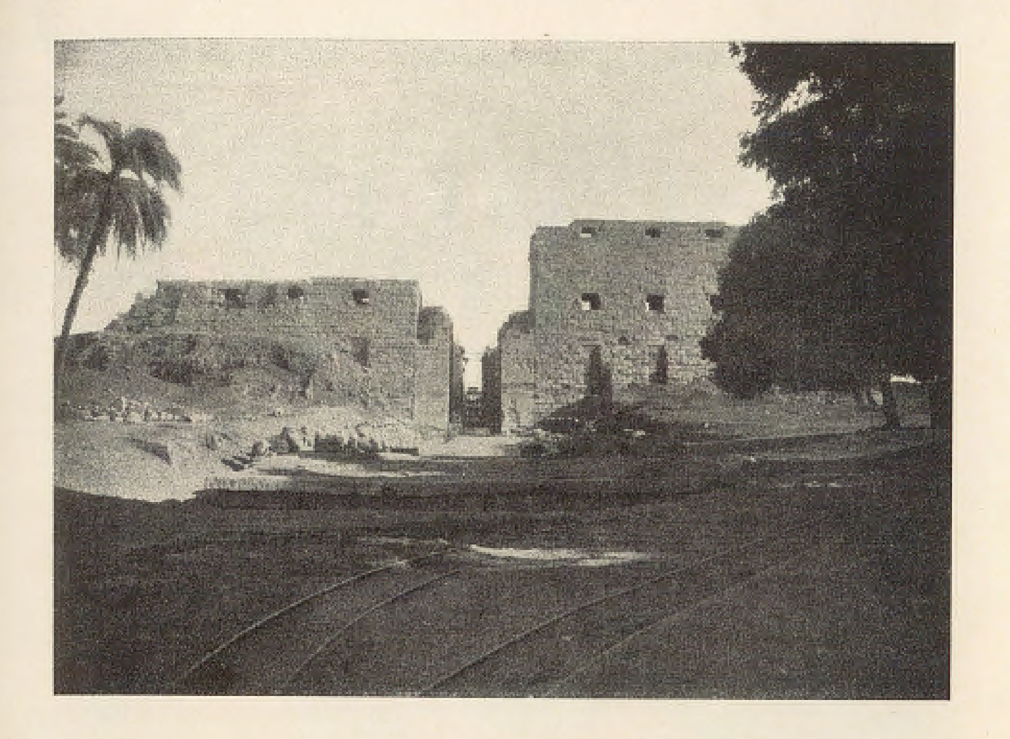


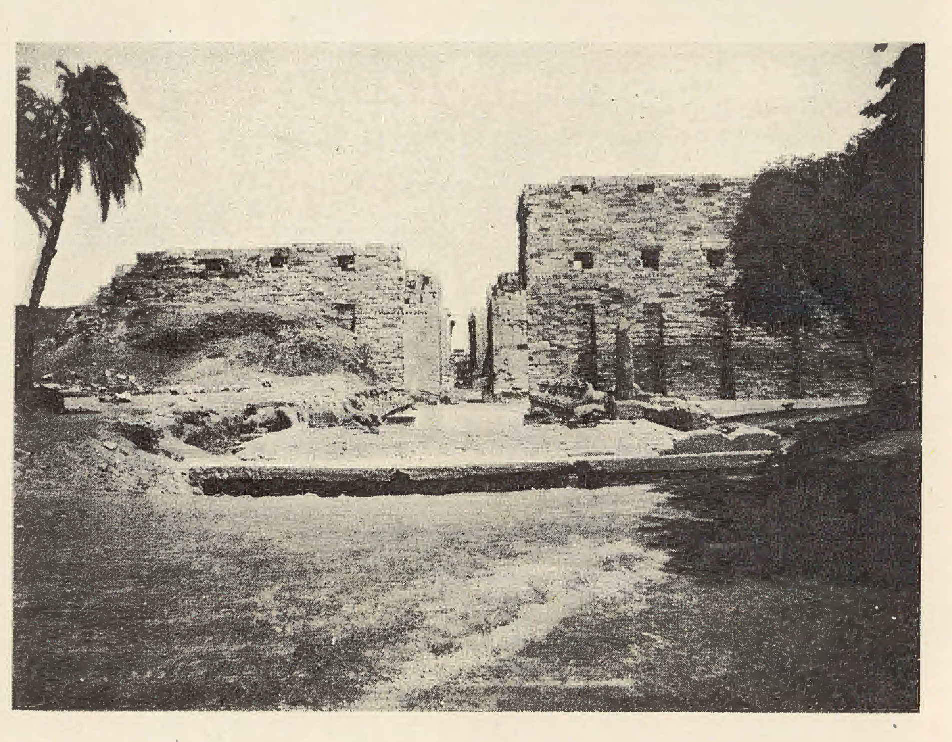
Esplanade devant le Ier pylône, pendant et après les travaux.





Aile sud du Ier pylône, avant et après les travaux.

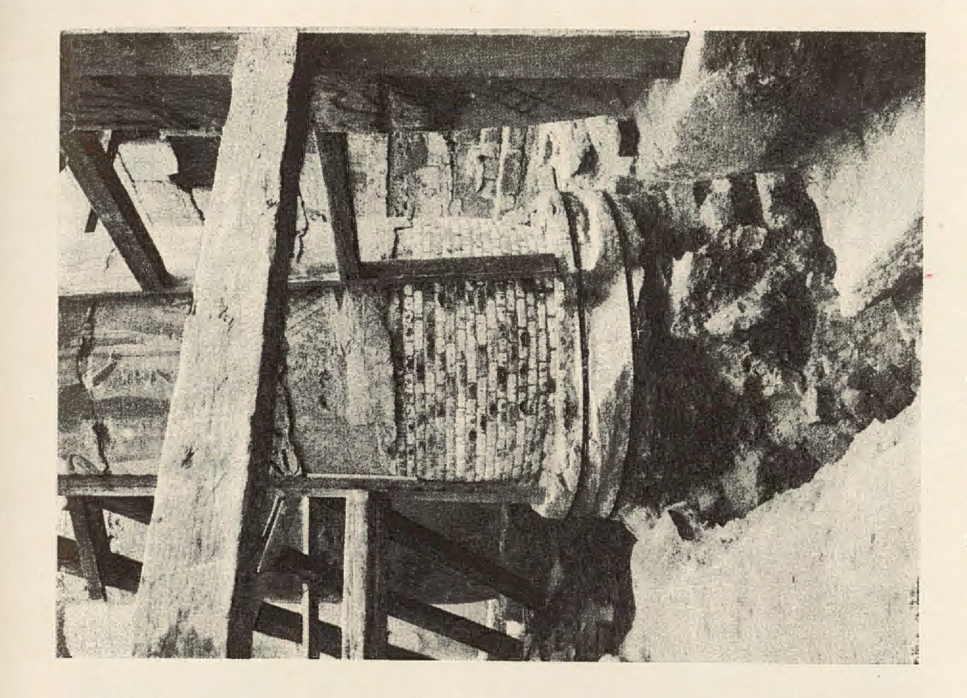




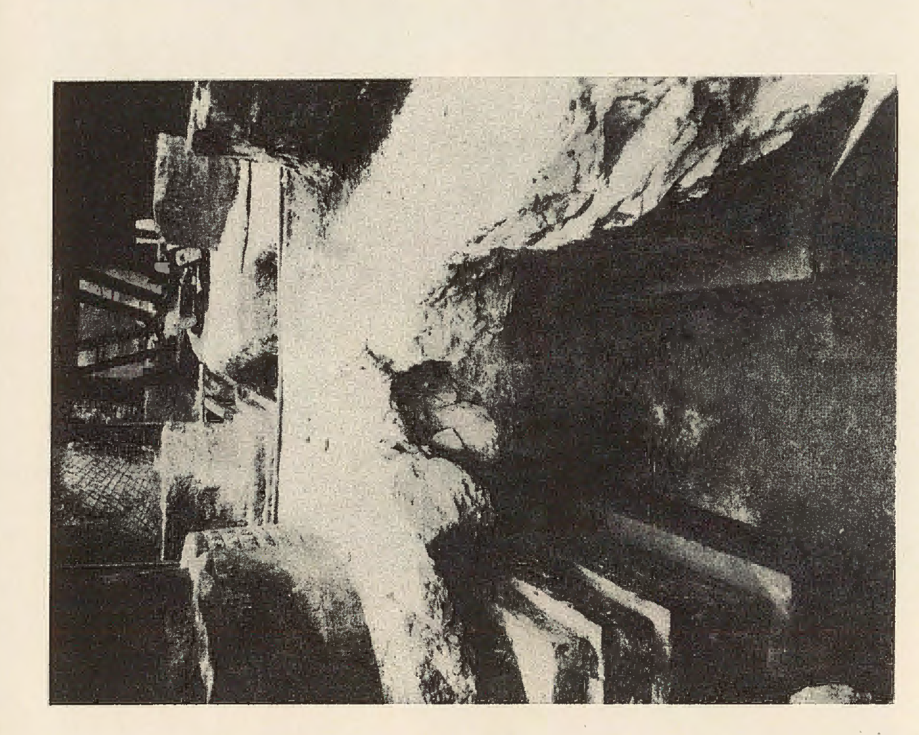
Vues générales du Ier pylône, avant et après les travaux.



Choix de poteries trouvées devant le Ier pylône.



Reprises sous le béton de grès antérieur.

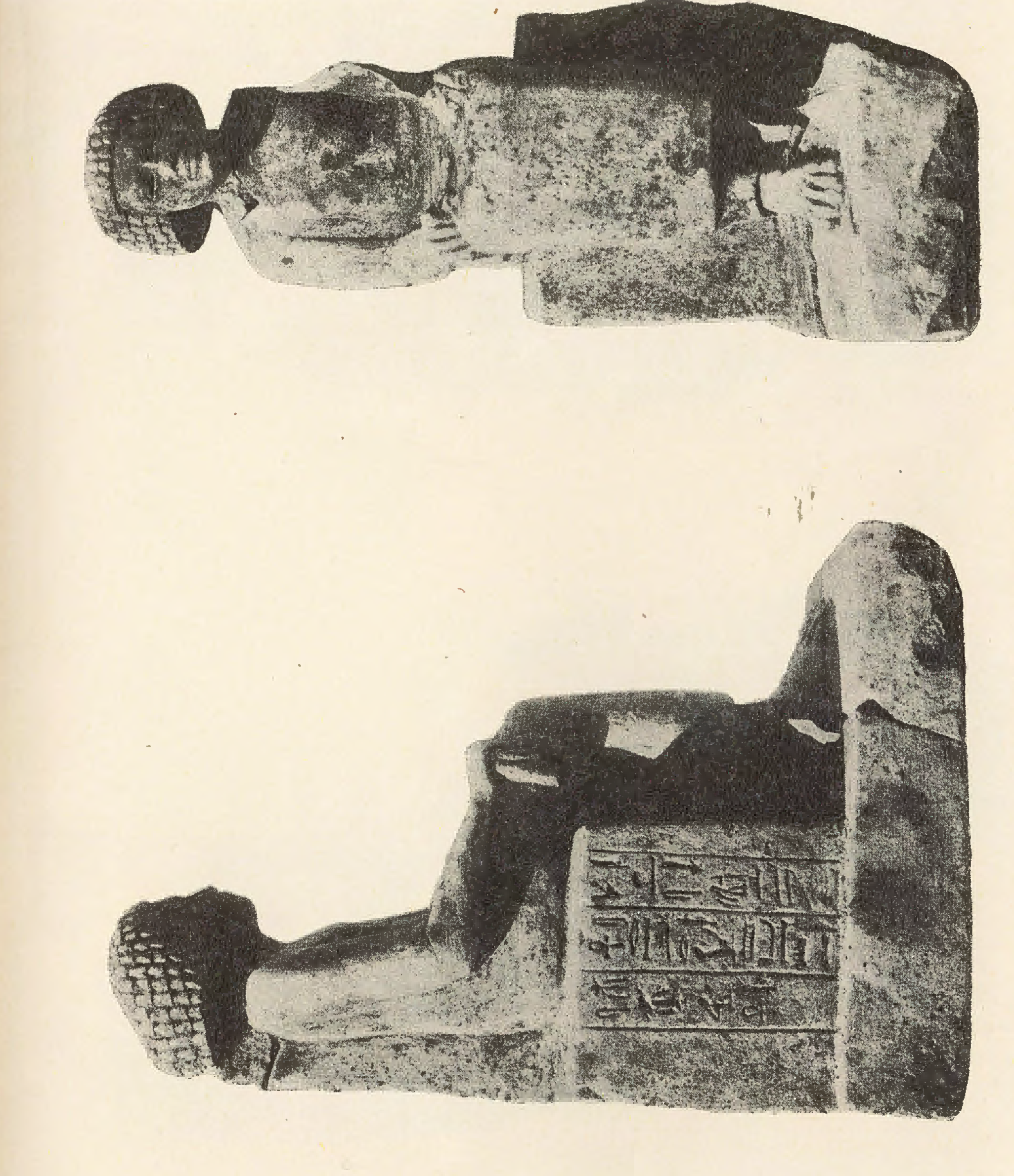


Fondations de la colonne 128.

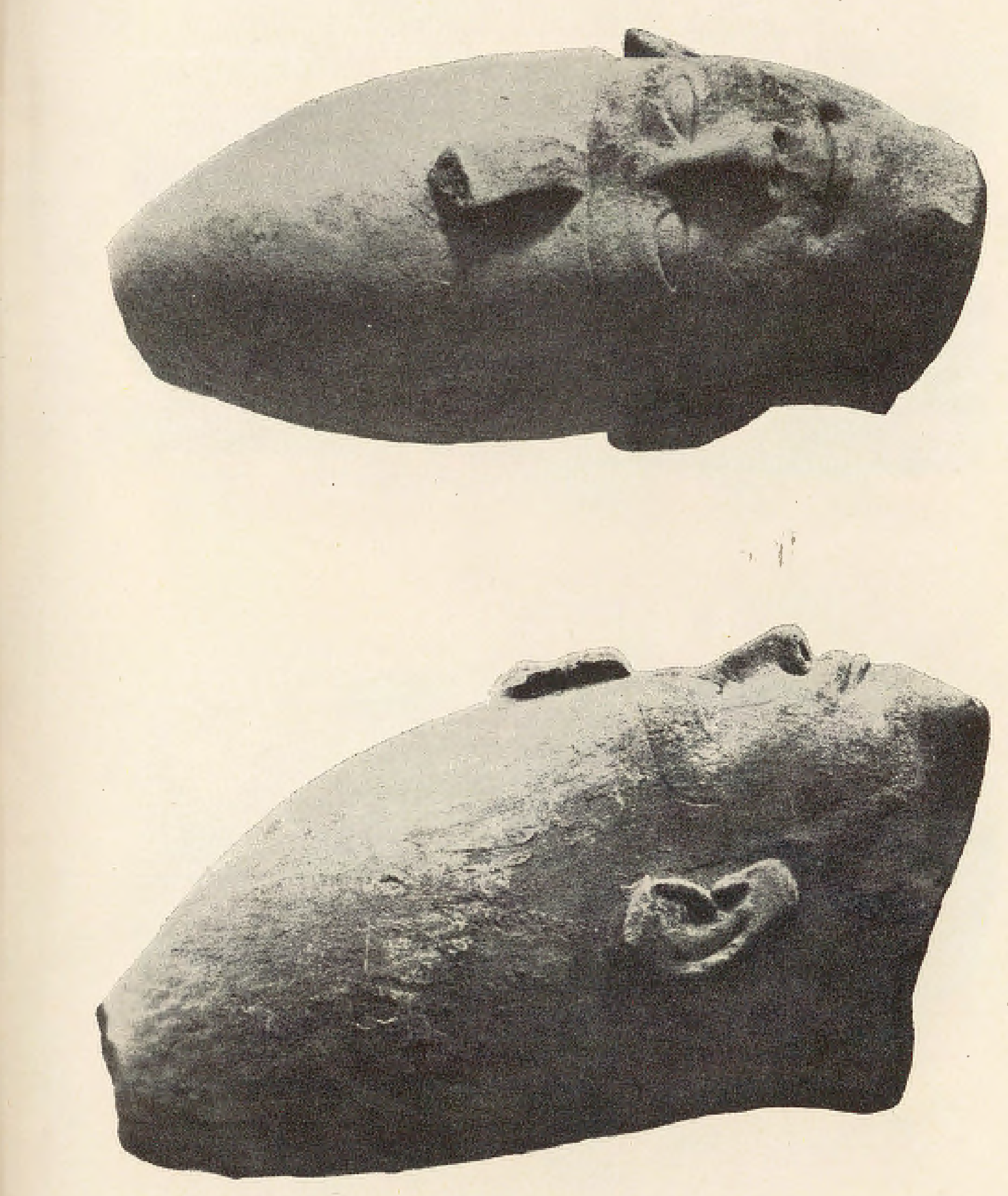
Pl. CIII



Vue générale des étais dans l'allée transversale.



Statuette découverte dans la Salle Hypostyle.

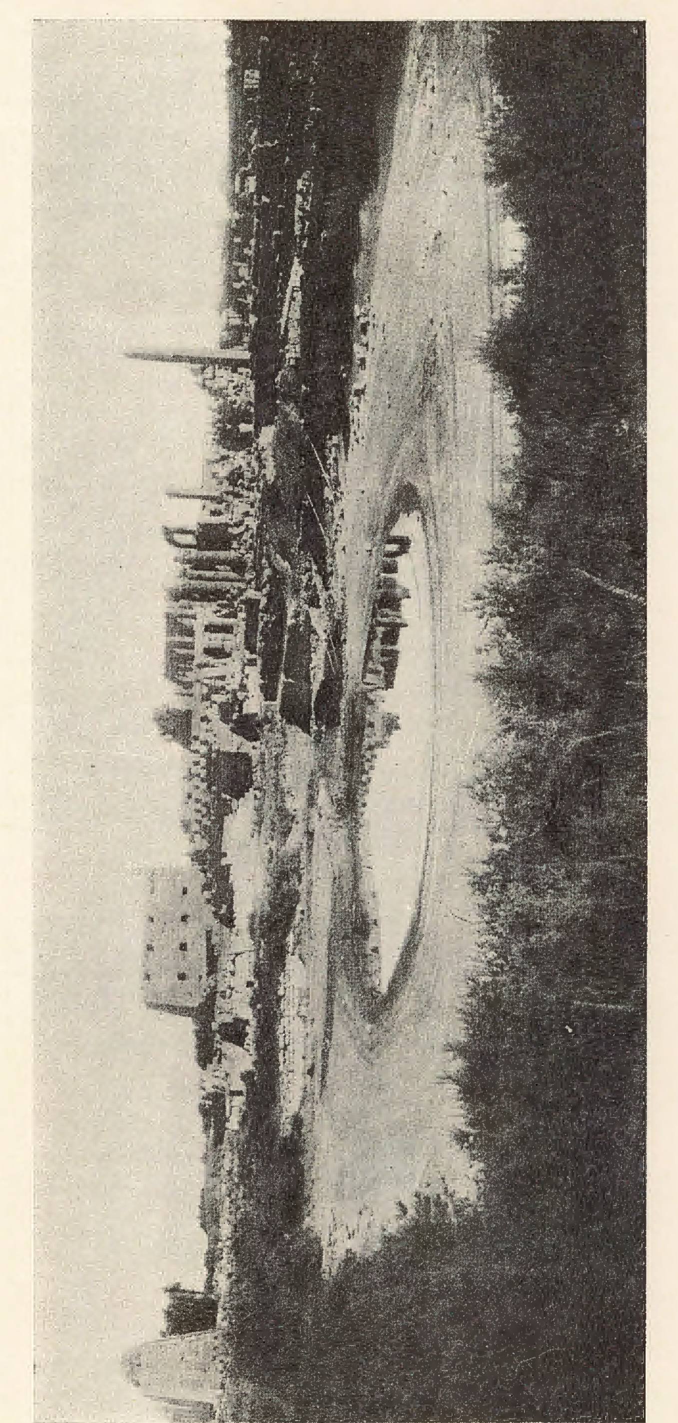


Tête royale découverte à l'ouest du lac sacré, très probablement Senousret Ier.

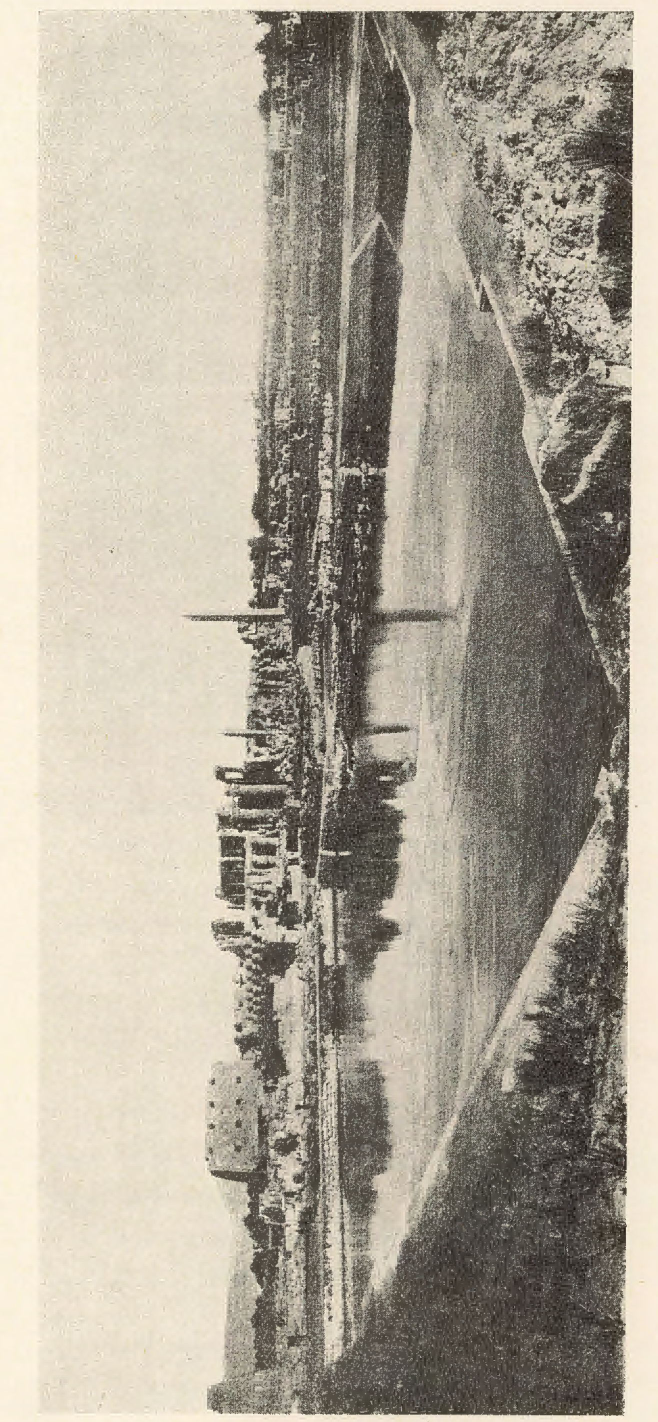




Blocs en calcaire découverts à l'ouest du lac sacré.



Le lac sacré avant les travaux.



Le lac sacré après les travaux.

NOTE SUR LES INSCRIPTIONS GRECQUES DÉCOUVERTES À KARNAK

PAR

P. JOUGUET.

Voici de rapides copies, que dans un trop court séjour à Karnak, j'ai pu prendre des inscriptions sur les bases de statues que M. Chevrier a trouvées et qu'il a eu l'amabilité de me montrer. (cf. p. 557-558)

1) ΚΑΙΣΑΡΑΑΥΤΟΚΡΑΤ·ΡΑ

ЄΕΚΑΙΣΑΡΑΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΘΕΟΥΥΙΟΝ
ΔΙΑ/ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΝΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΡΙΟ/ ΣΕΒΑΣΤΟΝ

L'inscription est en partie palimpseste.

La plus ancienne en caractères plus grands et mieux gravés est constituée par la ligne 1, une seconde ligne, sous la ligne 2 actuelle, et dont on aperçoit les premières lettres ϑε, la ligne 4 actuelle. Elle était ainsi conçue :

Καίσαρα Αὐτοκράτ[ο]ρα
ϑε[οῦ υἱὸν Δία Ἐλευθέ-]
ριο[ν] Σεβαστὸν

Sur cette inscription, on en a gravé, en caractères plus petits et moins beaux, une autre exactement pareille. La première ligne de cette dernière inscription a été mise sur la seconde ligne de la précédente; et la seconde et dernière ligne dans l'interligne entre la seconde et la troisième ligne du texte précédent.

Καίσαρα Αὐτοκράτορα ϑεοῦ υἱὸν
Δία Ἐλευθέριον Σεβαστόν

Je ne m'explique pas les raisons de cette pratique. Pourquoi remplacer un texte convenablement gravé, par un texte de même teneur, et de facture beaucoup moins soignée?

Il y a longtemps que l'on sait par l'inscription monumentale de la porte de Dendérah (C. I. Gr. 4715) qu'Auguste a été appelé Jupiter libérateur en Égypte. Il porte le même titre divin dans une dédicace en vers de Philæ (C. I. Gr. 4923); dans une inscription vue chez un marchand au Caire par Théodore Reinach, cf. *Archiv. f. Papyrusforschung*, II, p. 431, n° 9; sur la base d'une statue en granit d'Amenhotep fils d'Hapou, trouvée à Karnak et maintenant au Musée du Caire (G. Daressy, *Notes et Remarques*, *Recueil de travaux*, XIX [1897], p. 13). En Carie, dans la ville de Kus, il est divinisé sous ce titre et nous y connaissons sous le règne de Claude un certain Eratophanès, stéphanophore en charge et prêtre du Dieu Auguste et Archégète de la cité, Zeus libérateur. Cf. G. Cousin et Gaston Deschamps, *Bulletin de Correspondance hellénique*, XI (1887), p. 306-307. Dittenberger, *Orientis Græci Inscriptiones Selectæ*, II, n° 457, p. 48 attribue à Auguste l'inscription du voisinage d'Alabanda, à laquelle ce prince avait donné la liberté après les pillages qu'elle avait eu à souffrir de Labienus. Le texte est ainsi conçu : Ἀπόλλωνος Ἐλευθερίου Σεβαστοῦ. Il n'y a rien d'étonnant qu'Auguste ait été assimilé à Apollon, dont il a relevé le culte.

2) ΚΑΙΣΑΡΑΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΘΕΟΥΥΙΟΝΔΙΑΕΛΕΥ
ΘΕΡΙΟΝΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΑΙΒ ΒΑΙΣΤΟΝ

Καίσαρα Αὐτοκράτορα
θεοῦ υἱὸν Δία Ἐλευ-
θέριον Σεβαστόν

Texte identique aux précédents. Au-dessous de Σεβαστόν, on aperçoit les traces d'un mot qui paraît commencer par les lettres ΑΙΒ. Le lapicide aurait-il voulu écrire ΑΙΒΕΡΑΤΟΡΑ? C'est très douteux.

3) ΘΕΟΥΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΥ
ΙΟΝΘΕΟΝΤΙΤΟΝ

Θεοῦ Οὐεσπασιανοῦ
υἱὸν θεὸν Τίτον

L'inscription paraît postérieure à 81, date de la mort de Titus (13 septembre), puisqu'il est divinisé comme son père; toutefois il n'est pas impossible que Titus ait été divinisé de son vivant en Égypte.

4) L'examen rapide que j'ai pu faire sur place du proscynème suivant ne me permet pas de certifier mes lectures. Je transcris ici en caractères courants ce qui est assuré, et en capitales les caractères que je n'ai pas réussi à interpréter.

Ηρακλειδης ΠΑΡΙΝΙΑΟ
το προσκυνημα παρα τωι
θεωι ΜΕΓΙΣΤΩΙΜΜΝΙΩ
ΝΙΚΑΙΤΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ

Je n'ai pu déchiffrer le nom du père d'Héracleidès. Aux lignes 2-4 faut-il lire παρὰ τῶι θεῶι μεγίστωι Ἀ[μμ]ω[νι ou παρὰ τῶι θεῶι μεγίστωι Μέμνονι. J'incline vers la première interprétation. Τῶν ἀδελφῶν, par suite d'une sorte de contamination. Héracleidès a rédigé la fin de son proscynème, comme si le début était τὸ προσκύνημα Ἡρακλείδου.

Pierre Jouguet.

DER TEMPEL "LEPSIUS 16"

IN KARNAK

VON

HERBERT RICKE.

Die im Februar 1938 begonnene Freilegung des Tempels "Lepsius 16" (*Annales* 38, 357 ff.) wurde vom 4.-16. Februar 1939 fortgesetzt. Zunächst wurden die Reste der neun südlichen Kapellen freigelegt, dann wurde die moderne Fahrstrasse in Tempelbreite weggegraben, um die Süd-Umfassungsmauer nach Möglichkeit freizulegen; von dieser sind jedoch nicht einmal Fundamentreste erhalten. Die Fahrstrasse konnte deshalb wiederhergestellt werden, wobei jedoch die Reste der südlichen Kapellen freigelassen werden konnten.

Auf der Nordseite des Tempels wurden die Fundamente der Umfassungsmauer, die im vorigen Jahre schon an einer Stelle erreicht waren, in der erhaltenen Länge freigelegt. Dabei hat sich ergeben, dass der von Hatschepsut errichtete Tempel mit dieser Mauer wirklich zuende war. Ferner hat sich gezeigt, dass die im Bericht über die vorjährige Grabung angenommene Ziegelmauer auf der Ostseite hinter dem Tempel nicht vorhanden war; alle hier feststellbaren Ziegelreste gehören einer späteren Zeit an.

Die Suche nach Gründungsbeigaben ist systematisch fortgesetzt worden, hat aber wieder zu keinem Ergebnis geführt, sodass die Frage nach dem im Tempel verehrten Gotte noch nicht endgültig beantwortet werden kann.

Nördlich vom Tempel "Lepsius 16" wurde das Fundament eines Anbaus freigelegt, von dem wir durch Zeichnungen von Hay (*Annales* 38, 358 Anm. 4), Wilkinson und Nestor l'Hôte Nachricht haben. Er war 17 × 40 m. gross, lehnte sich mit einer Langseite an die Nordseite

des Tempels "Lepsius 16" an und stand mit diesem zweifellos in Verbindung. Die auf den alten Zeichnungen überlieferten Mauerzüge sind nicht mehr vorhanden, auch stehen sie zu den auf der obersten Fundamentschicht eingeritzten Vorzeichnungen in gewissem Gegensatz. Über Zweck und Plan des Anbaus kann noch kein Ergebnis mitgeteilt werden, weil die Grabung noch nicht abgeschlossen ist. Aus den Relief-und Inschriftresten ist jedoch zu entnehmen, dass es sich um Tempelräume handelt, die Thutmoses III. an den Tempel der Hatschepsut angebaut hat.

H. Ricke.

THE TOMBS OF EL-A'REG OASIS

IN THE LIBYAN DESERT

BY

AHMED FAKHRY.

I.—The A'reg Oasis.

The small oasis of El-A'reg is now uninhabited and lies on the route between Siwa and Baḥria (see the map fig. 53). There are two flowing

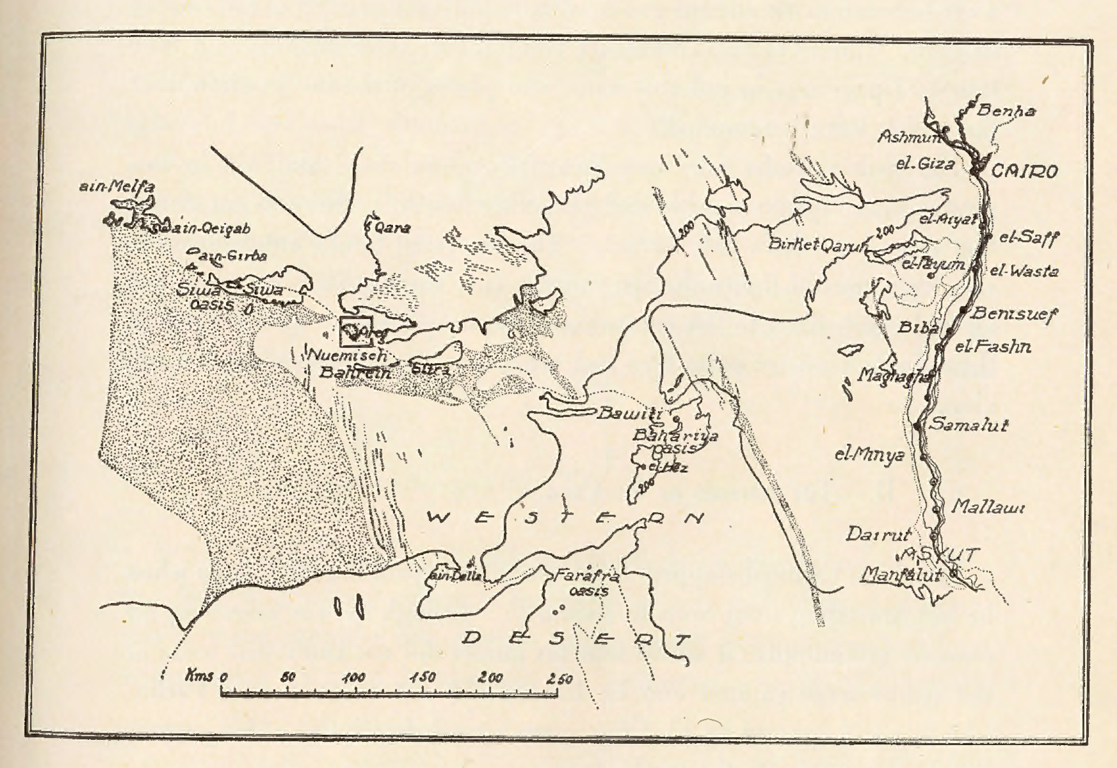


Fig. 53. — A map showing the place of El-A'reg which is inside a square.

springs there, trees and palms grow all over the place but nobody lives there; it serves as a resting place for the caravans between the two big

oases and as a pasture for some Beduin tribes. The hills which surround the depression are of great beauty; the scenery of its mountains and valleys is very striking and ranks among the most beautiful in the Western Egyptian desert.

Near one of the two springs there are tombs cut in the two sides of a valley (see pl. CIX *a* and *b*). Some of them are decorated showing that the people who lived here in ancient times were wealthy enough to be able to make such tombs and bring workmen from the Valley to decorate them if we suppose that there were not among the inhabitants themselves, artists who could accomplish such work. Judging from the decorations, the inhabitants must have been Egyptians and not Berber or of Beduin stock. They believed in the ancient gods and were buried according to the ancient customs. Pieces of *sunt*-coffins are lying about; some of them still bear traces of paintings in red and blue; and pieces of the bodies show that the bodies were mummified.

The visible tombs are forty-two, all cut in rock, and are in two groups, one opening north and the other south. There is no doubt that there are others still buried. The decorated tombs are comparatively few; most of the tombs are roughly cut, their walls are uneven but all had doors fixed to the entrances. In the pit-holes, we see parts of these doors made of palm-logs and a big quantity of their wood is lying about.

II.—The visitors of El-Aʿreg.

In 1819, Caillaud stopped at this place and spent the night here when he was travelling from Siwa to Baḥria [1]. Though he was searching for remains of antiquity, it seems that his guides did not know that some of the tombs were painted and he himself did not enter them. Pacho, who in 1826, passed by El-Aʿreg, gives a vivid description of his journey but does not refer to the tombs [2].

[1] Caillaud, *Voyage à Méroé,* I, p. 134-135. — [2] Pacho, *Relation d'un voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque,* Paris 1837.

The first traveller to mention the antiquities of this place and notice that there are paintings in the tombs was Rholfs in 1874 [1]. Besides the tombs, he mentions that he saw the foundations of a temple with columns and whose floor was paved with slabs of marble. This temple must had been buried shortly after Rholfs' visit.

In 1896, Jennings-Bramly visited the place and described it in the paper which he published in the following year [2]. He does not mention the temple but took some sketches and drawings of the paintings which were published by Mr. de Cosson in *The Journal of Egyptian Archæology,* 1937, p. 226-229. Steindorff visited El-Aʿreg in 1900 on his way to Baḥria from Siwa. He was aware of Rholfs' publication and we owe to him the first photographs ever published of these tombs as well as a brief description of the paintings in two of them [3].

As far as I know, nothing is published concerning these tombs till the article of de Cosson appeared in 1938. This writer visited the uninscribed tombs at El-Baḥrēn and Nuwimisah; he did not go to El-Aʿreg, but publishes in his article the drawings made by Jennings-Bramly forty-one years ago [4].

In August 1938, I went to El-Aʿreg by car from Siwa to study the site. I entered every visible tomb and examined all the neighbourhood but no digging was carried out, an account of this visit is the subject of this paper.

III.—Southern Group (Pl. CIX, *a*).

It has already been mentioned that the forty-two tombs are cut in the two faces of a valley, twenty at the southern side and twenty-two opposite to them, and the two groups can be called southern and northern respectively. Most of the tombs of the Southern Group are of one rough

[1] Rholfs, *Dvei Monate in der libyschen Wüste,* p. 195.

[2] Jennings-Bramly, *A Journey to Siwa—Geographical Journal,* 10 (1897), p. 597-608.

[3] Steindorff, *Durch die libysche Wüste zur Amonsoase,* p. 135-136.

[4] De Cosson, *J. E. A.,* 1937, p. 226-229. "Notes ont he Baḥrēn, Nuwimisah and El-Aʿreg Oases in the Libyan Desert."

chamber of no big dimensions. Sixteen of them are devoid of any paintings or inscriptions of any kind, and the other four offer some interest. They are referred to, here, according to their numbers counting from east to west.

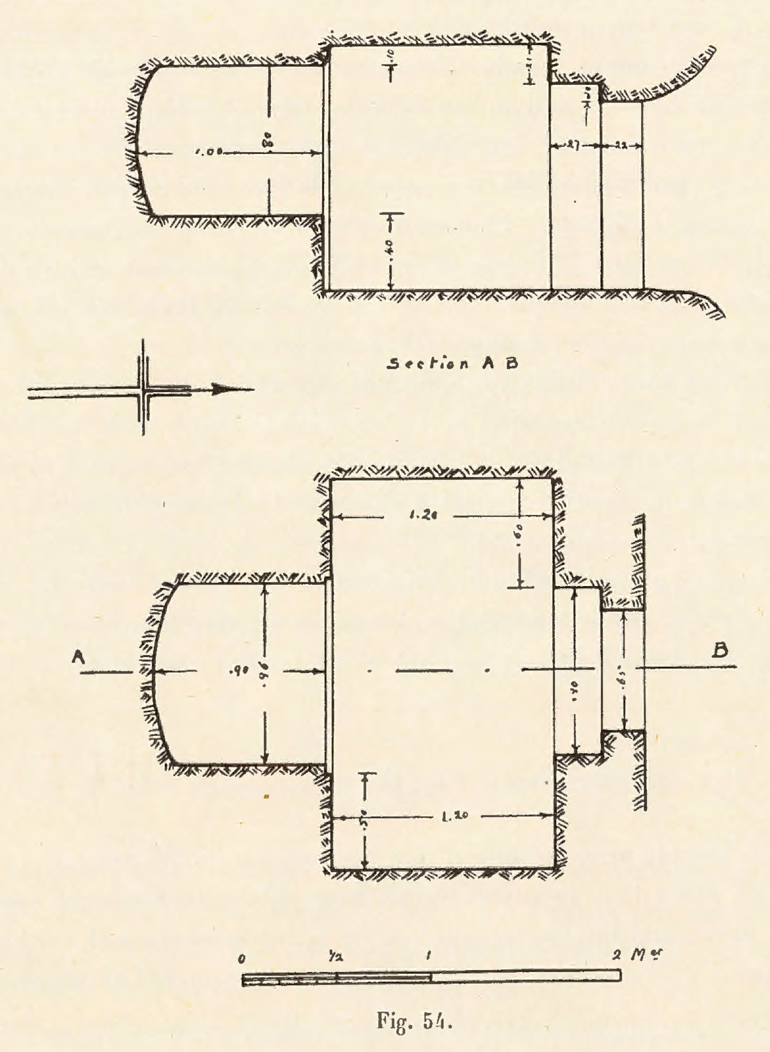


Fig. 54.

No. 10 (fig. 54). A small tomb, one chamber; facing the entrance there is a big rounded niche for receiving the coffin. This niche is 0 m. 50 high from the floor. Across the ceiling, there is a red broad line and at its front edge there is a decoration which consists of two vases on

stands, one at each side, and six rosettes between them. The vases are painted dark red and the stands light red. Each rosette is composed of six petals whose lines are in sunk relief; the whole is coloured red. The diameter of each rosette is 0 m. 076. It is worth mentioning that the same decoration is, up till now, a favourite thing among the conservative people of Siwa. I have seen it painted on more than one wall, and also carved on a big wooden clothes-box in the house of one of the notables.

No. 12. This is the tomb containing the palm-tree, mentioned by Rholfs, photographed by Steindorff and described and drawn by Jennings-Bramly (Pl. CX, *a*). The tomb consists of one small chamber; its walls are not finished, and only the eastern wall was smoothed and received some decoration in red. In fact, there are three different paintings on this wall : 1st the palm-tree; 2nd an inscription which might be of a Libyan origin, and 3rd a leopard (?) attacking a man. The palm-tree measures 0 m. 64 in height and is 0 m. 39 broad at the top. The man who holds a hammer in his hand is clean shaven and wears trousers and shoes.

The cow fastened to the tree seems frightened and is trying to get away. The painter took care to show the ribs of the thin animal.

The second painting is a text consisting of twelve vertical small strokes, six of them have dots over them (fig. 55). If we compare these signs with the known alphabets of the Berber languages, we must admit that it ought to be a Libyan text. The Egyptian oases contain a great number of texts in Libyan characters, specially at Baḥria where they number over one hundred. At Siwa also I found some of these inscriptions, but none of them resembles the text of El-Aʿreg [1]. The other text published by de Cosson [2] and which was found on a stone (now in the possession of Mr. Jennings-Bramly) proves that their characters belong to the same alphabet.

Fig. 55.

[1] None of these texts is yet published. I have copied and photographed a great number of them; they will be published in my forthcoming publication on the Baḥria Oasis. — [2] *J. E. A.,* 1937, pl. XXXIII and p. 228, fig. 1.

To the right of the last, there is a scene of a man (upper part effaced) attacked by an animal. The man wears trousers and shoes, and as for the animal, the painting is not accurate but its size and the different features make us think of a leopard more than any other animal (fig. 56).



Fig. 56.

The three paintings were done in the same time and in the same colour. Their date cannot be before the Christian period. The tombs were probably begun in the Ptolemaic days and continued till the Roman times, but when Christianity was introduced, some of these tombs were used by hermits who left in more than one tomb a souvenir of themselves. The paintings in this tomb have no religious origin, they are most probably the product of a person of no great artistic quality recording two accidents which happened to him.

No. 14. A small tomb of one chamber which measures 2 m. 55 × 3 m. 50. The tomb is half filled with sand, and on its eastern wall there is a painting on a smoothed part which is coated with a thin layer of plaster and measures 1 m. 55 × 0 m. 77. It consists of a floral

decoration in the midst of which stands a man spearing a lion (Pl. CX, *b*). The painting is in red and black, the man and the lion were painted in black which has now become dark grey. The man is dressed in the Roman fashion, wears striped trousers, shoes and leather straps rouud

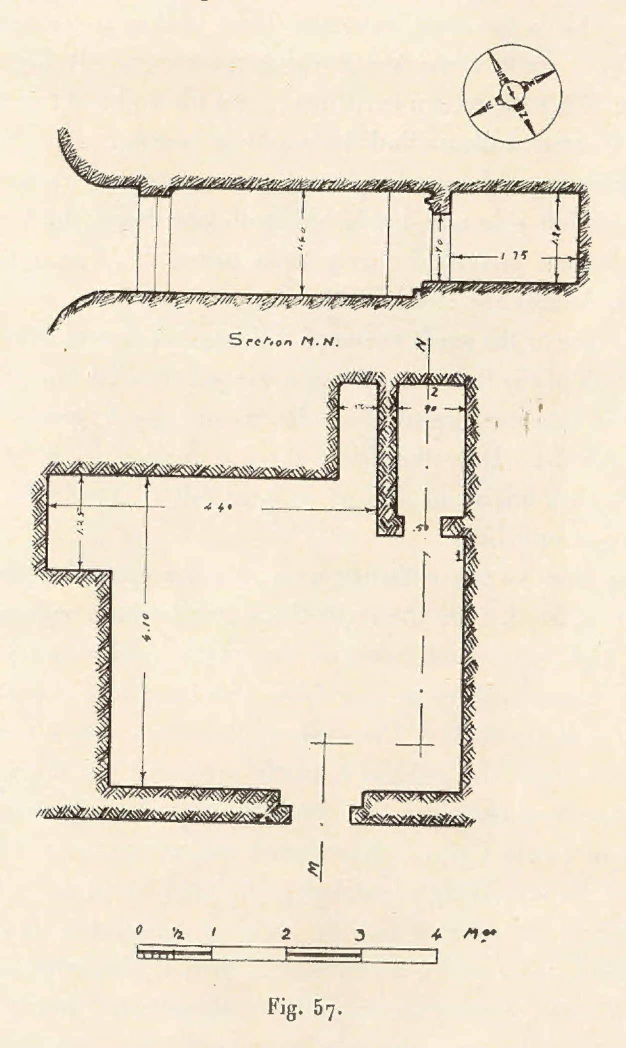


Fig. 57.

his legs. The style of the floral decoration resembles a similar one in one of the five painted tombs in the Christian cemetery of El-Bagawat at El-Kharga Oasis. The painting can be dated to the 5th Century of our era. The only traveller who noticed this tomb was Jennings-Bramly,

and though he made a drawing of the floral decoration [1], he does not mention the man and the lion; probably this part of the scene was sanded up when he visited the tomb.

No. 15. This is the most important tomb of this group and the only one on whose walls there are Egyptian paintings. It has one large chamber in which there is a small one. To the right of this and on the *façade* and interior walls we find the paintings (see fig. 58). At 1, Osiris stands, hands crossed over his breast wearing an *atef*-crown. Anubis stands at his left side and holds him with one hand; he has a jackal's head and human body and stands on a pedestal. The naked parts of the body of Anubis are coloured blue.

The entrance to the small chamber is decorated (see pl. CXI, *a* and *b*); the decoration of the lintel consists of a winged sun-disk surmounted by a frieze divided into small rectangles coloured red, black, green, yellow and blue respectively. Over this frieze there is another frieze of uraei, 34 in number; each has a sun-disk on its head coloured red; the bodies are painted yellow and black.

The two sides of the entrance were also decorated but the left side has greatly suffered. On the right there is a lotiform column in relief, 1 m. 15 high, the shaft coloured red, with yellow and black lines. Beside the column, there is a goddess standing, 0 m. 55 high and to the left, i. e. at the edge of the doorway there is a yellow vertical broad line. The body of the goddess is partly preserved but the face is damaged; of her headdress, we have only the top showing that it was the red crown of Lower Egypt. Her legend was written over her; it is now effaced and the only thing preserved is the head of an ⟨hieroglyph⟩. On the left side, a part of the column and the body of the goddess can be traced, over her head was a crown which had an ostrich feather at each side.

The two sides of the chamber have no decorations, and it is the back wall only (2 on the plan) that has paintings. The goddess Nut stands on a pedestal, arms outstretched, wings attached to them, and holds a ⟨hieroglyph⟩

[1] *J. E. A.*, 1937, Pl. XXIII, 7.

in each hand. Over her head are some palm-branches coloured green. The ⟨hieroglyph⟩ is yellow, the wig yellow and blue, the ⟨hieroglyph⟩ are black. Two cows on pedestals are in front and behind her (fig. 58). A broad yellow line serves as a dado at the bottom of the scene which is 0 m. 30 higher than the floor.

A small niche is cut in the eastern wall of this chamber [1]. The dating of this tomb is difficult, and in my opinion, it is probably from a period

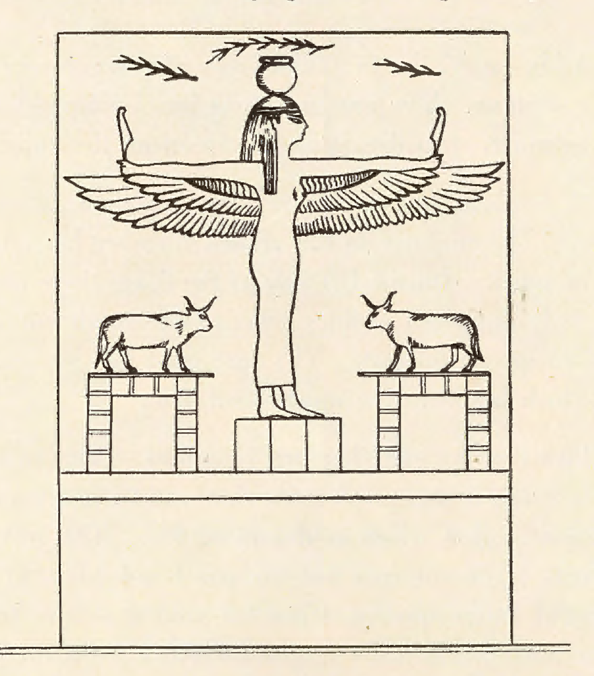


Fig. 58.

between the 2nd and 1st century B. C. Professor Steindorff gave the 2nd century A. D. as the probable date, but after studying the style and colouring of these scenes and comparing them with the different coffins and late tombs specially at Akhmîm and Tûna El-Gebel, I have preferred an earlier dating.

[1] The scene of Nut was noticed by Steindorff (*ibid.*, p. 135) and its upper part was published in Pl. XXIII, 2 of Mr. de Cosson's article.

IV.—Northern Group.

This group is more important than the other, its tombs are bigger, and some of them still contain the sarcophagi. They are mostly choked with sand or still buried, and the bottom row is the one which deserves special attention from any future excavator. I mention here the few interesting tombs to which I could gain access. The numbers are from left to right.

No. 1. A big tomb, the two thicknesses of the entrance are built up with blocks of stone; there are two stone benches against the left wall, facing the entrance. No decorations are seen on the walls.

No. 5. A tomb of two chambers, the inner one was possibly the burial place. The entrance to the second chamber has a sun-disk with two uraei in relief. On the left side of the door, there are decorations painted in red, composed of lines crossing one another and circles, but they are of no special interest. The door must had been of olive-wood, a piece of which is still in the upper pivot-hole.

No. 8. Like the last one, has two chambers. The entrance leading to the inner room is decorated. To the left of this decorated entrance there is also a window which is decorated too. The decoration round the window is cut in the rock but the panel and jambs of the door are of limestone of better quality. The left side is still in situ while the right one is broken into many fragments which lie scattered inside the tomb and in front of it. The decoration of the doorway is in high relief and is composed of a row of uraei with sun-disks on the lintel while the two jambs are divided into panels decorated with geometrical designs and painted yellow. The decoration of the window lintel consists of a series of twenty-two uraei above a winged disk flanked by two rosettes (fig. 59). At each side of the window there are two small columns surmounted by human heads (Hathor columns?). The window measures 0 m. 35 × 0 m. 40. To the left of the window there is a floral decoration surmounted by a palm-branch.

At the foot of the hill (Pl. CIX where the × mark is) one can trace the entrances of seven tombs which are now full of *débris* and are inaccessible

but small openings were, however, sufficient to show that at least four of them had decorations. Each of them has chambers and I could distinctly see by the help of a torch while peeping from outside that the entrances to the inner chambers were decorated. One of them is lined

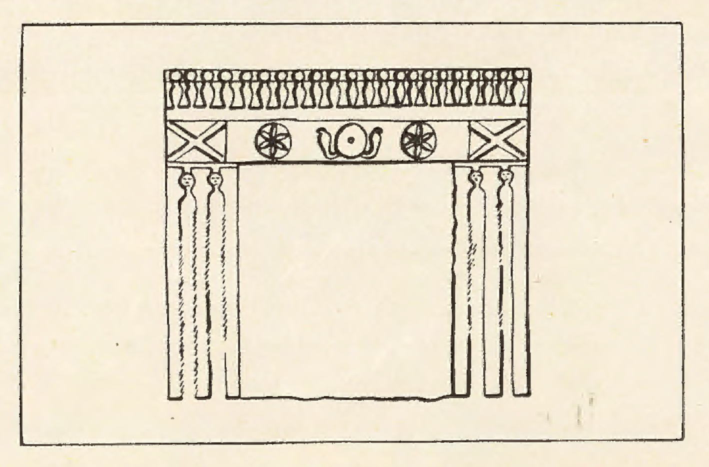
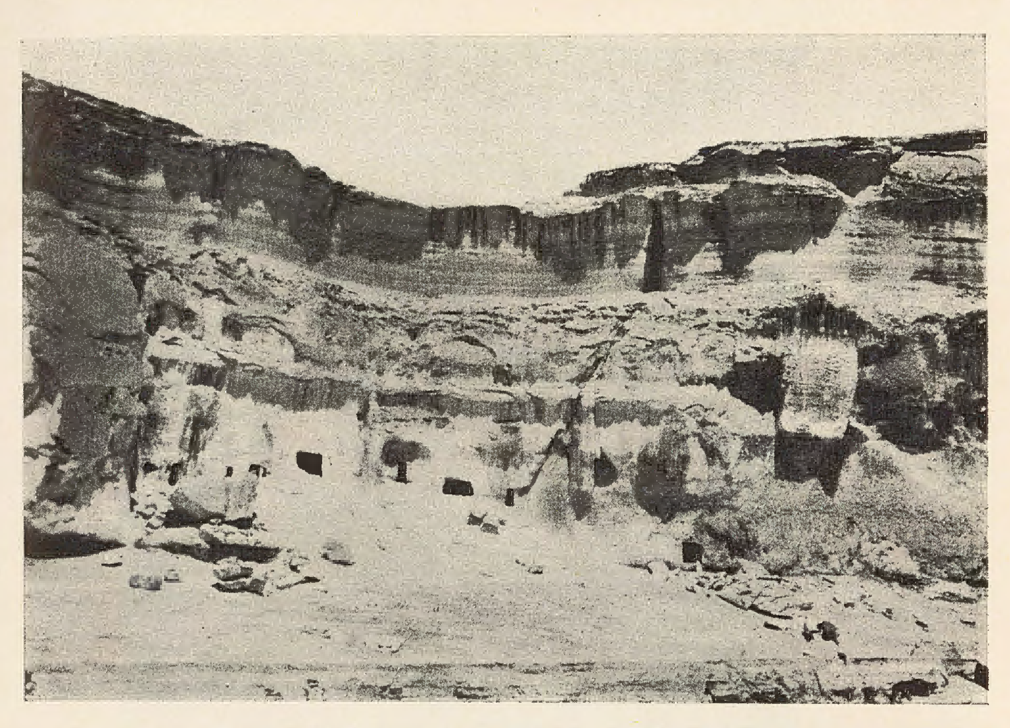


Fig. 59.

with fine small blocks of limestone. Another one has a beautiful decoration of uraei surmounting a cornice of the Egyptian style whose colours are partly preserved. This corner of the valley is the most promising but unfortunately the wind has blown a big quantity of sand over the tombs. It is possible that the temple seen by Rholfs in 1874 is buried here. This part is worth excavating and will certainly repay any efforts made to clear it.

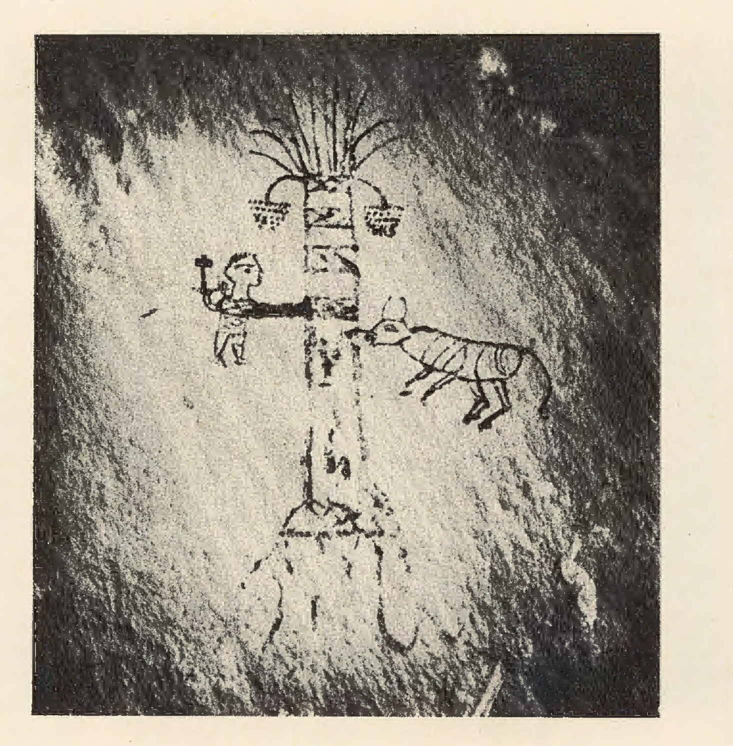
Ahmed Fakhry.



a. The group of tombs opening to the south.



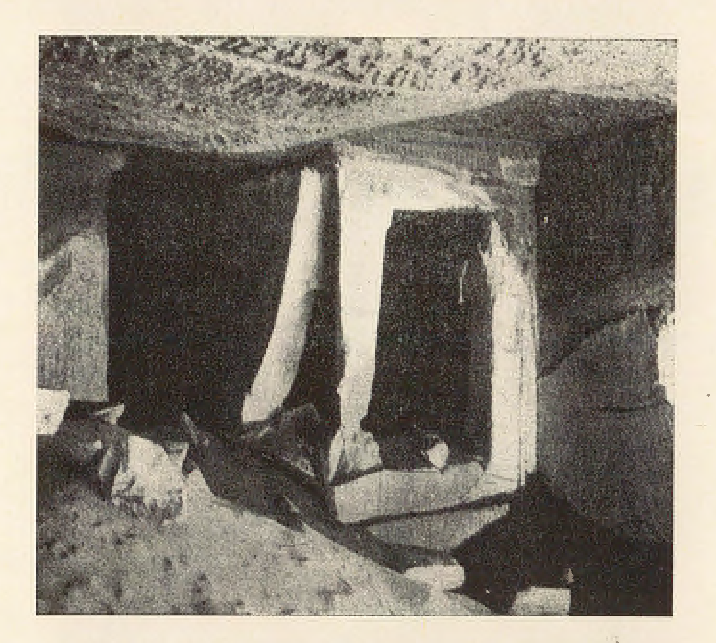
b. The Northern Group.



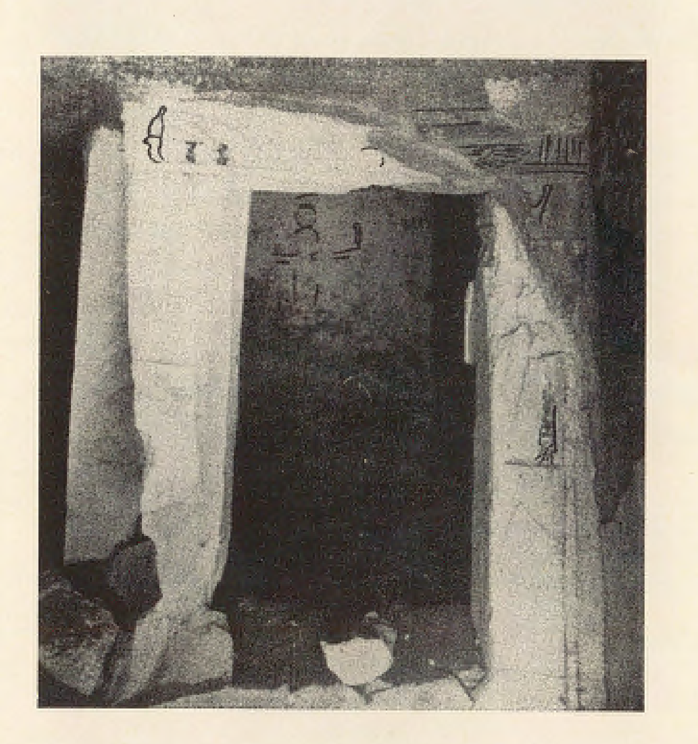
a. Tomb no. 12 of the Southern Group.



b. Tomb no. 14 of the Southern Group.



a. Tomb no. 15 of the Southern Group (the inner chamber).



b. Tomb no. 15 (a detail of Phot. *a*).

BAḤRIA AND FARAFRA OASES.

SECOND PRELIMINARY REPORT

ON THE

NEW DISCOVERIES[1]

BY

AHMED FAKHRY.

In my first preliminary report, it was said "I have not finished my work yet and another stay of a few weeks is necessary"[2]; this hope was partly realised by working at Baḥria from the 18th of April till the 20th of May 1938, with the following results :

(1) Part of the big necropolis of El-Bawiti was excavated and more new inscribed tombs found;

(2) The Temple of El-Bawiti was partly excavated;

(3) The district of El-ʿAyoun was carefully searched, the famous Ascherson Stela was rediscovered as well as the chapel in front of which it had stood;

(4) A Temple of Alexander the Great was found near ʿAin El-Tebanieh;

(5) A week's exploration of the small oasis of El-Ḥaiz was sufficient to show the importance of some of the sites. The Coptic church was cleared and part of a large Roman palace was excavated.

---

[1] All the drawings published with this paper were made by Mostapha Eff. Sobhy of the Antiquities Department whose skill as an able architect can be easily seen from his work. I have to express my sincere thanks and gratitude for his valuable help.

[2] Ahmed Fakhry, *Annales du Service*, XXXVIII, p. 397-434.

I.—The Necropolis of El-Bawiti.

A reference was made to Buckley's Tomb in my first report. A further examination has proved that there are two tombs and not one which belong to [hieroglyphs] son of [hieroglyphs] (Ḥarkheb) born of the lady [hieroglyphs] and who was a high-priest of Khonsu; and to a certain [hieroglyphs] who was a priest of the god Khonsu. The walls of the two tombs are painted on a layer of stucco. These should be freed of the *débris* filling them.

Not far from the tomb of Zed-Amun-ef-ʿankh (Pl. CXII), already mentioned and described in the first report, the tomb of his son [hieroglyphs] was found. It is larger and better preserved than that of his father. It has a pillared hall and a burial chamber. In Roman times, two side chambers were cut and used as family tombs. The tomb was robbed in modern times; and fragments of mummies and a quantity of late faience beads was all that was found in the *débris*. The Roman burial-places had their entrances cut in false-doors painted on the walls of the chamber; they are devoid of any paintings and each of the two rooms contains two rough stone sarcophagi. The paintings of the pillared hall show the deceased in the presence of different deities with their legends. The four pillars are square, coated with a layer of white plaster, but only one side, the one looking towards the central corridor, is painted. Across the ceiling, there is one line of inscriptions which is a prayer for the owner of the tomb [hieroglyphs] son of [hieroglyphs] and the lady [hieroglyphs]. To the right of the entrance of the pillared hall, the tomb's owner is shown in the presence of Amunrēʿ the Bull of his mother, and Horus son of Isis. Behind Ba-n-nentiou, are the emblems of Nefertum, Wepwawet, Ḥorus, Apis, Nefertum again, the Ḥorizon, and lastly the [hieroglyphs] coloured light blue. The left side of the right wall is occupied by the scene of embalming the mummy. The wall facing the entrance has two important scenes, the one to the right shows the Moon-god (Pl. CXIV, *b*) and the one to the left the boat of the Sun-god dragged by deities and three jackals [Wepwawet] (Pl. CXIII, *b* and Pl. CXIV, *a*). The Sun-boat is supported by five deities; and at each side there are four baboons adoring the solar disk. The other walls are occupied by different deities and their legends.

The entrance to the burial chamber (Pl. CXIII, *a*) shows Horus to the right and Thoth to the left. The scenes on the walls of this chamber show a very well preserved representation of weighing of the Heart at one side and then a scene showing the owner of the tomb making hommage to Osiris who sits on a throne with Isis standing behind him. Ba-n-nentiou is followed by Ḥathor, Anubis, Isis, Ḥorus, Nephthys, and Ḥorus-Anubis (Pl. CXV).

To the right of the entrance of this chamber (from inside) is an embalming scene and under it stands the goddess Neith with her arrow. To the left is the god Ḥa with spear in hand as if both deities are protecting the mummy from any violator.

At few metres from the tombs of Thaty and Pedʿashtar, a small tomb was discovered whose walls are devoid of inscriptions or decorations except a small part opposite the entrance of the second chamber which measures o m. 58 × o m. 40. The owner of the tomb, the lady [hieroglyphs] *sic*, whose father is [hieroglyphs] and her mother [hieroglyphs] is represented praying to Isis, Osiris and Nephthys. This lady is the wife of Thaty and her name and several figures appear on the walls of his tomb. She is probably a sister of Zed-Khonsu-ef-ʿankh, the famous High-priest and Governor of Baḥria in the days of Apries and Amasis [1].

II.—The Temple of El-Bawiti.

In my first report I pointed out the existence of this temple and published a photograph of a corner of one of the chambers. The dating [2] was based on finding the name of Zed-Khonsu-ef-ʿankh; this was confirmed by finding the name of King Amasis written on the walls of the entrance. The temple lies under some of the houses of the village; one house was demolished and then rebuilt after excavating; but the owners of the neighbouring house raised difficulties and consequently I could not continue. As it can be seen from the plan (fig. 60) the principal entrance

---

(1) *Annales du Service*, XXXVIII, p. 426; 428.

(2) Through an overlooked misprint, the date is given as the XXIVth dyn. which should obviously be the XXVIth.

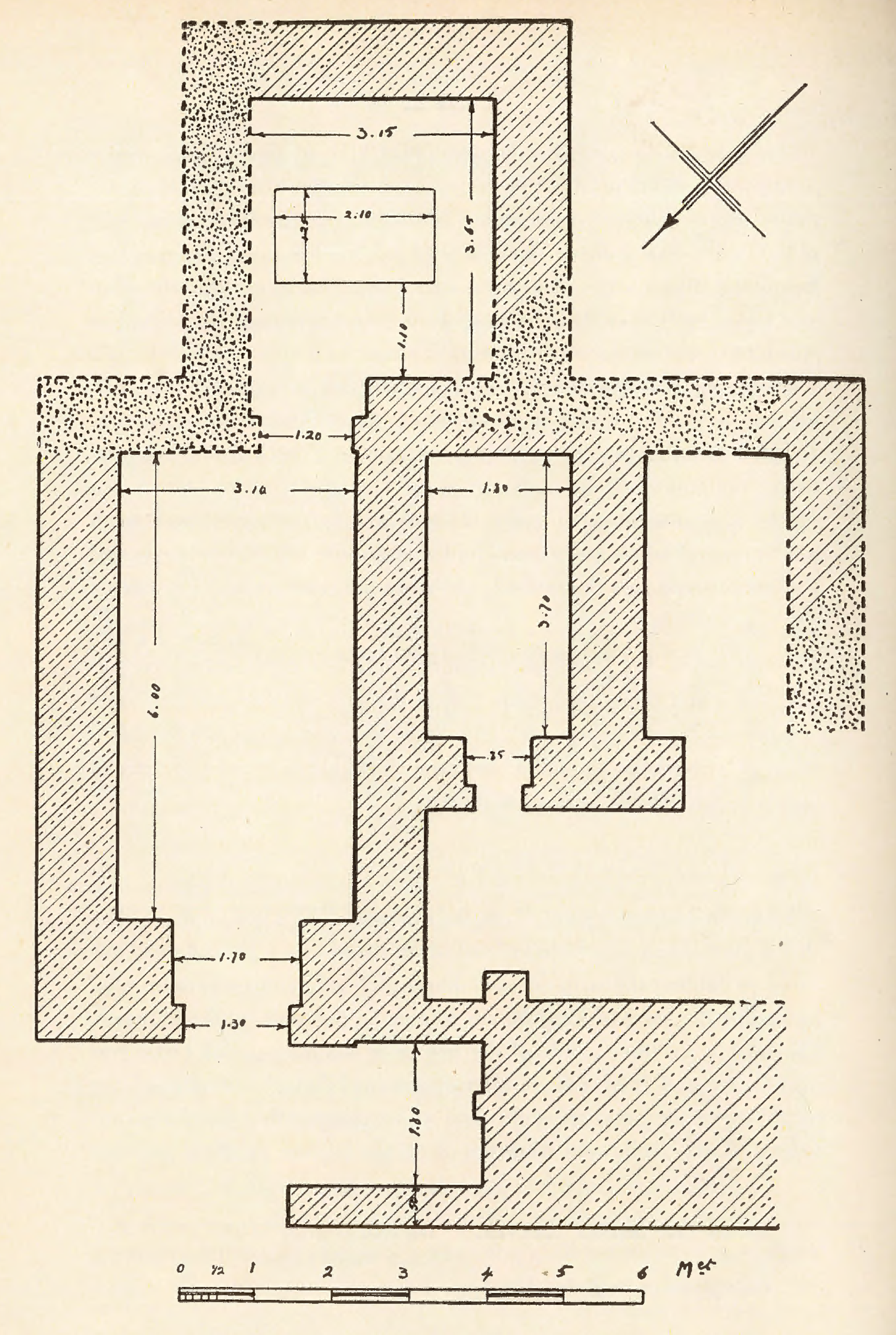


Fig. 60. — Plan of the excavated part of the XXVIth dynasty's temple at El-Bawiti.

is at the north; it leads to a long corridor and then to a chamber. A part of the floor of this chamber is deeper than the rest and probably a pedestal was put there. There must be another entrance leading to some of the rooms on the plan. Most of the walls of this temple are quarried away and only a very small part, sometimes nothing, is left standing. The walls were covered with vertical lines of inscriptions (Pl. CXVI, *b*) of which only the lowest words remain. At the right side of the entrance, King Amasis is represented as a sphinx (Pl. CXVI, *a*). The fragmentary texts on the walls are of a religious character and though the remaining words or sentences are very few, it is hoped that a careful study of them will lead to their identification. Few blocks were found in the *débris* but no antiquities or fragments of statues. All the texts were copied and photographed and the site was levelled as it was before excavation, the private house being rebuilt.

III.—The District of El-ʿAyoun and the Ascherson Stela.

A.—In 1876, the botanist Paul Ascherson saw in the neighbourhood of El-ʿAyoun at Baḥria a stela, of whose inscriptions he made a hand-drawing which were identified by Lepsius as bearing the two cartouches of Tuthmosis II [1]. Since then, the stela was never seen by any other traveller but we find it mentioned in almost every book or article dealing with the antiquities of the oases in general or Baḥria particularly [2]. Its importance lay in the supposed fact that Baḥria was already organized in the first half of the XVIIIth dynasty and received the attention of its kings.

B.—In this visit to Baḥria, I found the stela, examined its inscriptions and searched carefully the whole district in the hope of finding more monuments.

---

(1) Lepsius, *Ä. Z.*, 1876, p. 120.

(2) Ascherson, *Globus*, XXX, p. 75; Schweinfurth, *Geographische Nachrichten aus Kairo*, p. 8; Steindorff, *Durch die libysche Wüste zur Amonsoase*, p. 144; Beadnell-Ball, *Baḥria Oasis*, p. 73; Wiedemann, *Ägyptische Geschichte*, t. I, p. 330; Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 232; in the book *Farafra Oasis*, p. 14 by Beadnell, it is stated by mistake that this stela was found at Farafra.

The neighbourhood of El-ʿAyoun was a fertile district with plenty of water till a short time ago. Now, the springs flow no more, they are sanded up, and its gardens are turning back into desert.

Now, no one lives there; the deserted and ruined houses, the groves of dying palm and other fruit trees give a vivid picture of death overcoming life. Near a spring called "ʿAin El-Foqanieh" which flows no more, there are a few houses whose foundations are made of small pieces of stone; the "stela" was put in front of one of these houses used as a seat. It is of limestone, rounded at the top, and measures 1 m. 10 in length, 0 m. 75 in breadth and 0 m. 12 thick. The lower two thirds as well as the left part of the upper third has completely weathered off. The rest, which is only a small part, has also greatly suffered; but some of the hieroglyphs are still visible.

The stela seems to have been never finished. The rounded part was never inscribed. The visible inscriptions are the following :

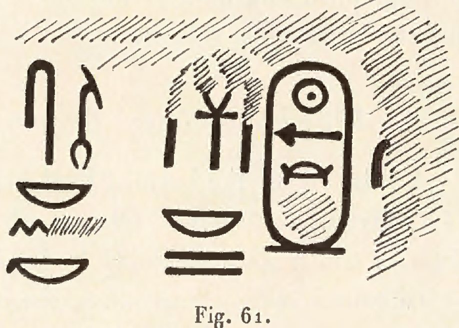


Fig. 61.

(1) There is only one cartouche and not two. The signs to the left of the cartouche, together with the many breaks and mutilations of the text are very misleading. At the first sight I thought that there were two cartouches but a careful and repeated examination proved that the two vertical lines are much broader and deeper than those of the cartouche. They belong to vertical signs and the curve under them is that of a [hieroglyph] and not the lower part of a cartouche;

(2) The lines of the cartouche are still traceable, the ⊙ is absolutely sure; under it is a sign which is similar to a [hieroglyph] but its shaft has no bulge as usual, and is quite straight. The upper part of a [hieroglyph] is certain;

(3) Under the [hieroglyph], there is no room for any vertical sign. An [hieroglyph] or [hieroglyph] would not be impossible but there is no trace of either, and I prefer to believe that there was nothing under the *kheper*-sign. The [hieroglyph] stated by Lepsius (from the sketch made by Ascherson) to be under the [hieroglyph] is impossible.

These three remarks show that the cartouche is to be read [cartouche] or [cartouche] but the first is more probable. The second cartouche does not exist, the [hieroglyph] and the [hieroglyph] were perhaps made out by Lepsius from the incorrect copy of a weathered text made by a botanist. We have only one cartouche.

This cartouche could belong to one of the following kings :

(1) Tuthmosis II (?) [cartouche]

(2) Amenophis II (?) [cartouche]

(3) Pesibkhenno I (XXIst dyn.) [cartouche] more completely [cartouche]

(4) Osorkon IV [cartouche] more completely [cartouche]

(5) Sheshonk IV [cartouche]

C.—The Egyptians had known the oases of the Western desert since the beginning of their history but had never organized or put them under complete control before the XVIIIth dynasty. Apart from the Temeḥu and the Theḥenu, we find that the word for Oasis [hieroglyph] is already mentioned in the texts of the Old Kingdom and Ḥarkhuf in his biography speaks of the "route of the Oases" south of Aswan [1]. It was only in the

[1] Sethe, *Urkunden*, I, 125; Breasted (*B. A. R.*, I, § 174, footnote *h* and *A History of Egypt*, p. 115 thinks that from the titles of Methen we can probably see an early control of the Northern Oasis i. e. Baḥria. He was a "Palace-ruler

Xth dynasty (see Anthes, *Ä Z.*, LXV, p. 108-114) that we begin to find references to officials who were overseers of the western desert, but only for hunting purposes. In the XIIth dynasty, the kings began to pay attention to the Oases and we then hear of the steward Ikudidi who was dispatched in command of a patrol by Senusert I to the land of the Oasis-dwellers (*Ausführliches Verzeichnis des Berliner Museums*, 89, stela No. 1199.—Cf. Breasted, *A History of Egypt*, p. 128 and *B.A.R.I.*, § 524-28 the stela was found at Abydos). Another official "Kay" who was a "overseer of desert-hunters" and "overseer of the western desert" was also sent to the , returned safe with all his soldiers, and brought back with him the run-aways who were there [1]. These two officials were sent for military purposes either to inspect the outposts or to be sure that there were no new attacks from the people who were living to the west of the frontiers. They went to Kharga and Dakhla which were reached from Thebes and Abydos but not to the northern group [2].

When Tuthmosis III, organized his Empire, he did not forget the western frontier and we hear for the first time of a governor of the Oases. He was attached to Abydos, and the Herald Antef was a "Count of Thinis, Abydos and Governor of the Oases" [3].

For the first time on the monuments, we see on one of the walls of the Tomb of Puyemreʿ at Thebes, two Egyptians prostrate on the ground;

of the Cow-stronghold; local governor in the desert, and master of the hunt". According to Breasted, the Cow-stronghold "was one of the oases" but this name is never mentioned in other texts and the contexts and the relation of this title to the others make it more probable that it was a fortress in the western Delta, erected by the kings of the IIIrd dynasty to check the aggression or incursion of the Teḥenu into the Nile Valley which was begining in this time.

(1) This stela was found at Qamula near Luxor and is now in the Museum of Berlin. It is published by Anthes in *Ä. Z.*, LXV, pp. 108-114 and pl. VII.

(2) The name of Baḥria Oasis is not yet found on any monument which dates before the XVIIIth dynasty but the name of Farafra is mentioned in an early Middle Kingdom text, in the story of the Eloquent Peasant where the "Sticks of Farafra" are among the articles which were with him.

(3) Breasted, *Ancient Records*, II, § 763; Porter and Moss, *Bibliography*, I, p. 145.

over them is written "Chiefs of the Southern and Northern Oases" followed by three attendants who carry the tribute [1] consisting of wine, cloth, and fine baskets in parti-colored wickerwork. The followers are real inhabitants and are "shown as shock-headed but beardless peasants of Egyptian complexion, wearing a simple loin-cloth" [2].

If the cartouche on the stela was that of Tuthmosis II, there would be no difficulty, but Tuthmosis II is not known to us as a king who could erect many monuments as he did not enjoy a reign which enabled him to perpetuate his name in the different regions of the country. The organization of the oases was begun in the reign of his son, and the earliest monument at Baḥria is the tomb of Amenḥotep at Qaret Ḥelwa which cannot be dated earlier than the XIXth dynasty [3]. I am very doubtful about the existence of any sign under the *kheper* and I prefer to exclude both Tuthmosis' II and Amenophis II. Pesibkhenno I was a weak king ruling in the Delta; he has left very few monuments and his name is very rarely written in the abbreviated form. The same applies to Osorkon IV who can hardly be called a king; in fact he was a powerless kinglet under the supremacy of Ethiopians. We come now to the fifth possibility, Sheshonk IV.

The kings of the XXIInd dynasty paid great attention to their home in the Libyan desert and we know from the Dakhla Stela [4] that Sheshonk I saw that the Oases need reorganization; he sent one of his officials "to organize the land of the oasis, after it had been found to be in a state of rebellion, and desolate". This care was continued by his successors and a stela from the reign of Sheshonk IV [5] shows that the Oases were organized and controlled by his officials Weshtehet (*w'-š'-ty-h'-t'*) who was a "Great Chief of Libya" and his superior Hetihenker who was the

(1) Davies, *The Tomb of Puyemrè at Thebes*, Vol. I, Pls. XXXI and XXXIII.

(2) Idem, *ibid.*, p. 183.

(3) Ahmed Fakhry, *Annales du Service*, XXXVIII, p. 430.

(4) Found at Mut and published by Spiegelberg in *Recueil*, 21; 12-21, then by Gardiner in *J.E.A.*, 1933, p. 19-30.

(5) Maspero, *Recueil*, XV, 84, 85; *B. A. R.*, IV, § 782-84. The stela deals with the donation of land to a temple of Hathor in a town called Pasebeh in the western Delta.

"Chief caravaneer of Pharaoh". The first was a governor of a part of the Libyan desert, in all probability, the northern, and the second had under his control the caravan routes of the desert i. e. the routes of commerce connecting North and Central Africa and different oases with the Nile Valley. Sheshonk IV reigned at least 37 years; he was a powerful ruler and his monuments are found in the Delta, Upper Egypt and even in Nubia [1].

It will be seen, then, that there is no definite proof that the Ascherson stela belonged with certainty to any one of the five kings, but if I have to prefer one of them, it is Sheshonk IV. I do not insist on this identification; but one thing is certain, this stela positively cannot belong to Tuthmosis II as it has been, up till now, supposed.

D.—I have already referred to the stones used in the foundations of the group of houses in front of one of which the stela had been placed. The stela as well as these stones came from a stone building about four hundred metres away. It was sanded up, and is never mentioned by any traveller to Baḥria. I excavated this small chapel, but my hopes of inscriptions were not fulfilled. It is built of finely cut sandstone blocks; the walls are uninscribed and no traces of any colours were noticed. It consists of one chamber (fig. 62) in the centre of which there is a pedestal or altar, partly damaged. Its maximum height is 0 m. 80 (Pl. CXVII). Most of the stones of the walls have been quarried away; the maximum height now is 1 m. 05. The foundation is of coarse blocks, and a layer of gravel was put over this; the floor was paved with thin big slabs of stone, two of which are still *in situ*. At both entrances, there were buildings of brickwork; those at the north have greatly suffered, but those at the south are better preserved. They were coated with a layer of plaster and whitewashed. The lintel over the entrance (which was at the northern side) was found during the excavation. It was ornamented with the winged sun-disk but was not finished. Fragments of an uninscribed stela of the same stone and dimensions of the inscribed

[1] One of the small objects inscribed with the name of this king was wrongly attributed to Tuthmosis II. See Gauthier, *Livre des Rois*, III, p. 374.

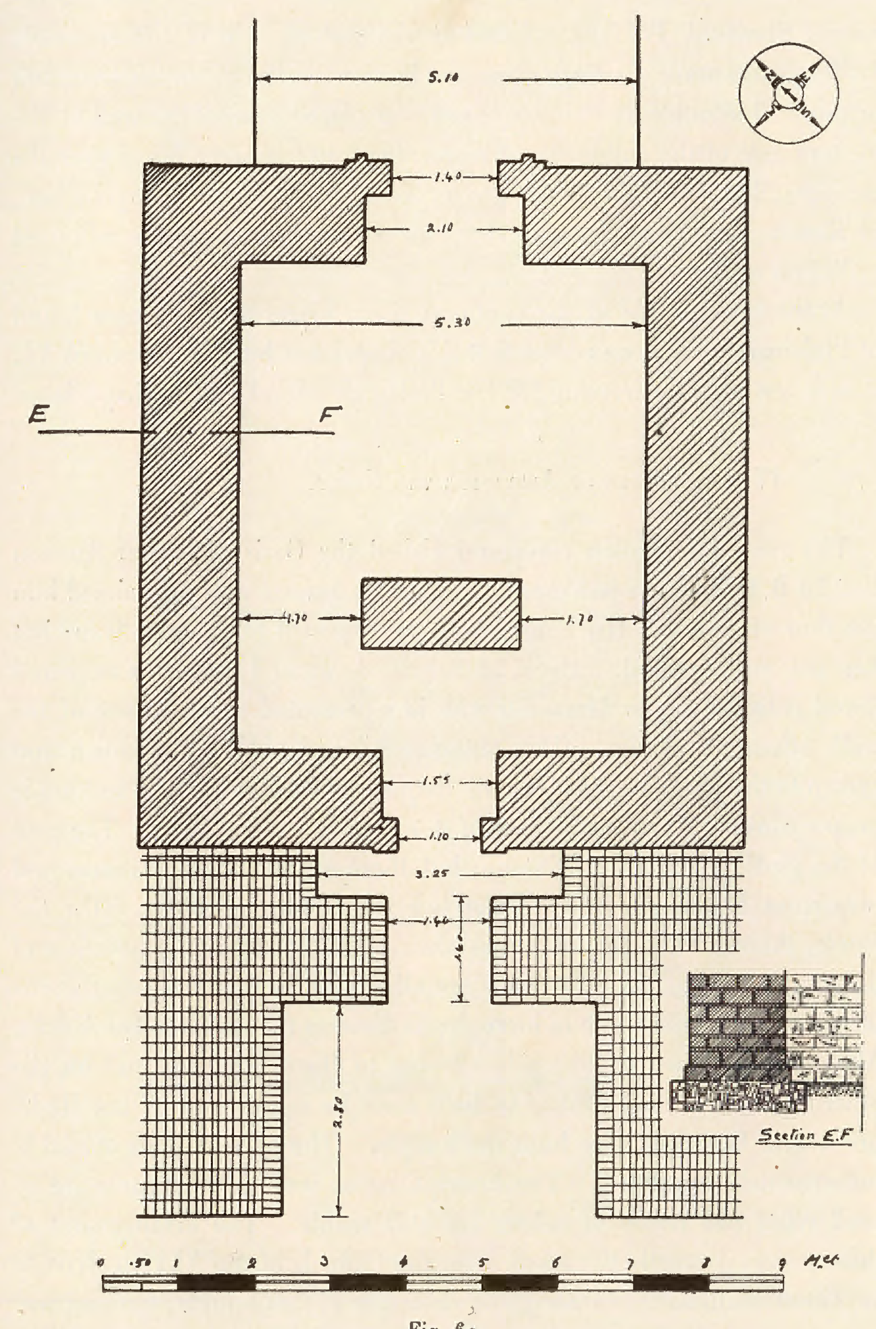


Fig. 62.

one of Sheshonk IV (?) was found at the eastern side of the entrance. Its fragments were carefully examined in view of finding inscriptions but in vain. Undoubtedly the other stela was placed against the wall at the western side of the entrance. Fragments of pottery were found near the entrance, but are difficult to date as the types and wares may be late, or Roman, or even modern, as the same types and material are still used in Baḥria at the present day.

At the eastern side of the southern door, pieces of glass were found of Plolemaic date; if we accept that this chapel was built by Sheshonk VI, then it was used for worship till the Ptolemaic period and perhaps later.

IV.—A Temple of Alexander the Great.

The great Macedonian conquerer visited the Oasis of Jupiter Ammon in 332 B. C. and was welcomed there by the priests who proclaimed him the Son of Amun. His name might be expected to occur at Siwa; but has not yet appeared. Here, at Baḥria, however I cleaned a ruin and found it to belong to Alexander who is represented twice on one of the walls offering to deities. This monument is near ʿAin El-Tebanieh and known to the inhabitants as Qasr El-Meqysbeh (Pl. CXVIII). The temple proper consists of two rooms built of stone blocks (see fig. 63). The gate of the girdle wall is also of stone; but there are many other rooms and magazines before and behind the two stone-built chambers. On the *façade*, there are remains of scenes showing Alexander in the presence of deities (Pl. CXIX, *a*). The walls are all plain except one facing the entrance where we see a line of hieroglyphs dividing the wall into two halves. Alexander is shown on one side offering to Ḥorus and Isis and on the other to Amunrēʿ and Mut. In both cases he is followed by the High-priest and Governor who built the temple. The name of this official is unfortunately mutilated. The inscriptions as well as the figures are in sunk relief and traces of colour are still visible. The arrangement of these scenes is exactly the same as in the Chapels of the XXVIth dynasty at ʿAin-el-Muftella[1]. During the clearance of this temple, nothing was

[1] *Annales du Service,* XXXVIII, p. 426.

found except a small limestone crouching statuette of a priest. A small part of the brick buildings was excavated and yielded few small antiquities. The most important are four ostraca, one demotic, two greek and one

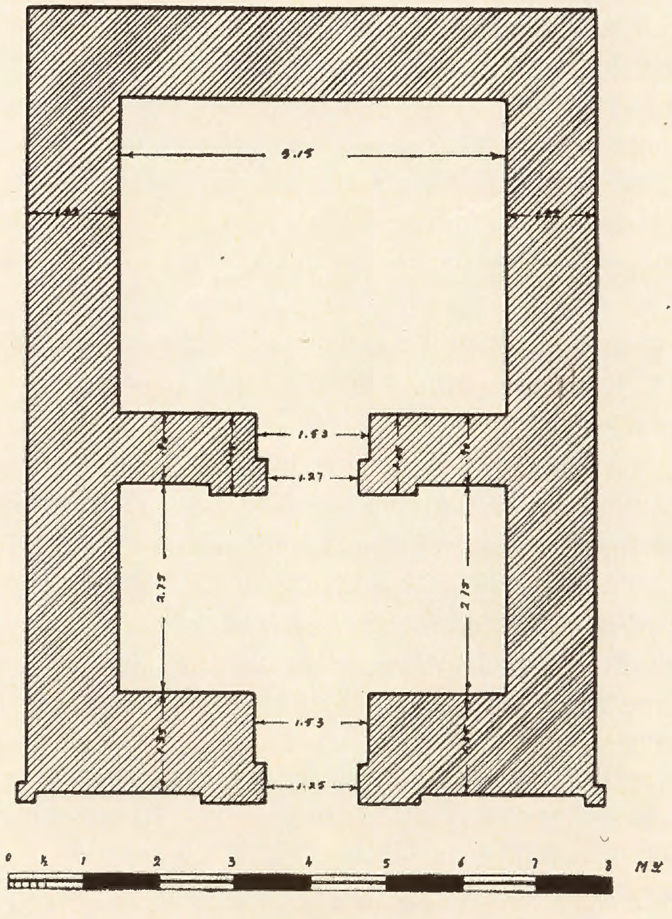


Fig. 63.

syriac. The site is very promising and is worth a careful study; and although Siwa did not produce any document concerning Alexander's visit to the Libyan desert, probably Baḥria will yield something of interest about the Macedonian hero and his conquest of Egypt.

V.—EL-Ḥaiz district.

The small oasis of El-Ḥaiz is about 47 kilometres from El-Bawiti, in the same depression of Baḥria. Though it is called by the inhabitants Waḥ-el-Ḥaiz, it is in fact a dependent of the bigger oasis, and its waters are owned by the people of El-Qasr and El-Bawiti. Caillaud had already noticed in 1819 the existence of a coptic church and published its plan. The neighbourhood was carefully searched and my work there for a week's time showed that the district is very important and worthy of serious excavations in the future.

There are two sites in which rock-tombs were noticed; and not far from them are cemeteries which though robbed in ancient and modern times, may still be fruitful if systematically excavated. There are also two big ruins which were either big mansions or castles. The most promising part is near ʿAin Rîs where I cleared the church and excavated one of the numerous mounds. This proved to be a great and important Roman palace (Pl. CXX, *b*) whose walls were all covered with a very fine white plaster decorated with beautiful geometrical designs. On some of these panels were Coptic and Greek graffiti. The money at my disposal did not permit me to continue the excavation of this mound and the many other places but I hope that it will be done one day. The site of this palace is only about 600 metres from the Church, and in all probability dates from the same period. Not far from the palace there are the remains of the outer walls of a big fortress. The church is of the basilican type and is comparatively well preserved, its probable date is between the ivth and vith century A. D. (Pls. CXIX, *b* and CXXI). I give here the plan and sections only; a complete description of this important monument will be found in the forthcoming publication.

Another promising site is near ʿAin El-Ezza where we find the remains of houses of a village and nearby are rock-cut tombs; this site seems older than the other sites in this district.

In the Temple of Edfu, there is a text mentioning the Seven Oases in the Libyan Desert. This important text mentions them according to their distance from Edfu. It has been published several times; the best

commentary is by Sethe in *Ä. Z.*, 56, p. 49-54. The first one must be Kharga but the text is partly damaged. The text of the second one is completely destroyed, but there is no doubt that it was Dakhla. The third is Farafra; the fifth is Baḥria, the sixth is Wadi El-Natroun and the seventh is probably Siwa. As for the fourth oasis which was between Farafra and Baḥria, its text is as follows :

[hieroglyphic text]

The Oasis established on the place of the Noun, namely Iam-field, the...

In Sethe's opinion, this refers to ʿAin El-Wadi which is a spring at the north of the depression of El Farafra. I have visited ʿAin El-Wadi and examined its neighbourhood thoroughly and it can be said with certainty that the only ancient remains in this valley are at two places; the remains of a brick building near a small spring at about six kilometres from the big ʿAin, and then another site near the ʿAin-el-Wadi itself (known also as El-ʿAin El-Khadra) where we see the remains of late poor dwellings. This small site must have been inhabited for some time in the Graeco-roman period, as indicated by the pottery, fragments of faience, and small objects of bronze which I found there. The place is comparatively very small and unimportant compared with El-Ḥaiz whose water, area of cultivated land, and ruins, are much more extensive than those of Farafra and make it worthy to be called an oasis. In my opinion, it is El-Ḥaiz and not ʿAin-el-Wadi that ought to be identified with the fourth Oasis of the text of Edfou.

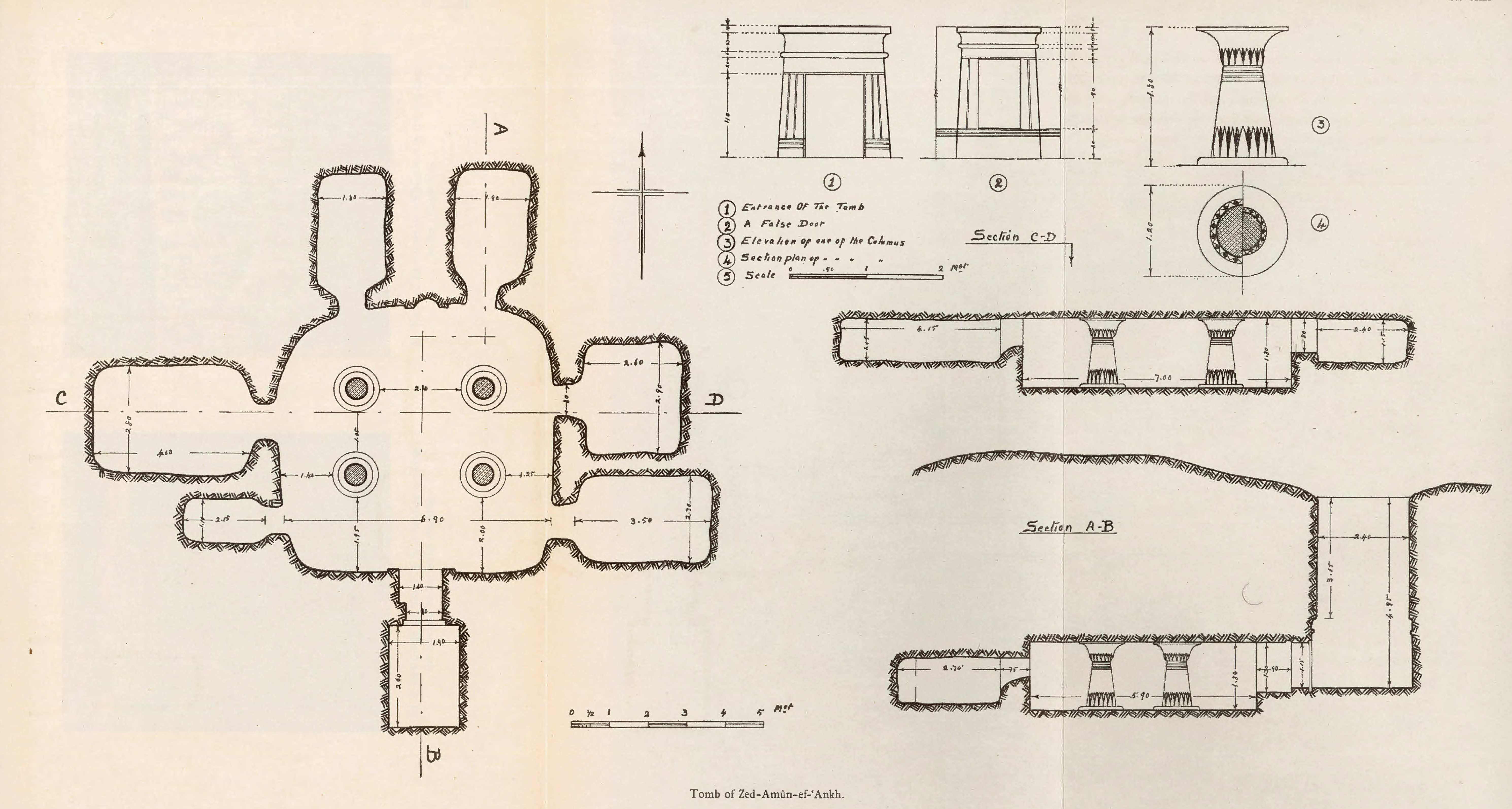
During my work at the different sites of Baḥria inscribed stones from destroyed monuments were collected as well as small objects, either bought there or found. Some of the stones have cartouches of a XXVth dynasty (?) king and one of the Psamtiks. Many of these stones are painted and the inscriptions on some of them are in high relief.

My work in Baḥria is still far from being finished and I have to do the following : (*a*) Cleaning the two tombs of Thaty and Pedʿashtar

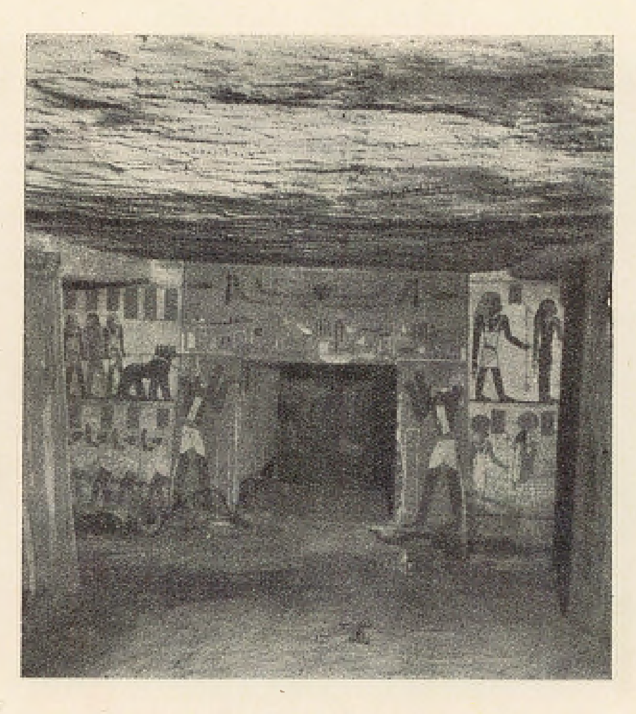
(*b*) Finishing the excavation of the Temple of El-Bawiti (*c*) El-Ḥaiz district (*d*) Examining more carefully the sites in the depression of El-Farafra and visiting (between Farafra and Dakhla) El Dalla and Abu-Monqar springs, as I heard from more than one reliable beduin that there are ancient ruins there.

Ahmed Fakhry.

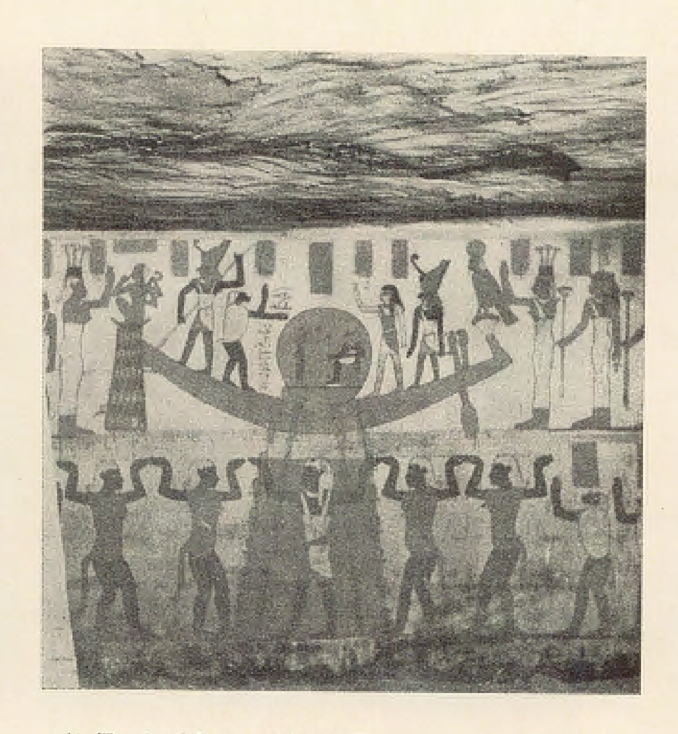
Minia, October 1938.



Tomb of Zed-Amûn-ef-'Ankh.



a) A view inside the Tomb of Ba-n-nentiou showing the entrance to the burial chamber.

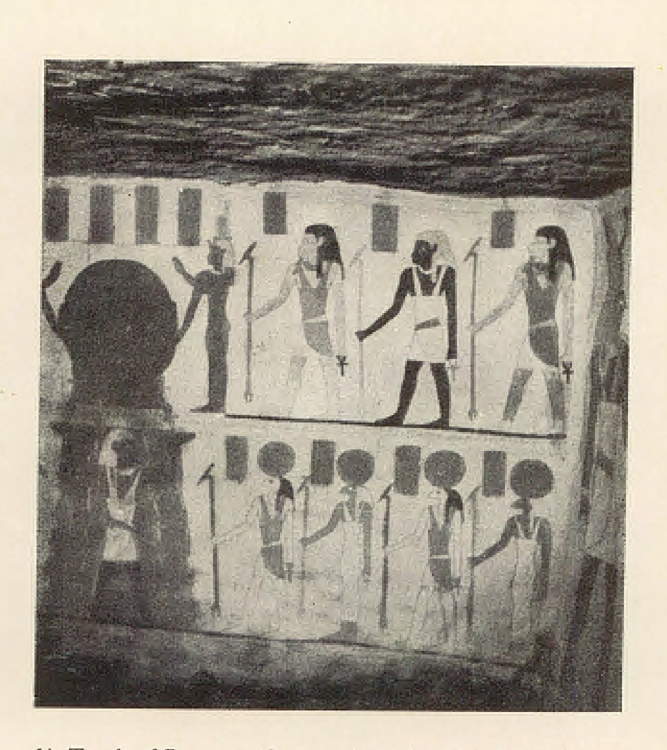


b) Tomb of Ba-n-nentiou.—The scene of the Sun-boat in the pillared hall.

Pl. CXIII



a) A detail from the last scene showing the solar disk.

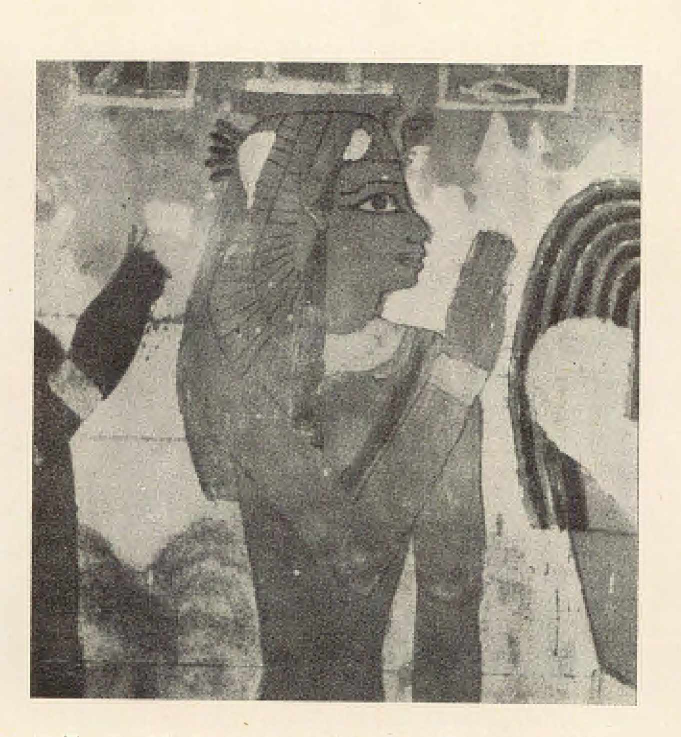


b) Tomb of Ba-n-nentiou, at the right side of the entrance to the burial chamber.—The Moon-god, with signs of life from it.

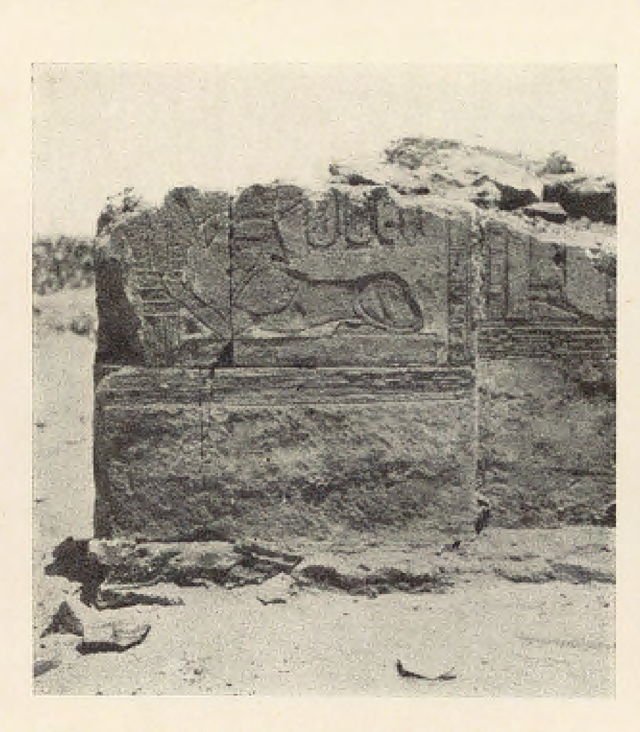
Pl. CXIV



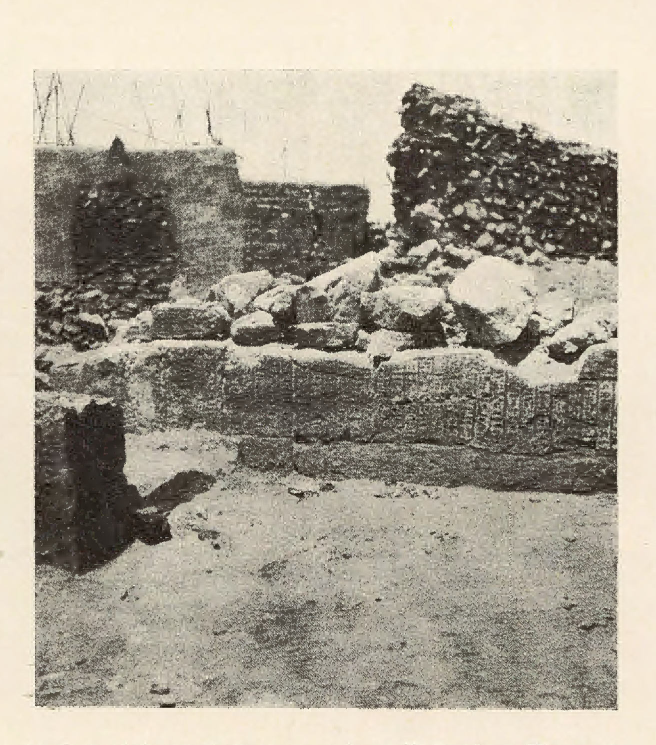
a) Tomb of Ba-n-nentiou.—A scene in the burial chamber showing some of the deities represented on the walls.



b) Tomb of Ba-n-nentiou.—The bust of Isis on the left wall of the burial chamber.

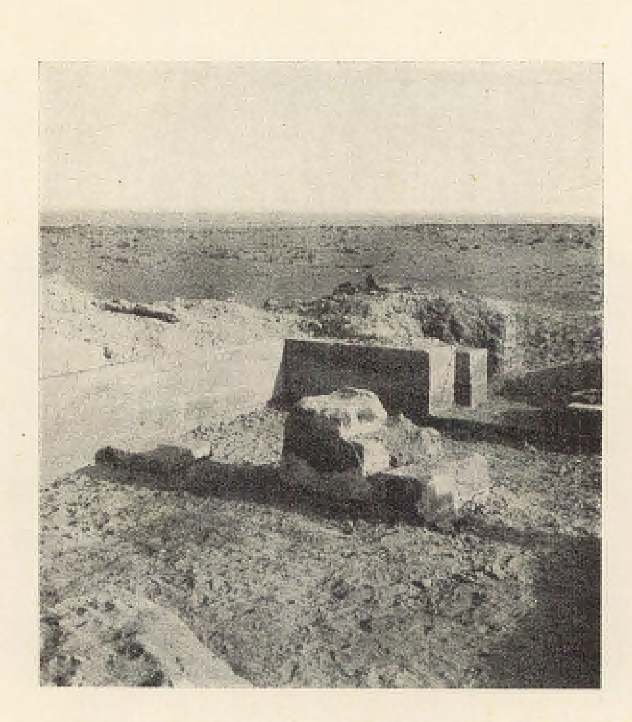


a) The right side of the entrance of the temple of El-Bawiti. King Amasis is represented as a sphinx.



b) One of the walls in the temple of El-Bawiti.—The walls were covered with religious texts.—The lower parts of these texts are only preserved.

Pl. CXVI



a) The chapel at El-'Ayoun.—The pedestal can be seen in the middle of the photograph. A block of the ancient pavement is still in situ.

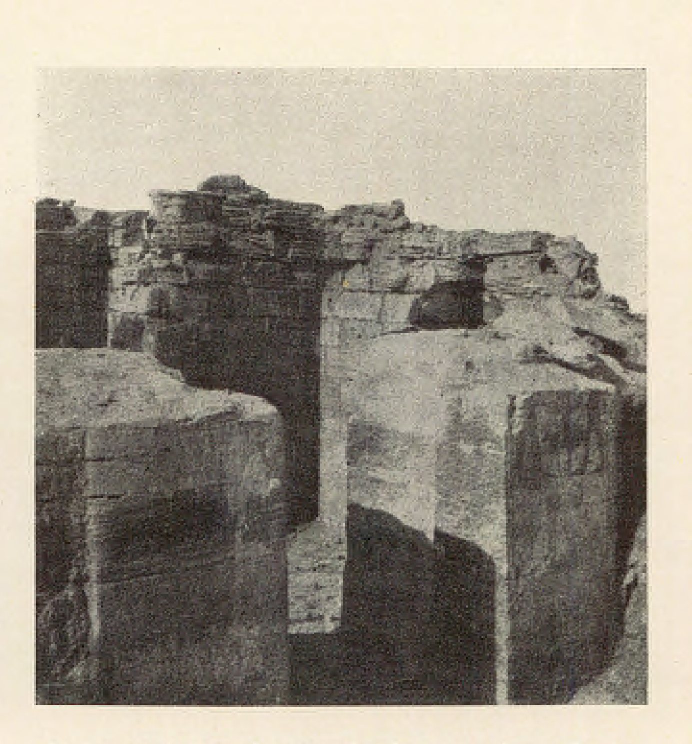


b) A view taken from the south showing a part of the mud-brick constructions.

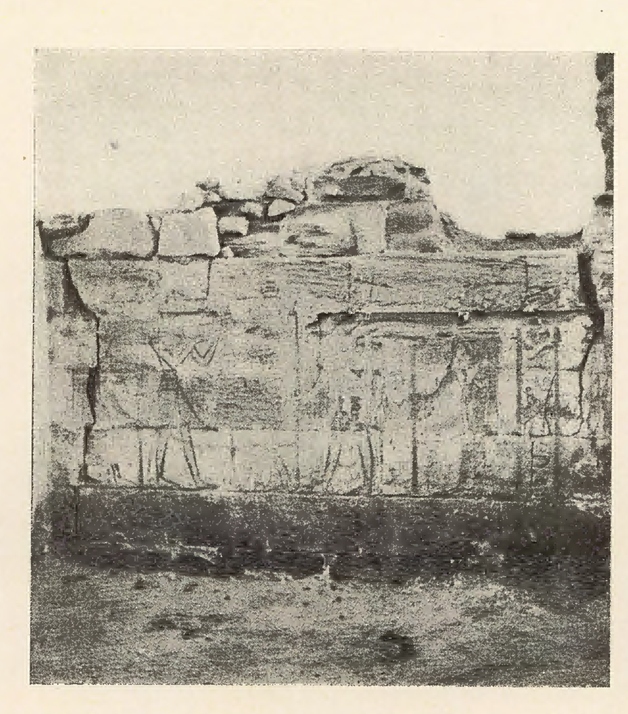
Pl. CXVII



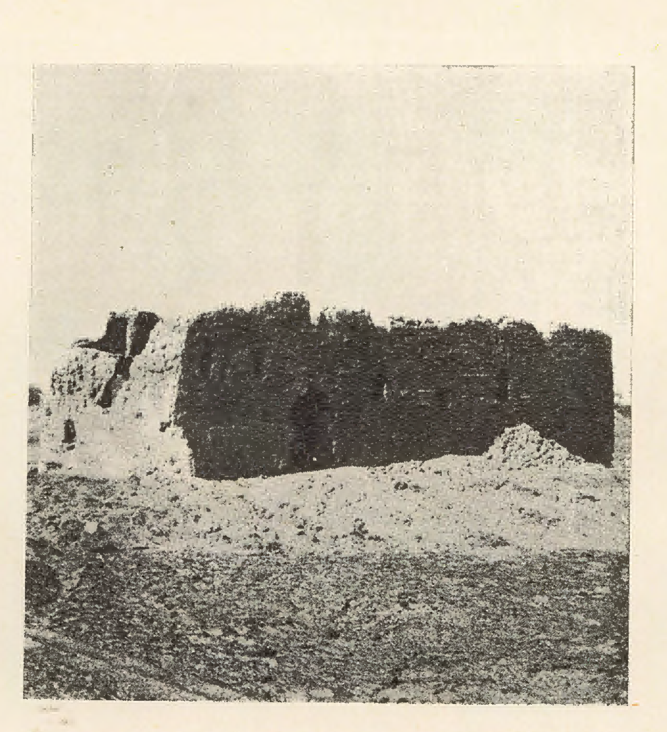
a) Temple of Alexander the Great at El-Tebanieh.
The temple before excavation.



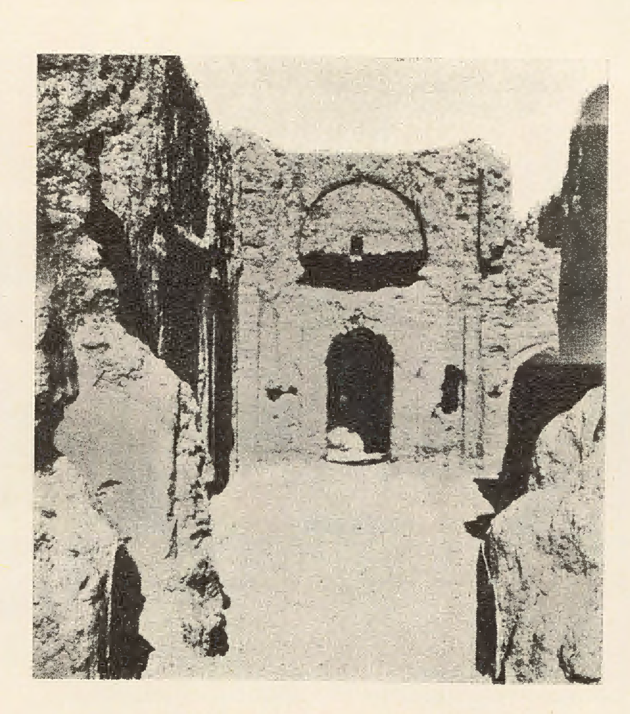
b) A general view of the temple after excavation.—On the right side of the entrance, we can still see the lower parts of the king offering to a deity.



a) The wall facing the entrance.—Alexander the Great offering to Amun-rēʿ and Mut (?) and followed by the Governor of Baḥria in his reign who was responsible for building this monument.



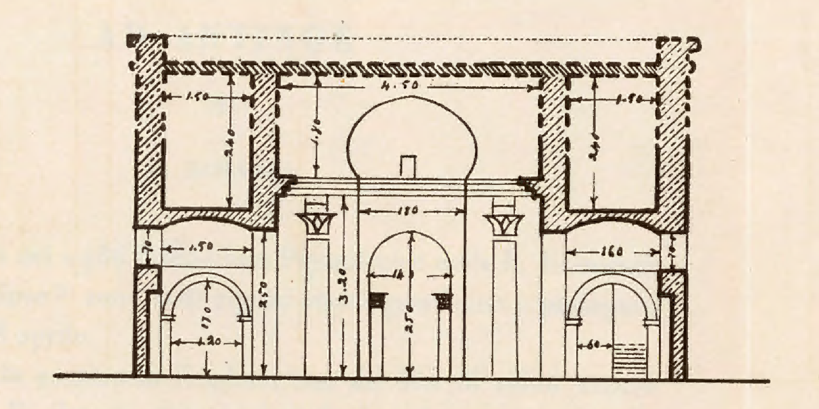
b) A general view of the Coptic church at El-Ḥaiz. It has two entrances, the one in the photograph is in the southern wall.

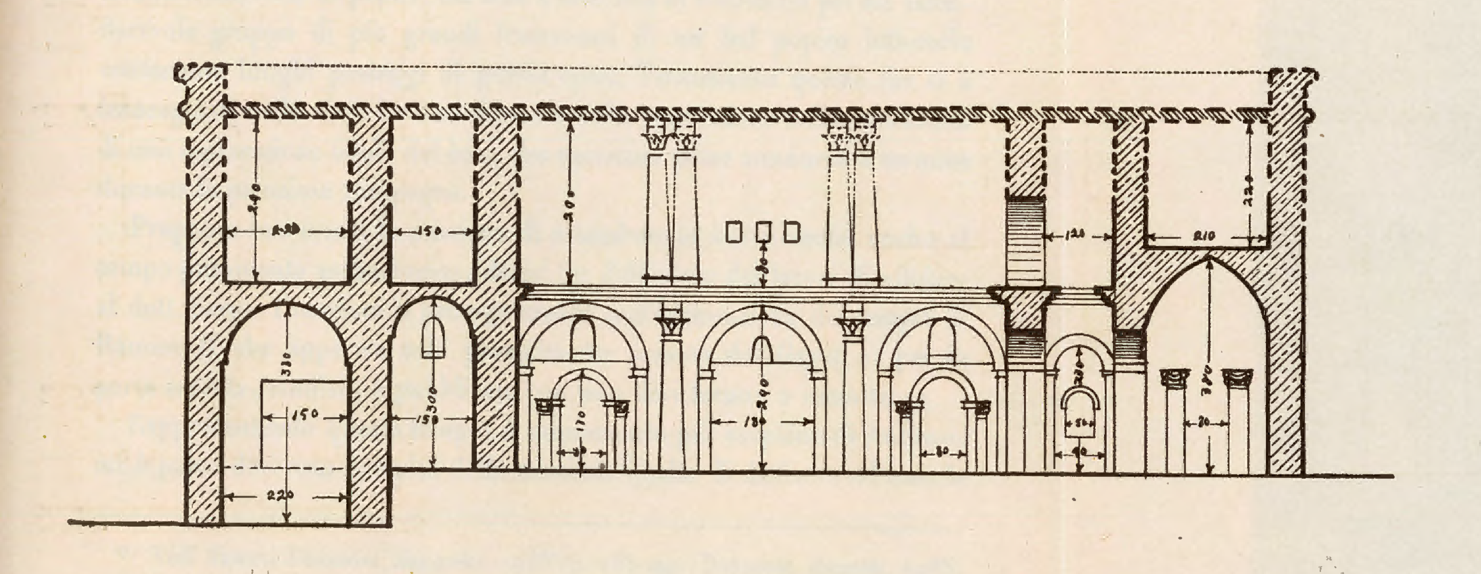


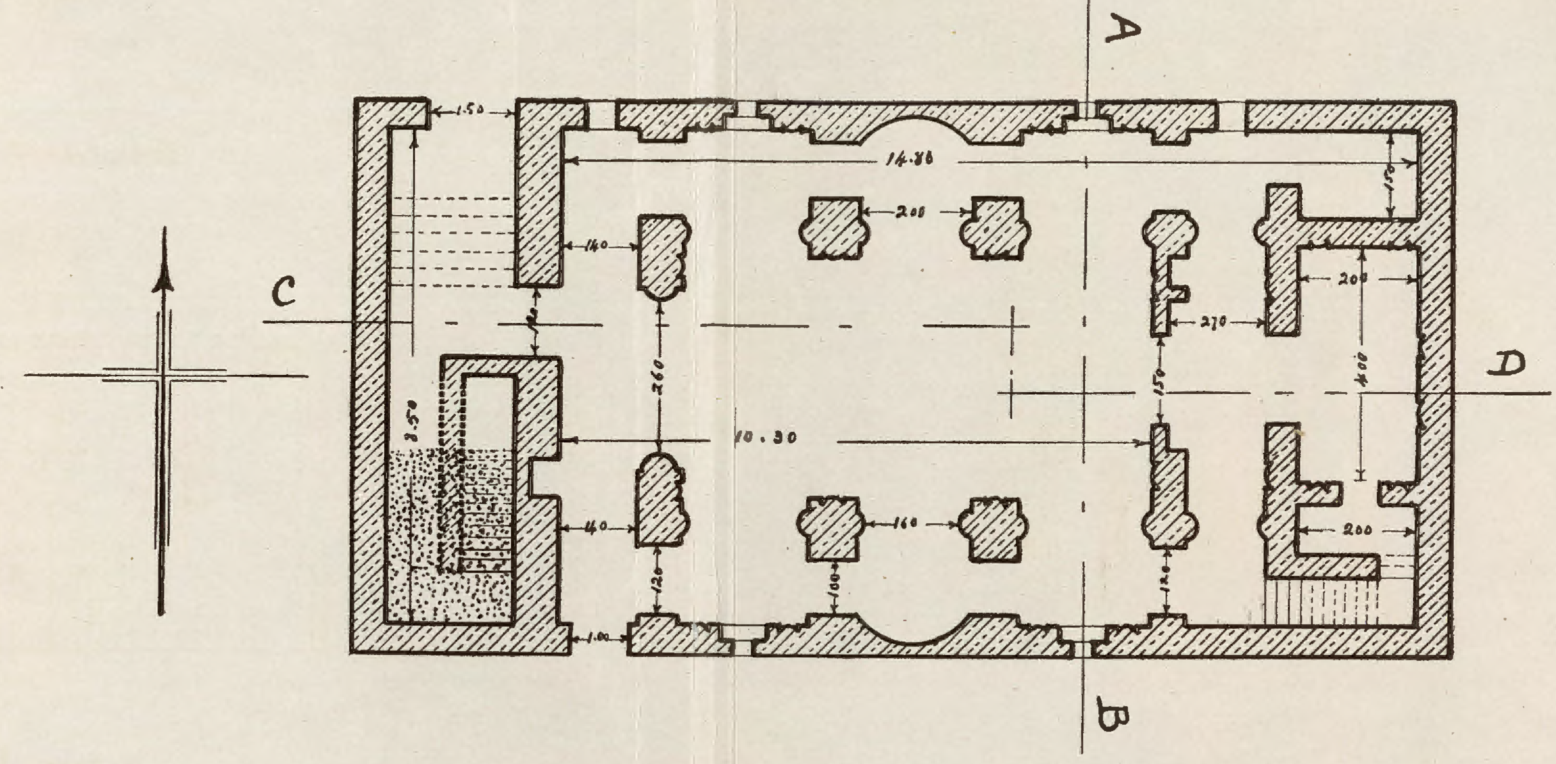
a) Inside the church. The door leads to the choir and then to the shrines.

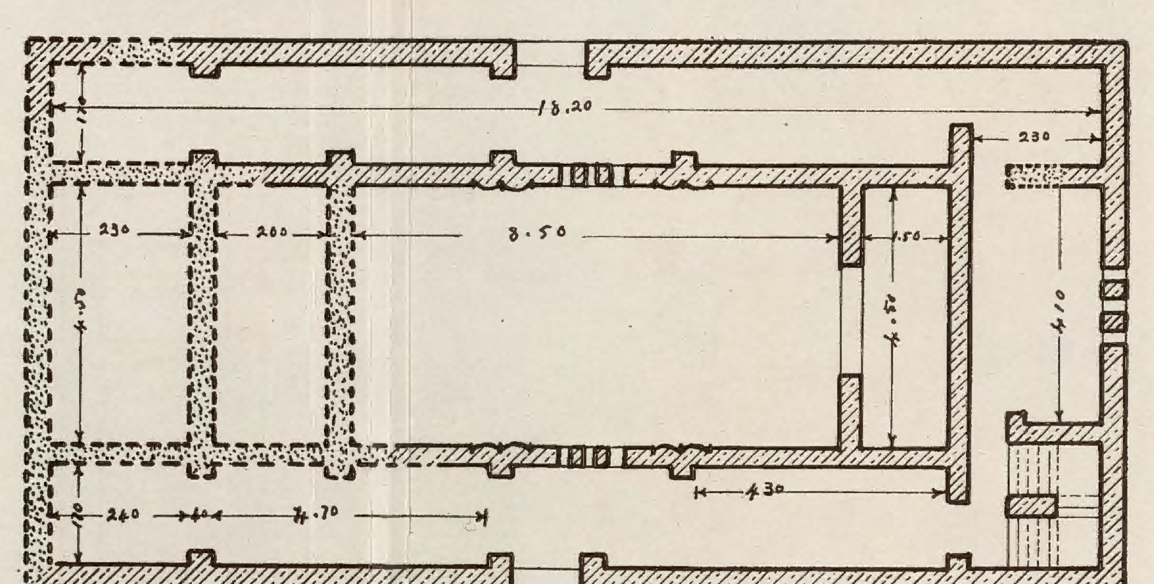


b) A view showing a part of the excavated area in the roman palace al El-Ḥaiz (notice the fluted doric columns and the decorations on the walls.)









0 ½ 1 2 3 4 6 8 10 Met.

SCAVI DELLA MISSIONE

DELL'ISTITUTO PAPIROLOGICO FIORENTINO

AD ANTINOE

DI

A. ADRIANI.

Gli scavi iniziati nel 1936 dall'Istituto Papirologico della R. Università di Firenze ad Antinoe [1] sono stati ripresi anche quest'anno e proseguiti dal 9 marzo al 28 aprile.

È stata anzitutto continuata l'esplorazione del *kôm* di rifiuti antichi della necropoli N. E. che era stata iniziata durante la precedente campagna. Il *kôm,* che pare uno dei pochissimi ancora promettenti ai margini della città antica, à dato al principio una grande quantità di più o meno minuti frammenti di papiri, ma non à mancato di restituirci poi un considerevole gruppo di più grandi frammenti di un bel papiro letterario contenente lunghi passaggi di poesia epica. Trovamento questo che ci à incoraggiati nelle ricerche e confermati nella convinzione dell'opportunità di una esplorazione totale del *kôm,* che speriamo poter condurre a termine durante la prossima campagna.

Proponendosi ormai la missione di estendere le sue ricerche anche al campo puramente archeologico, decisi fin dall'inizio dei lavori di affidare al dott. Sergio Donadoni il proseguimento dell'esplorazione del tempio di Ramses II che appariva solo parzialmente scavato del Gayet e, per la parte scavata, studiato e pubblicato con non lievi lacune e inesattezze.

Rappresentando questo tempio il monumento più cospicuo di Antinoe, mi è parso doveroso compito della missione quello di dedicare ad esso le

---

[1] Vedi Breccia-Donadoni, *Aegyptus,* 1938, p. 285 sgg.; Donadoni, *Annales,* 1938, p. 493 sgg.

sue prime cure. Delle ricerche e dei risultati già notevoli raggiunti dà notizia nelle pagine che seguono il dott. Sergio Donadoni cui sarà affidata l'edizione definitiva del monumento.

Al fine di renderci conto della possibilità di ulteriori, più ampie ricerche nell'ambito della città antica, abbiamo compiuto attente e ripetute ricognizioni delle rovine. In base ad esse abbiamo potuto stabilire che,



Fig. 64. — Antinoe. Tratti del colonnato della via longitudinale.

nonostante la lunga opera devastatrice degli estrattori di *sebbakh*, molto è ancora il lavoro che può essere utilmente affrontato da una sistematica esplorazione archeologica.

Attualmente le zone di scavo più importanti mi sembrano le seguenti.

I. — Strada longitudinale che percorre la città parallelamente al corso del Nilo, presso a poco in direzione N. S. La si può percorrere ancora per intero il suo tracciato; in molti punti affiora il lastricato antico e sussistono tratti notevoli del lungo colonnato dorico che la fiancheggiava sui due lati (fig. 64). Bisognerebbe mettere allo scoperto tutte le parti ancora esistenti e risollevare, là dove è possibile, tutti gli elementi superstiti del

colonnato. Questo lavoro non solo ci restituirà in parte l'aspetto della principale arteria della città ma, quel che è più notevole, potrà subito darci nuovi elementi per la conoscenza della rete stradale e degli edifici importanti che certamente fiancheggiavano la strada. Di parecchie vie minori trasversali che sfociavano nella grande arteria longitudinale, si riconoscono già gli inizii.



Fig. 65. — Antinoe. Colonne ancora in piedi della Porta dell'ovest.

Anche della grande strada trasversale che si incrociava con la precedente ad angolo retto si riconosce il tracciato che è in parte quello della strada oggi percorsa per raggiungere i cimiteri che si trovano a N. E. di Scheikh Abada. Per queste ragioni di viabilità il terreno è stato qui meno sconvolto che lungo la strada longitudinale ed è probabile perciò che, nonostante l'aspetto poco incoraggiante, lo stato di conservazione della strada sia ancora abbastanza buono.

II. — Porta dell'Ovest. Il sito di questa ricca e monumentale costruzione, una porta ad archi e colonne preceduta da un ampio piazzale con colonnati laterali che gli studiosi della spedizione di Bonaparte videro

ancora parzialmente in piedi, si riconosce anche oggi all'estremità occidentale della strada trasversale. La presenza di due colonne di granito ancora in piedi (fig. 65) e di numerosi altri tronchi di colonne affioranti dal terreno indica che lo scavo metterebbe certamente allo scoperto una parte considerevole del monumento permettendone un nuovo necessario studio e molto probabilmente una parziale ricostruzione. Dei numerosi capitelli in calcare di tipo corinzio che si incontrano fra le viuzze contigue del villaggio moderno, e che da soli potrebbero formare un interessante capitolo di studio, alcuni debbono avere appunto appartenuto alla nostra porta o al colonnato del piazzale che la precedeva verso il Nilo.

III. — Porta dell'Est e c. d. tempio d'Iside. Alla porta di cui sopra corrispondeva all'estremità opposta della strada trasversale un'altra porta monumentale, interamente crollata già al tempo della spedizione napoleonica ma di cui si vedono tuttora affiorare dal terreno numerose colonne di granito. Indizio promettente per lo scavo è che il terreno non sembra in questo punto sconvolto dall'opera dei *sebbakhin*. Poco prima di arrivare alla porta dell'est si incontrano colossali vestigia (basi, fusti di colonne e architravi in granito) di una costruzione che non appariva al tempo della visita degli studiosi napoleonici ma che furono messe allo scoperto dal Gayet. Il Gayet credette riconoscervi gli avanzi di un tempio d'Iside; ma in verità degli elementi caratteristici di un tempio qui non se ne riconosce nessuno, non solo ma appare chiaro dall'esame del terreno circostante che il Gayet deve essersi limitato a qualche saggio soltanto. Uno scavo regolare resta dunque ancora da fare e, data l'insolita grandiosità dei frammenti architettonici, questa località merita, nel quadro di un'ampia esplorazione delle rovine, particolare attenzione.

IV. — Abitazioni. È ancora possibile ad Antinoe l'esplorazione sistematica di un quartiere di case, laddove l'opera distruttrice per l'estrazione del *sebbakh* appare meno profonda e cioè preferibilmente nei quartieri alti del sud, non lontano dalla zona del teatro. Questa esplorazione non solo potrà fornire dati interessanti per lo studio delle abitazioni antinoiti ma, una volta esauriti i cumuli di rifiuti dei margini della città, sarà quella dalla quale potremo preferibilmente attenderci trovamenti di papiri.

V. — Necropoli. Nonostante la larga esplorazione fattane dal Gayet, ne esistono ancora ampie zone vergini sopratutto, sembra, presso i cimiteri moderni e presso il *kôm* di rifiuti di cui stiamo eseguendo lo scavo. Benchè molte di queste tombe siano povere e talvolta del tutto prive di suppellettili, i ritratti dipinti e le stoffe che molte altre di esse ànno restituito (pare che tuttora per mezzo di scavatori clandestini ne arrivino sul mercato antiquario) suggeriscono l'opportunità di una ulteriore, completa esplorazione.

Questi, rapidissimamente tracciati, i compiti di più immediato interesse che presenta un'esplorazione archeologica di Antinoe. Non ò bisogno di aggiungere che ad essi potremo vedersene aggiungere molti altri coll'inizio e il proseguire delle ricerche. Quel che importa è porsi al lavoro con saldo animo, senza abbandonarsi a chimerici ottimismi ma avendo presente che ogni scavo, purchè eseguito e studiato con rigoroso metodo, apporta un suo contributo alle nostre conoscenze archeologiche, il cui progresso non si realizza che con la somma di questi contributi.

Prima di terminare mi sia lecito ricordare quanto gli scavi di Antinoe debbano alle sempre vigili e amorose cure di Medea Norsa e specialmente all'appassionato interessamento del Prof. Mario Salmi, Preside delle Facoltà di Lettere della R. Università di Firenze, che intende dare ai lavori della missione nuovo impulso e più largo sviluppo.

A. Adriani.

RAPPORTO PRELIMINARE

DEGLI SCAVI DELLA MISSIONE FIORENTINA

NEL TEMPIO DI RAMESSESE II AD ANTINOE

DI

S. DONADONI.

Nel 1870 Giorgio Ebers, passando per Antinoe, notò per il primo due capitelli egiziani che davano i cartelli di Ramessese II : con l'aiuto di alcuni contadini altri quattro ne furono posti in evidenza, qualche altro frammento fu notato, e di un tempio faraonico nella città di Adriano si ebbe notizia (*ZÄS*, VIII, 24). Dieci anni dopo un altro viaggiatore, G. Freund (v. DIETRICHSON, *Antinoos*, p. 105 sgg.), notava di nuovo il tempio, e lo descriveva come provvisto di un cortile 6 × 4 colonne. Altre quattro colonne (quelle ancora in piedi nella attuale sala ipostila) erano anch'esse in evidenza. Con ogni verosimiglianza i *sebbakhin* avevano nel frattempo parzialmente sterrato la zona.

Il merito della prima esplorazione archeologica del complesso va comunque ad Al. Gayet. Venendo nel 1896 ad Antinoe per conto del Museo Guimet a raccogliere materiale che potesse servire allo studio della Iside Romana, non si lasciò sfuggire l'importanza del tempio di Ramessese. Ne cominciò dunque lo scavo, scoprendo la corte e ripulendo parte della sala ipostila. La relazione, pubblicata nelle *Annales du Musée Guimet*, XXXVI, 3e partie (1897), ne mette in luce l'importanza ed è accompagnata da 18 tavole, che danno le rappresentazioni ed i testi delle quattordici colonne scoperte del cortile, e di quattro di quelle della ipostila. Se bisogna rendere omaggio al Gayet, oltre che per il lavoro compiuto, per la sollecitudine con la quale ne ha dato notizia, si deve anche riconoscere che la stessa sollecitudine ha purtroppo nociuto così alla esattezza della edizione dei testi che alla maturità delle conclusioni.

Non è naturalmente il caso che qui si ovvii alle numerose sviste di lettura e di traduzione : alcuni punti di interesse più generale debbono però essere rettificati. Il tempio, secondo quanto dice il Gayet (p. 11), «avait ses murs et ses colonnes debout; l'édifice était intact à la toiture près; des bas-reliefs et des inscriptions tapissaient toutes les surfaces... Au devant, s'élévaient deux hautes tours prismatiques, deux pylônes, qui ont à peu près disparu. Au delà, une cour s'étend large de 60 mètres profonde de 90. Plus loin encore, s'ouvrait le sanctuaire, précédé de la salle des offertoires et entouré de diverses salles, distinguées aujourd'hui sous le nom de chambres du mystère...» Le condizioni di conservazione sono in realtà ben lontane da quelle descritte : distrutto completamente il pilone, scomparsi i muri, danneggiata o sparita più di una colonna. Per quel che si dice dalla sala ipostila in là non saprei nè acconsentire nè dissentire perchè la zona è ancora da scavare. Le proporzioni poi sono molto più modeste : 15 m. 37 × 39 m. 20 (compresa, in questa seconda cifra, la parte della sala ipostila scavata quest'anno). Anche per quanto riguarda le colonne (p. 19) varie inesattezze sono da segnalare. A parte il perfetto stato di conservazione, le colonne non sono di tipo «puramente lotiforme», bensì papiriforme. La loro circonferenza massima non è di 4 m. 25, ma di 4 m. 14, la loro altezza di 4 m. 33 e non 4 m. 25. L'intercolunnio poi è di 1 m. 42 e non di 3 m. 30, salvo quello centrale, che misura 2 m. 13 invece dei 4 m. 17 dati dal Gayet. Prima di lasciar di parlare dell'opera dell'archeologo francese, è da ricordare una sua singolare teoria, già del resto confutata nella magistrale opera del Kühn, *Antinoopolis*, 1913, p. 17. Il titolo di *Ḥnt Iwnw*, «signora di Eliopoli» che portano due dee su due colonne del tempio è letto dal Gayet *Henti-nou-Ân*, un nome che egli raccosta subito a quello di Antinoo. E, facendo un passo avanti, propone che Adriano abbia scelto la futura Antinoe come città-monumento per il giovane amato soltanto «afin d'assurer à son favori la protection des divinités d'Héliopolis (*sc.* Iousaâs et Hathor *Henti-nou-Ân*), sans se soucier un instant de consacrer la place d'où Antinoüs se serait précipité dans le Nil». Agli argomenti linguistici e storici che a tale teoria oppone il Kühn non c'è da aggiungere che un punto : il Gayet ha letto il titolo delle due dee contro il senso della scrittura, e in più ha creduto segni geroglifici due scalfitture della pietra.

A parte queste imperfezioni, che si possono facilmente correggere, il lavoro del Gayet resta ancora interessante. Le successive spedizioni archeologiche ad Antinoe ebbero interessi specificamente greco-romani, e il tempio non fu più toccato. Il Johnson si limitò a pubblicarne alcune fotografie nel *JEA*, I (1914), p. 168 sgg. La nostra stessa missione ha lavorato altrove fino a quest'anno. Alla decisione di esplorare regolarmente la città antica si deve la risoluzione di riprendere il lavoro nel tempio dopo più di quarant'anni. Come un omaggio alla preistoria faraonica della città romana d'Egitto, e come l'assolvimento di un dovere archeologico verso un monumento ancora solo a metà scoperto.

Così la corte interna come la sala ipostila non erano state scavate fino al pavimento originario : le basi delle colonne erano coperte, e uno strato di terra, di varia altezza a seconda dei vari punti, non permetteva di capire chiaramente in quale relazione fossero queste due parti del tempio. Si è cominciato perciò col liberare i tamburi sui quali poggiavano le colonne dell'ingresso, per avere con sicurezza un indizio circa il livello antico, e si è poi proceduto a tale livello verso Est (N. E. astronomico : il tempio è orientato per gli spigoli, su di un asse S. O. — N. E.), fino all'altezza della 6ª colonna del fianco, scoprendo una zona sensibilmente quadrata, di circa 15 metri di lato. Gli intercolunni della fila dietro il pilone sono stati completamente ripuliti e sono state così poste in evidenza le basi in calcare bianco delle colonne, che hanno una circonferenza massima di 5 m. 84 al centro, minima di 5 m. 57 in alto e in basso. Esse sono soltanto poggiate sul pavimento, e, come spesso nei templi ramessidi, una fascia geroglifica le adorna, che dà i vari nomi di Amenofte. La zona su cui poggiano le colonne è lastricata con piccoli blocchi di calcare bianco di 0 m. 50 × 0 m. 25 × 0 m. 20, posti in file parallele, in modo che gli spigoli di ogni elemento tocchino quelli dei circostanti. Poche sono le soluzioni di continuità in tale pavimentazione (ad eccezione dell'intercolunnio centrale) ma purtroppo ad assai lieve distanza dalle colonne essa si arresta dalla parte del cortile, per riapparire solo sporadicamente. Da questo lavoro non ci si potevano attendere grandi cose : il cortile è per definizione vuoto. Si sono però trovati i rocchi caduti delle colonne del lato Sud che corrispondono alla 5ª e alla 6ª ancora in piedi nel lato opposto e capitelli spezzati, che, protetti dalla terra, meglio che non

quelli ancora *in situ* conservano la forma e le dimensioni, sia del capitello vero e proprio sia del dado che gli sovrasta. Le colonne portano figurate scene analoghe a quelle già note, in cui il re fa l'offerta a varie divinità; i capitelli sono fregiati dei cartelli di Amenofte, mentre il dado dà quelli di Ramessese II. Sterrata la corte, si è passati ad esplorare la parte ancora coperta dalla terra nella quale speravamo si potessero trovare i resti del pilone. Vari frammenti architettonici cristiani (colonne, capitelli, basi) sono stati trovati fra la terra : ma lo scavo, per quanto condotto con criteri stratigrafici, non ha messo in luce che vaghe e assai sporadiche tracce di muri, cosicchè nessuna indicazione di pianta si è potuta ricavare relativa a questa tardiva costruzione. Calando ancora, si è messa allo scoperto una ampia zona davanti al filare Ovest delle colonne. A 1 m. 50 dalle basi il pavimento cessa, per ricominciare dopo un tratto di 4 m. 48. Seguendo la linea di limite delle due pavimentazioni è stato facile tracciare due rettangoli di 4 m. 48 × 13 metri divisi all'altezza dell'intercolunnio centrale da una zona larga 2 m. 46 che rappresentano molto chiaramente i due torrioni del pilone. Tracce delle fondazioni restano, degli stessi piccoli blocchi che servono per la pavimentazione del colonnato del cortile, ma dell'alzato tutto è scomparso, a eccezione, pare, di alcune pietre del primo filare all'estremo Nord della facciata. Come le due torri laterali, anche la porta è del tutto distrutta. Sulla zona destinata all'ingresso erano caduti, coprendola, grossi blocchi dello spessore di o m. 50 circa, che ne formavano la copertura, le cui facce inferiori recavano tracce di pittura azzurra, sulla quale si scorgevano ancor più vaghi resti di stelle in giallo. Alcuni grossi blocchi trovati poco più in là, sul piazzale antistante, provengono dal pilone : quasi tutti dalla cornice, che sottende una corda di o m. 44; essi contengono una serie di coppie di piume ai lati del disco solare, che dovevano sovrastare ad altrettanti cartelli reali incisi sulla parete esterna. Un blocco però proviene dall'angolo esterno Sud, e mostra il caratteristico tôro, e offre un criterio per valutare la pendenza dei muri delle torri. Probabilmente dal pilone proviene anche un blocco che reca scolpita una testa di profilo, davanti alla quale è la parte superiore di uno scettro *wȝś* : verisimilmente si tratta di una divinità seduta. Un ultimo blocco notevole infine è stato trovato all'estremità interna Nord, e reca scolpito e dipinto il resto di

una scena di purificazione del sovrano da parte di due divinità (Horo e Thot : non ne restano che le mani).

Il piazzale davanti al pilone non è stato ancora completamente scavato : non si può dire perciò per quanto si estenda. La distanza massima che finora si può indicare è di 7 metri circa; ma probabilmente la cifra dovrà essere aumentata. Esso è pavimentato in modo diverso dal cortile, con lastre di calcare sottili e di grande superficie, di 1 m. 45 × o m. 78, poste in modo che i lati lunghi siano paralleli alla base del pilone, e disposte in guisa che il punto di contatto di due lastre cada a metà del lato di una lastra della fila successiva. Mentre poi i blocchi del pavimento del cortile poggiano direttamente sulla sabbia, qui le lastre sono collocate su uno strato di malta. Tale pavimento copre il piazzale davanti al tempio, ed è adoperato anche per il passaggio fra le due torri del pilone, e arriva, assai mal conservato, fino all'intercolunnio centrale. Esso è interrotto soltanto dalla soglia della porta, costituita da un blocco parallelepipedo in calcare più resistente, che offre una superficie di 1 m. 95 × o m. 43, e che si alza sul livello del pavimento per o m. 08. Le differenze tecniche fra i due sistemi di pavimentazione (interno ed esterno) corrispondono a una differenza temporale; e mentre la prima risale all'epoca della costruzione dell'edificio, come prova il fatto che essa prosegue sotto le basi delle colonne, la seconda deve probabilmente essere attribuita all'età romana, senza comunque poter risalire più su che all'età tolemaica. Alla stessa epoca risalgono verosimilmente due grosse basi sagomate poste alle estremità Nord e Sud del pilone. Esse distano dal muro 1 m. 05, sono alte o m. 75 lunghe 1 m. 70 larghe 1 m. 40, e costituiscono uno zoccolo per un monumento a base circa quadrata, poichè la parte verso la facciata del tempio è immaginata come faciente parte di un muro che arriva al pilone un poco prima dell'angolo, e — pare — all'altezza del muro perimetrale del tempio, che si innesta nel pilone dal lato opposto. Di tali muretti, che queste basi congiungevano all'edificio, non resta più pietra : ma resta nel pavimento una soluzione di continuità che pone in relazione cronologica le due basi e il pavimento. Allo stesso rimaneggiamento della zona prospiciente alla facciata vanno forse attribuiti due pilastrini alti o m. 57, a sezione pressappoco circolare, rastremati verso l'alto, con una circonferenza media di 1 m. 50, posti davanti alla porta. Quello a Nord

presenta nella parte posteriore una profonda incisione ad angolo retto cui corrisponde una analoga, ma solo per metà dello spessore, in quello a Sud. L'uso pratico di queste due incisioni non saprei per ora definire; forse servivano per far scorrere un palo di chiusura, che avrebbe potuto entrare nello spessore del muro a passaggio libero, scivolare sulla incisione del pilastrino Nord per arrestarsi sulla mezza incisione di quello Sud a passaggio chiuso. Immediatamente a fianco dell'ingresso, una zona addossata al pilone presenta, sulla pavimentazione in calcare, una seconda pavimentazione in alabastro, attorno alla quale si notano tracce di un muro in piccoli blocchi, dello spessore di o m. 33 all'angolo S. O., dove è conservato ancora in parte. Tale zona fiancheggia il pilone per 5 m. 94, con una larghezza di 2 m. 85, e sono da notare tre orifizi circolari del diametro di o m. 23, interrati e coperti con tappi d'alabastro (soltanto due dei quali conservati) a livello con il resto del pavimento. A Nord si ha un piccolo recinto simile che arriva fino alla base sagomata, e in cui si è rinvenuta la metà di una vaschetta in calcare (non *in situ*). La muraglia del pilone era stata qui rivestita di sottili lastre di calcare di uno spessore di o m. o4 di cui restano le vestigia. La disposizione di questi due ambienti rispetto al pavimento e alla base mostra chiaramente che bisogna considerarli posteriori al primo restauro di epoca greco-romana (è inutile, per il momento, cercar di chiudere in una cronologia troppo precisa questa tardiva attività edilizia attorno al tempio); e quanto al loro significato, credo assai probabile l'ipotesi che si tratti di due camerette, o forse semplicemente due recinti, destinati alle abluzioni di chi volesse entrare nel tempio.

Note le caratteristiche del piazzale dinanzi al tempio, noti i resti del pilone e gli elementi di tre lati del cortile, ci siamo spinti più avanti per vedere come fosse costituito il quarto lato (Est) di quest'ultimo. Uno scavo regolare su tutta la fronte non era possibile per la gran quantità di architravi caduti, inscritti con i cartelli di Ramessese II e qualche breve titolo araldico, che non potevamo spostare. Due trincee di saggio sono state perciò scavate, che proseguissero secondo l'asse del tempio prendendo come livello il pavimento del cortile : una è stata tracciata dalla 6ª colonna Nord, l'altra in una zona abbastanza centrale nella quale gli architravi caduti non erano troppo vicino gli uni agli altri. Tutte e due hanno fornito

dati interessanti. Alla distanza di 1 m. 65 (la distanza circa di un intercolunnio del cortile) dalla base della 6ª colonna è apparsa un'altra base, delle consuete dimensioni e con la consueta iscrizione di Amenofte, ma collocata al livello superiore. Un gradino rappresenta il dislivello, e la base ne è collocata sul margine estremo. Proseguendo la trincea, un'altra base veniva trovata, che portava il numero delle colonne della fiancata a otto : sei al livello inferiore, due a quello superiore. Allargando la trincea verso l'interno, all'altezza delle due ultime basi scoperte, un'altra base allineata con la seconda colonna della facciata e la ottava del lato, mostrava chiaramente come dovesse essere immaginata la corte : un piano 6 m. × 6 m., con una terrazza in fondo al lato Est, a due file di colonne. Una terza base era in seguito infatti identificata, allineata con la ottava colonna della fiancata, e la seconda Sud della facciata.

La trincea scavata al centro del piazzale mostrava invece i tre scalini che permettevano di superare il dislivello. Essi sono formati di piccoli blocchi di calcare (o m. 48 × o m. 25 × o m. 20), e sono notevolmente ripidi : l'altezza di ognuno è di o m. 20, per una larghezza di o m. 27. Il saggio, assai stretto, non permette ancora di dire se tale scalinata si prolungasse per tutto il lato, o si limitasse a una zona centrale, o se addirittura non si tratti qui di una vera scalinata, ma dei resti di una rampa parzialmente distrutta. Notevole in questa parte del cortile il grande numero di architravi ritrovati, di grandi dimensioni (3 m. 20 × o m. 90 × o m. 90) e spesso in assai buono stato di conservazione, anche per quanto riguarda la policromia delle iscrizioni. I testi non è qui il caso di pubblicare; nè hanno d'altronde particolare interesse. Più notevole il trovamento, fra la settima e la ottava colonna, di una statua colossale di cinocefalo. Essa è alta 1 m. 60, e fa corpo con una base rettangolare ad angoli smussati, sulla quale erano iscritti i nomi del re dedicante. Tracce di policromia sono conservate : dipinto in azzurro il corpo, in rosso la criniera. Tutta la parte anteriore della statua è però andata distrutta. Se ne può comunque stabilire l'attitudine, che era con le mani sulle ginocchia (e non in gesto di adorazione); più che con il culto solare, in questa zona così vicina ad Ermopoli, essa deve essere connessa con il culto di Thot.

Dietro la doppia fila di colonne, alla distanza circa di un intercolunnio, si sono posti in evidenza alcuni grossi blocchi, in uno dei quali è chiaramente visibile la figura del re, seguito dal suo *K3* (del quale restano solo tracce), che fa l'offerta del vino ad Ammone. L'inizio della cornice, nella parte superiore, prova che tale blocco apparteneva all'ultimo filare di un muro, che circa a quel punto separava il cortile dalla sala ipostila. In tale zona però lo scavo non è stato portato fino in fondo per mancanza di tempo, e perciò le fondazioni di questo muro di divisione non sono per il momento accertate, nè nelle dimensioni nè nella posizione precisa. Dietro si stende la sala ipostila. Tre colonne della prima fila erano in piedi : anche esse sono alla distanza circa di un intercolunnio dal presunto muro. Il tipo ne è leggermente diverso da quello del cortile. Sono ancora colonne papiriformi, poggiate su una base a tamburo rigonfiato al centro : ma le proporzioni sono minori, e cambiato è il tipo della decorazione. Le colonne della navata centrale sono più alte delle laterali, e raggiungono ora 3 m. 55 d'altezza, con una circonferenza massima di 3 m. 41, in confronto di 2 m. 67 e 3 m. 17 delle laterali. In luogo della decorazione su tutta la superficie della colonna, come nel cortile, qui essa è limitata alla zona che guarda il passaggio centrale, e si riduce, nelle colonne laterali, a semplici iscrizioni senza personaggi. Il capitello è decorato con i nomi di Ramessese II (nel cortile sono quelli di Amenofte); il dado è — per ora — perso per tutte. Le basi di queste colonne, eguali nelle varie file, hanno una circonferenza massima di 4 m. 34, minima di 4 m. 12, e sono nello stesso calcare bianco di quelle del cortile; ma qui non portano nessuna iscrizione. La seconda fila conservava tre colonne ai tempi del Gayet : allargando la zona di scavo, e raggiungendo anche qui il pavimento antico, conservato solo in piccola parte fra le due prime file di colonne e analogo a quello della corte, due colonne del tipo basso sono state trovate stese a terra a Nord, e la posizione di una di esse era chiaramente indicata da una traccia di segmento di cerchio sul pavimento, dove doveva inserirsi la base. Vari frammenti di architravi sono stati trovati anche qui, e anche qui con buoni resti di policromia. Di una terza fila di colonne non c'è traccia, ma si è stati costretti ad immaginarla allorchè, all'altezza della fila centrale Sud e alla distanza di due intercolunni (5 m. 07) dalla seconda colonna si è trovata *in situ* una base

che prova l'esistenza di una quarta fila. Un muro, parte in piccoli blocchi squadrati e parte in terra cruda, forma alla brevissima distanza di 0 m. 21 dalla ultima base uno sfondo a questi resti : esso è naturalmente di epoca posteriore, e dovrà forse essere distrutto per proseguire l'esplorazione. Ci siamo però quest'anno arrestati a questo punto ad Est, e a Nord abbiamo profittato di un altro muro, ancora più tardo, che su quello si innesta ad angolo retto, ma a un livello più alto, e sotto il quale si perdono gli estremi delle due colonne cadute e di un architrave, per limitare lo scavo in quel senso. La tecnica di questo secondo muro, assai chiaramente definita (fondazioni in blocchi non squadrati, sui quali è posta una fila di mattoni cotti, e quindi mattoni crudi, con una caratteristica posizione a coltello e per isbieco a una certa altezza) e il suo essere sovrapposto a parti cadute del tempio offrirà un buon elemento per la determinazione di un *terminus post quem non* per la distruzione di questo, allorchè con altri esempi da Antinoe tale tecnica costruttiva sarà datata per la città. L'altro *terminus* sarà dato dai restauri greco-romani, dai resti di una finestra di bassa epoca, sulla quale è rappresentato frammentariamente un falco con disco solare ed ureo, trovata sul pavimento della sala ipostila, e — forse — da una iscrizione votiva di un certo Eraclide trovata nella zona della presunta camera di purificazione.

Riassumendo, gli scavi di quest'anno hanno mostrato per il tempio di Ramessese l'esistenza di un piazzale munumentale, hanno dato le dimensioni e la pianta del pilone, hanno chiarito il tipo del cortile. Per la ipostila si è stabilito che bisogna considerarvi almeno quattro file di colonne. Restano da vedere i lati della ipostila (possono essere a colonne, e si avrebbero così sei file come nel cortile — ma a rigore potrebbero offrire anche dei piccoli vani), lo spazio compreso fra le colonne laterali del cortile e i muri perimetrali, e la zona del sacrario. Questo contiamo di fare nella prossima campagna.

Alcune osservazioni molto interessanti si sono inoltre potute compiere sul lavoro. Fin dai primissimi giorni di scavo nella zona del pilone si sono trovati due blocchi in calcare, assai deteriorati, nei quali erano visibili i raggi di Atòn (in uno dei due esemplari le mani erano state martellate). L'esistenza di un tempio, o comunque di una costruzione, di Ekhnatòn ad Antinoe era stata segnalata dal Gayet, che nella campagna di scavo

del 1906 aveva trovato il nome del re su un blocco in un pozzo di saggio a 600 metri a Nord del tempio di Ramessese. Dallo stesso edificio potevano provenire anche i due pezzi. Poco dopo un terzo pezzo si rivelava stilisticamente affine ai primi due, anche se privo di ogni indicazione che potesse farlo attribuire con sicurezza ad Ekhnatòn; e quindi, nella stessa zona, spostandosi per necessità di lavoro il blocco sul quale erano i resti della scena della purificazione del re, si scopriva che una delle due facce perpendicolari al piano decorato portava una rappresentazione molto ben conservata del disco di Atòn, profondamente inciso nel calcare. L'ureo, collocato di faccia, portava al collo un *ʿnḫ*, e i raggi, a fascio, occupano la parte centrale della zona decorata, e sono incisi a livello molto meno profondo. A destra il blocco è deteriorato; a sinistra sussiste ancora parte della titolatura del re e del dio. Ancora più a Nord, un grande blocco con resti di iscrizione su una faccia, mostrava su un altro lato, destinato a restare affogato nella costruzione, un cartello reale martellato, seguito dalle consuete formule augurali. Un altro blocco, trovato sotto i resti del tetto caduto sul passaggio fra le due torri, mostrava la figura martellata del re — ridotta ormai a un vago profilo — in gesto di adorazione davanti a una tavola di offerta, sulla quale splende il disco solare. Nella metà Sud del pilone un altro blocco portava il nome di Atòn, e la rappresentazione (frammentaria) del disco. Se dal cortile nulla è venuto in luce, altri due bei frammenti di questa serie derivano dalla ipostila : la metà di un cartello reale di Ekhnatòn, e il frammento di un rilievo colorato, di fine fattura, che mostra la parte superiore della testa d'un re, con una corona e l'ureo : assai verisimilmente anche essa è un'opera dell'epoca ʿamârniana. La presenza di così numerosi frammenti non pertinenti al tempio ramesside invitava a un esame minuto delle parti ancora in piedi, e cioè delle colonne. Si è notato che tutte le colonne del cortile portano tracce di una profonda martellatura ricoperta di stucco. Lo strato ne è talvolta così alto che piccoli pezzi di pietra sono collocati nell'impasto per renderlo più solido (ultima colonna Nord della colonnata Ovest del cortile). Tale strato non si limita ai punti di connessione dei rocchi, ma si estende per lunghi tratti della superficie; e infine più di una volta i cartelli e le iscrizioni di Ramessese II sono incisi su questa stuccatura (e poi colorati). Nel tempio si trovano i cartelli di Amenofte, di Ramessese III, di Ramessese X : non c'è però nulla che autorizzi a pensare che ad uno di essi si debba questo delicato lavoro di restauro, fatto soprattutto a nome di un predecessore, quando essi stessi hanno inciso i loro nomi sulle colonne senza curarsi della decorazione precedente. È sicuro dunque che la stuccatura risale a Ramessese II, e che perciò le colonne non sono state tagliate apposta per il suo tempio. Un ulteriore esame ha mostrato che in ben cinque punti (una volta nella colonna a destra dell'ingresso, due volte nella ultima colonna a Nord dietro il pilone, due volte nella quinta colonna del portico del lato Nord) nella zona martellata si riconosceva visibilmente la figura di un disco solare. Credo legittimo ammettere che si tratti di Atòn, anche se non si vedono tracce nè dei raggi nè delle mani. La rappresentazione del disco sul blocco con i resti della scena di purificazione mostra assai chiaramente la differenza di profondità della incisione delle braccia rispetto al disco solare; e in una martellatura queste possono con molta facilità scomparire, mentre il sole, assai più inciso, resiste al lavoro dello scalpello. L'osservazione è possibile solo per tre colonne : ma estendere le conclusioni a tutte quelle del cortile è ragionevole, ove si tenga conto della stuccatura che su di esse è conservata. Anche le colonne, perciò, si può stabilire risalgano al tempo dei re eretici. Una ultima osservazione è però necessaria : uno dei due dischi incisi sulla ultima colonna Nord dietro il pilone mostra ancora chiaramente l'ureo. Esso non è collocato in basso, bensì nella parte superiore del sole, e con la testa verso il centro : il rocco della colonna è stato dunque capovolto oltre che martellato.

Niente di simile è stato osservato per le sei colonne note della sala ipostila. Invece un altro elemento era fornito dai resti delle fondazioni del pilone : moltissimi dei blocchetti ivi adoperati portano tracce o frammenti di decorazione. E uno dei blocchi del pavimento del colonnato del cortile mostra su un lato, originariamente nascosto, una rappresentazione di due flabelli fra i quali è un'insegna. Anche questo è materiale riadoperato. E nel breve tratto scoperto della scalinata che dalla parte bassa del cortile porta alla terrazza, due blocchi sono notevoli uno dei quali porta sulla faccia verticale due cartelli martellati, l'altro, su quello orizzontale, resti di una rappresentazione. Qui non ci si è neanche curati di nascondere le parti già adoperate.

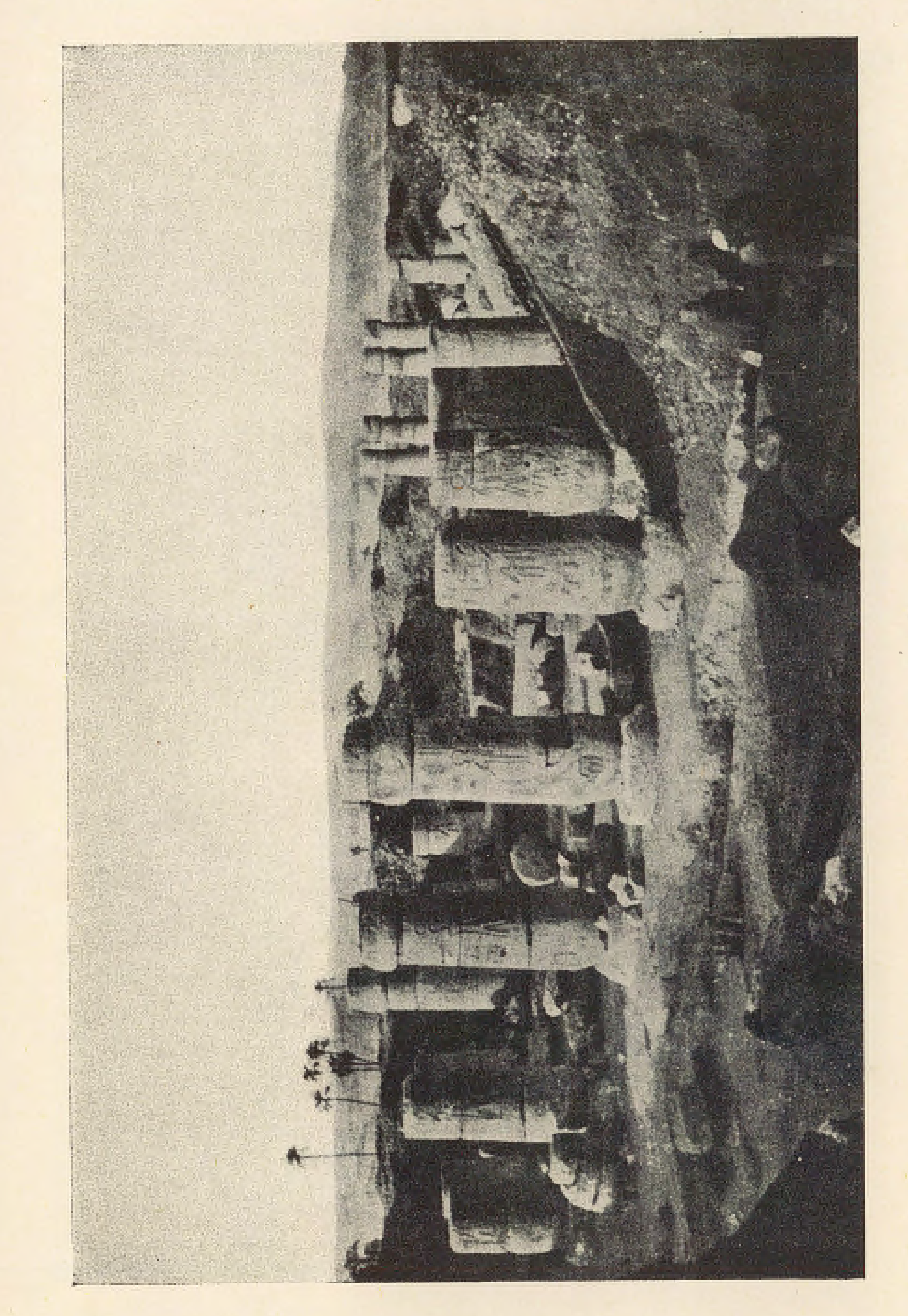
Oltre a questi, un altro fatto è da porre in evidenza. I blocchi di coronamento delle torri del pilone presentano dalla parte esterna la consueta cornice. Dalla parte interna sono invece assai spesso arrotondati e composti di quattro elementi semicircolari fascicolati. Nei casi in cui i pezzi sono meglio conservati si nota chiaramente che i due elementi semicircolari estremi sono stati tagliati in modo che ne resta solo una traccia, e che il blocco può essere affiancato ad un altro, ovviando così agli inconvenienti costruttivi che derivano dalla sua curvatura. Si è potuto stabilire che si è qui in presenza di vari frammenti di una colonna papiriforme colossale, composta di otto elementi verticali, ognuno dei quali è a sua volta suddiviso in quattro fusti. Un blocco mostra tracce della decorazione vegetale della base, in un punto cioè in cui la colonna ha il diametro massimo. Poichè il lato dell'ottagono iscritto è qui di o m. 76, il diametro deve essere di circa 2 metri. Un altro elemento di questa colonna non presenta la fascicolatura, ma anzi offre una superficie curva liscia, sulla quale sono resti di decorazione, con una rappresentazione di Atòn, fornito dei consueti raggi terminanti in mani. Un blocco enorme, infine, dà i resti del capitello : due linee incise sulla parte inferiore e incrociantisi ad angolo retto ne mostrano il centro. Un elemento inutilizzabile per le misure, poichè non sappiamo quale fosse la posizione del blocco nel capitello; ma che permette però, mostrando che ci sono due elementi verticali per ogni quadrante della sezione della colonna, di provare che il numero di tali elementi deve essere fissato ad otto appunto. Si può perciò immaginare una colonna papiriforme, del diametro massimo di circa 2 metri, con i consueti elementi vegetali alla base, composta di otto fusti di papiro, ognuno dei quali è a sua volta suddiviso in quattro, e con zone adoperate per rappresentazioni, come un cartello appeso alla colonna. Il tipo è noto per Tell el ʿAmârna e ne sono state date descrizioni che sembrano fatte sul nostro esemplare (Jéquier, *Man. Arch. Eg.*, p. 217). L'altezza, che corrisponde in genere a tre o quattro diametri, può essere valutata in questo caso a circa 7 metri.

Tralasciando qualche altro particolare, si può terminare qui la descrizione di quel che ha messo in luce il nostro scavo. Trarne conclusione è ancora prematuro; e anche uno studio approfondito, così dei testi come del posto occupato dal nostro nella serie dei templi ramessidi, come della

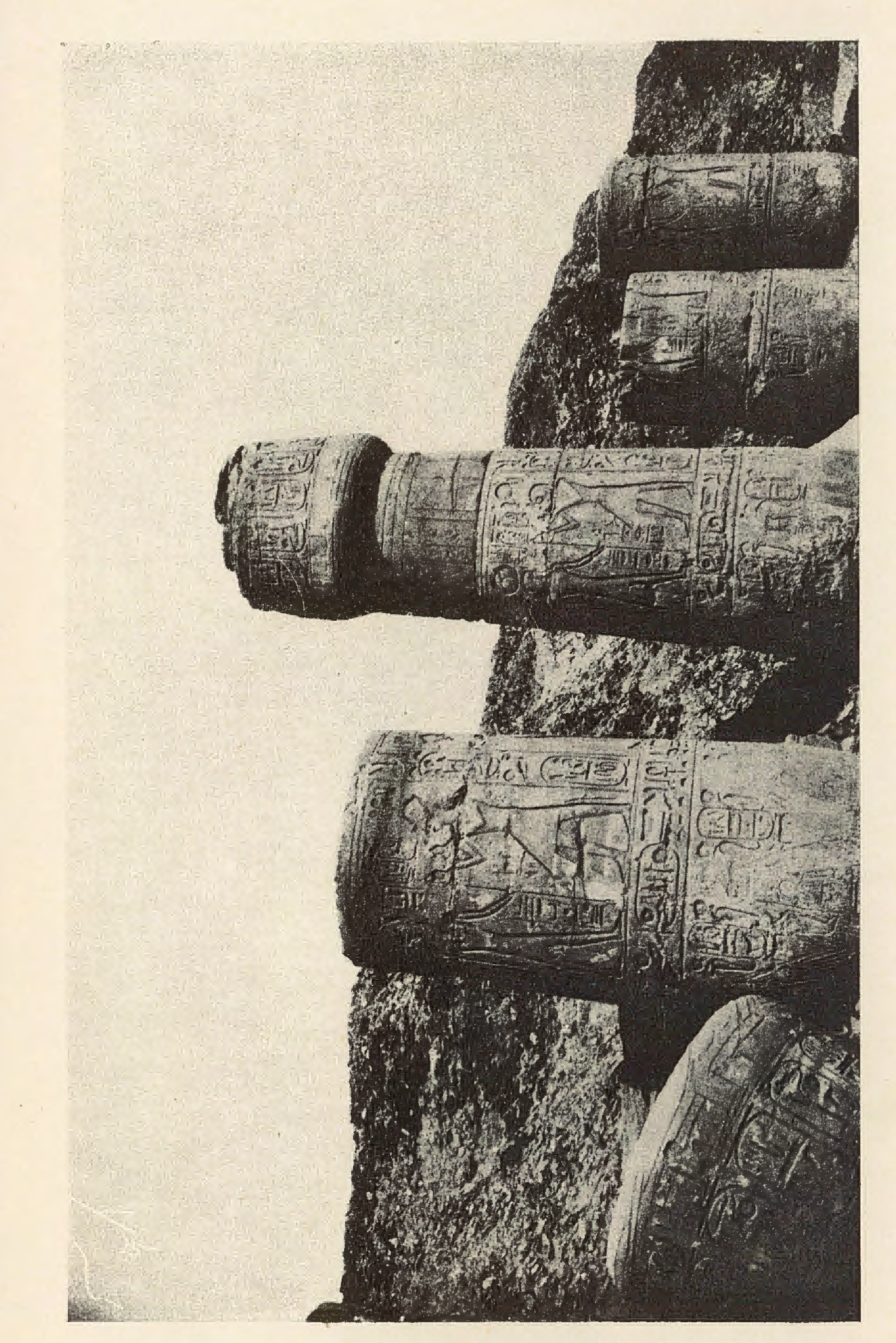
storia della costruzione, va rimandata a lavoro finito, e sarà oggetto di più che una sommaria relazione come è questa. Mi sia permesso però suggerire fin da adesso una ipotesi che si affaccia verisimile circa la storia della edificazione. I numerosi frammenti da attribuire ad Ekhnatòn, così i colossali come quelli molto minuti, per opposte ed egualmente valide ragioni, fanno pensare che un santuario di Atòn dovesse levarsi sul posto dell'attuale tempio di Ramessese II. Le colonne, ancora atoniane, potrebbero far sorgere l'ipotesi che il tempio originario sia stato solo rimaneggiato in seguito. Osservando però che uno dei rocchi delle colonne è stato, come si è visto, capovolto, l'idea deve essere scartata. Ammettendo dunque che Ekhnatòn abbia edificato un santuario ad Antinoe, e sul posto dell'attuale tempio, bisogna credere che al tramonto del periodo dei re eretici ci si fosse affrettati a distruggerlo, lasciando quindi sul posto il materiale di costruzione. Tornato con Ramessese II l'Egitto a un periodo di grande attività edilizia, l'ammasso delle rovine sarebbe stato sfruttato per la costruzione di un nuovo santuario. I blocchi furono martellati, o le iscrizioni nascoste entro le muraglie, le colonne ricostruite e nuovamente decorate. L'enorme colonna la cui posizione e il cui significato originario non si possono per ora stabilire, fu messa a pezzi e adoperata per il coronamento del pilone.

Altro materiale e altri elementi di indagine ci darà certo il proseguimento del lavoro; e auguriamoci che al materiale architettonico se ne aggiunga di figurativo. Continuare i lavori in una zona così interessante per problemi è un dovere al quale ci sobbarcheremo di nuovo con entusiasmo nella prossima campagna.

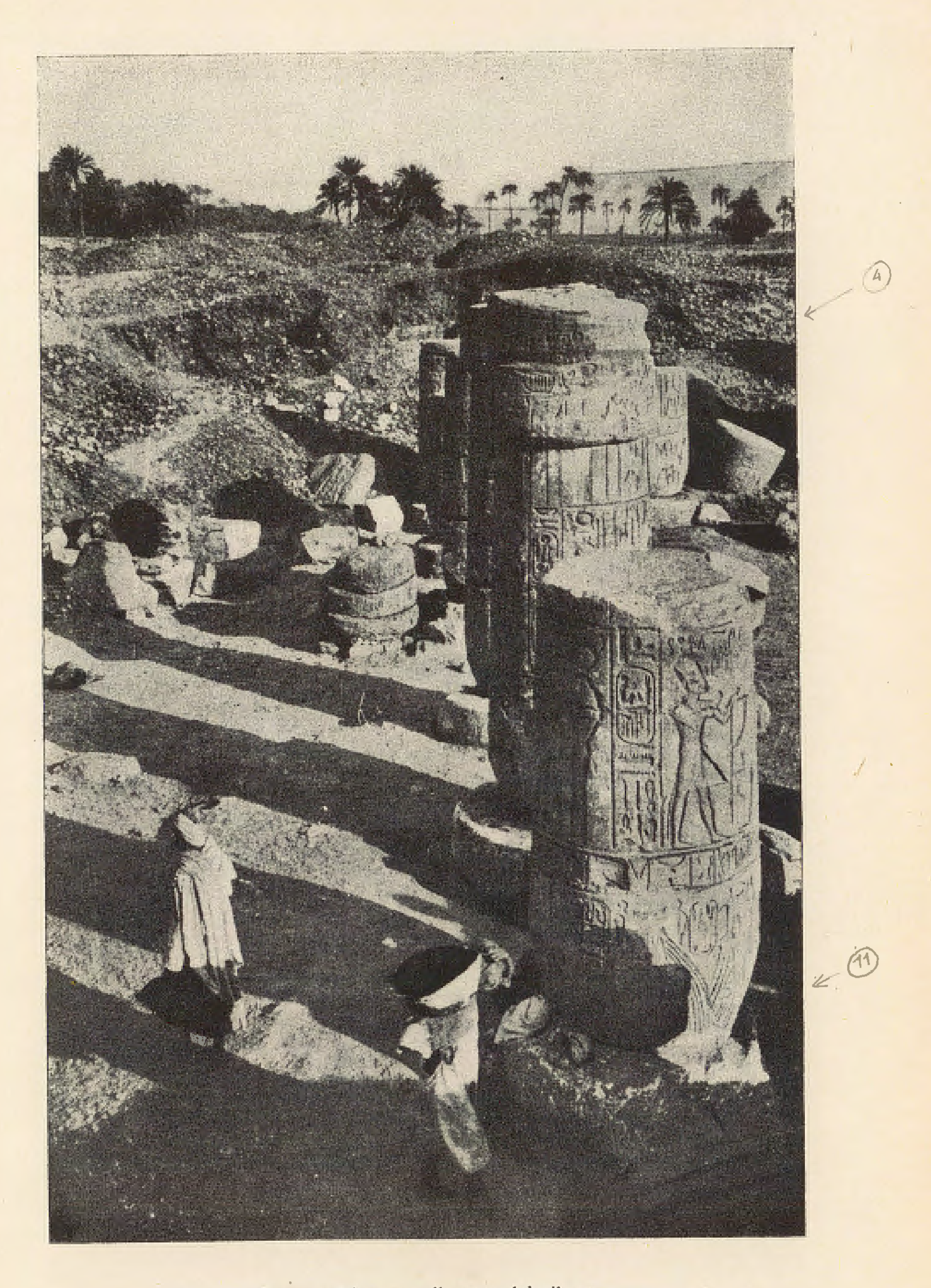
Sergio Donadoni.



Veduta del tempio dall'angolo S. O.



La colonnata ~~Est~~ Nord del cortile.



Durante il lavoro nella zona del pilone.



Colonna con tracce del disco sotto il cartello di Ramessese II.

Col. 7

RAPPORTO PRELIMINARE

DELLA

V^A CAMPAGNA DI SCAVO A MADĪNET MĀḌĪ

R. UNIVERSITÀ DI MILANO

DI

A. VOGLIANO.

Il compito dello scavo della V^a campagna di Madīnet Māḍī aveva prospettive poco brillanti. Occorreva ristabilire tutto il complesso monumentale della città sacra, nell'ultima fase della sua attività. Rimessi a nudo i due templi, faraonico-tolemaico (sud) e tolemaico (nord), e tutte le costruzioni comprese nella cinta del *temenos,* si doveva liberare dalla sabbia altissima la Via Processionale, fino al chiosco, situato a circa 120 metri, a sud del primo portale d'accesso al tempio Faraonico-Tolemaico. Questo compito era già stato affrontato nella campagna precedente (1938); ma il lavoro si era dovuto interrompere per un non breve tratto prima del chiosco. Ravvisato allora, mediante accorti assaggi, il carattere non monumentale di quest'ultima parte, che si poteva supporre munita di una semplice barriera marginale ai lati (e si era su per giù nel vero), lo scavo ulteriore venne rimandato all'attuale campagna.

Il tratto è stato rimesso completamente a nudo, non solo; ma si è anche allargato ai lati lo scavo dell'intera Via Processionale, per permettere di ridare ai monumenti la loro dignità. E con apposite barriere di sassi si è pure cercato di impedire che la sabbia possa di nuovo ricadere sui monumenti costeggianti la Via.

Il lavoro, come si prevedeva, è stato duro e, per facilitare lo scarico dei detriti, si è dovuto ricorrere alla misura, punto simpatica, di ricolmare il chiosco già scavato nella campagna precedente, in modo da permettere

alle due linee della *decauville,* disposte lungo l'asse della Via Processionale, di non assumere una pendenza troppo preoccupante.

Cedimenti di terreno hanno sconvolto in qualche punto il margine *est* della Via, turbando l'allineamento delle sfingi. Altri spostamenti sono dovuti ai copti, che, annidandosi nelle antiche case greco-romane, hanno aggiunto gradinate d'accesso, spostando, all'occorrenza, i monumenti. In epoca imprecisata una nuova modesta pavimentazione della Via Processionale si era sovrapposta all'antica, fatta con magnifiche pietre, ottimamente squadrate. Si era così abbassata l'elevazione dei monumenti marginali, che l'antico architetto greco dell'età tolemaica avrà sicuramente calcolata e voluta [1]. Ciò nonostante si è guadagnato un bel colpo d'occhio e la via, dal chiosco, raggiunge il vestibolo del tempio faraonico-tolemaico, superbamente decorata da leoni e da sfingi. Di queste, sei dovevano ripetere la fisionomia dei sovrani tolemaici (di quattro sole sono conservate le teste, sfuggite alla furia dei massacratori).

Le linee del chiosco rispondono assai bene alle costruzioni tolemaiche, che fronteggiano il tempio faraonico. Nell'attuale campagna si volevano liberare anche le pareti esterne del chiosco ad ovest e ad est, nell'intento di isolarlo completamente. A questo non si è arrivati che dal lato est (ai lati nord e sud si era provveduto lo scorso anno), con la prospettiva di un nuovo insabbiamento. Ma si doveva porre un limite alla campagna che già troppo si era prolungata! Ed a malincuore si è rinunciato a continuare lo scavo a sud del chiosco. Qui dobbiamo attendervi la prosecuzione della Via Processionale, come s'intuisce dalle fotografie aeree della zona. E, data la sontuosità della costruzione, ci si dovrebbe attendere, più a sud, la presenza di un secondo chiosco, come a Tebtynis.

L'esplorazione delle case era stata iniziata nella campagna precedente; ma era stata poi limitata a pochi ambienti, saggiati più che esplorati, lungo il margine ovest della Via Processionale. Erano del resto assai mal

[1] Non ho però ancora fatto ricerche negli abitati del bacino del Gharaq, prossimi a Madīnet Māḏī. Di recente, in occasione di una demolizione, mi è parso di notare ad Abu Gandīr un muro fatto con la stessa pietra giallognola di alcuni monumenti di Madīnet Māḏī. Ma la pietra potrebbe essere quella stessa del Gharaq, che è stata adoperata a Madīnet Māḏī.

ridotti. Quest'anno lo scavo è stato condotto a fondo e si sono scelte le costruzioni, che, dopo i primi assaggi, erano risultate particolarmente importanti ed in buono stato di conservazione. Un primo tentativo, in un gruppo di case ad est, all'altezza del tempio del Medio-Impero, era stato pochissimo redditizio. Si cercavano sopratutto papiri e non si trovarono che pochissimi frammenti di nessun conto. Anche una pittura copta, forse interessante, è stata ricuperata a frantumi. Ma se ne tenterà la ricostruzione. Anche la supellettile era scarsa. Quindi si smise, anche perchè si era constatato che le costruzioni importanti stanno al disotto e per poter distruggere le sopraelevazioni tardive, occorreva ottenere dal *Service des Antiquités* l'autorizzazione necessaria.

Si passò più a sud : in corrispondenza dell'ultimo tratto della Via Processionale. Qui sul margine ovest era apparsa une base rettangolare con gradini di accesso, che pare costituisse originariamente una specie di podio per il banditore (una base analoga le corrisponde al margine opposto della Via). Nell'isolare la prima base s'iniziò lo scavo di una trincea con andamento normale rispetto all'asse della strada, per raggiungere le costruzioni. Con sorpresa si dovette constatare che, almeno in questo punto, esse erano assai arretrate (si iniziavano a 25 metri dal margine stradale) in confronto di quelle del margine ovest. Al margine est si va delineando così una vera e propria piazza, che potrebbe fronteggiare un importante gruppo di edifici. Questi, per quanto manomessi dai copti, lasciano trasparire le antiche linee tolemaiche. La supellettile qui è stata particolarmente abbondante, per quanto limitata ai soliti oggetti di uso domestico ed alle consuete figurine in terracotta. Ma a noi premevano i papiri e la loro apparizione è stata salutata con un senso di soddisfazione. Ne sono stati trovati un pò dapertutto. Erano in genere ridotti male, ma i pezzi furono raccolti religiosamente e fu facile ricomporne parecchi. Si tratta di documenti del II° e III° secolo di Cristo. Sono petizioni, proteste che provengono da abitanti di paesi non sempre vicini. Ci si è domandati se per avventura non avesse qui la sua sede un msgistrato con giurisdizione non limitata all'antico luogo di Madīnet Māḏī. Certo meraviglia di trovare, per esempio, la protesta di un barcaiolo dell'Alto Egitto. Ma forse egli era venuto in collisione con un abitante di Narmouthis, la città greca oggi chiamata Madīnet Māḏī. Ma un ripostiglio di una cantina, doveva riserbarci

la lieta sorpresa della stagione. Qui è stato trovato un nucleo di testi, nella quasi totalità, letterari. Erano ridotti in frammenti, non per volontà umana, ma in seguito ai normali agenti naturali. Molti furono già ricomposti. Il criterio seguito dalla nostra Missione è di studiare immediatamente i frammenti e di combinarli. Si può quasi sempre giurare che nello stesso punto si troveranno i pezzi che si accompagnano agli altri. Per ora sono stati identificati i resti di nove libri dell'*Iliade.* Abbiamo inoltre *l'incipit* di 17 versi di un poeta che non è nè Esiodo nè Apollonio Rodio (vi figura la divisione strofica che conosciamo anche dai papiri di Esiodo). Si aggiungono i resti modesti di un componimento lirico ed una colonna di testo di prosa con sottoscrizione. Penserei ad un oratore, piuttosto che ad uno storico. Meno quest'ultimo, in minuscola, gli altri sono in bella maiuscola e stanno a cavaliere dell'era volgare. La scoperta è notevole perchè ci dà a sperare che, anche a Narmouthis, gli studi — diremo — profani, fossero in onore e non si avranno soltanto pratiche burocratiche di ufficio e querele fra sacerdoti, documentate a sazietà dagli ostraka, grandi, grandissimi o piccoli, ritrovati lo scorso anno in uno degli ambienti del temenos (se ne sono inventariati 1555).

I papiri manichei, sottratti dai *sebbākhīn* a Madīnet Māḍī, hanno già detto abbastanza sull'importanza acquistata da Narmouthis, forse anche come centro religioso nella bassa età.

Prima di chiudere la campagna, in prossimità delle pendici sud-orientali del Kôm di Madīnet Māḍī, ma in un tratto deserto, fu notato un cumulo di detriti. Frammenti di colonne rovesciate erano ancora visibili alla superficie. Un primo assaggio ha mostrato che in quel punto vi era stato un edificio monumentale. Potremmo pensare, dato il punto e l'orientamento, ad una delle porte della città. Se l'ipotesi cogliesse nel vero, avremo la porta dal lato sud-est, da raccordarsi ad un'arteria che raggiungeva da questa parte l'antica città. Sarebbe questo un bel punto di appoggio per istabilire le linee direttrici della topografia della città.

A quest'edificio monumentale erano state poi addossate costruzioni tardive, ad uso abitazione. Questo sta ad attestare che vi fu vita colà, anche nella bassa epoca. Il tratto oggi desertico, fra il Kôm di Madīnet Māḍī e le prime coltivazioni, lontane alcuni chilometri, doveva dunque permettere condizioni di vita, fiorente e rigogliosa, non più realizzate in seguito.

Un santuario (intorno al quale crebbe una città), dove convenivano, due volte all'anno, da tutte le parti dell'Arsinoite — l'odierno Faiyûm — pellegrini, a rendere omaggio alla *dea del raccolto,* non poteva essere concepito in un deserto.

Del resto cronache copte parlano della presenza, nella zona, di conventi, a poco a poco, abbandonati dall'invadenza delle sabbie incalzanti.

A questo fenomeno si sarà aggiunto l'abbassamento del livello delle acque per non rendere più possibile la vita colà.

Oggi si assiste al fenomeno opposto. Al margine delle coltivazioni, in tratti ancora desertici ieri, l'industria degli abitanti — fra i più poveri dell'Egitto — ha saputo tracciare dei canali. L'acqua scorre di nuovo e la plaga comincia a coprirsi di un velo di verde. Non è dubbio che fra qualche anno il terreno potrà divenire fecondo e le messi torneranno a biondeggiare sul piano.

*
* *

Da tempo perseguo il proposito di cercare presso i commercianti di antichità del Faiyûm testi epigrafici che possano essere, con qualche verosimiglianza, attribuiti a Madīnet Māḍī. Ricerche negli abitati non hanno dato per ora alcun frutto.

Com'è risaputo, delle dichiarazioni dei mercanti non va tenuto nessun conto. A giustificare la presenza nei loro depositi di pietre scritte essi si riferiscono sempre a località dove si scava e non si peritano di accusare di furto operai e guardiani compiacenti. Così da anni, nel Faiyûm, come del resto anche al Cairo, non si sente parlare che di antichità sottratte a Madīnet Māḍī. Oggi non sono più disposto ad accettare senz'altro tali dichiarazioni [1]. E così per esempio mi è estremamente dubbio che il titolo epigrafico venduto da un noto mercante di Madīnet el Faiyûm al Prof. Schmidt, e dato come proveniente da Madīnet Māḍī, venga proprio di là. Per ora

[1] Qualche anno fa mi fu presentata, al Cairo, una lastra di marmo, che si diceva proveniente da Memfi. Ma l'iscrizione, in greco, parlava di una dedica di un sodalizio di soldati di Alessandria, che difficilmente poteva immaginarsi altrove che ad Alessandria stessa. Tanto meno poteva credersi che la lastra fosse stata fatta passeggiare fino a Memfi, per il gusto di darle un titolo di nobiltà.

non sono riuscito a localizzare, nell'ambito della zona monumentale di Madīnet Māḍī, il sacello a cui l'iscrizione allude. E mi fa anche difficoltà la sua rozzezza, che contrasterebbe grossolanamente con la nobiltà delle costruzioni monumentali della città sacra di Madīnet Māḍī. Poteva trattarsi di un sacello al di fuori di questa? Non lo si può escludere, per quanto si pensi più facilmente che monumenti dedicati ai Tolemei dovessero trovare posto, di preferenza, accanto alle divinità tutelari della località. Sarà bene non ignorare che esistono nel Faiyûm altri campi di rovine, a portata di mano, dove in passato vennero eseguiti scavi, come a Karanis, a Bacchias ed in altre al margine occidentale del Faiyûm, come Theadelphia, Evhemeria, Philoteris, Dionysias, dove la vigilanza dei monumenti ha cominciato ad esercitarsi seriamente in questi ultimi tempi. E ad un passo da Madīnet el Faiyûm esistono le rovine dell'antica Crocodilopolis (Kîmân Fâris), aperte da ogni parte, dove mi pare che la vigilanza sia pressocchè impossibile.

Ma le mie visite ai mercanti non sono state infruttuose. Così per esempio ho trovato a Madīnet el Faiyûm una pietra assai interessante. I caratteri decisamente arcaici, avevano subito attratta la mia attenzione. Si tratta di una lastra di calcare alta o m. 33 e larga o m. 265, incisa assai leggermente in alcuni punti (a meno che questo non sia dovuto all'erosione della pietra). La lettura non offre difficoltà, meno nell'ultima linea, dove soccorre un titolo parallelo.

ΥΠΕΡΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥΤΟΥ
ΠΤΟΛΕΜ[ΑΙΟΥ]ΚΑ[Ι
ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ
ΒΕΡΕΝΙΚΗΣΤΗΣ
ΓΥΝ[ΑΙ]ΚΟ[Σ]ΚΑΙ
ΑΔΕΛΦΗΣΚΑΙΤΩΝ
ΤΕΚΝΩΝΟΙΕΝΚΡΟΚ[Ο
ΔΙΛΩΝΠΟΛΕΙΙΟΥΔ[ΑΙ
ΟΙΤΗΝΠΡΟΣΕΥΧΗ[Ν

I giudei di Crocodilopolis, la capitale dell'Arsinoite, chiamata in seguito Ἀρσινοιτῶν πόλις, ma che, nell'età tolemaica, conservò a lungo il nome di Crocodilopolis, l'odierna Madīnet el Faiyûm dedicano la loro sinagoga *alla salute di Tolemeo Evergete (I), di Berenice (II) e dei loro figli.* L'erezione

di tale sinagoga viene a cadere nel lasso di tempo, che intercede, fra una data posteriore al 245 av. Chr. ed il 221, anno della morte dell'Evergete.

Diciamo subito che la sinagoga di Crocodilopolis è nota da un testo rinvenuto a Tebtynis, ma che proviene da un cartonaggio di mummia (di coccodrillo) confezionato con materiali attinti ad un archivio di Kerkeosiris (Tebtynis Papyri n° 86).

Il testo rimonta alla fine del II° secolo av. Chr. e si riferisce con sicurezza a Crocodilopolis, ricordata nella 1° colonna assai mutilata del testo e, per associazione, dobbiamo ritenere che la menzione ripetuta nelle due colonne successive della πόλις non possa attribuirsi che a Crocodilopolis. Abbiamo una serie di proprietà ad oriente della πόλις, tra il margine di essa (περίστασις πόλεως) ed una Ἀργαΐτιδος διῶρυξ, non meglio identificata [(1)]. Nella serie di queste proprietà, figura la sinagoga degli ebrei, che copriva un appezzamento di terreno di quattro arure (così la nota interlineare aggiunta). La topografia dell'antica Crocodilopolis (gli odierni Kîmân Fâris) è stata rilevata dallo Schweinfurt; ma, per lo stato delle rovine, dove non furono mai fatti scavi sistematici, ma che vennero brutalmente saccheggiate dai *sebbākhīn*, la carta che egli ne ha tracciata, non può rappresentare che un punto di partenza.

Menzioni di ebrei del Faiyûm sono frequenti nei papiri. Ma è bene si rifletta che i testi papirologici del Faiyûm si riducono a ben poca cosa, ove si pensi che poche località furono esplorate e tutte superficialissimamente. Due ebrei residenti a Crocodilopolis figurano come attori in un contratto del 182 av. Chr. (Tebtynis Papyri III 817). Un testo rinvenuto a Magdola, ci parla di un'altra sinagoga, ad Alexandronesos, una piccola località della μερίς di Themiste, dove peraltro il numero degli ebrei doveva essere abbastanza cospicuo per giustificare l'esistenza di una sinagoga [(2)].

(1) Il canale è ricordato nei papiri anche come Ἀργαΐτις διῶρυξ Εὐεργέτου; parrebbe quindi una costruzione di Tolemeo Evergete I°. Kerkeosiris o forse l'intero distretto di Polemone stava a sud di questo canale, come annotano gli editori di Tebtynis Papyri II, p. 386, rimandando a Tebtynis Papiri I n° 164.

(2) L'intelligenza del testo, edito dapprima dai Jouguet e Lefebvre, in *Bull. corr. hellén.*, XXVII (1903), p. 199, è divenuta piena, in seguito allo studio che ne ha fatto Théodore Reinach, nei *Mélanges Nicole*, p. 451 sg. L'ultima edizione del testo figura in Guéraud, Ἐντεύξεις n° 30.

Così troviamo ebrei a Τρικωμία[1], a Sinnûris[2], a Qaṣr el Banât, a Evhemeria[3]. Abbiamo un nucleo compatto a Samaria località della μερίς di Polemone[4], che ancora più tardi aveva conservato integre le caratteristiche di individualità[5].

I papiri più antichi risalgono fino alla metà del III° secolo av. Chr. cioè a Evergete I°. A questa stessa data appartiene la nostra iscrizione di Crocodilopolis. Un'altra iscrizione ripete la consacrazione di una sinagoga a Schedia, pure sotto il regno di Tolemeo Evergete I°[6].

La coincidenza delle date, nei due titoli, è per me molto significativa. Essi sono anche redatti con un'unica formula e parrebbero scritti di concerto. Eppure Crocodilopolis dista da Schedia alcune centinaia di chilometri[7].

Tipica è in ambedue l'omissione del nome della divinità[8]. Io credo ravvisare nei due titoli di Crocodilopolis e di Schedia la consacrazione di un atto politico della dinastia regnante. L'elemento ebraico era già presente in Egitto dall'epoca della dominazione persiana. Questi colonizzatori ebrei,

---

Alexandronesos è una piccola località della μερίς di Themiste (Wessely, *Topographie du Fayoum*, Wien 1904, p. 33).

(1) Tebtynis Papyri III, 818 (174 av. Chr.) è ricordata con villaggi della μερίς di Themiste, cf. Tebtynis Papyri II, p. 405.

(2) Vedi Tebtynis Papyri II, 410 s. v. Ψενῦρις.

(3) Fayoum Town Papyri n° 123 (circa del 100 dopo Cristo). Qaṣr el Banât, è identificata dal Grenfell-Hunt con Εὐημερία (μερὶς di Themiste).

(4) Cf. Tebtynis Papyri III, 800, 873, 882, 1027. Forse si riferisce a Samaria il n° 793 (183 av. Chr.) di Tebtynis Papyri. La Σαμάρεια κώμη figura associata a Κερκεσῆφις nel III° secolo av. Chr. (cf. *B G U*, 94-96 (289 av. Chr.) : Κερκεσῆφιν ἤτοι Σαμάρειαν, cf. Tebtynis Papyri II, p. 383.

(5) Cf. Tebtynis Papyri III, 1 820.

(6) Trovata dal Botti e da lui pubblicata nel 4° fascicolo del *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie* (1902, p. 49), che si può comodamente leggere in *O G I*, 726 ed in Breccia, *Iscrizioni greche-latine* del Museo di Alessandria. Alla tavola III, 9 il Breccia ne ha dato anche un eccellente fac-simile.

(7) Le varianti sono insignificanti. Per l'inversione, nel titolo di Crocodilopolis, γυναικὸς καὶ ἀδελφῆς, cf. p. es. *O G I*, n° 65.

(8) In un'altra iscrizione si ha la consacrazione di una sinagoga ad Athribis (Benhâ), ma la dizione è lievemente diversa ed il dio viene qualificato come θεὸς ὕψιστος, cf. l'annotazione del Dittenberger in *O G I*, n° 96.

che troviamo nel Faiyûm, a fianco dei Macedoni, dei Greci e dei Persiani τῆς ἐπιγονῆς, saranno in parte i discendenti dei veterani, che avevano combattuto nelle file di Alessandro Magno, oppure quegli stessi venuti più tardi in Egitto, a sostenere in qualità di soldati, il prestigio della casa regnante, quando la Siria era caduta nelle mani dei primi Tolemei.

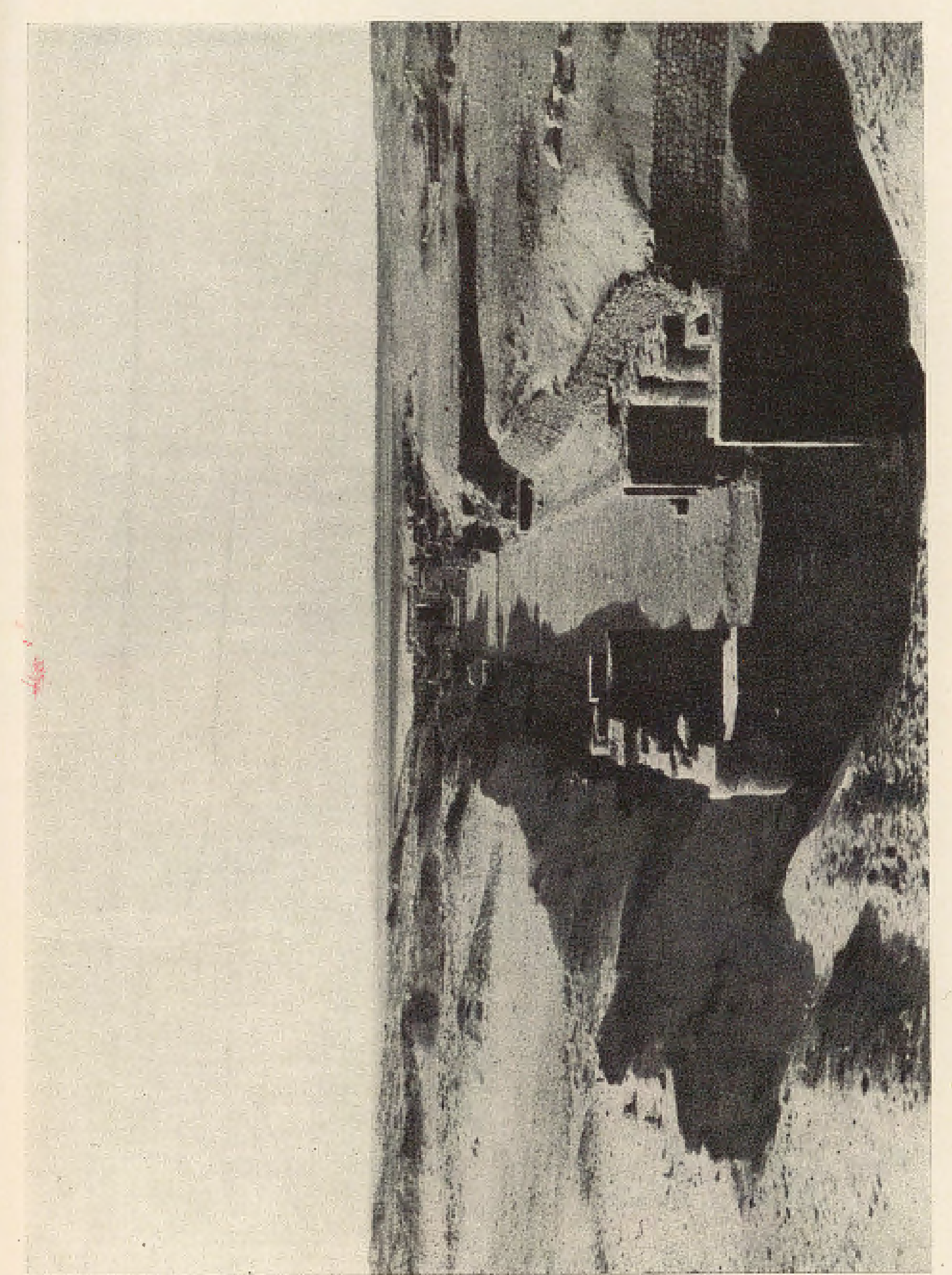
Gli ebrei d'Egitto non avevano allora la caratteristica di mercanti, che divenne la lora forza in seguito, ma erano dei semplici coloni. Erano stati eccellenti soldati ed i Tolemei, come prima i Persiani, in premio dei loro servizi, avevano saputo ricompensarli.

Forse è proprio Tolemeo Evergete I° che ha attribuito speciali diritti e, prima di tutto, riconosciuto la loro individualità. Non era questa una piccola concessione per un macedone ellenizzato.

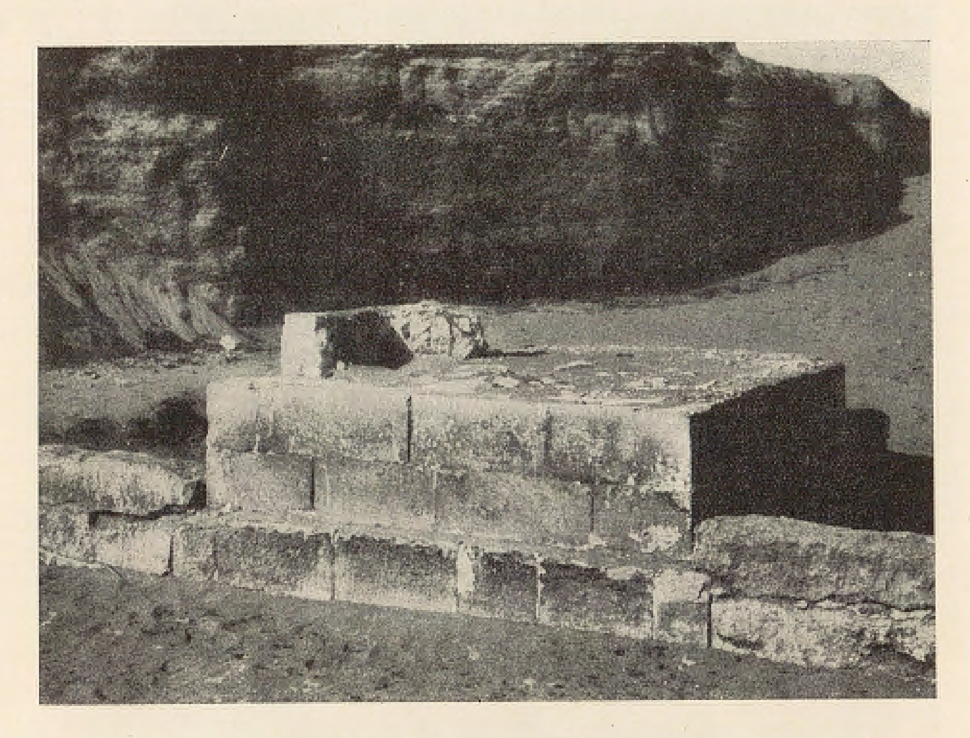
Accontentiamoci di fermare questo punto nella storia degli Ebrei d'Egitto, storia che è scarsamente illuminata dai documenti dell'età romana, dove si invocano i privilegi degli ebrei accordati loro dai sovrani tolemaici.

A. Vogliano.

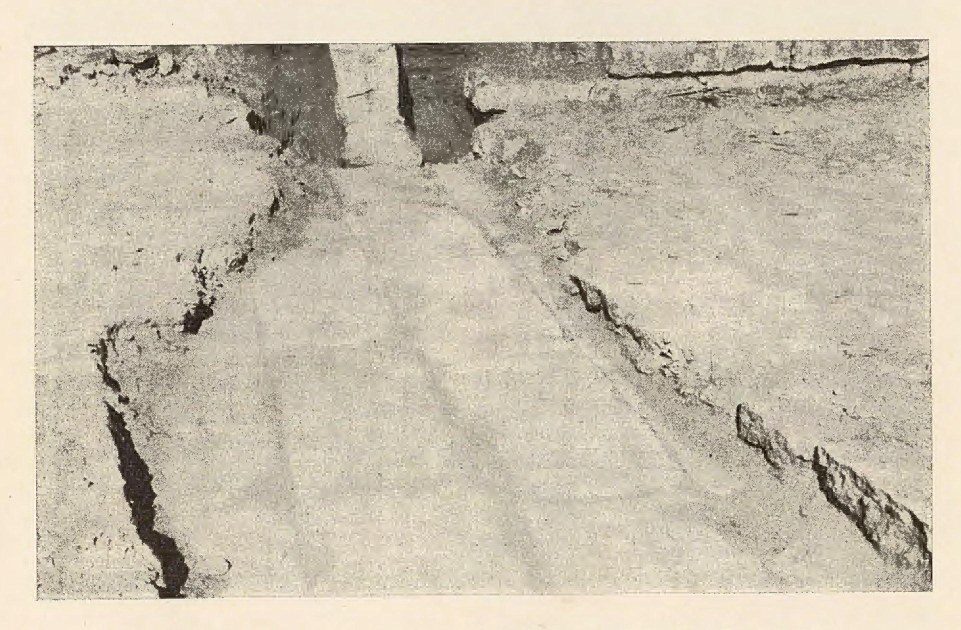
[*Aggiunta sulle bozze :* Dopo la menzione del papiro di Tebtynis, n° 817, andava allegato un papiro di Vienna dell'anno 72-73 d. Cr., che ricorda la colonia ebraica di Arsinoe, edito da K. Wessely in *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde*, vol. IV, p. 71 (Lipsia, Avenarios, 1905). Si deve pure ricordare un papiro da me trovato a Tebtynis e pubblicato dal bravo Ignazio Cazzaniga col titolo : *Torbidi giudaici nell'Egitto* in *Mélanges Boissac = Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves de l'Université libre de Bruxelles*, V, 1937, p. 159-167. Si tratta di un testo che probabilmente si riporta ad una vicenda giudiziaria fra Ebrei e Greci in una plaga che cadeva nella giurisdizione di Tebtynis durante il regno di Traiano. — A. V.]



Il *dromos* di Medinet Mâdi.



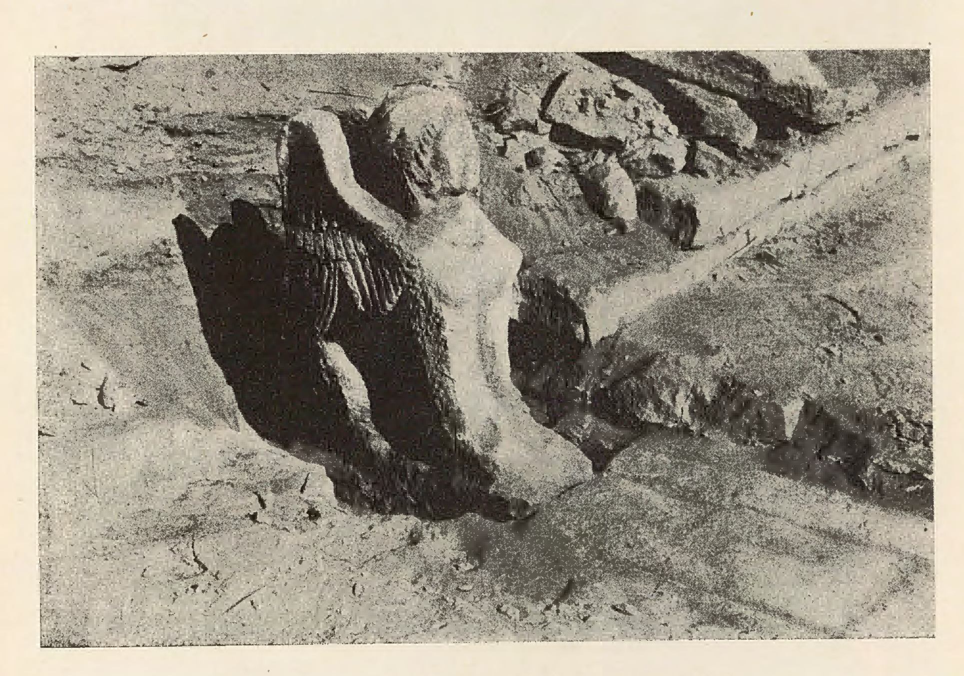
La base di destra del *dromos* di Medînet Mâdî.



La doppia pavimentazione del *dromos*, all'altezza delle due sfingi greche.



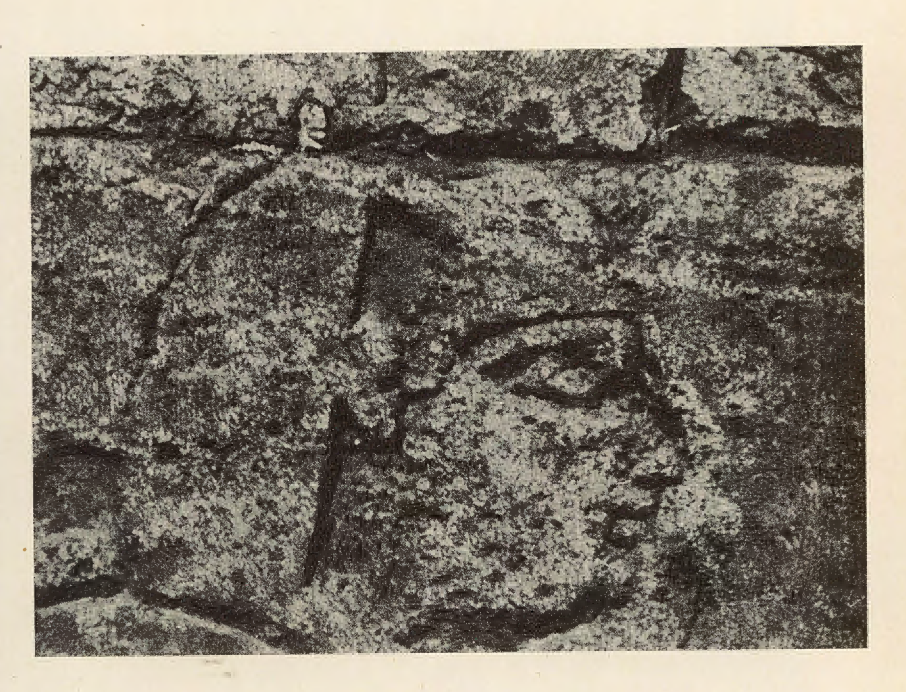
La sfinge greca di sinistra del *dromos* di Medînet Mâdî.



La sfinge greca di destra del *dromos* di Medînet Mâdî.



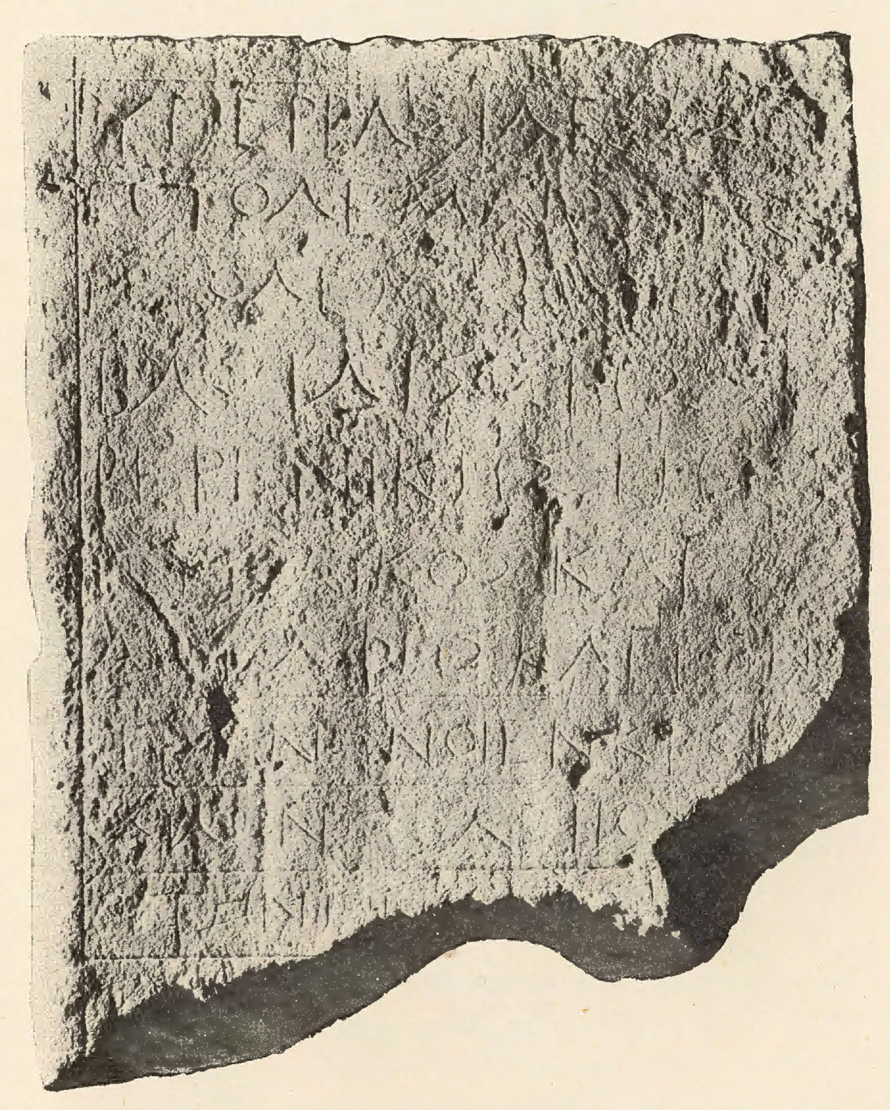
Il Sovrano Tolemaico (Tolemeo Evergete II°?) ricostruttore del Tempio di Medînet Mâdî, nella figurazione della parete interna di destra del Chiosco del *dromos* di Medînet Mâdî.



Particolare della testa del Sovrano (v. tav. precedente).



La prima delle sfingi di sinistra del *dromos* di Medînet Mâdî con la testa del Sovrano Tolemaico ricostruttore del tempio di Medînet Mâdî (una sfinge con la stessa testa, in proporzioni maggiori, figurava sulla base ancora esistente, a sinistra, prima del vestibolo del Tempio sud di Medînet Mâdî. [La testa della sfinge è conservata nelle Raccolte dei Musei del Castello Sforzesco di Milano. V. il *Catalogo della Raccolta Egiziana*, pubblicato a cura della Sovraintendenza di detti Musei nel 1938, al N° 8).]



La dedica della Sinagoga di Crocodilopolis.

A NEW SPEOS

FROM THE REIGN OF HATSHEPSUT

AND TUTHMOSIS III AT BENI-ḤASAN

BY

AHMED FAKHRY.

I.—Description [1] :

In Porter and Moss, *Topographical Bibliography for Lower and Middle Egypt,* p. 165, after speaking of the Speos Artemidos at Beni-Ḥasan, we read : "Rock stela. Tuthmosis III. Higher up same valley. Texts, Chabân, *Fouilles à Achmounêin,* in *Ann. du Serv.*, VIII, p. 223 (III)." This reference is to the following lines : "Une stèle en forme de naos, sculptée sur un rocher dans la montagne Arabique, à l'entrée de la vallée où se trouve le spéos de Béni-Hassan. Elle mesure 1 m. 60 de hauteur sur 0 m. 98 de largeur, et on y lit : à la partie supérieure la légende du disque solaire :

sur le montant droit : (⟵) ;

sur le montant gauche : (⟵) ."

I visited the place in April 1938 and found that this "rock-stela" is nothing else but a small speos (fig. 66) cut in the rock and whose *façade* and interior are covered with reliefs which, in many parts, preserve the ancient colours; the speos is also surrounded by some inscriptions cut

(1) Mr. R. Engelbach has been kind enough to read this paper and I am grateful for many useful suggestions from him. The drawings are made by M. Abd el-Ḥamid Sa'adallah Eff., ex-draughtsman in the Service des Antiquités.

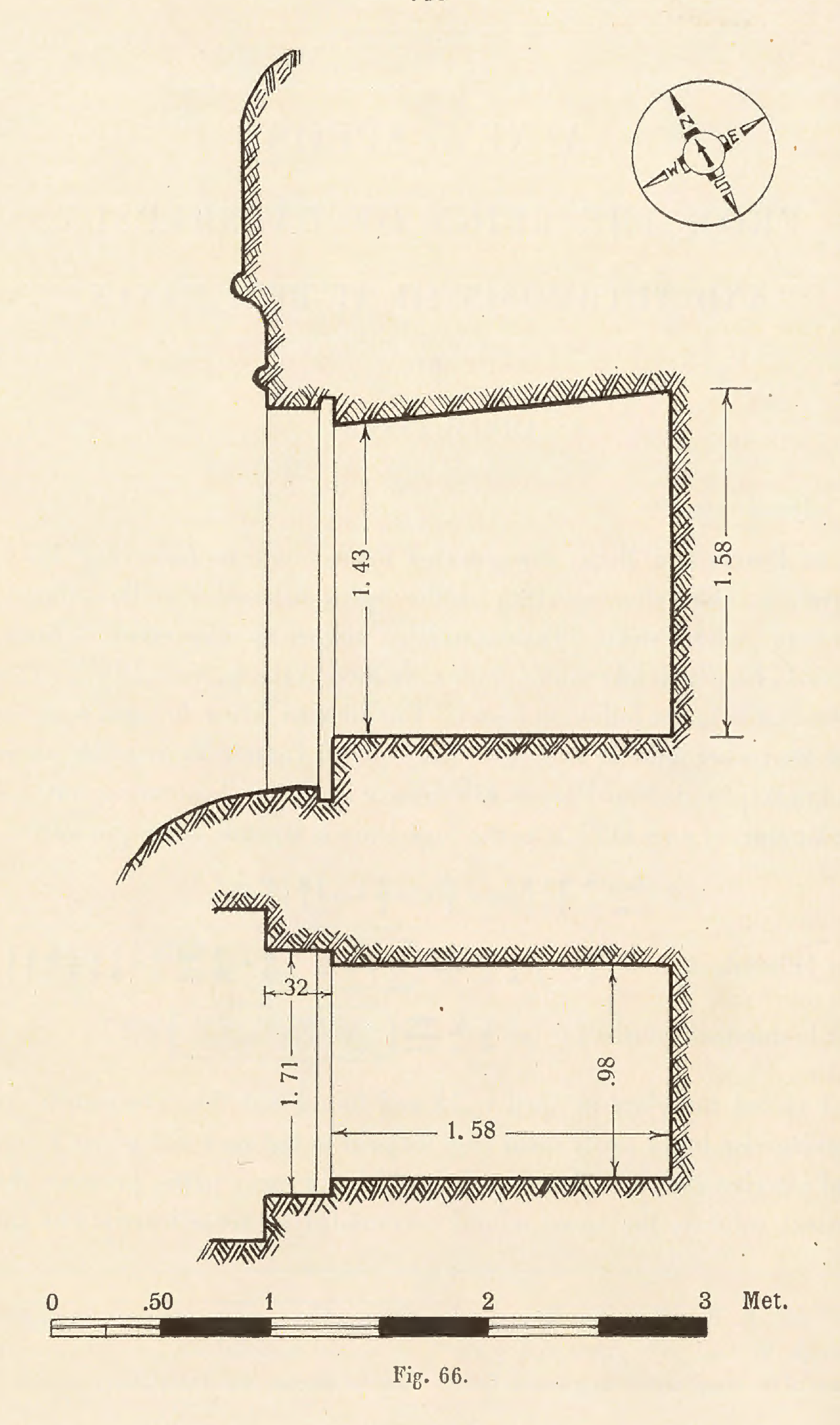


Fig. 66.

Fig. 67.

in the rock. Its position (see plan and elevation, fig. 66) is only about fifteen minutes from the Speos Artemidos and at the blind end of the same valley known to the inhabitants of the neighbourhood as Baṭn el-Baqara (pl. CXXXII, *a*). Though the place was pointed out thirty years ago, nobody seems to have cared to go to the end of the valley to see the "stela". The *façade* has the usual form (see pl. CXXXII, *b*) and its inscriptions are incised. Over the entrance (fig. 67) we read "the [Horus] of Beḥdet, the great god, variegated of feathers, may he give life".

The texts on both sides of the entrance are similar in arrangement. The cartouche of the left side is chiselled out and was undoubtedly that of Ḥatshepsut. The right side (fig. 68) is better preserved : "King of Upper and Lower Egypt, Lord of the Two lands, Menkheper-rēʿ, beloved of Pekhet, the great one, mistress of Set who resides in the holy place (necropolis)."

The inscriptions on the three walls of the shrine are in relief and were coloured. The monument was finished and had a door fixed to the entrance. The ceiling was painted and we can still distinguish traces of yellow stars on blue ground. The work is carefully done and can be compared with that of the big Speos or even of the monuments of this period at Thebes.

Right wall (fig. 69) :

Tuthmosis III is represented twice, once before Pekhet and the other before Khnûm Lord of Ḥer-ur. Pekhet's

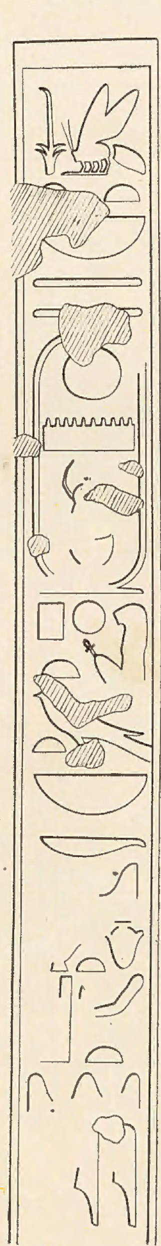


Fig. 68.

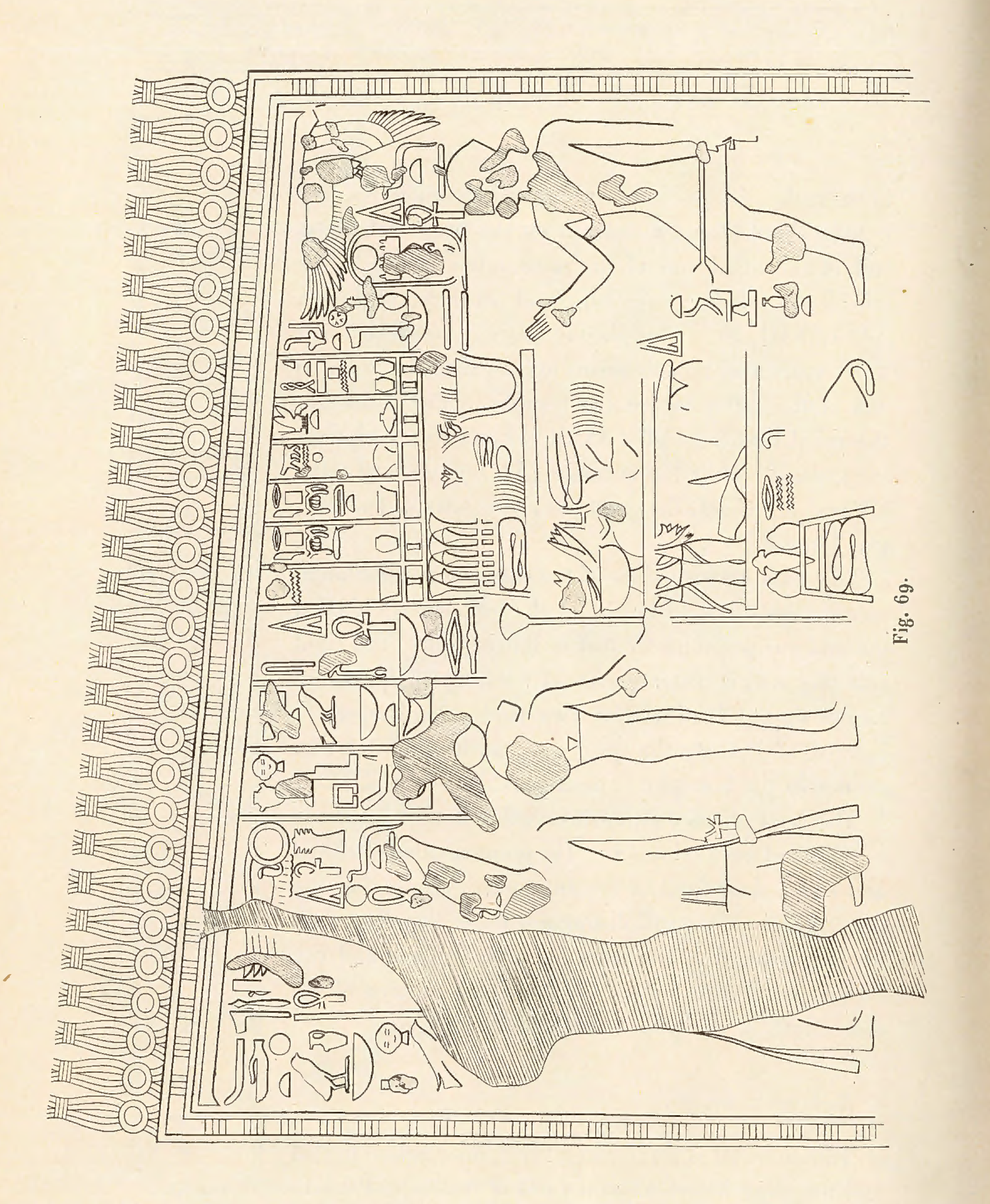


Fig. 69.

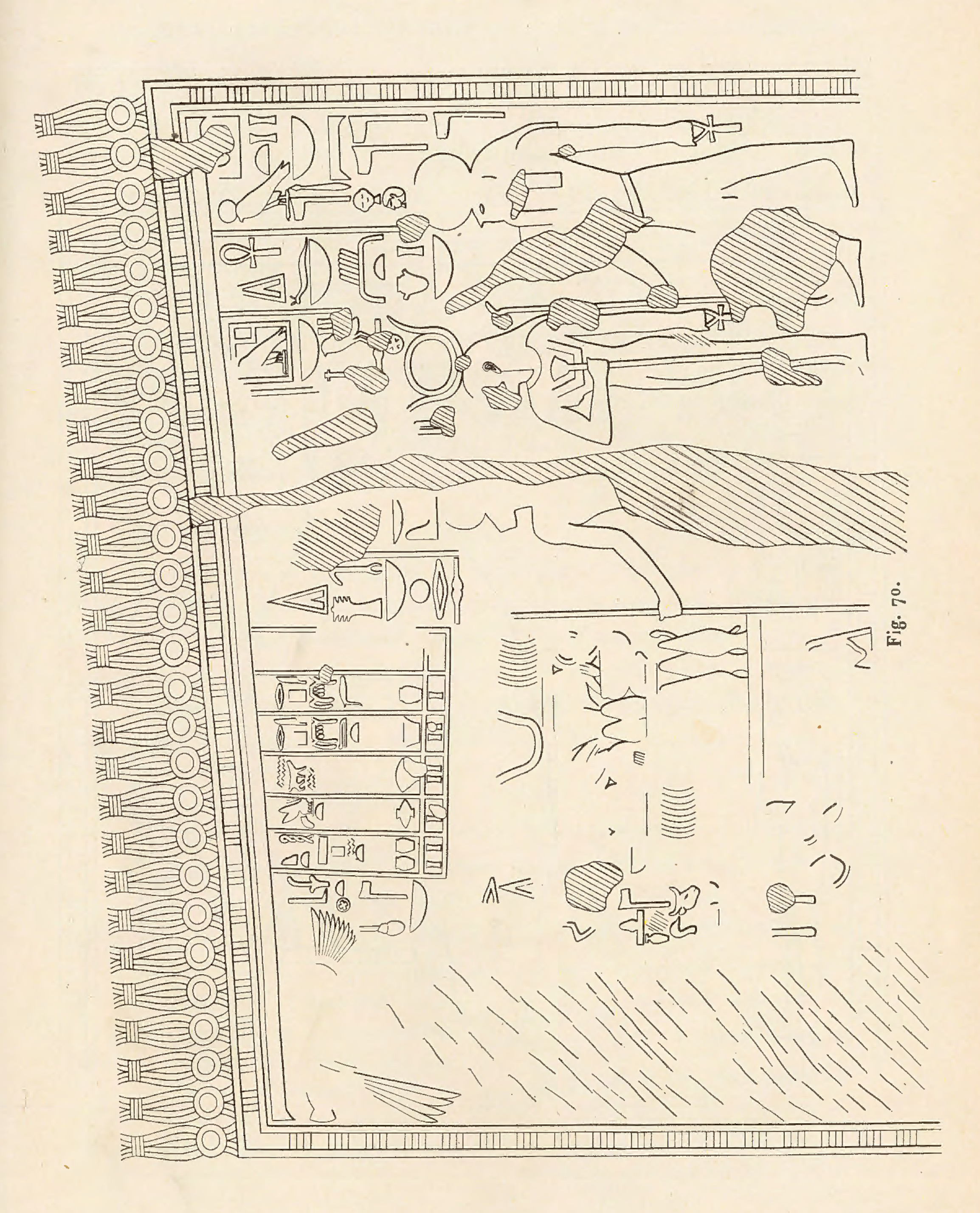


Fig. 70.

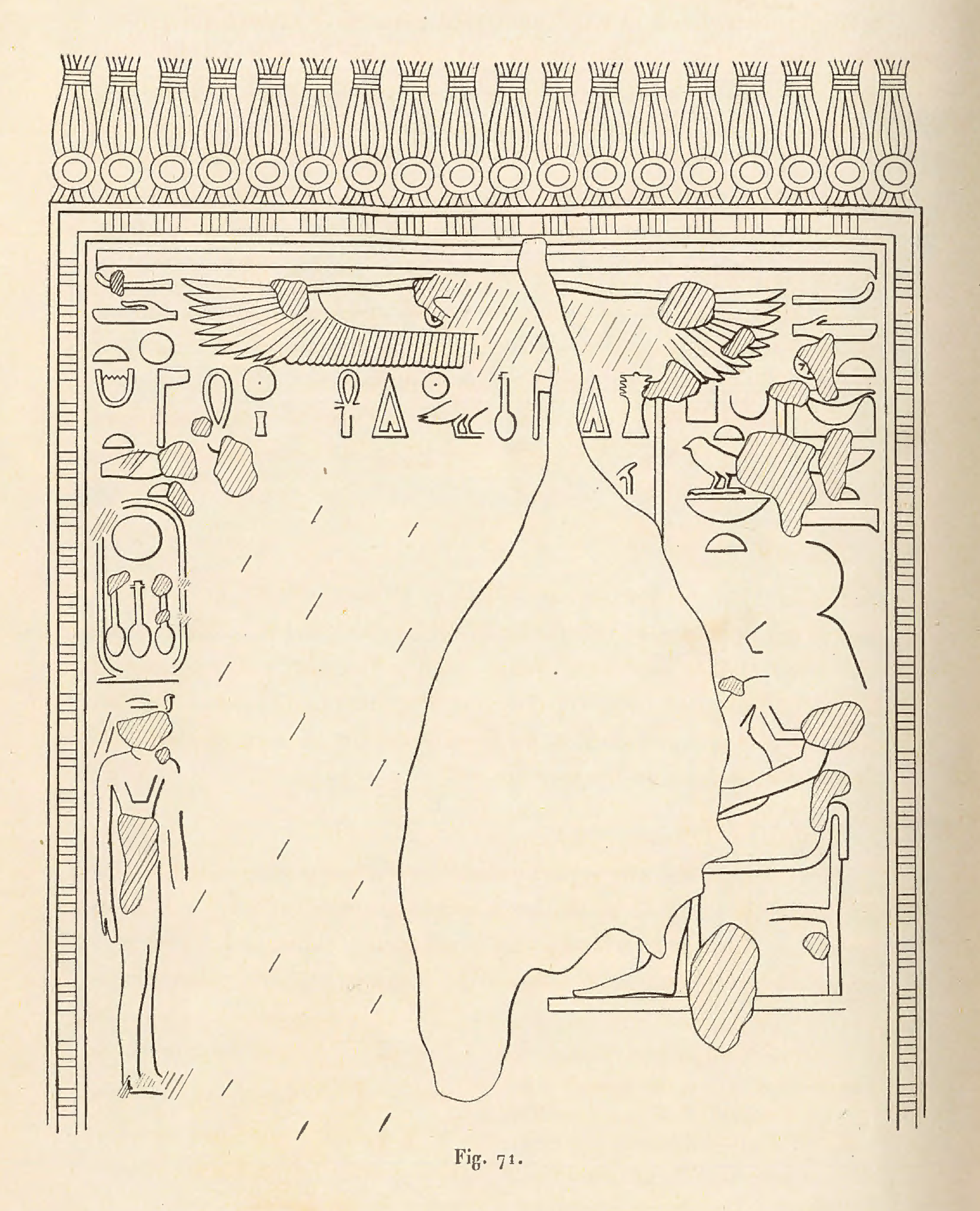


Fig. 71.

robe is coloured red and the uncovered parts of her body are yellow. Over her : "May she give all life and prosperity from her, Pekhet the great one, mistress of Set, residing in the necropolis." A rich offering-table is in front of her and over it is a list of six kinds : (1) Water, (2) Wine of the North, (3) Wine.....[1], (4) Nḫnm-ointment[2], (5) Honey, (6) two vessels of beer. The number of every kind is given; the form of the honey vessel is interesting. Tuthmosis III stands to the right, and the goddess Nekhbeyet hovers over him. Under his arm : *Giving a true divine offering of beer, oxen, birds and bread....* To the left of this scene, the king is represented adoring Khnum whose figure has greatly suffered. Over the king is the sun-disk with one wing and at its side : . Over the king : , and over the mutilated figure of the deity : "*Khnum lord of Ḥer-ur... [may] he [give] all his life*".

Left wall (fig. 70) :

Erased figure of Hatshepsut offering to Pekhet "Might she give from her all life, prosperity and stability, [Pekhet the great one, Mistress of] Set"; to "Hathor Mistress of Nefrus" and to Ḥarakhti "May he give all life and all pleasure (namely) Ḥarakhti, the Great God, Lord of Heaven, who presides over the gods". In front of the Queen is an offering table identical to the one on the opposite wall.

Wall facing the entrance (fig. 71) :

The scene on this wall is partly erased by the persecutors of Ḥatshepsut and partly demolished by the treasure hunters who cut a big hole in its middle. Ḥatshepsut, whose figure is completely obliterated, as no lines of the body can be traced, followed by Nefru-rēʿ, adore Pekhet who is

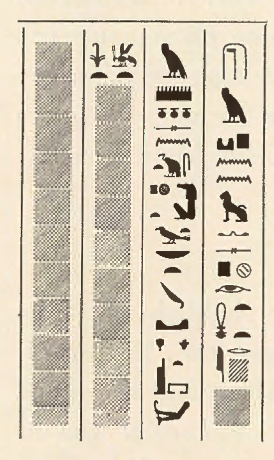
(1) In pl. XVIII of Beni-Ḥasan I, we find the word in the list of offerings. The word means to "annoint" and if we take as a pseudo-participle of the verb, a meaning of "perfumed wine" or the like is possible—this would be a mere hypothesis.

(2) must be a variant of the word which is a rare writing of , one of the seven ointments used by the Egyptians—See *Wörterbuch der ägyptischen Sprache,* II, pp. 318-19.

seated on a chair. Over the goddess there are two lines : ⊢ "Pekhet, the great one, Mistress of Set, Mistress of Heaven". From the inscriptions still visible over Ḥatshepsut's erased figure we can see that her two cartouches were written.

II.—Inscriptions on rock outside the Speos :

1. On the left side of the shrine, measuring o m. 50 × o m. 34 the first two lines are carefully chiselled out (←)



"..... *King of Upper and Lower Egypt* ..... *as her monument to her mother Pekhet, the Great one Mistress of Set, who resides in the necropolis, a shrine in this mountain of Pekhet, never was done the likeness therein*.....". The feminine pronoun by itself, in conjunction with the *nisw·t bit*, stamps the monument as being of Ḥatshepsut.

2. On the face of the rock, on the left side, is a small inscription which gives the name of the shrine :

"*The name of the shrine is Ḥat-men*"

3. On the right side, is a stela rounded at the top and measuring o m. 43 × o m. 26. Under two 𓂀 stands a figure (chiselled out) before the goddess Pekhet (a human body and a cat's head surmounted by a disk, holding a ⌠-sceptre in her hand); she is standing and in front of her is a vertical line of incised hieroglyphs : "*Pekhet, the Great One, Mistress of the Necropolis*".

4. The fourth inscription is facing the speos. It is an offering-formula in small characters and badly written, the first few words are ligible : ...

All these inscriptions date from the period of the shrine. Torrents of the accumulated rain waters come from the surface of the *plateau* and pour into the valley covering the face of rock with a thin layer of mud. It is possible that there are other graffiti still remaining.

III.—Commentary.

1. *The date of the speos :*

On one side of the entrance is the name of Tuthmosis III and on the other is that of Ḥatshepsut. Two walls of the three (including the principal one *i. e.* the one facing the entrance) were occupied by Ḥatshepsut's figures, and these facts point out that this monument was excavated in an early date of their joint reign. When Tuthmosis III took the reins of government in his hands, he avenged himself by obliterating her names and figures everywhere and this small monument at the end of a desolate valley far from the eyes of people was no exception. No other names or figures were put in the place of those of Ḥatshepsut [1] and the obliteration is so complete so that no traces of a sign in the cartouches is left to betray the original names. This speos, in all probability was excavated and decorated at the same time as the Speos Artemidos, one at the mouth of the valley and the other at its end and both in honour of the goddess Pekhet.

[1] The problem of the succession of this family had been always a cause of discussion, but after the publication of W. F. Edgerton, *The Thutmosid Succession* (1933) criticising Sethe's, *Das Hatschepsut-Problem noch einmal untersucht* (1932), the question is settled at least for the time being. It is generally accepted that Tuthmosis I was succeded on his death by his son Tuthmosis II who married his half-sister Ḥatshepsut. Tuthmosis II died after a reign of few years and was followed by Tuthmosis III, his son born to him by a *minor* lady of the harem, who became the titular sovereign of Egypt when he was a mere child. *Hatschepsut made herself* in his earliest years a regent on him, then later he had "to tolerate her as a co-sovereign superior in dignity to himself". We do not know if the life of Ḥatshepsut ended in a natural death or through a revolt of the party supporting the young king against the woman who was a thorn in the side of her father, her husband and her nephew as Sethe says. In any case, her hated memory was demolished everywhere even in the far corners such as this blind end of an out-of-the-way valley in the Arabian desert.

2. *Local Deities mentioned in text.*

Four deities are mentioned in this speos : *a*) Pekhet Mistress of Set, *b*) Khnum Lord of Ḥer-ur, *c*) Hathor and *d*) Ḥarakhti.

A.—Pekhet is a local goddess at Beni-Ḥasan since the Old Kingdom[1] and is mentioned in more than one tomb of the Middle Kingdom. She must have had a temple in which Khnumḥotep II was a priest and the lady Ḥotep was her priestess, and there are, also, others who are mentioned as being honoured by the goddess[2]. Her sacred animal is the cat; in the Middle Kingdom texts, the determinative of her name is either represented as a cat or by a human body with a cat's head. At the mouth of the Valley of Speos Artemidos there are extensive cat-cemeteries. Even now, we find bones of the mummified animals scattered all over the place.

B.—*Khnum-lord-of-Ḥerur* is a local deity who had more than one temple in the nome, one of which was certainly in the neighbourhood and some of the nomarchs of Beni-Ḥasan were his priests. In the tombs of the Middle Kingdom, Khnum is mentioned in connection with a locality called which must not be far from Beni-Ḥasan[3]. Another temple of this deity was at Ashmunein since the Old Kingdom. The famous Petosiris was a second prophet of the god Khnum there and mentions in his tomb at Tuna that it was in ruins and that he built it anew[4].

C.—Hathor mistress of Nefrus is one of the local deities and many of the owners of the Middle Kingdom tombs at Beni-Ḥasan and their wives were priests and priestesses of her[5].

D.—Ḥarakhti is a New Kingdom deity, a form of Ḥorus who was greatly honoured under this name and had temples in several places, but the most

(1) Garstang, *The Burial Customs in Ancient Egypt*, p. 4.

(2) Newberry and Griffith, *Beni Ḥasan*, II, p. 22.

(3) Newberry and Griffith, *Beni Ḥasan*, I, pl. VII; text p. 85.

(4) Lefebvre, *Tombeau de Petosiris*, n° 61, 33.

(5) Newberry and Griffith, *Beni Ḥasan*, II, p. 22.

important was at Ḥebenu, which is occupied now by the town of Minia[1]. In the Middle Kingdom tombs at Beni-Ḥasan we meet with the following forms of this god : (1) , (2) *Horus of the two scorpions* who must be also a local deity because Amenmḥēt was his priest[2], (3) *Horus who is with the two ropes* (?)[3], (4) *Horus who smites the* rekhy·t-*people*[4]. This shows that the god Ḥorus held a supreme position in the religion of the neighbourhood.

3. *Notes on local sites.*

A.— is pronounced Set. The following variants occur in the Middle Kingdom tombs of Beni-Ḥasan : [5], [6] and [7]. In the Speos Artemidos (*i. e.* New Kingdom) is written and [8]. In our texts only one form is met with. It is noteworthy that the determinatives of the Middle Kingdom and New Kingdom are different. Probably the name used to denote in the Middle Kingdom the whole desert around the tombs but in the New Kingdom it was only to denote the rocky valley in which the two shrines exist[9]. As for which occurs in the epithet of Pekhet, it does not occur in the Middle Kingdom tombs and is known to be mentioned as a name of localities connected with necropolae at Thebes, Abydos, Dendera, Kom-Ombo or other sites[10].

(1) For this identification and for other important points concerning the religion in this part of the country, see Kees in *Ä. Z.*, 58, p. 79-101.

(2) *Beni Ḥasan*, I, pl. VII and p. 22. For further details concerning this deity see *ibid.*, II, p. 23.

(3) *Ibid.*, I, p. 22 footnote 1 and II, p. 23.

(4) *Ibid.*, I, pl. XXII and p. 39.

(5) *Ibid.*, I, pl. XXIV southern architrave.

(6) *Ibid.*, I, p. 13.

(7) *Ibid.*, II, p. 22.

(8) Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 46 et 226; Gauthier, *Dict. géogr.*, V, p. 91.

(9) The identification of had always been accepted (see *Beni Ḥasan*, II, p. 22) as the "Speos valley". In Gauthier, *Dict. géogr.*, V, p. 91 we read : "Nom de la vallée du désert arabique située immédiatement au sud des falaises de Beni-Ḥasan, où se trouvait un temple de la déesse léontocéphale Pakht, le Speos Artemidos des auteurs grecs et latins".

(10) For the different places which were called , see Gauthier, *Dict. géog.*, V, p. 90.

Its literal translation is "private" or "holy" place[1] and it seems probable that, in the New Kingdom, it was the name which used to designate the necropolis at Beni-Ḥasan as well[2].

B.—[hieroglyphs].

The site of the town of [hieroglyphs] is at the modern village of El-Sheikh ʿIbâda better known to Egyptologists under the name Antinoe. The god Khnûm had his principal temple there[3].

C.—[hieroglyphs].

This locality was flourishing in the Old Kingdom and is mentioned in one of the VIth dynasty tombs of El-Kom el-Aḥmar (Zawyet El-Amwât nearly opposite Minia) in which we read : [hieroglyphs] *Sailing southward to the feast of Hathor Mistress of Nefrus*[4]. This shows that it was to the south of Minia. Maspero supposed that the modern village of Itlidem is built on its ruins[5] but Daressy refused this identification and showed that it ought to be at Balansura. In 1917, two XVIIIth dynasty statues were found in its necropolis which were dedicated by the governor of Nefrus to his parents[6]. Gauthier in his *Dictionnaire géographique*, III, p. 89-90 hesitates between the different identification and says at last "On ne peut, en tous cas, songer à la placer plus au nord que le Kom-el-Ahmar".

4. *Titles of Nefrurēʿ.*

Princess Nefrurēʿ is a half-sister of Tuthmosis III, the eldest child of Tuthmosis II and Ḥatshepsut. She is following her mother on one of

(1) Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 447, the *ḏsr*-sign is an arm holding the *nḥbt*-wand.

(2) For a general study on this word specially in connection with the big necropolis of Abydos, see Kuentz, *Mémoires, I. F. A. O.*, LIV, p. 40-44.

(3) Ahmad Mohamad Badawi, *Der Gott Chnum*, pp. 43-46.

(4) Wilkinson, *Popular Account of the Ancient Egyptians*, vol. I, p. 414 quoted by Newberry and Griffith, *Beni Hasan*, II, p. 30.

(5) Maspero, *Proc. S. B. A.*, vol. XIII, pp. 515-517.

(6) Daressy, *Ann. du Serv.*, XVIII, pp. 53-57. The god Khnum, lord of Antinoe is mentioned more than once in the texts of the two statues.

the walls (see fig. 70) and her cartouche is preceded by two titles, the [hieroglyphs] and another one from which only traces can be seen. If we study the monuments on which this princess is mentioned, we come across the following titles : (1) [hieroglyphs][1], (2) [hieroglyphs][2], (3) [hieroglyphs][3], (4) [hieroglyphs] and (5) [hieroglyphs][4]. The title [hieroglyphs] *Divine consort* can be traced back to the Queen Aaḥotep of the XVIIth dynasty who was [hieroglyphs][5] and then the title was carried by a queen after the other until it reached Nefrurēʿ through her mother. The visible part of the second title cannot be a [hieroglyphs] or [hieroglyphs] and the part of the small sign under the bigger one is certainly from a [hieroglyphs]. The following titles of some of the Queens of the XVIIIth dynasty will be useful for a comparison to restore the sign.

(1) [hieroglyphs]—in a tomb at Thebes (L. *D.* III, 62 *a* = L. *D.* text III, p. 258). She is Hatshepsut II, sister of Nefrurēʿ who married Tuthmosis III.

(2) [hieroglyphs]—on a scene of purification from the funerary chapel of Hatshepsut in Karnak (Legrain et Naville, *L'aile Nord du pylône d'Amenophis III* in *Annales du Musée Guimet*, XXX. See also Legrain, *Repertoire*, 99, p. 59).

(3) [hieroglyphs]—on a block found in the *débris* of the XIth dynasty temple at Deir el-Baḥari but comes from the Chapel of Ḥatḥor. Tuthmosis III is represented accompanied by the Queen Mery-t-Amun whose titles are mentioned above (Naville, *The XIth dynasty temple at Deir*

(1) This title is the most frequent of her and is mentioned almost on all her monuments, cf. Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 250-52.

(2) In the inscriptions of Deir El-Baḥri (*Urk.*, IV, p. 391-392) at El-Kab (L. *D.*, III, 43) and in the inscription of Senmut between El-Maḥatta and Assuan (Morgan, *Cat. Mon.*, I, p. 41, n° 181 *bis*).

(3) On two scarabs of the Petrie Collection, Petrie, *History*, II, p. 78, fig. 39.

(4) These two titles are mentioned in Deir El-Baḥri—see footnote 4 of this page.

(5) Lacau, *Stèles du Nouvel Empire*, n° 34009, p. 16-17 and pl. VI. At the island of Sai in Upper Nubia there is a graffito of a queen who has the title [hieroglyphs]. Her cartouche is completely damaged, but Wiedemann, *Aegypt. Geschichte*, p. 230 attributes it to the Queen Mentuḥotep of the Middle Kingdom. This reading is very doubtful and is to be rejected.

el-Bahari, p. 63, pl. 27-31; MASPERO, *Guide*, 1906, p. 120-121; LEGRAIN, *Repertoire*, 121, p. 72).

(4) [hieroglyphs]—on a gold ring in Cairo Museum published by VERNIER, *Bijoux et Orfèvreries*, n° 52173, p. 71. She is the wife of Amenophis III[1].

From these four examples, our sign must be a [hieroglyph] or [hieroglyph]. The first is the one which fits with the existing part of the sign. Consequently it is to be restored [hieroglyph] which means "The hand [of the God]"[2]. This expression appears in the texts from the XVIIIth dynasty onwards and is used in religious texts speaking of the "hand" of the Sun-god with which he created the other deities. It is used also to denote some goddesses as Hathor, Isis and Mut[3]. The title [hieroglyphs] was still in use in later periods and was one of the three principal titles of the High-priestesses of Amun ([hieroglyphs], [hieroglyphs] and [hieroglyphs])[4]. From these examples we see that the titles [hieroglyphs] and [hieroglyphs] were given only to Queens in the XVIIIth dynasty and to the High Priestesses of Amun later on and it is rather unusual to find these two titles given to Nefrureʿ who was but a child. Perhaps the ambitions of Hatshepsut wanted her daughter to play a prominent part in the government by giving her these hereditary titles which put her in a supreme position in the religion of the country. Hatshepsut was preparing her daughter to follow her on the throne but the early death of the princess put an end to the plans. We know, also, that probably at a late date of the life of the princess, her mother proclaimed her as the legitimate sovereign since her birth. A stela found by Petrie at Sarabut-el-Khadem at Sinai[1] mentions year 13 of the reign of Nefrureʿ, a step which was, probably, taken when the feud between Hatshepsut and Tuthmosis III was getting to its worst.

(1) My colleague Abdel-Hadi Hamada Eff. has kindly checked the text on the ring and informed me that the [hieroglyph] is certain.

(2) Besides these XVIIIth dynasty examples, there are others from the XXth dynasty which might be useful to the reader :

(1) [hieroglyphs] (sic);

(2) [hieroglyphs]—these two queens are mentioned in a XXth dynasty tomb at Qurnet Muraʿi. See GAUTHIER, *Livre des Rois*, II, p. 398.

(3) [hieroglyphs]—in a tomb which was at Deir el-Medineh and is now in Berlin. It was copied by Champollion, Lepsius and Prisse d'Avennes, cf. GAUTHIER, *Livre des Rois*, II, p. 167. The queen is from the XVIIth dynasty but the tomb dates from the XXth dynasty. The [hieroglyph] does not suit our sign and the references are later than our text.

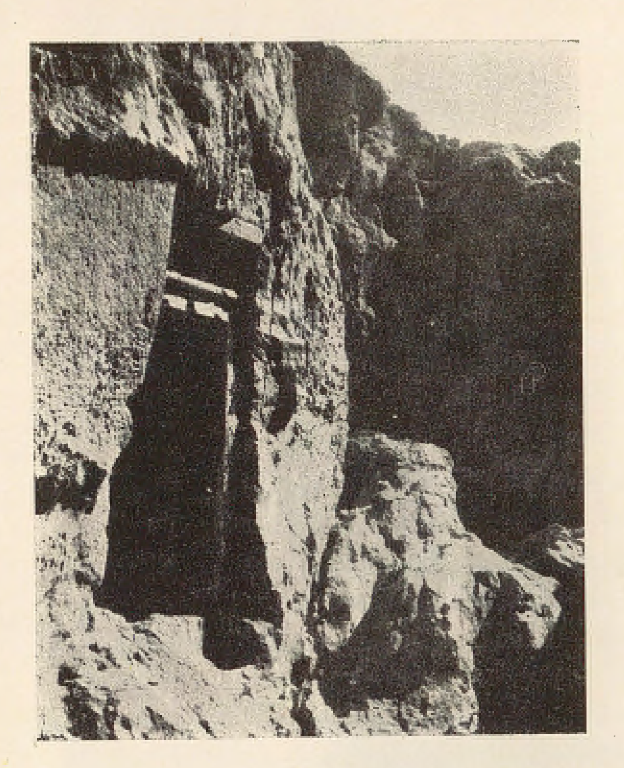
(3) *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, V, p. 585. In some proper names we meet with the [hieroglyph] added to the names of deities. For example [hieroglyphs] (BUDGE, *Hieroglyphic Vocabulary to the Book of the Dead*, p. 450).

(4) Amenardis in the XXVth dynasty (GAUTHIER, *Livre des Rois*, IV, p. 20-22) Shepenupet and Nitokris of the XXVIth dynasty (*op. cit.*, p. 26 and 27) had this title.

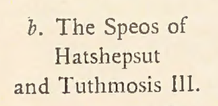
Summing up the points discussed in this paper, there is in the same valley of the Speos Artemidos, another Speos of Hatshepsut and Tuthmosis III called "Ḥet-men" and the valley was called "Set" and was sacred to Pekhet. Four inscriptions are on the face of the rock around the speos. On the walls, Hatshepsut (figure and names obliterated) and Tuthmosis III are offering to Pekhet, to Khnum-lord-of-Ḥerur (El Sheikh ʾIbâda), to Ḥatḥor-mistress-of-Nefrus (Balansura) and to Ḥarakhti. Nefrureʿ who follows her mother was spared by the persecutors and we find her name in a cartouche preceded by two titles, the second of which ([hieroglyphs]) is not yet found on the known monuments of the princess. Sethos I restored the erased figures and cartouches in the big Speos, but no attempt to do this in the smaller one, was noticed.

AHMED FAKHRY.

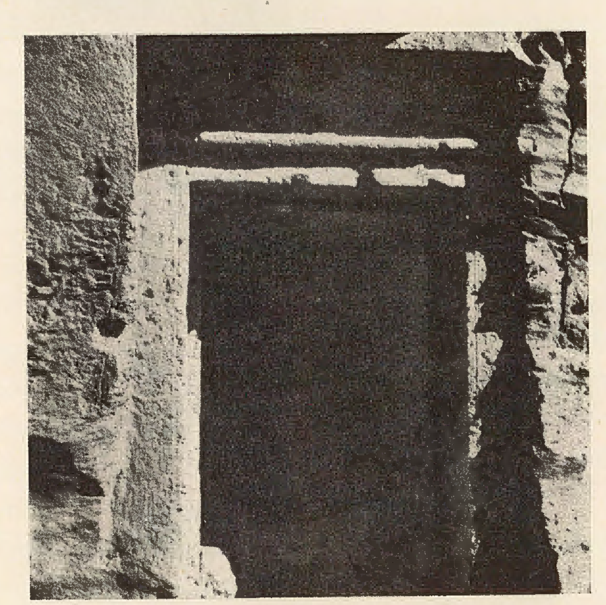
(1) For the bibliography of this stela, see GAUTHIER, *Livre des Rois*, II, p. 250.



a. The end of the valley.



b. The Speos of Hatshepsut and Tuthmosis III.



DIE AUSGRABUNGEN IN HERMOPOLIS

IM FRÜHJAHR 1939

VON

GÜNTHER ROEDER.

In meinem vorangegangenen Berichte über die Ausgrabung im Frühjahr 1938 (1) habe ich den Aufbau unserer Arbeit im Laufe des letzten Jahrzehntes von 1929 an geschildert und den allmählichen Übergang von der Gesamtaufnahme und Voruntersuchung des ganzen Tell zu der Freilegung einzelner Gebäude dargestellt. Im April 1938 waren wir mit unserer 6. Grabung bis zur Abdeckung des «Tores der Sphinxe» (J in Abb. 62 auf S. 437) gekommen und hatten in diesem einen Eingangsbau erkannt, der mit Sphinxen, Königs-Statuen, Obelisken und Stelen geschmückt war. Der heilige Bezirk, in den dieses Tor hineinführte, war mit der seit 1930 bekannten Umfassungsmauer von 15 m. Dicke umgeben und hatte eine Ausdehnung von etwa 570 × 590 m. Als Erbauer der Umfassungsmauer vermuteten wir den Hohenpriester Pet-Osiris, dessen Grab-Tempel bei Tuna in dem Friedhof Hermopolis-West bekannt ist. Im Mittelpunkt dieses Bezirkes liegt der sogenannte «Ptolemäer-Tempel», den wir bisher nur in einem Neubau kennen, an dessen Säulenbasen der Name des Königs Philippos Arrhidaios steht, des Nachfolgers von Alexander dem Grossen, dessen Regierung der Hohepriester Pet-Osiris miterlebt hat. Das «Tor der Sphinxe» liegt in der Achse des «Ptolemäer-Tempels» und stellt offenbar den Eingang zu dem heiligen Bezirk und zu diesem Tempel dar, in dem wir den Haupttempel des Thot, des Herrn von Hermopolis, gesehen haben. Es war aber noch unsicher, in welcher Verbindung das «Tor der Sphinxe» mit der Umfassungsmauer und den übrigen Bauten in der Nähe des Eingangs gestanden hat. Wir hatten im April 1938

(1) *Annales du Service des Antiquités* 38 (1938), 435.

zwar schon die Ecke eines Baues von Ramses II. gefunden (bei F in Abb. 62), aber nördlich und östlich von ihr mussten wir die Schutthaufen liegen lassen, unter denen das gesuchte Bauwerk weiterlief. An dieser Stelle setzte unsere 7. Grabung im April 1939 ein.

In der unmittelbaren Umgebung des «*Tores der Sphinxe*» erweiterten wir unsere Ausschachtung an zwei Stellen. Nach *Norden* zu, legten wir in der Mittelachse des Tores die Strasse frei, die dort mit leichter Ansteigung in den heiligen Bezirk hineinführte (sichtbar auf Tafel CXXXIV *a* am oberen Rande). An der *Südseite* legten wir zwei Säulen frei, die bis fast auf das Pflaster vor dem «Tore der Sphinxe» hinabgestürzt waren (Tafel CXXXIV *a* am unteren Rande). Die Schäfte aus Granit und die korinthischen Kapitelle aus Kalkstein lagen dicht nebeneinander in ungestörter Fall-Lage. Die Säulen und ihre Kapitelle gehören zu den grossen Ausführungen, die wir im Frühjahr 1938 gefunden haben (S. 944).

Wir deckten dann eine *Schuttmasse* von etwa 20 × 20 m. Grundfläche und 3 — 4 m. Höhe ab im Anschluss an die Mauern Ramses II., von denen einzelne Blöcke festgestellt waren. In der *obersten* Schicht erschien bei der Abräumung ein Haus von guter Ausführung in sorgfältig behauenen Blöcken von Kalkstein (Tafel CXXXIII *a* und *b*, am oberen Rande). Es lag in der Schicht, in der wir Gebäude christlicher Zeit erwarten durften, und zeigte acht gleichgrosse Räume in der Nordsüdrichtung nebeneinander angeordnet. Der Bau macht den Eindruck einer Kaserne und enthält vielleicht die Zellen der Mönche oder Priester, die von hier aus die koptische Kirche betreuten, nach der wir seit langem vergeblich suchen. In dieser Gegend der Stadt muss eine Kirche gelegen haben, deren Reste uns während der letzten Jahre immer wieder begegnet sind, ohne dass wir ihren Standort festlegen konnten. Das jetzt gefundene Zellen-Haus ist auf die Trümmer eines ägyptischen Baues aus grossen Blöcken gesetzt worden, von denen einige in schräger Lage aus dem Fussboden der Zellen herausragten. Die regelmässigen Lagen der Kalksteinblöcke des Zellen-Hauses sind auf Tafel CXXXIII *a* und *b* am oberen Rande des Bildes sichtbar; in dem Schnitt ist auch das Fundament aus gebrannten Ziegeln deutlich zu erkennen.

Tafel CXXXIII *a* zeigt auch die *mittlere* Schicht in der, unterhalb des koptischen Baues, die Trümmer eines ägyptischen Tempels aus grossen Blöcken zum Vorschein kamen. An verschiedenen Stellen waren grosse Blöcke

in Sturzlage erhalten, und an anderen Stellen Aufmauerungen in Blöcken von kleinerem Format für einen noch nicht erkennbaren Zweck (so auf Tafel CXXXIII *a* unten). Allmählich klärte sich der Zusammenhang und ergab den westlichen Turm eines grossen *Pylons Ramses II.* Dieser war, vermutlich in römischer Zeit, vollständig zerstört worden durch Bauleute, die seine grossen Blöcke zu anderen Zwecken verwenden wollten. Sie beförderten die Blöcke des Pylons, die herabgestürzt waren oder von ihnen vielleicht erst abgebaut wurden, an eine bestimmte Stelle an seiner Nordseite und zerschlugen sie dort, um sie entweder in kleinerem Format wieder zu verwenden oder zu Kalk zu brennen. Von der Tätigkeit dieser Bauleute in römischer Zeit zeugen eine weisse Kalkschicht von 50 — 70 cm. Dicke und zwei runde Öfen aus gebrannten Ziegeln zum Brennen des Kalkes. Hier und dort waren in der mittleren Schicht auch noch die Reste von römischen Häusern aus Stein und Ziegeln vorhanden, bei denen Trümmer des Tempels Ramses II. wiederverwendet waren.

In der *untersten* Schicht trafen wir auf die noch *in situ* erhaltenen Reste des Pylons (Tafel CXXXVI *a*). An mehreren Stellen lagen die Blöcke noch in den Haufen, zu denen sie zusammengestürzt waren. Sie bedeckten dabei die *Fundamente*, die zum grössten Teil unberührt waren. An mehreren Stellen fanden wir auch noch eine oder zwei Schichten der Blöcke in ungestörter Lage, sodass es möglich war, die Grösse des Pylons genau zu bestimmen. Seine Ecken waren meist zerstört, aber ihr Standort liess sich durch genaue Beobachtung noch ermitteln. Professor Fritz Krischen, der unsere Grabung als Architekt ausführte, hat ausser dem Grundriss auch den Aufbau des Pylons im Anschluss an einige erhaltene Stücke und an ähnliche Bauten in anderen Städten Ägyptens wiederherstellen können.

In der mittleren und untersten Schicht begegneten uns einige Einzelstücke, die uns für einzelne Teile unserer Anlage eine genauere Datierung lieferten. Zunächst stiessen wir in einer Grube westlich neben der Strasse im Norden des «Tores der Sphinxe» auf einen grossen *Denkstein*, der in sie hineingestürzt war, als man ihn befördern wollte (Tafel CXXXIII *b*). Offenbar ist er den Arbeitern zu schwer gewesen, und sie haben sich seiner entledigt, als sie ihn auf der ansteigenden Strasse nicht mehr weiterschaffen konnten. Der Denkstein ist nach seiner Grösse das gesuchte

Gegenstück zu der Stele, die an der Westseite des Platzes vor dem «Tor der Sphinxe» erhalten ist (sichtbar auf Tafel CXXXIV *b*). Die an der Ostseite anzunehmende Stele hatten wir nicht gefunden, und nun kam sie etwa 20 m nordwestlich von ihrem ursprünglichen Standorte zutage (Tafel CXXXV). Sie zeigt oben zwei Bilder des Königs Nektanebôs II., wie er vor Thot und Nehmet-awaj rechts die Wahrheit darbringt und links Regierungsjubiläen als Verheissung empfängt. Darunter steht eine Inschrift von 35 Zeilen aus seinem 4—8. Regierungsjahre, in der er über seine Bauten in Hermopolis berichtet. Er spricht zuerst von der Erbaung einer Halle für die Göttin Wosret Nehmet-awaj, der er auch Opfer gestiftet hat. Dann erwähnt er eine Opferspende an die Acht-Götter der Urzeit und zuletzt die Grundsteinlegung für einen neuen Tempel des Thot, vermutlich also den Ptolemäer-Tempel.

In der gleichen Schicht fanden wir etwas weiter westlich den oberen Teil einer Kolossal-*Statue* desselben Königs Nektanebôs II., dessen Namen auf dem Rückenpfeiler stehen (Tafel CXXXIV *b*). Erhalten sind die Oberschenkel mit einem engen Schurz und der Rumpf mit dem Kopf, der das königliche Kopftuch mit der Uräusschlange trägt. Darauf stand eine Doppelkrone, von der nur der unterste Teil vorhanden ist. In der Nähe lagen auch die Reste von zwei kolossalen Statuen Ramses II., die an irgend einer Stelle seines Tempels aufgestellt waren. Die grössere von ihnen zeigt in sauberer Arbeit den König in schreitender Haltung mit dem Kopftuch mit Uräus, einem Dolch im Gürtel. Die Namen Ramses II. stehen auf dem Gürtelschild, auf den Schultern und auf dem Rückenpfeiler. Wo die eben erwähnte Statue des Nektanebôs in seinem Bau gestanden hat, können wir bisher nur vermuten. Sie ist ebenso wie der Denkstein von ihrem ursprünglichen Standorte verschleppt und auf die Fläche nördlich von dem Westturm des Pylons gebracht worden. Die Persönlichkeit des Königs Nektanebôs und seine Regierungszeit, seine Statue und sein Denkstein bilden nunmehr die festen Punkte, von denen eine Datierung der Bauwerke auszugehen hat. Nach der ganzen Lage kann nur um das «Tor der Sphinxe» als einziges der bisher gefundenen Bauwerke für die Errichtung unter König Nektanebôs, in Frage kommen. Bisher hatten wir den Hohenpriester Pet-Osiris als Erbauer dieser Anlage vermutet, und wir haben uns nun zu fragen, ob er unter König

Nektanebôs gelebt haben kann und welche Persönlichkeiten in Hermopolis mit den Bauten unter König Nektanebôs und mit den von uns gefundenen Gebäuderesten in Verbindung zu bringen sind.

DIE FAMILIE DES PET-OSIRIS.

Der chronologische Ausgangspunkt für uns sind die Regierungen der Könige der XXX. Dynastie, die im wesentlichen auf das Jahr festliegen. In diese sind die Familienmitglieder des Pet-Osiris einzuordnen, für die eine Lebenszeit nicht bekannt ist, nur die Folge der Generationen. Ich setze für eine schematische Rekonstruktion bei jedem Mann 60 Lebensjahre an, für das 25. Lebensjahr die Geburt seines Sohnes. Bei einer solchen Aufstellung können Irrtümer bis zu 1-2 Jahrzehnten vorkommen, was für vergleichende Schätzungen zu berücksichtigen ist. Über die einzelnen Persönlichkeiten der Familie ist Folgendes überliefert [1].

1) Zed-Thot-ef-anch I., Grossvater des Pet-Osiris. Er war nach seinem Namen in Hermopolis einheimisch und nach seinem Titel dort als Hoher-Priester tätig. Besondere Leistungen sind von ihm nicht überliefert, und wir kennen ihn eigentlich nur als Vater des Nes-Schow. Seine Lebenszeit fällt vermutlich unter König Nacht-Hor-hebti.

2) Nes-Schow, Sohn des Zed-Thot-ef-anch I. und Vater des Pet-Osiris. Er spricht in Inschrift 69, 10 von seiner Amtszeit als Hoher-Priester in Hermopolis und macht den Zusatz [2] : «Ich besass Gnade bei dem König und Beliebtheit bei der Residenz; ich sprach mit dem König allein und ich sagte ihm meine Pläne in Wahrheit, ohne dass ich eine Lüge aussprach in den Angelegenheiten, die mir zuteil geworden waren. Er belohnte mich mit einem goldenen Ringe angesichts dieses Landes usw.». In Inschrift 90, 1-2 heisst Nes-Schow u. a. in seiner grossen Titulatur [3] : «geliebt vom König, gelobt von seinem Gotte» usw., «den Seine Majestät beauftragt hat, den Tempel des Thot, Herrn von Chmunu, zu leiten; der alle Angelegenheiten ausführt, zu denen Seine Majestät ihn aussandte»; «den der König lobte wegen seiner Klugheit, angesehen bei dem

---

[1] Ich gehe aus von der ausgezeichneten Bearbeitung in : LEFEBVRE, *Tombeau de Petosiris* 1 (1924), 3-5. — [2] LEFEBVRE 1, 126 = 2, 45. — [3] LEFEBVRE 1, 151 = 2, 69.

König wegen seiner Vortrefflichkeit, geliebt von dem König wegen der Ausführung des Rechts, der im Herzen des Königs ist wegen des Aussprechens der Wahrheit, den der König erhob über alle Seinesgleichen.» Aus allen diesen Beiworten darf man nicht allzu scharf bestimmte Leistungen herauslesen, weil es sich um Formeln handelt, die aus der Literatur der älteren Zeit stammen und phrasenhaft für Nes-Schow angewendet werden. Aber es ist doch bemerkenswert, dass diese Erwähnungen des Königs, wobei nebeneinander die Bezeichnungen «König von Ober-Ägypten» und «König von Unter-Ägypten» verwendet werden, und die Umschreibung «Seine Majestät» bei anderen Mitgliedern der Familie des Pet-Osiris nicht oder doch nicht in dieser Weise benutzt werden. Es ist also klar, dass Nes-Schow unter einem regierenden Pharao aus einer ägyptischen Dynastie gelebt hat, und dafür kommt dann nur König Nacht-nebôf in Frage.

3) Zed-Thot-ef-anch II., Sohn des Nes-Schow und ältester Bruder des Pet-Osiris, der zu ihm sagt[1] : «Ich habe Dir ein schönes Grab gebaut und alle an ihm tätigen Handwerker reich belohnt, wie es in der Vorzeit getan wurde, als der König noch in dem Palaste war.» Pet-Osiris kann diese Worte nur gesprochen und in seinem Grabe haben einmeisseln lassen, nachdem die Fremdherrschaft, auf die er anspielt, schon wieder durch einen neuen Umsturz beendet war. Dadurch ergeben sich als Zeit der Abfassung die Jahre nach 332, nachdem Alexander der Grosse die Herrschaft des persischen Grosskönigs gestürzt hatte. Weder diese Rede des Pet-Osiris (Inschrift 106, 16), noch eine Aufforderung zu einem Gebet für seinen Bruder Zed-Thot-ef-anch II. (Inschrift 126, 4-5)[2] spricht von einem König. Wohl kommt unter den Titeln des Zed-Thot-ef-anch II. einmal das Beiwort vor : «den der König erwählte vor allen Seinesgleichen, um den Tempel des Thot, des Herrn von Chmunu, zu leiten[3].» Mit diesem König kann nach der Zeitlage nur Nacht-nebôf gemeint sein, wenn man auch der Redewendung, die uns schon bei seinem Vater Nes-Schow begegnete, nicht allzuviel Bedeutung beilegen darf. Jedenfalls kann die Amtszeit des Zed-Thot-ef-anch II.,

[1] Inscr. 106, 16 : Lefebvre 1, 187 = 2, 77. — [2] Lefebvre 1, 193 = 2, 89. — [3] Inscr. 102, 4 : Lefebvre 1, 184 = 2, 75.

der wie andere Angehörige seiner Familie schon als Kind zum Hohen-Priester ernannt sein mag, auf das Ende von König Nacht-nebôf und die dann folgende Herrschaft der Perser (342-332 v. C.) angesetzt werden. Er ist ziemlich früh gestorben, und sein Sarg ist in Turin erhalten.

4) Pet-Osiris, der Erbauer des Grabes in Hermopolis-West bei Tuna-el-Gebel, von dessen Kapelle er die östliche Hälfte für seinen Vater Nes-Schow bestimmt hat, die westliche Hälfte für seinen älteren Bruder Zed-Thot-ef-anch II. In der ältesten Inschrift des Pet-Osiris in seinem Grabe, die in der Osthälfte der Kapelle steht, sagt er[1] : «Ich habe sieben Jahre als *mr šnw* λεσώνης dieses Gottes verbracht in der Leitung seines Gottesopfers (= Tempelbesitzes), ohne dass dabei ein Fehler gefunden wurde, während ein Herrscher der Fremdländer Befehlshaber in Ägypten war. Es gab nichts, was auf seinem Platze von früher war, seit Kämpfe in Ägypten stattzufinden anfingen. Ober-Ägypten war in Aufruhr, Unter-Ägypten war in Unordnung. Die Menschen gingen in die Irre (?), und es gab keinen Tempel, in dem die Priester den Kultus richtig vollzogen (o. ä.).» In der gleichen Inschrift sagt Pet-Osiris später[2] : «Ich war in Gnade bei dem Herrscher von Ägypten und in Beliebtheit bei seinen Hofleuten.» Die Amtszeit des Pet-Osiris wird von ihm selbst in dem später erbauten Pronaos angegeben[3] : «Ich war *mr šnw* λεσώνης des Thot, Herrn von Chmunu, in sieben Jahren, als ausländische Männer Ägypten beherrschten.» «Ich fand den Tempel des Thot verfallen, denn Arbeit war nicht an ihm getan, seit Ausländer gekommen und nach Ägypten hinabgestiegen waren.» An einer anderen Stelle des Pronaos stehen ähnliche Ausdrücke, Pet-Osiris habe den Tempel des Thot und seine Priester bereichert, «mehr als früher geschehen war, als ausländische Männer Ägypten beherrschten[4].» Diese Redewendungen sind als erlaubt nur zu denken, wenn die gemeinte Fremdherrschaft schon beendet war, also wieder nach 332 v. C. Unter diesen Gesichtspunkten wird die Baugeschichte des Grabes noch einmal zu besprechen sein.

[1] Inscr. 81, 28 : Lefebvre 1, 137 = 2, 54.
[2] Inscr. 81, 87 : Lefebvre 1, 144 = 2, 59.
[3] Inscr. 59, 2-3 : Lefebvre 1, 80 = 2, 32.
[4] Inscr. 62, 3 : Lefebvre 1, 82 = 2, 38.

5) Thot-rech, ein früh verstorbener Sohn des Pet-Osiris, der nur in einer einzigen Inschrift in der Laibung der Tür zu der Kapelle erscheint und dort den Titel eines Hohen-Priesters von Hermopolis führt [1]. Von einem König ist in dieser Inschrift nicht die Rede.

6) Zed-Hor, Sohn und Nachfolger des Pet-Osiris als Hoher-priester in Hermopolis. Er erscheint an einer Stelle der Osthälfte der Kapelle, wo er die «Öffnung des Mundes» im Totendienst vor seinem Grossvater Nes-Schow vollzieht [2], und an einer Stelle in dem Pronaos, wo er zu seinem Vater Pet-Osiris spricht [3]. Ein König ist in diesen Inschriften nicht erwähnt.

7) Pete-kem, der älteste Sohn und Nachfolger des Zed-Hor als Hoherpriester von Hermopolis. In einem Bilde des Pronaos redet er seinen Grossvater Pet-Osiris an und schildert dessen Leistungen für die Tempel in Hermopolis, ohne dass dabei eines Königs gedacht wird [4]. Wenn die schematische Berechnung der Geburt von Pete-kem auf 320 v. C. richtig ist, so kann der Pronaos des Grabes des Pet-Osiris erst einige Zeit nach diesem Jahre mit Reliefs versehen worden sein.

DIE KÖNIGE DES 4. JAHRHUNDERTS IN HERMOPOLIS.

Diese Familiengeschichte ist nun einzugliedern in die Regierungen des 4. Jahrhunderts [5]. Ich gebe die aus Hermopolis bekannt gewordenen Denkmäler der einzelnen Könige an und versuche sie zu den Hohen-priestern aus der Familie des Pet-Osiris in Beziehung zu setzen.

(1) Inscr. 56 : Lefebvre 1, 113 = 2, 27. Behandelt von Lefebvre in *Ann. Serv. Antiq.* 21 (1921), 40.

(2) Inscr. 82 : Lefebvre 1, 131 = 2, 60.

(3) Inscr. 61 : Lefebvre 1, 101 = 2, 35.

(4) Inscr. 61 : Lefebvre 1, 104 = 2, 36.

(5) Mahaffy, *Empire of the Ptolemies* (1895), 38-80; Mahaffy, *A History of Egypt under the Ptolemaic dynasty* (1899), 27-59; Budge, *History of Egypt* 7 (1902), 98-179; Gauthier, *Livre des rois* 4 (1915), 171 ff.; Jouguet in *Bull. Inst. franç. Caire* 30 (1931), 513-536, aus : Hanotaux, *Histoire de la Nation égyptienne.*

378-361 V. C. : KÖNIG NACHT-HOR-HEBTI.

Er hat zwei *Obelisken* gestiftet, die in Kairo in einer Moschee verbaut gefunden wurden, wohin sie im 18. Jahrhundert gebracht sein sollen [1]. Der König sagt auf ihnen : «Er machte ihn (den Obelisk) als Denkmal für seinen Vater Thot, den zweimal Grossen, Herrn von Chmunu; er errichtete den Obelisk in seinem Hause aus Granit, und seine Spitze war mit schwarzem Erz beschlagen.» Der König hat in den einzelnen Zeilen der Obelisken die Beiworte : «geliebt von Thot, dem zweimal Grossen, Herrn von Chmunu, Herrn der Gottesworte, Oberhaupt der Wahrheit», und ferner «geliebt von dem Ersten von Hesret, dem Ersten des Netz-Hauses». Wie hieraus hervorgeht, sind die Obelisken in Hermopolis aufgestellt gewesen.

Nacht-Hor-hebti hat einen *Naos* aus Granit gestiftet, der in einem Ziegelgebäude am Rande der Wüste bei Tuna gefunden worden ist und auf dem der König heisst [2] : «geliebt von Thot, der Ehrwürdigkeit allen Göttern gibt.» Unter diesem König hat wahrscheinlich Zed-Thot-ef-anch I. als Hoher-priester gelebt.

Bei der Versuchsgrabung 1929 in Hermopolis ist ein *Block* mit einer hieroglyphischen Inschrift des Königs Nacht-Hor-hebti nördlich von dem sogenannten «Ptolemäer-Tempel» gefunden [3].

361-360 V. C. : KÖNIG ZED-HÔR (TEÔS).

Denkmäler von ihm aus Hermopolis sind nicht bekannt geworden.

(1) British Museum 523 und 524 : *Guide to the Eg. Coll.* (1909), 265 mit pl. 46; *Guide to the Eg. galleries (Sculpture,* 1909), 247; *Guide* (1930), 395 mit Abb. 218; Varille in *Bull. Inst. franç. Caire* 34 (1933), 95; Porter and Moss, *Top. Bibl.* 4 (1934), 168. Die Nachricht über die Herkunft der beiden Obelisken aus dem Delta kann *nicht* den ursprünglichen Ort ihrer Aufstellung angeben.

(2) Roeder, *Naos (Catal. génér. Caire,* 1914), Nr. 70014. Minutoli, *Reise* (1824), 241 mit Tafel XXIX, 9 hat noch einen anderen Naos, dessen Stifter nicht bekannt ist, in Mallawi gesehen.

(3) Noch nicht veröffentlicht.

360-342 V. C. : KÖNIG NACHT-NEBÔF.

Von ihm sind zahlreiche Bauten und Weihungen aus allen Teilen Ägyptens, von dem Delta bis nach Philae, bekannt (1); auch zwei Statuen von Löwen, die nach ihren Inschriften in einem Tempel des Thot gestanden haben, aber wohl eher im Delta als in Ober-Ägypten (2). Aus Hermopolis stammen folgende Denkmäler : *Sockel* für eine heilige Barke oder einen anderen Untersatz für ein Götterbild, nach der Inschrift von König Nacht-nebôf, «geliebt von Amon, der auf dem Urhügel ist, wohnend in Chmunu, Erster der Flammeninsel (3)».

Statue des Schepses-ardas, Hoher-Priester in Hermopolis und «Prophet der Statuen des Königs Cheper-ka-Rê, der ewig leben möge». Wegen des Zusatzes zu dem Königsnamen ist anzunehmen, dass der Priester noch zu Lebzeiten des Herrschers tätig gewesen ist (4). Die Ansetzung des Schepses-ardas als Hoher-Priester unter Nacht-nebôf macht keine Schwierigkeiten, selbst wenn Nes-Schow, Sohn des Pet-Osiris, unter der gleichen Regierung Hoher-Priester war. Denn wir kennen mehrere Fälle, in denen gleichzeitig zwei Hohe-Priester in Hermopolis anzunehmen sind.

Auf dem Ostufer des Niles sind *Steinbrüche* festgestellt worden (5), in denen sich demotische Inschriften befanden (6). Eine davon aus dem 6. Jahre des Nacht-nebôf, der vor «Thot, dem Grossen, dem Herrn von Chmunu, dem grossen Gott», dargestellt ist (7). In einer anderen Inschrift vom 9. Jahre ist Hermopolis erwähnt, und der Ibis des Thot ist in einem Königsring dargestellt (8).

In den Steinbrüchen von Tura und Massara südlich von Kairo ist ein Denkstein von König Nacht-Hor-hebti gesehen worden, auf dem er vor

(1) Wiedemann, *Geschichte* (1884), 716.

(2) Vaticano 16 und 18, zuletzt behandelt von Roeder in *Festschrift* (1939).

(3) Daressy in *Rec. trav.* 20 (1898), 86, CLXVI; jetzt in Kairo.

(4) Paris, Musée Guimet, unveröffentlicht : Inschrift Nr. 7 in dem *Wörterbuch* in Berlin.

(5) Newberry, *Bersheh* II, 56, pl. II.

(6) Sayce in *P. S. B. A.* (1887), 196; Clédat in *Bull. Inst. franç. Le Caire* 2 (1902), 69 mit pl. VI-VII.

(7) Spiegelberg in *Rec. trav.* 26 (1904), 159 nach Clédat Nr. 29 und 31.

(8) Spiegelberg, p. 161 nach Clédat Nr. 27.

Thot und Nechmet-awaj von der Stadt Baḥ opfert (1); die Inschrift gehört also nach dem unterägyptischen Hermopolis Parva und geht uns hier nichts an. Nur nebenbei ist erwähnt, dass in den Steinbrüchen von Tura auch demotische Inschriften von König Nacht-nebôf angebracht sind (2). Mit Bauten oder Denkmälern des oberägyptischen Hermopolis Magna können diese Hinweise nicht in Verbindung gebracht werden.

In diese Reihe sind nun unsere Funde von 1939 einzugliedern, zunächst die kolossale Statue ohne Jahresangabe, zu der ein Bein mit dem Namen des Nacht-nebôf gehören könnte, das früher in Hermopolis gefunden worden ist (3); ferner der Denkstein aus den Jahren 4-8 des Nacht-nebôf, der leider keinen Namen eines Hohen-Priesters nennt. In diese Regierung ist Nes-Schow, der Vater des Pet-Osiris, als Hoher-Priester einzusetzen.

332-323 V. C. : ALEXANDER I. DER GROSSE (IN ÄGYPTEN) (III. IN MAKEDONIEN).

Ihn stellt vielleicht ein kolossaler *Kopf* aus Marmor in griechischem Stil dar, der in Hermopolis gefunden sein soll (4). Während der Grabung 1939 kam ein *Block* mit seinem Namen in Hieroglyphen in unsere Hände (5). Als Hohen-Priester haben wir unter seiner Regierung den Pet-Osiris als Nachfolger seines älteren Bruders Zed-Thot-ef-anch II. anzusetzen, der auch nach dem Tode Alexanders des Grossen noch im Amte gewesen ist.

323-317 V. C. : PHILIPPOS ARRHIDAIOS.

Sein Name steht in Hermopolis auf den Basen der *Säulen* des «Ptolemäer-Tempels», die vielleicht während der Amtszeit des Pet-Osiris gearbeitet worden sind (6).

(1) Brugsch, *Reiseberichte* (1855), 45.

(2) Eb. 46; unter Nacht-nebôf soll auch die Inschrift Brugsch in *Ä. Z.* 5 (1867), 91 gearbeitet sein.

(3) Kairo 1078 : Borchardt, *Statuen* 4 (1934), 47.

(4) Arndt-Bruckmann, *Denkmäler*, Tafel 924/5; Schreiber, *Studien über die Bildnisse Alexanders des Grossen*, S. 97; Thiersch in *Nachr. Ges. Wiss. Göttingen, phil.-hist. Klasse*, 1932, 61 mit Abb. 7-8.

(5) Grabung 1939, Block 201, noch nicht veröffentlicht.

(6) Zwei Basen bei Hermann in *Mitteil. D. Inst. Kairo* 5 (1934), 39. Eine dritte Basis haben wir im Frühjahr 1938 wiedergefunden, weitere liegen wahrscheinlich noch unter der Oberfläche.

317-311 V. C. : ALEXANDER II. (ODER IV. VON MAKEDONIEN).

Auf ihn ist der Architrav einer *Felsenkammer* neben dem Tempel der Göttin Pacht, dem «Speos Artemidos», auf dem Ostufer gegenüber Hermopolis datiert[1]. Geschichtliche Zusammenhänge sind dieser Kammer nicht zu entnehmen; ihre Götterbilder haben rein ägyptischen Stil ohne griechischen Einschlag[2]. Vielleicht ist die Arbeit unter Pet-Osiris ausgeführt worden.

311-285 V. C. : PTOLEMAIOS I. SOTER.

In Hermopolis sind keine Denkmäler von ihm gefunden worden. Wohl aber stammt von dort vielleicht ein *Denkstein*, auf dem ein König Ptolemaios die Wahrheit opfert vor «Thot, dem Ersten von Hesret» und vor Nechmet-awaj; die Inschrift enthält ein Gebet an «Thot, den zweimal Grossen, Herrn von Chmunu, Ersten von Hesret, Ersten des Netz-Hauses[3].»

Wiederholt ist gesagt worden, Pet-Osiris habe bis in die Regierung Ptolemaios I. gelebt; aber ich kenne keine Beweise dafür. Wenn Pet-Osiris wirklich 370-360 v. C. geboren wäre, hat er Ptolemaios I. in der Tat erleben können. Sein Erbe war der etwa 345 v. C. geborene Zed-Hor, dessen Bruder Thot-rech früh starb.

285-246. V. C. : PTOLEMAIOS II. PHILADELPHOS.

Denkmäler von ihm aus Hermopolis sind nicht bekannt geworden.

246-221 V. C. : PTOLEMAIOS III. EUERGETES.

In seiner Regierung soll Pete-kem, der Sohn des Zed-Hor und Enkel des Pet-Osiris, noch gelebt haben. Auch für diese Ansetzung kenne ich keinen Beweis, aber sie ist möglich, wenn Pete-kem etwa 320-300 v. C. geboren war.

(1) GAUTHIER, *Livre des rois* 4 (1915), 210 VII mit Literatur.

(2) LEPSIUS, *Denkmäler, Text* 2 (1904), 111.

(3) Florenz 1657, Inv. 2542; SCHIAPARELLI, *Mus. Arch. di Firenze : Ant. eg.* 1 (1887), 395, von ROSELLINI mitgebracht.

DIE BAUGESCHICHTE DES GRABES
DES PET-OSIRIS.

Um die chronologischen Verhältnisse zu klären, versuche ich der *Baugeschichte* des Grabes des Pet-Osiris einen zeitlichen Ansatz abzugewinnen. Zunächst gibt der Verlauf der Fugen an dem Grabe zwei Bauperioden an die Hand, die in dem Grundriss und in photografischen Ansichten deutlich zu erkennen sind[1].

In der ersten Bauperiode ist die Kapelle mit ihrer Dekoration des Innern ausgeführt worden. In der zweiten Bauperiode setzte man den Pronaos vor die im Mauerwerk vollendete Kapelle, ohne den vorhandenen Bau irgendwie zu verändern; wo die neuen Mauern an die alten stossen, läuft die Fuge glatt durch.

Der *Stil der Reliefs* zeigt einen Unterschied in den Bildern der beiden Bauperioden. Die *älteren* Bilder in der *Kapelle* sind im wesentlichen in dem spätägyptischen Stil ausgeführt, den wir aus der Mitte oder der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts von Memphis her kennen. Der Bau mag schon vor Pet-Osiris geplant, begonnen oder ausgeführt worden sein; die Dekoration aber ist einheitlich unter ihm entworfen und hergestellt worden. Die Bilder haben vorwiegend religiösen Inhalt, und hierzu rechne ich auch die Gabenträger. Weltliche Bilder liegen in den Unterhaltungen zwischen den Mitgliedern der Familie vor, noch stärker bei den Herden von Rindern und Nilpferden. Diese letzteren Bilder von Rinderherden in Sumpfgebieten mit Wasserarmen, in deren Papyrusdickicht viele Vögel leben und nisten, sind an dem Sockel der inneren Nordwand der Kapelle angebracht und zeigen einen freien Stil[2]. Aber die Freiheiten der Ausführung gehen nicht über die gleichen Züge hinaus in Malereien, auf Silberschalen und auch in Reliefs der gleichen oder sogar früheren Zeit. Der Kampf der Nilpferde mit zwei Krokodilen in dem Schilfdickicht an dem Sockel des Westendes der Südwand[3] zeigt

(1) LEFEBVRE, *Petosiris* 2 (1923), "Plan" vor Seite 1, und Photo pl. XXII; 3 (1923), pl. I; besprocnen in 1 (1924), 14. — (2) LEFEBVRE, pl. XXVI-XXVII. — (3) LEFEBVRE, pl. LI.

einen freien ägyptischen Stil von etwa der gleichen Art, ebenso eine Rinderherde am Ostende der Südwand [1].

Um so mehr überrascht es, wenn an dem Sockel der Ost-und Westwand eine Prozession der Gabenträger erscheint [2], die stilistisch mit den griechisch beeinflussten Sockelbildern des Pronaos übereinstimmt. Hier sind die Entwürfe für die Reliefs an der Kapelle schon von denselben Künstlern gezeichnet worden, die Pet-Osiris für den Pronaos gewonnen hatte. Wenn man annimmt, dass diese Bilder die jüngsten in der Kapelle sind, so folgt hieraus die Ausführung der Reliefs an den Wänden von oben nach unten, sodass also der Sockel zuletzt gearbeitet worden wäre. Diese Reihenfolge der Ausarbeitung stimmt überein mit Beobachtungen an anderen Stellen.

In allen übrigen Bildern der Kapelle fehlt der griechische Einschlag, und in ihnen treten niemals so weitgehende Freiheiten auf wie im Pronaos.

Die *jüngeren* Bilder in dem *Pronaos* zeigen einen starken griechischen Einfluss in der Zeichenweise, und zwar nicht nur an den neugebauten Wänden, sondern auch an der Fassade der Kapelle. Diese Aussenwände der Kapelle sind also erst mit Reliefs versehen worden, als der Pronaos schon aufgemauert war. Den stärksten griechischen Einfluss zeigen Bilder des Totenopfers und der Gabenträger, und gerade diese sind am Sockel der Fassade der Kapelle angebracht. Die ausdehnung des griechisch-ägyptischen Mischstiles auf das Bild aus dem Totendienst ist von besonderer Bedeutung, da die übrigen Scenen auf den Wänden, die in griechischer Zeichenweise ausgeführt sind, weltlichen Inhalt haben und Arbeiten der Handwerker und Bilder aus dem Leben auf dem Acker, in dem Garten und auf dem Gutshofe vorführen.

Endlich darf man sich fragen, ob die Wirren der politischen Geschichte des 4. Jahrhunderts sich nicht in den *Inschriften* widerspiegeln, und ob daraus nicht eine zeitliche Ansetzung der einzelnen Bauteile abzuleiten wäre. Die ältere Inschrift N° 81, die von einer *Fremdherrschaft* spricht, steht an der Ostwand der Kapelle, und die beiden jüngeren Inschriften

---

[1] Lefebvre, pl. XXXVIII. — [2] Lefebvre, pl. XXXV + XLVI.

mit ähnlichem Wortlaut Nos. 59 und 62 stehen an der Südwand des Pronaos. Hiernach kann man nur sagen, dass diese Fremdherrschaft, mit der die Regierung der persischen Gross-Könige 342-332 v. C. gemeint ist, schon beendet war, als die Dekoration der Kapelle ausgeführt wurde.

Die Redewendungen in den Beiworten und Lebensgeschichten der Angehörigen des Pet-Osiris, die einen *Pharao* nennen und in irgendeiner Weise einen regierenden *König* erwähnen, stehen sämtlich in der *Kapelle*. Was sich hiervon auf Nes-Schow bezieht, steht in der Osthälfte der Kapelle, und was den Zed-Thot-ef-anch II. angeht, in ihrer Westhälfte. Die Bilder und Inschriften des Pronaos enthalten keine Hinweise irgendwelcher Art auf einen König von Ägypten, womit in der Ausdrucksweise jener Zeit ein König von ägyptischem Blut gemeint ist. Wenn also auch alle Nennungen des Pharao sich auf die erste Bauperiode beschränken, so ist doch nur festzustellen, dass die Kapelle erst nach 332 ihre Inschriften erhalten haben kann, nachdem die erwähnte Fremdherrschaft beendet war. Die von Pet-Osiris benützten Redewendungen enthalten so geringschätzige Bezeichnungen der Ausländer, dass Pet-Osiris es wohl nicht hätte wagen dürfen, sie in seinem Grabe einmeisseln zu lassen, solange die persische Herrschaft noch andauerte.

Aus der vorstehenden Durchsicht der Reliefs und Inschriften ergeben sich *Folgerungen* für die Baugeschichte des Grabes des Pet-Osiris, die ich zusammenfasse.

Die *erste* Bauperiode kann erst nach 332 v. C. begonnen haben und umfasst die Errichtung der Kapelle und den Entwurf ihrer Dekoration. Vor oder während der Ausführung setzte die Tätigkeit neuer Bildhauer ein, die griechisch geschult waren und, vermutlich in Alexandria, griechische Zeichen weise kennengelernt hatten. In den Inscriften der Bilder des Innen der Kapelle stecken Erinnerungen sowohl an die einheimischen Könige der XXX. Dynastie wie an die persische Herrschaft.

Die *zweite* Bauperiode, für welche die Ausführung der jüngsten Reliefs der Kapelle und die gesamte Errichtung und Dekoration des Pronaos anzusetzen ist, haben wir näher an 300 v. C. heranzurücken. Sie setzte vielleicht nur einige Jahre nach dem Beginn der ersten Bauperiode ein und hat die Reliefs in griechisch-ägyptischem Mischstil geschaffen, die

nach Thema und Zeichenweise einen zeitgemässen Fortschritt gegenüber den älteren Reliefs in dem rein-ägyptischen Still der Spätzeit darstellen. Die Inschriften sprechen gelegentlich noch von der persischen Fremdherrschaft, die für überwunden gilt, aber nicht mehr von den einheimischen Königen der XXX. Dynastie, während deren Regierung keiner der Lebenden mehr im Amt gewesen war. Das jüngste Mitglied der Familie, Pete-kem, damals wohl als der in Zukunft amtierende Hohe-Priester angesehen, ist vermutlich als Kind, in dem Pronaos dargestellt worden, nach der schematischen Schätzung einige Jahre nach 320 v. C. Die zeitlichen Ansetzungen, die sich aus diesen Überlegungen auf den verschiedenen Gebieten ergeben haben, stimmen durchaus zu den sonst bekannten Denkmälern dieser Zeit.

DER HOHE-PRIESTER NES-SCHOW

ALS STÄDTEBAUER IN HERMOPOLIS.

Die chronologischen Ergebnisse der vorstehenden Betrachtungen fasse ich in einer Tabelle zusammen, auch auf die Gefahr hin, einem Irrtum um 10-20 Jahre zu verfallen. Jedenfalls folgt aber aus dieser Tabelle als völlig sicher, dass Pet-Osiris nicht unter König Nacht-nebôf die treibende Kraft zu Neubauten in Hermopolis gewesen sein kann. Dieser Mann muss vielmehr sein Vater Nes-Schow gewesen sein, der nunmehr als der Entwerfer der baulichen Neugestaltung von Hermopolis zu gelten hat. Nes-Schow hat bogonnen, was Pet-Osiris durchführte und in den Inschriften seines Grabes schildert. Unter diesen neuen Gesichtspunkten werden später die topographischen Angaben noch einmal durchzuprüfen sein, die sich in den Inschriften des Grabes des Pet-Osiris finden[1], und zwar im Zusammenhang mit dem örtlichen Befund an unseren Grabungsstellen.

[1] Zucker Doppelinschrift spätptolemäischer Zeit aus der Garnison von Hermopolis Magna, in : *Abhandlungen Preuss. Akademie der Wissenschaften, 1937, phil.-hist. Klasse, Nr. 6* (Berlin 1938). Nachtrag von Zucker in : *Aegyptus* 18 (Milano 1938) 279-284.

REGIERUNGSZEIT.	KÖNIG.	HOHER-PRIESTER IN HERMOPOLIS.	GESCHÄTZTE LEBENSZEIT.
378-361	Nacht-Hor-hebti (Nektanebos I.)	Zed-Thot-ef-anch I.	420-360
361-360	Zed-Hor (Teôs)		
359-342	Nacht-nebôf (Nektanebôs II.)	Nes-Schow	395-335
342-332	Drei persische Gross-Könige und Chababaš	Zed-Thot-ef-anch II. Pet-Osiris	370-jung gestorben 368-308
332-323	Alexander III. der Grosse		
323-317	Philippos Arrhidaios		
317-311	Alexander IV.		
311-285	Ptolemaios I. Soter	Zed-Hor (Teôs) Thot-rech	345-285 343-jung gestorben
285-246	Ptolemaios II. Philadelphos	Pete-kem	320-260
246-221	Ptolemaios III. Euergetes		

BLÖCKE MIT AMARNA-RELIEFS.

Bei der Grabung 1938 (S. 449) waren wir bis an das Fundament des Pylons Ramses II. vorgedrungen und hatten in ihm Blöcke eines Tempels Amenophis IV. (Achnatôn) in dem eigenartigen Stil von Amarna festgestellt. In diesem Jahre legten wir den westlichen Turm des Pylons in seiner ganzen Ausdehnung frei und räumten die wenigen von ihm erhaltenen Blöcke weg. Dabei stiessen wir auf eine grössere Zahl dieser Amarna-Blöcke. Wir haben sie Ende Mai aus dem Grundwasser gehoben und mit einem Lastauto in unser Lager geschafft. Dort hat sich der Service des Antiquités der Konservierung der Blöcke angenommen. Ich gebe im folgenden einige Beispiele von den Bildern auf diesen Blöcken.

Zunächst ist es noch nicht möglich, einen Zusammenhang zwischen den Bruchstücken herzustellen, da sie aus einer grossen Zahl von Darstellungen stammen, die in verschiedenen Masstäben ausgeführt sind. Zur Ergänzung des Fehlenden hilft ein Blick in die Bilder der Privatgräber, in denen viele dieser Bilder auftreten.

König *Achnatôn* selbst erscheint in grosser Gestalt, von der ein schöner Ausschnitt erhalten ist mit Gesicht, Hals und Brust des Pharao (Tafel CXXXVII *a*). Die charakteristische Zeichnung lässt das herabhängende Kinn, den langen Hals un die beiden Schlüsselbeine erkennen, wie sie uns aus vielen Bildern der Amarna-kunst geläufig sind. Ein anderes Bild mit der kleinen Figur des Königs, der Königin und einer Prinzessin versetzt uns in den Tempel des Atôn (Tafel CXXXVII *b*). In Wirklichkeit ist hier wohl eine Statuengruppe gemeint, die in einem Säulensaal des Heiligtums aufgestellt ist. Eine mir sonst nicht bekannte Szene gibt die Überreichung eines Stabes wieder (Tafel CXXXVIII *d*). Man könnte zweifeln, ob der König (rechts) der Gebende oder der Empfangende ist; aber der Zusammenhang lässt sich doch wohl nur dahin verstehen, dass der König die Gnade hat, seinem Grossen eine besondere Auszeichnung zuteil werden zu lassen. Die *Prinzessinnen* erscheinen auf mehreren Blöcken, und in den Reliefs der Privatgräber sieht man sie in der Tat bei allen möglichen Gelegenheiten hinter ihren Eltern stehen. Ein kleiner Block, der in das Kernmauerwerk des Pylons verbaut war, enthält die Oberkörper und Köpfe von zwei Schwestern, deren ältere ihren linken Arm auf die Schulter des neben ihr stehenden Mädchens legt. (Tafel CXXXVIII *b*) Wüssten wir nicht, wer die Dargestellten sind, könnten wir sie für Negerinnen halten.

Bei dem öffentlichen Erscheinen wird das Königspaar von musizierenden *Frauen* begrüsst. Zu einer solchen Szene, die bei verschiedenen Anlässen wiedergegeben wird, gehören die vier Köpfe von Frauen, in deren Händen wir die runde und die viereckige Pauke sehen (Tafel CXXXVIII *a*) Von *Männern*, die sich vor dem Königspaar bei einem solchen Anlass verneigen, stammen die beiden Köpfe, bei denen man an Libyer denken kann, wenn der Zopf an der linken Schläfe bei dem ersten Mann wirklich auf einen Ausländer hinweist (Tafel CXXXVIII *c*). Zu den ägyptischen Dienern, die sich bei dem Erscheinen des Königs verneigen, gehört die Reihe der Männer mit gekrümmtem Rücken (Tafel CXXXIX *b*). Sie

waren in ein Bild eingegliedert, das ein Opfer des Königs darstellt; für dieses wird der Stier herangeführt, der von der oberen Reihe des Bildes erhalten ist. Mit welcher Lebendigkeit die Nebenfiguren dieser Bilder gezeichnet waren, lässt sich an dem Diener beobachten, der mit vorgebeugten Oberkörper beide Hände erhebt, vielleicht zur Begrüssung des eben erscheinenden Königs, vieilleicht aber auch als Ausdruck seiner Bewunderung der aufgehäuften Opferspenden (Tafel CXXXIX *a*).

In den Höfen der Tempel und Paläste von Amarna haben *Bäume* gestanden, zuweilen in ummauerten Gruben. Bei ihrer Wiedergabe hat sich der Zeichner eine naturalistische Gestaltung der Zweige und Blätter erlaubt, wie sie der älteren ägyptischen Kunst fremd ist (Tafel CXLI *a*). Bis in das Schlafzimmer des königlichen Palastes führt uns ein Bild mit einem *Bett* mit Kopfstütze, an das ein Diener herantritt (Tafel CXXXIX *c*). Er scheint ausser einem Kasten einen Stock in der linken Hand zu tragen, über den zwei Sandalen gehängt sind.

Die *Pflanzen* haben auf den Amarna-Blöcken eine recht veschiedenartige Wiedergabe gefunden. Durchaus im Sinne des strengen Stiles der älteren Zeit ist ein Fries gehalten, der die Blüten und Knospen der Lotospflanze in dem oberen Streifen zeigt (Tafel CXL *a*); in dem unteren Streifen laufen nebeneinander Rosetten, d. h. Blüten in grader Draufsicht von oben.

Etwas freier ist die Wiedergabe der Lotospflanze mit ihren Blüten, Knospen und Blättern, die aus dem Wasser herausragen Tafel CXLI *b*). Eine überraschende Freiheit zeigt eine Weinranke mit naturalistischer Wiedergabe der Blattform (Tafel CXL *b*), die an die naturnahesten Zeichnungen in den besten Privatgräbern der XVIII. Dynastie erinnert.

FREILEGUNG DER AGORA.

Der am Ende des vorigen Berichtes (S. 452) ausgesprochene Wunsch ist uns überraschend schnell erfüllt worden. Generaldirektor Ét. Drioton hat den Auftrag zum Beginn der Arbeiten gegeben, und wir hatten die Freude, es noch während unserer Ausgrabung zu erleben, wie die Basen von Säulen freigelegt wurden. Dabei fanden sich in der Tat noch weitere Teile der Architektur, die auf den Säulenschäften gestanden hat. Wir

dürfen deshalb hoffen, dass es möglich sein wird, eine genügende Anzahl von Stücken der antiken Architektur zusammenzustellen, um eine einheitliche Wirkung des römischen Marktplatzes herbeizuführen. Monsieur É. Baraize hat schon die grössten Säulen des Tetrastylon an der Nordseite des Marktplatzes auf die Basen gestellt und auch ein Kapitell auf seinem Standort befestigt. Wir sehen mit gespannter Erwartung den Ergebnissen entgegen, die diese Bemühungen hervorbringen werden.

Der Service des Antiquités hatte für seine Arbeiten eine Feldbahn auf unseren Tell schaffen lassen, deren wir uns schon während unserer Ausgrabung haben bedienen dürfen. Es war für uns wertvoll, von den Balken, Winden und Flaschenzügen Gebrauch machen zu können und die Hilfe der geschulten Arbeiter aus Gurna unter der Leitung des Rais Ali Esch-Schascha'i zu haben, als es sich um das Wegschaffen der Schuttmassen und um die Beförderung der grossen Blöcke handelte. Mit Hilfe dieses Arbeitsgerätes und Personals wurden die Statuen von Nektanebôs (Tafel CXXXIV *b*) und Ramses II. von der Grabungsstelle in unser Lager befördert, und ebenso die grosse Stele des Königs Nektanebôs (Tafel CXXXIII *b* und CXXXV). Die letztere Stele ist im Juli 1939 einschliesslich des grossen Denksteins mit der griechischen Inschrift aus der Grabung von 1932[1] nach Kairo in das Museum überführt worden. Wir sind dem Service des Antiquités dankbar für die uns bei unserer Arbeit gewährte Hilfe und für die fürsorglichen Bemühungen um unsere Fundstücke. Wir erhoffen auch für die Zukunft eine erfolgreiche Zusammenarbeit mit der Verwaltung, deren Leiter und Beamte uns ein so verständnisvolles Entgegenkommen gezeigt haben.

Günther Roeder.

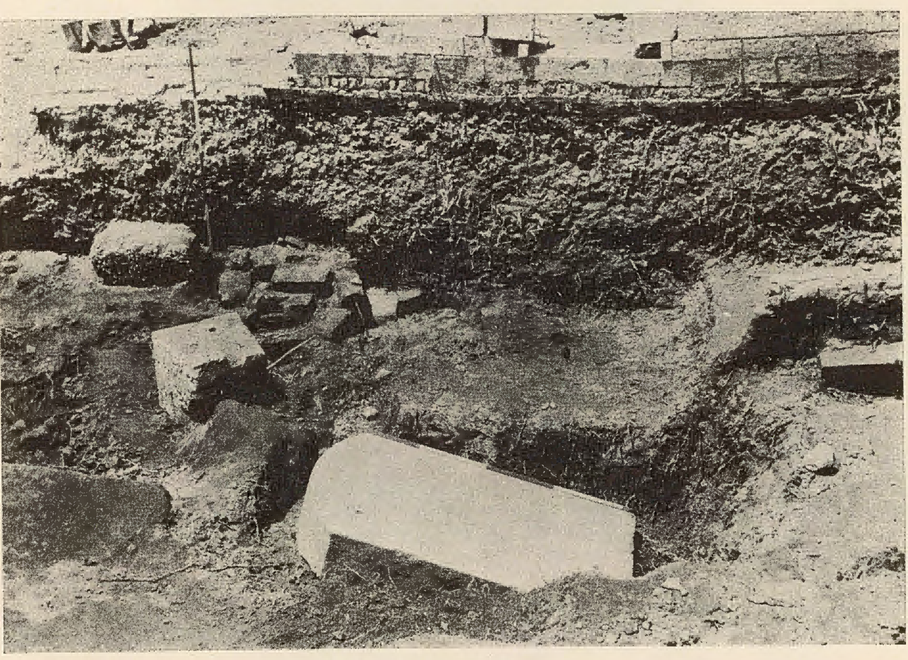
Nachschrift. Die Ereignisse der XXX. Dynastie sind hier dargestellt unter der Voraussetzung, dass König Nacht-nebôf = Nektanebôs II. 359-342 vor Chr. regiert hat. Diese Schilderung ist aber zu berichtigen, wenn die Auffassung von Ernst Meyer, in *Ägypt. Zeitschrift* 67 (1931) 68 zutrifft, nach der Nacht-nebôf = Nektanebôs I. schon 378-361 herrschte. Dann wäre in dem Abschnitt über die Könige des 4. Jahrhunderts Nacht-nebôf mit allen von ihm stammenden Denkmälern an den Anfang der XXX. Dynastie zu setzen. Unter seiner Regierung 378-361 muss der Hohepriester Zed-Thot-ef-anch I. gelebt haben, und diesen hätten wir als den Städtebauer anzusehen, der die Neugestaltung von Hermopolis geplant hat. Pet-Osiris hätte dann die Planungen seines Grossvaters Zed-Thot-ef-anch I. vollendet. Wo ferner König Nacht-Hor-hebti genannt ist, wäre dieser dem Nektanebôs II. 359-342 vor Chr. gleichzusetzen.

[1] Sachlich bearbeitet von Lefebvre in *Ann. Serv. Antiq.* 22 (1922), 33-48; 139-156.

a



b



a und *b* : Die Trümmer eines Zellen-Hauses in der obersten Schicht der Schuttmasse. Am unteren Rand in *b* ist ein grosser Denkstein sichtbar.



a. Die freigelegte Strasse in der Mittelachse des Tores der Sphinxe.



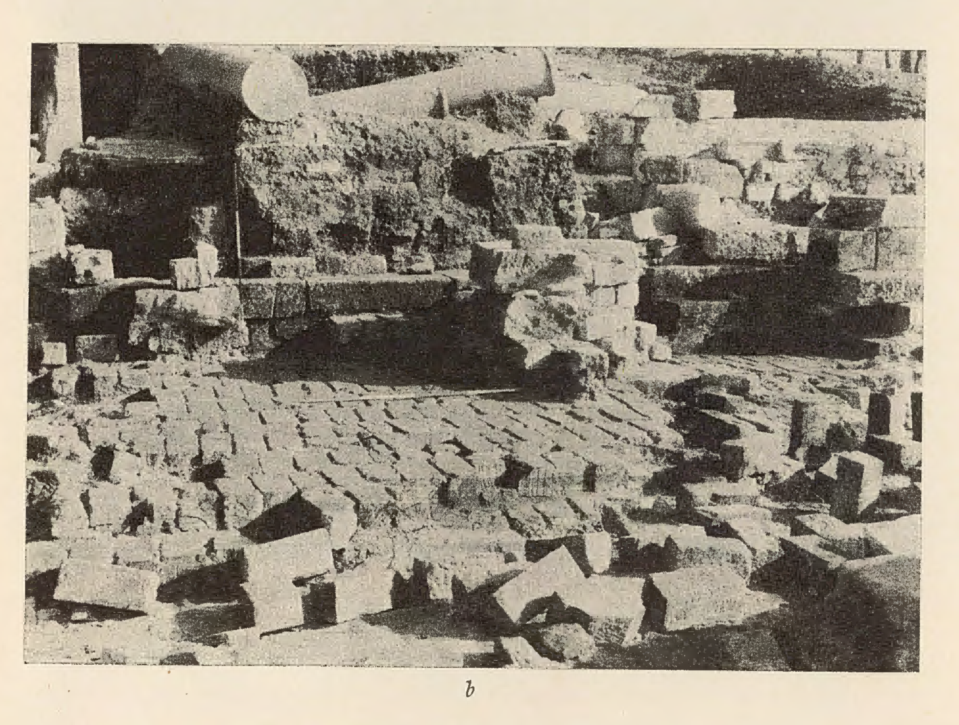
b. Entdeckung des oberen Teils einer Kolossal-Statue Königs Nektanebôs II.



Denkstein des Königs Nektanebôs II.



a



b

a und *b* : Die *in situ* erhaltenen Reste des Pylons der in römischer Zeit zerstört wurde.



a. Bruchstück mit Darstellung des Königs Achnatön in grosser Gestalt.



b. Kleinere Figur des Königs, der Königin und einer Prinzessin
im Atôn-Tempel.



a. Begrüssung des Königspaars durch musizierende Frauen.



b. Bruchstück zwei Töchter des Achnaton darstellend.



c. Bruchstück zwei Männerköppe darstellend.



d. Die Überreichung eines Stabes.



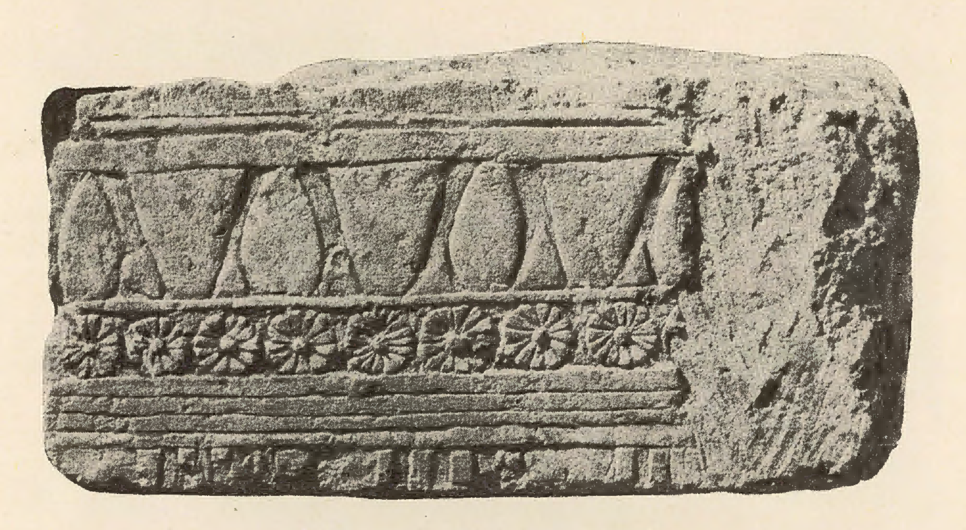
a. Diener der mit vorgebeugtem Oberkörper beide Hände erhebt.



b. Ägyptische Diener die sich bei dem Erscheinen des Königs verneigen.



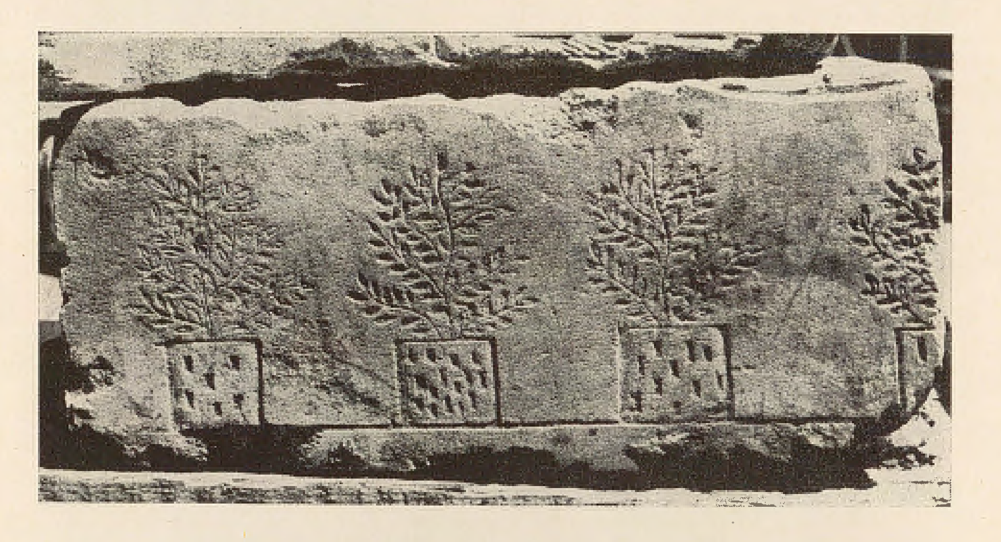
c. Diener im Schlafzimmer des königlichen Palastes.



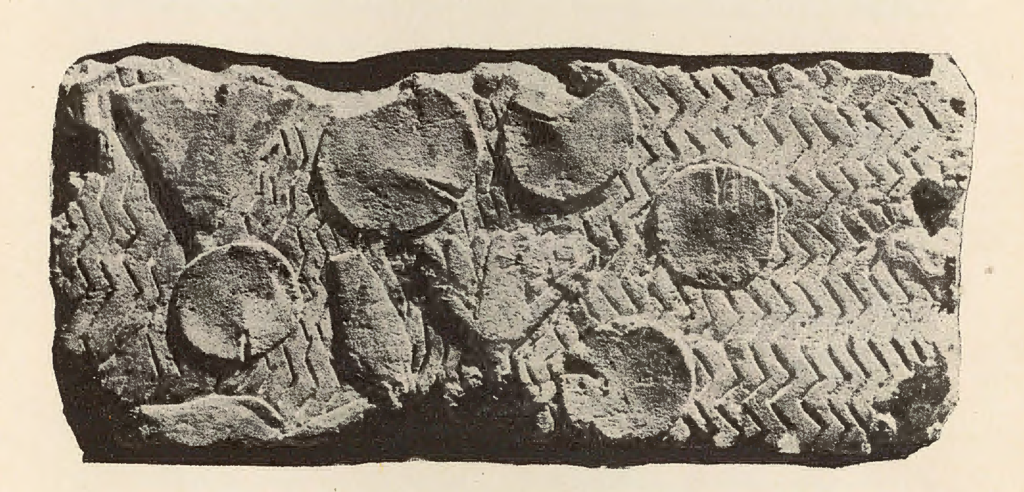
a. Lotospflanzen-Fries (Blüten und Knospen) und Rosetten.



b. Weinranke mit naturalistischer Wiedergabe der Blattform.



a. Bäume aus Amarna.



b. Lotospflanzen mit ihren Blüten, Knospen und Blättern
aus dem Wasser herausragend.

A FIRST DYNASTY CEMETERY AT ABYDOS

BY

LABIB HABACHI.

Some few years ago the inhabitants of the village of Araba el-Madfuna wished to build a mosque beside their dwellings at Abydos. As the piece of land chosen belonged to the Antiquities Department it was decided to make soundings in it in order to be assured that it contained nothing of importance from the archæological point of view.

This piece of land[1] lies about 250 metres to the E.-S.-E. of the Seti temple and measures about 12 metres long and almost as much wide. Here I worked six days from April 24th, 1938, with an average number of twelve men and I found three Graeco-Roman burials, six Ist dynasty tombs and a burial of dogs.

The Graeco-Roman burials were scattered between the Ist dynasty tombs at about 1 metre to 1 m. 50 under the surface of the ground, being about 0 m. 50 to 0 m. 70 below the level of the earlier tombs. They were all alike; the bodies lie extended on their backs covered with a layer of salts, and had no objects whatever with them.

The Ist dynasty graves, six in number, had the bodies very tightly contracted. Whether disturbed or untouched, every tomb had an unbaked roughly rectangular clay coffin[2] made to the size of the burial. Most of the vases of pottery that were found, were placed outside the coffin, while

---

[1] This lies in piece No. 30 *Hod* or lot No. 18. See the Cadestral map of Araba el-Madfuna S. E. 6-19-96.

[2] Graves with clay coffins were found in many places, 13 were discovered in Turah (See Petrie, *Tarkhan* I, p. 6), 3 in Abydos in a cemetery beside the enclosure of Osiris Temple (See Petrie, *Abydos* I, p. 15). All these graves date from the Ist dynasty yet graves of later period were found with clay coffins (See Peet, *Cemeteries of Abydos* II, p. 78, fig. 42).

the other small objects such as beads were put inside with the body (pl. CXLII, fig. *a, b*). Comparing the stone and pottery vases found with similar dated vases discovered at other sites we are convinced that this cemetery dates from the middle of the Ist dynasty [1].

About 30 years ago, Prof. T. Peet discovered a settlement with a grain kiln beside the S.-E. corner of the surrounding wall of the Seti temple [2]. Most probably our Ist dynasty cemetery belongs to this settlement as it is almost of the same date [3], and as both are quite near to one another, being only 100 metres apart.

Owing to the crumbling nature of the ground in which the cemetery was found it is difficult to give the dimensions of the graves, but they were generally as large as the size of the clay coffins, with a small additional place for depositing the pottery [4]. The graves were found at 0 m. 50 to 0 m. 80 from the surface of the ground. The head was always directed to the local S. or the real S.-S.-E. [5]. We now give the descriptions of the graves and their contents :

No. 1. — Body very tightly contracted with head S. face W. in a clay coffin measuring 0 m. 52 × 0 m. 32 × 0 m. 21. Behind the head

---

[1] In footnotes 1, 2 and 7-9, page 769; and 1, p. 770 the stone and pottery vases are compared with similar dated vases. We can conclude from this comparison that the cemetery dates from S. D. 80-81 or the middle of the Ist dynasty.

[2] *Cemeteries of Abydos* II, p. 1-10.

[3] Prof. T. Peet assigns the settlement to the late predynastic period, though his statement that there is nothing which necessarily points to the Ist dynasty (See, *ibid.*, p. 9), shows that he is not altogether against assigning it to that date. Among the objects from the settlement was a broken arrow of the type found in the Ist dynasty tombs (*ibid.*, p. 4). There were found also two decorated pieces of pottery; one of these was decorated with line patterns resembling those in the second register of the decorated pot found in grave No. 6. The other had a head of an animal most probably a sheep like that found also in the fourth register on this pot. See p. 770-773 and fig. 72.

[4] In similar tombs with coffins of half-baked or fully baked clay, the coffins occupy also almost the whole space of the grave. See MacIver and Mace, *El Amrah and Abydos*, p. 10.

[5] See Peet, *Cemeteries of Abydos* II, p. 18. In sites where the Nile bends to E. or W. the true S. is not adopted See Mond and Myers, *The Cemeteries of Armant*, p. 10.

an alabaster cylindrical vase [1] (pl. CXLIII, fig. 6) and before it a small bowl of alabaster [2] (pl. CXLIII, fig. 7). At the neck several kinds of beads arranged in three strings (pl. CXLIV, fig. *a*); the upper one has cylindrical beads, the white ones being of bone and the black ones of steatite (one pendant of the latter is in the middle) [3]. The middle string has three pendants in mottled limestone; the two black beads between these pendants are possibly of obsidian and the rest of blue and green faience [4]. The lowest string has ring and barrel beads in carnelian [5]. A shell was found with these beads; outside the coffin to the east was found a pink pot pebble-polished with a potmark [6] (pl. CXLIII, fig. 4).

No. 2. — Tightly contracted body, head S. face E. in a clay coffin 0 m. 78 × 0 m. 45 × 0 m. 33 (pl. CXLII, fig. *b*). To the E. of the coffin were found a red brown pot unpolished [7] (pl. CXLIII, fig. 3) and a light red bowl [8] wholly polished inside and only at the rim outside (pl. CXLIII, fig. 5).

No. 3. — Contracted body, head S., face W., found in a clay coffin 1 m. 10 long, 0 m. 75 wide at the head, 0 m. 55 wide at the feet and 0 m. 21 deep. At the head the coffin is rather convex. A barrel shaped bead of ivory was at the neck, and a rough broken pot behind the pelvis (pl. CXLIII, fig. 2). Two courses of bricks (which measure 0 m. 08 × 0 m. 12 × 0 m. 26) were built up on all the sides of the coffin.

No. 4. — Disturbed burial where a mud coffin 1 m. 75 × 0 m. 75 × 0 m. 75 was found with a rough pot [9] inside (pl. CXLIII, fig. 1).

No. 5. — Disturbed burial where nothing was found except a clay coffin 1 metre × 0 m. 80 × 0 m. 70.

---

[1] *Journal d'Entrée* of Cairo Museum No. 72149. Compare Tarkhan II, pl. XXVI 62 g (dated S. D. 81).

[2] *Journal d'Entrée* No. 72150 Compare Tarkhan I, pl. XXXVI 22 f (dated S. D. 81).

[3] *Journal d'Entrée* 72152 A.

[4] *Journal d'Entrée* 72152 B.

[5] *Journal d'Entrée* 72152 C.

[6] Given temporary number $\frac{19}{39}|\frac{8}{3}$.

[7] Given temporary number $\frac{19}{39}|\frac{8}{2}$. Compare Tarkhan I, pl. L, fig. 59 f (S. D. 79-81).

[8] Temporary number $\frac{19}{39}|\frac{8}{4}$ Compare Tarkhan II, pl. XXVIII, fig. 27 s (3) (dated S. D. 80).

[9] Temporary number $\frac{19}{39}|\frac{8}{1}$ Compare Tarkhan I, pl. L, fig. 56 f (dated S. D. 77-81).

No. 6. — Body very tightly contracted with extended hands, found in a roughly rectangular mud coffin, o m. 68 × o m. 32 × o m. 22, with a light red bowl [1] (pl. CXLIII, fig. 9) placed on a decorated pot [2] (pl. CXLIII, fig. 8) to the west of the coffin (pl. CXLII, fig. *a*). An oval bracelet with overlapping endings in horn [3] (pl. CXLIV, fig. *c*), discovered beside the feet and three disc beads in blue faience at the neck [4] (pl. CXLIV, fig. *b*).

The decorated pot is a light red unpolished one. Four registers encircle the pot (pl. CXLV, and fig. 72) : these are painted in red ochre.



Fig. 72. — Decorated pot showing a flock of sheep preceded by the animal of Set and followed by a jackal.

The upper three registers consist of different kinds of geometrical designs which are often met with in such decorated vases. Sir Flinders Petrie and others believe that these designs were originally an imitation of rush work covers made in the earliest period to hold stone vases [5]. But as these designs are here grouped together in successive registers similar to the wall paintings of the tombs, we are convinced that every register has a special meaning. In the uppermost register we see the triangles which are believed by some to represent hills [6]; in the second we have the line patterns which resemble very much fences or nets. On one of the predynastic pots found at Naqada we see men and animals on these hills with line patterns which most probably represent fences [7] (fig. 73). This

[1] Compare Tarkhan II, pl. XXVIII, fig. 27 s (4) (dated S. D. 80).

[2] *Journal d'Entrée* 72148.

[3] *Journal d'Entrée* 72151.

[4] *Journal d'Entrée* 72153.

[5] *Prehistoric Egypt*, p. 17.

[6] See Petrie, *Naqada*, p. 49.

[7] *Ibid.*, p. 49 and fig. 17, pl. LXVII. Animals running on these hills are seen on Min statues discovered at Koptos. See Petrie, *Koptos*, pl. III. For the fences see Expedition Erst von Sieglen II, IIIrd part, pl. X, p. 183.

is analogous to a hunting scene in the tomb of Amenemhat at Beni-Hassan where we see animals running on an uneven land with some high places, round which a net is stretched [1] (fig. 74). In the third register we have

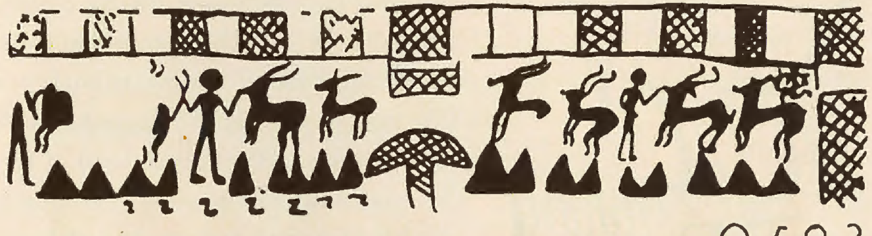


Fig. 73. — Designs on a pot found at Naqada.

the wavy lines which, when drawn horizontally or vertically, represent water or a channel of water.

In the fourth register we see a dog or rather a jackal as it has a long,



Fig. 74. — Hunting scene in the tomb of Amenemhat at Beni Hassan.

thick pendant tail, erect ears and pointed head. This animal is chasing a flock of five sheep of the kind which lived in Egypt from the predynastic period up to the Middle Kingdom and which is scientifically known as *Ovis longipes Palæoægyptiacus* [2]. Here it has wavy horizontal horns and

[1] P. Newberry, *Beni Hassan* I, p. 32, pl. XIII.

[2] This kind of sheep is best described by Dr. L. Keimer in the previous number of the *Annales*, p. 299-300. "Elle se caractérise par des pattes élancées, une longue queue et, chez les mâles, une sorte de crinière assez abondante couvrant le devant du cou. Depuis l'époque historique ce mouton possède, dans la plupart des cas, des oreilles pendantes et les femelles sont parfois dépourvues de cornes. Les artistes égyptiens ont très bien caractérisé la différence entre les deux sexes : chez les mâles, parties sexuelles très accentuées,

the males have a growth of hair at the throat. Before the flock appears a small animal which, judging from the oblong-like ears, long and pointing thin mouth, is most probably the sacred animal of the god Set (pl. CXLIV, fig. *d*). Although the tail differs somewhat from the peculiar tail of the Set animal, yet this may be due to the inexactness of the drawings. On a mace head of the Scorpion King this animal is seen on a perch [1] (fig. 75) and on two stelae [2] and some sealings [3] (fig. 76) of king Perabsen the same animal is represented above the king's name. On the sealings the god Sha with a head of this animal is seen standing facing the name of the king [4]. This proves that this animal was known at that remote time. There has been a great discussion about the origin of the animal [5]; many even think that it is a fabulous animal, but as we have it here represented in a hunting scene [6], we are convinced that it was living in Egypt at the dawn of the Historic Period after which it vanished.

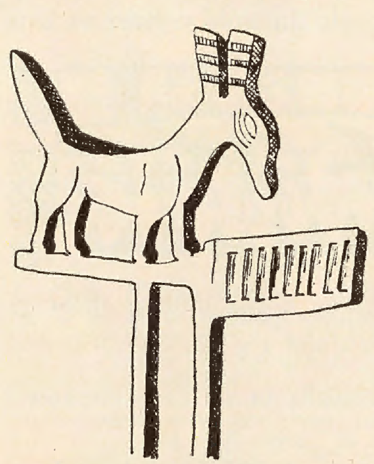


Fig. 75. — Set animal on a perch represented on a mace head of the King Scorpion.

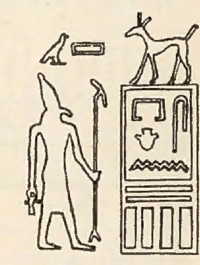


Fig. 76. — Sealing of King Perabsen.

Although the representation is rather primitive, the artist, as we have already seen, did not omit any common characteristic of the different animals.

crinière, cornes parfois énormes; chez la famelle, cornes beaucoup plus minces ou même complètement absentes, pas de crinière". In the predynastic cemetery of Toukh near Abydos M. de Morgan found some fragments of a skull of this animal. See *Annales*, p. 300.

[1] *J. E. A.*, XIV, pl. XVIII, fig. 1, p. 220.

[2] Petrie, *Royal Tombs* II, p. 33, pl. XXXI.

[3] See *ibid.*, p. 53, pl. XXII, fig. 179, See also Naville, *Cemeteries of Abydos*, p. 36, pl. X B, 1-4.

[4] *J. E. A.*, XIV, p. 220.

[5] *Id.*, p. 211-225.

[6] It is represented also in a hunting scene in Tomb No. 15 of Baqt at Beni Hassan. See *Beni Hassan* II, pl. IV, p. 46-47.

We cannot but help admiring the simple way in which the artist tried to depict one of the earliest known hunting scenes. The flock of sheep preceded by the animal of Set, which is thinner and faster, tries to escape the jackal which is following. But the last animal of the flock, whose tail seems to be seized by the jackal is falling on its forelegs.

The pot was examined by Zaki Eff. Iskandar, the chemist of the Egyptian Museum, who reported as follows :

1. The clay of which the pot was made has a lot of small limestone particles which were not crushed so that after burning they showed everywere in the red pottery. Nevertheless in one or two small places the limestone particles were found to be accidentally powdered and well dispersed so that the colour at these places appears somewhat yellowish green.

2. The upper part, possibly beginning from the third register, seems to have been painted first with white clay and then decorated, afterwards being burnt.

3. There is a black spot in the lower part of the pot, due to some carbon which was deposited on its surface at this place during burning. This carbon covers a part of the red decorations which proves its burning after being decorated in red.

Close to this cemetery, at about 3 metres from grave No. 2, was found a tomb of dogs. This unhappily had been plundered. Dozens of skulls with bones were found scattered inside and outside an underground brick chamber. This brick chamber was 1 m. 40 from the surface of the ground, 2 m. 85 long, 1 m. 65 wide at one end 1 m. 90 at the other, and orientated N. to S. The bricks measure 0 m. 08 × 0 m. 12 × 0 m. 26, thus agreeing exactly with the bricks found on the mud coffin of grave No. 3. No pottery or any object whatever was discovered with the chamber, yet the burial may be of the same date as the cemetery as it is found close to it and the bricks agree with those found in grave No. 3. It is not strange to find a burial of dogs in a cemetery of this early date. A pit with about twenty dogs was found at Naqada [1], and a burial with about fifteen animals at Hemamieh [2]. The dogs found

[1] See Petrie, *Naqada*, p. 26. — [2] G. Brunton and C. Thompson, *The Badarian Civilization*, p. 94, pl. LXIX, fig. 2.

at Abydos were examined by A. Tantawi Eff., the Keeper of the Ancient Agricultural Section of Fouad Ist Museum, who reported that they are of *Canidae* possibly *Canis Familiaris* of different ages as well as of different sizes (fig. 77). A portion of a mandible of a pariah or stray dog was found at the settlement to which our cemetery belonged [1]. In the hypogeum of dogs discovered at Abydos [2] thousands of dogs of the same kind [3] were found. Some believe that these dogs were killed and kept in these tombs while others think that they were buried at their death being considered as sacred [4]. In the case of our burial, we cannot tell whether the animal was killed or not, as the bones were found in a very bad state of preservation. What we are sure of is that the dog was considered as an animal sacred to some such deity in Abydos as Khenty Amentiu [5]. The name of this god determined by a seated dog was found at Abydos [6] on a fragment of a pottery jar dating from the Ist dynasty, thus proving that the god and its sacred animal were known in that remote period.

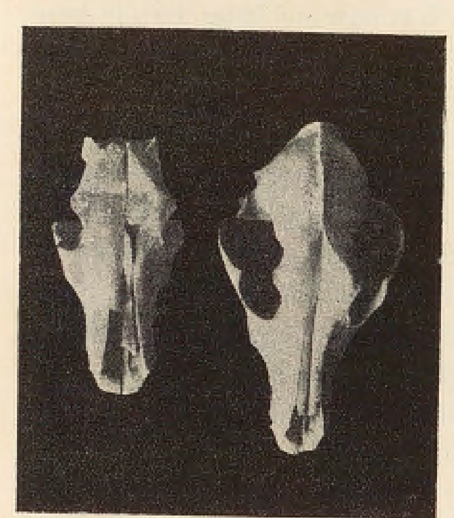


Fig. 77. — Skulls found in the dog burial.

LABIB HABACHI.

---

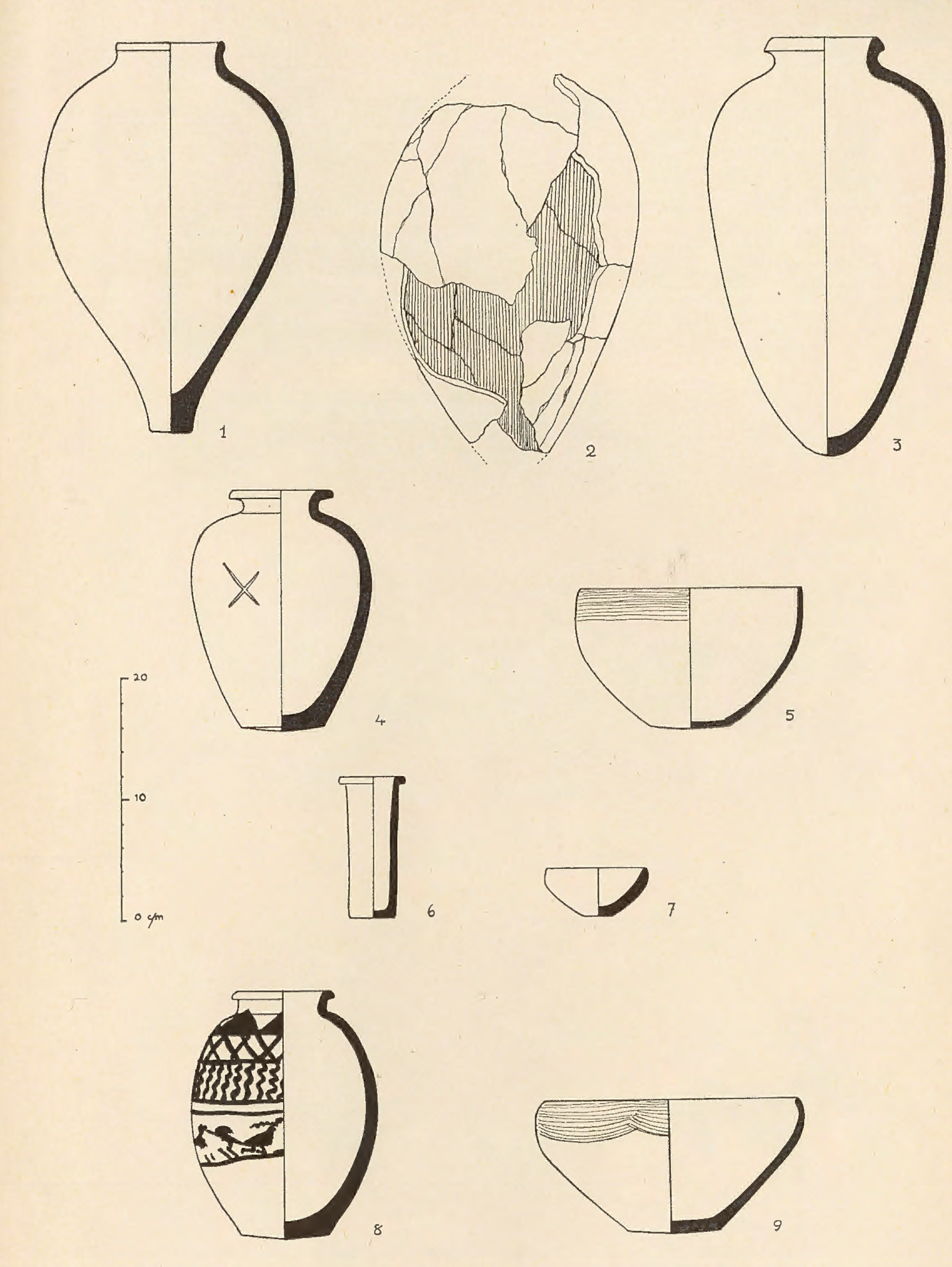
[1] PEET, *Cemeteries of Abydos* II, p. 7.
[2] *Ibid.*, p. 99.
[3] NAVILLE, *op. cit.*, p. 48.
[4] PETRIE, *Naqada*, p. 62.
[5] The recumbent animal which is seen at the end of the name of the gods Khenti Amentiu and Anubis is believed to represent a dog, while the standing animal determining the name of Oupouat is thought to represent a jackal. See *Ä. Z.*, XLI, p. 97-107. Gaillard believes that the sacred animal of Oupouat is also a dog. *Ann. du Serv.*, XXVII, p. 42. The dog sacred to these animals was a kind of stray dog with a long thick pendant tail and erect ears like the jackal. See same vol. of *Annales*, p. 41.
[6] PETRIE, *Abydos* II, pl. XII, fig. 161. See *Ä. Z.*, XLI, p. 97-98.



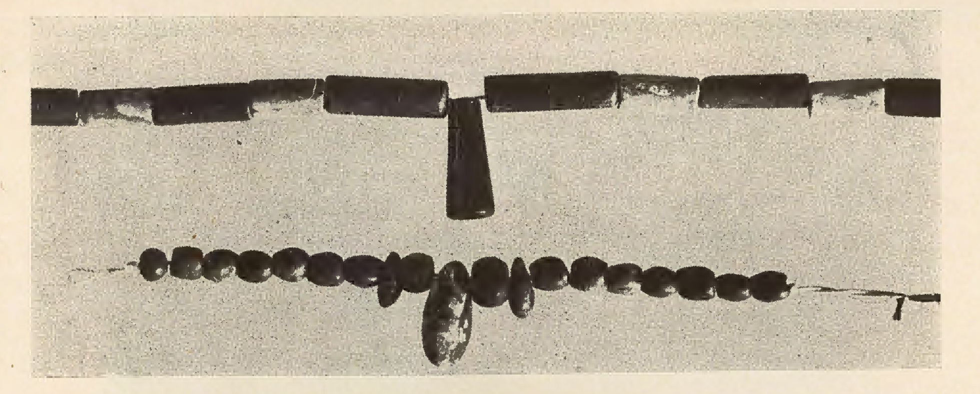
a) Grave No. 6 of the Ist dynasty Cemetery.
The decorated pot is seen outside the mud coffin.

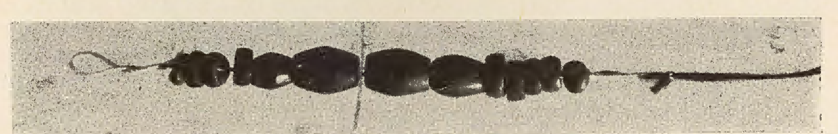


b) Grave No. 2 of the same Cemetery.

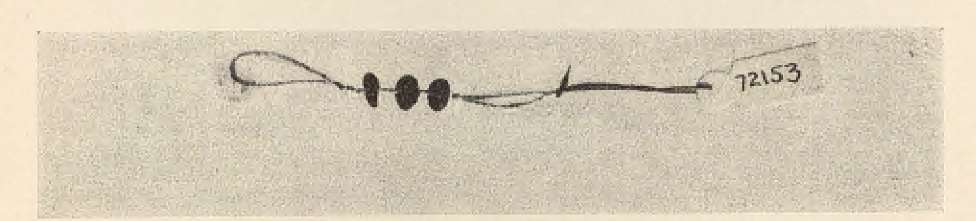


Vases of pottery and alabaster found in the Ist dynasty Cemetery.

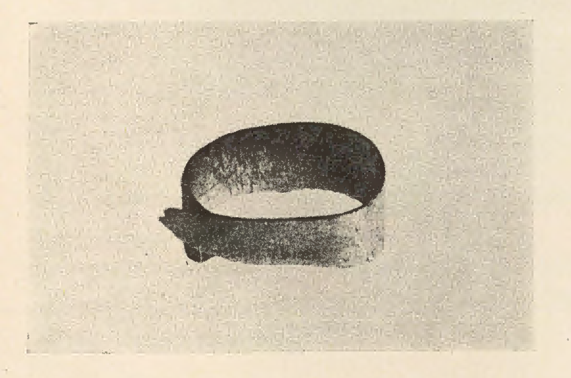




a) Beads from grave No. 1.



b) Beads from grave No. 6.



c) Bracelet from grave No. 6.



d) Set animal on pot.
Original size.



Decorated pot where the jackal is represented behind the fallen sheep.
The animal of Set is seen to the left.

ADDENDA ET CORRIGENDA.

Suite à la *Bibliographie* de G. É. J. Daressy (p. 11-41) par J. Leibovitch.

Recueil de Travaux Relatifs à la Philologie et à l'Archéologie Égyptiennes et Assyriennes.

1905, t. XXVII, p. 82- 93, 187-193 : Hymne à Khnoum du temple d'Esneh.
1906, XXVIII, 62- 72 : Calculs égyptiens du Moyen Empire.
1908, XXX, 1- 10 : La stèle de la fille de Chéops.
— — 10- 15 : Stèle funéraire d'un taureau d'Hermonthis.
— — 202-208 : Le roi Auput et son domaine.
1910, XXXII, 62- 69 : Litanies d'Amon du temple de Louxor.
— — 175-186 : Le décret d'Amon du temple de Louxor.
1911, XXXIII, 1- 8 : Un décret de l'an XXIII de Ptolémée Épiphane.
1912, XXXIV, 39- 52 : Ramsès-si-Ptah.
— — 189-193 : Thouéris et Meskhenit.
1913, XXXV, 45- 48 : Note sur des pierres antiques du Caire.
— — 124-129 : Inscriptions historiques mendésiennes.
— — 129-150 : Notes sur les XXIIe, XXIIIe et XXIVe dynasties.
1914, XXXVI, 73- 82 : Une stèle de Hawara.
1916, XXXVIII, 9- 20 : Le classement des rois de la famille des Bubastites.
— — 175-179 : Un second exemplaire du décret de l'an XXIII de Ptolémée Épiphane.

Revue de l'Égypte Ancienne.

1927, t. I, p. 203-211 : Sur le naos de Senusret Ier trouvé à Karnak.
— — 212-214 : Deux statuettes funéraires avec inscriptions insolites.
1929, II, 20- 51 : Ménélaïs et l'embouchure de la branche canopique.

Mélanges Maspero : Orient Ancien.

1934, t. I, p. 85-90 : Remarques sur la statue n° 888 du Musée Égyptien du Caire.

Fondation Eugène Piot : (Monuments et mémoires).

1921-1922, t. XXV, p. 93-104 : Une représentation égyptienne du pèsement des actions sur un papyrus du Musée du Caire.

Recueil d'Études égyptologiques dédiées à la mémoire de Jean-François Champollion.

p. 283-296 : Les listes des princes du commencement de la XVIIIe dynastie à Deir el-Médineh.

Page 248, ligne 32, *au lieu de :* planche II, *lire :* planche XXXVIII.

Le Monument d'Agrios (p. 279-303), par O. Guéraud.

Page 286, ligne 8, à partir du bas, *au lieu de :* il était, *lire :* il l'était.
288, note (1), 1re colonne, *au lieu de :* débris, *lire :* débuts.
289, en marge du texte de la face I, *au lieu de :* 21, *lire :* 20.
texte de la face II, ligne 10, avant Ω, *au lieu de :* [, *lire :*].
291, face I, vers 1, *au lieu de :* ὅπλοσιν, *lire :* ὅπλοισιν.
face II, vers 6, *au lieu de :* ἔλ[αχ', *lire :* ἔλ]αχ'.
face II, vers 7, *au lieu de :* Ὀλυμ]πος, *lire :* Ὄλυμ]πος.
face II, vers 9, *au lieu de :* ἔρο[ιτο, *lire :* ἔρο]ιτο.
292, face III, le vers 15 (pentamètre) devrait être imprimé un peu en retrait.
302, ligne 10, à partir du bas, *au lieu de :* λυιτὰ, *lire :* λειτὰ.

TABLE DES MATIÈRES.

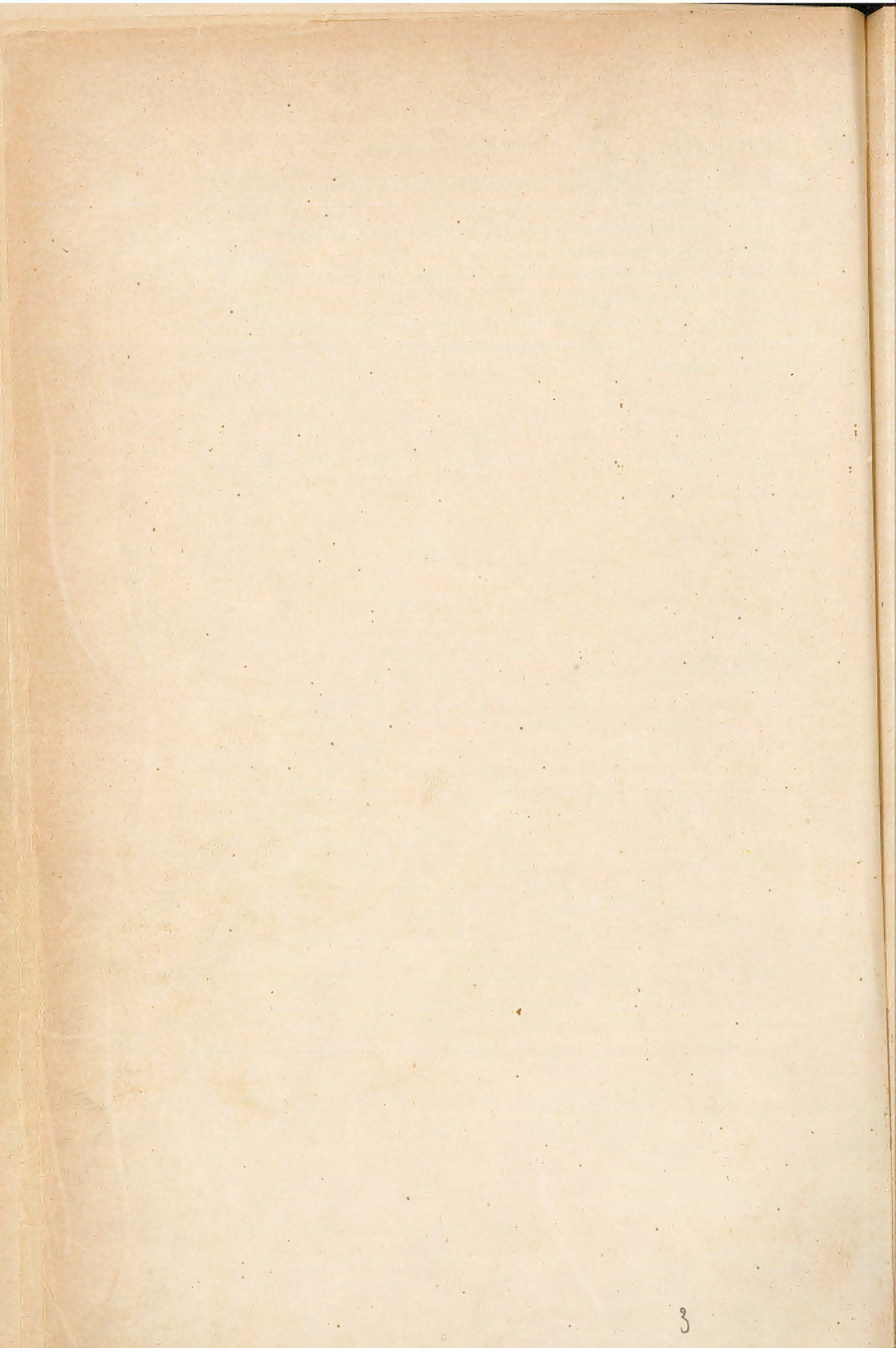
NOTICES NÉCROLOGIQUES.

MONUMENTS INÉDITS.

VARIA.

COMPTES RENDUS

DES FOUILLES ET EXPLORATIONS.


3